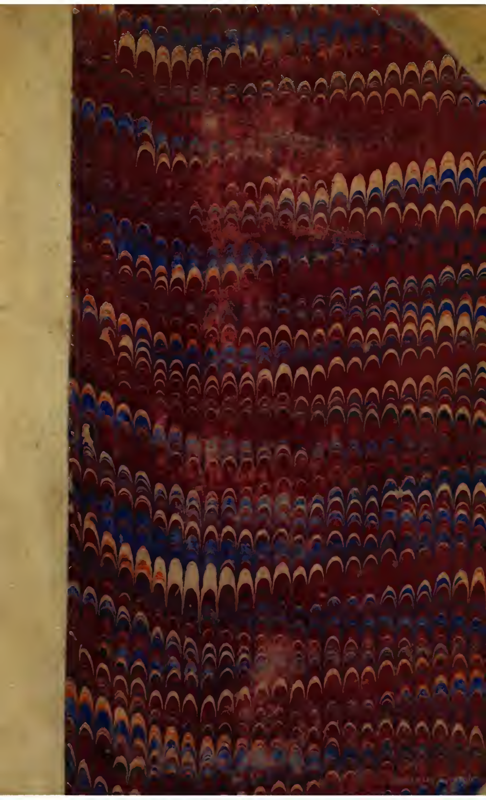




Fu nelle mani del giov. Baradto che lo studiò attentamente — 1893 —

Fornari

TRAITÉ
DE LA FORMATION
DES MOTS
DANS LA LANGUE GRECQUE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de cassation
rue de Vaugirard, 9.

TRAITÉ
DE LA FORMATION
DES MOTS
DANS LA LANGUE GRECQUE

AVEC DES NOTIONS COMPARATIVES
SUR LA DÉRIVATION ET LA COMPOSITION
EN SANSCRIT, EN LATIN ET DANS LES IDIOMES GERMANIQUES

PAR AD. REGNIER



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1855



PRÉFACE.

La dérivation et la composition, c'est-à-dire, les règles et les procédés de la formation des mots, sont certainement, au point de vue de l'histoire et de la philosophie du langage, une des parties les plus intéressantes de cette étude à la fois théorique et pratique, étude des principes et des faits, qu'on s'est habitué à nommer *linguistique*, d'un nom mal fait, auquel je préférerais pour mon compte, je l'avoue, si l'on voulait bien lui laisser tout son sens, le vieux, et quoi qu'on en dise, très-respectable nom de grammaire.

Dans les opérations de la parole, il n'y a rien de plus intime ni de plus instinctif que la combinaison des idées avec les rapports qui les font passer de l'état abstrait et absolu à l'état concret et relatif; rien de plus simple en apparence, ni en même temps de plus profond, de plus admirable, que la reproduction et la fidèle peinture, au moyen des racines et des lettres formatives, de toutes les déductions, de toutes les affinités, de toutes les modifications de la pensée et du sentiment.

Les lois de combinaison matérielle et d'euphonie qui président à la dérivation sont la première base de l'harmonie dans une langue; celles qui règlent, dans l'intérieur des mots, l'association logique, l'accord ou la mutuelle dépendance des éléments significatifs, sont les premiers rudiments de la syntaxe, et, à certains égards, le modèle de la construction des mots et des propositions. D'un

autre côté, entre les signes de parenté et les caractères de famille des langues, je n'en sais pas de plus frappant, de plus concluant, que la ressemblance, et, à plus forte raison, l'identité de ces habitudes fondamentales et primitives de formation.

Pour mettre dans tout son jour la conformité des procédés de la dérivation dans la famille indo-européenne, et des éléments que la dérivation emploie pour déduire et modifier les idées, voici le plan que j'ai adopté. J'ai pris pour objet principal la formation et la composition des mots dans la langue grecque; c'est là le fond, et, si je puis ainsi dire, la partie centrale de mon livre. Puis, à la suite de chacune des grandes divisions de ce traité, j'ai, dans des sections à part, intitulées *Notions comparatives*, rapproché des règles de la dérivation et de la combinaison des mots en grec, les lois et les faits identiques ou analogues que nous offrent le sanscrit, le latin et les idiomes germaniques. En outre, dans des notes au bas des pages, j'ai indiqué, surtout pour les mots dont la langue grecque ne pouvait pas nous expliquer elle-même l'origine, les rapprochements qui m'ont paru le plus intéressants, et les étymologies que rendait certaines ou très-vraisemblables la conformité ou l'analogie de sens, jointe à l'exacte observation des lois de la permutation. Je n'aurais pu étendre le parallèle à d'autres langues de la famille sans développer ce traité au delà des justes bornes, et je n'ai pas besoin de dire pourquoi, étant obligé de choisir, j'ai pris de préférence, pour termes de comparaison, le sanscrit, le latin et l'allemand. Aucune étude comparative n'est désormais possible sans le sanscrit; c'est, sinon la source commune, au moins une phase antique qui manifeste et explique les mutuelles ressemblances des autres idiomes. Quant au latin et à l'allemand, ce sont d'abord deux des branches les plus belles, les plus intéressantes à étudier, de ce grand tronc indo-européen; puis, parmi

les langues qu'on appelle synthétiques, et qui le sont relativement, ce sont, avec le grec, celles que nous connaisson le mieux.

Jusqu'à présent la grammaire comparée est bien loin d'avoir fait chez nous les mêmes progrès que chez nos voisins. Bien des choses qui sont vulgaires au delà du Rhin et sues de tous, sont encore ici toutes neuves et connues d'un très-petit nombre. C'était une raison pour moi d'être très-sobre, de ne pas pousser la démonstration trop loin, d'éviter, pour n'en pas compromettre l'effet, tous les rapprochements qui auraient pu paraître trop hardis. En pareille matière, il suffit de mettre sur la voie. Je crois en avoir assez dit pour que ceux même qui n'auraient fait aucune étude antérieure du même genre ne puissent, s'ils veulent bien parcourir ce traité, conserver aucun doute sur l'étroite affinité des idiomes que je compare entre eux. Quand les grands traits de ressemblance et les lois de permutation sont une fois connus, il est bien facile de suivre la comparaison dans les détails, et chacun peut sans peine des prémisses déduire les conséquences.

Pour composer les listes alphabétiques des formations grecques de la seconde et de la troisième classe (p. 160, p. 326, p. 385), j'ai trouvé de grands secours dans le *Lexique étymologique* de M. W. Pape [1], où les mots sont rangés d'après leurs lettres finales. Mais, au lieu d'adopter, pour la classification, l'ordre des dernières syllabes, formatives ou non (βη, γη, δη, etc.), je n'ai tenu compte que des suffixes, c'est-à-dire, des éléments significatifs de la dérivation : mon objet n'était point de faire un dictionnaire, mais un traité méthodique. Une grande partie des règles relatives à certains suffixes, dans ces

1. Etymologisches Wörterbuch der griechischen Sprache, zur Uebersicht der Wortbildung nach den Endsylben geordnet, von Dr Wilhelm Pape.

mêmes listes alphabétiques; une partie des observations qui concernent la forme des premiers termes dans les composés, sont également empruntées à M. Pape; mais, en m'aidant de son travail, j'ai conservé toujours une grande indépendance, et me suis permis partout beaucoup de modifications et d'additions. Pour l'esprit général et la méthode, mon traité est entièrement neuf, et quant à l'introduction, à toutes les formations de la première classe, au chapitre presque entier des composés, aux notions préliminaires, aux principes généraux, aux conséquences qui en sont déduites, aux comparaisons et rapprochements de tout genre, cette partie de mon travail, et c'est la plus considérable, ne doit rien au livre de M. Pape, qui s'était proposé un autre but que moi.

Dans le parallèle des idiomes indo-européens, il se présente un grand nombre de ressemblances et de rapports qui ne peuvent échapper à personne et qui frapperont tout d'abord quiconque ouvrira une grammaire sanscrite ou un dictionnaire sanscrit, et les rapprochera de la grammaire et du lexique des langues grecque, latine ou allemande. Pour remarquer l'identité d'un grand nombre de suffixes, de beaucoup de manières de dérivation et de composition, la ressemblance, par exemple, des divers redoublements grecs et sanscrits, des formes désidératives, nominales, etc., il n'est besoin pour qui a étudié les divers idiomes comparés, ni de secours ni de leçons. Cependant, et quoique ces rapprochements soient le bien de tous, j'ai eu soin de renvoyer, lors même que je ne les avais pas empruntés à M. Bopp, et que je n'avais fait que me rencontrer avec lui, aux parties de sa Grammaire comparative où ils sont indiqués : à plus forte raison n'ai-je jamais manqué de lui faire honneur, comme je le devais, de tout ce qu'on peut appeler ses découvertes, et le nombre en est considérable dans les quinze cents pages de cette grammaire polyglotte : je serais heureux que mon livre pût contribuer

à augmenter en France le nombre des lecteurs de ce grand ouvrage, où l'auteur a fait preuve d'une érudition à la fois si étendue et si solide et d'une sagacité si pénétrante.

J'ai cité souvent aussi MM. Pott et Benfey, le premier pour ses *Recherches étymologiques* (*Etymologische Forschungen*), qui ont pu paraître bien hardies au moment de leur première apparition, mais dont les études et les découvertes qui ont été faites depuis ont confirmé les principaux résultats; le second, pour diverses publications d'un très-grand mérite, et en particulier pour son lexique des racines grecques, que l'Académie des inscriptions a jugé digne du prix Volney, et pour sa Grammaire sanscrite, si riche en faits, et où la sage et forte critique d'un esprit européen met admirablement en œuvre les matériaux fournis par les grammairiens de l'Inde.

Pour le latin, j'ai toujours comparé le résultat de mes propres observations à celles que contient l'excellent Traité de M. Düntzer (*Lateinische Wortbildung*); pour le gothique, je me suis servi de la belle et savante édition d'Ulfilas de MM. de Gabelentz et Loebe, ainsi que de la Grammaire et du Dictionnaire qu'ils y ont joints. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, pour les idiomes germaniques en général, c'st la Grammaire de M. J. Grimm qui nous présente le plus riche trésor de faits et de remarques profondes et ingénieuses. Lorsqu'il s'agit de la langue allemande, à quelque point de vue qu'on l'étudie, M. Grimm est toujours le premier guide et le premier maître.

Dans l'Introduction que j'ai mise en tête du volume, j'ai présenté quelques considérations sur les procédés de l'analyse et de la synthèse dans les langues : j'y ai développé surtout ce que je dis très-sommairement, dans le premier chapitre de mon Traité, de la syntaxe intérieure et de la syntaxe extérieure. Ce n'est qu'en éclairant toujours les faits de la lumière des principes et des lois qui sont les conditions mêmes de l'esprit humain, qu'on peut

empêcher les études grammaticales de dégénérer en études de mots, en recherches minutieuses appliquées à une lettre morte.

Les parties de cet ouvrage, qui sont uniquement relatives à la langue grecque, avaient été déjà publiées en 1843[1], et honorées du suffrage de plusieurs juges éminents. M. Burnouf, père, avait bien voulu en rendre compte lui-même dans un article qui a été publié par la *Gazette de l'instruction publique*, et où il parlait de l'auteur et du livre avec la plus encourageante bonté. Il m'engageait à ajouter à mon traité, des notions comparatives, un parallèle avec quelques autres idiomes de la même famille. J'ai consacré mes premiers loisirs à suivre son conseil, et mon plus douloureux regret est de n'en pouvoir plus faire hommage qu'à sa mémoire.

1. J'ai introduit dans ces parties-là même de nombreux et notables changements, qui en font, dans beaucoup d'endroits, un travail tout à fait neuf.

Pour écrire le sanscrit en lettres latines, il serait bien à désirer qu'on suivît partout une méthode uniforme. J'ai adopté, à peu près complétement, celle de MM. Benfey, Weber, etc. Il m'a paru que c'était une des plus simples, qu'elle mettait bien en relief le rapport étymologique des consonnes, et qu'elle avait peut-être plus de chance que toute autre de devenir quelque jour le système commun de transcription. Je n'indique ici que la manière dont j'ai écrit les lettres pour lesquelles les diverses méthodes ne sont point d'accord :

Les aspirées sont marquées par un *h* placé après la muette ;

le visarga est représenté par *ḥ*,

l'anusvaram par *m̃* ;

les palatales par *c* (= *tch*), *ch* (= *tchh*), *j* (= *dj*), *jh* (= *djh*) ;

les cérébrales par *ṭ*, *ṭh*, *ḍ*, *ḍh* ;

la nasale gutturale par *ng*, la nasale palatale par *ñ*, la nasale cérébrale par *ṇ* ;

la sifflante palatale par *ç*, la cérébrale par *sh* (prononcé comme en anglais) ;

le *ya* ou *i* consonne par *y* ;

le signe de la brève distingue la voyelle *rĭ* de *r* + *i*.

INTRODUCTION.

SUR LES

PROCÉDÉS SYNTHÉTIQUES ET ANALYTIQUES

DU LANGAGE.

COMPARAISON,

A CE POINT DE VUE,

DE QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX IDIOMES
DE LA FAMILLE INDO-EUROPÉENNE.

INTRODUCTION.

SUR LES

PROCÉDÉS SYNTHÉTIQUES ET ANALYTIQUES DU LANGAGE.

I.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA SYNTHÈSE ET L'ANALYSE DANS LES LANGUES.

On emploie souvent aujourd'hui, sans les bien comprendre, les mots de *synthèse* et d'*analyse*, les dénominations de langues *synthétiques* et *analytiques*. Il en est des qualités qu'expriment ces deux noms et ces deux adjectifs, comme de toutes les qualités des choses limitées et finies. La signification de ces mots, quand on les applique au langage, ne peut avoir rien d'absolu, elle est toute relative. Telle langue est appelée synthétique, par rapport à telle autre qui ne l'est pas autant; telle langue, au contraire, est dite analytique, par comparaison avec telle autre qui l'est moins qu'elle. Si nous rapprochons l'allemand du français, ce sera notre langue qui nous paraîtra ana-

lytique, et l'allemand, au moins à tout prendre, que nous trouverons synthétique. Si nous changeons l'un des termes de comparaison, si, au lieu du français, c'est le latin ou le grec que nous mettons auprès de l'allemand, ce sera la langue de Schiller et de Gœthe qui, à beaucoup d'égards, sera relativement analytique, et celles de Démosthène et de Sophocle, de Cicéron et de Virgile que nous jugerons comparativement synthétiques. Mais les deux langues classiques perdront elles-mêmes, jusqu'à un certain point, leur droit à cette dénomination, si nous les mettons en parallèle avec le sanscrit, ou du moins avec telle ou telle phase de la langue sanscrite. Manu, Yâdjnavalkya, Kâlidâsa, dans les vers lyriques de ses drames, sont le plus souvent bien autrement synthétiques que Lucrèce et Horace, qu'Hésiode, Euripide, Eschyle même. Sans sortir de l'histoire d'une seule langue, si nous en comparons les diverses phases, les diverses époques entre elles, elles mériteront, les unes par rapport aux autres, soit l'une, soit l'autre des deux épithètes. Et, pour le dire en passant, ce ne sera pas toujours dans la période la plus ancienne que la synthèse dominera en tout point. Dans l'Inde, la plus ancienne époque de la langue, celle des Védas, des hymnes sacrés, a certains procédés plus analytiques que l'idiome des grandes épopées, des Itihâsas, des codes de lois, des drames, et surtout de la prose des philosophes, des grammairiens, des scoliastes. Ces derniers, bien que leur but soit d'interpréter la pen-

sée d'autrui, et de la décomposer, pour la mieux faire comprendre, emploient parfois, comme instrument d'analyse, le polysynthétisme le plus hardi et le plus obscur. Il fallait que les savants et les étudiants pour qui ils écrivaient et qui les comprenaient, à ce qu'il semble, sans effort, eussent une force et une suite d'attention vraiment prodigieuse, pour que le déchiffrement de ces énigmes de la synthèse ne leur parût pas un tour de force et une tâche aussi rebutante qu'à nous, qui certainement, à cet égard, sommes moins bien doués.

Mais qu'appelle-t-on dans les langues la *synthèse* et l'*analyse*? Qu'entend-on par *composer* et *décomposer* la pensée au moyen des mots? car c'est là le sens de ces deux termes techniques. Il y a dans la pensée, et par suite dans le discours qui l'exprime, trois sortes d'éléments : les idées principales, les idées accessoires et les rapports des idées entre elles. Les langues, qui peignent la pensée et sont les instruments du discours, auront naturellement des moyens quelconques de rendre et d'exposer ce triple élément. Un idiome qui rendrait par des mots à part chaque idée simple et distincte, soit principale, soit accessoire, et chaque rapport d'idée, serait un idiome absolument et parfaitement analytique. Mais un tel idiome n'existe pas et ne saurait exister. Si nous admettons, ce qui, je crois, n'est plus guère douteux pour personne, que la faculté de parler, que le langage, n'est ni une révélation, ni encore moins une

convention, mais un instinct que Dieu nous a donné, un instinct aidé par la raison, une puissance de notre âme et de nos organes, qui, mieux que toute autre peut-être, témoigne de l'intime union de l'âme et du corps, une sorte de sixième sens à la fois physique et moral : voyons, pour bien comprendre le mécanisme du langage, comment procède la nature. Ses moyens, comme pour toutes celles de ses opérations où intervient la liberté de l'esprit humain, sont variés et multiples. Elle n'agit ni d'une manière exclusivement analytique, ni d'une façon absolument synthétique. Tantôt elle part du simple pour arriver au composé, tantôt du composé pour arriver au simple. Par la déduction et par l'induction, par l'abstraction et la combinaison, le philosophe, composant et décomposant tour à tour la pensée, telle qu'elle se produit spontanément et naturellement dans le discours, vient à bout d'amener à l'unité le procédé de la nature, et parce qu'il a découvert et classé méthodiquement les éléments primitifs du langage et trouvé ce moule commun de la proposition, qui sert de cadre à toutes les combinaisons partielles et premières des idées et des mots, il conclut de l'identité d'effet à l'identité de cause et d'opération, de la ressemblance qu'il a constatée entre les choses créées à l'unité du moyen de création. Mais la conclusion n'est pas légitime. De ce que l'essence du discours est partout identique et ses lois toujours les mêmes, il ne s'ensuit pas que la pensée naisse toujours de la même manière, que la

proposition, la phrase, le discours soient formés par une opération constamment semblable. C'est le propre de l'instinct d'obéir à la loi, sans même avoir besoin de la connaître, d'aller au but par le chemin le plus naturel et le plus court, et d'y marcher d'un pas sûr, sans se rendre compte de ce qu'il fait. Quand une fois nous avons conscience des moyens, la réflexion intervient, elle aide l'instinct et le perfectionne, comme parfois aussi elle l'égare et diminue sa force et sa sûreté d'action; mais l'instinct n'a pas besoin d'elle; il suffit par lui-même à ce qu'il a à faire. Sans être grammairiens, le sauvage et l'enfant parlent et rendent leur pensée, et font de la prose sans le savoir; et le grammairien, le philosophe lui-même, bien souvent laissent faire l'instinct, sans se donner à peine d'examiner par quelle voie il les mène, sans savoir ni plus ni mieux que M. Jourdain comment il s'y prend pour arriver à son but. Mais ce qu'ils ne font pas, lorsque c'est l'instinct tout seul qui agit, nous voulons le faire rapidement ici, et considérer quelle est dans les procédés instinctifs du langage, et par conséquent dans la formation des langues, la part de l'analyse et la part de la synthèse. C'est une question très-vaste, et, pour la traiter d'une manière complète, il faudrait de longs développements et de nombreux exemples; mais, pour ce que nous voulons établir ici, peu de mots suffiront.

Selon le point de vue où l'on se place, on peut classer de bien des manières la pensée et le senti-

ment. Une seule division nous intéresse ici : celle qui partagerait les pensées, considérées quant à la manière dont elles naissent dans l'esprit, en complexes et incomplexes. Tantôt nous considérons un objet unique et bien distinct, et nous rendant compte de sa nature, de son état, de sa manière d'être, nous le caractérisons par ses qualités, par les circonstances où il se trouve, par ses relations avec les autres objets, avec nous, avec nos sens, avec notre esprit. Nous le modifions, en groupant autour de lui, qui est l'objet principal de notre pensée, toutes les circonstances, tous les modes accessoires qui le déterminent, le complètent, le nuancent, et constituent sa nature, soit constante et absolue, soit actuelle et relative. Quand nous procédons ainsi, l'objet que nous observons, que nous détaillons et décrivons pour nous-mêmes ou pour les autres, devient un point central, auquel nous rapportons, une à une, toutes ses circonstances. La langue nous donne le moyen de suivre cette opération de l'esprit, elle nous fournit les matériaux divers et distincts que nous pouvons ajouter, coordonner successivement. Elle a des noms pour chaque objet à part, pour chacune des idées que nous combinons ensemble, pour chacun des rapports, pour chacune des influences que subit ou exerce notre objet principal. Je ne veux pas dire que la vue première de l'objet soit, véritablement et dans la rigueur du terme, simple et incomplexe

Nous n'arrivons au simple que par abstraction, par un effort, par un artifice de l'esprit; et toutes nos perceptions sensibles et venues du dehors sont, ainsi que les mots qui les nomment, plus ou moins composées et concrètes; mais enfin ici, dans l'opération que je viens de décrire, opération de l'intelligence et du langage, il y a toute la simplicité relative dont nous sommes capables. A défaut de simplicité absolue, notre idée principale et centrale, si je puis ainsi parler, a une unité bien limitée, et celles que nous y rapportons, qui rayonnent tout autour, sont également assez distinctes, pour venir s'ajouter et se grouper une à une et successivement. Il y a là, je le répète, toute la simplicité que comportent nos facultés, tant que l'abstraction ne leur vient point en aide. Pour rendre possible cette manière de voir et d'agir de notre esprit, il faut que le langage, qui n'est pas seulement son interprète, son instrument de communication, mais encore un agent intérieur, par lequel la perception arrive à la clarté, à la netteté, et apporte une impression à la fois lucide et distincte : il faut, dis-je, que le langage se prête et coopère aux procédés de la pensée, qu'il lui offre des signes élémentaires et partiels, d'une valeur bien distincte aussi et bien limitée, qu'il puisse, comme elle, passer par des additions successives, du simple au composé, et former progressivement un ensemble par la combinaison des parties. Et, en effet, il n'y

a point d'idiome qui soit privé des moyens de seconder cette opération de l'intelligence et de la sensation : tous nous présentent, dans leur grammaire et leur dictionnaire, des éléments à part, des mots distincts, qui peuvent ou s'employer isolément, ou, par leur réunion, peindre la pensée comme fait une mosaïque, où les pièces de rapport, plus ou moins sensibles pour l'œil, se coordonnent pour former des figures entières et des tableaux complets.

Mais l'art est fécond en ressources et a bien d'autres méthodes encore pour représenter les objets. A côté des mosaïques habilement composées d'une infinité de parties, nous voyons les statues fondues d'un seul jet, les sculptures d'un seul bloc, les peintures à grands traits. Le langage a, de même que l'art, ses procédés d'ensemble, pour fondre d'un seul jet et pour peindre à grands traits. Souvent la proposition jaillit tout entière et sans que l'esprit ait conscience ni des parties, ni des moyens de suture et des exposants de rapports. La sensation, le sentiment, la pensée sont presque toujours des phénomènes complexes, que l'intelligence peut décomposer, nous l'avons dit, par réflexion, mais qui, au moment même où ils se produisent en nous, sont concrets à notre insu : ni l'acte de l'esprit, ni l'impression reçue et gardée n'ont rien de multiple ; et bien souvent l'intelligence la plus exercée, la plus habituée à l'abstraction, ne partage le jugement qu'elle prononce, en ses termes et

ses éléments, qu'en se repliant sur elle-même, qu'en entreprenant à dessein et avec attention cette décomposition. Cette opération de pensée concrète, nous pouvons l'appeler synthétique, ainsi que les procédés et les matériaux concrets que nous présente le langage, pour imiter et rendre fidèlement ce que fait l'esprit, pour peindre, couler, sculpter tout d'une pièce, ce que l'esprit produit tout d'une fois et d'ensemble. Et c'est ici surtout que l'instinct de la parole est admirable. L'âme veut rendre tel ou tel son : voyez comme à son insu la fusion s'opère, comme le métal spontanément se compose des divers éléments dont le mélange est seul propre à produire le son désiré; comme cet ensemble, quand la réflexion l'analyse, est exactement formé de ses parties nécessaires et naturelles. Dans les calculs compliqués de l'algèbre, il vient un moment où l'esprit le plus vigoureux, le plus subtil, ne peut plus suivre par le raisonnement les opérations du puissant mécanisme qu'il emploie, où c'est le procédé seul qui agit, où l'esprit obéit comme à l'aveugle. Pourvu qu'il marche bien dans la voie tracée, il est impossible qu'il s'égare, elle le mènera au but, mais sans qu'il sache ni comment ni pourquoi. Il en est de même du langage. Il suffit de vouloir, j'allais dire de toucher le ressort pour que, dans une tête, je ne dis pas bien cultivée, mais bien organisée, ce mécanisme instinctif se meuve aussitôt, et compose harmonieusement la pensée de toutes ses portions essentielles. Défaites le tissu, vous

trouverez et pourrez séparer tous les fils, mais l'étoffe s'est faite comme d'elle-même, sans que la nature vous ait mis dans le secret de l'opération, et je le répète, sans que vous en ayez eu conscience, en quelque sorte. Quand on examine de près les opérations du langage, on ne peut assez admirer tout ce qu'elles ont de délicat, d'ingénieux, de fort et de profond; je doute que le génie même et la puissance d'esprit la plus extraordinaire pût suffire à les faire sciemment, à se retrouver toujours sûrement et rapidement dans le mécanisme de la parole, dans l'analyse ou dans la synthèse du discours. On l'a dit avec raison, c'est la faculté de parler qui par excellence distingue l'homme de la bête :

> Ut genus humanum, cui vox et lingua vigeret,
> Pro vario sensu varias res voce notaret,
> Dum pecudes mutæ[1]....
>
> (Lucrèce, V, 1056.)

Mais plus d'un, le plus grand nombre, sont heureux de pouvoir comme machinalement prendre ainsi leur premier rang dans l'échelle des êtres, et de n'avoir en quelque sorte pas besoin, pour accomplir les difficiles opérations du langage, de savoir ce qu'ils font.

Outre cette synthèse spontanée dont je viens de parler, que nous faisons avec tant d'art, sans nous

1. Ce n'est pas tout à fait là, je le sais, le sens de Lucrèce; mais peu importe ici, je ne cite pas ces vers comme une autorité, ni comme un argument.

en douter, pour ainsi dire, il y a la synthèse volontaire, les combinaisons de mots par lesquelles l'esprit cultivé, l'orateur, le poëte, se servant à la fois de l'instinct et de la réflexion, reproduisent à dessein, et le sachant, leurs combinaisons d'idées. Pour l'une comme pour l'autre manière de composer la pensée, le lexique et la grammaire nous fournissent dans la plupart des idiomes, dans les plus analytiques même, des instruments et des procédés qui sont, à des degrés divers, mais toujours suffisamment, sinon pour l'art, au moins pour le besoin, rigoureux et commodes.

De tout ce qui précède il résulte que les langues, pour répondre à la nature de cet instinct qui fait que nous parlons, et au besoin de l'esprit, c'est-à-dire, à nos diverses façons de concevoir et de rendre, doivent avoir et ont en effet des moyens divers de composer et de décomposer la pensée par l'expression. Toute combinaison d'idées appartient à cette partie de la grammaire que nous nommons la syntaxe. Il y a deux espèces de syntaxes : on peut appeler l'une la syntaxe intérieure et l'autre la syntaxe extérieure.

La première procède par transformation, fusion et agglutination; la seconde par juxtaposition. Celle-là s'exerce dans les mots, elle les forme, celle-ci sur des signes d'idées et de rapports qui sont et demeurent détachés les uns des autres. La syntaxe intérieure est comme la vie des mots; ils sont organisés, la séve y circule, chacune de leurs parties a sa fonction

propre ; ils modifient leur valeur et nuancent leur signification, ou par des transformations intimes, ou en s'allongeant, se resserrant, s'adjoignant ou perdant des lettres ou des syllabes significatives. Tantôt, sans addition de parties étrangères, le cœur du mot, l'élément radical se colore et s'épanouit, et trouve en lui-même la force d'exprimer ses manières d'être principales et ses rapports dominants : voyez la conjugaison forte en allemand ; voyez, en grec ou en latin, les transformations de sons qui, dans un grand nombre de verbes, distinguent les temps. Tantôt il attire à lui des éléments étrangers, soit pour se les assimiler et s'en pénétrer, en quelque sorte, d'une manière si intime qu'il est besoin, pour les retrouver et les isoler, d'une analyse souvent subtile jusqu'à la témérité ; soit pour les grouper autour de lui par une étroite cohésion, qui laisse voir, il est vrai, le point de suture, mais d'une suture si indissoluble, qu'on ne peut, tout en distinguant les parties, les séparer les unes des autres, sans détruire la vie du mot et changer en fragments inertes et informes des membres actifs, des organes animés par l'union. Le cœur du mot, son fond radical, est comme un foyer d'où la vie se communique à tout ce qu'il s'adjoint.

La syntaxe extérieure, au contraire, laisse les termes indépendants et distincts : elle les traite comme des parties hétérogènes qui n'ont point assez d'affinité pour se fondre ensemble, ni pour se pénétrer ou s'agglutiner, de manière à participer à une vie

commune. Nous nous sommes habitués à nommer analytiques les langues où domine cette seconde espèce de syntaxe : ce sont celles en effet où la synthèse est le moins visible; les mots ne nous apparaissent plus comme composés, parce que nous n'en découvrons plus les parties, et que nous ne les voyons plus fonctionner et avoir chacune son rôle; mais, à certains égards, on peut dire que la synthèse y est poussée plus loin et jusqu'à l'excès : après la fusion, il s'est fait peu à peu et à la longue comme une sorte de pétrification; la vie s'est arrêtée, la séve a cessé de circuler : l'organisme a disparu, ou plutôt il ne se reconnaît plus qu'à certains traits d'une antique empreinte, et là seulement où la durée et le long usage ignorant n'ont pas effacé jusqu'aux derniers indices de l'origine et de la nature première.

A un autre point de vue encore, les langues en apparence analytiques sont, en réalité, plus synthétiques que les autres, ou au moins la synthèse y devient-elle bien plus nécessaire. C'est surtout quand on bâtit avec des fragments qu'on a besoin de savoir combiner. A force de suivre une certaine pente, les langues finissent par ne plus offrir que des mots sans valeur individuelle, ou qui du moins ne déterminent plus par leur forme la catégorie à laquelle ils appartiennent. Ce n'est plus la lettre, la syllabe, ni en quelque sorte le mot même, mais c'est la proposition, la phrase entière qui, bien que composées de débris, de pièces et de morceaux, forment l'unité

vraiment significative, et cette unité-là, certes, est bien autrement complexe et concrète et synthétique, que celle à laquelle nous remontons et que nous trouvons significative et animée de sa vie propre, dans les langues que nous appelons par excellence synthétiques.

La parenté des langues ne se reconnaît pas uniquement à la similitude des éléments simples, je veux dire des radicaux qui expriment soit les idées, soit leurs rapports; en d'autres termes, des radicaux qui constituent la partie centrale et fondamentale des mots, et de ceux qui forment les suffixes, les affixes de la dérivation et les désinences de la flexion. La syntaxe est aussi un bien commun et de famille, et peut nous offrir des caractères frappants d'affinité. Bien que ses lois les plus générales soient au fond les mêmes dans toutes les familles de langues, parce qu'elles sont comme les conditions essentielles de la pensée humaine, il y a, au-dessous de ces modes nécessaires, bien des habitudes plus arbitraires, plus facultatives, quoique très-importantes encore, dont la ressemblance dans les diverses branches d'un même tronc forme d'irrécusables traits de race, d'étonnants indices de la communauté d'origine. Que l'on compare entre elles quelques belles pages, de même nature pour le fond des idées, empruntées à des idiomes différents, mais de même famille, on y remarquera de notables différences de syntaxe; mais, si l'on y regarde de près, on sera plus frappé encore,

je n'en doute pas, des rapports que des dissemblances, et l'on s'étonnera qu'à travers une si longue suite de siècles, malgré la distance des lieux, l'infinie diversité des climats, des civilisations, des idées, de l'organisation politique, civile et morale, de la manière de vivre, il se soit conservé, dans la syntaxe intérieure et extérieure, tant d'indices d'une communauté première et d'une identité originelle. Il y a telle page des Védas qui, je ne dis pas pour le choix et la nature des idées, mais pour leur structure (il va sans dire que je ne parle pas non plus de la formation première des mots), n'offre guère de principes d'expression combinée, c'est-à-dire, de lois et d'habitudes de régime et d'accord, de subordination et de coordination, que nous ne trouvions aujourd'hui, au xixe siècle, dans notre propre langue, dans la langue allemande, à ses diverses phases, dans les autres idiomes indo-européens qui se parlent encore maintenant, et, si nous remontons le cours des âges, dans les monuments qui nous restent des langues classiques. La manière d'exprimer ces relations, de marquer ces régimes et ces accords, soit de mots, soit de propositions, varie beaucoup sans doute, mais les grands principes de la combinaison des idées et des termes demeurent au fond les mêmes :

.... Sunt quia multa modis primordia multis,
Quæ patribus patres tradunt a stirpe profecta.
(Lucrèce, IV, 1214, 1216).

II.

FORMATION DES MOTS OU SYNTAXE INTÉRIEURE.

Nous avons vu que, pour être des instruments conformes à leur destination, il fallait que les langues fussent à la fois synthétiques et analytiques. Nous avons ajouté qu'elles l'étaient toutes en effet, ce qui au fond était inutile à dire ; car ce que Dieu fait, ce que la nature enseigne, est toujours approprié au but. Nous avons dit aussi que la variété était grande, que la synthèse et l'analyse n'avaient pas partout le même rôle, qu'elles s'exerçaient plus ou moins et de diverses façons dans les diverses familles de langues, et même dans les diverses branches d'une même famille. Je ne parlerai ici que de la grande souche indo-européenne, de celle qui, à tous égards, nous intéresse le plus, non-seulement parce que c'est la nôtre et que toutes les langues que parlent aujourd'hui l'Europe et l'Amérique civilisée en sont des rameaux, mais encore parce qu'elle a été, par excellence, l'instrument le plus parfait, le plus noble, le plus facile de l'intelligence humaine, qu'elle a exercé la plus puissante influence sur la civilisation, sur les idées et les sentiments des hommes, que nulle n'a porté de plus beaux fruits, de ces fruits de science et de vie qui réjouissent le cœur de l'homme et ennoblissent son âme. Même ainsi limité,

le sujet serait immense, si j'essayais, je ne dis pas de l'épuiser, mais seulement d'en effleurer toutes les parties. Aussi, entre les idiomes de la famille que je viens de nommer, m'occuperai-je exclusivement, sans prétendre approfondir sur aucun point mon sujet, du sanscrit, du grec, du latin, de l'allemand, et, parmi les langues néo-latines, du français. C'est, dans le vaste champ de la *Grammaire comparative*, un terrain aussi fécond qu'intéressant, un de ceux aussi, je le pense, où un plus grand nombre de lecteurs pourront et voudront me suivre. J'ai nommé le grec en tête des autres idiomes, non-seulement parce que, tout bien compensé, c'est, à mon gré, le plus parfait interprète de la pensée de l'homme, mais encore parce qu'il est naturel, si l'on songe au sujet du *Traité* qui suit cette introduction, que le grec soit ici mon objet principal. Les autres langues me serviront, à des degrés divers, de termes de comparaison.

Entre les langues que j'ai énumérées, ce sont les deux idiomes classiques qui ont le mieux pondéré et tenu en équilibre la synthèse et l'analyse. Prenez à leur plus belle phase, à leur point culminant, le grec et le latin; lisez d'une part Sophocle, Platon, Démosthène, et de l'autre Cicéron, Horace et Virgile; étudiez, dans ces glorieux représentants de deux des plus belles époques de l'histoire des lettres, les procédés de l'expression et surtout de la combinaison des idées, et vous serez frappé de l'exacte mesure où se

maintiennent, dans leur langue et dans leur style, c'est-à-dire, dans l'usage qu'ils font de leur langue (le style n'est pas autre chose), les deux grands agents de l'intelligence, la faculté de composer et celle de décomposer les idées, et d'imiter, par le jeu soit combiné soit isolé de ces deux puissances, la nature même, de manière à satisfaire à tous les besoins, à toutes les tendances, à toutes les fantaisies même de l'esprit. Que la pensée s'élance d'un seul jet, ou qu'elle coule lentement, qu'elle sorte et naisse en quelque sorte goutte à goutte, le riche trésor de la langue seconde merveilleusement ces opérations ou diverses ou contraires. Elle offre tous les canaux, toutes les pentes, tous les tours et détours que l'esprit peut désirer. On sent, à voir les ressources infinies de l'un et l'autre idiome, que ce sont deux instruments façonnés par les races les mieux douées, les plus aptes aux choses de l'intelligence, par des génies aussi vifs que forts, à la fois grands et simples, étendus et pénétrants, solides, aimables et délicats. La synthèse y tempère harmonieusement l'analyse, et l'analyse, la synthèse : elles se servent mutuellement de barrière, et préviennent les excès l'une de l'autre, aussi bien la confusion que le décousu, les inextricables ambages que la dissection microscopique.

Nous avons parlé sommairement plus haut des principaux procédés de la combinaison des idées. Le grec et le latin les emploient tous librement et naturellement. C'est surtout dans l'expression des rap-

ports qu'ont les idées entre elles, de leurs réciproques influences, de leurs modifications en quelque sorte sympathiques, que la synthèse et l'analyse exercent leur pouvoir, et qu'on peut étudier leur action plus ou moins importante, plus ou moins efficace. Nous avons nommé la syntaxe intérieure et la syntaxe extérieure, dont la première est plus particulièrement un moyen synthétique et la seconde un moyen analytique. Voyez avec quelle heureuse facilité le latin, et mieux encore le grec, les manie l'une et l'autre. Et pour parler d'abord de la syntaxe intérieure, de celle qui agit par des changements intérieurs ou des accessions de parties, ou des réunions de mots entiers, qui nuance ou combine les idées, sans qu'il y ait solution de continuité : il n'y a aucun de ces procédés qui soit étranger aux deux langues classiques. Le seul qu'elles aient en partie désappris est cette modification des lettres radicales que nos voisins ont très-bien nommée l'*Ablaut* (c'est-à-dire, la déviation, l'altération du son). Pour cette opération tout intime, l'allemand, je veux dire les idiomes germaniques en général, leur est supérieur ; mais il en subsiste toutefois dans la langue de Démosthène et de Cicéron des traces assez nombreuses, pour qu'on ne puisse pas dire que cette ressource leur manque entièrement : ce n'est plus un moyen constant, universel (au reste, il ne l'est demeuré dans aucun idiome), ce n'est plus une action bien vivante ; cependant il est encore resté, je le répète, des ves-

tiges assez marqués de cette sorte de flexion intérieure, pour que nous puissions la compter parmi les pouvoirs et les beautés de la grammaire. L'*Ablaut* primitivement avait pour objet de rendre les nuances des modes et des temps, c'est-à-dire, celles de toutes qui paraissent, après l'essence même et la signification absolue du mot, les plus inhérentes à la pensée : le phénomène grammatical était aussi intime que le phénomène intellectuel qu'il servait à peindre : un changement souvent très-délicat de couleur et de son suffisait à rendre la nuance voulue, avec la délicatesse, mais en même temps la sûreté et la clarté la plus grande. C'est surtout au verbe, au mot de l'action, dont les rapports avec le sujet d'une part, et de l'autre avec le temps, sont si nécessaires, si essentiels, que ce procédé de l'*Ablaut* convient le plus naturellement. Je n'ai pas besoin d'en citer des exemples : tous les verbes forts de la langue allemande nous en offrent dans leurs deux imparfaits ou prétérits, et en général aussi dans leurs participes passés[1]. Quant au grec et au latin, ils ont

1. Un assez grand nombre de verbes forts allemands éprouvent aussi une modification de la voyelle radicale, à deux personnes du singulier du présent de l'indicatif, et à la 2e pers. du sing. de l'impératif; mais cette modification est différente de l'*Ablaut*. La différence est même assez notable pour que les grammairiens donnent à l'altération un nom différent, celui d'*Umlaut*. L'*Umlaut* est mécanique, et l'*Ablaut* organique. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur la diversité des deux procédés, quelque impor-

gardé partiellement, je l'ai dit, une manière de flexion, sinon identique, au moins analogue, l'un dans ses aoristes et parfaits seconds, l'autre dans quelques parfaits.

L'altération de son qui est propre au sanscrit, et qui est à la fois un moyen de flexion et de dérivation, joue un très-grand rôle dans la grammaire indienne. Elle a deux degrés, dont le premier s'appelle le *guna* « vertu, qualité; » le second le *vriddhi* « croissance, augmentation. » Cette altération affecte surtout la quantité; mais dans certains cas la nature du son en même temps. On la considère, moins comme un changement de nuance de la voyelle ou une sorte de révolution intime qui n'en modifie pas le poids, que comme le résultat d'une fusion, de l'intercalation d'un *a* bref, au premier degré; d'un *a* long, au second. En vertu des règles euphoniques, la combinaison de l'*a* bref ou long avec une voyelle suivante produit toujours une quantité différente de la quantité primitive, le plus souvent aussi un son nouveau[1]. C'est surtout comme procédés de dérivation que ces

tante qu'elle soit, en elle-même, et historiquement. Cela nous mènerait trop loin, et n'est pour nous ici que chose fort accessoire.

1. Par le guna, *i* bref ou long se change en *é*; *u* bref ou long en *ô*; *ri* bref ou long en *ar*; *lri* bref ou long en *al*. L'*a* n'étant susceptible que d'une seule augmentation, n'a pas de guna, non plus que les diphthongues *é* et *ô*. Le vriddhi des deux quantités d'*i* est *âi*; celui d'*u* est *âu*; celui de *ri*, *âr*; celui de *lri*, *âl*. L'*a*, par le vriddhi, devient *â* long; l'*é* devient *âi*, et l'*ô* devient *âu*.

évolutions phoniques de la langue sacrée de l'Inde sont intéressantes. Le *guna* est comme le comparatif, et le *vriddhi* le superlatif de la gradation des voyelles, et quelquefois de la dérivation[1]. Aucune langue ne nous offre une échelle de voyelles plus méthodiquement graduée que la langue sanscrite, et les transformations de quantité et de son dont nous venons de parler s'y produisent avec la plus parfaite régularité. Cette régularité et cette méthode même leur donnent peut-être une apparence plus artificielle, moins organique, que ne l'est celle des altérations grecques, latines, allemandes surtout. Par la délicatesse vitale et l'action intime, d'où l'on peut souvent conclure l'antiquité des fonctions du langage, il semblerait que ces trois derniers idiomes l'emportent ici sur le sanscrit.

Les nuances exprimées par l'*Ablaut*, dans la flexion, sont moins des rapports d'un objet à un autre que d'une action au moi, au sujet et au temps. Ce sont, si je puis ainsi parler, des modifications qui pénètrent l'idée, plutôt qu'elles ne s'y ajoutent. Aussi,

1. De la racine *nî*, « conduire, » on forme, par l'addition du suffixe *tra*, et au moyen du *guna*, le substantif *nétra*, « œil » (proprement « conducteur »). De *Dhûma*, nom propre, on tire le patronymique *Dhâumya*, « fils ou descendant de Dhûma. » La diphthongue *âu* est le vriddhi de la voyelle *u*, comme l'*é*, dans *nétra*, est le *guna* d'*i*. Dans la seconde formation (*Dhâumya*), il y a, comme on le voit sans peine, un sens de dérivation plus marqué que dans la première (*nétra*).

à côté de la légère altération du son qui sert à les figurer le plus imitativement, trouvons-nous dans les langues d'autres moyens de les rendre, qui vont moins chercher la pensée au cœur même du mot, mais qui cependant, quoique moins profonds, moins radicaux, sont aussi tout intérieurs. Je veux parler des lettres et des syllabes introduites dans le thème ou dans la racine pour caractériser certaines catégories de temps : il me suffira de citer en grec, λανθ-άν-ω, ἔλαθ-ον; en latin, *fingo, finxi, fictum, frango, fregi, fractum;* en sanscrit, *yunak-ti*, *yunk-té*, « il joint, » *yuk-ta*, « joint, » de la racine *yuj* (*judj*); en allemand, *bring-en*, *ge-brach-t*, pour faire comprendre cette espèce de flexion déjà moins organique et plus mécanique, mais, je le répète, intérieure encore.

Viennent ensuite les accessions non introduites dans le thème, mais initiales ou finales, qui se groupent et rayonnent autour. Ces accessions-là sont de deux espèces : les unes servent à marquer la filiation des idées, les relations d'origine, d'appartenance, de subordination, de convenance, une infinité d'autres, toutes celles, en un mot, qu'exprime la dérivation. Ce sont plus que des additions de rapports, ce sont des additions d'idées accessoires ou du moins des modifications importantes, qui, sans dénaturer la signification radicale du mot, l'affectent cependant assez, pour que, dans un grand nombre de cas, l'*Ablaut*, le nuancement intérieur, doive venir en aide aux agglutinations de lettres et de syllabes, pour re-

produire plus fidèlement l'opération de l'esprit. Cette sorte de syntaxe, moins intérieure déjà, mais pourtant intérieure encore, puisqu'il y a unité de mot, sinon unité d'éléments, déploie une grande fécondité dans les deux langues classiques et dans la langue allemande. Elles le cèdent pourtant au sanscrit en ce point : l'idiome sacré de l'Inde a plus qu'elles gardé conscience de l'opération, de la manière dont elle se fait, et par suite, l'accomplit avec encore plus de facilité, et avec plus de régularité et de méthode.

Après cela, il serait à la rigueur possible, et la langue des Védas, rapprochée de celle des âges postérieurs, justifierait peut-être, jusqu'à un certain point, cette conjecture, il serait possible, dis-je, que cette transparence, plus grande, que les mots ont en sanscrit, fût moins naturelle qu'artificielle, moins conservée et transmise par l'usage, qu'apprise et retrouvée : je m'explique. L'esprit indien est doué d'une subtilité pénétrante, d'une faculté d'analyse à laquelle rien n'échappe et pour qui rien n'est indivisible. Dès les temps les plus anciens, cette subtilité s'est appliquée à la grammaire, aux opérations et aux phénomènes du langage, avec autant de puissance que de patience. Elle a noté minutieusement, étiqueté, catalogué le fruit de ses analyses, et comme, jusqu'à une certaine limite du moins, elles étaient aussi vraies qu'ingénieuses, il en est résulté un sentiment exact des lois du langage et de la manière dont elles s'appliquent à la formation des mots. Ce

sentiment exact et vrai, secondé en outre par cette vénération pieuse qui s'attache à toute science dans l'Inde, et fait de tout enseignement antique une révélation divine, a protégé la langue écrite, et préservé de toute innovation corruptrice le mécanisme de la formation et de la dérivation des mots. Ayant su de bonne heure le secret de la nature, le pourquoi et le comment de ses procédés, ayant porté la lumière de la science dans les voies mêmes les plus cachées de l'instinct, ne faisant rien à l'aveugle, les Indiens ont empêché la langue classique, la langue des livres et des hautes régions sociales, de se rouiller et de s'user, tandis que de bonne heure le peuple, les esprits sans culture, que la science et les règles n'empêchent jamais de suivre leur pente, se faisaient leur *prâcrit*, ce qui veut dire leur langue naturelle, gracieuse dégénérescence, que nous trouvons dans les drames à côté du sanscrit pur et solennel des Kchatryas et des Brâhmanes.

Mais, quoi qu'il en soit des causes qui ont conservé au sanscrit cette transparence et cette régularité dont j'ai parlé et qui font que nous y suivons mieux qu'ailleurs les opérations, instinctives ou artificielles, de la dérivation, ce qu'il y a de certain, c'est que cette transparence nous est d'un grand secours pour étudier, non pas seulement le sanscrit même, mais toutes les autres langues de même race, qui obéissent aux mêmes lois. Après le sanscrit, c'est, parmi les idiomes qui nous occupent ici, la langue grecque qui,

à tout prendre, par la pureté des formes, nous livre le mieux ses secrets, et nous facilite le plus l'analyse. En latin, en allemand (souvent beaucoup moins dans les anciens dialectes que dans les modernes), le voile est déjà, ce semble, plus épais, bien que çà et là il y ait des jours qui nous font pénétrer plus profondément dans la nature intime du langage, que les formations soit grecques, soit sanscrites.

Je reprends la suite plus directe des idées : la dérivation, qui a, pour moyens d'expression, les suffixes, les affixes de tout genre, et parfois les modifications tout intimes de la racine ou du thème, joint, à des degrés divers, en grec, en sanscrit, en latin, et dans le rameau germanique, la richesse à l'aisance, sans habitude de superfétation ni de subtilité.

Ce caractère tempéré et ce juste milieu entre la surabondance et la gêne, nous le retrouvons partout dans l'idiome de Virgile et de Sophocle. Il y a un autre mode de combinaison intérieure, agissant le plus souvent aussi par adhésion et suture : c'est la flexion proprement dite, c'est-à-dire, l'expression, au moyen de désinences, de la dépendance, de l'accord et du nombre dans la déclinaison; des rapports au sujet et au temps, et également du nombre, parfois aussi de la dépendance, dans la conjugaison. Dans les formations dont nous avons parlé jusqu'ici, et particulièrement dans la dérivation, il s'agit surtout de mettre en relation les diverses parties d'un même mot, de donner à des

éléments distincts une unité concrète. Ici le but n'est plus le même : ce que la flexion se propose le plus généralement, c'est de mettre en rapport, sans fusion, des termes séparés, des parties de la proposition, qui agissent les unes sur les autres et se coordonnent sans s'unir. C'est une influence exercée au dehors, ce sont des liens, des moyens de synthèse, mais entre des éléments qui ont chacun leur vie propre et séparée. Ce sera, par exemple, le rapport du sujet à l'action, la subordination d'un objet à un agent, à une action, la relation entre deux actions, entre deux temps, la convenance d'une qualité et d'une substance, une communauté de qualité ou d'action entre divers objets, un accord de genre, de nombre, de personnes, enfin toutes ces influences réciproques des idées et des termes que rend si simplement et si aisément la flexion. En réfléchissant à la valeur et à la nature de ces sortes d'exposants de rapports[1], qui sont les désinences et les terminaisons

1. Je n'ignore pas que l'idée exprimée par le radical peut aussi, par elle-même se mettre en rapport avec une autre idée, un autre mot. C'est ce qui a lieu, par exemple, toutes les fois qu'il y a dans la phrase un pronom conjonctif. Quand je dis : *pater quem amo*, le pronom *quem* est en rapport, non avec le cas de *pater*, mais avec son radical. De là quelquefois, dans les langues qui ont une grande puissance synthétique, une dualité de rapports, assez intéressante au point de vue de l'analyse grammaticale. Quand Homère dit : αὐτῶν σφετέρῃσιν ἀτασθαλίῃσιν (*Od.* I, 7), le possessif σφετέρῃσιν, par son radical, qui a

de cas, de nombres, de personnes, de temps et de modes, on comprend pourquoi ils sont les plus extérieurs de tous. Le rapport est toujours parfait entre la destination et la nature des choses, et là, comme partout, la langue est l'interprète fidèle de l'esprit. Elle n'introduit pas au dedans ce qui doit agir au dehors, ce qui est moyen de transmission, de connexion extérieure, et pour ainsi dire de préhension, ce qui va chercher, ou au loin ou tout auprès, pour les grouper autour du terme d'où ils dépendent par accord ou subordination, tous les termes accessoires, toutes les idées que ces termes représentent.

C'est particulièrement par la flexion que les langues diffèrent les unes des autres, au point de vue de la synthèse et de l'analyse. Il est naturel que ces désinences, ces agglutinations extrêmes, qui, en réalité, appartiennent aux deux termes qu'elles

la valeur d'un génitif, s'accorde avec le génitif αὐτῶν; par sa désinence de cas, de genre et de nombre, avec le substantif ἀτασθαλίῃσιν. Dans la phrase latine suivante : *Is cuja res est, cujum periculum*, il y a de même double rapport : les possessifs relatifs *cuja*, *cujum*, sont, par leur radical, les régimes de l'antécédent *is*; par leurs désinences, ils s'acordent l'un avec *res*, l'autre avec *periculum*. Il y a aussi des suffixes de dérivation qui établissent des rapports et des dépendances de ce genre (voyez particulièrement les deux suffixes sanscrits *twam* et *tâ*, qui sont si fréquents dans la langue philosophique). Mais cela n'affaiblit pas la théorie que nous avons exposée. Ce sont toujours les désinences de la déclinaison et de la conjugaison qui demeurent, par excellence, les exposants des rapports.

mettent en rapport et sont leur lien commun, soient les premières à se détacher, pour se mettre à égale distance des deux mots qu'elles joignent. Aussi, voyons-nous partout, quand les langues se décomposent, quand elles s'usent, la partie la moins extérieure, et logiquement et par la forme, et par conséquent la moins préservée, tomber la première, laisser d'abord bien souvent un vide qui nuit à la clarté [1], puis le remplir, ou par une création nouvelle, ou, plus ordinairement, par un usage nouveau et chaque jour plus fréquent d'une espèce de mots déjà employée. Mais il ne faut pas croire qu'ici la synthèse soit abso-

1. Quand Joinville dit à Robert de Sorbon : « Vous estes né de vilain et de vilainne et avez lessié (laissé) *labit* (l'habit) *vostre pere et vostre mere*, et estes vestu de plus riche camelin que le roy nest; » et qu'il ajoute ensuite : « Et lors je pris le pan de son seurcot et *du seurcot le roy* (pour faire la comparaison,) » (*Hist. des Gaules et de la Fr.*, t. XX, p. 196, A); il emploie comme des génitifs les mots *vostre pere et vostre mere*, et, à la fin de la phrase, *le roy*. Ces mots cependant n'ont plus rien qui marque la dépendance : la terminaison de cas est tombée, la préposition ne la remplace pas; il y a un vide, un défaut de lien. La clarté ne pouvait s'accommoder longtemps de la simple juxtaposition : aussi, dans Joinville même, les mots ainsi employés sont déjà des exceptions, et, tout à côté de la phrase que nous venons de citer, nous lisons la suivante : « Ly roys appella mon seigneur Phelippe son filz, *le pere au roy* qui ore (maintenant) est. » Remarquons toutefois que quelques-unes de ces exceptions sont demeurées très-longtemps dans notre langue, qu'il y a même encore aujourd'hui des locutions qui les rappellent.

lument la perfection, et l'analyse une décadence et une corruption. C'est ici surtout que la mesure et l'équilibre sont nécessaires pour la clarté du langage unie à la beauté. L'excès des moyens synthétiques de flexion est plutôt pauvreté que richesse, plutôt source de confusion que de netteté dans les rapports. Je n'en veux pour exemple que telle ou telle langue finnoise qui nous offre jusqu'à quinze ou vingt cas, pour distinguer les diverses natures de relations grammaticales : *Divitias miseras*, complication inutile ; il ne faut pas tant de couleurs au peintre pour faire et achever ses tableaux, et rendre toutes les nuances de la nature.

On aurait tort aussi de se figurer que la surabondance des moyens de flexion soit nécessairement une preuve d'antiquité. La phase la plus ancienne de la langue sanscrite est, comme nous l'avons dit en commençant, plus analytique, à beaucoup d'égards, que celles qui lui succèdent ; Homère combine moins qu'Eschyle, Hérodote que Démosthène. Je n'examine pas, pour le moment, si c'est à la langue ou seulement au style qu'il faut attribuer cette différence ; je ne veux dire qu'une chose : le degré d'analyse ou de synthèse n'est pas toujours un moyen de dater tel ou tel idiome, telle ou telle période d'un idiome. A voir le polysynthétisme des sauvages de l'Amérique, on dirait, si l'on pouvait croire que c'est là l'enfance, et non une sorte de décrépitude du langage, que certains idiomes commencent par la confusion, que

c'est comme un écheveau auquel il faut le temps de se débrouiller, qu'il vient un temps, qui tarde plus ou moins, selon la nature des races, et les circonstances qui favorisent ou retardent la civilisation, où, l'analyse ayant suffisamment dégagé les parties du discours, sans les avoir hachées et dispersées, produit cet heureux équilibre, qui est comme l'idéal de la parole humaine.

C'est à ce point culminant qu'est arrivée la langue grecque, qu'elle est restée longtemps, qu'elle restera toujours pour nous dans les admirables monuments qui lui assurent l'immortalité. Pour remplir les fonctions de la flexion, elle a d'une part un trésor bien garni et parfaitement suffisant pour la clarté, la précision, la variété et l'harmonie, de formes et de désinences qui attachent le rapport à l'idée même, et peuvent, sans auxiliaires, établir entre les idées, entre les mots, toutes les relations fondamentales; puis, l'analyse, venant en aide à la synthèse, lui fournit soit pour rendre ces mêmes rapports, soit pour en compléter l'expression et y ajouter plus de rigueur, un très-grand nombre de mots à part, de pronoms, de particules de toute espèce, qui articulent la pensée, lui donnent la souplesse, le mouvement, qui de plus (voyez les nombreuses particules d'Homère et, parmi les prosateurs, de Platon et de Xénophon) accentuent le discours, et sans y ajouter aucune idée, ni même aucun rapport entre les idées, fortifient ou tempèrent simplement l'affirmation et nuancent admirablement les modes des verbes.

Le sanscrit a trop de phases diverses pour que nous puissions, quant à la syntaxe, à la formation de la phrase, l'apprécier d'une manière générale. C'est la langue des épopées et de leurs plus beaux épisodes qui se rapproche le plus de la manière grecque. Pour la flexion, les ressources des deux langues sont, à peu de chose près, les mêmes : le sanscrit a simplement deux cas de plus; mais il ne suffit pas de voir quelles sont les richesses, il faut voir aussi quel est l'usage qu'on en fait, quelles sont les habitudes de ceux qui les possèdent, et c'est à cet égard principalement que la différence nous paraîtra grande, et tout à l'avantage des Grecs. Les Indiens, surtout à certaines époques de leur idiome, laissent dormir inutile une partie de leurs ressources, en prodiguent d'autres, au delà des limites de la clarté et du bon goût, tandis que les Grecs usent de toutes à propos, concilient la force de cohésion et la souplesse, la rigueur et la vivacité, avec ce sentiment parfait du beau et de la mesure qu'ils ont su appliquer à toutes choses. Le latin est voisin du grec à cet égard; la force y est aussi grande, mais peut-être moins accompagnée de souplesse et d'aisance, et de variété d'harmonie. Quant à l'allemand, il faut l'apprécier, pour ce qui concerne la flexion, aux diverses époques et dans les divers dialectes : il nous montre par les modifications que subissent peu à peu, d'un âge à un autre, les désinences des verbes et des noms, comment les langues

passent de la synthèse à l'analyse, comment les formes qui ne sont plus indispensables pour la clarté, s'altèrent, s'affaiblissent, se confondent, puis s'effacent et tombent insensiblement. Les idiomes germaniques ont conservé la faculté de dérivation et une grande aptitude, comme nous le verrons, à combiner des idées nouvelles au moyen de la composition des mots; mais leurs terminaisons nominales et verbales se sont considérablement appauvries. Dans l'allemand, au point où il est arrivé aujourd'hui, il y a une sorte de lutte entre sa nature première, ses traditions historiques, et d'autre part le cours moderne des idées, les tendances européennes de la pensée et du langage, les influences puissantes auxquelles l'idiome est soumis par le contact continuel avec les langues néolatines, avec la nôtre surtout, qui, d'une manière tantôt ouverte et tantôt latente, exerce partout, et sur les instruments du langage chez les divers peuples, et sur les facultés mêmes de l'esprit et l'instinct de la parole, une si sympathique et si puissante action.

Il reste un dernier procédé de synthèse, celui de la composition des mots. Jusqu'ici nous n'avons parlé que d'associations d'idées et de rapports, d'idées principales et de modifications accessoires, ou bien de la réunion, en un seul mot, d'une idée et du lien qui la rattache à une autre idée. C'est la nature et l'objet de la dérivation et de la flexion : les éléments qu'elles combinent ne sont pas des mots,

mais des parties qui, détachées, au moins dans l'état où s'offrent à nous même les langues les plus anciennes, ne peuvent pas figurer à part dans le discours, c'est-à-dire des racines d'une part, et de l'autre des suffixes, des affixes, qui transforment les racines en thèmes ou radicaux; puis, au degré suivant de formation, d'un côté des radicaux et de l'autre des désinences ou terminaisons. La composition des mots, comme le dit le terme même, joint ensemble des mots tout faits, des mots qui pourraient, chacun à part, jouer leur rôle dans la proposition. Dans les mots variables, lorsqu'une langue est capable de flexion, c'est la désinence qui fait l'individualité du mot, et en constate l'unité indépendante. La composition retranche les marques sensibles des relations que les mots ont entre eux, les exposants de rapports, pour ne laisser subsister que le lien logique. Par la suppression des désinences, elle imite les langues dites analytiques; mais après la mutilation, elle réunit, elle greffe, si je puis ainsi parler; elle refait un seul tout, et marque l'individualité complexe du terme, quand la composition est rigoureuse et bien réelle, par l'unité du signe de fonction grammaticale et logique, par l'unité de désinence; car c'est la désinence, c'est la flexion qui constitue et indique, sinon la vie du mot, au moins son activité. Je parlais de greffe : la comparaison est très-juste. Pour composer les mots, il faut commencer par couper et tronquer, mais ensuite on reforme une seule tige : *E duobus*

quasi corporibus voces coalescunt, comme dit Quintilien (I, 5); tandis que dans les langues que nous nommons analytiques, ce qui est une fois détaché ne reprend pas, *vulnus non coalescit*, et, pour réunir, il ne reste plus d'autre ressource que de faire des faisceaux.

La composition est entre toutes les combinaisons, on le comprend sans peine, celle dont l'abus porte dans le style le plus de pesanteur et d'obscurité. Quand les rapports dont on supprime les exposants, sont des rapports simples et bien naturels et en quelque sorte nécessaires, rien de mieux : l'esprit les supplée sans effort; mais quand le rapport peut être équivoque, quand il est arbitraire et plutôt dans l'esprit de celui qui parle et qui écrit, que dans l'essence même des choses, le composé devient bien vite une énigme. Ainsi la clarté d'abord condamne et proscrit un bon nombre de compositions. Mais, quand bien même elles seraient bonnes et légitimes à ce point de vue, une autre raison encore commande beaucoup de réserve et de sobriété dans l'emploi de ce procédé. Les désinences d'une part, et de l'autre les particules, qui expriment aussi les relations, sont comme les articulations et les jointures du discours, et lui donnent la souplesse, l'aisance, l'harmonie. Bien articuler le discours, de manière à éviter à la fois la roideur et le décousu, est, dans toutes les langues littéraires, une des premières conditions du bon style. Toutes les théories de construction, de périodes oratoires et poétiques aboutissent à cela en grande par-

tie. Plus la synthèse est puissante dans une langue, plus la beauté et la clarté exigent que la pensée s'y développe *articulément*, pour me servir d'une expression de Bossuet, c'est-à-dire, d'une façon qui tienne le milieu entre la concrétion et la rupture. Et ici encore, en lisant une belle page soit de prose soit de vers, nous aurons lieu d'admirer les Grecs et les Romains, aussi bien dans la constitution que dans le maniement de leurs idiomes; car il faut toujours distinguer la faculté et l'usage. La faculté de composer des mots est fort étendue, dans les deux langues classiques, en grec surtout; mais l'usage qu'elles en font est aussi modéré que le pouvoir est grand. C'est toujours cette dispensation sage et sobre, cette retenue de la force qui est partout leur caractère. Ceux de leurs composés qui font vraiment partie de la langue et sont le bien commun de tous, et non pas une fantaisie ou un artifice individuel, ou un terme scientifique et technique, sont courts et relativement rares, et d'une clarté parfaite, ne combinant en général que des idées qui vraiment s'appellent et se conviennent, et ont de ces liens d'accord et de subordination qui vont sans dire. Ou bien, si ce sont des relations fines, ingénieuses, subtiles même, antithétiques, le mot est fait de telle sorte que toute hésitation est généralement impossible, et que le génie de la langue, à défaut de la nature des choses, produit nécessairement la clarté. La langue allemande, où l'analyse,

nous l'avons dit, a fait à d'autres égards de grands progrès, semble au contraire, je ne dirai pas dans l'usage quotidien, populaire ou familier, mais dans le discours écrit et littéraire, avoir étendu et fortifié, sinon sa faculté, au moins son habitude de composition. Les beaux génies, les écrivains habiles imitent, pour la plupart, la tempérance grecque et latine, et il n'y a rien de plus gracieux et de plus expressif que les composés de telle ou telle ballade de Gœthe, de tel ou tel petit poëme de Schiller : comme pensée et comme musique, ce sont parfois de charmantes créations. Chez les auteurs moins bien doués, la facilité de l'usage a amené l'abus, et l'abus, en ce genre, nous l'avons dit, devient un principe d'obscurité, de pesanteur, de roideur. En sanscrit, nous distinguerons aussi le pouvoir et le vouloir, la faculté et l'usage. Pour la faculté de composer des mots, aucune langue de la famille n'est supérieure, ni, à beaucoup d'égards, comparable au sanscrit. Pour le nombre des relations que peut rendre la combinaison des mots, elle est la plus riche de toutes, sans tomber cependant dans l'excès. Nulle non plus n'a de règles plus sûres et plus invariables pour marquer, par la position des termes dans le composé, leurs mutuels rapports. Mais, de cette régularité même, qui était un principe de sécurité, est né l'abus. Parce que l'obscurité paraissait impossible, on s'est donné libre carrière, et l'on a fini par passer toutes les bornes. Chose remarquable : l'allemand est avec le sanscrit la langue qui marque

le mieux, par la place des termes, quel est leur rôle dans les composés, s'ils sont déterminants ou déterminés, quelle est l'échelle de la subordination: aussi, après le sanscrit, est-ce peut-être l'allemand qui a le plus abusé; la même confiance a engendré, bien que dans des limites infiniment plus étroites, un excès du même genre. Trop pouvoir n'est pas un bien : qui peut trop, veut trop, et les pentes glissantes ne sont pas de bons chemins. Au reste, en ce qui touche le sanscrit, nous trouverons, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, une grande diversité entre les phases diverses que l'idiome a traversées, et les différents genres de style. Dans aucune autre langue, l'histoire des transformations que peut subir un idiome, sans changer ses mots ni leurs règles de formation, n'est plus curieuse. Nulle part on ne voit mieux à quel point la syntaxe seule, la syntaxe proprement dite, la syntaxe extérieure peut changer la physionomie du discours.

III.

COMBINAISON DES MOTS ET STRUCTURE DES PROPOSITIONS ET DES PHRASES, OU SYNTAXE EXTÉRIEURE.

La syntaxe extérieure, comme nous l'avons dit, est la combinaison des mots pour former des propo-

sitions, des propositions pour former des phrases. Nous avons vu qu'il y avait deux moyens principaux de combiner les mots, deux sortes de liens : d'une part, les désinences que nous avons souvent appelées exposants de rapports; de l'autre, les particules de nature diverse qui réunissent aussi les idées et les termes, soit par elles-mêmes, soit en aidant et précisant les désinences. Un troisième moyen est la simple juxtaposition : quand le voisinage seul, le rapprochement, exprime soit la subordination soit l'accord. Enfin il pourrait arriver aussi qu'on laissât tout à faire à l'esprit, que, sans aucun signe extérieur de relation ou de convenance, on s'en reposât sur la force de l'idée, sur la nécessité même des rapports, et qu'on n'offrît d'autre fil à l'intelligence, pour se retrouver dans le labyrinthe, que le sens même des mots, la connaissance toute de mémoire de la catégorie grammaticale à laquelle ils appartiendraient, et ce qu'on pourrait nommer leur affinité de choix.

Qui dit syntaxe dit synthèse; mais c'est ou bien une synthèse toute faite, une synthèse grammaticale, pour le moins indiquée et préparée, ou bien une synthèse qui est toute à faire, une synthèse purement logique. Nous aurons donc à distinguer encore ici les procédés synthétiques et les procédés analytiques, et ce que nous avons eu à dire de la formation des mots s'appliquera, à beaucoup d'égards, à la formation des propositions et des phrases. La beauté et la clarté parfaite consisteront encore, à mon gré, dans

l'emploi tempéré des deux procédés, dans une juste mesure, dans un équilibre, propre à imiter la double action des facultés de l'esprit, qui, dans l'opération de la pensée, tantôt compose et tantôt décompose.

On a dit, si je ne me trompe, que certaines nébuleuses pourraient bien être des mondes en voie de formation. On en pourrait dire autant des langues polysynthétiques, que nous avons déjà désignées plus haut par ce nom, et pour lesquelles on en a proposé un autre plus juste encore, celui d'*ultrasynthétiques*. L'appellation de nébuleuses leur conviendrait parfaitement. C'est un chaos et le *fiat lux* n'a pas été prononcé sur elles[1]. Aussi n'en parlé-je ici que pour marquer l'extrême limite et le dernier excès de la synthèse. Dans une langue qui appliquerait rigoureusement le polysynthétisme, il n'y aurait pas d'unité plus simple que la phrase même. Ce serait, comme

1. Il est bien loin de ma pensée (voy. plus haut, p. 32) de prétendre ici que les langues des sauvages soient des idiomes à peine commencés, que ce ne soient pas « des débris de langues antiques, *ruinées* et dégradées comme les hommes qui les parlent » (Voyez les *Soirées de Saint-Pétersbourg*). Tout ce que je veux dire par ma comparaison, c'est que telle de ces langues, si ce que l'on nous en raconte est tout à fait exact, est un véritable chaos. Maintenant il me paraît certain que ce chaos est non antérieur, mais postérieur à un état meilleur ; qu'elles ne sont pas dans la nuit primitive qui a précédé toute création, mais retombées dans la nuit. Il n'est pas besoin des arguments bibliques pour établir ce fait. L'étude et la comparaison des langues suffiraient déjà, je crois, pour le rendre au moins très-probable.

toute exagération, un principe de faiblesse et de pauvreté. Comme il est impossible de démêler nettement les parties, pour peu qu'elles soient nombreuses, quand la connexion va jusqu'à la fusion, ces langues, en apparence si puissantes pour unir, sont condamnées à ne combiner jamais ensemble que les idées et les rapports les plus simples et les plus élémentaires. Elles sont à mes yeux ce que seraient, par exemple, ces énormes marteaux de nos grandes usines, si nous les voyions réduits à consacrer toujours toute leur force à casser des noix ou des noisettes. Aussi ceux qui parlent ces langues n'ont-ils guère autre chose à casser. Leurs pensées ne sont ni bien étendues ni bien complexes, et l'ultrasynthétisme n'a guère de danger pour qui n'a rien ou peu à combiner.

L'autre excès est celui des idiomes qui ont réduit tous leurs matériaux comme en poussière :

> Multa minuta modis multis per inane videbis
> Corpora misceri....
> (Lucr. II, 115),

en autant d'atomes de même figure,

> Pari filo similique affecta figura (341).

Lorsque Épicure a créé ses atomes, pour en composer le monde, au moins les a-t-il fait crochus,

> Flexis mucronibus unca
> (II, 427),

propres à se saisir, à se pénétrer,

> Indupedita suis perplexis ipsa figuris (101).

Tous également lisses et arrondis, jamais, le poëte nous le dit, ils n'auraient pu s'associer pour rien construire. Ce que ne peut la matière, la pensée le peut à la rigueur, parce que les idées ont leurs pointes et leurs hameçons[1], lors même que les mots n'en ont pas et ne constatent point la convenance et l'union; mais, quand nous disons « à la rigueur, » nous avons déjà condamné ce second excès, car dire « à la rigueur, » c'est dire sans aisance, avec effort et peine. Il va de soi-même qu'ici encore la vertu est entre les deux extrêmes. Mais entre ces extrêmes, entre ces colonnes d'Hercule de la synthèse d'une part, de l'analyse de l'autre, l'espace est bien grand; aussi voyons-nous les langues dont nous voulons surtout nous occuper ici, les langues les plus dignes d'être appréciées au point de vue du beau et de l'art, choisir leur place à des intervalles divers, et, bien que s'accordant pour toutes les conditions essentielles de la clarté et de la beauté d'exposition, se faire à peu près chacune sa méthode de combinaison, et comme son ordre d'architecture.

Il y a dans la syntaxe extérieure deux choses à considérer, deux choses qui sont dans une étroite corrélation : les liens des idées et des mots, nous en avons parlé en détail, et leur arrangement, la position relative, dans la phrase et dans la suite du dis-

1. .... *Hamatis (elementis) inter se nexa teneri*, comme dit encore Lucrèce, *ibid.*, v. 405.

cours, de chaque idée, de chaque mot. Cet arrangement peut être de trois espèces : ou tout à fait libre et en apparence arbitraire, chacun des mots, à quelque catégorie qu'il appartienne, et quel que soit son rôle, pouvant se mettre à toute place; ou bien soumis à des règles constantes qui assignent à chaque terme son rang et l'y fixent à demeure; ou, en troisième lieu, ni tout à fait libre ni tyranniquement réglé, mais assujetti à quelques grandes lois, renfermé dans certains cadres qui varient selon la tournure de la pensée et desquels les mots ne peuvent pas sortir, tout en conservant, en dedans de ces cadres, une suffisante liberté de mouvement et de position.

Les deux langues classiques et le sanscrit appartiennent à la première classe; le français, à la seconde; l'allemand, à la troisième. On comprend sans peine que de ces trois espèces de construction et de gouvernement des idées et des mots, le plus libre doit être en même temps le plus périlleux. Mais, si la liberté a ses périls, elle a aussi, grâce à Dieu, de brillants avantages, pour qui sait suppléer aux lois qui ne sont pas écrites par les lois innées, *non scripta, sed nata lex*, par ces lois qui sont la condition même et la manière d'être de l'intelligence humaine, par les principes de la raison, par le goût et le sentiment du beau. C'est ce qu'ont su faire admirablement, en fait de langage, les Grecs et les Latins, et comme j'ai à le dire presque toujours, les premiers surtout. Prenez dans l'une ou l'autre langue

un auteur quelconque du premier ordre, c'est-à-dire, un de ces génies qui trouvent en eux-mêmes et leur force et leur frein : malgré les hardiesses d'expression et de tournure, l'originalité des idées, l'élan, l'énergie, voyez comme tout est d'abord clair et transparent pour qui sait bien la langue ; puis comme autour de cette qualité, sans laquelle aucune autre ne saurait exister, autour de ce foyer de lumière, rayonnent toutes les perfections du style. La pensée peut toujours, et de tous les avantages de cette liberté c'est le plus grand, se produire telle qu'elle naît et se présente au dedans de nous. Ce n'est point toujours l'idée logiquement centrale ou fondamentale qui apparaît la première à l'esprit, ni surtout qui nous frappe le plus. La substance n'est bien souvent qu'un canevas insignifiant caché par la qualité et seulement destiné à la porter. Le sujet, tout roi qu'il est dans l'ordre logique de la proposition, est éclipsé à chaque instant par l'action, et n'est là en quelque sorte que pour l'accomplir machinalement. Il n'y a, pour ainsi dire, pas un seul petit mot qui ne puisse, à un moment donné, jouer le premier rôle ; et quand la liberté de la construction donne le moyen de mettre toujours en relief l'idée ou les idées dominantes, il en résulte, on le sent, non-seulement une fidèle épreuve, une empreinte de la pensée prise sur la nature même, mais à cette exactitude, qui peut être déjà une grande beauté, puisque c'est le naturel et la vérité de tournure, il se joint une infinité d'autre qualités qui ont

toutes cette liberté pour principe, et sont la conséquence directe de cette identité qui s'établit entre le mouvement de la pensée et celui du langage : la vivacité, la grâce de l'aisance, la facilité des contrastes, des moyens infinis de subordonner les idées, les sentiments, de faire ressortir les couleurs par leur rapprochement, de combiner les sons et de joindre à tous les effets de sens tous les effets d'harmonie.

Outre la variété qui résulte, pour la langue en général, de cette latitude laissée à la construction, variété qu'on remarque dans un même écrit, dans la suite d'un même discours, il en est encore une autre qui est également le fruit de la liberté et qui nous frappe en passant d'un genre à un autre, d'un auteur à un autre. Le tour d'idées propre à chaque espèce d'ouvrages, la forme particulière du raisonnement, la nature de l'inspiration, l'originalité enfin et l'individualité de chacun ne rencontrent aucun obstacle et se manifestent hardiment avec toutes leurs différences caractéristiques. Le philosophe et le poëte, l'historien et l'orateur, l'auteur comique et l'auteur tragique, l'écrivain le plus familier comme le plus solennel, marquent leur pensée de leur empreinte avec la plus merveilleuse aisance, car cette empreinte est plus encore dans la tournure que dans le choix des mots, dans le cadre que dans les termes qu'on y fait entrer. Sans doute cette variété même, si elle n'avait aucune sorte de limites, deviendrait anarchie et confusion; mais ce que ne font pas les

entraves grammaticales ou la tyrannie de l'usage, la raison et l'instinct y suppléent sans effort. Leurs lois générales, nous l'avons déjà dit, préviennent les écarts de la liberté individuelle. Il règne, dans ces libres idiomes des races intelligentes et cultivées, un sentiment délicat des conditions de la clarté, du naturel, de la filiation et de la convenance des idées, qui empêche le désordre et prouve que dans les langues du moins l'ordre et la liberté ne sont pas inconciliables, et que le libre exercice de la volonté et des tendances individuelles s'y allie parfaitement avec le respect de l'intelligence d'autrui. Car, s'il est bon que chacun puisse parler et écrire à sa façon, il est bon aussi, ou plutôt, il est nécessaire que tous comprennent. Les priviléges ne deviennent légitimes que lorsqu'ils ne font pas tort aux autres, et c'est ce difficile problème de laisser libre carrière à chacun, mais de manière que tous puissent le suivre du regard partout où il va, que les deux langues classiques ont très-heureusement résolu. De ces lois toujours vivantes de la raison et de l'instinct, il s'est formé peu à peu, à défaut d'un code de règles écrites, des traditions constantes, des coutumes, un certain nombre de types convenus, dont il demeure permis de sortir, mais dont on ne sort que pour de bonnes raisons et lorsque la pensée ou la passion justifient cette hardiesse. Le bon usage, sans devenir despotique, retient au moins et modère, et qui ne peut pas se frayer sa route à soi, en trouve ainsi une toute frayée

qui lui est aussi sûre que commode. Je me propose de montrer ailleurs[1] en quoi et à quelle époque la langue sanscrite ressemble, dans l'usage qu'elle fait de sa liberté de construction, aux deux langues classiques ; en quoi et quand elle diffère d'elles. Un simple coup d'œil jeté sur le caractère des Indous et leur état social suffit pour nous faire soupçonner de notables diversités, et l'histoire de la langue et l'étude de ses monuments confirmeront cette présomption.

Il me serait facile de faire voir ici par des exemples, avec quelle facilité dans les langues grecque et latine, chaque auteur, sans cesser d'être intelligible et correct, peut s'ouvrir sa voie propre et se faire une manière à lui, en inclinant de préférence vers les procédés soit analytiques, soit synthétiques. Comparez, en latin, ce sable sans chaux, *arenam sine calce*, comme l'appelait Caligula, ce style haché de Sénèque, où les fines relations des idées sont si nombreuses, tandis que les propositions qui expriment ces idées sont bien souvent entièrement détachées les unes des autres; comparez cette manière

1. Dans un essai que je me propose de publier très-prochainement sur les principales phases par lesquelles a passé la langue sanscrite, et sur les transformations que l'idiome a subies, en adoptant des habitudes nouvelles de syntaxe, et sans rien changer en quelque sorte, surtout depuis la transition de la langue des védas à celle des épopées, ni au fond de son lexique ni à ses règles de formation.

analytique et légère, avec la belle et large synthèse de la période cicéronienne : cette opposition ne suffira-t-elle pas pour montrer quelle est la souplesse de la langue et combien elle se prête à la composition comme à la décomposition de la pensée ? Mais prenons plutôt un écrivain qui tienne en quelque sorte le milieu entre ce que nous pourrions appeler les deux extrêmes. César, de l'aveu de tous, n'est pas seulement un des esprits les plus distingués qui aient jamais parlé la langue latine; il est aussi (pour me servir d'une expression très-usitée dans nos colléges et qui rend bien ma pensée) un des auteurs les plus latins qui nous restent, *gravis auctor linguæ latinæ*, comme l'appelle Aulu-Gelle, ce qui ne veut pas dire un des *auteurs*, mais plutôt une des *autorités* graves et imposantes de la langue latine. Je ne parle pas ici de cette correction ordinaire et simplement grammaticale, qui ne manque pas non plus à Sénèque : je parle de cette pureté d'un ordre plus élevé, de cette fidélité au génie de l'idiome et à ses habitudes fondamentales, de son respect pour les procédés logiques de la langue et pour toutes les tendances qui lui sont propres. Nous venons de rappeler que Caligula, qui était fou, mais qui avait parfois des étincelles d'esprit, appelait le style de Sénèque du sable sans chaux. C'était lui dire qu'il dénaturait la langue latine, et que, se laissant aller à la pente de son esprit, bien plus encore qu'à celle de son temps, il ôtait à ses pensées, en les hachant, en se contentant de les juxta-

poser, ce ciment logique, cette connexion intime qui était un des caractères les plus essentiels de l'idiome que parlaient les Romains, caractère qu'on retrouve, non pas seulement dans l'ampleur de la période oratoire, dans l'argumentation suivie des philosophes, mais encore dans les récits historiques, souvent dans le style épistolaire même, où l'union des propositions est ordinairement, sans doute, moins étroite, mais où les phrases n'en sont pas moins, presque toutes, liées entre elles par des liens logiques, par des mots relatifs ou conjonctifs. Souvent tout un chapitre, toute une partie d'ouvrage, tout un ouvrage parfois, forme comme un tissu suivi et sans interruption, dont l'enchaînement ne consiste pas uniquement dans ces rapports implicites et non exprimés de la pensée, qui sont nécessaires, dans quelque langue qu'on écrive, mais est marqué par les mots, et par les relations grammaticales, comme si tout le discours n'était qu'une succession de phrases jointes et subordonnées les unes aux autres, à l'aide des termes de rapports; c'est-à-dire, comme s'il ne faisait, pour ainsi parler, qu'une seule phrase.

César se rapproche beaucoup, par la netteté de la pensée, l'exactitude, la précision, le bon sens positif, le goût tempéré, des habitudes de la pensée française. Si nous ne savions que, de tout temps, et avant d'avoir vu la Gaule, il s'était distingué par ces qualités, on dirait vraiment qu'il a subi l'heureuse influence

de notre sol, de l'air que nous respirons, du contact avec nos ancêtres, et que les Commentaires ont gardé une certaine empreinte du pays où ils ont été composés. Mais, pour donner à sa langue ces belles qualités qui caractérisent l'esprit français, il ne la dénature point; il reste scrupuleusement fidèle au génie de l'idiome qu'il connaît si bien, et d'instinct, et par l'étude. Pour être lui, pour être original, pour garder toutes ces qualités où il semble qu'on voit poindre l'esprit moderne, il n'a pas besoin de se singulariser. Qu'on me permette une comparaison, qui rendra clairement ma pensée. Il ne change pas le moule, mais il y verse son métal à lui, son cristal transparent. Ainsi, par une sorte de conciliation, qui eût été bien difficile à un génie moins bien doué, il laisse à la phrase latine ses procédés compréhensifs, sa forme synthétique, y réunit les circonstances diverses qui modifient l'idée ou le fait principal, les raisons, les causes, les effets, mais tout cela sans confusion, sans embarras, avec une clarté parfaite. Ce sont les vues d'ensemble du génie de Rome, combinées sans effort avec la précision si nette, si analytique de la pensée moderne : il y a telle page où l'on dirait qu'il a trouvé le moyen de penser en français, tout en parlant latin. Cet exemple, sur lequel je crains d'avoir insisté plus longuement qu'il ne l'eût fallu peut-être, prouve à quel point la langue latine, et ce que je dis du latin s'applique également et plus encore au grec, s'accommode à toute nature d'esprit, et peut, ne sa-

crifiant rien de son génie propre, ne demandant non plus aucun sacrifice à la pensée de l'écrivain, garder son caractère et lui laisser le sien.

Avant de quitter ce sujet, qu'on me permette de dire encore deux mots sur la beauté de ces libres habitudes de la syntaxe extérieure. Les trois langues indo-européennes où nous les trouvons par excellence, sont celles qui, pour la syntaxe intérieure, suivent les règles les plus sévères à la fois et les plus délicates. Les matériaux avec lesquels on bâtit si librement sont d'excellente nature; toutes les pièces de l'ensemble sont composées avec autant d'art que de rigueur. Outre cette solide beauté de la formation intime, elles ont, nous l'avons dit, pour marquer les rapports extérieurs, pour s'attacher les unes aux autres, soit de près, soit à distance, des signes et des moyens de connexion infaillibles. On comprend, d'une part, combien cette constitution parfaite des éléments de la pensée contribue à la clarté de l'ensemble, combien elle rend facile un mélange sans confusion, et de l'autre, quel heureux effet doit produire cette rigueur des détails jointe à cette aisance de la combinaison; avec combien d'art on peut tempérer, par la précision des termes et la certitude de leurs relations, les hardiesses et les licences même de l'assemblage. Montesquieu a dit que le ressort de l'état populaire était la vertu, que, pour fonder et faire vivre une république, il fallait avant tout des citoyens vertueux. Nous pouvons dire, de même, que,

dans les langues, la première condition des syntaxes libres et des constructions hardies, ce sont les mots bien faits et propres à bien remplir chacun sa mission. Quand ils cessent d'être bien caractérisés et deviennent comme une sorte de monnaie usée et effacée, il faut bien que les lois de la construction deviennent despotiques pour corriger l'excès de l'analyse, et rendre aux mots, par la place qu'elles leur assignent, la valeur et le rôle qu'ils n'ont plus par eux-mêmes.

Il nous reste à parler de la construction française et allemande, c'est-à-dire des deux autres espèces d'arrangement des mots. La langue française est très-différente sans doute des trois langues dont nous venons de parler, mais elle est loin d'avoir poussé l'analyse aussi loin qu'on se le figure quelquefois. Pour la syntaxe intérieure et la formation des mots, elle diffère surtout en deux points du grec, du latin et du sanscrit : les cas lui manquent presque[1] entièrement ; et elle n'a plus guère la faculté vivante et actuellement pratique de dériver et de composer des mots ; mais sa conjugaison est encore assez riche, plus riche même, à certains égards, que celle de l'al-

1. Je dis « presque », parce que nous avons conservé quelques formes de pronoms, comme *me*, *te*, *nous*, *lui*, etc., qui sont de véritables cas et expriment des rapports que les noms ne peuvent rendre qu'à l'aide des prépositions. Mais ce sont là de bien faibles vestiges du point de départ de l'idiome.

lemand. Toutefois, comme ce sont surtout les noms et les mots déclinables, en général, qui portent les marques de la dépendance et par là facilitent la combinaison des idées, le défaut de déclinaison a singulièrement diminué la liberté de la construction. L'ordre que nous appelons logique, et qui mérite ce nom, quand on l'examine au point de vue, non de la naissance des idées, mais de leur essence (car une qualité présuppose une substance, une action présuppose un agent; et quand on apprécie les idées et les mots absolument et selon leur catégorie logique, plutôt que par leur valeur relative, actuelle, et de circonstance, il est naturel que la substance et l'agent soient là avant toute autre chose, celle-là, comme support des qualités, et celui-ci, comme auteur des actions) : l'ordre logique, dis-je, est devenu dans notre langue l'ordre dominant et presque unique. Il n'est point arbitraire, nous venons de le voir : il a sa raison d'être dans la nature absolue des choses; et comme il fallait que l'instinct qui règle l'usage prévînt, par l'adoption d'un type commun et préféré, les incertitudes de signification et l'obscurité qui pouvaient résulter de l'appauvrissement grammatical de la langue, de la ressemblance des formes, de l'absence des signes de subordination et d'accord, le meilleur choix à faire était celui qui a été fait : pour tout ce qui devient loi générale et habitude constante, l'absolu doit l'emporter sur le relatif.

Cette uniformité du type de la proposition pouvait

aisément devenir un principe de monotonie et en même temps une gêne pour la pensée. Le méthodique, le compassé, une symétrie toujours la même, répugnent, non pas seulement à la passion, à la libre expression du sentiment, mais à toute spontanéité de pensée et de discours. Tout n'est pas raisonnement, grâce à Dieu : le cœur a sa grande et large place dans le langage, et l'esprit, même quand il raisonne, ne procède pas toujours par syllogismes ou enthymèmes, et le plus souvent n'a guère conscience des catégories logiques. Aussi, tout en acceptant, il le fallait bien, ce cadre régulier, le caractère gaulois, qui s'est distingué de tout temps par la vivacité et la mobilité de l'esprit (César va même un peu plus loin : *mobilitate et levitate animi*), la verve française, si amie, si esclave parfois du premier mouvement, a-t-elle réussi à garder dans cette tyrannie de la syntaxe une bonne mesure de liberté. Le peuple, d'une part, et de l'autre, les hommes de génie ont trouvé moyen d'élargir la prison, d'y respirer à l'aise. Pour plus d'un même, les entraves sont devenues comme un ressort et un principe nouveau de vigueur et d'élan : ils ont lutté avec les difficultés, ils ont fini par se jouer d'elles, et les ressources combinées de l'intelligence et de l'instinct ont suppléé à l'insuffisance de l'instrument et corrigé ses défauts. Il n'est pas besoin de citer ici ni preuves, ni exemples. Ouvrez presque au hasard Bossuet ou Racine, et voyez tout ce qu'ils ont su ajouter à cette

clarté, qui est inhérente à notre langue, de liberté, d'aisance et d'harmonie. Fidèles à son génie propre, ils l'ont enrichie sans violence d'un grand nombre de beautés qui semblaient l'apanage exclusif des idiomes à la fois plus libres et plus synthétiques.

La langue allemande tient le milieu, pour la construction, entre les trois langues anciennes dont nous avons parlé, et la langue française. La liberté d'arrangement est bien loin d'y être illimitée; mais, d'une part, au lieu d'un seul type dominant, dont se contente, comme nous venons de le voir, notre idiome, elle en a deux, qui servent à marquer la dépendance ou l'indépendance de l'idée[1], c'est-à-dire à distinguer les propositions principales et directes des propositions subordonnées. C'est chose vraiment surprenante de voir avec quelle facilité l'instinct le moins aidé par la réflexion, le moins formé par la culture, sait reconnaître ou plutôt sentir ces différences, s'y conformer à coup sûr, et marquer par la place du verbe la nature de la pensée. Il faudrait bien du temps, bien des notions préliminaires, pour faire comprendre au paysan ou à l'enfant qu'il y a des conjonctions qui coordonnent et d'autres qui

1. On pourrait en ajouter un troisième, le tour de l'interrogation, que nous employons aussi en français, quand le sujet est un pronom. En allemand, dans la proposition directe, indépendante, l'ordre des termes principaux est le suivant : *Sujet, verbe, attribut* : c'est notre ordre logique; dans la subordonnée : *Sujet, attribut, verbe*; dans l'interrogative : *Verbe, sujet, attribut.*



subordonnent, que celles-ci doivent avoir de l'influence sur la construction, tandis que celles-là sont sans action sur elle et laissent subsister l'ordre direct. Mais ce qu'ils ne comprennent pas, ce que plus d'un ne saura ni ne comprendra jamais, ils le sentent instinctivement. L'instrument, j'ai déjà eu l'occasion de faire une remarque semblable, accomplit comme à leur insu, j'allais dire sans leur participation, si cet instrument même n'était pas une des facultés de leur esprit, les plus délicates opérations du langage. C'est le chemin du discours qui les mène et devient leur auxiliaire, comme dit le poëte,

Ἐπίκουρον εὑρίσκουσιν ὁδὸν λόγων,

et la muse, l'instinct qui les guide, nourrit en eux par sa propre force ces traits sûrs qui ne manquent jamais le but,

Μοῖσα καρτερώτατον βέλος ἀλκᾷ τρέφει[1].

Une autre propriété de la langue allemande, qui devient aisément un principe de force et de beauté, c'est de traiter toujours la proposition comme un tout, de la clore et d'en marquer les limites par la place des termes principaux, c'est-à-dire de la terminer, quand elle est directe et principale, par l'attribut, par le mot sur lequel porte l'affirmation[2],

1. Pind., *Ol.*, I, 110 et 112.

2. Il arrive souvent que l'attribut ne peut pas se rejeter à la fin, parce qu'il ne fait qu'un seul mot avec le verbe. Dans ce cas, toutes les fois que le verbe adjectif n'est pas simple ou indivi-

quand elle est subordonnée par le verbe, sur qui tombe en effet surtout la dépendance; de placer en dedans toutes les nuances, tous les déterminatifs, tout ce qui ne fait que modifier ou compléter les termes principaux : au dehors et comme enceinte les gros murs, au-dedans toutes les dépendances. Cette habitude d'isoler les propositions et les phrases, d'en faire autant d'unités bien arrondies, donne à l'alle-

sible, on en détache tout ce qui s'en peut détacher, et l'on porte à la fin de la proposition, pour la clore, à défaut de l'attribut tout entier, une des parties de l'attribut, qui marque sa place et encadre la pensée. J'en citerai pour exemple une phrase où Jean Paul Richter défend la liberté de la construction allemande contre une assertion de Mme de Staël : „Denn hebt nicht im Gegentheil gerade unsere Sprache allein unter allen neuern jedes Wort, jeden Redetheil ohne Ausnahme — ja sogar, wie hier kommt, ein halbes Wort — ohne Zwang zum Desertwein des Schlusses auf?". Cette phrase, très-bien faite, qui est tirée d'nn recueil de critiques fort spirituelles, publié par Jean Paul et intitulé *Kleine Bücherschau*, prouve sans doute qu'on peut, en variant les types de phrase, produire des effets de construction et de style très-divers et souvent très-heureux; mais elle montre encore mieux la puissance et la rigueur du type. Le tour est interrogatif; les termes principaux devraient donc se construire ainsi : *Verbe*, *sujet*, *attribut*. Mais le verbe aufhebt (pour ist aufhebend) renferme, comme le montre cette décomposition logique, le verbe et l'attribut. L'attribut ne peut donc pas se renvoyer tout entier. Que fait-on pour obéir, autant qu'il est possible, à la loi de la construction? On détache le préfixe auf et il va, au lieu et place de l'attribut complet, se mettre tout à la fin, comme borne de la phrase.

mand, pour la syntaxe extérieure, une force synthétique qu'aucun autre des idiomes dont nous avons parlé n'a peut-être au même degré. Elle répare ainsi les ravages de l'analyse depuis longtemps sensibles dans cette langue par l'appauvrissement des désinences ou signes des relations. La synthèse agrandit son cercle d'action : elle est devenue moins sensible dans le mot même, elle le devient davantage, par compensation, dans la phrase.

Quant aux idées accessoires et aux mots qui les rendent et qui sont enfermés, nous l'avons dit, audedans de la phrase, par un arrangement qui ponctue en quelque sorte les propositions, ils ont aussi chacun leur place assignée. Cette place se règle sur l'échelle même de la détermination. La grande loi, et l'on dirait que c'est un emprunt fait par la syntaxe extérieure à la syntaxe intérieure, à la formation même des mots, c'est que les modifications précèdent les idées modifiées, que le mot déterminé n'apparaisse, en général, dans le discours, que précédé de tout son cortége, de tout ce qui le complète et lui donne sa valeur actuelle et relative. Nous venons de voir que, dans la construction allemande, la proposition était une unité collective et complexe, bien séparée; chacun de ses termes en est une autre, bien marquée aussi par la place des éléments dont elle se compose, et qui figure comme partie dans cette première unité, plus compréhensive, de la proposition. Il y a une locution grecque qui rend fort

bien compte de ces ensembles composés qui ne font qu'un : οἱ περὶ Ἀλέξανδρον, c'est Alexandre tout seul, parce que tout son entourage n'est là que pour lui, ne vaut que par lui, et n'est, pour ainsi dire, comme on l'a dit de la propriété en général, qu'une extension du moi.

Cette régularité, à la fois méthodique et variée, de la construction allemande est tempérée par une grande faculté d'inversion, dont les poëtes ont souvent tiré, pour l'harmonie comme pour le mouvement de la pensée, un admirable parti. Qu'on lise, par exemple, dans Schiller, la ballade du *Plongeur* ou celle du *Gant*, on n'y trouvera aucune inversion sans motif et de simple fantaisie; on sent, et c'est en cela que la langue allemande diffère des idiomes classiques, que chacune d'elles est une exception, une licence que le poëte a le droit de se donner, que l'idée ou l'image, ou l'harmonie appelle, toujours cependant une licence; mais cela ne l'empêche pas, tout en restant dans les bornes du goût, de produire tous les effets de style et d'harmonie imitative qui peuvent embellir la pensée. Seulement on sent, je le répète, que ce sont des hardiesses, que c'est le fait du poëte plutôt que le cours ordinaire de la langue; et, par cela même, elles servent à mieux distinguer la manière de la poésie de celle de la prose, l'originalité de chaque auteur de celle de tout autre. Tant il est vrai, comme je l'ai déjà dit, au sujet de notre propre langue, qu'il n'y a pas pour le génie

d'insurmontable obstacle, qu'il sait toujours se dégager, se frayer sa voie. Il y a, si l'on peut ainsi parler, comme un double instinct de la parole : l'un national et actuel, propre à un temps, à un pays, c'est le maniement de notre idiome sous sa forme présente ; l'autre humain, universel, c'est le jeu libre et absolu de la faculté générale du langage, qui fait le fond de toute langue, mais y est modifiée plus ou moins, tantôt aidée, tantôt gênée par des influences diverses et des habitudes relatives. Ces deux instincts et ces deux facultés se tempèrent réciproquement dans les esprits d'élite, et ils savent toujours plus ou moins parler, dans leur propre idiome, la langue de tous.

TRAITÉ

DE LA

FORMATION DES MOTS

DANS LA LANGUE GRECQUE.

CHAPITRE I.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

---

§ 1.

RADICAL, DÉSINENCES.

Les mots variables, c'est-à-dire les mots qui se déclinent ou se conjuguent, se composent de deux parties, dont l'une, en général, ne change pas, et dont l'autre subit des modifications.

Par exemple, dans les cas du singulier du substantif φλόξ (pour φλόγ-ς), *flamme*, gén. φλογ-ός, *de* (*la*) *flamme*, dat. φλογ-ί, *à* (*la*) *flamme*, acc. φλόγ-α, *flamme*, on trouve : 1° la syllabe invariable φλογ, qui exprime d'une manière absolue et abstraite l'idée de *flamme;* 2° une terminaison qui marque le

rôle que cette idée joue dans la proposition. Cette terminaison varie selon les rapports divers que l'on veut exprimer : ς, ος, ι, α.

De même, les divers personnes du présent de l'indicatif de λύ-ω, (*je*) *délie*, λύ-εις, (*tu*) *délies*, λύ-ει, (*il*) *délie*, etc., nous offrent : 1° la syllabe invariable λυ, qui exprime d'une manière absolue et abstraite l'idée de *délier;* 2° une terminaison qui varie selon les rapports divers qui modifient cette idée : ω, εις, ει, etc.

La partie invariable d'un substantif ou d'un verbe se nomme *radical* ou *thème:* la partie finale et variable se nomme *désinence*.

On appelle *inflexion*, et plus ordinairement *flexion*, la manière de décliner ou de conjuguer un mot, c'est-à-dire de varier ses désinences selon les rapports divers que l'on veut exprimer. Les mots *flexion*, *inflexion*, désignent aussi les différentes formes que prend un nom quand on le décline, un verbe quand on le conjugue. Ainsi φλογ-ός, φλο-γί, φλόγ-α, etc., sont des flexions ou des inflexions de φλόγ(ς); λύ-εις, λύ-ει, λύ-ομεν, etc., sont des flexions de λύ(ω).

Nous ne donnerons pas dans ce traité les règles de la flexion des noms et des verbes; mais, comme on le verra par ce qui va suivre, il était nécessaire d'entrer dans ces détails, pour bien distinguer les procédés de la flexion de ceux de la dérivation.

§ 2.

RACINES, SUFFIXES.

Des analogies du genre de celles que nous venons de remarquer entre les flexions ou formes diverses

d'un même mot, existent aussi entre les mots divers d'une même famille.

Par exemple, les mots λύ-σις, *délivrance*, λυ-τός, *délivré*, λυ-τικός, *qui a la vertu de délivrer*, λύ-τρον, *moyen de délivrance, rançon*, se ressemblent beaucoup entre eux, tant pour le sens que pour la forme. Tous expriment l'idée de *délier*, *délivrer*, diversement modifiée : dans tous aussi se retrouve la syllabe λυ, suivie de terminaisons diverses. Cette syllabe commune s'appelle *racine*[1].

Λυ est donc la racine des mots λύ-σις, λυ-τός, etc. Cette racine exprime l'idée abstraite et absolue de *délivrer*. Pour ajouter à cette idée principale et fondamentale les idées accessoires *d'action*, *d'action subie par un sujet*, *d'aptitude*, *de moyen*, on a ajouté à la syllabe λυ les terminaisons σις, τός, τικός, τρον. Ces terminaisons se composent : 1° des désinences de cas ς et ν; 2° des lettres formatives σι, το, τικο, τρο. De même, pour donner à la racine φιλ un sens verbal, nous y ajoutons la terminaison έω. Cette terminaison se compose : 1° de la désinence verbale ω, 2° de la lettre formative ε.

Ces lettres formatives (σι, το, τικο, τρο, ε, etc.) s'appellent *suffixes*[2].

1. Nous ne donnons pas ici au mot *Racine* le même sens que Lancelot dans son *Jardin des Racines grecques*. Lancelot entend par *Racines* les *mots primitifs*, les mots qui forment des dérivés. Pour nous la racine n'est pas un mot, mais seulement la partie fondamentale d'un mot, et cette partie fondamentale se trouve tout aussi bien dans les mots dérivés que dans les mots primitifs. Ainsi Lancelot considère comme racine le mot λύω; et nous, la syllabe λυ, que nous retrouvons dans λύ-σις, λυ-τός, λυ-τικός, λύ-τρον, etc.

2. De *suffixus, a, um*, participe du verbe latin *suffigere* (*subfigere*), qui signifie *attacher sous*, *à la suite* ou *à la fin de*. On

La formation des mots à l'aide des suffixes, ou, pour ceux qui n'ont pas de suffixes, à l'aide de simples désinences, se nomme *dérivation*.

§ 3.

En quoi diffèrent le radical et la racine.

Dans le verbe φιλέω, *aimer*, la racine est φιλ, le radical est φιλε; dans φίλησις, *affection*, la racine est φιλ, le radical est φιλησι; dans λύτρον, *rançon*, la racine est λυ, le radical est λυτρο.

La *Racine* est donc la partie du mot qui reste après la suppression de tout ce qui sert soit à la dérivation, soit à la flexion (c'est-à-dire, principalement, des suffixes et des désinences), et après qu'on a effacé toutes les altérations qu'une racine peut subir pour passer à l'état de mot. Par exemple, pour trouver la racine de λαμβάνω, *je prends*, nous supprimons ; 1° la désinence de conjugaison ω, 2° le suffixe verbal αν. Cette suppression faite, il nous reste λαμβ, où nous avons

ne donne pas ordinairement ce nom de *suffixes* aux lettres ou syllabes qui servent à la formation des verbes. Cela vient sans doute de ce que les lettres ou syllabes formatives se placent entre la racine et la désinence, et que cette dernière étant en général plus longue dans les verbes que dans les noms, les lettres ajoutées pour la dérivation ne peuvent plus se dire, aussi bien que dans les mots déclinables, *suffixæ*, *attachées sous*, *à la fin*. Comme cependant elles jouent du reste absolument le même rôle dans les deux classes de mots, nous avons cru pouvoir, sans inconvénient, pour simplifier la terminologie, nous contenter d'un seul terme pour les mots déclinés et pour les mots conjugués. Il y a aussi, comme nous le verrons plus loin, des suffixes servant à former les mots invariables.

encore à faire disparaître une autre altération, dont il sera parlé plus loin, et qui consiste dans l'insertion d'une nasale (μ) devant la dernière consonne de la racine. Le μ retranché, nous avons la véritable racine λαϐ, que nous trouvons, sous sa forme simple et primitive, dans l'aoriste second ἔ-λαϐ-ον. Cette même racine λαϐ, nous la trouvons dans le futur λήψομαι (λήϐ-σομαι), après avoir supprimé la désinence du futur σομαι, et fait disparaître l'altération qui consiste, comme nous le verrons plus bas, à allonger la voyelle du radical, c'est-à-dire, à changer α en η.

Le *Radical* est la partie du mot qui reste après la suppression de tout ce qui sert à la flexion du mot, c'est-à-dire, des désinences de déclinaison ou de conjugaison, des augments, des redoublements.

Dans les noms, il faut presque toujours chercher le radical au génitif singulier, parce qu'au nominatif la fin du radical se trouve souvent altérée d'une manière plus ou moins sensible. Ainsi le radical de μέλας, *noir*, génitif μέλαν-ος, est μελαν; le radical d'ἐλπίς, *espérance*, gén. ἐλπίδ-ος, est ἐλπιδ.

Parmi les verbes, les uns ont un seul et même radical pour tous les temps; dans d'autres (et je ne parle pas des défectifs), le radical varie selon les temps. Le verbe λύ-ω, par exemple, a pour radical λυ à tous ses temps (ἔ-λυ-ον, λύ-σω, ἔ-λυ-σα, λέ-λυ-κα, ἐλε-λύ-κειν, etc.).

Λαμϐάν-ω, au contraire, a trois radicaux divers : l'un pour l'aoriste second, qui est λαϐ (ἔ-λαϐ-ον); un autre pour le présent et l'imparfait, qui est λαμϐαν (λαμϐάν-ω, ἐ-λάμϐαν-ον); un troisième pour le futur et le parfait, ληϐ (λήψομαι est pour λήϐ-σομαι; dans εἴληφα, εἰ tient la place du redoublement, et ληφα se compose

de ληβ, et de la désinence du parfait, qui est α précédé d'une aspiration : cette aspiration combinée avec le β qui la précède nous donne un φ, c'est-à-dire *bh*).

La racine, au contraire, est la même pour tous les temps du verbe. Les formes ἔλαβον, λαμβάνω, λήψομαι ont toutes trois pour racine λαβ.

Il y a de même des mots déclinables qui ont des radicaux divers. Ainsi κύων, *chien*, gén. κυν-ός, a pour radical au nominatif κύον (en considérant l'allongement comme une modification propre à ce cas, et qui compense le manque de terminaison), et à tous les autres cas κυν. Les adjectifs de la troisième classe, qui suivent au masculin et au neutre la déclinaison imparisyllabique et au féminin la parisyllabique, ont régulièrement deux radicaux : l'un pour le masculin et pour le neutre, et l'autre pour le féminin : μέλας (pour μέλαν-ς), *noir*, neutre μέλαν, gén. μέλανος, fém. μέλαιν-α, gén. μελαίν-ης.

Des raisons d'euphonie, des principes de compensation, expliquent ces modifications et la diversité des radicaux. L'unité de la racine n'en est point affectée, mais seulement le thème de la déclinaison[1].

1. Cette diversité de radicaux ou thèmes dans un même mot déclinable est particulièrement remarquable en sanscrit. C'est un fait propre à certains radicaux terminés par des consonnes. Prenons pour exemple, avec M. Bopp (*Kritische Grammatik der Sanskrita-Sprache*, § 175), le participe présent masculin de la première forme active : thème : *tudat*, « tourmentant, » nominatif singulier, *tudan* (mutilation de *tudant*), acc. *tudant-am*, datif *tudat-é;* nom. et voc. plur. *tudant-as*, acc. *tudat-as;* nom., acc. et voc. duel *tudant-âu*, gén. *tudat-ôs*, etc. Nous trouvons dans cette flexion deux radicaux, l'un plus fort *tudant*, l'autre

§ 4.

Dans un certain nombre de mots grecs, c'est-à-dire, dans tous ceux qui se composent seulement d'une racine et d'une désinence, sans insertion de suffixe et sans aucune des modifications qui sont les signes et les moyens de la dérivation, le radical est en même temps la racine du mot.

Ainsi, par exemple, λύ-ω, *je délie*, se compose : 1° de la racine λυ, 2° de la désinence de conjugaison ω, qui s'attache immédiatement à cette racine : la syllabe λυ sera donc à la fois le radical et la racine de ce verbe.

Le substantif πτύξ (πτύχ-ς), *pli*, gén. πτυχ-ός, se compose : 1° de la racine πτυχ, 2° de la désinence du nominatif ς, qui s'attache immédiatement à la ra-

plus faible *tudat*. Ils se partagent la déclinaison, le faible y domine : toutefois c'est probablement le moins ancien des deux, et le latin et le grec, qui terminent uniformément à tous les cas leur participe présent actif en *ant* et en οντ (je ne tiens pas compte des altérations euphoniques du nominatif singulier et du datif pluriel grec), paraissent ici avoir conservé plus fidèlement que le sanscrit la forme primitive. Dans un certain nombre de mots, nous trouvons trois degrés, trois radicaux de poids divers. Ainsi, l'adjectif qui veut dire « occidental » a pour thème, aux cas forts *pratyañc*, aux cas les plus faibles *pratîc*, et en outre un thème qui tient le milieu entre les deux autres *pratyac*.

Il y a un grand nombre de faits analogues à celui-ci qui nous apparaissent comme des exceptions, des bizarreries, en grec et en latin, et qui se trouvent expliqués tout naturellement par quelque loi constante, quelque habitude très-régulière de la langue sanscrite.

cine : πτυχ sera donc à la fois le radical et la racine de ce nom.

Mais dans le substantif φλόξ (φλόγ-ς), *flamme*, gén. φλογ-ός, qui se compose aussi d'une racine et d'une désinence de cas, sans insertion de suffixe, le radical (φλογ) diffère de la racine (φλεγ), parce que cette dernière, pour passer à l'état de mot déclinable, a subi une des altérations qui caractérisent la dérivation (ε s'est changé en ο; voyez plus bas, § 15, β).

Ce changement de la voyelle est peut-être la plus légère des modifications dérivatives, et à plus forte raison y aura-t-il une différence entre le radical ou thème, et la racine, dans les mots qui sont formés à l'aide de suffixes. Voyez plus haut (§ 2) les dérivés de la racine λυ : λύσι-ς, λυτό-ς, λυτικό-ς, λύτρο-ν.

§ 5.

Remarques générales.

1. En grec et dans toute la famille de langues à laquelle le grec appartient, les racines principales et primitives paraissent être monosyllabiques et avoir des voyelles brèves. Les formes qu'on donne pour des racines, bien qu'elles se composent de deux ou plusieurs syllabes, ou qu'elles renferment des voyelles longues, sont probablement des formes altérées et dérivées, et presque toujours on peut les ramener à quelque autre racine, ayant les caractères dont nous venons de parler.

Il suivrait de là : 1° que, dans les verbes, pour trouver la racine sous sa forme la plus pure et la plus primitive, il faudrait remonter au temps le plus simple

et le plus léger quant à la forme, et ce temps est ordinairement l'aoriste second, quelquefois le parfait premier, d'autres fois le parfait second; 2° que, parmi tous les mots d'une même famille, c'est-à-dire, formés de la même racine, ceux-là seuls pourraient avoir gardé leur racine exempte de toute altération, qui lui auraient conservé ce caractère dont nous avons parlé, de monosyllabe ayant une voyelle brève[1].

Ainsi nous ne chercherions pas la forme pure de la racine du verbe λαμϐάνω, *je prends*, dans le présent λαμϐ-άν-ω, ni dans le futur λήψομαι (λήϐ-σομαι), mais dans l'aoriste second ἔ-λαϐ-ον. De même nous ne chercherions pas la racine commune aux mots φεύγ-ω, *je fuis*, φευκ-τός, *évité*, φευξείω (φευκ-σείω), *avoir envie de fuir*, φεύξιμος (φεύκ-σιμος), *qu'on doit fuir*, φυγ-ή, *fuite*, φυγ-άς, *fugitif*, φύγ-δην, *en fuyant*, etc., dans les quatre premiers de ces mots, mais dans les trois derniers, et dans l'aoriste second du verbe φεύγ-ω, qui est ἔ-φυγ-ον.

Nota. Ce fait, nous devions l'indiquer, parce qu'il pourra plus d'une fois faciliter nos recherches dans la suite de ce traité; mais nous ne nous proposons pas de ramener tous les mots que nous analyserons à cet état de simplicité primitive : cela pourrait souvent nous engager dans des discussions trop longues et trop subtiles pour un traité de ce genre.

II. Les racines et les radicaux n'ont pas dans les langues une existence indépendante. Ces éléments

1. Nous disons *pourraient avoir gardé*, parce que la racine se trouve souvent altérée sans cesser d'être un monosyllabe bref : par exemple, par le changement d'ε en ο, etc, et par des modifications qui affectent les consonnes.

des mots ne sont pas des mots, et on ne les voit pas employés à part à l'état de racines et de radicaux. Mais on les obtient au moyen d'une abstraction très-logique et très-naturelle. Il est certain que c'est la syllabe λυ, commune aux mots λύ-ω, λύ-σις, λυ-τός, λυ-τικός, λύ-τρον (voy. § 2), qui exprime l'idée de *délivrance*, contenue dans la traduction de tous ces mots, où elle se trouve modifiée par diverses idées accessoires. De l'observation de ce fait, à l'analyse par laquelle nous détachons et considérons à part cet élément générique que nous nommons racine, et qui est commun à toute une famille, à toute une classe de mots, il n'y avait qu'un pas, qu'on ne pouvait point ne pas faire.

Ce que nous venons de dire des racines s'applique aussi aux radicaux, qui sont communs à tous les cas et à tous les nombres d'un substantif, aux modes, aux temps, aux personnes, aux nombres divers d'un verbe.

Au reste, la manière dont la langue grecque et plusieurs autres langues forment les mots composés nous autorise encore davantage, s'il est possible, à faire cette abstraction. Quand deux ou plusieurs mots se combinent pour former un mot composé, c'est le dernier seulement qui prend la désinence; ceux qui le précèdent sont ordinairement à l'état de racines ou de radicaux. Ainsi dans ναυ-μαχεῖν (ναυμαχέειν), *combattre sur un vaisseau*, ναυ est le radical du nominatif de ναῦ(ς), *vaisseau;* dans ἀρτο-φάγος, *qui mange du pain*, ἀρτο est le radical du substantif ἄρτο(ς), *pain*. On voit par là que cette analyse n'est pas absolument le fait des grammairiens, et qu'elle se trouve justifiée par l'usage même de la langue.

III. Pour les désinences et les suffixes, on les a obtenus par une analyse du même genre. On a remarqué, par exemple, que la lettre ι, au datif singulier des noms de la 3[e] déclinaison, exprimait ordinairement le rapport que marque en français la préposition *à*, que le suffixe τρο(ν), combiné avec une racine ou avec un radical, ajoutait toujours au sens de ce radical ou de cette racine le sens de *moyen*, d'*instrument* (ἄρο-τρον, *instrument pour labourer*, πλῆκ-τρον, *instrument pour frapper*, etc.). On a donc été en droit de détacher ces lettres ou syllabes formatives, qui expriment des rapports ou des idées accessoires, de la partie des mots qui exprime l'idée principale ou fondamentale, et de leur donner un sens distinct et une existence indépendante, sinon dans la langue, au moins dans la grammaire[1].

1. Les grammairiens indiens ont fait cette abstraction pour tous les termes de leur langue, et ils ont dressé des listes de racines et de suffixes, au moyen desquelles ils expliquent facilement, et d'une manière le plus souvent vraie et satisfaisante, la formation et la signification des mots sanscrits.

Beaucoup de grammairiens modernes considèrent les suffixes comme d'anciens mots, plus ou moins altérés, qui avaient primitivement dans la langue une existence et une valeur indépendantes. Nous n'examinerons pas ici cette théorie, qui rendrait plus légitime encore l'analyse dont nous venons de parler, mais que nous ne pourrions ni soutenir, ni contester, sans entrer dans de longs développements, qui seraient inutiles pour l'objet que nous nous proposons dans ce traité. Voyez cependant § 19 et § 32 *bis*.

§ 6.

DÉRIVATION ET COMPOSITION.

MOTS SIMPLES ET MOTS COMPOSÉS.

Les mots peuvent se former de deux manières, ou par la *dérivation* ou par la *composition*.

Tous les mots de la langue grecque, et, en général, de toutes les langues, sont ou *simples*, comme ναῦς, *vaisseau*, μάχομαι, *combattre;* ou *composés*, comme ναυ-μαχεῖν, *combattre sur un vaisseau*.

La formation des mots simples se nomme *dérivation ;* celle des mots composés se nomme *composition*.

§ 7.

I. La dérivation consiste :

1° A former un mot d'une racine : par exemple, de la racine φιλ, qui exprime l'idée absolue et abstraite d'*amour*, d'*affection*, se forme l'adjectif φίλ-ος, *ami;*

2° A former un mot du radical d'un mot déjà formé[1] : par exemple de φιλε, radical du verbe φιλέ-ω, *aimer*, se forment les adjectifs φιλη-τός, *aimé*,

1. C'est surtout à cette seconde espèce de formation, c'est-à-dire, à l'origine d'un mot tiré d'un autre mot, que s'applique le terme grammatical *dérivation*. Afin de ne pas trop multiplier les expressions techniques, nous l'avons appliqué en même temps à l'origine d'un mot tiré d'une racine, et nous en avons fait un terme générique. Il nous a semblé que le sens propre et l'étymologie du mot *dérivation* justifiaient cette extension de sens. Les Allemands donnent aussi cette double signification au mot *Ableitung*, qui est tout à fait synonyme, et au propre et au figuré, du mot français *dérivation*.

φιλη-τέος, *qui doit être aimé*, les substantifs φίλη-σις, *affection*, φιλη-τής, *ami*, etc.

Les mots formés d'une racine se nomment *mots primitifs* ou *de formation primaire;* les mots formés du radical d'un mot déjà formé s'appellent, par excellence, *mots dérivés*, ou mieux encore, *mots de formation secondaire*.

§ 8.

II. La composition consiste à former un mot de deux ou plusieurs mots. Par exemple, de ναῦ(ς), *vaisseau*, et de μάχ(ομαι), *combattre*, on a formé le mot unique ναυ-μαχεῖν, *combattre sur un vaisseau* ou *sur mer;* de σύν, *avec*, *ensemble*, ἐκ, *de*, *hors de*, et βαίνω, *aller*, *marcher*, on a formé le verbe συν-εκ-βαίνω, *sortir ensemble* (*aller ensemble hors d'un lieu*).

§ 9.

III. Très-souvent il y a à la fois dérivation et composition. Par exemple, dans le mot φιλό-δοξος, *qui est ami de la gloire*, nous trouvons : 1° le radical de φίλο(ς), *ami;* 2° l'adjectif δόξος, qui n'existe pas à part et comme mot simple dans la langue grecque. Ainsi ce mot est à la fois composé et dérivé. Il est composé de φίλος, *ami*, et de δόξα, *gloire*, et pour le faire passer à l'état d'un adjectif possessif, signifiant *qui a la gloire aimée*, *qui aime la gloire*, on a remplacé l'α de δόξα, par le suffixe d'adjectif ο(ς) : or, le remplacement d'un suffixe par un autre suffixe, ou l'addition d'un suffixe à un suffixe précédent sont des procédés qui appartiennent à la dérivation. De

l'adjectif φιλόδοξος, ainsi composé et dérivé, on a, par une dérivation nouvelle, formé le verbe φιλοδοξ-έω, *être ami de la gloire*. On voit par là que plusieurs des règles que nous donnerons pour la dérivation des mots simples, s'appliqueront aussi aux mots composés.

§ 10.

Des langues synthétiques et des langues analytiques.

Toutes les langues n'ont pas au même degré la faculté de combiner et de fondre, en un seul mot, plusieurs idées principales les unes avec les autres, ou des idées principales avec des idées accessoires et des idées de rapport. Le substantif κόρακ-ος se traduit en français par deux mots : *de* ou *du corbeau;* le verbe λυ-θήσεται par deux ou trois mots : *(il) sera délié;* l'adjectif λυ-τικός par six mots : *qui a la vertu de délier* ou *de délivrer;* le mot composé φιλόδοξος, par quatre mots : *ami de la gloire*.

On voit par ces exemples que la flexion, la dérivation et la composition sont des procédés au moyen desquels on exprime des groupes d'idées par des groupes de signes (de lettres, de syllabes et de mots), qu'on ne peut décomposer et détacher les uns des autres que par abstraction. Étudier ces divers procédés, c'est donc étudier la syntaxe intérieure des mots, considérés isolément et un à un, de même qu'étudier les règles de construction, d'accord, de régime, c'est étudier ce qu'on pourrait appeler la syntaxe extérieure des mots, en tant qu'ils exercent les uns sur les autres une action réciproque et sont mis en rapport les uns avec les autres.

Les langues où dominent cette faculté et cette ha-

bitude dont nous venons de parler, d'exprimer des groupes d'idées par des groupes de signes non détachés, non isolés, se nomment langues *synthétiques* (du grec συνθετικός, *qui a la faculté de composer*). Les langues qui affectent, au contraire, d'exprimer les diverses idées, et les rapports qui les modifient, par des mots et par des signes isolés, se nomment langues *analytiques* (du grec ἀναλυτικός, *qui a la faculté de délier, de décomposer*). Le grec et le latin sont des langues relativement synthétiques; le français, si on le compare au sanscrit, aux deux langues classiques, à l'allemand même, est une langue analytique. Nous n'avons pas besoin de faire observer que les langues sont, en général, synthétiques et analytiques à la fois: seulement les unes gardent entre la synthèse et l'analyse un équilibre plus ou moins bien pondéré; d'autres semblent avoir une préférence marquée pour la synthèse, et d'autres pour l'analyse, et on est convenu de tirer le nom de chacune d'elles de l'habitude et de la faculté qui y dominent, ou qui paraissent y dominer par comparaison avec d'autres idiomes.

§ 11.

Résumé des notions les plus essentielles contenues dans ce premier chapitre.

I. Les mots, considérés par rapport à la flexion, c'est-à-dire, par rapport à la déclinaison et à la conjugaison, se composent de radicaux et de désinences. Dans φλόξ (φλόγ-ς), *flamme*, φλογ-ός, *de (la) flamme*, λύ-ω, *(je) délie*, λύ-εις, *(tu) délies*, les radicaux sont φλογ et λυ; les désinences, ς, ος, ω, εις.

II. Les mots, considérés par rapport à la dérivation, se composent :

ou de racines et de désinences, *ex.* : λύ-ω ;

ou de racines, de suffixes et de désinences, *ex.* : λυ-τό-ς ;

ou de radicaux (de mots déjà formés), de suffixes et de désinences, *ex.* : φίλη-σι-ς.

Λύω se compose de la racine λυ, et de la désinence ω ; λυτός, de la racine λυ, du suffixe το, et de la désinence ς ; φίλησις, de φιλη, radical modifié de φιλέ-ω, du suffixe σι, et de la désinence ς.

III. Les mots se divisent en mots simples et en mots composés.

La formation des mots simples se nomme dérivation, la formation des mots composés se nomme composition.

CHAPITRE II.

DE LA FORMATION

OU DÉRIVATION DES MOTS SIMPLES.

---

§ 12.

Des divers moyens de formation des mots simples.

Les divers moyens de formation et de dérivation des mots simples sont :

1° L'addition d'une désinence de déclinaison ou de conjugaison à une racine, *ex. :* πτύξ (πτύχ-ς), *pli ;* λύ-ω, (*je*) *délie ;*

2° L'addition d'un suffixe, soit à une racine, soit au radical d'un mot déjà formé, *ex. :* λύ-σι(ς), *délivrance ;* φίλη-σι(ς), *affection ;*

3° L'insertion d'une consonne dans la racine, *ex. :* λαμϐ-άν-ω, (*je*) *prends* (où un μ se trouve inséré devant la dernière consonne de la racine λαϐ) ;

4° L'altération des voyelles ou des consonnes de la racine ou du radical, *ex. :* φλόξ (φλόγ-ς), *flamme* (de la racine φλέγ) ; λείπ-ω, (*je*) *laisse* (de la racine λιπ) ; ψύχ-ω, *rafraîchir* (de la racine ψυγ).

Souvent plusieurs de ces moyens de dérivation se combinent pour la formation d'un seul mot : dans λαμϐ-άν-ω, par exemple, il y a addition d'une désinence de conjugaison, addition d'un suffixe, et insertion d'une consonne nasale devant la dernière consonne de la racine.

§ 13.

Les mots simples, considérés relativement à leur formation ou dérivation, se divisent en trois classes :

I. Mots formés d'une racine et d'une désinence de déclinaison ou de conjugaison;

II. Mots formés d'une racine et d'un suffixe;

III. Mots formés du radical d'un mot déjà formé et d'un suffixe.

Les mots des deux premières classes s'appellent, comme nous l'avons déjà dit, mots primitifs ou de formation primaire; ceux de la troisième s'appellent, par excellence, mots dérivés, ou mots de formation secondaire.

§ 14.

PREMIÈRE CLASSE.

Mots formés d'une racine et d'une désinence de déclinaison ou de conjugaison.

Cette première classe renferme : 1° un certain nombre de mots où il est facile de déterminer et la forme primitive et le sens de la racine; 2° un plus grand nombre de mots d'origine obscure, qu'on ne peut essayer d'analyser et de ramener à leur racine qu'en les comparant aux mots semblables ou de même famille qui se trouvent dans les autres idiomes indo-européens.

Nous ne nous occuperons en détail que de la première espèce, c'est-à-dire, de ceux où il est facile de déterminer et la forme primitive et le sens de la racine.

A. *MOTS DECLINABLES.*

DÉCLINAISON IMPARISYLLABIQUE.

Les mots déclinables formés d'une racine et d'une désinence, sans insertion de suffixe entre cette racine et cette désinence, appartiennent presque tous à la troisième déclinaison, c'est-à-dire, à la déclinaison imparisyllabique. Les racines dont ils sont formés se terminent, pour la plupart, par une labiale ou par une gutturale. Celles qui se terminent par une dentale, ou par une liquide, ou par une voyelle, sont moins nombreuses.

§ 15.

1° *Racines terminées par une labiale* (β, π, φ), *ou par une gutturale* (γ, κ, χ).

Tous les mots déclinables où la désinence de cas se joint immédiatement à une racine terminée par une labiale, ont le nominatif en ψ (ψ vaut βς, πς, φς); ceux où la désinence se joint à une racine terminée par une gutturale, ont le nominatif en ξ (ξ vaut γς, κς, χς).

EXEMPLES.

α. RACINE NON MODIFIÉE.

LABIALES :

R. λιϐ, répandre[1] : { λίψ, λιϐός, ὁ, vent d'Afrique (vent de la pluie). λίψ, λιϐός, ἡ, libation. }

1. Nous donnons aux racines le sens verbal, parce que nous ne trouvons aucun moyen de mieux rendre leur valeur abstraite

R. λιϐ, désirer : λίψ, λιϐός, ἡ, désir.
R. λιπ, oindre : λίπα, *acc. de l'inusité* λίψ, graisse.
R. νιϐ, νιφ, laver, blanchir : { νίφα, *acc. de l'inusité* νίψ, neige. (χέρ)νιψ, νιϐος, eau pour laver les mains.
R. λιπ, laisser : (αἰγί)λιψ, λιπος, escarpé, abandonné même des chèvres.
R. τριϐ, broyer, exercer : (παιδό)τριψ, τριϐος, celui qui exerce les enfants.
R. ὀπ, voir : { (οἶν)οψ, οπος, qui a l'aspect *ou* la couleur du vin. (αἶθ)οψ, οπος, qui est couleur de feu.

GUTTURALES :

R. πτυχ, plier : πτύξ, πτυχός, pli.
R. στυγ, haïr : στύξ, στυγός, haine.
R. στιχ, être *ou* aller en ordre : στιχός, στίχες, στίχας, *gén. sing., nomin. et acc. plur. de l'inusité* στίξ, rang.
R. φυγ, fuir : (πρόσ)φυξ, φυγος, fugitif.
R. ζυγ, joindre . (ἄ)ζυξ, ζυγος, non attelé.
R. τεκ, enfanter : (ἐπί)τεξ, τεκος, qui est près d'accoucher.

β. RACINE MODIFIÉE (VOYELLE ALLONGÉE OU TRANSFORMÉE).

R. ἰπ, blesser : ἴψ, ἰπός (ι *long*), ver qui ronge la vigne.
R. φριχ, être hérissé : φρίξ, φρικός (ι *long*), surface hérissée.
R. ὀπ, voir : { ὦπα, *acc. de l'inusité* ὤψ, aspect, œil. (εὔ)ωψ, ωπος, qui a de beaux yeux.
R. πλαγ, frapper : (ἀ)πλήξ, πλῆγος, non frappé.
R. παγ, assembler, consolider : (γλαγο)πήξ, πῆγος, qui fait cailler le lait.

et absolue ; mais il ne faut pas oublier que la racine n'est pas plus verbale que nominale, et que l'idée qu'elle exprime est à un degré d'abstraction où elle est intraduisible, puisque, pour la traduire, nous ne pouvons employer que des mots, et que les mots expriment tous des idées plus ou moins concrètes et relatives.

R. ἁπ, attacher : (κώλ)ηψ, ηπος, pli du jarret[1].
R. φλεγ, brûler : φλόξ, φλογός, flamme.
R. ἐπ, dire : ὄψ, ὀπός, voix.
R. πταχ, avoir peur : { πτάξ, πταχός (α *long*[2]), / πτώξ, πτωχός, } poltron.
R. ῥαγ, rompre : ῥώξ, ῥωγός, crevasse.
R. τραγ, ronger : τρώξ, τρωγός, rongeur.
R. κλαπ *ou* κλεπ, voler : κλώψ, κλωπός, voleur.
R. βλεπ, voir : (παρα)βλώψ, βλῶπος, qui regarde de travers.

Remarques. I. On ne peut guère concevoir de doute sur le sens des diverses racines contenues dans cette liste, parce que ces racines se retrouvent toutes dans d'autres mots et particulièrement dans des verbes, où elles ont une signification bien déterminée. Ainsi :

λιϐ se retrouve, avec son premier sens, dans λείϐ-ω, *répandre*, avec son second sens, dans λίπ-τομαι, *désirer* ;
λιπ, dans λίπος, *graisse*, ἀ-λείφ-ω (parf. ἀλή-λιφ-α), *oindre*, et dans ἔ-λιπ-ον, aor. 2 de λείπω, *laisser* ;
νιϐ, dans νίπ-τω, *laver* ;
τριϐ, dans τρίϐ-ω, *broyer* ;
ὀπ, dans ὄψομαι (ὄπ-σομαι), fut. d'ὄσσομαι[3], *voir* ;
πτυχ, dans πτύξω (πτύχ-σω), fut. de πτύσσω, *plier* ;

1. Proprement *qui attache la cuisse*, de κωλῆ, *cuisse*, et ἅπ(τω), *attacher*.

2. Cependant la première syllabe est brève à l'acc. πτάκα, dans Eschyle, *Agam.*, v. 141.

3. La modification que subit la racine ὀπ, pour former le verbe ὄσσομαι, elle la subit aussi pour former le nominatif et accusatif duel ὄσσε, *les yeux*, et le génitif ὄσσων, *des yeux*. Ce substantif est, outre le pronom singulier de la seconde personne, le seul mot déclinable qui ait un σ devant les désinences de cas. Dans les mots de la première et de la deuxième déclinaison qui sont terminés en σα, σή, σος, σον, la dernière voyelle n'appartient pas uniquement à la flexion, mais fait partie du suffixe.

στυγ, dans ἔ-στυγ-ον, aor. 2 de στυγέω, *haïr;*
στιχ, dans ἔ-στιχ-ον, aor. 2 de στείχω, *aller en ordre;*
φυγ, dans ἔ-φυγ-ον, aor. 2 de φεύγω, *fuir;*
ζυγ, dans ἐ-ζύγ-ην, aor. 2 de ζεύγνυμι, *joindre;*
τεκ, dans ἔ-τεκ-ον, aor. 2 de τίκτω, *enfanter;*
ἶπ, dans ἶπ-τομαι, *blesser;*
φρικ, dans φρίξω (φρίκ-σω), fut. de φρίσσω, *être hérissé;*
πλαγ, dans ἐ-πλάγ-ην, aor. 2 de πλήσσω, *frapper;*
παγ, dans ἐ-πάγ-ην, aor. 2 de πήγνυμι, *rendre solide, compacte;*
ἁπ, dans ἅπ-τω, *attacher;*
φλεγ, dans φλέγ-ω, *brûler;*
ἐπ, dans ἔπ-ος, *discours;*
πτακ, dans ἔ-πτακ-ον, aor. 2 de πτήσσω, πτώσσω, *avoir peur;*
ῥαγ, dans ἐῤ-ῥάγ-ην, aor. 2 de ῥήγνυμι, *rompre;*
τραγ, dans ἔ-τράγ-ην, aor. 2 de τρώγω, *ronger;*
κλαπ, dans ἐ-κλάπ-ην, aor. 2 de κλέπτω, *voler;*
βλεπ, dans βλέπ-ω, *voir.*

II. Parmi les mots que nous avons donnés pour exemples, il y en a un grand nombre qui ne sont usités qu'en composition. On ne trouve pas à part les adjectifs νιψ, νιϐος; λιψ, λιπος; τριψ, φυξ, ζυξ, τεξ, πλήξ, πψ, βλώψ; mais cela n'a pas dû nous empêcher de les faire rentrer dans cette classe de mots primitifs, parce qu'ils se détachent parfaitement, et par leur forme et par leur signification, des autres éléments avec lesquels ils se sont combinés pour former des mots composés.

III. Nous disons que la racine n'est pas modifiée, toutes les fois qu'elle conserve la voyelle brève (voy. § 5, I) et que le son qui lui est propre ne subit aucune altération. Remarquez que la plupart des racines qui forment des mots, sans se modifier, ont pour voyelle ι ou υ; on peut considérer (ἐπί)τεξ, οἶνοψ et αἶθοψ comme des faits exceptionnels; car l'ο de ὀπ, *voir*, s'allonge presque toujours, comme

dans ὦπα, (εὔ)ωψ; et les ε se changent habituellement en ο (voyez § 37, 1°).

Nous ne parlons pas ici de la modification des consonnes, car cette modification est excessivement légère dans les mots où nous pourrions la remarquer : elle consiste dans une permutation qui altère, non la nature, mais le degré de la muette, c'est-à-dire, qui a lieu entre des douces, des fortes et des aspirées du même ordre : or il serait difficile de déterminer, par exemple, au sujet des mots νίφ-α, (χέρ)νιϐ-ος, νίπ-τω, quelle est celle des trois labiales β, π et φ, qu'il faut considérer comme la consonne primitive de la racine.

IV. Dans les mots où la voyelle de la racine est modifiée, les modifications consistent :

1° Dans une altération de la quantité, c'est-à-dire, dans l'allongement de l'ι, de l'ο ou de l'α (φρικός, ὦπα, πτακός);

2° Dans une transformation du son, c'est-à-dire, dans le changement d'ε en ο(φλόξ);

3° Dans une altération qui affecte à la fois et la quantité et le son, c'est-à-dire, dans le changement d'α en η, d'α ou d'ε en ω[1] (-πλήξ, ῥώξ, -βλώψ).

V. Parmi les monosyllabes terminés au nominatif en ψ et en ξ, il en est quelques-uns où la labiale et la gutturale paraissent être des lettres formatives et ne pas appartenir à la racine. Ainsi φλέψ, φλεϐ-ός,

1. Le changement d'α en ω paraît être une seconde permutation; l'α se transforme d'abord en η, et ensuite l'η se change en ω, comme l'ε se change en ο (φλεγ, φλόξ). Nous remarquerons la même transformation dans les verbes (ἐῤ-ῥάγ-ην, ῥήγ-νυμι, ἔῤ-ῥωγ-α). — Voyez cependant, au § 39, le tableau de concordance des alphabets grec et sanscrit.

veine, pourrait être formé de la racine φλι, que nous trouvons dans φλέ-ω, *être plein*, *regorger*; ψίξ, ψιχ-ός, *miette*, vient, selon toute apparence, de ψι, racine de ψί-ω, *casser*, *émietter*; λίψ, λιϐ-ός, *désir* (de même que λίπ-τω, *désirer*), pourrait se ramener à la racine λι(τ) que nous offre le verbe λίσ-σομαι, fut. λί-σομαι, *prier*. Voy. § 16, Rem. V. Toutefois dans λίσσομαι le premier σ pourrait être, à la rigueur, le substitut, par assimilation, d'une labiale.

MOTS D'ORIGINE OBSCURE.

Il y a des mots déclinables, ayant le radical terminé par une labiale ou par une gutturale, dont il est très-difficile ou même impossible de trouver ou de traduire la racine, surtout quand on ne veut pas sortir de la langue grecque, pour en chercher l'explication dans d'autres langues de la même famille. De ce nombre sont les monosyllabes ῥίψ, ῥιπός, *natte*; ῥώψ, ῥωπός, *buisson*; σκώψ, σκωπός, *espèce de chouette*; θρίξ, τριχός, *cheveu*; σάρξ, σαρκός, *chair*; σπάξ, σπακός, *chien*; et les dissyllabes κόλλοψ, -οπος, *cheville pour tendre les cordes de la lyre*; ὄμφαξ, -ακος, *qui n'est pas mûr*; γάλα, γάλακτος, *lait*; κόραξ, κόρακος, corbeau, etc.; et même des mots plus longs encore, comme, par exemple, καλαῦροψ, -οπος, *houlette*; ἀλώπηξ, -εκος, *renard*, etc., etc[1].

1. Ῥίψ pourrait se rattacher, sans que nous ayons besoin de sortir de la langue grecque, à la racine de ῥίπ-τω, *jeter*, et avoir un sens analogue au latin *stratum*; ῥώψ vient peut-être de ῥεπ (ῥέπ-ω), *pencher*; σκώψ, de σκωπ (σκώπτω), *railler*, ou de σκεπ (σκέπ-τομαι), *regarder*; σπάξ est un mot persan (voy. Hérodote, I, 108); κόραξ a beaucoup de rapport avec κράζ-ω, *fut.* κράξω (κράκ-σω), *croasser*, et d'ailleurs est probablement une imitation du cri du corbeau, etc., etc. Mais ce sont là ou des faits trop exceptionnels ou des étymologies trop douteuses, pour que nous

§ 16.

2° *Racines terminées par une dentale* (δ, τ, θ).

Il y a très-peu de mots déclinables formés d'une racine terminée par une dentale, et d'une désinence

puissions songer à établir des règles au sujet de ces mots, ni à leur donner place parmi les formations claires et régulières qui seules doivent nous occuper dans ce traité. Nous passerions bien vite les bornes où nous voulons nous renfermer, si nous entrions dans des discussions étymologiques purement conjecturales, ou si nous voulions chercher dans d'autres langues les racines de tous les mots grecs que nous ne pouvons pas expliquer par le grec même. Ces recherches ont sans doute leur intérêt, mais elles ne font pas l'objet de ce livre. Puis elles sont souvent bien hasardeuses : nous craindrions de nous y laisser séduire, comme bien d'autres l'ont fait, et de nous égarer ou de nous-mêmes ou à leur suite. Toutefois, pour montrer, en passant, que le sanscrit peut nous aider à résoudre, et quelquefois à coup sûr, bien des problèmes étymologiques, expliquons par les moyens qu'il nous offre quelques-uns des mots d'origine obscure dont nous avons parlé à la fin de ce paragraphe. Le mot ῥώψ, ῥωπ-ός, *buisson bas*, se rattache sans effort au sanscrit *rôp*, qui est le causatif de *ruh*, « croître » ; σάρξ, σαρκ-ός a un rapport assez marqué avec *asrĭj*, nominatif *asrĭk*, « sang » ; le radical de θρίξ, τριχ-ός, *cheveu*, se retrouve dans le sanscrit *trĭna*, qu'on suppose être pour *trĭh ṇa* (le *h* indien se gutturalise généralement en passant dans un autre idiome), et *trĭh-ṇa* nous donne une forme radicale, *trĭh*, qui signifie *pousser, croître* ; ἀλώπηξ, *renard*, gén. ἀλώπεκ-ος, est presque identique aux radicaux des mots sanscrits *lôpâça-ka*, masc., et *lôpâçî-kâ*, fém., qui ont le même sens que le grec ἀ-λώπηξ, ἀ-λώπεκ-ος (ils signifient aussi *chacal*), et dans lesquels la finale *ka*, *kâ*, est un suffixe de dérivation. Le sanscrit nous offrant la forme synonyme *lômaçâ*, qui signifie à la fois *renard* et *chevelue*, *velue*, et vient de *lôman*, « cheveu, poil », nous pouvons supposer, avec grande vraisemblance, que le sens propre et primitif d'ἀλώπηξ est (*la bête*) *velue*, *la bête aux longs poils* (voyez

de cas, sans insertion de suffixe; et parmi ces mots, il y en a qui sont formés de racines dont on ne peut pas déterminer d'une manière incontestable, sans sortir de la langue grecque, la véritable signification.

Les mots déclinables formés d'une racine terminée par une dentale, et d'une désinence de cas, ont tous le nominatif en ς, parce que les dentales δ, τ, θ, s'effacent devant la sifflante (ς).

EXEMPLES.

R. φραδ, dire : (ἀπο)φράς, φράδος, néfaste.
R. σπαδ, tirer : (λυκο)σπάς, σπάδος, enlevé *ou* déchiré par les loups.
R. κλυδ, baigner, laver : { κλύδα, *acc. de l'inusité* κλύς, flot. / (σύγ)κλυς, υδος, qui inonde. }
R. πεδ, se mouvoir, aller : ποῦς, ποδός, pied.
R. σχιδ, fendre : σχίδα, *acc. de l'inusité* σχίς, éclat de bois.

Remarques. I. Les adjectifs -φράς et -σπάς ne sont usités qu'en composition.

II. La racine φραδ se retrouve dans πέ-φραδ-ον, aor. 2 de φράζω, *dire;* la racine σπαδ, dans σπαδ-ίζώ, *arracher;* c'est probablement aussi parce que cette racine se terminait primitivement par un δ, que le verbe σπά-ω, qui, dans ce cas, serait peut-être pour σπάζω, fait au futur σπάσω et non σπήσω[1].

Benfey, *Griechisches Wurzellexicon*). Quant à γάλα, γάλακτος, d'après l'explication ingénieuse qu'en donne M. Bopp, il paraît être composé de γα, venant du thème sanscrit *gô*, « vache », et du radical que nous avons dans le latin *lac, lactis.*

1. Toutefois, dans φραδ et dans σπαδ, on pourrait aussi considérer le δ comme n'appartenant pas à la racine, en rapprochant φραδ de φρήν, φρενός, qui paraît venir d'une racine φρε ou φρα, et en prenant σπά-ω pour une forme primitive et entière, et non pour une altération de σπάζω.

Les mots κλύδων, *flot*, κλύζω, *baigner*, etc., nous offrent la racine κλυδ.

Πεδ se retrouve dans πέδ-ον, *sol*, *ce sur quoi l'on marche*, et peut-être dans πηδ-άω, *sauter*, etc.

III. Les racines φραδ, σπαδ, κλυδ et σχιδ ne subissent aucune modification pour former les adjectifs -φράς, φράδος, -σπάς, σπάδος, -κλυς, κλυδος, et les substantifs κλύδα, σχίδα, dans lesquels l'α, l'ι et l'υ restent brefs.

Ποῦς, ποδός, remplace l'ε par un ο, et de plus, au nominatif, ο s'allonge en ου, probablement pour compenser la chute de la dentale δ. Cependant nous devons ajouter que ce changement d'une voyelle en une diphthongue a lieu aussi dans plusieurs monosyllabes qui sont formés de racines terminées par des voyelles, par exemple dans γραῦς, ναῦς, βοῦς, δαΐς ou contr. att. δᾴς (dat. δαΐ), *torche*, etc.

IV. Tous les mots que nous avons donnés pour exemples ont le radical terminé par un δ. Ceux qui avant la désinence de cas ont un τ ou un θ, sont tous ou d'origine obscure ou formés au moyen d'un suffixe.

V. Nous n'avons pas ajouté à cette liste les monosyllabes κλείς, κλειδός, *clef;* κλάδα, acc. de l'inusité κλάς, *branche;* δώς, *don*, usité seulement au nominatif, mais qui ferait probablement au génitif δωτός, -στάς, στάδος, *qui se tient;* -κράς, κρᾶτος, *mêlé;* -κμής, κμῆτος, *travaillé;* -γνώς, γνῶτος, *connu;* ni plusieurs autres du même genre, parce qu'il paraît évident, pour la plupart de ces mots, et pour d'autres semblables, que la dentale n'y fait point partie de la racine, mais qu'elle est une lettre formative ou appartient à un suffixe.

MOTS D'ORIGINE OBSCURE.

Il y a un certain nombre de mots d'origine obscure qui ont le radical terminé par une dentale, soit seule, soit précédée d'un ν. Exemple : οὖς, ὠτός, *oreille;* νύξ, νυκτός, *nuit;* σκώρ, σκατός, *excrément;* πᾶς, παντός, *tout;* ἕλμινς, -ινθος, *ver*, etc[1]. Parmi ces mots, de même que parmi ceux que nous avons cités, à la fin du paragraphe précédent, comme étant d'une origine ob-

1. On a fait aussi sur l'origine de ces radicaux terminés par une dentale et dont le grec ne nous fournit pas l'étymologie, des conjectures diverses, dont les unes pourront paraître ingénieuses, d'autres bien téméraires. Graff, dans son dictionnaire de l'ancien haut-allemand (*Althochdeutscher Sprachschatz*, I, p. 457, 458), rapproche le grec οὖς, ὠτός, du gothique *auso*, qui a le même sens, et auquel répond, dans l'ancien haut-allemand, *ôra* et dans l'allemand d'aujourd'hui *Ohr*. Comparez le latin *auris*, le lithuanien *ausis*. Graff se demande ensuite si *auso* ne serait point de même origine que le sanscrit *âsya*, bouche, de manière qu'en latin, *auris* et *os* (gén. *oris*), viendraient d'une même racine, ce qui serait possible, car l'idee fondamentale des deux mots pourrait être « ouverture ». Mais il lui paraît plus probable, et avec raison, que le gothique *auso* est pour *hauso*, et qu'il se rattache au verbe *hausjan*, qui, dans Ulfilas, signifie « entendre », ancien haut-allemand *hôrjan*. Puis il fait un pas de plus, qu'on trouvera sans doute bien hardi : il dérive *haus(jan)*, et par conséquent le substantif *auso*, et le grec οὖς, etc., du sanscrit *çru* « entendre ». De la racine *çru* on a formé en effet, en sanscrit, le nom *çrô-tra*, qui veut dire « oreille », proprement « auditeur » ; mais il ne suit pas de là que le gothique, le grec, le latin, aient procédé de même. M. Benfey, dans l'ouvrage que nous avons déjà cité (*Gr. Wurzell.*, I, 42), remonte aussi au sanscrit pour expliquer οὖς, radical ὠτ-, ionien οὐατ-, qu'il considère, et sa conjecture est assez probable, comme venant d'un primitif οὐσατ- (la forme crétoise αὖς nous donnerait αὐσατ-). Ce primitif, il le rapproche du sanscrit *ghôcha*, synonyme de *çrôtra*, « oreille ». *Ghôcha* (pour *ghôchat*, forme de participe présent, qui voudrait

scure ou douteuse, il y en a probablement qui sont formés au moyen de suffixes; mais, comme, en les décomposant, nous ne pouvons obtenir qu'un radical et une désinence, sans savoir, en restant sur le terrain de la langue grecque, de quelle racine ce radical est dérivé, nous avons cru devoir en parler ici, afin de ne ranger dans les deux classes suivantes de mots déclinables que ceux où l'insertion d'un suffixe entre la racine et la désinence est tout à fait incontestable.

dire *audiens*) serait également l'origine du gothique *haus-jan.* En grec, en latin, etc., toute trace de la gutturale initiale aurait disparu; le verbe gothique aurait conservé au moins l'aspiration (*h*). Passons au mot νύξ, νυκτ-ός. Nous retrouvons le même radical, avec des voyelles diverses, dans la plupart des idiomes de la famille : sanscrit *nakt-a*, latin *nox*, *noct-is*, ancien haut-allemand *naht* (aujourd'hui *Nacht*), etc. M. Benfey (*ib.*, II, p. 37) suppose que le grec νυκτ- est pour ὀνυκτ-, et le sanscrit *nakta* pour *ankta*, qui serait régulièrement le participe passé de *anj*, « colorer (noircir) »; et de cette racine se dérive réellement un autre nom sanscrit signifiant « nuit », qui est *anjana*. Toutefois, il a trouvé lui-même que l'étymologie n'était pas convaincante, et il en propose ailleurs une autre (voy. II, p. 369). — L'origine de σκώρ, σκατ-ός, est plus vraisemblable. Le sanscrit exprime la même idée par le substantif *çakrit*, qui était sans doute primitivement *sakrit*. A la forme syncopée *skrit* répondrait en grec, d'après les règles constantes de l'étymologie, σκαρτ. Le ρ s'est conservé au nominatif σκώρ, il s'est perdu au génitif σκατ-ός. En latin, *sterc-us* ressemble fort à une métathèse du même radical. — L'étymologie qu'on a proposée pour πᾶς, ἅπας, nous mènerait trop loin : elle paraît au premier abord très-hasardée, mais est du reste assez conforme aux règles de l'analogie. — Quant à ἕλμινς, et avec le digamma Fέλμινς, il ne s'éloigne pas beaucoup du latin *vermis*, qu'on a comparé au sanscrit *krimi*, en expliquant ce dernier par une forme primitive *hvrimi*. M. Bopp (*Gr. comp.*, § 803) explique autrement ce dernier mot, et le rattache à la racine de εἴλω, ἴλλω, εἰλέω, *rouler*.

§ 17.

3° *Racines terminées par une liquide* (λ, μ, ν, ρ).

Il n'y a pas de mot déclinable dont le radical se termine en μ, à l'exception du pronom de la 1[re] personne, où le radical et la désinence semblent se confondre.

Le substantif ἅλ-ς, ἁλ-ός, est le seul mot déclinable dont le radical se termine en λ.

Les mots déclinables, formés, sans insertion de suffixe, d'une racine terminée en ν ou en ρ, sont aussi presque tous d'origine obscure.

EXEMPLES.

ἴς *ou* ἴν, ἰν-ός, force;
ῥίς *ou* ῥίν, ῥιν-ός, nez;
τίς, τιν-ός, quelqu'un;
εἷς, ἑν-ός, un;
κτείς, κτεν-ός, peigne;
μήν (*éolien* μείς), μην-ός, mois;
ῥήν, ῥην-ός, brebis;
σπλήν, σπλην-ός, rate;
σφήν, σφην-ός, coin pour fendre;
φρήν, φρεν-ός, diaphragme, esprit;
ψάρ, ψαρ-ός, étourneau;
θήρ (*éolien* φήρ), θηρ-ός, bête sauvage;
πῦρ, πυρ-ός, feu;
χείρ, χειρ-ός, main;
φθείρ, φθειρ-ός, vermine[1].

1. Il me serait facile encore ici d'entrer dans de longs détails sur l'origine et les affinités de ces divers monosyllabes, comme de ceux qui suivront (au § 18); mais on a vu, par les deux notes étymologiques que je me suis permises plus haut, que ces

Remarques. I. Parmi les monosyllabes déclinables dont le radical se termine en ν, les uns perdent ce ν au nominatif et le remplacent par la désinence de cas ς, d'autres gardent le ν et ne prennent pas la désinence de cas; les deux formes se trouvent réunies dans ἴς, ἴν, ῥίς, ῥίν, mais la première est plus usitée que la seconde. Εἷς, κτείς et la forme éolienne μείς compensent par l'addition d'un ι la perte du ν radical; φρήν compense par l'allongement de l'ε l'absence de la désinence ς.

II. Les mots déclinables de la première classe dont le radical se termine en ρ gardent ce ρ au nominatif et ne prennent pas la désinence de cas ς.

III. Comme nous l'avons dit, tous ces mots sont d'origine obscure, à l'exception de φθείρ, qui évidemment se rattache à la racine φθερ (φθείρ-ω), *corrompre*. On peut rapprocher ῥίν de la racine ῥέ(ω), *couler;* φρήν, du radical de φρά-ζω, *parler*, *penser;* mais ces rapports pourraient n'être qu'accidentels. Si l'on admettait cette double étymologie, il faudrait ranger ῥίν et φρήν parmi les mots de la seconde classe, parce qu'alors le ν n'appartiendrait pas à la racine, et

sortes de recherches entraînent bien loin et parfois par des chemins fort aventureux. Je me contenterai donc de renvoyer ceux qui sont curieux de ces comparaisons, où nos voisins ont dépensé autant de savoir que d'esprit, et parfois aussi beaucoup d'imagination, aux ouvrages de MM. Bopp, Pott, Benfey, etc. Ce genre d'analyses et de rapprochements a sans doute ses dangers, mais d'un autre côté il a porté d'excellents fruits. Le champ des conjectures et des témérités est immense, mais il y a aussi des règles sûres et constantes de permutation et de dérivation, pour passer d'un idiome à un autre, et quand on les applique sévèrement, et avec une méthode bien rigoureuse, on peut, sans courir le risque de se perdre, arriver souvent à des résultats fort intéressants.

jouerait le rôle de lettre formative, comme dans κλών, κλωνός, *branche inutile*, qui est tiré de la racine κλα (κλά-ω), *briser*.

IV. Lorsque φρήν est employé comme dernier terme d'un adjectif composé, l'η du nominatif se change en ω, et l'ε des autres cas en ο. De cette façon la dérivation se trouve suffisamment caractérisée, sans qu'il soit besoin d'ajouter un suffixe. Exemple : δύσ-φρων, gén. δύσ-φρον-ος, *ennemi*. Voy. § 37, 1°.

V. Ajoutez à cette liste quelques mots qui, sans être des monosyllabes, échappent à l'analyse, ou pour l'explication desquels il faudrait emprunter des racines à d'autres langues, comme τέσσαρ-ες, τεσσάρ-ων, quatre; δεῖ-να, δεῖν-ος, *un tel;* ἀνήρ, ἀνδρ-ός, *homme ;* σάκχαρ[1], σάκχαρ-ος, *sucre*, etc.

§ 18.

4° Racines terminées par une voyelle.

Les mots déclinables, formés, sans insertion de suffixe, d'une racine terminée par une voyelle, sont aussi pour la plupart, en grec, d'origine obscure ou douteuse.

EXEMPLES.

γραῦς, γρα-ός, vieille femme ;
ναῦς (*dorien* νᾶς), gén. νε-ώς, νε-ός, νη-ός, να-ός, vaisseau ;
δαΐς, δᾴς, *dat.* δα-ΐ, torche ;
σής, σε-ός, teigne ;
κίς, κι-ός, ver qui ronge le bois ;
λῖς, *nomin. plur.* λῖ-ες, lion ;
βοῦς, βο-ός, bœuf ;

1. En sanscrit *çarkarâ*, même sens. Pour ἀνήρ, cf. *nri*, *nara*.

χοῦς, χο-ός, mesure de liquides ;
νοῦς, νο-ός, esprit ;
ῥοῦς, ῥο-ός, courant[1] ;
χρώς, *gén. épique* χρο-ός, surface, peau ;
οἶς, οἰ-ός, brebis ;
δρῦς, δρυ-ός, chêne ;
μῦς, μυ-ός, rat (voy. p. 106, note 1) ;
σῦς, συ-ός, } porc ;
ὗς, ὑ-ός, }
θώς, θω-ός, chacal.

Remarques. I. Tous ces substantifs ont le nominatif en ς, parce qu'il n'y a aucune loi d'euphonie qui puisse empêcher la désinence ς de s'ajouter à un radical terminé par une voyelle.

II. La voyelle radicale s'allonge ou se change en diphthongue au nominatif. Dans quelques mots, par exemple dans γραῦς, γρα-ός, θώς, θω-ός, οἶς, οἰ-ός, elle reste longue aux autres cas ; dans la plupart elle redevient brève : σής, σε-ός, βοῦς, βο-ός.

III. Ναῦς paraît venir de la racine να (νά-ω), *couler ;* χρώς, de χρα (ἔ-χρα-ον), *effleurer ;* θώς, de θε (θέ-ω, θο-ός), *courir ;* δαΐς vient de δα (ἐ-δα-όμην), *brûler ;* χοῦς, de χε (χέ-ω), *verser ;* ῥοῦς, de ῥε (ῥέ-ω), *couler ;* νοῦς est probablement pour γνοῦς, et se rattache à la racine γνο (γι-γνώ-σκω), *connaître*.

Les autres mots que nous avons donnés pour exemples sont d'origine plus ou moins obscure.

IV. On peut ajouter à cette liste de mots déclinables, formés de racines terminées par des voyelles, les noms de nombre δύ-ω, δυ-οῖν, δυ-σί, et τρεῖς, τρι-ῶν, τρι-σί, dont le premier appartient en partie à la décli-

1. Νοῦς et ῥοῦς, chez les auteurs classiques, suivent la seconde déclinaison ; les génitifs νοός et ῥοός sont d'une époque beaucoup plus récente.

naison parisyllabique, et en partie à la déclinaison imparisyllabique[1].

§ 19.

DÉCLINAISON PARISYLLABIQUE.

Pour achever ce que nous avons à dire des mots déclinables de la première classe, c'est-à-dire, des mots déclinables qui paraissent être formés d'une racine et d'une désinence, sans insertion de suffixe, il ne nous reste plus à parler que de l'article et de quelques pronoms.

L'article ὁ, ἡ, τό, τοῦ, τῆς, τοῦ, le pronom relatif ὅς, ἥ, ὅ, et les formes ποῦ, ποῖ, πῇ, etc., anciens cas, à signification adverbiale, du pronom interrogatif et indéfini πός, πή, πό, inusité au nominatif, sont les seuls mots de cette classe qui appartiennent entièrement à la déclinaison parisyllabique.

Les pronoms personnels ἐγώ, μοῦ, etc., σύ, σοῦ, etc., οὗ, οἷ, etc., appartiennent par quelques cas à la déclinaison parisyllabique, et par quelques autres à la déclinaison imparisyllabique.

Les lettres et les syllabes qui jouent le rôle de radicaux dans l'article et dans les pronoms personnels, nous les retrouverons jouant le rôle de désinences et

1. Nous ne nous occuperons pas, dans ce traité, de la formation des noms de nombre indéclinables πέντε, ἕξ, etc. Leur étymologie n'est pas moins obscure que celle des noms de nombre déclinables, εἷς, δύω, etc. Voyez, sur l'origine et la forme des noms et adjectifs numéraux de la famille indo-européenne, le savant ouvrage de M. Pott, intitulé : *Die quinare und vigesimale Zahlmethode bei Völkern aller Welttheile, nebst ausführlicheren Bemerkungen über die Zahlwörter Indogermanischen Stammes etc.*, Halle. 1847.

de suffixes dans les verbes, dans les substantifs et dans les adjectifs. Dans les verbes, nous rencontrerons les désinences μ(ι), σ(ι), τ(ι)[1]; un grand nombre de mots déclinables nous offriront les suffixes ο, α, radicaux des nominatifs singulier et pluriel de l'article, et les suffixes το, τα, radicaux de tous les autres cas de l'article. On ne s'étonnera pas de ces analogies, si l'on considère que l'article et les pronoms personnels, de même que les désinences et les suffixes, servent à établir des rapports entre des idées plutôt qu'ils n'expriment eux-mêmes des idées. Voy. § 35, 1, 3°.

L'article, par exemple, bien que détaché du substantif, ne joue-t-il pas véritablement le même rôle qu'un suffixe dans cette locution : ὁ τὸν στέφανον, *celui qui a la couronne* ? et n'est-on pas en droit de dire que dans στεφανί-της, gén. -ου, qui signifie de même : *celui qui a la couronne*, et qui réunit en un seul mot ὁ et στέφανον, -τη(ς) n'est rien autre chose que le radical de l'article ?

§ 19 *bis*.

NOTIONS COMPARATIVES.

Observations préliminaires sur la méthode d'analyse des grammairiens indiens.

Il n'y a point de grammairiens qui soient allés aussi loin que ceux de l'Inde, dans la décomposition des mots et des idées que les mots expriment. Pour montrer jusqu'où a été tantôt leur pénétration, tan-

1. Voy. la Grammaire grecque de M. Burnouf, Avertissement sur la sixième édition, p. x.

tôt leur subtilité, il me suffira de citer un petit nombre d'exemples. D'abord, pour les significations des dérivés c'est-à-dire, pour les modifications que les divers suffixes apportent ou ajoutent au sens des racines, ils ont noté et classé toutes les nuances avec le soin le plus minutieux. Arrêtons-nous à une seule classe : « celle des thèmes nominaux qui expriment une personne ou une chose par laquelle l'idée verbale contenue dans la racine est accomplie activement ou passivement ou dans un sens réfléchi. » Le suffixe *tri* est un de ceux qui servent à former ces sortes de thèmes nominaux. Mais ce sens fondamental peut se modifier : le radical ou thème du nom exprime quelquefois, en outre, que l'idée verbale est accomplie comme étant un devoir ou une coutume de l'objet qui l'accomplit, etc. Le suffixe *tri* peut encore servir à marquer cette nuance ; mais, pour qu'il n'y ait pas confusion, les grammairiens, qui ont donné des noms à tous leurs suffixes, appellent *tri*, dans le premier cas, dans le premier sens, *tric ;* dans le second, *trin*. — De même, un des emplois du suffixe *in* (et dans ce cas ils l'appellent *nini*) est d'exprimer que l'action verbale est accomplie par une absolue nécessité ou une obligation ; ainsi *dâyin*, de *dâ*, « donner », signifie « obligé de donner ». Ailleurs le suffixe *in* (qui prend alors le nom d'*ini*) ajoute à l'idée d'accomplissement celle d'avenir. — Ce peu de mots sera suffisant, je pense, pour donner une idée de la méthode plus que rigoureuse avec laquelle les Indiens ont distingué et classé les significations et les moindres nuances. Ils ont apporté le même soin à noter les plus légères différences de forme et à en trouver ou du moins à en chercher, à en supposer tou-

jours la raison. Il n'y a point d'exception dont ils ne rendent compte philosophiquement, point d'irrégularité dont ils ne fassent une règle. Prenons pour exemple une seule racine, *han*, qui veut dire « tuer », καίνω, et qui figure souvent à la fin des composés. Cette racine, par l'addition du suffixe *a* (dont le nom grammatical est alors *tak*), et par une modification de la consonne, devient *ghna*, quand il entre en composition avec *jâyâ*, « femme », ou *pati*, « mari », et quand le composé ainsi formé sert à déterminer un substantif. Ainsi l'on dira : *jâyâghno brâhmanah*, « un brâhmane meurtrier de sa femme ». Le composé se formera de même, quand ce qui fait l'action de *tuer* n'est pas un homme, ou, selon d'autres grammairiens, n'est pas vivant : *pittaghnam ghritam*, « beurre qui tue (guérit) la bile. » La racine *han* aura encore la même forme à la suite de *hasti*, « éléphant », et de *kavâta*, « porte », exemple : *kavâtaghnaç tchâurah*, « voleur qui tue (brise) la porte » ; mais il faut une condition de plus, à savoir que celui qui fait l'action la fasse avec violence. Si, par exemple, il s'agissait de désigner celui qui tue un éléphant par le poison, on dirait *hastighâtah* (*ghâta* au lieu de *ghna*). Dans d'autres cas, *han* ne deviendra ni *ghna* ni *ghâta*, mais *ha ;* dans d'autres encore *gha* (voy. la riche et savante grammaire de M. Th. Benfey, et la belle édition de Pânini de M. Böhtlingk).

La pénétration et la subtilité des grammairiens indiens sont choses qu'on vante ou critique bien souvent sur parole. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de citer des faits qui la mettent en lumière, et, après ces observations préliminaires, on ne s'éton-

nera pas de la facilité avec laquelle nous détacherons toujours le suffixe du radical dans les mots sanscrits. Bien des siècles avant notre ère, les Indiens avaient fait eux-mêmes ces décompositions[1].

1. Nous les trouvons, avec les règles de formation les plus délicates, dans les *sûtras* de Pânini, qui vivait vraisemblablement dans le IV[e] siècle avant J. C, et qui est bien loin d'être le plus ancien des grammairiens. Pour donner une idée de ces *sûtras* ou règles, nous allons en citer et traduire ici deux ou trois, ceux qui sont relatifs à la forme que prend, à la fin d'un composé, la racine *han*, « tuer », dont nous parlions tout à l'heure :

Lakshaṇe jâyâpatyoh ṭak. III, 2, 52.

« La racine *han* (il l'a nommée plus haut, dans la règle 49) prend TAK (qui est, comme nous l'avons dit, un des noms du suffixe *a*) AVEC* les mots JÂYÂ ET PATI (« femme et mari »), DANS le cas de DÉTERMINATION, c'est-à-dire quand il y a un nom d'agent déterminé (auquel le composé se rapporte). » Les mots qui sont en petites capitales sont les seuls qui soient exprimés dans l'axiome sanscrit. Chaque axiome est suivi d'une glose. Voici celle de la règle qui précède :

Han | ity | etasmâj jâyâpatyoh karmaṇor upapadayor lakshaṇavati kartari ṭak pratyayah syât. || Jâyâghno brâhmaṇah | patighnî vrichalî.

« (Que) *ṭak* (soit le suffixe adopté) par cette (racine) *han*, lorsque *jâyâ* et *pati* (sont les mots qui) l'accompagnent (comme) régimes (dans le composé), l'agent (étant) déterminé. » (Avec cette espèce de suffixe *a*, que les grammairiens nomment *ṭak*, la racine *han*, comme nous l'avons dit, se transforme en *ghna*.)

Exemples : Jâyâghno brâhmaṇah, « un brâhmane, meurtrier de sa femme » ;

Patighnî (au féminin, le suffixe *î* remplace le suffixe masculin *a*) *vrichalî*, « une femme de basse caste qui tue son mari ».

Pânini continue de la manière suivante :

Amanushyakartrikeca, 53, « et dans le cas où l'agent ne serait pas humain (homme) » ;

* AVEC ne rend pas le vrai rapport marqué par le cas sanscrit, mais une traduction plus littérale serait inintelligible en français.

Sur les mots primitifs, c'est-à-dire formés d'une racine, sans suffixe, ni lettres formatives, en sanscrit, en latin et en allemand.

1° Sanscrit. Un certain nombre de noms sanscrits se tirent de la racine, ou plutôt sont la racine même, avec des désinences de cas[1], sans suffixe, ni lettres formatives :

EXEMPLES.

diç, région; de la racine *diç*, montrer;
yuj, couple; de *yuj*, joindre;
bhî, crainte; de *bhî*, craindre;
yudh, combat; de *yudh*, combattre;
kshudh, faim; de *kshudh*, avoir faim, *esurire*;
pad, pied; de *pad*, aller.

Ces sortes de mots sont surtout fréquents dans les Védas. Il semble que la langue, dans cette phase primitive, n'ait pas encore aussi nettement séparé les catégories grammaticales, que les racines y aient mieux conservé la double force nominale et verbale, qu'elles aient moins besoin de marques accessoires, telles que les suffixes, etc., pour déterminer leur rôle dans la phrase. Les désinences de conjugaison ou de déclinaison leur suffisent. Voici un petit nombre de ces monosyllabes usités surtout dans les Védas :

Çaktâu hastikavâtayoh, 54, « dans le cas de force, dans (avec) les mots *hasti* et *kavâta* (éléphant et porte) ».

1. Le nominatif reste généralement sans désinence, quand la racine se termine par une consonne. Seulement, comme les consonnes ne peuvent pas toutes figurer à la fin des mots, la consonne finale subit souvent une altération euphonique : *diç*, *yuj*, *yudh*, etc., deviennent au nominatif *dik*, *juk*, *yut* ou *yud*, etc.

EXEMPLES.

dvish, inimitié, ennemi; de *dvish*, haïr;
cit, esprit; de *cit*, reconnaître;
budh, réveil; de *budh*, reconnaître; au causatif, éveiller;
ghan, action de frapper, moyen de frapper; de *han*, frapper, *et* tuer[1];
ish, désir, et chose désirée; de *ish*, désirer[2];
ça, ou peut-être plutôt *çam*[3], bonheur, repos; de *çam*, être tranquille, *quiescere*.

Quelquefois la voyelle s'allonge ou subit le guna[4]:

vâc (nominatif *vâk*), parole; de *vac*, parler;
résh (védique), quelqu'un qui blesse; de *rish*, blesser, endommager;
rósh (védique), quelqu'un qui s'irrite; de *rush*, s'irriter.

Certains de ces noms abstraits (ceux que nous avons cités pour exemples ont presque tous ce sens) ne s'emploient qu'en composition:

âjnâ et *anujnâ*, ordre; de *jnâ*, connaître;
pratijnâ, promesse; de la même racine.

Mais c'est surtout comme adjectifs que les racines peuvent s'employer sans suffixes, à la fin des composés, particulièrement quand le premier terme est un nom servant de régime direct au second[5].

1. Voy. *Th. Benfey*, *Vollstandige Grammatik der S. Spr.*, § 365.
2. Je trouve *ish* pris successivement dans ces deux sens, dans le vers suivant du Rig-Véda (II, 3, 26. — Éd. de M. Müller, t. 2., p. 298):

â | ISHÂ | *yâsishṭa* | *tanve* | *vayâm̃* | *vidyâma* | ISHAM | *vr̆idjanam* | *djîra* ' *dânum*.

Le scholiaste (ligne 4) traduit *ishâ* par l'instrumental *icchayâ*, qui signifie *desiderio* (par le désir); et *isham*, la chose désirée, par *annam*, nourriture (ligne 5).
3. Voy. le *Glossaire du Sâma-Véda de M. Th. Benfey*, p. 180.
4. Voy. l'Introduction, p. 23.
5. Le premier terme peut être aussi un adjectif. Voici un

EXEMPLE.

mitra-druh (nomin. *mitra-druk*[1]), « qui hait ses amis » ; composé du substantif *mitra*, ami, et de la racine *druh*, haïr.

Quelques racines, ainsi placées à la fin d'un composé, subissent diverses altérations. Il y en a, par exemple, qui allongent ou changent leur voyelle; d'autres prennent un redoublement; celles qui se terminent par une voyelle brève y ajoutent la lettre formative *t*; quelques-unes en *am*, *an*, remplacent par *t* leur consonne finale.

2° Latin. Le latin est peut-être, après le sanscrit, dans toute la famille indo-européenne, la langue où la racine, toute simple, sans marque accessoire de dérivation, se prête le mieux à figurer comme dernier terme d'un mot composé.

EXEMPLES.

opifex, gén. *opi-fic-is*, artisan ; de *opus* et *facio* ;
ædifex (Tertullien), gén. *ædi-fic-is*, constructeur ; de *ædes* et *fac-io* ;

exemple tiré d'une règle de grammaire (Voy. le Pânini de M. Böhtlingk, t. 2, p. 462), que je cite parce que la syntaxe en est curieuse : *Lingânam na sarvabhâk*, n'ayant pas part à tous les genres. *Sarvabhâk* (dont le thème est *sarva-bhâj*) se compose de l'adjectif *sarva*, « tout », et du radical *bhâj*, « ayant en partage » ; *lingânâm* est un génitif pluriel, signifiant, « des genres ». La traduction littérale serait *generum omni-particeps* : l'adjectif, quoique contenu dans le composé, s'accorde en quelque sorte avec le nom. C'est comme s'il y avait : *omnium generum particeps*, ou en sanscrit, en un seul mot : *sarvalingabhâk*. Du reste, la racine *bhaj* entre bien plus fréquemment encore en composition avec des noms : *viyôgabhâj* (nomin. *-bhâk*), qui éprouve séparation, etc.

1. *Yâdjnavalkya*, I, 223.

remex, gén. *rem-ig-is*, rameur; de *remus* et *ag-o*;
ju-dex, gén. *ju-dic-is*, juge; de *jus* et *dic-o*;
pellex, gén. *pel-lic-is*, de *per* et *lac-io*, attirer (dans un piége);
præcox, gén. *præ-coc-is*, de *præ* et de la racine de *coquo*;
obex, gén. *ob-ic-is*, obstacle; de la racine de *jaceo*, *jacio*;
fœnisex, gén. *fœni-sec-is*, faucheur; de *fœnum* et *sec-o*;
redux, gén. *re-duc-is*, qui est de retour; de *re* et *duc-o*;
conjux, gén. *con-jug-is*, époux, épouse, conjoint; de *con* et *jug*, racine de *jung-o* (cf. *jug-um*);
in-jug-es, dans la locution *injuges hostiæ* (Fest.), victimes qui n'ont pas porté le joug, nous offre la même racine;
deses, gén. *de-sid-is*, oisif; de *de* et de la racine de *sed-eo*, *sid-o*;
auceps (pour *aviceps*), gén. *au-cip-is*, oiseleur; de *avis* et *cap-io*;
tubicen, gén. *tubi-cin-is*, un trompette; de *tuba* et *cano*;
incus, gén. *in-cud-is*, enclume, de *in* et *cudo*, etc., etc.[1].

La consonne finale de ces racines appartient, comme l'on voit, à des ordres divers (gutturale, labiale, et dentale muette ou nasale).

Quand la voyelle de la racine est *a*, elle se change en *e* ou en *i*. Elle se change en *e*, quand la consonne qui suit la voyelle n'est pas elle-même immédiatement suivie d'une voyelle, mais qu'elle est finale ou placée devant une autre consonne (*tubicen*, *e* devant *n* final; *auceps*, *e* devant *ps*); mais quand la syllabe, comme l'on dit, est ouverte, c'est-à-dire que la voyelle est suivie d'une consonne simple, non

1. Voy. quelques autres exemples dans les *Etymologische Forschungen* de M. Pott (t. 2, p. 480 et suiv.). L'auteur propose pour *pauper*, « pauvre », une étymologie ingénieuse; il conjecture que cet adjectif pourrait être composé de *paucus*, et de la racine *par*, qui se trouve dans un grand nombre de mots latins, avec le sens de *procurer, obtenir, avoir en partage*, etc. Voy. aussi, sur ces mots-racines, la *Grammaire comparative* de M. Bopp, §§ 111, 907 et suiv., et le *Traité de la formation des mots latins* de M. Düntzer, p. 18 et 19.

finale, l'*a* radical se change en *i* (*tubi-cin-is*, *i* devant *n* simple et non final). Cette règle n'est pas particulière à ces mots-racines qui terminent les composés : c'est une règle à peu près générale en latin pour les mots composés; les racines précédées de syllabes ou de termes accessoires qui forment un seul mot avec elles changent leur *a* soit en *e*, soit en *i*, selon la nature de la consonne suivante : ainsi l'on dira *perfectus*, *allectus*, *imberbis* (de *facio*, *lacio*, *barba* : dans tous ces composés, la voyelle est suivie d'une double consonne); mais on ne dira pas *perfecio*, *stillicedium*, *inemicus*; l'*a* étant suivi d'une consonne simple, se changera régulièrement en *i* : *perficio*, *stillicidium*, *inimicus*[1].

Il ne paraît pas qu'on puisse ranger dans la classe des mots-racines les finales *fer*, *ger*, qui terminent un grand nombre de composés latins (*omnifer*, *laniger*, etc.). Il y a, selon toute apparence, une apocope; le suffixe et la désinence du nominatif sont tombés : *fer*, *ger*, sont pour *ferus*, *gerus*.

On trouve aussi en latin quelques substantifs monosyllabiques qui nous présentent la racine pure, comme :

dux, *duc-is*, conducteur, chef; même racine que *duc-o* (dans le verbe l'*u* s'est allongé);
nex, *nec-is*, meurtre, mort violente; même racine que *nec-are*.

1. Voy. la *Grammaire comparative* de M. Bopp, § 6. Le lithuanien, qui est à beaucoup d'égards, quant à ses éléments et à ses lois de formation, un des idiomes les plus intéressants de la famille, offre des altérations du même genre. Ainsi *ponas*, « seigneur », à la fin d'un composé, change son *a* en *i* : *Rotponis*, « conseiller » ; en allemand *Rathsherr*.

Quelquefois la voyelle est longue :

pax, *pac-is*, paix ; même racine que *pac-tum*, *pango* ;
vox, *voc-is*, voix ; même racine que *voc-o* ;
lux, *luc-is*, lumière ; même racine que *luc-eo*.

La plupart de ces substantifs simples et primitifs sont des noms abstraits ; les noms d'agents sont plus rares. Cependant *dux* en est un, de même que *pes*, *ped-is*, où nous avons la même racine que dans le sanscrit *pad* et le grec ποδ (radical de ποῦς)[1].

Nous avons vu qu'en sanscrit les racines terminées par une voyelle brève prennent un *t* pour passer à l'état de mots, à la fin d'un composé (*karma-kri-t*, « faisant une action », de *karma*, « action », et *kri*, « faire ». M. Bopp (dans sa *Gramm. comp.*, § 111) retrouve ingénieusement l'application de la même règle dans les mots latins, tirés des racines *i*, « aller », et *sta*, « se tenir debout » : *comes*, *com-it-is*, « compagnon » ; *ales*, *al-it-is*, « ailé, qui va avec des ailes » ; *superstes*, *super-stit-is*, « qui reste, qui subsiste ».

3° Allemand. La langue allemande, dans son état présent, nous offre un très-grand nombre de substantifs monosyllabiques, qu'au premier aspect on prendrait volontiers pour des racines nues, c'est-à-

1. Il nous serait facile d'allonger un peu la liste, si nous voulions sortir du latin pour expliquer la racine. Ainsi, *mus*, « rat », se rattache bien naturellement au sanscrit *mush*, voler ; *dap-is*, gen. de l'inusité *dap-s*, « mets », au grec δαπ-τειν, dévorer ; *nix*, *niv-is*, neige, au grec νίφ-α. Un autre monosyllabe antique et curieux est celui qui se trouve dans la locution *dic-is causa*, « par manière d'acquit », ou « selon le rite » ; il a évidemment la même racine que *dic-o*.

dire passées à l'état de mots, sans aucun signe de dérivation; mais, quand on remonte aux phases antérieures de l'idiome, et surtout jusqu'au gothique, on s'aperçoit, par la comparaison de la forme actuelle avec la forme ancienne, que ces monosyllabes sont des mots mutilés. Ainsi, par exemple, l'on prendrait volontiers pour des mots-racines des substantifs tels que *Ohr*, oreille, *Buch*, livre, *Hand*, main, *Hass*, haine, *Licht*, lumière, etc. Mais lorsque, dans la langue d'Ulfilas, dans le gothique, nous trouvons pour *Ohr*, *Aus-o* (voy. plus haut p. 90, note 1); pour *Buch*, *bokos;* pour *Hand*, *hand-us* (ancien haut-allemand *hant*); pour *Fuss*, *fotus;* pour *Hass*, *hatis* (colère); pour *Licht*, *liuh-ath;* et que nous voyons que tous ces substantifs sont terminés par des suffixes ou lettres formatives *o*, *o*(*s*), *u*(*s*), *i*(*s*), *ath*, nous en concluons que la partie finale du mot s'est effacée dans les âges postérieurs de la langue, et qu'ainsi ce ne sont pas des monosyllabes primitifs, mais, en général, comme nous l'avons dit, des mots usés et mutilés.

Toutefois, l'idiome germanique a gardé jusqu'à nos jours tant de vie et de force dans une partie de son organisme, que, même ainsi tronqués, un grand nombre de mots, au moyen de la permutation de la voyelle radicale, de cette déviation du son que les Allemands appellent *Ablaut*, conservent vraiment l'apparence de racines nues, qui semblent se passer de suffixes, parce qu'elles n'en ont pas besoin, et qu'elles marquent suffisamment la modification et la dérivation du sens par l'altération phonique.

Ainsi au verbe fort *ziehen*, « tirer, conduire » (gothique, *tiuhan*, ancien haut-allemand, *ziuhan*),

qui fait à l'imparfait *zog*, se rattachent, par une dérivation sensible de forme et d'idée, le substantif abstrait *Zug*, « trait », et le nom d'agent — *zog*, qui se trouve à la fin du composé *Her-zog*, « duc », primitivement « conducteur d'armée », en ancien haut-allemand, *heri-zoho*, *heri-zohi*, *heri-zog*, de *heri*, armée (les formatives *o*, *i*, sont tombées).

Mais, quoique la dérivation soit encore bien sensible, logiquement et grammaticalement, dans les dérivés tout faits que possède l'allemand moderne, la langue depuis longtemps perd de plus en plus la faculté d'en former d'autres. De plus en plus, elle préfère la composition à la dérivation[1]. Son grand moyen de dérivation était l'*Ablaut*, l'altération de la voyelle radicale; aujourd'hui elle use encore largement des ressources nombreuses qu'elle doit à ce procédé, mais elle ne l'applique plus guère pour enrichir la langue de créations nouvelles. La plupart des dérivés d'à présent sont formés, comme le dit avec raison M. J. Grimm, d'une manière inorganique. C'est au moyen d'additions, de surcharges toutes mécaniques, plutôt que par le jeu intime et vraiment radical des mots, qu'on marque les idées accessoires, les idées de rapport que la dérivation a pour but d'exprimer.

Il y a un certain nombre de dérivés allemands qui

1. « Es ist leicht einzusehen, wie sich überhaupt die neuere sprache von der ableitung zur composition neigt, dass unter jenen haftenden ableitungen die meisten durch vorschiebung unorganischer consonanten falschen schein zusammengesetzter wörter angenommen haben; die sprache leitet, ihrer intention nach, fast nicht mehr ab. » J. Grimm. *Deutsche grammatik*, t. 2, p. 393.

sont au fond de véritables composés, mais dont les parties finales sont devenues, dans l'état actuel de l'idiome, de simples suffixes, parce qu'on a oublié peu à peu leur valeur primitive, et qu'ils ne peuvent plus s'employer à part comme mots détachés. Les monosyllabes qui terminent ces anciens composés ont aussi l'apparence de racines nues; mais, pour bien juger de leur nature, il faut comme toujours remonter aux dialectes antérieurs. Prenons pour exemple —*lich*, —*sam*, —*bar*, qu'on trouve aujourd'hui à la fin d'un si grand nombre d'adjectifs.

Le suffixe, ou plutôt l'ancien adjectif —*lich*, en ancien haut-allemand —*lih*, répond au gothique *leik s*, signifiant « semblable », *gleich* (goth. *ga-leiks*). C'est en gothique un adjectif fort, très-voisin de la racine, qu'on retrouve dans le verbe *leik-an* (*laik*, *lik-un*).

La forme forte de *sam* devrait être en gothique *sams*, mais elle n'existe pas; nous ne trouvons dans Ulfilas que la forme faible et dérivée *sam-a* (signifiant, avec l'article, *le même*), laquelle ne forme point de composés. Dans l'ancien haut-allemand, il y en a un certain nombre ayant pour finale *sam*, comme dans l'allemand moderne. Exemple : *anc-sam* (anxius).

Le monosyllabe *bar* n'a pas non plus d'analogue dans les composés gothiques. En ancien haut-allemand, il paraît sous la forme *pâri*, en moyen haut-allemand, *bære*. M. J. Grimm le rapproche avec vraisemblance de la finale latine *fer*, *ferus*. On voit que, comme cette finale, il n'offre la forme d'une racine nue que par suite d'une apocope.

Nous pouvons donc dire aussi d'une manière assez générale que, dans les composés, non plus que

dans les mots simples, la langue allemande ne nous offre pas de racines nues, jouant, sans aucune addition ni altération, le rôle de mots[1].

4° Remarques diverses. Je n'ai pas besoin de faire observer que ce que nous venons de dire de la souche germanique en général s'applique à plus forte raison à son rameau le plus mutilé, à la langue anglaise, et de même à une autre branche de la famille, aux idiomes néo-latins. Les monosyllabes abondent, par exemple, en français; mais, en réfléchissant à leur étymologie, on reconnaît que ce sont des débris de mots dérivés, et non des racines primitives, simples et nues; que *lit* vient de *lectum*, comme *nez* de *nasus*, *né* de *natus*, *corps* de *corpus*, *ris* de *risus*.

Nous ne pouvons pas non plus, cela va sans dire, créer des composés dans le genre du sanscrit *mitra-druh*, du latin *tubi-cen*. Toutefois, nous avons conservé un certain procédé populaire et de poésie familière, qui consiste à détacher, autant que nous le pouvons encore dans notre langue, le radical d'un verbe, et à le combiner, par une juxta-position, qui équivaut réellement à la composition, avec des substantifs ou des adverbes, ou des adjectifs employés substantivement ou adverbialement, pour former ainsi des qualificatifs qui sont souvent très-expres-

1. M. Bopp dit expressément dans sa *Gramm. compar.*, § 111, p. 131 : « Im Germanischen gibt es, schon im Gothischen, keine reinen Wurzelwörter, obwohl es wegen der Verstümmelung des Wortstammes im Singular das Ansehen hat deren viele zu geben; denn durch die im Laufe der Zeit immer weiter um sich greifende Verstümmelung der Wortstämme scheinen gerade die jüngsten Dialekte am meisten nackte Wurzeln als Nomina darzubieten. »

sifs et parfois aussi très-gracieux. Rabelais, par exemple, qui est le plus hardi fabricateur de mots que nous ayons dans notre littérature, nomme l'empereur Domitien : « Domitian le croque-mousche » (III, 46) ; ailleurs, il applique à un de ses personnages le nom de *Guaigne-beaucoup* : « Il avoyt nom Guaigne-beaucoup » (V, 16); ailleurs encore, « il s'appelle, dit-il, frere Jean faict-neant » (IV, 23). On remarquera, sans que je le dise, que ce dernier terme figure aujourd'hui en français comme un mot simple dont l'orthographe nous cache l'origine[1], et que nous avons dans la langue vulgaire des formations analogues aux deux précédentes : « croque-mort », « croque-note », « gagne-pain », « gagne-petit », etc.

On n'a qu'à ouvrir les *Fables* de La Fontaine pour y trouver des combinaisons du même genre, plus élégantes les unes que les autres :

« La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte, »
III, 18.

« Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat. »
VIII, 22.

Ces observations seraient tout aussi bien à leur place, nous le savons, dans ce que nous aurons à dire des composés. Nous les avons faites ici pour montrer que presque aucune des ressources du langage ne se perd entièrement, ou qu'au moins, quand un idiome semble avoir renoncé à tel ou tel procédé

1. L'orthographe dissimule de même la composition du mot *vaurien* (*vaut-rien*).

de formation, on trouve presque toujours moyen d'y suppléer par quelque procédé analogue. Dans les compositions françaises qui précèdent, nous venons de voir comme notre langue semble avoir gardé le sentiment du radical verbal[1], et du parti qu'on en peut tirer pour former des alliances de mots et d'idées, qui rappellent les composés antiques des langues sanscrite et latine, que nous avons cités plus haut.

La langue des Védas nous a montré la signification à la fois nominale et verbale des racines. L'anglais, à plus de trois mille ans de distance, nous offre en quelque sorte le même phénomène. Après avoir, par de successives mutilations, ramené le mot à l'élément monosyllabique, à une sorte d'état de pure racine, il le fait figurer dans le discours à la fois comme nom et comme verbe :

Eye veut dire « œil » ; *to eye from head to foot*, « regarder de la tête aux pieds ».

Eye nature's walks, « considère les voies de la nature », dit Pope, dans son *Essay on Man*, Ep. I, 13.

Dog signifie en même temps « chien » et « suivre

1. Ce n'est pas le radical verbal même qu'elle emploie dans ces composés, il ne peut pas, dans l'état de notre langue, se détacher de sa flexion ; mais elle prend, entre toutes les formes personnelles, celle qui, en général, a la désinence la plus légère et qui en même temps trouve l'application la plus fréquente et marque le rapport le plus étendu, la 3e personne du singulier du présent de l'indicatif. Il est remarquable que c'est cette même forme que les grammairiens indiens mettent la première. Pour citer une racine avec sa flexion, ils ne diraient pas, par exemple, le verbe *asmi*, comme nous disons le verbe *sum* ; ils diraient le verbe *asti* (le verbe *est*).

à la piste »; *man*, « homme » et « garnir d'hommes », par exemple « un vaisseau ».

Father, « père », prend tous les sens verbaux possibles. Il peut signifier soit « adopter un enfant », soit « avoir pour père », soit « attribuer à quelqu'un la paternité de... ».

J'ai choisi à dessein pour exemples quelques-uns des mots qui sembleraient devoir se prêter le moins à la métamorphose, pour bien montrer, en passant, tout le parti qu'une langue peut tirer d'un moyen quelconque de formation ou de combinaison, et jusqu'où elle peut, même dans le langage le plus ordinaire et le plus quotidien, pousser la hardiesse, sans nuire à la clarté.

§ 20.

B. *VERBES.*

I. VERBES EN μι.

Nous commençons par la forme en μι, parce qu'elle est certainement la plus ancienne[1]. Cette forme n'a que trois temps qui lui soient propres : le présent, l'imparfait et l'aoriste second. Ce qui la distingue surtout de la forme en ω, c'est qu'à ces trois temps les désinences de cette dernière commencent par des voyelles, tandis que les désinences de la forme en μι, à tous les modes, excepté au subjonctif et à l'optatif, commencent par des consonnes. Ex. : actif : τίθη-μι, τίθη-ς, τίθη-σι, τίθε-μεν, etc. ; λύ-ω, λύ-εις, λύ-ει, λύ-

1. Voy. la Grammaire grecque de M. Burnouf, Avertissement sur la sixième édition, p. x.

ομεν, etc.; moyen : τίθε-μαι, τίθε-σαι, τίθε-ται, etc.; λύ-ομαι, λύ-εσαι (λύ-ῃ), λύ-εται, etc.

La plupart des verbes en μι formés d'une racine et d'une désinence, sans insertion de suffixes ou de lettres formatives, viennent de racines terminées par une voyelle, parce que les désinences de la forme en μι commencent par des consonnes et qu'elles s'ajoutent sans aucune difficulté à des voyelles, tandis qu'elles ne peuvent pas se combiner facilement avec toute espèce de consonnes.

Il n'y a qu'un très-petit nombre de verbes en μι complets : la plupart ne sont usités qu'à l'aoriste second; de quelques-uns il ne reste qu'un seul mode, ou même qu'une seule personne.

§ 21.

1° *Racines terminées par une voyelle.*

A.

R. στα : { ἵ-στη-μι, placer. (ἐπί-)στα-μαι, savoir[1].
R. πρα : πίμ-πρη-μι, brûler.
R. πλα : πίμ-πλη-μι, remplir.
R. χρα : κί-χρη-μι, prêter.
R. χα : κι-χῆ-ναι, trouver.
R. βα : { βι-βάς, marchant. βῆ-ναι, marcher.
R. φα : { φη-μί, dire. ἠ-μί, dire.
R. δρα : δρᾶ-ναι, fuir.
R. κτα : ἔ-κτα-ν, j'ai tué.
R. τλα : τλῆ-ναι, supporter.
R. φθα : φθῆ-ναι, prévenir.
R. χρα : χρή, il faut.
R. πτα : (κατα-)πτή-την, ils furent effrayés.

E.

R. θε : τί-θη-μι, poser.
R. δε : δί-δη-μι, lier.
R. ἑ : ἵ-η-μι, envoyer.

I.

R. ἰ : εἶ-μι, aller.
R. κτι : κτί-μενος, bâti.
R. φθι : φθί-μενος, détruit.

1. Voy. la Grammaire grecque de M. Burnouf, § 149, note.

O.

R. δο : δί-δω-μι, donner.
R. γνο : γνῶ-ναι, connaître.
R. βρο : βρῶ-ναι, manger.

Υ.

R. δυ : δῦ-ναι, entrer.

R. φυ : φῦ-ναι, naître.
R. κλυ : κλῦ-θι, écoute.

Ει.

R. κει : κεῖ-μαι, être étendu.

Ευ.

R. στευ : στεῦ-ται, il se tient là, il menace.

§ 22.

Remarques.

I. La plupart des verbes en μι qui sont usités au présent, prennent, outre la désinence verbale qui suit la racine, un redoublement, qui la précède. Ex.: τί-θη-μι δί-δω-μι, etc. Voyez sur la manière dont se forme ce redoublement, la Grammaire grecque de M. Burnouf, §§ 128 et 142. Les verbes φημί, χρή, εἶμι, κεῖμαι et στεῦται ne prennent pas de redoublement.

II. Les verbes en μι, au singulier des temps de l'indicatif actif et à quelques autres formes de leur conjugaison, allongent la voyelle de la racine, tantôt en changeant simplement la quantité, comme δρᾶ-ναι, τί-θη-μι, δί-δω-μι, δῦ-ναι, tantôt en changeant à la fois et la quantité et le son, comme ἵ-στη-μι, εἶ-μι.

III. Quelques grammairiens considèrent κτί-μενος, φθί-μενος comme des participes du parfait passif, employés sans redoublement; mais il est très-probable que ce sont d'anciens aoristes moyens (comparez θέ-μ-ενος, δό-μ-ενος), appartenant à des verbes en μι aujourd'hui inusités. On peut aussi regarder comme des débris du même genre les formes poétiques λύτο, χύτο, πνύτο, qu'on rattache ordinairement à λύω, χέω, πνέω.

IV. Il est très-difficile de déterminer quelle est la

voyelle primitive de certaines racines. Ainsi nous trouvons un α dans πιμ-πλά-ναι, infinitif présent de πίμπλημι, et un ε dans l'adjectif πλέ-ος, *plein*; un α dans ἔ-κτα-ν, et un ε dans κτε-ν-ῶ, futur de κτείνω, *tuer*. La voyelle primitive est-elle ε ou α[1]? Nous pourrons nous adresser la même question au sujet d'un grand nombre de mots. Car rien n'est plus fréquent que cette confusion de l'ε et de l'α, surtout quand on passe d'un dialecte à un autre. Ainsi il y a une forme attique ἱλέομαι, synonyme de la forme épique ἱλάομαι; les Ioniens disent ὁρέω pour ὁράω, etc.

On pourrait, en ne sortant pas du grec[2], ramener le radical κει du verbe κεῖμαι à un radical plus bref κε, que nous trouvons dans les formes homériques κέ-ονται, κέ-οντο, au subjonctif κέ-ωμαι, et à l'optatif κε-οίμην.

Il n'est pas certain non plus que, dans le verbe κίχημι, l'α du radical χα, appartienne à la racine; car cet α ne se trouve pas dans l'aoriste second ἔκιχον, qui, malgré sa désinence, nous présente peut-être une forme radicale plus primitive. Il est possible d'ailleurs que la syllabe κι ne soit pas un redoublement, mais fasse partie de la racine; car le présent et l'imparfait sont les seuls temps qui prennent un redoublement dans les verbes en μι, et ici nous retrouvons cette syllabe κι au futur κιχήσομαι, à l'aoriste second ἔκιχον, etc.

Quant au verbe σεῦται, il paraît se rattacher, et par son sens et par sa forme, à la racine στα, qui sert de radical à ἵ-στη-μι. Le changement d'α en ευ est une altération exceptionnelle.

1. Si nous remontons au sanscrit, nous répondrons que c'est α. Voy. § 39.

2. Comparez le sanscrit çî, qui a le même sens (çété, κεῖται).

V. Nous aurions pu joindre à cette liste de formes primitives, appartenant à la conjugaison en μι, les mots σχές, σπές[1], impératifs de l'aoriste second des verbes ἔχω, *avoir*, et εἰπεῖν, *dire*; (ἐπεις-)φρείς, partic. aor. 2 d'(ἐπεις-)φρέω; ἔπλων, aoriste second épique du verbe πλέω, *naviguer*; les présents ἔρυμαι, εἴρυμαι, *garder*, dans lesquels les lettres initiales ε, ει, ne paraissent pas faire partie de la racine (comparez ῥύομαι), et l'impératif ἵ-λα-θι, ἵ-λη-θι, *sois propice, bienveillant*, où l'ι pourrait bien être un débris d'un ancien redoublement, et qui, dans ce cas, aurait le même radical que le verbe λά-ω, λῶ, *vouloir*.

VI. Nous avons omis à dessein les formes βλῆτο, σκλῆναι, ἔπληντο, ἵπταμαι, qui sont pour βαλ-ῆ-το (comp. βάλλω, *jeter*), σκαλ-ῆ-ναι (comp. σκέλλω, *sécher*), ἐ-πέλ-η-ντο (comp. πελάω, *approcher*), ἱ-πέτ-α-μαι (comp. πέταμαι, πέτομαι, *voler*), et qui par conséquent paraissent rentrer dans la seconde classe, c'est-à-dire, dans la classe des mots qui insèrent des lettres formatives entre la racine et la désinence[2].

§ 23.

2° *Racines terminées par une consonne.*

Il n'y a que deux verbes en μι dans lesquels la désinence verbale se combine immédiatement avec une

1. Voy. § 28, Rem. VI.

2. Cependant les deux premières formes βλῆτο et σκλῆναι peuvent être considérées comme des aoristes 2 passifs, dans lesquels l'η appartiendrait à la flexion, et qui par conséquent, dans l'état actuel de la langue, rentreraient dans la classe des mots primitifs, telle que nous l'avons définie.

racine terminée par une consonne. Encore cette consonne finale n'a-t-elle été conservée qu'à un petit nombre de personnes. Le plus souvent elle disparaît ou subit des altérations très-graves. Ces deux verbes sont :

1° Le verbe substantif εἰμί, dont le radical est ἐς : εἰ-μί (éol. ἐμ-μί), pour ἐσμί, *je suis;* εἶ ou εἶς (éol. ἐσ-σί), *tu es;* ἐσ-τί, *il est;* ἐσ-μέν, *nous sommes;* ἐσ-τέ, *vous êtes*, etc.;

2° Le verbe ἧμαι, *je suis assis*, dont le radical est ἡσ ou ἀσ : ἧ-μαι, pour ἧσ-μαι, *je suis assis;* ἧ-σαι pour ἧσ-σαι, *tu es assis;* ἧσ-ται, *il est assis;* ἧσ-το, *il était assis*[1].

A ces deux verbes on peut joindre les formes poétiques suivantes : ἄλ-το, *il sauta*, (ἐπ-)ἄλ-μενος, *ayant sauté;* πάλ-το, *il fut balancé;* πέρ-θαι, *être saccagé;* ὄρ-σο, *élance-toi*, ὦρ-το, *il s'élança*, ὄρ-θαι, *s'élancer*, ὄρ-μενος, *s'étant élancé;* λέξο (λέγ-σο), *couche-toi*, λέκ-το, *il se coucha;* δέξο (δέγ-σο), *reçois*, δέκ-το, *il reçut*, δέγ-θαι, *recevoir*, δέγ-μενος, *ayant reçu;* (ἄν-)ωχ-θι, *ordonne*, (ἄν-)ωχ-θε, *ordonnez;* ἐγρ-ήγορ-θε, *veillez;* γέν-το, *il prit*, etc., etc.

On rattache ordinairement ces formes aux verbes

1. Nous retrouvons le σ radical du verbe substantif dans le latin *sum*, pour *es-um*, *es*, *es-t*, etc, et dans le sanscrit *as-mi*, *as-i*, *as-ti*, etc. En sanscrit, de même qu'en latin, le radical du verbe substantif perd sa voyelle initiale dans un grand nombre de ses formes, par exemple au duel et au pluriel du présent de la forme active (la 3e pers. du plur. est *santi*, comparez le latin *sunt* et l'allemand *sind*), dans tout le présent de la forme moyenne, au potentiel, etc. (voy. p. 132.) — Le σ de ἧμαι (ἧσ-μαι) s'est conservé dans le sanscrit *âs-é*, je suis assis; *âs-té*, il est assis, etc. La chute de la sifflante est du reste assez rare en grec, hors des cas d'assimilation (voy. Pott, *Etym. Forsch.*, t. II, p. 282).

ἄλλομαι, πάλλω, πέρθω, etc., et on les explique par des syncopes et par d'autres retranchements ou altérations; mais nous croyons plutôt que ce sont d'anciens débris de la conjugaison en μι. Les aoristes moyens ἄλ-το, πάλ-το, ὦρ-το, λέκ-το, δέκ-το, n'ont point d'augment, mais du reste ils sont formés comme ἔ-θε-το, ἔ-δο-το; les impératifs ὄρ-σο, λέξο (λέγ-σο), comme θέ-σο, δό-σο; les participes ὄρ-μενος, δέγ-μενος, comme θέ-μενος, δό-μενος. Dans les infinitifs πέρ-θαι, δέχ-θαι, et dans l'impératif ἐγρ-ήγορ-θε, le σ des désinences σθαι et σθε est supprimé, à cause du concours des consonnes, comme dans λε-λέχ-θαι, τε-τύφ-θαι; mais du reste ils sont formés comme θέ-σθαι, θέ-σθε.

§ 24.

II. VERBES EN ω (voy. la fin de la note 3 de la page 124).

La plupart des verbes en ω qui appartiennent à cette première classe ne subissent au présent aucune modification. Ceux qui sont formés d'une racine terminée par une voyelle allongent presque tous cette voyelle ou la remplacent par une diphthongue, au futur et aux temps qui se tirent du futur.

§ 25.

1° *Racines terminées par une voyelle.*

A.

δρά-ω, faire;
ζά-ω, vivre;
θά-ομαι, admirer;
θλά-ω, casser;
κά-ω, brûler;
κλά-ω, pleurer;

κλά-ω, rompre;	σχά-ω, couper;
κνά-ω, gratter;	τι-τρά-ω, trouer;
κτά-ομαι, acquérir;	φά-ω, luire;
μνά-ομαι, se souvenir;	φλά-ω, casser;
νά-ω, couler;	χρά-ομαι, se servir;
σά-ω, cribler;	χρά-ω, effleurer;
σμά-ω, essuyer;	ψά-ω, racler.
σπά-ω, tirer;	

A ces mots on peut joindre quelques temps de τείνω, *tendre*, et de κτείνω, *tuer*: τέ-τα-κα, τέ-τα-μαι, ἐ-τά-θην, ἔ-κτα-μαι, ἐ-κτά-θην; et quelques formes appartenant à des verbes défectueux, comme ἄ-ον, imparfait de l'inusité ἄ-ω, *souffler*; ἄ-σα, aor. de l'inusité ἄ-ω, *dormir*; βι-βᾷ (βι-βά-ει), *il marche*; βι-βῶν (βι-βά-ων), *marchant*; γέ-γα-α, *je suis né*; μέ-μα-α, *je désire*.

E.

βδέ-ω, puer;	πλέ-ω, naviguer;
δέ-ω, lier, manquer;	πνέ-ω, souffler;
ζέ-ω, bouillir;	ἔ-πρε-σε (de l'inus. πρέ-ω), il brûla;
θέ-ω, courir;	ῥέ-ω, couler;
θρέ-ω, crier;	ῥη-θείς (de l'inus. ῥέ-ω), dit;
κλέ-ομαι, être connu;	τρέ-ω, trembler;
νέ-ομαι, aller;	φλέ-ω, regorger;
νέ-ω, nager;	(εἰσ-)φρέ-ω, entrer;
νέ-ω, filer, entasser;	χέ-ω, verser.
ξέ-ω, racler;	

On pourrait encore ajouter à cette liste la forme exceptionnelle βέ-ομαι, je vivrai, que quelques grammairiens considèrent comme une altération poétique de βήσομαι, futur de βαίνω.

Ι (αι, ει, οι).

δί-ω, craindre;	τί-ω, honorer;
κί-ω, aller;	φθί-ω, corrompre;
κέ-κρι-κα (parf. de κρίνω), juger;	χλί-ω, être paré;
πι-εῖν (aor. 2 de πί-νω), boire;	χρί-ω, oindre.
πρί-ω, scier;	

γαί-ω, se réjouir;	μαί-ομαι, chercher;
δαί-ω, partager;	ναί-ω, habiter;
δαί-ω, brûler;	παί-ω, frapper;
καί-ω, brûler;	πταί-ω, heurter;
κλαί-ω, pleurer;	ῥαί-ω, détruire.
κναί-ω, gratter;	

κεί-ω, fendre;	σεί-ω, secouer.
κλεί-ω, fermer;	

οἶ-σω (fut. de φέρω), je porterai;	οἴ-ομαι, penser.

Ο.

λό-ε, il lava;	χό-ω, amonceler.
σό-ω, sauver;	

Joignez à ces mots le parfait de πίνω, *boire*, πέ-πω-κα, et plusieurs temps de βιβρώσκω, *manger*, γιγνώσκω, *connaître*, τιτρώσκω, *percer*, χρώζω, *colorer*, ζώννυμι, *ceindre*, ῥώννυμι, *fortifier*.

Υ (αυ, ευ, ου).

βλύ-ω, βρύ-ω, sourdre;	κύ-ω, enfanter;
βύ-ω, boucher;	λύ-ω, délier;
δύ-ω, entrer;	μύ-ω, être fermé;
θύ-ω, sacrifier;	πέ-πλυ-κα (parf. de πλύνω), laver;
κλύ-ω, entendre;	πτύ-ω, cracher;

ῥύ-ομαι, tirer;
τρύ-ω, user;
ὕ-ω, pleuvoir;
φλύ-ω, bouillir;
φύ-ω, faire naître.

αὔ-ω, allumer;
θραύ-ω, briser;
(ἀπο-)λαύ-ω, jouir;
παύ-ω, faire cesser;
χναύ-ω, ronger;
χραύ-ω, effleurer;
ψαύ-ω, toucher.

γεύ-ω, faire goûter;
δεύ-ω, mouiller;
εὔ-ω, griller;
λεύ-ω, lapider;
νεύ-ω, incliner la tête;
σεύ-ω, mettre en mouvement;
(περι-)φλεύ-ω, brûler autour.

κρού-ω, frapper;
λού-ω, laver.

§ 26.

Remarques.

I. Parmi les verbes dont la désinence est précédée d'une diphthongue, il y en a un grand nombre où cette diphthongue n'appartient pas à la racine, et n'est qu'une altération de la voyelle radicale. Ainsi à côté de καίω, κλαίω, κναίω, nous trouvons κάω, κλάω, κνάω; à côté de μαίομαι, le parfait μέμαα; ψαύω n'est probablement qu'une modification de ψάω; χραύω de χράω; σεύω nous offre les formes ἔσσυμαι, ἐσύθην; auprès de λούω, nous trouvons la forme antique λόε; auprès de χραύ-ω, un aoriste ἔ-χρα-ον, etc.

II. Les verbes en άω dans lesquels l'α est précédé d'un ρ ou d'un λ, gardent cet α au futur et aux temps qui se forment du futur, à l'exception de χράω et de χράομαι qui font au futur χρή-σω et χρή-σομαι, et de κλάω, *pleurer*, κάω, *brûler*, qui font au futur κλαύ-σομαι, καύ-σω. Les verbes νάω et σπάω gardent aussi l'α à

tous leurs temps; les autres le changent en η au futur et aux temps qui s'en tirent.

Dans τιτράω, τι est un redoublement qui n'appartient qu'au présent et à l'imparfait; le futur est τρή-σω, le parfait passif τέ-τρη-μαι. Au reste τι-τρά-ω est une forme rare; la forme ordinaire est τετραίνω, τιτραίνω.

III. L'ε de plusieurs verbes en έω qui appartiennent à cette première classe, se change à certains temps en ευ, à d'autres en υ. Ainsi θέ-ω fait au futur θεύ-σομαι; νέ-ω, *nager*, νεύ-σομαι; πλέ-ω, πλεύ-σομαι; πνέ-ω et χέ-ω font au futur πνεύ-σω, χεύ-σω, au parfait passif πέ-πνυ-μαι, κέ-χυ-μαι; ῥέ-ω fait au futur ῥεύ-σομαι et ῥυ-ήσομαι.

Quant au verbe νέ-ομαι, *aller*, son futur est νεί-σομαι.

§ 27.

2° *Racines terminées par une consonne.*

Il y a un grand nombre de verbes qui se forment d'une racine terminée par une consonne, et d'une désinence verbale, sans insérer ni suffixe, ni lettre formative entre cette racine et cette désinence.

Parmi ces verbes, les uns ne font subir aucune modification ni aux voyelles, ni aux consonnes de leur racine.

EXEMPLES.

σέβ-ομαι, vénérer;	ἄντ-ομαι, rencontrer;
βλέ-πω, voir;	ὄθ-ομαι, s'inquiéter;
γράφ-ω, écrire;	θέλ-ω, vouloir;
ἄγ-ω, conduire;	νέμ-ω, distribuer;
ἕλκ-ω, tirer;	μέν-ω, rester;
γλίχ-ομαι, désirer;	θέρ-ομαι, se chauffer.
ἔδ-ω, manger;	

D'autres allongent ou transforment la voyelle de la racine.

EXEMPLES.

ἄν-ω (α long), achever (ἄν-οιτο[1], α bref);
τρίϐ-ω (ι long), broyer (ἐ-τρίϐ-ην, ι bref);
φρύγ-ω (υ long), griller (ἐ-φρύγ-ην, υ bref);
τήκ-ω, fondre (ἐ-τάκ-ην);
τρώγ-ω, ronger (ἐ-τράγ-ην);
στείχ-ω, aller en ordre (ἔ-στιχ-ον);
λείπ-ω, laisser (ἔ-λιπ-ον);
εἶπ-ον[2], dire (ἔπ-ος, parole);
φεύγ-ω, fuir (ἔ-φυγ-ον);
αἴρ-ω, lever (ἄρ-εσθαι).

Quelques-uns modifient la consonne finale de la racine.

EXEMPLES.

ϐρύχ-ω, mordre (ἔ-ϐρυχ-ε);
ψύχ-ω, souffler (ἐ-ψύγ-ην et ἐ-ψύχ-ην);
τέ-θηπ-α, s'étonner (ἔ-ταφ-ον);
κράζ-ω, crier (ἔ-κραγ-ον);
φλάζ-ω, éclater (ἔ-φλαδ-ον);
νίζ-ω, laver (νίψω pour νίπ-σω);
πράσσ-ω, agir (πέ-πραγ-α)[3].

1. Homère, *Il.*, XVIII, 473.

2. Nous ne considérons pas ει comme un simple augment, parce que cette diphthongue se conserve à tous les modes de cet aoriste second : impérat. εἰπέ, infinitif εἰπεῖν, participe εἰπών.

3. Quand on compare les racines de la langue grecque à celles des autres langues, il devient évident que plusieurs des verbes que nous citons pour exemples, et que nous donnons ici comme formés d'une racine et d'une désinence, ne sont pas réellement primitifs et renferment déjà des lettres formatives. Il y en a même qu'on peut, sans sortir du grec, ramener à des formes plus simples. Ainsi il est très-probable que γράφω, *écrire, graver*, se rattache à γρά-ω, *ronger*, ou à χρά-ω, *effleurer*; que γλίχομαι,

§ 28.

Remarques.

1. Dans les exemples que nous venons de citer, se trouvent des racines terminées par des labiales, des gutturales, des dentales, des liquides. La consonne double ζ, et les deux σ (qui chez les Attiques se remplacent par deux τ), ne terminent que des radicaux modifiés, et tiennent toujours la place de quelque autre lettre.

Il n'y a que quatre verbes grecs dont le radical soit terminé par un seul σ : τέρσ-ομαι, *sécher*, *devenir sec*; αὔξ-ω ou ἀέξ-ω, *augmenter*; ἀλέξ-ω, *repousser*, *secourir*; ἕψ-ω, *cuire*[1]. Dans ces verbes, le σ ne fait pas partie de

désirer, vient de λίσσομαι, *prier*; τρώγω, *ronger*, de τι-τρά-ω, *percer*; τέθηπα, *s'étonner*, de θά-ομαι, qui a le même sens. Mais, nous l'avons déjà dit, nous ne voulons pas pousser l'analyse jusqu'à des conjectures qui pourraient paraître problématiques. Elles nous fourniraient sans doute quelques faits curieux, mais, pour la langue grecque en particulier, des faits isolés, d'où il ne pourrait sortir, pour notre objet, aucune règle vraiment utile. Toutefois, nous devons ici faire remarquer, d'une manière générale, qu'il ne se trouve guère en grec de verbes véritablement primitifs que dans la conjugaison en μι (voy., dans la *Gramm. compar.* de M. Bopp, la partie où l'auteur traite des Racines, *von den Wurzeln*). Les voyelles initiales des désinences des verbes en ω étaient réellement dans le principe, comme on le voit en comparant le grec au sanscrit, des lettres formatives; mais, si l'on considère la langue grecque à part et en elle-même, on peut dire qu'elle n'avait plus conscience de la valeur dérivative de ces voyelles, et c'est pour cela que nous avons placé un certain nombre de verbes en ω parmi les verbes primitifs.

1. MM. Pott et Benfey rapprochent avec raison le radical αὐξ des verbes αὔξ-ω et αὐξ-άν-ω, du gothique *vahs-jan* (αυ est en effet

la racine; c'est une lettre formative qui, comme le σ du futur, ajoute au sens du verbe une idée d'avenir : en effet *cuire* signifie *préparer des aliments pour qu'ils soient plus tard bons à manger ; augmenter*

parfois en grec un représentant du sanscrit et du gothique *va*). Quant au thème du verbe *vahs(jan)*, il serait la forme régulière du désidératif de la racine sanscrite *vah*. En sanscrit même, nous trouvons dans la liste des racines la forme *vaksh*, avec le sens de « croître », et au parfait d' « être grand (fort) » (voy. les *Radices linguæ sanscritæ* de M. Westergaard, p. 296); et cette racine paraît bien être le dérivé désidératif de la racine plus simple *vah*. Si nous remontons encore au sanscrit pour τέρσ-ομαι, « devenir sec », nous trouvons que ce verbe doit avoir primitivement pour sens « être altéré » ; τερσ est le guna régulier de *trish*, racine indienne qui signifie « avoir soif ». Comparez l'allemand *Durs-t*, *durs-t-en*. Ἕψω a sans doute aussi un σ désidératif ; il pourrait bien être pour πέψω (πέπ-σ-ω), qui serait dérivé de πέπ(τ)ω, « cuire ». En sanscrit, c'est *pac* (*patch*) qui répond au grec πεπ ; le π grec est un des substituts de la palatale sanscrite *c* (*tch*). — Enfin, pour ἀλέξ-ω, qui a beaucoup de rapport avec le radical du datif ἀλκ-ί et de la forme verbale redoublée ἀλ-αλκ-εῖν, etc., on est remonté au sanscrit *raksh*, « défendre, secourir » (voy. Benfey, *Gr. Wurzell.*, I, p. 109). Il y a identité de sens, mais, au premier aspect, il y a un désaccord bien sensible dans la forme ; toutefois, quand on sait que le ξ remplace ordinairement le groupe sanscrit *ksh*, et qu'en passant d'une langue dans une autre, la métathèse est un phénomène presque régulier, on voit que *raksh* nous donnerait tout naturellement ἀρξ (comparez le latin *arc*, dans *arc-eo*). Il ne reste donc qu'une seule anomalie, le changement de ρ en λ, et je n'ai pas besoin de rappeler qu'il n'y a rien de plus ordinaire que ces permutations des liquides. Les langues néo-latines s'en font comme un jeu, et il est vraiment inutile d'en donner des exemples. Dans le fameux *sangre azul* ou « sang bleu » des Espagnols, nous avons un *r* pour un *n* (cf. *sanguis*, *sanguin-is*), et si nous rapprochons *azul* du français *azur*, un *l* en place d'un *r* ; on sait que les Italiens disent à la fois *veneno* et *veleno*, « venin, poison », *melancolia* et *melanconia*, *malinconia*, « mélancolie », etc., etc.

signifie *donner un développement qui fera parvenir un objet à tel ou tel point de grandeur*, etc., et ainsi des autres. Ces verbes n'appartiennent donc pas à la première, mais à la seconde classe. Ce qui prouve qu'ils sont dérivés, c'est que nous trouvons, soit en grec, soit en latin, des mots de sens analogue qui n'ont point le σ. Ainsi nous pouvons rapprocher d'ἀλέξω la forme ἀλ-αλκ-εῖν, qui lui sert d'aoriste 2; comparez à ἕψω le verbe πέπ-τ-ω (forme ancienne πέσσω), qui a le même sens; à τέρσομαι, le latin *torreo;* à αὔξω, le latin *augeo*. Un autre signe de dérivation de trois de ces verbes, c'est la forme de leurs futurs et des temps qui s'en tirent : αὐξ-ή-σω, ἀεξ-ή-σω, ἀλεξ-ή-σω, ἑψ-ή-σω. Cette forme présuppose les radicaux αὐξε ou αὔξα, ἀλεξε, ἑψε, radicaux qui ne peuvent pas être primitifs.

II. Les modifications que peuvent subir les racines sont, pour les voyelles, l'allongement de l'ι, de l'υ, de l'α; le changement d'α en ε, d'ε en ο, d'α en η ou en ω; d'ι ou d'ε en ει, d'υ en ευ, d'α en αι ou en αυ, d'ο en ου; pour les consonnes, le remplacement d'une labiale ou d'une gutturale par une autre consonne du même ordre, mais d'un degré différent; le changement d'une labiale, d'une gutturale ou d'une dentale en ζ; le changement d'une gutturale en σσ (ττ)[1].

III. Dans la plupart des verbes où la racine est modifiée, un ou plusieurs temps nous offrent cette racine dans son état pur et primitif[2]. Ainsi la voyelle

1. Les muettes, remplacées par ζ, σσ, étaient probablement suivies, dans le principe, d'un *i* voyelle ou d'un *i* consonne (§ 41, 4e note).

2. Au moins, comme j'ai eu plusieurs fois l'occasion de le dire, si nous ne sortons pas de la langue grecque. Voy. la fin de la note 3 de la p. 124.

radicale est modifiée au présent, au futur, etc., du verbe λείπ-ω, *laisser*, mais elle ne l'est pas à l'aoriste 2 ἔ-λιπ-ον; la voyelle et la consonne du radical sont altérées dans le parfait 2 τέ-θη-πα, mais elles ne le sont pas à l'aoriste 2 ἔ-ταφ-ον.

IV. La plupart des verbes non contractes, dont le présent et l'imparfait se forment au moyen de l'insertion d'un suffixe, appartiennent à cette première classe par tous leurs autres temps. Ainsi λαμβ-άν-ω (imparf. ἐ-λάμβ-αν-ον), fait à l'aoriste 2 ἔ-λαβ-ον, au futur λήψομαι (λήβ-σομαι), etc.; δεικ-νύ-ω, δείκ-νυ-μι, fait au futur δείξω (δείκ-σω), à l'aoriste ἔ-δειξα (ἔ-δεικ-σα), etc.

Ce que nous venons de dire des verbes non contractes s'applique aussi à quelques verbes contractes, par exemple, à δοκ-έ-ω, *paraître*, qui fait au futur δοκ-ή-σω et δόξω (δόκ-σω); à γαμ-έ-ω, *épouser*, qui fait à l'aoriste 1 ἐ-γήμ-α; à μυκ-ά-ομαι, *mugir*, qui fait à l'aoriste 2 ἔ-μυκ-ον, au parfait 2 μέ-μυκ-α, etc.

V. Un petit nombre de verbes en ω de la première classe prennent un redoublement, qui se compose d'un ι, précédé de la première consonne du radical. Exemples : γίγνομαι (pour γι-γέν-ομαι), *naître*; μίμνω (pour μι-μέ-νω), *rester*; πίπτω (pour πι-πέτ-ω), *tomber*.

VI. Dans les aoristes seconds σχεῖν, σχέσθαι, *avoir*, σπέσθαι, *suivre*, la racine, au premier aspect, paraît n'avoir pas de voyelle, et se composer seulement des consonnes σχ, σπ. Mais ou bien ces formes verbales ont perdu la voyelle initiale, que nous retrouvons dans ἔχω et dans ἕπομαι, ou bien, ce qui est plus probable, les voyelles que l'on considère comme le commencement de la désinence (σχ-έσθαι, σπ-έσθαι), appartiennent aux racines, qui, cette supposition admise, seraient non pas σχ, σπ, mais σχε et σπε, de

même que, dans θέσθαι, δόσθαι, les racines sont θε et δο. Il résulterait de là que ces aoristes devraient appartenir à la conjugaison en μι (et en effet ἔσχον la suit encore dans quelques formes : par exemple, à l'impératif σχές[1], et en partie à l'optatif σχοίην); et ce serait par suite d'une de ces confusions irrégulières que l'usage introduit dans les langues, que la plupart de leurs modes auraient pris les désinences plus modernes des verbes en ω.

VII. Nous n'avons cité pour exemples que des verbes dont le radical est monosyllabique. Il n'est pas probable que, parmi ceux dont le radical a deux syllabes, il y en ait aussi qui appartiennent à cette classe. Comme d'ailleurs les verbes de ce genre qu'on pourrait essayer d'y faire rentrer sont, en général, d'origine obscure, et que leur étymologie pourrait donner lieu à des discussions, nous n'avons pas cru devoir nous en occuper dans ce traité.

§ 28 *bis.*

NOTIONS COMPARATIVES.

Sur les verbes formés d'une racine et d'une désinence de conjugaison, sans suffixe, ni lettres formatives.

1° *Sanscrit.* Pour bien comprendre ce que nous aurons à dire des verbes sanscrits, il faut savoir que leur conjugaison se divise en deux parties, l'une composée des temps qu'on a nommés généraux,

1. L'aoriste second εἰπεῖν, *dire*, nous offre de même un impératif σπές, qui a la même signification que la forme plus usitée, εἰπέ.

l'autre des temps spéciaux. Les temps spéciaux sont l'indicatif présent, le potentiel, l'impératif, et l'un des trois prétérits de l'indicatif, celui qu'on appelle le prétérit augmenté uni-forme. Les six autres temps, à savoir, le prétérit augmenté multi-forme, le parfait, le futur premier et le futur second, le précatif et le conditionnel, sont les temps généraux. Voici la raison de cette distinction. Pour les temps généraux, il n'y a, en sanscrit, qu'un seul mode de conjugaison : toutes les classes de verbes, en faisant toutefois une certaine réserve pour la 10ᵉ (il y en a en tout dix), forment leurs six temps généraux ou communs de la même manière, c'est-à-dire, en ajoutant simplement les désinences à la racine, sans autre modification que les altérations euphoniques que peut occasionner la rencontre des lettres de la racine avec les lettres de la désinence. C'est pour les quatre temps spéciaux seulement que les verbes se divisent en dix classes, comme nous venons de le dire. Ces classes se distinguent les unes des autres par les caractères suivants, que nous nous contentons d'indiquer ici, pour le moment, d'une manière sommaire.

Sept classes (la 1ʳᵉ, la 4ᵉ, la 5ᵉ, la 6ᵉ, la 8ᵉ, la 9ᵉ et la 10ᵉ) insèrent une lettre ou une syllabe entre la racine et la désinence.

Une (la 7ᵉ) insère une nasale dans la racine même, devant la consonne finale.

Deux (la 2ᵉ et la 3ᵉ) joignent immédiatement les désinences à la racine. Elles diffèrent l'une de l'autre, en ce que la 3ᵉ prend un redoublement, tandis que la 2ᵉ n'en a pas.

Toutes ces classes peuvent se ramener, pour les

temps spéciaux, à quatre grandes conjugaisons[1] (il n'y en a qu'une, nous l'avons dit, pour les temps généraux). La 1re renferme les verbes qui ajoutent à la racine la voyelle *a* ou une syllabe terminée par un *a*; la 2e, ceux qui joignent les désinences immédiatement à la racine; la 3e, ceux qui insèrent la voyelle *u* ou une syllabe terminée par cette voyelle (c'est-à-dire *nu*); la 4e, ceux qui insèrent à certaines de leurs formes *nd*, à d'autres *nt*.

De ces quatre conjugaisons, la première correspond à la conjugaison grecque en ω; les trois autres, à la conjugaison grecque en μι[2].

Nous avons déjà eu l'occasion de faire plus haut une remarque qui montre que certains verbes de la langue grecque ont aussi des temps généraux et des temps spéciaux (voy. § 28, IV.) En effet, un grand nombre de racines en grec se modifient par l'addition de lettres ou de suffixes, soit ajoutés, soit intercalés, au présent de tous les modes et à l'imparfait, et reparaissent sous leur forme simple, ou du moins sous une forme plus simple, aux autres temps. Ainsi λαμβ-άν-ω, ἔ-λαβ-ον, τυγχ-άν-ω, ἔ-τυχ-ον. Λαμβάνω, τυγχάνω, ἐλάμβανον, ἐτύγχανον, sont des temps spéciaux, formés d'une manière propre à certaines classes de racines; ἔλαβον, ἔτυχον, des temps généraux (voy. § 224 *bis*).

D'après ce qui précède, c'est dans la deuxième grande conjugaison, c'est-à-dire, dans la 2e et la 3e classe que nous chercherons les verbes sanscrits qui répondent, dans toute leur conjugaison, à ceux que

1. Voy. M. Bopp, *Grammatica critica linguæ sanscritæ*, § 303.

2. Voy. encore M. Bopp, *Kritische Grammatik der Sanskrita-Sprache, in kürzerer Fassung*, § 276.

nous avons nommés en grec des verbes primitifs, c'est-à-dire, formés par la simple addition d'une désinence de conjugaison, sans qu'on ajoute ni n'insère de suffixes ou de lettres formatives. Ces deux classes ne sont pas très-riches en sanscrit : la 2e ne renferme pas plus de soixante-dix racines ; la 3e en compte environ vingt-quatre.

EXEMPLES.

1° *Verbes sans redoublement* (2e classe).

R. *i*, aller ; indic. prés. (forme active), sing. *é-mi*, *é-shi*, *é-ti* ;
duel. *i-vas*, *i-thas*, *i-tas* ;
plur. *i-mas*, *i-tha*, *y-anti*[1] ;

R. *as*, être ; indic. prés., sing. *as-mi*, *asi* (pour *as-si*, cf. dor. ἐσ-σί), *as-ti* ;
duel. *s-vas*, *s-thas*, *s-tas* ;
plur. *s-mas*, *s-tha*, *s-anti*[2] ;

R. *pâ*, protéger ; indic. prés. *pâ-mi*, je protége ; impératif *pâ-hi*, *protége* ;

R. *ad*, manger ; *ad-mi*, je mange ; *at-ti* (pour *ad-ti*), il mange ;

R. *vac* (*vatch*), parler ; *vac-mi*, je parle ; *vak-ti*, il parle, etc.

2° *Verbes avec redoublement* (3e classe).

R. *dhâ*, poser ; indic. prés. (forme act.), sing. *da-dhâ-mi*, *da-dhâ-si*, *da-dhâ-ti* ;

R. *dâ*, donner ; *da-dâ-mi*, je donne ; *da-d-mas*[3], nous donnons ;

R. *bhî*, craindre ; *bi-bhê-mi*, je crains ; *bi-bhê-ti*, il craint ;

R. *jan* (*djan*), engendrer ; *ja-jan-mi*, *ja-jan-ti* ;

R. *vish*, visiter, etc. ; *vé-vêsh-mi*, *vé-vêsh-ti*, etc.

1. La semi-voyelle *y* remplace la voyelle *i* devant les désinences qui commencent par une voyelle.

2. Remarquez la chute de l'*a* initial d'*as*, au duel et au pluriel. Le latin perd sa voyelle à la première personne du singulier, où le sanscrit la garde : *sum* pour *es-um* ; mais il la conserve à la deuxième du pluriel, *es-tis*, où le sanscrit fait *s-tha*.

3. *Dâ* et *dhâ* perdent, dans quelques-unes de leurs formes, leur *â* final.

Remarque.

M. Bopp divise les désinences de la conjugaison sanscrite en légères et en graves ou lourdes, et cette différence de nature entre les désinences lui donne le moyen d'expliquer ingénieusement, par une sorte de compensation et de loi d'équilibre, certaines altérations de la racine. Les désinences légères sont les désinences du singulier de l'actif, à l'exception de la première personne de l'impératif; les lourdes sont celles des deux autres nombres à l'actif, et des trois nombres au moyen. Dans les verbes de la 2ᵉ et de la 3ᵉ classe, quand la voyelle de la racine est susceptible de *guna* (voyez p. 23, note 1), elle subit cette altération devant les désinences légères. Voilà pourquoi la racine *i* fait au singulier *é-mi*, etc., tandis qu'au duel et au pluriel elle conserve sa voyelle brève : *i-vas*, *i-mas*, etc.[1] (comparez sing. εἶ-μι, plur. ἴ-μεν).

Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'en grec, comme en sanscrit, parmi les verbes primitifs, les uns ont un redoublement et répondent à la 3ᵉ classe des grammairiens indiens (τί-θη-μι, δί-δω-μι); tandis que les autres n'en ont pas et répondent à la 2ᵉ (εἰμί, pour ἐσμί, *être*; εἶμι, *aller*; φημί, *dire*).

On voit en outre, comme nous l'avons déjà montré dans εἶμι, qu'en grec, comme en sanscrit également,

1. La lettre *a*, comme je l'ai dit, n'est pas susceptible de *guna* : voilà pourquoi la voyelle ne change point dans *ad*, *as*, *vac*. Remarquez que *vish* prend le guna, à la fois dans son redoublement et dans son radical : *vé-vésh-mi*. Cette irrégularité lui est commune avec deux autres racines.

le radical s'allonge devant les désinences du singulier (φη-μί, φή-ς, φη-σί), et qu'il reprend sa voyelle brève devant les désinences du pluriel et du duel (φα-μέν, φα-τέ, φα-σί, etc.).

2° *Latin.* Nous venons de voir qu'en sanscrit même il n'y avait qu'un petit nombre de racines appartenant à cette conjugaison primitive qui joint immédiatement la terminaison à l'élément radical[1]. Comme, pour les racines terminées par une consonne, la flexion est en général plus commode et plus facile au moyen d'une voyelle intercalée, il ne faut pas s'étonner que la plupart des verbes primitifs des autres langues de la famille aient été peu à peu remplacés par des verbes dérivés, ou plutôt de formation secondaire, où l'interposition soit d'une voyelle, soit d'une syllabe terminée par une voyelle, vient aider la liaison de la désinence à la racine.

Le latin n'a conservé qu'un petit nombre de restes du type de conjugaison dont nous parlons ici : parmi les racines terminées par une voyelle : *da-re*, *sta-re*, *i-re*, *in-qua-m* (qui a pour racine *qua*, affaibli presque partout en *qui*); parmi les racines terminées par une consonne : le verbe *s-um*, *es*, *es-t*, etc., et quelques vieilles formes conservées dans les verbes *fero* (*fer-s*, *fer-t*, *fer-tis*, *fer-to*, *fer-re*, etc.); *volo*, dont la racine a tantôt un *e* et tantôt un *u*, *vel*, *vul* (*vul-t*, *vul-tis*, *vel-le*, *vel-lem*, dans

1. Environ 70 d'une part et 24 de l'autre. C'est un bien petit nombre, en comparaison de la 1re classe, qui en renferme à elle seule un millier, près de la moitié de toutes les racines sanscrites. Cette 1re classe est, comme nous l'avons dit, celle des verbes qui, aux temps spéciaux, insèrent un *a* entre la racine et les désinences.

ces deux dernières formes il y a eu assimilation de la première consonne de la désinence); *edo*, manger (*es*, *est*, *estis*, *esto*, *este*, *esse*, *essem*, etc., *estur*, pour *editur;* comparez le sanscrit *ad*[1]).

On serait tenté d'ajouter à la liste quelques personnes de *queo* et de *fio;* mais la quantité de l'*ī*, qui est long même au pluriel, montre qu'il y a le plus souvent une contraction.

Les verbes que nous venons de citer n'ont pas de redoublement et répondraient à la 2e classe sanscrite. Il est remarquable que, parmi les thèmes verbaux latins qui prennent un redoublement, il n'y ait tout au plus que le verbe *bi-bo*; *bi-bi-s*, *bi-bi-t*, etc, qu'on puisse, jusqu'à un certain point et dans une partie seulement de sa conjugaison, regarder comme primitif et formé sans lettres dérivatives. Les autres appartiennent à des conjugaisons qui ont évidemment des voyelles intercalées : *me-mor-a-re*, *su-surr-a-re*, *ti-tub-a-re*, *ul-ul-a-re*, *gi-gn-e-re* (pour *gi-gen-e-re*, parf. *gen-ui*, supin *gen-i-tum*), etc.[2]

Comme la langue sanscrite nous offre elle-même quelques racines de la 2e classe qui insèrent un *i* devant leur désinence (comme *ród-i-mi*, « je pleure », de la racine *rud*), on pourrait croire que toute la 3e conjugaison latine se forme de même et que les *i* de *leg-i-s*, *leg-i-t*, etc., sont des voyelles de liaison; mais je pense que M. Bopp a raison de croire que ce mode de flexion verbale en latin est plutôt celui qui

1. Voy. la *Gramm. compar.* de M. Bopp, § 109a, 3, p. 117.

2. Voy. M. Düntzer, *Lehre der lat. Wortbild. und Komposit.* 1ster Th., p. 15.

3. Voy. Bopp, *ibid.* et p. 114, p. 720.

imite la 1re classe sanscrite. Seulement, entre tous les types de conjugaison, c'est le plus léger, le moins augmenté, celui qui se rapproche le plus de la forme des verbes primitifs.

Nous avons montré que les verbes grecs, de même que les verbes sanscrits, avaient des temps spéciaux et des temps généraux. Nous pouvons en dire autant de la conjugaison latine. Les différences d'une classe à une autre portent particulièrement sur les temps que M. Burnouf, dans sa Grammaire latine (voy. § 42, II) appelle les *temps de la 1re série*, c'est-à-dire, sur le présent, l'imparfait et le futur; les autres temps, c'est-à-dire, le parfait, le plus-que-parfait, le futur antérieur, ont dans toutes les classes une conjugaison commune; seulement, dans quelques-unes, la voyelle formative (l'*a* dans la 1re, l'*i* dans la 4e) se conserve dans les deux séries. De même, en sanscrit, la 10e classe, qui intercale aux temps spéciaux *aya*, garde une partie de cette addition, je veux dire *ay*, aux temps généraux.

3° *Allemand*. Les dialectes germaniques ont une conjugaison forte et une conjugaison faible. La première, qui est ainsi nommée parce que la racine y a plus de poids, que les désinences et les lettres formatives y sont ou nulles ou légères, pourrait aussi se nommer la conjugaison primitive. Au moins en a-elle, à certaines formes, surtout quand on ne sort pas de l'allemand, toutes les apparences. Son prétérit, à la 1re et à la 3e personne du singulier, n'a pas de désinence du tout, et se contente, pour marquer la différence de temps, de l'altération de la voyelle qu'on appelle en allemand l'*Ablaut* (mot qui veut dire littéralement *la déviation du son*). La 2e personne

du singulier prend pour toute désinence, en gothique, la dentale *t*; dans l'allemand d'aujourd'hui, (*e*)*st*.

On voit par là que, dans aucune langue, l'altération de la voyelle radicale n'est plus importante et plus significative qu'en allemand : elle suffit parfois à elle seule, je le répète, à marquer le temps. C'est surtout dans le gothique que l'*Ablaut* déploie toute sa richesse et toute sa variété. Il y forme six séries, où trois ou même quatre voyelles alternent entre elles dans le thème verbal.

EXEMPLES.

Infinitif : *nim-an* (dans l'allemand actuel *nehmen*), prendre.
Indicatif : présent, sing. *nim-a*, *nim-is*, *nim-ith*.
prétérit, sing. *nam*, *nam-t*, *nam*.

Au duel, ainsi qu'au pluriel, du prétérit de l'indicatif, et dans tout le prétérit du subjonctif, l'*a* de *nim-an* se change en *e* :

Prétérit de l'indicatif, duel, *nem-u*, *nem-uts*.
pluriel, *nem-um*, *nem-uth*, *nem-un*.

Les altérations de ce verbe et de ceux de sa classe se bornent, dans les modes personnels, aux trois voyelles *i*, *a*, *e*; mais au participe passé, ou mieux passif, il prend *u* : *num-ans*.

Les âges postérieurs de la langue ont, comme l'on sait, conservé, comme moyens de flexion, ces permutations des voyelles de la racine. C'est peut-être même le trait le plus distinctif de la branche tudesque, une de ses ressources les plus faciles et une de ses plus grandes beautés de structure intime. Tous les idiomes germaniques, sans exception, ont gardé

jusqu'à nos jours toute l'échelle des modifications, les six séries que nous avons comptées dans le gothique. Dans l'allemand d'aujourd'hui, comme dans Ulfilas, nous voyons passer les racines de la conjugaison forte par des transformations ou identiques ou analogues à celles que nous venons d'énumérer dans *nim-an*.

EXEMPLE.

infinitif : *sing-en*, chanter;
participe passé : *ge-sun-gen*;
prétérit { indicatif : *ich sang*;
subjonctif : *ich sange*.

Nous avons insisté sur ce procédé et sur son rôle en allemand, parce que c'est le principe le plus puissant à la fois et le plus simple de formation primitive ou primaire[1], et que nulle part, comme nous l'avons dit, nous ne le voyons se déployer plus richement que dans les idiomes de race germanique. M. J. Grimm a trouvé plus de six cent cinquante racines capables de ce genre d'altération. Elles forment, comme il le dit avec raison, le plus solide fondement, la force la plus réelle de la langue allemande. Aucun autre de nos idiomes modernes n'offre un nombre aussi considérable de racines relativement primitives ou du moins ayant ainsi gardé, dans une partie de leur conjugaison, cette énergie de flexion radicale.

On a remarqué que, dans un grand nombre de

1 M. J. Grimm (*D. gramm*, t II, p. 1), dit que toute formation intérieure des mots ne peut reposer que sur ce qu'il appelle le *vocalisme*, le jeu des voyelles : « Alle innere wortbildung kann nur in dem vocalismus gesucht werden.... Innere wortbildung beruhet auf dem verhältnisse des lauts und ablauts. »

langues, les verbes de formation première ont le plus ordinairement le sens intransitif. C'est aussi un des caractères de la conjugaison gothique. La plupart des verbes forts y sont intransitifs, et, pour passer dans la classe des transitifs, ils prennent des signes de dérivation et entrent dans la conjugaison faible. Ainsi *vak-an* signifie « veiller »; et *vak-j-an* (forme que nous trouvons dans le composé *us-vak-j-an*) prend le sens d'« éveiller », puis la même racine peut adopter encore un troisième type, où le sens redevient neutre, avec une teinte de passif : *vak-n-an* (dans le composé *ga-vak-n-an*), « (être éveillé) s'éveiller[1] ».

§ 29.

C. *PARTICULES.*

Toutes les particules formées sans adjonction de suffixes appartiennent à la première classe.

Les particules de ce genre peuvent se diviser en cinq espèces. Ce sont : 1° des interjections, 2° des adverbes, 3° des prépositions, 4° des conjonctions, 5° des particules inséparables.

§ 30.

INTERJECTIONS.

Les interjections véritables, comme ὦ, ἆ, αἶ, οἴ, etc., sont des cris de joie, de douleur, etc., plutôt que

1. *Vak-an*, dans Ulfilas, traduit les verbes grecs γρηγορεῖν et ἀγρυπνεῖν; *us-vak-j-an*, ἐξυπνίζειν; et *ga-vak-n-an*, διαγρηγορεῖν.

des mots. On ne peut donc pas songer à les décomposer. Il serait inutile aussi d'en donner ici la liste; on la trouvera dans les grammaires[1].

Quant aux verbes et aux autres espèces de mots qui, comme ἄγε, φέρε, *allons*, sont employés dans un sens analogue à celui des interjections, ce n'est pas ici le lieu d'en traiter. Nous nous contenterons de faire remarquer que παπαί[2], est probablement un nominatif pluriel, qui, de même que πόποι, signifie peut-être *dieux! grands dieux!* et que εὖγε, *courage*, est composé des deux adverbes εὖ, *bien*, et γέ, *du moins, certes*.

§ 31.

ADVERBES, PRÉPOSITIONS ET CONJONCTIONS.

Nous n'entrerons pas non plus dans de longs détails sur les adverbes, les prépositions et les conjonctions qui sont formés sans addition de suffixes. Ces mots échappent aussi à l'analyse, du moins au genre d'analyse auquel nous voulons nous borner dans ce traité. Ce sont, par exemple, les adverbes οὐ, μή, *non;* ναί, *oui;* δή, ῥά, *certes;* μέν, *à la vérité;* γέ, *du moins;* νύ, *peut-être;* νῦν, *maintenant*, etc.; les prépositions ἐν, εἰς, ἐς, *dans;* ἐκ, *de;* σύν, *avec*, etc.; les conjonctions καί, τέ, *et;* ἤ, *ou;* δέ, *mais*, etc.

Nous ne parlons pas des adjectifs, des pronoms, etc., qui jouent dans le discours le rôle d'adverbes ou de conjonctions, comm ἀλλά, *mais*, qui est proprement le pluriel neutre de l'adjectif ἄλλος;

1. Voy. la Grammaire grecque de M. Burnouf, § 165.
2. Βαβαί est probablement le même mot, avec une prononciation différente.

ποῦ, ποῖ, πῆ, qui, comme nous l'avons dit plus haut, § 19, sont d'anciens cas du pronom πός, πή, πό, inusité au nominatif; οὖν, *donc* (pour ἐόν, ὄν), qui pourrait être le neutre du participe présent d'εἰμί, et signifier (*cela*) *étant*, etc., etc.

Enfin nous n'avons pas non plus à nous occuper, dans cette première classe, des particules composées : γάρ (de γέ-ἄρα), *car;* γοῦν (de γέ-οὖν), *c'est pourquoi*, etc., etc.

§ 32.

PARTICULES INSÉPARABLES.

Nous appelons particules inséparables certaines syllabes qui ne se trouvent pas à part dans le discours, mais qui, placées au commencement des mots, en modifient la signification. Les principales sont :

ἀ ou ἀν privatif; exemples : φίλος, *ami*, ἄ-φιλος, *sans ami;* ἄξιος, *digne*, ἀν-άξιος, *indigne;*

δυς, qui marque difficulté, peine, souffrance; exemple : τύχη, *fortune*, δυσ-τυχέω, *être malheureux;*

(Nous ne parlons pas d'εὖ, *bien*, qui est aussi d'un très-grand usage en composition. Ce n'est pas une particule inséparable, mais un adverbe, ou plutôt le neutre d'un adjectif, qui s'emploie souvent à part dans le discours.)

νε ou νη (parfois ἀνη-), qui marquent négation;

ἀρι, ἐρί, βου, βρι, δα, ζα, qui augmentent la force du simple.

§ 32 *bis.*

NOTIONS COMPARATIVES.

Sur les particules simples et primitives.

M. Bopp distingue, dans la famille indo-européenne, deux sortes de racines. Les unes, dit-il, servent à former à la fois des verbes et des noms (adjectifs et substantifs); des autres se tirent les pronoms, les prépositions primitives, les conjonctions et les particules. Il nomme les premières racines *verbales*, et les secondes racines *pronominales*, parce qu'elles expriment généralement une idée pronominale, qui se retrouve, plus ou moins cachée, dans les prépositions, les conjonctions et les particules. Les pronoms *simples* ne peuvent pas, ajoute-t-il, se ramener, ni quant au sens, ni quant à la forme, à quelque élément plus simple que leur radical. Leur thème de déclinaison est en même temps leur racine[1].

Le savant grammairien trouve aussi, dans les racines pronominales, l'origine des désinences de la flexion, soit des noms, soit des verbes, l'origine de

1. Voy. *Grammaire comparative*, § 105. — Cependant les grammairiens indiens, comme M. Bopp le fait remarquer lui-même, dérivent même les pronoms de racines verbales. Il y a, en effet, quelquefois identité de forme entre telle racine verbale et telle racine pronominale, entre *i* par exemple, qui comme racine verbale signifie « aller », et comme racine pronominale « il, celui-ci »; mais cette identité pourrait être fortuite. — Voy. aussi l'admirable ouvrage de G. de Humboldt, *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues*, p. 112, 113.

la plupart des suffixes qui servent à former les mots dérivés, et celle des lettres intercalées qui distinguent les divers types de conjugaison. Nous ne pouvons pas entrer ici, nous l'avons dit, dans l'examen détaillé de cette théorie et des faits souvent très-solides, toujours ingénieux, sur lesquels elle s'appuie[1]. Cet examen, quelque sobriété que nous pussions y apporter, nous entraînerait trop loin. Rien n'est plus délicat ni plus difficile, dans l'étude de la formation des mots, que l'analyse de ces monosyllabes qui, comme les pronoms, les prépositions primitives, les particules qui accentuent le discours, expriment, non des idées de substance, de qualité, d'action, mais des idées de rapport : les pronoms, le rapport au sujet, etc.; les prépositions, des rapports à l'espace et au temps, des tendances, des directions. Comme nous nous proposons dans ces notions comparatives de montrer, non la ressemblance des racines, mais celle des procédés de formation, nous ne nous arrêterons pas ici aux particules qui échappent à l'analyse, pas plus que nous n'avons dû plus haut nous étendre sur les pronoms.

1. Parmi ces faits, le plus frappant est, comme l'on sait, l'analogie incontestable des désinences de la conjugaison, μι, σι, τι, avec les radicaux des pronoms personnels (voyez plus haut, § 19).

DEUXIÈME CLASSE,

Mots formés d'une racine et d'un suffixe, ou dérivés de formation primaire,

ET

TROISIÈME CLASSE,

Mots formés d'un suffixe et du radical d'un mot déjà formé, ou dérivés de formation secondaire.

Pour éviter les répétitions et faciliter les recherches, nous réunirons ces deux classes de mots, et nous donnerons dans une seule liste, rangés par ordre alphabétique, tous les suffixes qui servent à former : 1° des mots déclinables, 2° des verbes, 3° des adverbes, des prépositions, des conjonctions, etc.

§ 33.

A. *MOTS DÉCLINABLES.*

Règles et remarques préliminaires.

Il ne paraît pas qu'il y ait en grec de suffixes, servant exclusivement à former des mots déclinables, qui tous appartiennent à la 2e classe. Tous les suffixes qui peuvent s'ajouter à des racines peuvent aussi, ce semble, s'ajouter à des radicaux. Il suit de là :

1° Que tous les suffixes, en grec (à l'exception peut-être de quelques consonnes formatives, voy. § 192), figurent dans la 3e classe, c'est-à-dire, peuvent se combiner avec des radicaux de mots déjà formés;

2° Que quelques-uns (et le nombre n'en est pas très-considérable) appartiennent à la fois à la 2e et à la 3e classe, c'est-à-dire, peuvent se combiner soit avec des radicaux, soit avec des racines[1].

Se combinent avec des racines, et par conséquent forment des mots de la 2e classe : les suffixes ος, gén. ου; α ou η, gén. ας ou ης; ον, gén. ου; auxquels on peut joindre peut-être les suffixes αξ, gén. ακος; αρ, indécl.; άς, gén. άδος; ας, αινα, αν; ας, gén. αντος; ας, gén. ατος; δη, gén. δης; δον, gén. δου; εύς, gén. έως; ην, εινα, εν; ηρ, gén. ερος; ης, ες; ης, gén. ου; ις, gén. ιδος; ις, gén.

1. Il serait même possible à la rigueur que tous les mots déclinables formés au moyen d'un suffixe appartinssent réellement à la 3e classe; qu'il fallût tirer, par exemple, στέγ-η, *toit*, λόγ-ος, *discours*, non pas immédiatement des racines στεγ et λεγ, mais des radicaux des verbes στέγ(ω), *couvrir*, et λέγ(ω) *dire;* que les substantifs comme νίκ-η, *victoire*, etc., à côté desquels nous ne trouvons pas de verbes primitifs, n'en vinssent pas moins pour cela d'anciens verbes aujourd'hui inusités (νίκ-ω, etc.), et remplacés par des verbes dérivés, comme νικά-ω, *vaincre*, etc. Il ne faut pas oublier toutefois ce que nous avons dit plus haut du sens primitif et abstrait, à la fois nominal et verbal, des racines. Nous avons vu que d'une même racine il pouvait se former d'une part un verbe, de l'autre un nom, sans autre addition que celle des désinences, soit de déclinaison, soit de conjugaison. Ce qui peut se faire au premier degré de formation, peut naturellement aussi se faire au second, et les suffixes, de même que les racines, paraissent avoir primitivement la double valeur nominale et verbale. Nous voyons les mêmes lettres formatives servir à faire des verbes et à faire des noms (voy. § 193, 1°). Ainsi γέν-να, *race*, gén. γέν-να-ς, ne diffère, quant à la formation, de γεν-νά-ω, qu'en ce qu'il prend des désinences de déclinaison, tandis que le verbe en prend de conjugaison. Cependant, entre les noms et les verbes ainsi formés, c'est le plus souvent le verbe qui, à comparer les significations, paraît être dérivé du nom.

ινος; λος, λη, λον; νος, νη, νον; ανον, gén. ανου; νος, gén. νεος; ος, gén. εος; ρα, gén. ρας; ρον, gén. ρου; σα, gén. σης; ύς, εῖα, ύ; υς et υ, gén. εως et εος; ών, ον; ων, gén. ωνος; ων, gén. οντος; ωρ, gén. ορος; ως, gén. ω; ως, gén. οος; ως, gén. ωτος.

§ 34.

Relativement aux mots déclinables de la 2ᵉ et de la 3ᵉ classe, il y a quatre choses à considérer : 1° la forme des suffixes; 2° leur valeur ou signification; 3° l'altération que certains suffixes font subir à la racine ou au radical avec lesquels ils se combinent; 4° la manière dont le suffixe se joint à la racine ou au radical.

§ 35.

1. *De la forme des suffixes.*

1° Il n'y a pas de voyelle, ni de consonne, qui ne puisse servir à marquer la dérivation, c'est-à-dire, à former des suffixes. Mais les lettres que la langue grecque affecte le plus particulièrement à cet usage, ce sont les voyelles, et, parmi les consonnes, d'abord celles qui participent le plus de la nature des voyelles, c'est-à-dire, les liquides, ensuite la sifflante et les dentales, qui, dans la flexion même, jouent un rôle très-important et figurent dans beaucoup de désinences nominales ou verbales.

2° La grande variété des suffixes servant à former des mots déclinables tient : 1° à ce que le même suffixe suit diverses déclinaisons (voy., par exemple, les suffixes λα, λη, λος, λον, λης, etc.); 2° à des déplacements de lettres, à des additions de voyelles ou

de consonnes qui n'altèrent pas la nature du suffixe (voy. ἄλιμος, ἄλιμιος, τάλμιος, θάλμιος); 3° à une modification légère que subissent certaines consonnes, par exemple, au changement d'une forte en aspirée (voy. τρα, θρα, τρον, θρον, etc.); 4° à la formation de suffixes composés (comme τήριος, ιδάριον, αρίδιον, etc.).

3° Nous avons dit plus haut (§ 19, fin) que les radicaux de certains pronoms jouaient le rôle de suffixes. Il y a d'autres mots encore, employés proprement comme derniers termes de mots composés, dont le sens primitif s'atténue et s'efface jusqu'à un certain point, et qui finissent par devenir de véritables suffixes (voy., § 79, ειδής, ήρης, etc.).

4° Dans λόγ-ο-ς il y a trois éléments : la racine ou le radical λογ (altération de λεγ); le suffixe ο; la désinence de cas ς. Dans σπέρ-μα nous n'en trouvons que deux : le radical verbal σπερ, et le suffixe ματ, qui a perdu sa consonne finale et n'est pas suivi d'une désinence de cas. On voit, par ces deux exemples, qu'il ne faut pas toujours considérer les lettres finales du nominatif comme nous offrant la véritable forme du suffixe. Néanmoins, pour faciliter les recherches, nous rangerons les suffixes, dans notre liste alphabétique, d'après la forme qu'ils ont au nominatif. Cette forme est la forme pure du suffixe dans les noms féminins de la première déclinaison. Dans les mots en ης et en ας de la première déclinaison, et dans les mots en ος, ον de la deuxième déclinaison, le ς et le ν sont les désinences du nominatif, et par conséquent les suffixes sont η, α, ο, ou terminés par ces voyelles. Dans les noms de la troisième déclinaison, on trouvera généralement la véritable forme

du suffixe au génitif, en retranchant la désinence de cas ος.

5° Tous les suffixes terminés par une dentale la retranchent au nominatif singulier. Quelques-uns de ceux qui sont terminés en ντ retranchent ces deux consonnes. Un grand nombre allongent à ce cas leur dernière voyelle, soit pour compenser la chute d'une consonne ou l'absence de la désinence du nominatif, soit parce que la désinence du nominatif est plus légère que celle de la plupart des autres cas. Exemples : ἀήρ (pour ἀέρ-ς), ἀηδών (pour ἀηδόν-ς), χαρίεις (pour χαρίεντ-ς), ἄρχων (pour ἄρχοντ-ς), ὀδούς (pour ὀδόντ-ς).

L'ε du suffixe se change souvent au nominatif en ο, υ, ι, rarement en α (voy. § 129). — L'α se remplace dans un fort petit nombre de mots par les voyelles ω, υ.

§ 36.

II. *De la valeur des suffixes.*

Nous indiquerons avec soin la valeur des suffixes, toutes les fois que leur signification sera bien déterminée. Mais il y en a un certain nombre qui n'exercent qu'une influence très-légère sur le sens des mots qu'ils terminent, et qui, par exemple, servent simplement à marquer que ces mots sont des substantifs, des adjectifs; ou bien encore qui forment des mots de nature si diverse qu'il est impossible de les ramener à une signification générale.

Les suffixes d'adjectifs, outre leurs significations particulières, par exemple, d'habitude, de penchant, d'obligation, etc., contiennent tous une idée de possession, c'est-à-dire, expriment que le sujet possède

la qualité exprimée par le radical. Ce sens possessif sert à expliquer plusieurs des compléments qu'ils peuvent prendre. Voy. la *Grammaire grecque* de M. Burnouf, §§ 344 et 329, note 1.

§ 37.

III. *De l'altération que certaines racines ou certains radicaux subissent dans la dérivation.*

1° Dans un certain nombre de mots dérivés, la dérivation est caractérisée, non pas seulement par le suffixe, mais encore par une altération de la racine ou du radical avec lesquels ce suffixe se combine, altération qui affecte tantôt le son, tantôt la quantité de la voyelle.

Ces sortes d'altérations, et particulièrement l'altération du son, ont surtout lieu avec quelques-uns des suffixes les plus courts, qui, par eux-mêmes, ne marquent pas la dérivation d'une manière bien caractéristique et bien frappante. Ainsi l'ε se change presque toujours en ο dans les mots terminés par les suffixes α, η (gén. ας, ης); ος (gén. ου); άς (gén. άδος); εύς (gén. έως); νόν (gén. νου).

Avec la plupart des autres suffixes monosyllabiques, et avec tous les suffixes qui ont plus d'une syllabe, la partie radicale du mot ne subit aucune altération. On peut considérer comme des exceptions le changement d'ε en ο dans ἀνδρ-εος, *viril*, et quelques autres altérations du même genre.

Les altérations les plus ordinaires sont le changement d'ε en ο (plus rarement en α, η, ω, ει); d'α en η (quelquefois en αυ, ω); d'η en ω; d'ο en ω.

2° Quelquefois la dérivation est marquée par l'altération de la voyelle, non pas du radical, mais du suffixe. Voy. κακομήτωρ, gén. -τορος, de κακός et μήτηρ, § 186.

3° Les altérations de consonnes sont beaucoup plus rares que celles qui affectent les voyelles. Les plus ordinaires sont un changement de degré dans les muettes : ainsi les douces deviennent fortes ou aspirées, et réciproquement.

Le ζ (voy. p. 163, note 2) semble participer à la fois de la nature des dentales et des gutturales, comme le montrent les verbes στίζω (fut. στίγ-σω), *piquer*, ἕζομαι (fut. ἑδοῦμαι), *s'asseoir*. Aussi les consonnes ζ-δ, ζ-κ-γ se remplacent-elles assez souvent les unes les autres. Voy. § 75, § 41, II, Rem. 2, etc. Quelquefois même, par suite de cette commune affinité avec le ζ, la dentale δ prend la place d'une gutturale. Comparez χαραδεύς, χαράδρα, *fente*, et χαράσσω (fut. χαράκ-σω), *gratter*, *fendre*.

4° Un petit nombre de mots ont encore pour signe de dérivation un redoublement verbal. Voy. § 38, 4°.

5° Remarquez la propension qu'ont les liquides ρ et ν, surtout la première, à rejeter la voyelle qui les précède, lorsque, en vertu de quelque règle de dérivation, elles cessent d'être finales et se trouvent suivies d'une voyelle. Ainsi d'ἦτορ se forme ἦτρον; de γαστήρ, γάστρα ; de ποιμήν, ποίμνη, etc. La même modification a lieu, en sens inverse, dans χαλκεομίτωρ, dérivé de χάλκεος et de μίτρα. Comparez encore ταλαός et τλῆναι, etc. — Au reste des retranchements de ce genre se font aussi dans la déclinaison. Ainsi πατήρ fait au génitif πατρός, etc.

§ 38.

IV. *De la manière dont le suffixe se joint à la racine ou au radical.*

1° Dans la plupart des mots dérivés, la racine ou le radical se conservent tout entiers, c'est-à-dire, ne perdent aucune de leurs lettres devant le suffixe. Exemples : στέγ-η, *toit*, de στέγ(ω), *couvrir ;* εὐδαιμο-ν-ία, *bonheur*, d'εὔδαιμον, radical d'εὐδαίμων, *heureux*.

Cependant les racines et les radicaux perdent quelquefois leur voyelle finale devant les suffixes qui commencent par des voyelles. Exemples : θίς, *tas*, de θε, radical de τίθημι, *poser ;* ἑκατόμβη, *hécatombe*, de ἑκατόν, *cent*, et βο, radical de βοῦς (gén. βο-ός), *bœuf ;* δειλ-ία, *lâcheté*, de δειλό(ς), *lâche ;* μονόστεγ-ος, *qui n'a qu'un toit*, de μόνος, *seul*, et στέγ-η, *toit*. Dans ce dernier mot, le suffixe d'adjectif ος prend la place du suffixe de substantif η. Ce remplacement d'un suffixe par un autre a surtout lieu dans les mots composés.

Les radicaux terminés par des suffixes qui ont pour dernière lettre une consonne, perdent aussi quelquefois, devant le suffixe de dérivation, tantôt leur suffixe tout entier, tantôt une partie de leur suffixe. Exemples : εὔγλαγ-ος (gén. ου), *qui a de bon lait*, d'εὖ, *bien*, et γλάγος (gén. εος), *lait ;* ἄσπερμ-ος, *qui n'a pas de semence*, d'ἀ privatif, et σπερ-ματ, radical de σπέρμα, *semence*.

2° Très-souvent on insère entre la racine ou le radical et le suffixe une voyelle de liaison. Exemples : γεροντ-ι-κός, *de vieillard*, de γεροντ, radical de γέρων, *vieillard ;* ὡρ-ι-κός, *de saison*, de ὥρα, *saison ;* κεραμ-ι-

-κός et κεραμεικός, *de potier*, de κεραμε, radical de κεραμεύς, *potier*.

On voit par ces exemples que la voyelle de liaison tantôt s'intercale simplement entre le radical et le suffixe, tantôt prend la place de la dernière voyelle du radical, tantôt enfin, ce qui est plus rare, se contracte en une diphthongue avec cette voyelle finale.

C'est principalement la voyelle ι qui sert à joindre ainsi les radicaux aux suffixes : cependant les autres voyelles, et surtout l'α, paraissent jouer quelquefois aussi un rôle analogue[1].

3° Parmi les consonnes, il n'y a, à proprement parler, que le σ qui s'insère entre les racines ou les radicaux et les suffixes. Exemple : χρι-σ-τός, *oint*, de χρί(ω), *oindre*.

Ce n'est que dans un petit nombre de mots qu'on trouve les dentales τ ou θ, surtout la dernière, employées comme des espèces de consonnes de liaison. Voy. §§ 109, 115, 116, 121.

4° Devant un très-grand nombre de suffixes, les radicaux prennent la même forme qu'ils ont devant certaines désinences verbales, et particulièrement

1. On a peut-être abusé, dans l'analyse des mots, des voyelles de liaison, et l'on a donné ce nom à des lettres qui paraissent être en réalité, soit des suffixes, soit des parties de suffixes. On a, par exemple, essayé d'expliquer ainsi la formation des verbes latins de la troisième conjugaison. Voyez ce que dit à ce sujet M. Bopp. (*Gramm. compar.*, p. 720). Il pense que l'insertion d'une voyelle entre deux consonnes, pour faciliter la prononciation, est une habitude grammaticale postérieure, dans bien des cas, à l'époque où nous ramènent ces ressemblances antiques qui se sont conservées entre le sanscrit et les langues européennes qu'on peut appeler ses sœurs.

devant les désinences de l'aoriste, du futur et du parfait passif. Ainsi dans ἄλγη-μα, ἄλγη-σις, ἀλγη-δών, l'ε du radical d'ἀλγέ(ω) se change en η, comme au futur ἀλγή-σω ; dans χρισ-τός, le thème verbal prend un σ, comme à l'aoriste passif ἐ-χρίσ-θην, etc.

Il y a aussi des mots déclinables qui ont devant le suffixe, soit les consonnes qui caractérisent le présent et l'imparfait dans certaines classes de verbes, soit les redoublements qui précèdent les parfaits et quelques aoristes seconds. Exemples : σχίζα, *éclat de bois*, de σχίζ-ω, *fendre ; ὀδωδή*, *odeur*, d'ὄζω (parfait 2 ὄδωδα), *sentir ;* βέβαιος, *ferme*, de βα, radical de βαίνω (parf. βέβηκα, partic. sync. βεβαώς), *marcher*, *se tenir ferme*.

Enfin beaucoup de thèmes verbaux qui ont, à certains temps, la voyelle brève de la racine, en changent, à d'autres temps, soit le son, soit la quantité[1]. Les mêmes différences se remarquent dans les divers mots déclinables tirés d'un même radical verbal. Ainsi dans πύ-σ-μα, *question*, le radical a la même forme qu'au parfait πέ-πυσ-μαι ; dans πευθ-ήν, *questionneur*, la même forme qu'au présent πεύθ-ομαι. Στρέφ-ος a la même voyelle que le présent στρέφ-ω ; στροφ-ή et -στράβ-η les mêmes voyelles que le parf. 2 ἔ-στροφ-α, et l'aor. 2 ἐ-στράφ-ην.

De là des analogies frappantes entre certains temps de verbes et certains mots déclinables ; mais ce n'est

1. Voyez, d'une part, ce que nous avons dit dans l'Introduction, p. 20 et suivantes, de l'*Ablaut* germanique, ainsi que du *guna* et du *vriddhi* en sanscrit, et, d'autre part (p. 129 et suiv.), les détails où nous sommes entrés sur les temps spéciaux et généraux des verbes.

pas une raison de faire dériver tel ou tel nom de l'aoriste 2, tel autre du parf. 2, tel autre du parf. passif. Ces noms et ces temps qui se ressemblent ont le même radical, mais ne se tirent pas pour cela les uns des autres[1].

5° Quelques suffixes, pour des raisons d'euphonie, subissent, en se combinant avec certains radicaux, une légère modification. Ainsi le ρ se change en σ dans κορ-άσιον (pour κορ-άριον), *petite fille;* le λ en ρ dans ἐλπ-ωρή (pour ἐλπ-ωλή), *espoir*. Voy. §§ 52 et 109.

Quelquefois, au contraire, c'est le suffixe qui exerce une influence euphonique sur le radical. Voy. σκε-θρός (pour σχε-θρός), § 83.

§ 38 *bis*.

D'après tout ce que nous venons de dire, on pourrait diviser et classer les suffixes des mots déclinables de bien des façons : par exemple : 1°, comme nous l'avons dit plus d'une fois, selon la nature des thèmes auxquels ils s'adjoignent, et qui sont ou des racines ou des radicaux (considérés à ce point de vue, les suffixes sont ou *primaires* ou *secondaires*) ; 2° en suffixes simples ou composés; 3° d'après la nature de leur sens : ou bien ils forment des mots

1. Nous avons parlé plus haut (p. 145, note 1) de la valeur à la fois nominale et verbale des racines et aussi des suffixes. On voit par ces remarques sur l'analogie des noms et des verbes qu'il en est des procédés de formation comme des éléments significatifs auxquels ces procédés s'appliquent. Leur action est identique à beaucoup d'égards dans la conjugaison et la déclinaison. Simplicité de moyens et richesse d'effets, tels sont partout, dans la famille indo-européenne, les deux grands caractères du langage.

qui sont purement et simplement des noms, des adjectifs; ou bien, tout en leur donnant avant tout le sens d'adjectifs ou de noms, ils y ajoutent en outre une signification verbale (les suffixes qui ont cette valeur double, la révèlent en général par leur forme, par des syllabes, des lettres qui, comme le μ, le ν, le τ, en grec, par exemple, appartiennent proprement aux participes, c'est-à-dire, à cette espèce de mots qui, comme son nom l'indique, tient à la fois de l'adjectif et du verbe; de même qu'il y a des participes-adjectifs, on peut dire qu'il y a des sortes de participes-substantifs [1]); 4° d'après les classes de lettres dont les suffixes se composent; 5° d'après l'influence euphonique qu'ils exercent sur le thème, ou du moins les altérations qu'il subit en se les adjoignant. Ces altérations peuvent avoir divers principes : elles peuvent être organiques et intimes, c'est-à-dire, exprimer des nuances de signification par des nuances de forme, comme fait souvent le changement de la voyelle radicale dans les verbes; ou bien simplement mécaniques, c'est-à-dire, s'opérant d'après des lois d'équilibre, ou d'après les règles d'euphonie auxquelles est soumise la rencontre des lettres.

1. Il arrive même, comme l'on sait, que le substantif gouverne le cas du verbe dont il emprunte la racine. Quand Plaute dit, par exemple (*Pœn.*, V, 5, 29) : « Quid tibi hanc digito tactio est? » le suffixe nominal ne détruit pas plus, que ne ferait une désinence de conjugaison ou un suffixe de participe présent, l'influence directe que le radical *tac* (de *tang-o*, *tact-um*) exerce sur son complément *hanc*. Mais ces régimes directs des noms sont rares, et c'est plutôt par le sens ou actif ou passif qu'ils donnent aux mots déclinables que certains suffixes les font participer de la nature des verbes.

§ 39.

NOTIONS COMPARATIVES.

Tableau de concordance de l'alphabet grec et de l'alphabet sanscrit.

Après chacune des listes alphabétiques qui vont suivre, nous rapprocherons des principaux suffixes grecs ceux qui, en sanscrit, en latin et dans les langues germaniques, ont une affinité bien marquée avec eux. Afin de n'avoir pas besoin de revenir, à chaque page, sur les règles de permutation, pour prouver soit l'identité, soit l'analogie de tel ou tel suffixe grec avec un suffixe sanscrit correspondant, nous avons extrait d'un tableau de correspondance étymologique dressé par M. Bopp et appuyé de nombreux exemples, une concordance de l'alphabet sanscrit et de l'alphabet grec, où sont notées d'abord les affinités et les permutations les plus ordinaires, puis aussi celles qui, quoique plus rares, sont prouvées par des faits assez concluants pour qu'on ne puisse pas les révoquer en doute, et qu'on doive en tenir compte dans l'étude comparée des idiomes. Ce tableau, que M. Bopp a inséré dans son *Système comparatif d'accentuation*[1], est à la fois un

1. *Vergleichendes Accentuationssystem, nebst einer gedrungten Darstellung der grammatischen Uebereinstimmungen des Sanskrit und Griechischen*, von Franz Bopp. Berlin, 1854. On trouve dans ce livre un très-grand nombre de précieuses observations, qui confirment ou complètent la *Grammaire comparative* de l'illustre auteur.

excellent guide et le meilleur moyen de contrôle pour la comparaison des deux lexiques grec et sanscrit, et des formes grammaticales des deux langues.

1° *Voyelles :*

Sanscrit :	Grec :
a (bref)................	le plus souvent ε, plus rarement ο, le plus rarement α.
á (long)................	le plus souvent η, plus rarement ω, le plus rarement α long, qui quelquefois s'affaiblit en α bref, ε, ο.
i (bref)................	ι bref.
í (long)................	le plus souvent ι bref.
u (bref)................	υ bref.
ú (long)................	υ bref, υ long.
é (composé d'*a* + *i*).......	ει, οι, αι.
ái (*á* long + *i*)...........	manque.
ó (composé d'*a* + *u*).......	αυ, ευ, ου.
áu (*á* long + *u*)...........	αυ.

2° *Consonnes :*

1° Gutturales :

k......................	κ, occasionnellement π, τ.
kh......................	χ.
g......................	γ, occasionnellement β, δ.
gh......................	χ.
ng (nasale gutturale)......	γ (nasal).

2° Palatales :

c (*tch*), venant de *k*	κ, occasionnellement π, τ.

Sanscrit :	Grec :
ch (*tchh*), de *sk*.	σκ, σχ.
j (*dj*), de *g*.	γ.
3° Cérébrales :	
ṭ.	τ.
ṭh.	τ.
4° Dentales :	
t.	τ. σ.
th.	τ.
d.	δ.
dh.	θ.
n.	ν.
5° Labiales :	
p.	π.
ph.	φ.
b.	β.
bh.	φ.
m.	μ, ν.
6° Semi-voyelles :	
y.	ι, ε. esprit rude, ζ, quelquefois assimilation à la consonne précédente.
r.	ρ, λ.
l.	λ.
v.	F (digamma), β, υ, quelquefois assimilation à la consonne précédente, le plus souvent supprimé dans la langue ordinaire.

Sanscrit :	Grec :
7° Sifflantes :	
ç, de *k*.	κ.
sh (*ch*), de ç.	κ.
sh (*ch*), de *s*.	σ.
s.	σ, plus souvent au commencement des mots, esprit rude.
8° *h*.	χ, parfois γ[1].

§ 39 *bis*.

Remarque générale sur les féminins terminés par les suffixes α *ou* η *(gén.* ας, ης*), ou par des suffixes terminés eux-mêmes en* α *ou en* η.

Se terminent en α tous les substantifs de la première déclinaison qui ont pour avant-dernière lettre une des voyelles ou des consonnes suivantes : ε, ι, ρ, σ (et par conséquent ζ, ξ, ψ), λλ, ττ ou σσ, et de plus le substantif παῦλα. Exceptions : ἄση, ἔρση, ἄζη, ὄζη, αὔξη.

1. On trouvera, comme je l'ai dit, dans le livre de M. Bopp de nombreux exemples qui confirment ces diverses permutations. L'auteur les cite soit dans le tableau même, soit dans des notes placées à la fin du volume. Pour mieux expliquer les diverses permutations, soit dans un même idiome, soit dans le passage d'un idiome à un autre, il en cherche le principe dans l'échelle de force ou de poids, soit des voyelles, soit des consonnes, et trouve qu'un grand nombre de ces changements consistent soit dans l'atténuation des voyelles, soit dans l'allégement des muettes. L'*a* est la plus pesante des voyelles primitives, l'*i* la plus légère, et l'*u* tient le milieu entre les deux. Pour les muettes, les plus lourdes et les plus fortes sont les gutturales, les labiales viennent ensuite, et la classe des dentales est la plus faible des trois.

Les autres voyelles et la liquide ν sont suivies tantôt d'α et tantôt d'η.

Toutes les autres consonnes sont suivies d'η. Exceptions : πρέσβα, ἄκανθα, μάλθα, μάμμα, τόλμα et δίαιτα.

Remarques. 1° Les noms homériques en —τα, et εὐρύοπα, sont des formes poétiques de substantifs terminés en ης.

2° Les Ioniens et les poëtes épiques remplacent par η l'α pur long, quelquefois aussi l'α pur bref, et l'α non pur, qui est toujours bref.

Remarque générale sur les masculins terminés par les suffixes ας ou ης (gén. ου), ou par des suffixes terminés eux-mêmes en ας ou en ης.

Ας suit les voyelles et la liquide ρ. Exceptions : γύης, et les mots terminés en —μέτρης.

Ης suit les autres consonnes. Exceptions : γεννάδας, καιάδας, κάσας, λευκολόφας, παιδολύμας, πάππας, ταχίνας, et les mots terminés en —νώμας.

§ 40.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES SUFFIXES QUI SERVENT A FORMER DES MOTS DÉCLINABLES.

Avertissement. Nous avons rangé les suffixes d'après la forme qu'ils ont au nominatif, mais nous indiquons toujours quelle est celle qu'ils prennent au génitif. Pour les suffixes d'adjectifs, nous donnons de plus les terminaisons des divers genres.

Lorsqu'il y a lieu, nous indiquons, entre parenthèses, au-dessous du suffixe, les diverses lettres de liaison qui peuvent le précéder. Ainsi nous ne faisons pas d'articles à part pour αλη, ιλη, ηλη, etc., mais nous parlons de ces formes diverses d'un même suffixe dans l'article consacré à λα, λη. Il fau-

dra donc, lorsqu'on ne trouvera pas un article à part pour tel ou tel groupe de syllabes ou de lettres formatives, en supprimer les lettres initiales et chercher les syllabes ou les lettres finales.

Lorsqu'un suffixe est précédé, dans tous les mots qu'il termine, de la même voyelle, nous lui laissons cette voyelle, parce qu'alors il n'est pas toujours facile de distinguer si elle appartient au suffixe, ou au thème, ou si elle joue simplement le rôle de voyelle de liaison.

Nous n'avons pas compris dans cette liste les suffixes qui servent à former les participes, et nous n'entrons dans aucun détail sur les suffixes de comparatifs, parce que les grammaires donnent pour ces deux espèces de mots les règles nécessaires (voy. au sujet des participes § 192 *bis*).

§ 41.

α, *gén.* ας *ou* ης. — η, *gén.* ης.

I. Ces suffixes servent à former le féminin des masculins en ος. Par conséquent, une partie des règles que nous donnerons au sujet du suffixe ο(ς), § 130, pourront aussi s'appliquer au suffixe α. Exemples : θε-ός, *dieu*, θε-ά, *déesse* ; ἀγαθ-ός, *bon*, ἀγαθ-ή, *bonne*, etc.

Remarques. 1° Pour former ces féminins, le suffixe α (long) ou η se met à la place de la désinence ος qui termine le masculin.

2° Prennent α les mots où la désinence (ος) est précédée d'ε, ι, ρ ou ρο.

3° Ont un α bref les mots δῖ-α, *divine* ; ἴ-α, synonyme de μί-α, *une*, ὄμπνι-α, surnom de Cérès, πότνι-α, *vénérable*, et πρέσϐ-α, *respectable*. Remarquez la formation de ce dernier substantif, qui n'a pas dans la langue d'autre masculin correspondant que πρέσϐ-υς.

II. Les suffixes α ou η se combinent, soit avec des racines, soit avec des thèmes verbaux, pour former des substantifs qui expriment, pour la plupart, ou

l'idée d'une action, ou le produit, l'effet de cette action. Exemples : νίκ-η, *victoire*, de νικ, racine de νικ(άω), *vaincre ;* φορ-ά, *action de porter*, de φέρ(ω), *porter ;* ἀλοιφ-ή, *action d'oindre*, d'ἀλείφ(ω), *oindre ;* βοσκ-ή, *pâture*, de βόσκ(ω), *faire paître ;* εὐθύν-η, *correction*, d'εὐθύν-ω, *corriger*, etc.

Remarques. 1° L'ε de la racine ou de la pénultième du thème verbal se change en ο devant les suffixes α, η (excepté dans στέγ-η, *toit*, qui vient de στέγ(ω), *couvrir*).

De même l'η des verbes ἀρήγ(ω), *secourir*, ῥήγ(νυμι), *fendre*, se change en ω, pour former ἀρωγ-ή, *secours*, et ῥωγ-ή, *fente*[1]. Voyez plus bas (Rem. 3) ἀγωγή, ἐδωδή.

L'α se conserve dans πάγ-η, *tout ce qui arrête*, de παγ, radical de l'aoriste 2 de πήγ(νυμι), *arrêter ;* dans ῥαγ-ή (synonyme de ῥωγ-ή), *fente*, qui vient de ῥήγ(νυμι), aor. 2 ἐῤῥάγ-ην, *fendre*. Il se change en η dans πληγ-ή, *coup*, de πλήσσω, aor. 2 ἐ-πλήγ-ην, ἐ-πλάγ-ην, *frapper*.

Dans ποδο-στράβ-η, *entraves*, de πούς (gén. ποδός), *pied*, et de στρέφ(ω), *tordre*, l'ε s'est changé en α[2]. — Dans κραυγ-ή, *cri*, de κραγ, radical de κράζ(ω), *crier*, l'α a été remplacé par la diphthongue αυ. — Dans μέρμηρ-α, *souci*, de μερμαίρ(ω), *s'inquiéter*, αι se transforme en η. — L'ο de la racine ὀπ s'allonge dans ὠ-πή, *vue*.

Remarquez la transposition de la diphthongue dans αἰώρ-α, *action de suspendre*, d'ἀείρ(ω), *lever*[3].

Dans quelques substantifs l'ω tient la place d'un α

1. L'ω, comme nous l'avons vu dans le tableau de concordance, est un des substituts de l'*a* long sanscrit.

2. Si toutefois ce n'est pas l'α lui-même qui est la voyelle primitive. L'ε grec est, comme nous l'avons dit, l'affaiblissement ordinaire de l'*a* sanscrit.

3. La transposition des lettres est un des procédés les plus ordinaires de la formation des mots. L'ι, qui, nous l'avons dit, est la

ou d'un ε. Exemples : ζω-ή, *vie*, de ζά(ω), *vivre*; ἀλω-ά, *aire*, d'ἀλέ(ω), *broyer*; ἰω-ή, *cri*, d'un verbe inusité ἰά(ω), *crier*, qui se tirerait régulièrement d'ἰά, *cri* (voy. plus haut le Tableau de concordance, § 39).

2° Σχίζ-α, *éclat de bois*, λακέρυζ-α, *criarde*, conservent le ζ de σχίζ(ω), *fendre*, et de λακερύζ(ω), *crier*; φύζα, *fuite*, a changé en ζ le γ du radical de φεύγ(ω), (ἔ)φυγ(ον). — Dans φυγ-ή, *fuite*, et dans σχίδ-η, *éclat de bois*, comme dans κομιδ-ή, *soin*, de σχίζ(ω), *fendre*, κομίζ(ω), *soigner*, nous trouvons, au lieu de la lettre de dérivation ζ, le γ et le δ radical. — Ἁρμογ-ή, *jointure*, nous offre une gutturale qui ne s'est pas conservée dans la conjugaison du verbe ἁρμόζομαι, *cadrer* (fut. ἁρμό-σομαι)[1].

3° Quelques substantifs terminés par les suffixes α,

plus légère des voyelles, est naturellement aussi celle qui se déplace le plus aisément. Quelquefois elle semble passer du suffixe dans le radical. Ainsi τέρεινα, fém. de τέρην (radical τερεν), « tendre », paraît être pour τερεν-ία; μέλαινα, fém. de μέλας (rad. μελαν), « noir », pour μελανία; ainsi les comparatifs ἀμείνων, χείρων, pour ἀμενίων, χερίων.

1. M. Bopp considère φύζα comme étant pour φύγια et le ζ de σχίζα comme ayant une tout autre origine que celui du verbe σχίζω. A ses yeux, le ζ (voy. p. 127, note 1) est généralement en grec le substitut d'un ι, ou plutôt d'un *j* (d'un *i* consonne), lettre qui manque à l'idiome. La substitution a surtout lieu lorsque devant cet *i* ou *j*, se trouve un δ ou un γ radical. Dans σχίζω, le ζ tiendrait la place du *ya* sanscrit (caractère de la 4e classe des verbes), précédé de δ (σχιδ-ί-ω); dans σχίζα, celle du suffixe déclinable *ya*, qui a une valeur analogue à celle du suffixe latin *du(s)*, *da*, *du(m)* Les comparatifs μείζων, ὀλίζων (de μέγας, ὀλίγος), pour μεγίων, ὀλιγίων, semblent confirmer, quant aux gutturales, cette théorie qui fait du ζ grec le substitut d'un ι précédé de γ ou δ. Seulement μείζων (voy. la note précédente), ne s'est pas contenté de remplacer son ι par le ζ, et en a de plus

η, ont un redoublement attique. Exemples : ἐδωδ-ή, *nourriture;* ὀδωδ-ή, *odeur;* ὀπωπ-ή, *le sens de la vue* (comparez les parfaits 2 ἔδηδα, d'ἔδ-ω, *manger;* ὄδωδα, d'ὄζ-ω, *sentir;* ὄπωπα, d'ὄσσομαι, *voir*); ἀγωγ-ή, *conduite* (comparez ἤγαγον, aoriste 2 d'ἄγ-ω, *conduire*[1]).

Remarquez encore le redoublement du mot poétique ἀκωκ-ή, synonyme d'ἀκ-ή, *pointe*, et d'ἄρουρ-α, *champ*, qui vient d'ἀρό(ω), *labourer*.

4° Parmi ces substantifs, il y en a qui ne sont usités qu'en composition ou fort rares comme mots simples. Exemples : ἐκ-λογ-ή, *choix*, d'ἐκ-λέγ(ω), *choisir* (on ne dit pas λογή); ποδο-στράβη, *entraves* (στράβη est très-rare), etc.

III. Les suffixes α, η, s'ajoutent encore, mais très-rarement, à des radicaux de substantifs appartenant à la déclinaison imparisyllabique, et en changent la déclinaison, sans en modifier le sens. Exemple : φυσίγγ-η, synonyme de φύσιγξ, gén. φύσιγγ-ος, *vésicule (de l'ail)*.

IV. Enfin α, η, forment aussi un certain nombre de substantifs d'origine obscure, comme αὐγ-ή, *lumière*[2]; δίψα, *soif*[3], etc.

inséré un dans le radical. Voy. le *Système d'accentuation* de M. Bopp, note 22, p. 224 et suiv.

1. Ἰδέ-α, *forme*, se rattache de même à l'aoriste 2 ἰδεῖν (pour ἰδέ-ειν), *voir*.

2. Αἱ αὐγ-αί signifie *les yeux*. Remarquez le rapport frappant qui existe entre ce substantif et le mot allemand *die Augen*, qui signifie aussi *les yeux*; mais αὐγή se rattache à la racine sanscrite *ój* (*ódj*, pour *aug*), « briller »; tandis que l'allemand *Auge* (thème gothique *augan*) paraît venir de la même racine que le sanscrit *akshi* (*akshan*), « œil », c'est-à-dire, de *aç*, « pénétrer ». Voy. la *Gramm. compar.* de M. Bopp, § 926.

3. Il serait possible que dans δίψα le σ eût une valeur désidérative et que ce mot eût la même racine que δέπ-ας, *vase à boire*.

§ 42.

αια, *gén.* αιας.

Ce suffixe forme quelques substantifs qui, selon toute vraisemblance, étaient primitivement, pour la plupart, des adjectifs féminins (voyez § 45). — Exemple : αὐλ-αία, *tenture*, d'αὐλ(ή), *cour*.

Il sert aussi à allonger quelques noms, sans en changer le sens. Exemple : μαμμ-αία, synonyme de μάμμ(α), *mère*.

Dans γαῖα, *terre*, μαῖα, *sage-femme*, le premier α n'appartient pas au suffixe, mais à la racine. Dans les autres noms que nous avons cités, on peut aussi considérer le premier α comme la voyelle finale du thème.

§ 43.

αινα, *gén.* αίνης (voy. § 54 et § 183).

Ce suffixe sert à former : 1° le féminin des masculins terminés en ων. Exemple : λέ-αινα, *lionne*, de λέων, *lion* ;

2° Les féminins θέ-αινα, *déesse*, de θε(ός), *dieu* ; λύκ-αινα, *louve*, de λύκ(ος), *loup* ; ὕ-αινα, *truie*, *hyène*, de ὗς, *porc* (comparez à ces substantifs δέσποινα, *maîtresse*, féminin de δεσπότης, *maître*) ;

3° Les substantifs ἄκ-αινα, *épine*, d'ἀκ(ή), *pointe* ; μολύϐδ-αινα, *masse de plomb*, de μόλυϐδ(ος), *plomb* ; τρί-αινα, *trident*, de τρεῖς, τρία, *trois*.

§ 44.

αιον, *gén.* αίου.

Ce suffixe forme des noms de temples : Ἡρ-αῖον,

temple de Junon, de Ἥρ(α), *Junon ;* Νυμφ-αῖον, *temple des Nymphes*, de Νύμφ(η), *Nymphe*, etc. Dans ces mots, on peut considérer l'α comme appartenant au thème nominal (voyez ce que nous avons dit d'αια, § 42).

Περιβόλ-αιον, *enveloppe*, de περιβολ(ή), *action de jeter autour*, est le neutre d'un adjectif inusité (περιβόλαιος). Προπύλ-αιον, *vestibule*, ἱφόλκ-αιον, *gouvernail*, appartiennent aux adjectifs προπύλαιος, *qui est devant la porte ;* ἱφόλκαιος, *qui traîne*.

§ 43.

αιος, α, ον (ιαῖος, ιμαῖος).

I. Ce suffixe d'adjectifs a la même valeur que le suffixe ιος (voy. § 94, II). Il se combine ordinairement avec des thèmes nominaux. Exemples : κηπ-αῖος, *de jardin*, de κῆπ(ος), *jardin ;* νησ-αῖος, *insulaire*, de νῆσ(ος), *île*, etc. — Δειλ-αιος est synonyme de δειλ(ός), *craintif*.

II. Le même suffixe se combine avec les noms de nombre ordinaux, pour former des adjectifs qui marquent le quantième. Exemples : δευτερ-αῖος, *qui a lieu le second jour*, de δεύτερ(ος), *second ;* ποστ-αῖος, *de quel jour?* de πόστ(ος), *quel* (*quantième*)? etc.

III. Ιαῖος forme des adjectifs dérivés de noms de monnaies, de poids, de mesures, et qui indiquent la valeur, la quantité, la grandeur. Exemples : δραχμ-ιαῖος, *qui coûte une drachme*, de δραχμ(ή), *drachme ;* ποδ-ιαῖος, *qui a un pied de long*, de ποῦς (gén. ποδ-ός), *pied ;* ἁμαξ-ιαῖος, *qui ferait la charge d'un chariot*, de ἅμαξα, *chariot*.

IV. ιμαῖος est un allongement de ιμος (§ 121), et se trouve surtout dans les adjectifs de formation moderne. Exemple : ὑποβολ-ιμαῖος, *supposé*, de ὑποβο(λή), *action de supposer*.

αιρα, *gén.* αίρας, voy. ειρα, § 71.

§ 46.

(α)λέος, α, ον (voy. § 116).

Ce suffixe d'adjectifs est assez fréquent chez les Ioniens et chez les poëtes épiques.

Il marque ordinairement plénitude, abondance, et se combine : 1° avec des thèmes nominaux. Exemples : διψα-λέος, *qui a soif*, de δίψα, *soif*; θαρσ-αλέος, *audacieux*, de θάρσ(ος), *audace*; ἀργ-αλέος, *triste*, *pénible*, d'ἄλγ(ος), *douleur* (pour le changement du λ en ρ, voyez § 38, 5°);

2° Avec des thèmes verbaux. Exemple : ὀπτα-λέος, *rôti*, d'ὀπτά(ω), *faire rôtir*.

Remarquez le changement d'οι en ευ, dans λευγ-αλέος, *pernicieux*, de λοιγ(ός), *malheur*, *perte*; et la formation de l'adjectif ὀτρ-αλέος, *prompt*, qui a la même racine que le verbe ὀτρ(ύνω), *exciter*.

§ 47.

άλιμος, ον.

Ce suffixe composé forme un petit nombre d'adjectifs. Exemples : ἰδ-άλιμος, *sudorifique*, d'ἶδ(ος), *sueur*; κυδ-άλιμος, *illustre*, de κῦδ(ος), *gloire*; εἰδ-άλιμος, *de belle apparence*, d'εἶδ(ος), *apparence*. Ce der-

nier adjectif pourrait aussi se rattacher au verbe εἰ-δάλ(λομαι), *ressembler;* alors le suffixe serait ιμος.

On peut rapprocher de ces adjectifs le substantif ὀφ-θαλμός, *œil*, qui est évidemment dérivé d'ὀπ, racine d'ὄσσομαι, *voir*. Comparez βιο-θάλμιος, § 48.

ἄλιον, *gén.* αλίου, voy. άριον, § 52.

§ 48.

άλμιος, (α), ον (τάλμιος, θάλμιος).

Ce suffixe d'adjectifs est une variété du suffixe αλιμος. Exemples : φυ-τάλμιος, *fécondant*, de φύ(ω), *produire* (φυτόν, *plante ;* φυταλ-ίζω, *planter*); βιο-θάλμιος, *qui vit longtemps*, de βίο(ς), *vie* (syn. βιοτή, βίοτος).

§ 49.

αξ, *gén.* ακ-ος (voy. § 107).

Ce suffixe n'a pas une valeur bien déterminée. Il forme des substantifs d'origine et de signification très-diverses. Exemples : βώλ-αξ, *motte de terre*, de βῶλ(ος), qui a le même sens; δίφρ-αξ, synonyme de δίφρ(ος), *char;* θαλάμ-αξ, *rameur du dernier rang*, de θάλαμ(ος), *dernier banc des rameurs ;* λάβρ-αξ, *loup de mer*, de λάβρ(ος), *impétueux ;* λάλ-αξ, *babillard*, de λα-λ(έω), *babiller;* λίθ-αξ, *pierreux*, de λίθ(ος), *pierre;* ῥύ-αξ, *courant d'eau*, de ῥυ, radical de plusieurs temps de ῥέ(ω), *couler*, etc.

Rapprochez de λάβραξ, λάλαξ et λίθαξ, les verbes λαβράζω, λαλάζω, λιθάζω, et voyez le suffixe d'adverbes ς (ξ), § 261.

§ 50.

αός, (ή), όν.

Ce suffixe ne se trouve que dans ταν-αός, *étendu*, de ταν, une des formes que prend la racine de τείν(ω), *tendre*[1].

Ἀγλα-ός, *brillant*, paraît être pour ἀγαλ-ός, et venir d'ἀγάλ(λω), *parer*.

Dans ταλα-ός, *malheureux*, l'α n'appartient pas au suffixe, mais au radical verbal ταλα, τλα, que nous trouvons dans τλῆ-ναι, *supporter*.

§ 51.

αρ, *gén.* ατος, αρος, αρτος.

I. Le suffixe αρ, gén. ατος, forme un petit nombre de substantifs. Exemples : ἄλειφ-αρ, *enduit*, d'ἀλείφ(ω), *oindre ;* ἄλει-αρ, *farine*, d'ἀλέ(ω), *moudre ;* εἶλ-αρ, *défense*, d'εἰλ(έω), *envelopper ;* κτέ-αρ, *possession*, de κτά(ομαι), ionien κτέ(ομαι), *posséder*. Remarquez dans εἶδ-αρ, *mets*, d'ἔδ(ω), *manger*, le changement d'ε en ει.

II. Le suffixe αρ, gén. αρος, forme le substantif θέν-αρ, *paume de la main*, qui paraît venir de θεν(εῖν), aor. 2 de θείν(ω) *frapper*, et νέκτ-αρ, mot d'origine obscure[2].

1. Encore pourrait-on considérer le ν comme faisant partie du suffixe. Ce serait comme une métathèse de la formative ανος, § 126 (τείνω, τέ-τα-κα).

2. On l'a expliqué par les racines νεκ (νεκ-ρός, *mort*) et *trî*, *tar*, dans le sens d' « échapper, délivrer ». Voy. Pott, *Etym. F.*, I, p. 228.

III. Δάμ-αρ, *épouse*, est le seul substantif qui ait le génitif en αρτος. On le dérive ordinairement de δα-μά(ω), *dompter*.

IV. Se terminent encore en αρ quelques substantifs indéclinables, comme ἄλκ-αρ, *secours*, d'ἀλκ, racine d'ἀλ-αλκ-εῖν, *secourir;* πῖ-αρ, *graisse*, qui nous offre la même racine que πί-ων, *gras*, etc.

V. Αρ se change en ωρ dans ὕδ-ωρ, ὕδ-ατος, *eau;* σκώρ, σκατός, *excrément* (voy. p. 91, note). Dans τέκ-μαρ, τέκμωρ, *borne*, nous trouvons les deux désinences αρ et ωρ. Voy. § 187.

άρης, άρες, voy. ης, ες, § 79.

αρίδιον, *gén.* αριδίου, voy. ιδάριον, § 87.

§ 52.

άριον, *gén.* αρίου (voy. § 93).

I. Ce suffixe se combine, pour former des diminutifs, avec des radicaux de substantifs, et surtout de substantifs qui désignent des êtres vivants. Exemples : ἀνδρ-άριον, *petit homme*, d'ἀνήρ (gén. ἀνδρ-ός), *homme;* γυναικ-άριον, *petite femme*, de γυνή (gén. γυ-ναικ-ός), *femme*.

Remarques. 1° Dans κορ-άσιον, *petite fille*, de κόρ(η), *jeune fille*, le ρ du suffixe s'est changé en σ[1], à cause du ρ qui est dans le radical (comparez la formation d'ἐλπ-ωρή, pour ἐλπ-ωλή, § 109, II). Rapprochez de

1. Ou plutôt le suffixe a conservé sa forme primitive, qui était probablement σιον : comparez le sanscrit *-sya*. Dans -άριον, le σ s'est changé en ρ entre deux voyelles, comme dans le latin *-arium*, le goth *-arja*.

ce substantif λοιβ-άσιον, *vase aux libations*, de λοιβ(ή), *libation*.

2° Dans σπαθ-άλιον, *petite spatule*, de σπάθ(η), *spatule*, le ρ s'est changé en λ.

II. Ἄριον remplace la désinence latine *arium* dans les mots grécisés δην-άριον, *denarium*, *denier*; μιλι-άριον, *milliarium*, *borne milliaire*, etc.

§ 53.

ἁς pour ἁδς[1]; ἁς pour ἀντς (*gén.* ἁδ-ος, ἀντ-ος).

I. Ἀς pour ἀδς. 1° Ce suffixe sert à former, surtout chez les poëtes, le féminin d'un certain nombre d'adjectifs. Exemples: ἀγρι-άς, d'ἄγρι(ος), *sauvage*; λευκ-άς, de λευκ(ός), *blanc*.

2° Le même suffixe s'ajoute soit à des racines, soit à des thèmes verbaux ou nominaux, pour former des adjectifs qui ont les deux genres, le masculin et le féminin, mais qui s'accordent de préférence avec des noms féminins. Exemples: φορ-άς, *portant*, de φέρ(ω), *porter*; δρομ-άς, *courant*, du radical de δέ-δρομ-α, *courir*; φοιτ-άς, *errant*, de φοιτ(άω), *aller et venir*; αἱμ-άς, *sanglant*, de αἷμ(α), *sang*; ἁλ-ι-άς, *marin*, de ἅλ(ς), *mer*. Dans ce dernier adjectif, le suffixe est joint au radical par la voyelle de liaison ι.

La plupart de ces adjectifs ont le sens passif. Exemples: λογ-άς, *choisi*, de λέγ(ω), *choisir*; σπορ-άς, *dispersé*, de σπερ, racine de σπείρ(ω), *semer*.

Un certain nombre de ces adjectifs s'emploient

1. Dans le suffixe féminin ά(ς), άδος, M. Bopp considère le δ comme une addition inorganique. Voy. *Gr. comp.*, § 913.

aussi comme substantifs. Exemples : ἁμαρτ-άς, *faute*, de ἁμαρτ(εῖν), *faillir;* τυπ-άς, *maillet*, *marteau*, de τύπ(τω), *frapper;* λαμπ-άς, *lampe*, de λάμπ(ω), *briller*.

Remarque. Quand la voyelle de la racine ou du radical est ε, on la change en ο, pour former ces adjectifs.

3° Au moyen du suffixe ά(ς), gén. άδ-ος, on forme encore des noms abstraits de quantité. Exemples : δυ-άς, *nombre de deux*, de δύ(ω), *deux;* δεκ-άς, *dizaine*, de δέκ(α), *dix*. Les mots ἑβδομ-άς, *nombre de sept*, ὀγδο-άς, *nombre de huit*, εἰκ-άς, *vingtaine*, τριακ-άς, *trentaine*, se forment, les deux premiers, des noms de nombre ordinaux ἕβδομ(ος), ὄγδο(ος), et les deux derniers, de εἴκοσι et de τριάκοντα, en remplaçant par άς les lettres finales οσι et οντα. Dans τετρ-άς, *nombre de quatre*, on supprime l'un des deux τ, et l'α qui précède le ρ de τέτταρες, quatre.

Remarque. Tous les substantifs terminés par ce suffixe sont du genre féminin.

II. Ἀς pour άντ(ς). Tous les mots déclinables qui ont le nominatif en άς (avec l'accent aigu sur α) font le génitif en άδ-ος, à l'exception d'ἀνδρ-ι-άς, gén. ἀνδρ-ι-άντος, *statue d'homme*, et de ἱμ-άς[1], ou plutôt ἱ-μάς, gén. ἱ-μάντος, *courroie*. De ces deux substantifs le second est d'origine obscure, le premier a pour éléments ἀνδρ, radical d'ἀνήρ, gén. ἀνδρ-ός, *homme*, la voyelle de liaison ι, et le suffixe άς (pour άντ-ς). Voy. § 55.

1. Le verbe ἱ-μά-ω, *tirer avec une corde*, a la même origine. Les deux mots se rattachent à la racine sanscrite *si*, « lier » : l'esprit rude a remplacé la sifflante initiale.

§ 54.

ας, αινα, αν (voy. § 182).

Ce suffixe ne forme que les deux adjectifs τάλ-ας, τάλ-αινα, τάλ-αν, *qui souffre beaucoup*, de ταλ, radical de τλῆναι, pour ταλ(ῆναι), *souffrir*, et μέλ-ας, μέλ-αινα, μέλ-αν, *noir*, mot d'origine obscure. Sur l'ι introduit dans le radical au féminin, voy. p. 162, note 3.

§ 55.

ας, *gén.* αντ-ος.

Ce suffixe forme les adjectifs ἀ-δάμ-ας, *acier* (proprement *indomptable*); λαο-δάμ-ας, *vainqueur des peuples*, d'ἀ privatif, λαό(ς), *peuple*, et δαμ(άω), *dompter;* ἀ-κάμ-ας, *infatigable*, d'ἀ privatif, et καμ(εῖν), *se fatiguer;* ὑπερ-κύδ-ας, *très-glorieux*, de ὑπέρ, *par-dessus*, et κῦδος, *gloire*. Ce dernier mot est probablement pour ὑπερκυδήεις. Voy. § 72, remarque 7.

On peut joindre à ces mots les substantifs d'origine obscure ἐλέφας, *éléphant*, γίγας, *géant*, etc. Voy. § 53, II.

§ 56.

ας *pour* ατς, *gén.* ατ-ος, α-ος.

Ce suffixe, qui est peut-être une variété du suffixe ος, εος (voy. § 129), forme une vingtaine de noms neutres, qui sont, pour la plupart, d'origine obscure. Nous choisirons nos exemples parmi ceux dont il est facile de trouver la racine : σέβ-ας, *vénération*,

de σέϐ(ομαι), *vénérer ; σκέπ-ας, abri*, de σκέπ(ω), *couvrir* ; λέπ-ας, *roche nue*, de λέπ(ω), *peler* ; πέρ-ας, *fin*, de περ, racine de πείρ(ω), *percer, traverser* ; δέμ-ας, *structure du corps, corps*, de δέμ(ω), *bâtir*.

Remarquez dans ὄπε-ας, *alène de cordonnier*, formé d'όπ(ή), *trou*, l'insertion d'un ε devant le suffixe, et dans γῆρ(ας), *vieillesse*, formé de γέρ(ων), *vieillard*, le changement d'ε en η (comparez γηρ-άσκω, *vieillir*).

Κτέ-ρας, *possession*, de κτά(ομαι), ionien κτέ(ομαι), *posséder*, paraît être formé au moyen d'un suffixe ρας. Quant à γέρας, *prix, honneur*, il a probablement la même racine que γέρ(ων), *vieillard*[1].

Les substantifs δόρυ, *lance*, γόνυ, genou, sont terminés par le suffixe (ας) ατ-ος, aux cas obliques : δόρ-ατος, γόν-ατος, etc. Voy. § 51, I et V.

ας, *gén.* εος, voy. ες, *gén.* εος, § 129.

§ 57.

ας, *gén.* ου (δας, νας).

I. Ce suffixe termine des adjectifs et des noms composés, dont le second terme est souvent un nom d'agent, dérivé d'un thème verbal. Exemples : χρησμ-ηγόρ-ας, *qui prononce des oracles* ; λαϐρ-αγόρ-ας, *qui parle impétueusement*, de χρησμό(ς), *oracle*, λάϐρο(ς), *impétueux*, et ἀγορά(ομαι), *parler* ; εὐρυ-ϐί-ας, *puissant au loin*, d'εὐρύ(ς), *large*, et βία, *force* ; μητρ-αλοί-ας, *meurtrier de sa mère*, de μήτηρ, *mère*, ἀλοιά(ω), attique, pour ἀλοά(ω), *frapper*.

II. Ce suffixe forme encore un petit nombre de

1. Ces mots ont la même racine que le sanscrit *gur-u*, « grave », dont le thème est dans d'autres formes *gar*.

mots simples, qui sont presque tous d'origine obscure. Exemples : τιάρ-ας, synonyme de τιάρα, *tiare;* Βορέ-ας, attique Βοῤῥ-ᾶς, *Borée*, etc.

III. Dans γεννά-δας, *noble*, de γέννα, *race*, le suffixe est δας. — Dans ταχ-ί-νας, synonyme de ταχ(ύς), *prompt*, le suffixe est νας.

ἄσιον, *gén.* ασίου, voy. άριον, § 32.

§ 58.

αχος, (ἡ), ον. — αχος, *gén.* άχου.

Ce suffixe sert à former les adjectifs μοναχ-ός, *solitaire*, de μόν(ος), *seul;* νηπί-αχος, *enfantin*, de νήπι(ος), qui a le même sens; οὐρί-αχος, *extrémité*, d'οὐρ(ά), *queue*, et le substantif στόμ-αχος, *orifice (de l'estomac)*, de στόμ(α), *bouche*.

Comparez à ces mots les formes adverbiales πανταχοῦ, ἀλλα-χοῦ, etc., § 258, et voy. au § 107 le suffixe κός, (α)κός, qui ne diffère de celui dont nous parlons ici que par l'aspiration de la gutturale.

§ 59.

δανός, δνός, (ή), όν. — δανός, *gén.* δανοῦ (εδανός, ιδνός).

Ces deux suffixes, ou plutôt ces deux formes d'un même suffixe, sont poétiques. Ils terminent surtout des adjectifs. Exemples : 1° μηκε-δανός, *long*, de μῆκος, gén. μήκε(ος), *longueur;* ῥιγε-δανός, *horrible*, de ῥῖγος, gén. ῥίγε(ος), *horreur;* οὐτι-δανός, *de nulle valeur*, d'οὔτι(ς), *nul;*

2° πελι-δνός, synonyme de πελι(ός), *noirâtre;* ὀλοφυ-δνός, *lamentable*, d'ὀλοφύ(ζω), *se lamenter*.

Remarques. 1° Quelquefois on insère un ε entre le radical et le suffixe. Exemples : γο-ε-δνός, *gémissant*, de γό(ος), *gémissement ;* πευκ-ε-δανός, *amer*, de πεύκ(η), *pin dont on fait la poix*.

2° Le substantif εἰλε-δανός, *lien*, paraît avoir la même racine que le verbe εἴλ(ω), εἰλέ(ω), *rouler, envelopper*.

§ 60.

δαπός, ή, όν.

Ce suffixe, qui paraît être une abréviation de δάπεδον, ou d'ἔδαφος, *sol*, forme quelques adjectifs qui déterminent le pays auquel on appartient. Exemples : ἡμε-δαπός, *de notre pays*, de ἡμε(ῖς), *nous ;* ἀλλο-δαπός, *d'un autre pays*, d'ἄλλο(ς), *autre ;* πο-δαπός, *de quel pays?* de πο, radical de ποῦ, *où?*

§ 61.

δη, *gén.* δης,

Ce suffixe ne termine que les trois substantifs suivants : κρά-δη, (pour κλάδη), *rameau*, de κλά(ω), *rompre ;* μελέ-δη, *soin*, de μέλει, (*il*) *est à cœur ;* χλι-δή, *luxe*, de χλί(ω), *être richement paré.*

§ 62.

δής, δίς.

Ce suffixe ne se trouve que dans les adjectifs λιθο-σπα-δής, *d'où l'on a tiré une pierre*, de λίθο(ς), *pierre*, et σπά(ω), *tirer* (voy. § 16) ; περιῤ-ῥη-δής, et ἀμφιῤ-ῥη-δής, *qui (coule) tombe de côté et d'autre*, de ῥέ(ω), *couler*.

§ 63.

δης, *gén.* δου (ίδης, άδης, ιάδης).

I. Ce suffixe sert à former des mots patronymiques. Exemples : Κρον-ίδης, *fils de Saturne*, de Κρόν(ος), *Saturne*; Πηλε-ίδης, Πηλη-ϊάδης, *fils de Pélée*, de Πηλεύς, *Pélée*.

II. On trouve aussi quelques mots en δης formés de noms communs, à l'imitation des patronymiques, qui sont dérivés de noms propres. Exemples : ἁλ-ιάδαι, *marins*, de ἅλ(ς), *mer*; ἠμερ-ίδης, *doux*, de ἥμερ(ος), *apprivoisé*; κοιραν-ίδης, *fils de roi*, de κοίραν(ος), *roi*; εὐπατρ-ίδης, *noble*, d'εὖ, *bien*, et πατήρ, *père*.

§ 64.

διον, *gén.* διου. — ίδιον, *gén.* ιδίου.

Le suffixe ίδιον (le premier ι est bref) se combine avec des thèmes nominaux de la même manière que le suffixe ιον (voy. § 93), et forme, comme lui, des diminutifs. Exemples : ἀρχ-ίδιον, *petite magistrature*, d'ἀρχ(ή), *magistrature*; ἀγρ-ίδιον, *petit champ*, d'ἀγρ(ός), *champ*; πινακ-ίδιον, *petite planche*, de πίναξ (gén. πίνακ-ος), *planche*.

Remarques. 1° L'ι initial d'ίδιον se supprime quand la lettre qui précède ce suffixe est une voyelle longue. Exemples : γή-διον, *petite terre*, *petit champ*, de γῆ, *terre*; ἐλά-διον, *un peu d'huile*, d'ἔλα(ιον), *huile*; ζώ-διον, *petit animal*, de ζῶ(ον), *animal*; κρεά-διον, *(petit) morceau de chair*, de κρέα(ς), *chair*.

2° Quand le thème se termine par un ι, cet ι se

contracte avec l'ι initial du suffixe en la diphthongue ει. Exemples : βασιλείδιον, *petit roi*, de βασιλεύς (gén. βασιλέ-ως), *roi;* λεξείδιον, *petit mot*, de λέξις (gén. λέξε-ως), *mot*. Exception : ξιφ-ίδιον, *petit glaive*, de ξίφος (gén. ξίφε-ος, § 129), *glaive*.

3° Quand la lettre qui précède ίδιον est un ι, cet ι se contracte avec l'ι initial du suffixe en un ι long. Exemples : οἰκίδιον, *petite maison*, d'οἰκί(α), *maison;* ἱματίδιον, *petit habit*, de ἱμάτι(ον), *habit*.

§ 65.

διος, α, ον (ίδιος, αδιος).

Ce suffixe d'adjectifs marque ordinairement la situation, la position. Il se joint particulièrement à des substantifs qui sont précédés de prépositions. Exemples : ἐπι-θαλασσ-ίδιος, *situé près de la mer*, d'ἐπί, *sur*, et θάλασσ(α), *mer ;* προ-στερν-ίδιος, *placé devant la poitrine*, de πρό, *devant*, et στέρν(ον), *poitrine;* ὀπισθ-ίδιος, *postérieur*, d'ὄπισθ(ε), *derrière;* λαθρ-ίδιος, *furtif*, de λάθρ(α), *secrètement;* ὠμ-άδιος, *placé sur l'épaule*, d'ὦμ(ος), *épaule*.

δνός, (ή), όν, voy. δανός, § 59.

§ 66.

δριον, *gén*. δρίου (ίδριον, ύδριον).

Ces suffixes composés se joignent à des thèmes nominaux, pour former des diminutifs. Exemples : νησ-ύδριον, *petite île*, de νῆσ(ος), *île;* τεχν-ύδριον, *petit art chétif*, de τέχν(η), *art;* πολίδριον, *petite ville*, de πόλι(ς), *ville*, etc.

§ 67.

δών, *gén.* δόνος.

Le suffixe δών s'ajoute à des thèmes verbaux, pour former des substantifs abstraits du genre féminin. Exemples : ἀλγη-δών, *douleur*, d'ἀλγέ(ω), *sentir de la douleur;* κλη-δών, *bruit*, de κλέ(ομαι), *être connu.*

Quelquefois on insère un ε ou un η entre le thème et le suffixe. Exemples : σηπ-ε-δών, *pourriture*, de σήπ(ω), *putréfier;* λαμπ-η-δών, *clarté*, de λάμπ(ω), *briller.*

Remarquez aussi le nom d'agent τερ-η-δών, *ver qui ronge le bois*, de τείρ(ω), *user en frottant* (cf. lat. *tero*).

§ 68.

εα, *gén.* εας.

I. Ce suffixe forme trois ou quatre substantifs. Exemples : δωρ-εά, synonyme de δῶρ(ον), *don ;* γεν-εά, *naissance*, de γεν(έσθαι), *naître*[1]; ἀνορ-έα, *courage viril*, d'ἀνέρ(ος), gén. poétique d'ἀνήρ, *homme*. Ce dernier substantif est proprement le féminin d'ἀνόρεος, *valeureux.*

II. Ainsi se terminent encore : 1° quelques noms d'arbres, primitivement adjectifs, comme συκ-έα, *figuier*, de σῦκ(ον), *figue ;*

2° Des adjectifs féminins, auprès desquels on sous-

1. Il est probable que l'ε de δωρεά, γενεά, ne fait pas partie du suffixe, et que δωρε-ά vient de δωρέ(ω), *donner*, et γενε-ά de γενε, radical de plusieurs temps de γίγνομαι (futur γενήσομαι). Ce sont des formations secondaires, au moyen du suffixe α.

entend le substantif δορά, *peau*. Exemples : ἀνθρωπ-έα, *peau d'homme; αἰγ-έα, peau de chèvre.*

La désinence εα dans ces deux sortes d'adjectifs se contracte ordinairement en ῆ : συκῆ, αἰγῆ.

εια, *gén.* ειας, voy. ια, § 85.

ειδής, ειδές, voy. ης, ες, § 79.

§ 69.

ειον, *gén.* είου.

Un grand nombre de mots en εῖον, employés substantivement, sont originairement des adjectifs neutres dont le masculin est en εῖος (voy. § 70). Nous ne parlerons ici que de ceux dont le masculin n'existe plus ou n'a peut-être jamais existé dans la langue, ou qui ont entièrement perdu leur sens d'adjectifs. Ils désignent, en général, le lieu, l'instrument, le salaire d'une action, et se tirent, pour la plupart, de substantifs en εύς. Exemples : διδασκαλ-εῖον, *école*, de διδάσκαλ(ος), *maître ;* γραφ-εῖον, *stylet à écrire*, de γραφ(εύς), *écrivain ;* ἀριστ-εῖον, *prix de la valeur*, d'ἀριστ(εύς), *le plus vaillant*, etc.

Εἶον s'ajoute encore à des thèmes nominaux de diverses désinences, pour former des noms de séjour, de temple, etc., comme γυναικ-εῖον, *gynécée*, de γυνή (gén. γυναικ-ός), *femme ;* Ἑρμ-εῖον, *temple de Mercure*, de Ἑρμ(ῆς), *Mercure*.

§ 70.

ειος, α, ον.

Ce suffixe d'adjectifs a la même valeur que le suf-

fixe ιος[1] (voy. § 94). Il se combine ordinairement avec des thèmes nominaux, surtout avec des radicaux de noms de personnes. Exemples : ἀνδρ-εῖος, *viril*, d'ἀνήρ (gén. ἀνδρ-ός), *homme*; παρθεν-εῖος, *virginal*, de παρθέν(ος), *vierge*; ἑταιρ-εῖος, *de camarade*, de ἑταῖρ(ος), *camarade*; λεόντ-ειος, *de lion*, de λέων, λέοντ(ος), *lion*, etc.

Les Ioniens remplacent ειος par ήϊος.

Quelquefois ειος est poétique pour εος. Exemples : σιδήρ-ειος, pour σιδήρ-εος, *de fer*, de σίδηρ-ος, *fer*; νεῖος, pour νέος, *jeune*, *nouveau*. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que, dans ce dernier mot, le suffixe n'est pas ειος, εος, mais ος.

Plusieurs adjectifs qui expriment la matière ont la double désinence εος et poét. ειος. Exemple : χρύσ-εος et χρύσ-ειος, *d'or* (voy. § 73).

§ 71.

ειρα, *gén.* είρας. — αιρα, *gén.* αίρας (voy. p. 162, note 3).

Ce suffixe sert à former le féminin des masculins en τηρ et quelquefois aussi des masculins en της (§§ 150 et 154). Exemples : δράστ-ειρα, *servante*, de δραστήρ, *serviteur*; δεσπότ-ειρα, *maîtresse*, de δεσπότ(ης), *maître*, etc.

Remarquez encore les formes adjectives κυδιάν-ειρα, *qui donne de la gloire aux hommes*, de κῦδ(ος), *gloire*, et ἀνήρ, *homme*; παμμήτ-ειρα, *tout à fait mère*, de πᾶς, *tout*, et μήτηρ, *mère*; παντομάντ-ειρα, *qui prédit tout*, de πᾶς, *tout*, et μάντ(ις), *devin*; πί-ειρα, *grasse*, de πί(ων), *gras*.

Dans νεί-αιρα, *inférieur*, de νεῖ(ος), νέ(ος), *nouveau*

1. Comparez le suffixe sanscrit de dérivation secondaire *êya*, latin *eu(s)*.

(*dernier*) et dans μάχ-αιρα, *couteau, sabre*, de μάχ(ομαι), *combattre*, αιρα remplace ειρα.

§ 72.

εις, εσσα, εν, *gén.* εντος (όεις, ήεις, ίεις, ιόεις).

Ce suffixe (voy. les notions comparatives, § 192 *bis*) forme des adjectifs qui marquent ordinairement possession, abondance. Il se combine :

I. Avec des thèmes de substantifs. Exemples : 1° ἀνθεμό-εις, *fleuri*, d'ἄνθεμο(ν), *fleur*; δακρυό-εις, *éploré*, de δάκρυο(ν), *larme*; δονακ-ό-εις, *plein de roseaux*, de δόναξ, δόνακ(ς), *roseau*, etc.; — 2° ἠχή-εις, *retentissant*, d'ἠχή, *son*; ἀλκή-εις, *fort*, d'ἀλκή, *force*; ἀελλή-εις, *orageux*, d'ἄελλα, *tempête*, etc.;

II. Avec des thèmes d'adjectifs. Exemples : ἐσχατό-εις, synonyme d'ἔσχατο(ς), *dernier*; ἀργή-εις, *brillant*, d'ἀργή(ς), gén. ἀργῆτος, ou d'ἀργό(ς), *blanc*, etc.

Remarques. 1° Les adjectifs formés de noms de la deuxième ou de la troisième déclinaison se terminent, pour la plupart, en όεις; ceux qui sont dérivés de noms de la première déclinaison se terminent presque tous en ήεις. Exceptions : δενδρή-εις, *couvert d'arbres*, de δένδρον, *arbre*; κυδή-εις, *glorieux*, de κῦδος (gén. κύδεος), *gloire*; σκιό-εις, *ombragé*, de σκιά, *ombre*; μηχανό-εις, *industrieux*, de μηχανή, *expédient*.

2° La désinence όεις se contracte en οῦς, et la désinence ήεις en ῆς (ῆσσα, ῆν). Exemples : πυραμοῦς, pour πυραμόεις, gén. πυραμοῦντος, pour πυραμόεντος (sous-entendu ἄρτος, *pain*), *gâteau de farine et de miel*, de πυρός, *froment*, d'où vient l'adj. πυράμ(ινος), *de froment*; τιμῆς, pour τιμήεις, *honoré*, de τιμή, *honneur*.

3° L'adjectif χαρί-εις, *gracieux*, de χάρι(ς), *grâce*, est le seul où le suffixe soit précédé d'un ι.

4° Dans ὠτώ-εις, *qui a des oreilles*, *des anses*, d'οὖς, ὠτός, *oreille*, l'ο s'est changé en ω. Cependant on dit aussi ὠτό-εις.

5° Les adjectifs ἀργεινό-εις, *brillant*, et ἀλγινό-εις, *douloureux*, viennent sans doute d'ἀργεινό(ς), *blanc*, et d'ἀλγεινό(ς), *douloureux*.

6° Dans ἀμιχ-θαλόεις, *inhospitalier*, d'ἀ privatif et μίγ(νυμι), *mêler*, le suffixe est θαλόεις, ou plutôt cet adjectif est formé d'un primitif inusité, ἀμίχθαλο(ς).

7° C'est peut-être encore à cette classe d'adjectifs qu'appartiennent les trois mots suivants : πελεκᾶς, pour πελεκάεις (?), *pivert*, de πελεκά(ω), *hacher ;* ὑπερκύδας, pour ὑπερκυδάεις (?), *très-glorieux*, de κῦδος, *gloire* (κυδήεις, *glorieux*), et ἀλλᾶς, pour ἀλλάεις (?), *saucisse*, qui peut-être se rattache à ἅλς, ἁλός, *sel*. Les Doriens disent : ἀργάεις, pour ἀργήεις, *blanc*, *brillant*, ἀργᾶς pour ἀργῆς.

§ 73.

εος-οῦς, έη-ῆ, εον-οῦν (μεος, υφεος). Voy. § 70.

I. Ce suffixe sert à former des adjectifs, qui expriment : 1° la matière. Exemples : χρύσ-εος, contracté χρυσοῦς, *d'or*, de χρυσ-ός, *or ;* δουράτ-εος, *de bois*, de δόρυ (gén. poét. δούρατ-ος), *bois ;* — 2° un rapport quelconque d'appartenance. Exemples : ῥόδ-εος, *rosé*, de ῥόδ(ον), *rose ;* κύν-εος, *de chien*, *cynique*, de κύων (gén. κυν-ός), *chien ;* φλόγ-εος, *enflammé*, de φλόξ (φλόγ-ς), *flamme ;* ἀνόρ-εος, *courageux*, d'ἀνήρ (gén. poét. ἀνέρ-ος), *homme de cœur*.

Remarquez encore le substantif θυρ-εός, *pierre qui*

sert de porte, et l'adjectif θέλ-εος, *qui veut bien*, de θέλ(ω), *vouloir*.

II. Quelquefois, surtout chez les Ioniens, εος est pour ος ou pour ειος. Exemples : ἀδελφ-εός, pour ἀδελφ-ός, *frère;* βρότ-εος, pour βρότ-ειος, *qui concerne les mortels*.

III. Μεος, (υ)φεος, sont des suffixes exceptionnels, qui ne se trouvent que dans ἀνδρό-μεος, *humain*, d'ἀνήρ (gén. ἀνδρό-ς), *homme ;* συ-φεός, *étable à porcs*, de σῦ(ς), *porc ;* ἀργ-ύφεος, *blanc*, d'ἀργ(ός), *blanc*. Il serait possible que ce dernier adjectif signifiât proprement *tissu en blanc*, et que ύφεος vînt de ὑφ(ά-ω), *faire un tissu*.

§ 74.

εύς, *gén.* έως;[1] (voy. les notions comparatives, § 192 *bis*).

I. La plupart des noms terminés par ce suffixe sont des noms d'agents, formés de racines ou de thèmes verbaux. Exemples : γραφ-εύ(ς), *écrivain*, de γράφ(ω), *écrire ;* μαγ-εύς, *celui qui pétrit*, de μαγ, radical de μάσσ(ω), *pétrir ;* νομ-εύς, *berger*, de νέμ(ω), *faire paître ;* δρομ-εύς, *coureur*, de δρεμ, racine de δραμ(εῖν), *courir* (parf. 2 poét. δέ-δρομ-α).

L'ε de la racine ou du radical se change en ο.

La plupart de ces noms en εύς viennent de verbes dont la racine se termine par une muette.

Le mot ἐριδαν-τεύς, *querelleur*, d'ἐριδαίν(ω), *disputer*, paraît être formé au moyen d'un suffixe τεύς, τέως (on trouve dans le même sens ἐριδάντης, -ου).

1. Ont encore le génitif en έως : 1° les substantifs en σις ; 2° une trentaine de noms en ις ; 3° quelques noms en ι ; 4° les noms suivants : ναῦς, πέλεκυς, πῆχυς, πρέσβυς.

II. Il y a aussi des noms d'agents en εύς, tirés de thèmes nominaux. Exemples : κεραμ-εύς, *potier*, de κέραμ(ος), *argile ;* γραμματ-εύς, *copiste*, de γραμματ, radical de γράμμα, gén. γράμματ-ος, *lettre, pièce écrite ;* μεταλλ-εύς, *mineur*, de μέταλλ(ον), *mine ;* ἀγωγ-εύς, *conducteur*, d'ἀγωγ(ή), *conduite ;* δαιτυμον-εύς, synonyme de δαιτυμών, *qui est chargé de préparer le repas.*

Remarquez encore les mots ἀγχιστ-εύς, *le plus proche parent*, et ἀριστ-εύς, *le meilleur, le chef*, qui viennent des superlatifs ἄγχιστος, *le plus proche*, et ἄριστος, *le meilleur.*

De presque tous les substantifs ainsi formés se dérivent des verbes en εύω.

III. Ce suffixe sert encore à former un petit nombre de noms d'instruments. Exemples : ἀμολγ-εύς, *vase à traire*, d'ἀμέλγ(ω), *traire ;* βο-εύς, *courroie de cuir de bœuf*, de βο(ῦς), *bœuf ;* ἀγωγ-εύς, *bride*, d'ἀγωγ(ή), *conduite* (voy. plus haut, II, un autre emploi d'ἀγωγεύς).

IV. Εύς, joint à des noms de nombre ordinaux, forme des noms qui expriment la partie. Exemples : τριτ-εύς, *tiers (du médimne)*, de τρίτ(ος), *troisième ;* ἑκτ-εύς, *sixième partie (du médimne)*, de ἕκτ(ος), *sixième.*

Δεκαδ-εύς, *membre d'une décurie*, vient de δεκάδ, radical de δεκάς, gén. δεκάδ-ος, *décurie.*

V. Dans δονακ-εύς, *lieu plein de roseaux*, de δόναξ (δόνακ-ς), *roseau*, εύς marque collection.

VI. Enfin ce suffixe forme encore un très-petit nombre de substantifs d'origine obscure, comme βασιλ-εύς, *roi*, etc.

§ 75.

ζα, *gén.* ζης.

Ce suffixe ne forme que les substantifs κνύ-ζα, *gale*,

de κνύ(ω), *gratter;* χάλα-ζα, *grêle*, de χαλά(ω), *lâcher, laisser tomber.*

Dans πέζα, *pied*, de πεδ, racine de ποῦς, *pied*, et dans κόρυζα, *rhume de cerveau*, de κόρυς, gén. κόρυθος, *tête*, le ζ est une altération de la dentale, semblable à celle qu'éprouve, par exemple, la racine φραδ, pour former le verbe φράζω; dans φύζα, *fuite*, il est, comme nous l'avons dit plus haut, § 41, le substitut de la gutturale γ.

§ 76.

ζος, η, ον.

Ce suffixe ne forme que les deux adjectifs πρώϊ-ζος, *qui a lieu de bonne heure*, de πρωΐ, *de bonne heure*, et χθι-ζός, *d'hier*, de χθέ(ς), *hier*.

Dans πεζός, *fantassin*, le ζ tient la place du δ de πεδ, racine de ποῦς (ποδός), *pied*[1].

§ 77.

ην, εινα, εν. — ην, *gén.* ενος, ηνος.

Ce suffixe sert à former : 1° l'adjectif τέρην, τέρεινα, τέρεν, *friable*, *tendre*, de τερ, racine de τείρ-ω, *user en frottant;*

2° Un petit nombre de substantifs d'origine et de signification diverses. Exemples : κωλ-ήν, *os supérieur de la cuisse*, de κῶλ(ον), *membre, cuisse*; πευθ-ήν, *questionneur*, de πεύθ(ομαι), *questionner; ξυν-ήν, compagnon*, de ξυν(ός), *commun;* ἀϋτμ-ήν, synonyme d'ἀϋτμ(ή), *souffle;*

1. Voy., au sujet de ces mots en ζος et en ζα, ce que nous avons dit de la valeur du ζ, p. 163, note 2.

3° Quelques noms d'origine obscure, comme σωλήν, *canal*, αὐχήν, *cou*.

§ 78.

ήρ, *gén.* έρος. — ῆρ, *gén.* ῆρος.

Le suffixe ήρ, gén. έρος, ne forme que les deux substantifs ἀ-ήρ, *air*, d'ἄ(ημι), *souffler*, et αἰθ-ήρ, *éther*, d'αἴθ(ω), *brûler*.

Ἠρ, gén. ῆρος, s'ajoute à ἐθελοντ, radical d'ἐθέλων, gén. ἐθέλοντ-ος, *voulant*, et à πεντηκοστ(ός), *cinquantième*, pour former ἐθελοντ-ήρ, *qui agit volontairement*, et πεντηκοστ-ήρ, *chef de cinquante hommes (à Lacédémone)*. Dans ces deux mots, on pourrait aussi considérer le τ comme appartenant au suffixe, devant lequel serait tombé le τ de πεντηκοστ et d'ἐθελοντ. Voy. § 150.

ήρης, ηρες, voy. ης, ες, § 79.

§ 79.

ης, ες (ειδής, ώδης; άρης, ήρης); voy. § 129.

I. Ce suffixe forme : 1° un petit nombre d'adjectifs simples, qui viennent, les uns de racines ou de thèmes verbaux, les autres de thèmes nominaux. Exemples : ἀγ-ής, *brisé*, d'ἀγ, racine d'ἄγ(νυμι), *briser;* φραδ-ής, *sage*, *habile*, de φραδ, racine de φράζομαι, *réfléchir*, etc.; πιμελ-ής, *gras*, de πιμελ(ή), *graisse;* καναχ-ής, *bruyant*, de καναχ(ή), *bruit;* στρην-ής, *fort*, de στρῆν-ος, *vigueur*, etc.;

2° Quelques adjectifs simples, d'origine obscure. Exemples : σαφ-ής, *clair*, νωθ-ής, *paresseux*, etc.

II. Mais il sert surtout de désinence aux adjectifs composés dont le dernier terme vient d'un substantif

neutre en ος. Exemples : ἐπ-αχθ-ής, *à charge*, d'ἐπί, *sur*, et ἄχθ-ος, *charge ;* ἀ-βαρ-ής, *qui ne pèse pas*, de βάρ-ος, *poids ;* εὐ-γηθ-ής, *agréable*, d'εὖ, *bien*, et γῆθ-ος, *joie*, etc.

Parmi les mots ainsi composés, la classe la plus nombreuse est celle des adjectifs dont le dernier terme vient du substantif εἶδ-ος, *forme, espèce.* Exemples : θεο-ειδής, *semblable aux dieux*, de θεό(ς), *dieu ;* ἰχθυ-ο-ειδής, ἰχθυ-ώδης, *semblable au poisson, ayant forme de poisson*, d'ἰχθύ(ς), *poisson*, etc.

Remarques. Dans tous ces adjectifs, excepté dans ἀ-ειδής, δυσ-ειδής, εὐ-ειδής, ειδής est précédé d'un ο, qui quelquefois appartient au radical du mot précédent, mais qui souvent aussi est une voyelle de liaison[1]. Chez les Attiques, ο-ειδής se contracte presque toujours en ώδης.

Tous ces adjectifs en ειδής, ώδης, expriment rapport, convenance ou ressemblance avec l'idée contenue dans le premier terme du composé, et presque toujours εἶδος y a plutôt la valeur d'un suffixe que d'un mot.

III. Il y a aussi des adjectifs composés en ης dont la dernière partie vient : 1° d'un substantif non terminé en ος, gén. εος ; 2° d'un verbe ; 3° d'un adverbe. Exemples :

1° Dérivés de substantifs non terminés en ος (εος) : ἀ-μηχαν-ής, *sans moyens*, d'ἀ privatif et μηχαν(ή), *moyen ;* εὐπρυμν-ής, *qui a une belle poupe*, d'εὖ, *bien*, et πρύμν(α), *poupe ;* ἐπ-άναγκ-ες, *nécessaire, nécessairement*, d'ἐπί, *sur*, et ἀνάγκ(η), *nécessité.* Joignez-y tous les adjectifs composés qui ont pour dernier terme

1. Ou plutôt le résultat d'une confusion. Comme -ειδής s'attache souvent à des thèmes terminés en ο, on a fini par prendre cet ο pour une partie du suffixe.

-αλκ-ής, *fort*, d'ἀλκ(ή), *force*; -ήκης, *aigu*, *aiguisé*, d'ἀκ(ή), *pointe*, etc.

2° De verbes : ἀ-δερκ-ής, *qui ne voit pas*, εὐ-δρακ-ής, *qui voit bien*, d'ἀ privatif, εὖ, *bien*, et δέρκ(ομαι), *voir*, aor. 2 ἔ-δρακ-ον(remarquez le changement d'ε en α); δυσ-κριν-ής, *difficile à distinguer*, de δυς, *difficilement*, et κρίν(ω), *distinguer*; ἀν-ηλιφ-ής, *qui n'est pas oint*, d'ἀν privatif et ἀλιφ, racine d'ἀλείφ(ω), *oindre*. Ces sortes de composés ont pour la plupart un sens passif ou intransitif. Les plus remarquables sont ceux dont le dernier terme, -άρης, -ήρης, vient de la racine du verbe (ἀρ)αρ-(ίσκω), *s'ajuster*, *s'adapter*. Ils signifient primitivement *qui convient à*, *muni de*... Exemples : χαλκ-ήρ-ης, *muni d'airain*, de χαλκ(ός), *airain* (on trouve aussi, en poésie, χαλκο-άρ-ης); θυμ-άρης, θυμ-ήρης, *qui plaît au cœur*, de θυμ(ός), *cœur*. Mais souvent cette désinence ήρης, de même que la désinence ειδής, joue le rôle d'un véritable suffixe. Exemples : πενθ-ήρης, *lugubre*, de πένθ(ος), *deuil*; πισσ-ήρης, *de poix*, de πίσσ(α), *poix*.

Dans ces composés, dont le dernier terme vient d'un verbe, le radical verbal garde presque toujours sa forme la plus simple. L'ε tantôt se conserve, tantôt cède la place à l'α. Voy. plus haut ἀ-δερκ-ής, εὐ-δρακ-ής. Dans ἀμφι-λαφ-ής, *embrassant un vaste circuit*, *grand*, *large*, le β, radical de λαβεῖν, s'est changé en φ. De στρέφ(ω), *tourner*, et de στέμβ(ω), *remuer*, se forment à la fois ἀ-στραφ-ής et ἀ-στραβ-ής, *inflexible*; ἀ-στεμβ-ής et ἀ-στεμφ-ής, *immobile*.

3° De l'adverbe θαμά, *fréquemment*, vient θαμ-ής, *nombreux*, dont on ne trouve que le pluriel θαμ-έες, θαμέσι, θαμέας[1].

1. Le singulier pourrait être aussi θαμ-ύς.

IV. Les mots ἀκριβής, *exact*, δαψιλής, *abondant*, ἀσκηθής, *soigné*, sont de formation obscure, et pourraient avoir pour suffixes βής, λής, θής.

§ 80.

ης, ητος.

I. Ce suffixe forme des adjectifs et des substantifs de signification diverse, dont plusieurs sont d'origine obscure. Exemples : ἀργ-ής, synonyme d'ἀργ(ός), *blanc; πέν-ης, pauvre*, de πέν(ομαι), *travailler ; γυμν-ής, fantassin légèrement armé*, de γυμν(ός), *nu*, πλαν-ής, *errant*, de πλαν(άω), *égarer*, etc.

Dans χερ-νής, *ouvrier (manœuvre)*, de χείρ (χερ), *main*, le suffixe paraît être νής.

II. Ainsi se terminent encore les adjectifs verbaux suivants, qui ne sont usités qu'en composition : -βλής, -κμής, -δμής, -θνής, dérivés de βάλ(λω), *jeter*, κάμ(νω), *se fatiguer*, δαμ(άω), *dompter*, θανεῖν, *mourir*. Remarquez que devant cette désinence, et probablement à cause du poids même de ce suffixe, ces verbes perdent leur voyelle radicale. Voy. § 192, I.

On peut comparer à ces adjectifs le composé νεο-κράς, gén. -κρᾶτος, *nouvellement mélangé*, de νέο(ς), *nouveau*, et κερά(ννυμι), *mélanger*. Voy. aussi § 192, I.

§ 81.

ης, *gén.* ου.

I. Ce suffixe termine un grand nombre de mots composés, adjectifs et substantifs, dont le dernier

terme vient ordinairement d'un verbe. Ils désignent presque toujours un homme qui fait l'action exprimée par ce verbe. Exemple : ὁπλο-μάχ-ης, *celui qui combat avec des armes (pesantes)*, de ὅπλο(ν), *arme*, et μάχ(ομαι), *combattre*, etc.

Beaucoup moins nombreux sont les composés de ce genre ayant pour dernier terme un mot dérivé d'un thème nominal. Exemples : μισο-γύν-ης, *celui qui hait les femmes*, de μισ(έω), *haïr*, et γυνή, *femme*, etc.

Remarques. 1° Γόης et ἕρπης, qui, comme mots simples, suivent la troisième déclinaison, appartiennent à la première dans les mots composés, μισο-γό-ης, *ennemi des charlatans*, et σιγ-έρπ-ης, *qui se glisse en silence*.

2° Parfois le terme final de ces composés en ης nous offre la forme primitive d'une racine qui, dans les mots simples, ne nous apparaît qu'avec des signes plus ou moins marqués de dérivation. Exemple : μετ-αίτ-ης, *le mendiant*, composé de μετά et de la racine αἰτ, que nous retrouvons dans αἰτ-έ-ω, *demander*.

II. Le suffixe ης ne forme qu'un petit nombre de mots simples ; encore sont-ils, pour la plupart, d'origine obscure, comme ἀράχν-ης, *araignée*, χλούν-ης, épithète du *sanglier*, etc. Πώλ-ης, *vendeur*, de πωλ(έω), *vendre*, n'est guère usité qu'en composition [1] ; λέσχ-ης, *causeur*, de λέγ(ω), *parler*, se trouve dans une citation du rhéteur Timon (Diog. Laërt., IX, 40).

θέρα, θέρας, voy. τρα, § 160.

1. Le simple est dans Aristophane, *Equit.*, 131, 133.

§ 82.

θός, θή, θόν. — θος, *gén.* θου (voy. § 159).

Ce suffixe ne forme qu'un très-petit nombre de mots, de nature et de signification diverses. Exemples : ὀρ-θός, *droit*, d'ὄρ(νυμι), *faire lever;* ἀγα-θός, *bon*, d'ἄγα(μαι), *admirer*, *approuver*.

Remarquez l'α qui précède le suffixe dans ὁρμ-αθός, *rangée*, de ὅρμ(ος), *collier*, etc. — Μήρ-ινθος, *corde*, paraît avoir la même racine que μηρ(ύομαι), *dévider*. — Ἄκανθ-ος, *acanthe*, vient d'ἄκανθ-α, *épine* (rac. ἀκ).

Dans l'adjectif verbal ἑφ-θός, *cuit*, θός est pour τός. Voy. § 159, I, *fin*.

θρα, *gén.* θρας, voy. τρα, § 160.

θρον, *gén.* θρου, voy. τρον, § 161.

§ 83.

θρος, (α), ον (comparez § 165).

Ce suffixe forme les adjectifs βλω-θρός, *élevé*, de βλώ(σκω), *aller*(?*croître*); λάλη-θρος, *bavard*, de λαλέ(ω), *bavarder;* μυλω-θρός, *de meule*, du verbe μυλό(ω), tiré de μύλος, *meule;* σκε-θρός, *soigneux*, de σχεῖν, aor. 2 d'ἔχω, *avoir*, *garder*. Dans ce dernier adjectif le χ de σχε s'est changé en κ par suite de l'influence du θ initial du suffixe θρος. Voy. la Grammaire grecque de M. Burnouf, § 5, Rem. 3°.

ι, *gén.* εως *ou indécl.*, voy. ις, *gén.* ιος, εως, § 98.

ι, *gén.* ιτος, voy. ις, *gén.* ιτος, § 99.

§ 84.

ια, *gén.* ιας. — εια, *gen.* ειας.

I. Ce suffixe sert à former un très-grand nombre de substantifs qui sont, pour la plupart, des noms de qualités. Ces substantifs sont presque tous dérivés d'adjectifs. Exemples : δειλ-ία, *lâcheté*, de δειλ(ός), *lâche;* εὐδαιμον-ία, *bonheur*, d'εὐδαιμον, radical d'εὐδαίμων, *heureux*, etc.

Il y en a cependant aussi quelques-uns qui sont dérivés de substantifs. Exemple : ἀγγελ-ία, *message*, d'ἄγγελ(ος), *messager*.

Remarques. 1° Dans les substantifs dérivés de mots en ος, gén. ου, le suffixe ία prend la place de la désinence ος : δειλ-ός, δειλ-ία.

2° Quand le substantif se tire d'un mot de la troisième déclinaison, le suffixe ία s'ajoute au radical, c'est-à-dire, prend la place de la désinence ος du génitif : εὐδαίμων (εὐδαίμον-ος), εὐδαιμον-ία.

3° Les substantifs qui viennent d'adjectifs en ής et en οος se terminent en εια, οια. L'ι du suffixe se réunit en une diphthongue avec la dernière voyelle du radical de l'adjectif; l'α devient bref, et l'accent se recule sur l'antépénultième. Exemples : ἀληθής (gén. ἀληθέ-ος), *vrai*, ἀλήθεια, *vérité;* ἄνους (contracté d'ἄνο-ος), *insensé*, ἄνοια, *démence*. — Quelques substantifs dérivés d'adjectifs en ής ont, outre cette forme en εια, une autre forme en ία, qui souvent est poétique. Quelques-uns n'ont même que la désinence ία, comme, par exemple, εὐτυχ-ία, *bonheur*, d'εὐτυχ(ής), *heureux ;* δυστυχ-ία, *malheur*, de δυστυχ(ής), *malheureux*, etc.

4° Comme la plupart des adjectifs en ής viennent de noms neutres en ος, quelques-uns de ces dérivés

en εια se tirent immédiatement de substantifs de cette espèce qui n'ont pas formé d'adjectifs. Exemples : μισγ-άγκεια, *ravin*, *réunion de vallons*, de μίσγ(ω), *mêler*, et ἄγκο(ς), *vallon*.

Βοήθ-εια, *secours*, de βοηθ(ός), *auxiliaire ;* οὐδέν-εια, *nullité*, d'οὐδέν, *rien*, sont des formations irrégulières (voy. plus haut, Remarques 1° et 2°).

5° Plusieurs autres substantifs ainsi terminés sont irréguliers, soit pour le sens, soit pour la formation. Remarquez, par exemple, ὑδρ-ία, *pot à l'eau*, de ὕδωρ, *eau ;* ναυσ-ία (attique ναυτ-ία), *mal de mer*, de ναύτ(ης), *navigateur ;* ἀθανασ-ία, *immortalité*, d'ἀθάνατ(ος), *immortel*, etc.

6° Les substantifs en ία qui viennent d'adjectifs en ιος ne peuvent pas se distinguer, par leur forme, du féminin de l'adjectif (l'ι de l'adjectif se supprime devant ce suffixe). Exemple : ἀξ-ία, *dignité ;* ἀξία, *digne* (*digna*), d'ἄξιος, *digne* (*dignus*). Aussi beaucoup d'adjectifs en ιος n'ont-ils qu'une seule et même désinence pour le masculin et pour le féminin : κόσμιος, -ον ; ἀΐδιος, -ον.

II. Il y a aussi des substantifs en ία, dérivés de verbes. Ils expriment en général l'idée abstraite de l'action marquée par le verbe d'où ils viennent. Exemples : πολιορκ-ία, *siége*, de πολιορκ(έω), *assiéger ;* ἁμαρτ-ία, *faute*, d'ἁμαρτ(εῖν), *pécher ;* μετάγνοια, *repentir*, de μεταγνο, radical de μεταγιγνώσκω, *se repentir* (voy. plus haut, Rem. 3, ἄνοια).

III. Le suffixe ία est encore la désinence que prennent les substantifs en α et en η, à la fin des mots composés. Exemple : γιγαντο-μαχ-ία, *combat des géants*, de γίγας (γίγαντος), *géant*, et μάχ(η), *combat*.

C'est aussi avec ce suffixe ία que se combinent les

thèmes να(ῦς), *vaisseau*, λιμ(ός), *faim*, et κα(ίω), *brûler*, dans les composés δεκανα-ΐα, *flotte de dix vaisseaux*, βουλιμ-ία, *faim dévorante*, λυχνοκα-ΐα, *allumage des lampes* (πυρκα-ϊά, ϊή, *bûcher* est *oxyton*), etc.

Remarque. En composition, les noms en α, η, ne demeurent invariables que lorsqu'ils se combinent avec des prépositions. Exemple : τροπή, *action de tourner*; παρα-τροπή, *action de détourner*. Les mots comme ἱστο-πέδη, *pied du mât*, ἱστο-δόκη, *bois sur lequel on abat le mât*, etc.[1], appartiennent à la vieille langue et sont poétiques.

IV. Le suffixe ιά (avec l'accent sur α) forme : 1° des noms collectifs. Exemple : ἀνθρακ-ιά, *tas de charbons*, d'ἄνθραξ (ἄνθρακ-ς), *charbon*;

2° Quelques noms concrets, comme λοφ-ιά, *cou garni d'une crinière*, de λόφ(ος), *nuque* (c'est aussi une sorte de collectif).

V. Le suffixe εια sert encore à former le féminin : 1° des noms en εύς; exemple : ἱέρ-εια, *prêtresse*, de ἱερ-εύς, *prêtre*; 2° des adjectifs en ύς (voy. § 172); 3° de quelques mots poétiques dont le masculin n'est pas usité. Exemples : ἀριστο-τόκ-εια, *très-heureuse mère*, d'ἄριστο(ς), *le meilleur*, et τοκεύς, *père*.

Ce suffixe termine aussi un petit nombre de mots qui ont en même temps la désinence η. Exemple : κώδ-εια, synonyme de κώδ-η, *tête*.

VI. Le suffixe εία (avec l'accent sur la pénultième) forme des substantifs abstraits, dérivés de verbes en

1. On avait proposé de lire dans Eschyle (*Agam.*, 104), φρενο-λύπην, mais cette leçon n'est conforme ni aux manuscrits ni aux habitudes de la dérivation. M. Boissonade donne λυπο-φρένα, et M. Klausen φρένα λύπης.

εύω. Exemples : ἀριστ-εία, *action d'éclat*, d'ἀριστεύ(ω), *se distinguer par sa vaillance.*

Ἐγχείη, *lance*, ὀνειδείη, *outrage*, sont des formes poétiques, synonymes d'ἔγχος et ὄνειδος.

VII. Les substantifs ζειά, espèce d'*orge* ou de *seigle*; ἀρ-ειά, *menace*, d'ἀρά, *imprécation*; φορβ-ειά, *pâture*, à peu près synonyme de φορβ(ή); στειλ-ειά, *trou où entre le manche de la cognée*, de στειλε(όν), *manche de cognée*, se terminent en ειά (avec l'accent sur α). Le premier est d'origine obscure[1].

§ 85.

ιας, *gén.* ιου (διας, ριας, σιας).

1. Ce suffixe se combine avec des thèmes nominaux, pour former des mots qui sont presque tous adjectifs et marquent, en général, rapport ou ressemblance avec l'objet exprimé par le nom d'où ils sont dérivés; plus rarement, possession de cet objet.

Ces sortes de mots se trouvent surtout chez les poëtes et chez les écrivains postérieurs, en particulier chez Lucien.

Exemples : κολπ-ίας, *sinueux*, de κόλπος, *sein*; λαμπαδί-ας, *qui porte un flambeau*, de λαμπάς (gén. λαμπάδ-ος), *flambeau*.

On voit par ces exemples que ce suffixe (comme le suff. ία, § 84), se met à la place des lettres finales ος dans les noms de la deuxième déclinaison, et de la désinence du génitif dans les noms de la troisième.

1. On a rapproché ζειά, ζεά, du sanscrit *java*, « orge. »

Ταμ-ίας, *intendant*, est le seul mot ainsi formé qui paraisse dériver directement d'un radical verbal (ταμ-εῖν, aor. 2 de τέμ-νω, *couper*, *partager*).

Παππ-ίας, *petit papa*, est un diminutif de πάππας, *papa*.

Ἀργ-ίας[1] est synonyme d'ἀργ-ός, *blanc;* νεαν-ίας, de νεάν, *jeune homme* (qui est beaucoup moins usité).

II. Dans θλα-δίας, *eunuque*, de θλά(ω), *briser;* καλαμα-δίας, *plein de roseaux*, de κάλαμ(ος), *roseau*, le suffixe est δίας. Dans ὀκλαδίας, *pliant*, d'ὀκλάζ(ω), *plier*, le δ paraît appartenir au thème verbal.

Les finales δρίας et σίας, qui ressemblent à des suffixes composés, ne terminent que θηλυ-δρίας, *efféminé*, de θῆλυ(ς), *féminin*, et γαλαξίας (γαλακ-σίας), *lacté*, de γάλα (gén. γάλακ-τος), *lait*.

§ 86.

ιγξ, *gén.* ιγγ-ος.

Ce suffixe forme les substantifs στρόφ-ιγξ, *pivot*, de στροφ(ή), *tour;* στροφάλ-ιγξ, *tournoiement*, de στρόφαλ(ος), *roue* (comparez στροφαλίζω); et les diminutifs λά-ϊγξ, *petite pierre*, de λᾶ(ας), *pierre;* φύσ-ιγξ, *vésicule (de l'ail)*, de φῦσ(α), *vessie*.

§ 87.

ιδάριον, *gén.* ιδαρίου. — αρίδιον, *gén.* αριδίου.

Quelquefois on combine ensemble deux suffixes

1. Ce mot se trouve dans Eschyle (*Agam.*, 116). D'autres lisent ἀργᾶς. Ἀργίας est la leçon de MM. Boissonade et Klausen.

de diminutifs. Exemples : βο-ϊδάριον, *petit bœuf*, de βο(ῦς), *bœuf*, et des deux suffixes ίδ(ιον) et άριον ; βιβλ-αρίδιον, *petit livre*, de βίβλ(ος), *livre*, et des deux mêmes suffixes, dans l'ordre inverse ; ασίδιον remplace αρίδιον dans κορ-ασίδιον, *petite fille*, de κόρ-η, *jeune fille*. Voy. § 52, Rem. 1° et note.

§ 88.

ιδέος, *gén.* ιδέου.

Ce suffixe marque filiation, et forme les deux substantifs ἀδελφ-ιδέος, contracté -ιδοῦς, *neveu, fils du frère ou de la sœur*, d'ἀδελφ(ός), *frère*, ἀδελφ(ή), *sœur*; θυγαθρ-ιδέος, contracté -ιδοῦς, *fils de la fille, petit-fils*, de θυγάτηρ (gén. θυγατρ-ός), *fille*.

Ce suffixe semble présupposer les thèmes ἀδελφιδ, θυγατριδ, et pourrait par suite se ramener à εος (§ 73).

§ 89.

ιδεύς, *gén.* ιδέως.

Ce suffixe marque *extraction*, *descendance*, et s'emploie surtout pour désigner les petits des animaux. Exemples : λεοντ-ιδεύς, *lionceau*, de λεοντ, radical de λέων, *lion* ; πιθηκ-ιδεύς, *petit d'un singe*, de πίθηκ(ος), *singe* ; ὑϊ-δεύς, *fils du fils*, *petit-fils*, de υἱ(ός), *fils*.

Ce suffixe peut se décomposer de la même manière que le précédent (ιδ-εύς).

§ 90.

ιμος, ιμον.

Ce suffixe forme des adjectifs qui marquent, en général, ressemblance, aptitude. Exemples : δρόσ-ιμος, (*tendre*, etc.) *comme la rosée*, etc., de δρόσ(ος), *rosée ;* ἀγώγ-ιμος, *facile à conduire*, d'ἀγωγ(ή), *conduite ;* αἴσ-ιμος, *fatal*, d'αἶσ(α), *sort*.

Remarques. 1° On voit par les exemples qui précèdent que, pour former un adjectif en ιμος d'un substantif de la première ou de la deuxième déclinaison, on met le suffixe à la place des lettres finales η, α, ο(ς).

2° Ces adjectifs sont presque tous formés de substantifs. — Ὄψ-ιμος, *du soir*, et πρώ-ϊμος, *matinal*, se tirent des adverbes ὀψ(έ), *tard*, et πρω(ΐ), *le matin*. — Δόκ-ιμος, *éprouvé*, vient de δοκ(έω), *sembler*.

3° Dans ἤδυ-μος, synonyme de ἡδύ(ς), *doux*, et ἰτα-μός, synonyme d'ἴτη(ς), *hardi*, le suffixe n'est pas précédé d'un ι (voy. μος, § 121).

ιν, *gén.* ινος, voy. ις, *gén.* ινος, § 97.

§ 91.

ίνης, *gén.* ίνου (voy. §§ 123 et suiv.).

Ainsi se terminent ὀξ-ίνης, *aigre*, d'ὄξ(ος), *vinaigre ;* μυρ-ίνης, *parfumé*, de μύρ(ον), *parfum ;* ἐργατ-ίνης, synonyme d'ἐργάτ(ης), *travailleur*. Comparez ταχίνας, § 57, III.

§ 92.

(ί)νεος, α, ον.

Ce suffixe forme un petit nombre d'adjectifs qui expriment la matière. Exemples : φηγ-ίνεος, *de hétre*, de φηγ(ός), *hétre;* ἐρί-νεος, *de laine*, d'ἔρι(ον), *laine*, etc.

La plupart des adjectifs en ίνεος se terminent aussi en ινος (voy. § 126, IV). Ainsi φηγίνεος est synonyme de φήγινος, etc.

ινς, *gen.* ινθος, voy. ις, *gén.* ιθος, § 96.

§ 93.

ιον, *gén.* ίου; σιον, *gén.* σίου.

I. Ce suffixe se combine avec des thèmes nominaux, pour former des diminutifs, qui sont parfois des termes de caresse ou de mépris. Exemples : μαχαίρ-ιον, *petit couteau*, de μάχαιρ(α), *couteau;* ἀνθρώπ-ιον, *petit homme*, d'ἄνθρωπ(ος), *homme;* ὀρνίθ-ιον, *petit oiseau*, d'ὄρνις (gén. ὄρνιθ-ος), *oiseau*.

On voit par les exemples qui précèdent que le suffixe ιον se joint immédiatement au thème des noms de la troisième déclinaison, et que, dans ceux de la première et de la deuxième, il se met à la place des voyelles finales α, ο. — Remarquez la formation irrégulière du diminutif de γυνή, *femme :* γύναι-ιον, *petite femme* (il se tire du thème apocopé que nous offre le vocatif γύναι, et non du génitif γυναικ-ός).

II. Dans un certain nombre de substantifs, surtout de ceux qui n'ont pas plus de trois syllabes, le suffixe ιον a perdu son sens de diminutif. Exemples : θηρ-ίον.

synonyme de θήρ, *animal* (Homère a même dit μέγα θηρίον, *Od.*, X, 180); ὅρ-ιον, synonyme de ὅρ(ος), *borne*.

III. Le suffixe ιον se joint encore, tantôt à des thèmes nominaux, tantôt, surtout à la fin des mots composés, à des thèmes verbaux, pour former des substantifs, qui répondent souvent, pour le sens, aux substantifs abstraits en ία, σία, d'autres fois aux noms de lieux en εῖον. Exemples : ἁμάρτ-ιον, synonyme de ἁμαρτ-ία, *faute*, de ἁμαρτ(εῖν), *faillir ;* ναυ-άγ-ιον, *naufrage*, qui vient de ναῦ(ς), *vaisseau*, et ἄγ(νυμι), *briser*, comme *naufragium*, de *nav(is)* et de *fra(n)g(o)* ; ἕρκ-ιον, *mur d'enceinte*, *habitation*, de ἕρκ(ος), *clôture ;* στρατήγ-ιον, synonyme de στρατηγ-εῖον, *tente du général*, de στρατηγ(ός), *général*.

Remarquez encore la formation du substantif pluriel ἐντόσθ-ια, *les intestins*, dérivé d'ἔντοσθε, ἔντοσθι, *dedans*.

IV. Dans γυμνά-σιον, *lieu d'exercice*, de γυμνά(ζω), *exercer ;* συ-βό-σιον, *troupeau de porcs ;* βου-βό-σιον, *troupeau de bœufs*, de σῦ(ς), *porc*, βοῦ(ς), *bœuf*, et βό(σκω), *faire paître ;* ὑπηρέ-σιον, *coussin que les rameurs étendent sur leurs bancs*, de ὑπηρέ(της), *rameur*, le suffixe est σιον ; ou plutôt le τ de συβότης, βουβότης, ὑπηρέτης, et les deux consonnes στ de γυμναστής, *gymnaste*, se sont changées en σ devant le suffixe ιον.

§ 94.

ιος, α, ον.

I. Ce suffixe forme des adjectifs qui marquent relation à..., origine de... 1° Il se joint ordinairement à des radicaux de substantifs. Exemples : θαλάσσ-ιος, *marin*, de θάλασσ(α), *mer ;* οὐράν-ιος, *céleste*, d'οὐραν(ός),

ciel; πάτρ-ιος, *paternel*, de πατήρ (gén. πατρ-ός), *père*.

2° Plus rarement il se combine avec des thèmes verbaux. Exemples : ἄρκ-ιος, *suffisant*, d'ἀρκ(έω), *suffire;* ἁρμόδ-ιος, *bien ajusté*, de ἁρμόζ(ω), *s'adapter*.

3° Ἄρτ-ιος, *prêt*, vient de l'adverbe ἄρτ(ι), *à l'instant même;* ἄπ-ιος, *lointain*, de la préposition ἀπ(ό), *loin de*.

4° Les adjectifs en ιος, dérivés d'adjectifs en ος, marquent ordinairement un penchant pour la qualité exprimée par le mot d'où ils sont tirés. Exemple : καθάρ-ιος, *qui aime la pureté*, de καθαρ-ός, *pur*. Cependant ὑστάτ-ιος, a tout à fait le même sens que ὕστατ-ος, *dernier*.

5° Les substantifs en της et en τος changent fréquemment leur τ en σ; pour former des adjectifs en ιος. Exemples : δημόσ-ιος, *public*, de δημότ(ης), *plébéien;* ἐνιαύσ-ιος, *annuel*, d'ἐνιαυτ(ός), *année*.

6° Ce suffixe termine encore les adjectifs numéraux χίλ-ιοι, *mille*, et μύρ-ιοι, *dix mille*.

II. Les radicaux des substantifs de la première déclinaison gardent ordinairement leur dernière lettre devant le suffixe ιος, et se terminent par conséquent en αιος. Exemples : βίαιος, *violent*, de βία, *violence;* δίκαιος, *juste*, de δίκη, *justice*, etc. Voy. le suffixe αιος, § 45.

III. Le substantif βοῦς (gén. βο-ός), *bœuf*, et les mots en ως (gén. οος), gardent leur ο devant le suffixe ιος, et forment par conséquent des adjectifs en οιος. Exemples : αἰδοῖος, *respectable*, d'αἰδώς, *pudeur;* δεκάβοιος, *qui vaut dix bœufs*, de δέκα, *dix*, et βοῦς, *bœuf*.

Gardent aussi l'ο du radical les adjectifs de qualité : τοῖος, *tel;* ποῖος, *quel;* ὁμοῖος, *semblable;* ἀλλοῖος, *différent*, etc. — Dans παντ-οῖος, *varié*, de πᾶς (gén. παντ-

-ός), *tout*, l'ο, par une de ces confusions imitatives que nous avons déjà remarquées, appartient au suffixe.

§ 95.

ις pour ιδς[1], *gén.* ιδος (τις, τιδος).

La plupart des mots en ις sont formés à l'aide de ce suffixe, et ont par conséquent le génitif en ιδ-ος, tandis que les mots qui se terminent par le suffixe σις ont le génitif en εως.

I. 1° Ce suffixe sert à former le féminin d'un certain nombre de substantifs masculins. Tantôt il remplace le suffixe qui termine ces substantifs, tantôt il s'ajoute à leur radical. Ainsi dans βασιλ-ίς *reine*, et dans ἱερ-ίς, *prêtresse*, ίς remplace le suffixe εύ(ς) des masculins βασιλ-εύς, *roi*, et ἱερ-εύς, *prêtre*; tandis que dans ἡρω-ΐς, *héroïne*, ἡγεμον-ίς, *femme qui conduit* ou *commande*, κολακ-ίς, *flatteuse*, ίς s'ajoute simplement aux radicaux des masculins ἥρω-ς, *héros*, ἡγεμών, gén. ἡγεμόν-ος, *homme qui conduit* ou *commande*, κόλαξ (κόλακ-ς), *flatteur*.

2° Ἰς se met aussi à la place des lettres finales ο(ς) de certains adjectifs masculins, pour former des adjectifs féminins qui peuvent s'employer substantivement. Exemples : ἡμερ-ίς, *douce*, de ἥμερ-ος, *doux*; θεωρ-ίς (*le*

1. Dans les suffixes ις, ιδ-ος, ις, ιτ-ος, M. Bopp regarde la dentale, de même que dans ἄς, άδ-ος (voy. plus haut, § 53), comme une addition inorganique (*Gr. compar.*, §§ 919 et 922). En grec, la dentale ne peut pas terminer un mot, mais, en revanche, il semble qu'elle aime à clore les radicaux déclinables, et à séparer la voyelle finale de la racine ou du thème de la voyelle initiale de la flexion.

vaisseau ou *le chemin*) *des théories*, de θεωρ-ός, *théore*. On peut joindre à ces mots πατρ-ίς (sous-entendu γῆ), *patrie*, qui vient de πάτριος, *paternel*, ou plutôt de πατήρ, gén. πατρ(ός), *père*, ou de πάτρα, *patrie*.

II. Ce suffixe forme aussi des substantifs de divers sens, des noms abstraits, des noms d'instruments, etc., dont plusieurs paraissent avoir été primitivement adjectifs, et dont un certain nombre sont d'origine obscure. Exemples : ἐλπ-ίς, *espoir*, d'ἔλπ(ομαι), *espérer ;* λαβ-ίς, *poignée*, de λαβ(εῖν), *prendre ;* κοπ-ίς, *glaive*, de κόπ(τω), *couper ;* μηλ-ίς, *pommier*, de μῆλ-(ον), *pomme ;* σίν-ις, *brigand*, de σίν-ομαι, *nuire*.

Remarquez encore le substantif οὔτιδες, *des futilités*, formé d'οὔτι, gén. οὔτιν-ος, *rien*, et dans lequel le suffixe ις, ιδος, a pris la place des lettres finales ιν.

III. Enfin ίς donne à quelques substantifs la valeur de diminutifs. Exemples : ἀλωπεκ-ίς, *jeune renard*, d'ἀλώπηξ, gén. ἀλώπεκ-ος, *renard ;* βωμ-ίς, *petit autel*, de βωμ-ός, *autel*.

IV. Remarquez l'ι et le τ qui précèdent le suffixe ις (non accentué), dans ἀνδρων-ῖτις, synonyme d'ἀνδρών, *appartement de l'homme*, et dans γυναικων-ῖτις, synonyme de γυναικών, *appartement des femmes*.

Remarque. Tous les substantifs qui se terminent par les lettres ις, ιδος, sont du genre féminin, à l'exception de σίνις, *brigand*, qui est du masculin, et de παῖς, *enfant*, qui a les deux genres.

§ 96.

ις, ιθος. — υς, υθος.

Ainsi se terminent les quatre substantifs ὄρν-ις, ὄρν-

-ιθυς, *oiseau*, synonyme d'ὄρν(εον), qui a la même racine, et μέρμις, *corde*, ἕλμινς, *ver* (voy. § 82 et p. 91, note), πείρινς, *claie*. Ils sont tous de formation obscure.

§ 97.

ις *ou* ιν, *gén.* ινος.

Ce suffixe forme un petit nombre de mots qui sont presque tous d'origine obscure. Exemple : ῥηγμ-ίς ou ῥηγμ-ίν, *rivage escarpé*, de ῥῆγμ(α), *rupture*.

Dans θίς ou θίν, *tas*, le suffixe parait avoir pris la place de la voyelle radicale de θε, racine de τίθημι, *poser*.

§ 98.

ις, *gén.* ιος, εως. — ι, *indéclinable ou gén.* εως.

1. Le suffixe ις, gén. εως, ιος, n'a pas une valeur bien déterminée. Il forme des substantifs de signification et d'origine très-diverses. Exemples : ἄγυρ-ις, *assemblée*, d'ἀγείρ(ω), *assembler*; ἄκρ-ις, *sommet*, d'ἄκρ(ος), *haut*; γάστρ-ις, *qui a un gros ventre*, de γαστ-ήρ, gén. γαστρ(ός), *ventre*; δέρ-ις, *vêtement de cuir*, de δερ, radical de δείρ(ω), *écorcher*; κίθαρ-ις, *cithare*, de κιθάρ(α), qui a le même sens; τρόφ-ις, *bien nourri*, de τροφ(ή), *nourriture*, etc.

Joignez à ces exemples quelques mots d'origine obscure, comme πόλις, *ville*[1]; τίγρις, *tigre*, etc.

1 Comparez le sanscrit *pura*, *puri*, *purî*, « ville » (formes dérivées de la rac. *prî*, « remplir »). Τίγρις, mot emprunté à l'arménien, paraît signifier *flèche*, *rapide* (comme la flèche), et se rattache à la racine sanscrite *tij*, « aiguiser ».

II. Les mots en ι, à l'exception de μέλι, gén. μέλι-τος, *miel*, sont indéclinables ou ont le génitif en εως. Ils sont tous d'origine obscure, ou du moins empruntés à des langues étrangères.

On a dit, par apocope, ἄλφι, pour ἄλφιτον, *farine d'orge;* κρῖ, pour κριθή, *orge.*

§ 99.

ις, *gen.* ιτος. — ι, *gén.* ιτος.

Ainsi se terminent les substantifs χάρ-ις, gén. χάρ-ι-τος, *grâce*, *plaisir*, de χαρ, radical de χαίρ(ω), *se réjouir;* δαίς, gén. δαιτός, *repas*, de δαί(ω), *célébrer par un festin;* σταίς, gén. σταιτός, *pâte de farine de froment*, qui paraît venir de στα, radical de ἵστημι, *se tenir* (*être ferme*), et le mot d'origine obscure μέλι, gén. μέλ-ιτος, *miel.*

§ 100.

ισκη, *gén.* ισκης.

Ce suffixe, qui est le féminin du suffixe ισκος (§ 102), forme un très-petit nombre de diminutifs. Exemple : παιδ-ίσκη, *petite fille*, de παιδ, radical de παῖς, *enfant.*

Dans κυλίσκη, *petite coupe*, de κύλιξ (κύλικ-ς), *coupe*, l'ι et le κ du radical se sont confondus avec le suffixe. Comparez διδάσκω, dont le radical est διδαχ.

§ 101.

ισκιον, *gén.* ισκίου.

Ce suffixe, qui se compose des suffixes ισκος ou ισκη

(§§ 100 et 102) et ιον (§ 93), forme quelques diminutifs. Exemple : ἀσπιδ-ίσκιον, *petit bouclier*, d'ἀσπίς (gén. ἀσπίδ-ος), *bouclier*.

§ 102.

ἰσκος, *gén.* ἰσκοῦ.

Ce suffixe se combine avec des thèmes nominaux pour former des diminutifs. Exemples : ἀνδριαντ-ίσκος, *petite statue*, d'ἀνδριάς (gén. ἀνδριάντ-ος), *statue ;* βολβ-ίσκος, *petit ognon*, de βολβ(ός), *ognon ;* νεαν-ίσκος, *adolescent*, de νεάν ou νεαν(ίας), *jeune homme*, etc.

Ces diminutifs en ἰσκος se forment à peu près de la même manière que les diminutifs en ίδιον. Voy. § 64[1].

§ 103.

(ἰ)χνη, *gén.* (ἰ)χνης.

Ce suffixe, qui est le féminin du suffixe ιχνος (§ 105), forme les diminutifs πολί-χνη, *petite ville*, de πόλι(ς), *ville*, et κυλίχνη, *petite coupe*, de κύλιξ (κύλικ-ς), *coupe*. Dans ce dernier substantif, la gutturale du suffixe se confond avec la gutturale du radical. Voy. §§ 100 et 105, κυλίσκη et κύλιχνος.

1. Il est possible que, dans ἰσκος, ἰσκη, ἰσκιον, le σ soit, comme le supposerait volontiers M. Bopp (*Gr. compar.*, § 953), une insertion euphonique, et que ces suffixes soient au fond identiques à ικός, ική (voy. plus bas, § 107) : la sifflante s'intercale de même en sanscrit, en latin et dans divers autres idiomes de la famille. Mais les langues profitent souvent de ces modifications accidentelles ou inorganiques pour créer de nouvelles classes de mots. C'est ce qui est arrivé pour le suffixe ἰσκος, dont on s'est servi en grec pour former des diminutifs.

§ 104.

(ι)χνιον, *gén.* (ι)χνίου.

Ce suffixe forme un petit nombre de diminutifs. Il se compose des suffixes ιχνος ou ίχνη, §§ 103, 105, et ιον, § 93. Exemple : πολίχνιον, *petite ville*, de πόλι(ς), *ville*.

§ 105.

(ι)χνος, *gén.* (ι)χνου.

Ainsi se termine le diminutif κύλι-χνος, *petite coupe*, de κύλιξ, *coupe*. Voy. §§ 103, 104 et 100.

§ 106.

ιων, ιον. — ων, ον.

Voyez pour la formation des comparatifs en ίων, ων, la Grammaire grecque de M. Burnouf, § 40 et 196. Voyez aussi plus haut, p. 162, note 3.

§ 107.

κός, ή, όν (ικός, εικός, ακός, υκός, εακός, ιακός).

1. Ce suffixe, combiné avec des thèmes nominaux, forme un grand nombre d'adjectifs, qui, comme les adjectifs en ιος, marquent en général rapport à..., origine de.... Exemples : ὡρ-ικός, *de saison*, de ὥρ(α), *saison ;* ὁπλιτ-ικός, *relatif aux hoplites*, de ὁπλίτ(ης), *hoplite ;* ἀδελφ-ικός, *fraternel*, d'ἀδελφ(ός), *frère ;* γεροντ-ικός, *de vieillard*, de γέρων (gén. γέροντ-ος), *vieillard*, etc.

Remarques. 1° Les substantifs de la première et de la seconde déclinaison remplacent, en général, par un ι, devant ce suffixe, les lettres finales α, η, η(ς), α(ς), ο(ς), ο(ν). — Ceux de la troisième déclinaison gardent ordinairement leur radical entier, mais c'est aussi par un ι qu'ils joignent le suffixe à ce radical.

2° Les substantifs de la troisième déclinaison dont le thème se termine par un ε, perdent cet ε devant l'ι qui précède le suffixe. Exemples : φυσ-ικός, *naturel*, de φύσις (gén. φύσε-ως), *nature*; βασιλ-ικός, *royal*, de βασιλεύς (gén. βασιλέ-ως), roi; ἀνθ-ικός, *qui concerne les fleurs*, d'ἄνθος (gén. ἄνθε-ος), *fleur*. — Cependant on dit ὀρεικός et ὀρικός, *de mulet*, d'ὀρεύς (gén. ὀρέ-ως), *mulet*; κεραμεικός et κεραμικός, *de potier*, de κεραμεύς (gén. κεραμέ-ως), *potier*.

Κουρεύς (gén. κουρέ-ως), *barbier*, fait κουρ-ικος et κουρε-ακός, *de barbier* (voy. plus bas, 3°).

L'ε n'appartient pas au radical dans βο-εικός[1], *de bœuf*, de βοῦς, *bœuf*; ὑ-εικός, *de porc*, de ὗ(ς), *porc*. On dit aussi βοϊκός, ὑϊκός.

Ἄστυ (gén. ἄστε-ος), *ville*, et ἅλ(ς), *sel*, forment à la fois ἀστ-ικός et ἀστυ-κός, *de la ville*, ἁλ-ικός et ἁλ-υκός, *salé*.

3° Les mots en ιος, ιον, gardent l'ι du radical et font précéder le suffixe d'un α et non d'un ι. Exemples : βιβλι-ακός, *relatif aux livres*, de βιβλί(ον), *livre*; πλουσι-ακός, *qui convient à un homme riche*, de πλούσι(ος), *riche*.

4° Δικανικός, *judiciaire*, vient de δικαν(ός), *avocat*; ἰδαν-ικός, *intellectuel*, *idéal*, d'ἰδαν(ός), *digne d'être vu*,

1. Cependant βοεικός, qui signifie particulièrement *de peau de bœuf*, pourrait bien se rattacher à βοεύς (gén. βοέ-ως), *courroie de peau de bœuf*.

beau ; νεαν-ικός, *de jeune homme*, de νεάν (d'où νεανίας, § 85), *jeune homme*. Par conséquent, il n'est pas nécessaire d'admettre un suffixe ανικός.

II. Le même suffixe se combine avec des adjectifs verbaux en τός, pour former des adjectifs qui marquent relation à l'idée contenue dans le verbe, et surtout penchant à faire l'action que le verbe exprime. Exemples : ἀγαπητ-ικός, *affectueux*, d'ἀγαπητ(ός), *aimé* (ἀγαπά-ω, *aimer*); ἐπαινετ-ικός, *enclin à louer*, d'ἐπαινετ(ός), *loué* (ἐπαινέω, f. ἐπαινέ-σω, *louer*); ληπτ-ικός, *porté à prendre*, de ληπτ(ός), *pris* (λαμβάνω, f. λήψομαι, *prendre*), etc.

Remarques. 1° On trouve quelques adjectifs en τικός formés de verbes dont l'adjectif verbal en τός n'est pas usité. Exemples : βασκαν-τικός et βασκανη-τικός, *propre aux sortiléges*, de βασκαίνω, *ensorceler*.

2° Ἀγανακτέω, *s'indigner*, forme à la fois ἀγανακτητ-ικός et ἀγανακτ ικός, *irascible*.

III. Le féminin et le neutre des adjectifs en ικός s'emploient quelquefois substantivement. Avec le féminin on sous-entend τέχνη, *art*. Exemples : ἡ γυμναστική, *la gymnastique*, ἡ μουσική, *la musique*. — Le neutre a tantôt un sens collectif, tantôt un sens abstrait. Exemples : τὸ πεζικόν, *l'infanterie* ; τὸ αἰσθητικόν, *la perception*.

§ 108.

κόσιοι, αι, α.

Ce suffixe, qui est une altération de ἑκατόν, *cent*, forme les adjectifs numéraux qui marquent les cen-

taines. Il est toujours précédé d'un α. Exemples : δια-κόσιοι, *deux cents*[1]; ὀκτα-κόσιοι, *huit cents*, etc.

§ 109.

λα *ou* λη, *gén.* λης. (άλη, ἐλη, ηλή, ωλή, αλλα, ελλα, ιλλα, θλη, τλη).

I. Le suffixe λα ou λη forme les substantifs παῦ-λα, *cessation*, de παύ(ομαι), *cesser*; ζεύγ-λη, *joug*, de ζεύγ-(νυμι), *atteler*; στή-λη, *colonne*, de στῆ(ναι), *être debout*, etc.

II. Ce suffixe est quelquefois précédé d'une des voyelles α, ε, η, ω. Exemples : αἰθ-άλη, *suie*, d'αἴθ(ω), *brûler*; ἀγ-έλη, *troupeau*, d'ἄγ(ω), *conduire*; θυ-ηλή, *victime*, de θύ(ω), *sacrifier*; ἁμαρτ-ωλή, *faute*, de ἁμαρτ(εῖν), *pécher*. — Dans παυ-σ-ωλή, *cessation*, de παύ(ομαι), *cesser*, un σ s'insère entre le radical et le suffixe.

Les mots qui ont déjà un λ dans leur racine prennent ωρή, au lieu d'ωλή. Exemple : ἐλπ-ωρή, *espoir*, d'ἔλπ(ομαι), *espérer* (voy. § 52).

Remarquez encore ὠτ-ειλή, *cicatrice*, d'οὐτ(άω), *blesser* (voy. § 201, I, 7°).

III. Quelquefois le λ se redouble. Exemples : ἄμ-αλλα, *gerbe*, d'ἀμ(άω), *moissonner*; θύ-ελλα, *ouragan*, de θύ(ω), *se ruer*; ἅμ-ιλλα, *émulation*, de ἅμ(α), *ensemble*.

IV. Dans ἐχέτλη, *poignée*, d'ἔχ(ω), *tenir*, le λ est précédé d'une dentale. Dans ἱμάσθλη, *fouet de cuir*, σθ remplace probablement les lettres ντ de ἱμαντ, radical d'ἱμά(ς), *courroie* (voy. § 53).

1. La forme dorique est δια-κάτιοι (voy. Ahrens, *de Dial. dorica*, § 34), où l'on reconnaît le radical sanscrit *çata*, « cent », dont le thème primitif est *çanta* (comparez le latin *cent-um*).

§ 110.

λής, λές (αλής, αλές).

Ce suffixe, qui paraît être une variété du suffixe λος, αλος, ne se trouve que dans les adjectifs νε-α-λής, *frais*, de νέ(ος), *nouveau*; et ὁμ-α-λής (syn. de ὁμαλός), *uni*, de ὁμ(ός), *égal*.

§ 111.

λης, *gén.* λου (ολης, αλης).

Ce suffixe forme un petit nombre d'adjectifs. Exemples : σκωπτ-ό-λης, *railleur*, de σκώπτ(ω), *railler*; μαιν-ό-λης, *transporté de fureur*, de μαίν(ομαι), *être furieux*; ὀζ-ό-λης, *puant*, d'ὄζ(ω), *sentir*; δαμ-ά-λης, *qui dompte*, de δαμά(ω), *dompter*.

§ 112.

λίκος, η, ον.

Ce suffixe ne forme que les adjectifs pronominaux πη-λίκος, *combien grand?* τη-λίκος, *aussi grand*; ἡ-λίκος, ὁπη-λίκος, *combien grand* (sens relatif), tirés de l'article, de l'adjectif conjonctif, et des anciens pronoms πό(ς), ὅπο(ς), dont il ne reste plus que quelques cas formés adverbialement : πού, ὅπου, etc.

§ 113.

λιξ, *gén.* λικος[1].

Ce suffixe ne termine que l'adjectif pronomi-

1. Les suffixes λικ(ς) et λίκο(ς) répondent aux finales sanscrites

nal ἡ-λιξ, synonyme de ἡλίκος, *combien grand*. Voy. § 112.

λιον, *gén.* λίου, voy. λον, § 115.

§ 114.

λιος, (α), ον (ἥλιος, ἄλιος, ὤλιος).

Ce suffixe forme un petit nombre d'adjectifs de signification diverse (comparez le suffixe λος, § 116). Exemples : ἀπατή-λιος, *trompeur*, d'ἀπατά(ω), *tromper*; γαμή-λιος, *nuptial*, de γαμέ(ω), *épouser*; ἀνεμώ-λιος, *plein de vent*, d'ἄνεμο(ς), *vent*, ἀνεμό(ω), *exposer au vent*.

Remarquez l'α inséré entre le suffixe et le thème verbal, dans νηφ-ά-λιος, *sobre*, de νήφ(ω), *être sobre*; et dans τρωγ-ά-λιος, *qui se mange*[1], de τρώγ(ω), *ronger*.

driç et *driça*, qui forment des adjectifs pronominaux de même signification que les mots grecs en λίκο(ς), λικ(ς) : *tâ-driç*, *tâdriça*, et *sadriç*, *sadriça*, « tel »; *yâdriç*, *yâdriça*, « quel » (relatif); *kîdriç*, *kîdriça*, « quel » (interrogatif)? *mâdriça*, « semblable à moi »; *asmâdriça*, « semblable à nous, » etc. Ce sont plutôt des composés que des dérivés, car *driç*, *driça*, qui, dans ces formations, signifient *semblable*, nous offrent la racine *driç*, « voir » (de *dark*, en grec δέρκ-ω). En prâcrit (voy. l'Introduction, p. 27), on supprime le *d*, et l'on dit *târisa* pour *tâdriça*, *sarisa*, pour *sadriça*. Le grec, comme l'on voit, diffère du prâcrit par la liquide, et par le κ, plus voisin du *ç* sanscrit. Le latin a perdu la sifflante palatale ou gutturale *ç*, qui en prâcrit également est remplacée par la dentale *s*. Les dialectes germaniques ont aussi cette espèce de suffixe sous la forme *leik* (gothique), *lîh* (anc. haut-allem.), *lich* (haut-allemand moderne). Voy. p. 109.

1. N'est guère usité qu'au pluriel et substantivement : (τὰ) τρωγάλια, *fruits et autres mets* (*de dessert*).

§ 115.

λον, *gén.* λου ; λιον, *gén.* λίου (αλον, άλιον, ελλον, ιλον, ωλον, ώλιον, τλον, σελον, σθλον, μήλιον, μειλον, μείλιον, μεθλον).

Ces suffixes se joignent à des thèmes nominaux ou verbaux, pour former un petit nombre de substantifs, qu'il est impossible de ramener à une signification générale. Exemples : ναῦ-λον, *prix d'un voyage sur mer*, de ναῦ(ς), *vaisseau* ; φῦ-λον, *nature, race*, et φύ-λλον, *feuille*, de φύ(ω), *produire* ; κύμϐ-αλον, *cymbale*, de κύμϐη, *vase creux* ; ἀρδ-άλιον, *vase d'eau*, d'ἄρδ(ω), *abreuver* ; κύπ-ελλον, *vase à boire*, de κύπ(η), *cavité* ; πέδ-ιλον, *chaussure*, de πέδ(η), *lien (des pieds)* ; εἴδ-ωλον, *image*, d'εἶδ(ον), *j'ai vu* ; ἑδ-ώλιον, *siége*, de ἑδ, racine de ἕζ(ομαι), *s'asseoir* ; χύ-τλον, *(un) liquide*, de χυ, radical de plusieurs temps de χέ(ω), *verser* ; δρύψελον (δρύπ-σελον), *raclure*, de δρύπ(τω), *déchirer, racler* ; θύ-σθλον, *thyrse*, de θύ(ω), *être violemment agité* ; κει-μήλιον, *objet qu'on garde*, de κεῖ(μαι), *être couché* ; θέ-μειλον, θε-μείλιον, θέ-μεθλον, *fondement*, de θε, radical de τίθημι, *poser* (d'où θέ-μα, *objet posé, déposé*, etc.).

§ 116.

λος[1], *gén.* λου. — λος, (η), ον (αλος, ελος, ηλός, ύλος, υλλος, ωλος).

Ce suffixe forme quelques substantifs et un grand nombre d'adjectifs de signification diverse.

1° Il se joint à la racine ou au thème verbal im-

1. Rapprochez de λα ou λη, λος, λον, etc., les finales ρα, ρος, ρον, etc. Elles sont de même origine, et la différence de liquide n'affecte ni la nature étymologique ni le sens de ces suffixes.

médiatement et sans voyelle de liaison. Dans les mots ainsi formés, la voyelle radicale est toujours longue. Exemples : βη-λός, *seuil*, de βα(ίνω), *marcher ;* δα-λός, *torche*, de δα(ίω), *brûler ;* δει-λός, *craintif*, de δεῖ(σαι), *craindre ;* τυφ-λός, *aveugle*, de τυφ, racine de τῦφ(ος), *vapeur*, *torpeur*, et de τύφ(ω), *enfumer*.

2° Souvent λος est précédé des voyelles de liaison ε ou α. Exemples : αἴθ-αλος, *suie*, *feu*, d'αἴθ(ω), *brûler ;* τροχ-αλός, *courant* (adj.), de τρέχ(ω), *courir ;* στρόφ-αλος, *roue*, de στρέφ(ω), *faire tourner ;* εἴκ-ελος, *semblable*, d'εἴκ(ω), *ressembler ;* τραπ-ελός, *changeant*, de τρέπ(ω), *tourner*.

Remarquez le changement d'ε en ο dans τροχαλός, στρόφαλος, et en α dans τραπελός.

3° Précédé d'η ou d'ω, le suffixe λος forme des adjectifs qui marquent, pour la plupart, capacité ou penchant pour.... Exemples : σιγ-ηλός, *silencieux*, de σιγά(ω), *se taire ;* φειδ-ωλός, *économe*, de φείδ(ομαι), *épargner*.

On peut considérer l'η de σιγηλός comme appartenant au thème verbal σιγα.

Remarque. En général, αλος, ελος sont précédés d'une voyelle brève ; ηλός, ωλός, d'une voyelle longue (dans σιγ-ηλός, l'ι est long).

4° Précédé d'υ, le suffixe λος forme le diminutif μικκ-ύλος, *tout petit*, de μικκ(ός), dorien, pour μικρός, *petit*[1].

1. Le suffixe υλλος sert à former des diminutifs des noms propres en κλῆς. Exemples : Ἡρα-κλῆς, Ἥρ-υλλος ; Ἀριστο-κλῆς, Ἀρίστ-υλλος ; Βαθυ-κλῆς, Βάθ-υλλος, etc. Voyez Eustathe (*ad Iliad.*, p. 989, 45), cité par M. Meineke, *Histor. crit. Comic. græc.*, p. 288. Ce fait curieux se trouve ici rejeté dans une note, parce que nous ne nous occupons pas dans ce traité de la formation des noms propres.

Dans στωμύλος, *bavard*, l'υ et le λ paraissent appartenir au thème de στωμύλλω, *être bavard*.

§ 117.

μα, *gén.* ματος[1].

Tous les substantifs terminés par ce suffixe sont du genre neutre; ils reculent tous l'accent le plus loin qu'il est possible.

I. Le suffixe μα se combine avec des thèmes verbaux, qui, pour la plupart, prennent devant cette désinence la même forme que devant la désinence μαι du parfait passif. Il forme une classe très-nombreuse de substantifs, qui expriment l'effet ou l'objet de l'action du verbe. Exemples : γράμ-μα, *ce qui est écrit*, *lettre*, de γράφω (γέ-γραμ-μαι), *écrire ;* ζήτη-μα, *objet de recherche*, de ζητέω (ἐ-ζήτη-μαι), *rechercher ;* δίδαγ-μα, *instruction*, de διδάσκω (δε-δίδαγ-μαι), *instruire ;* ἀγόρασ-μα, *marchandise*, d'ἀγοράζω (ἠγόρασ-μαι), *acheter*, etc.

Πάθη-μα, *souffrance*, et πέση-μα, *chute*, se dérivent des aor. 2 παθεῖν (παθέ-ειν), *souffrir*, et πεσεῖν (πεσέ-ειν), *tomber*.

Ἔχ-μα, *ce qui arrête*, et κεῦθ-μα, *retraite cachée*,

1. Parmi les consonnes qui entrent dans la formation des suffixes, ce sont surtout les nasales μ, ν et la dentale τ, remplacée quelquefois, en grec, par σ, qui sont de nature verbale, et paraissent empruntées aux désinences de participes (voyez ce que nous avons dit au § 38 *bis*, 3°, et plus bas les *notions comparatives*, § 192 *bis*). Aussi les mots qui sont terminés par les suffixes où l'on voit figurer ces consonnes rappellent-ils presque toujours leur origine et leur valeur verbale, tant par leur sens que par leur forme.

d'ἴχ(ω), *retenir*, et κεύθ(ω), *cacher*, ne modifient point devant le μ leurs consonnes finales.

Remarquez le θ inséré entre le suffixe et le thème verbal dans ἴ-θ-μα, *marche*, qui paraît dériver d'ἰ, racine d'εἶμι, *aller*.

Pour former le substantif αἴτω-μα, *pignon*, il faut supposer un verbe ἀετό-ω, qui n'existe pas, mais qui se tirerait régulièrement d'ἀετό(ς), *aigle*, *faîte*.

II. Ce suffixe termine encore quelques substantifs de formation obscure, comme στό-μα, *bouche*[1], σῶ-μα, *corps*, σῆ-μα, *signe*, etc.

§ 118.

μη, *gén.* μης.

Ce suffixe se combine avec des racines ou des thèmes verbaux, pour former des substantifs qui expriment l'idée abstraite de l'action marquée par le verbe, ou l'effet, le produit de l'action du verbe. Ces substantifs suivent les mêmes règles de formation que les noms en μα et en μος. Exemples : στιγ-μή, *action de piquer*, de στιγ, radical de στίζω (ἔ-στιγ-μαι), *piquer ;* γραμ-μή, *ligne*, de γράφω (γέ-γραμ-μαι), *tracer*.

Remarques. 1° Les substantifs δέ-σ-μη, *fagot*, et δυ-σ-μή, *coucher (du soleil)*, formés de δέ-ω (δέ-δε-μαι), *lier*, et de δύ(ομαι), *se coucher* (en parlant des astres), insèrent un σ entre le radical et le suffixe. — Au contraire, dans γνώ-μη, *opinion*, μη n'est pas précédé

1. Comparez à στό-μα la racine sanscrite *stu*, « louer, chanter ». L'étymologie des deux autres mots est beaucoup moins claire et nous entraînerait dans de longs détails.

du σ que nous trouvons dans ἔ-γνω-σ-μαι, parfait passif de γιγνώσκω, *connaître*.

2° Les substantifs δοχ-μή, *palme*, *empan* (mesure), δραχ-μή, *drachme* (monnaie), λόχ-μη, *lieu propre à une embuscade*, qui paraissent être dérivés de δέχ-(ομαι), *recevoir*, δράσσ(ω), *empoigner*, λέχ(ομαι) *se coucher*, ont un χ au lieu du γ, que semble attirer plus ordinairement la liquide μ.

Dans αὐ-χ-μή, *sécheresse*, le χ n'appartient pas au radical d'αὔω, *sécher*[1].

3° Remarquez encore, d'une part, le θ inséré entre le radical et le suffixe, dans les mots εἰσ-ί-θ-μη, *entrée* (voy. ἴθμα, § 117), et στά-θ-μη, *règle*, formés d'ι, radical d'εἶμι, *aller*, et de στα, radical de ἵστημι, *placer;* et, d'autre part, le τ intercalé dans ἐφ-ε-τ-μή, *injonction*, qui paraît venir d'ἐφ-ε, radical d'ἐφ-ίημι, *envoyer à*, *mander*.

4° Μάμμα, *mère*, et τόλμα, *audace*, sont les seuls substantifs en μα qui appartiennent à la première déclinaison. Tous les autres noms en μα sont du genre neutre et suivent, par conséquent, la déclinaison imparisyllabique.

§ 119.

μον, *gén.* μου (αμον).

Se terminent en μον, αμον, quelques noms de plantes, qui sont presque tous d'origine obscure.

1. M. Benfey (*Gr. Wurzell*, I, p. 37), rattache ce mot à la racine sanscrite *çush* « sécher » (causatif *çosh-ayati*), et cette étymologie est rendue très-probable par ce fait, qu'on trouve aussi en grec la forme σαυχ-μός, dans le sens de *sec* et de *frêle*.

Exemples : ἄνθε-μον, synonyme d'ἄνθος (gén. ἄνθε-ος), *fleur*; θύ-μον, *thym* (θύμος a le même sens); σήσ-αμον, *graine de sésame* (on dit aussi, dans le même sens, σήσαμος; σησάμη signifie *sésame*); ἄμωμον, *amome*, etc.

§ 120.

μονή, *gén.* μονῆς.

Devant ce suffixe, qui ne forme qu'un petit nombre de substantifs, le thème verbal prend la même forme que devant les suffixes μα, μος, μη. Exemples : πει-σ-μονή, *persuasion*, de πείθω (πέπεισμαι), *persuader*; φλεγ-μονή, *inflammation*, de φλέγ-ω, *brûler*.

Κλαυ-θ-μονή, *lamentations*, de κλαίω (κλαύ-σομαι), *pleurer*, insère un θ entre le radical et le suffixe. Voy. ἴθμα, -ίθμη, § 117, 118.

§ 121.

μός, *gén.* μοῦ (σμός, θμός, αμος, ιμος).

I. Ce suffixe se combine avec des thèmes verbaux, pour former des substantifs de signification abstraite, qui, pour la plupart, expriment l'action marquée par le verbe d'où ils viennent. Un petit nombre expriment l'effet de cette action. Exemples : ἀγωνισ-μός, *lutte*, *combat*, d'ἀγωνίζ(ομαι), *combattre*; ἀγερ-μός, *assemblée*, d'ἀγείρ(ω), *assembler*; τραχυσ-μός, *action de rendre âpre*, de τραχύν(ω), *rendre âpre*; διωγ-μός, *poursuite*, de διώκ(ω); *poursuivre*; αἰνιγ-μός, *énigme*, d'αἰνίττ(ομαι), *parler par énigmes*; διστασ-μός, *doute*, de διστάζω (fut. διστάξω), *douter*; κελευσ-μός, *ordre*, de κελεύ-ω (parf. pass. κε-κέλευσ-μαι), *ordonner*.

Remarques. 1° C'est surtout des verbes en ζω qu'on tire des substantifs en μός. — On en forme aussi un grand nombre de verbes dont le radical se termine par une gutturale (ils ont, pour la plupart, le présent en σσω, ττω), ou par une liquide (surtout λ ou ρ).

2° Parmi les verbes en ω pur, ceux qui prennent un σ dans leur conjugaison, comme κελεύω (parf. pass. κε-κέλευ-σ-μαι), sont régulièrement les seuls qui forment des substantifs en μός. Cependant, surtout dans la vieille langue, on trouve quelques autres verbes en ω pur dont le thème se combine avec le suffixe μός, au moyen de l'insertion d'un σ ou d'un θ. Exemples : πατη-σ-μός, *action de fouler*, de πατέ(ω), *fouler* ; βρυχη-θ-μός, *mugissement*, de βρυχά(ομαι), *mugir* ; κηλη-θ-μός, *silence (d'un auditeur charmé)*, de κηλέ(ω), *charmer* ; μηνι-θ-μός, *colère*, de μηνί(ω), *s'irriter* ; κλαυ-θ-μός, *lamentation*, de κλαίω (fut. κλαύ-σομαι), *se lamenter*.

Insèrent encore un θ devant le suffixe les substantifs ἀρ-θ-μός, *assemblage*, et πορ-θ-μός, *passage*, formés des radicaux ἀρ (ἀρ-αρ-ίσκω), *adapter*, et περ (πείρ-ω), *percer*. — On dit aussi, sans insertion de consonne, ἁρ-μός, *assemblage*. — C'est encore du radical ἀρ que se tire le substantif ἀρ-ιθ-μός, *nombre*. Remarquez l'ι qui précède le θ.

3° Ἄ(ω), *souffler*, ἐρέ(σσω), *ramer*, prennent un τ, au lieu d'un θ, pour former ἀ-τ-μός, *souffle*, et ἐρε-τ-μός, *rame*.

4° Il n'y a que trois ou quatre substantifs en μός, dérivés de verbes en ω pur, où le suffixe se joigne immédiatement au radical : ῥυ-μός, *timon*, de ῥύ(ω), *tirer* ; χυ-μός, *saveur*, de χυ, radical de plusieurs temps de χέ(ω), *verser* ; θυ-μός, *cœur*, de θύ(ω), *être*

agité, ardent[1]. — On peut y joindre δει-μός, *crainte*, de δεῖ(σαι), *craindre*.

Κρυ-μός a le même sens et la même racine que κρύ(ος), *froid*. — Δρυ-μός vient de δρῦς, *chêne*, et a un sens collectif : *forêt de chênes*. — Λιμός, *faim*, et λοιμός, *peste*, sont des mots de formation obscure.

5° Les classes de verbes dont il n'a pas été question dans les trois remarques précédentes ne forment qu'un très-petit nombre de substantifs en μός. Exemples : κομ-μός, *action de frapper*, de κόπ(τω), *frapper* ; ἀρδ-μός, *arrosement*, d'ἄρδ(ω), *arroser*.

6° Quelques verbes dont le radical se termine par une gutturale, ont devant le suffixe μός un χ au lieu d'un γ (voy. § 118, Rem. 2°). Exemples : λαχ-μός, *sort*, de λαχ(εῖν), *obtenir par le sort* ; συν-εοχ-μός, *liaison*, de συνέχ(ω), *contenir* ; ἰωχ-μός, *poursuite*, d'ἰώκ(ω), *poursuivre*.

Dans αὐ-χ-μός, *sécheresse*, d'αὔ(ω), *sécher*, le χ n'appartient pas au radical verbal, non plus que le γ dans ὑλα-γ-μός, *aboiement*, de ὑλά(ω), *aboyer*, à moins qu'on n'ait dit autrefois αὔσσω et ὑλάσσω (cf. ὑλακ-ή et ὑλακτέ-ω). Pour αὐχμός, voy. p. 218, note 1.

Νεοχ-μός, *innovation*, paraît se rattacher à νεοσσ(ός), *petit*, *jeune*, où les deux σσ ont une valeur gutturale ; et νεωχ-μός à νεόσσ(ω), *innover*.

7° Le suffixe μος (sans accent) est précédé d'un α dans un petit nombre de substantifs, qui sont pour la plupart d'origine obscure, comme, par exemple, θάλ-αμος, *chambre*, κάλ-αμος, *roseau*, etc. — Πλόκ-αμος, *tresse de cheveux*, a gardé l'α radical de πλοκή, *tresse*, d'où il est formé.

1. La racine sanscrite *dhû* signifie « agiter ».

8° Le même suffixe est précédé d'ε dans les deux substantifs πόλ-εμος, *guerre*, et ἄν-εμος, *vent*[1] (comparez πολέ-ω, *tourner*, de πέλ-ω, πέλ-ομαι, *être*, *versari*, et ἄ-ω, *souffler*).

II. Les adjectifs ἥδυ-μος, synonyme de ἡδύ(ς), *doux*, et ἰτα-μός, synonyme de ἴτη(ς), *hardi*, se terminent aussi par le suffixe μος.

Le même suffixe, précédé d'ι, forme un certain nombre d'adjectifs, qui marquent ressemblance, aptitude (voyez ιμος, § 90).

§ 122.

μων, μον; μων, *gén.* μονος.

I. Ce suffixe, ajouté à des thèmes verbaux, ou mis à la place des suffixes des noms verbaux en μα, μος, forme des adjectifs qui marquent, en général, la possession de ce qu'expriment ou le verbe ou ces noms verbaux. Exemples : αἰδή-μων, *pudique*, d'αἰδέ(ομαι), *avoir de la pudeur ;* ἐλεή-μων, *compatissant*, d'ἐλεέ(ω), *compatir ;* λή-σ-μων, *oublieux*, de λήθ(ομαι), *oublier ;* ἴδ-μων, *instruit*, d'ἰδ(εῖν), *avoir vu ;* αἵ-μων, *sanglant*, de αἷμα, *sang*, etc.

Un grand nombre de ces adjectifs ne sont usités qu'en composition. Exemples : -βά-μων, *qui marche*, de βα(ίνω), *marcher ;* -πράγ-μων, *qui agit*, de πρᾶγ-μα, *action*, etc.

Quelques-uns n'ont, comme mots simples, que la désinence μων, et prennent, en composition, les deux désinences μων et μον. Exemple : γνώ-μων, *con-*

1. Rapprochez d'ἄν-εμος le latin *an-ima*, « souffle ». En sanscrit, *an* signifie *respirer*, *souffler*, et forme *an-ila*, « vent ».

naisseur; ἀ-γνώ-μων (neutre μον), *ignorant*, de γνο, racine de γιγνώσκω, *connaître.*

II. Ce suffixe forme aussi quelques substantifs, qui ont, pour la plupart, un sens actif. Exemples : κευθ-μών, *retraite cachée*, de κεύθ(ω), *cacher;* ἡγε-μών, *chef*, de ἡγέ(ομαι), *conduire;* θη-μών, *tas*, de τί-θη-μι, *poser;* δαιτυ-μών, *qui prend part à un repas*, *convive*, de δαιτύ(ς), *repas*, etc.

§ 123.

να, νη, *gén*, νης (άνη, όνη, ήνη, ίνη, ώνη).

I. Le suffixe να, νη, combiné immédiatement avec une racine ou avec un thème verbal, ne termine qu'un petit nombre de substantifs. Exemples : γέν-να, *race*, de γεν, radical de γίγνομαι, *naître;* μάραγ-να, *fouet*, de μαραγ, radical de μαράσσ(ω), *résonner;* ζώ-νη, *ceinture*, de ζώ(ννυμι), *ceindre;* φερ-νή, *apport*, *dot*, de φέρ(ω), *porter;* ἐρίπ-νη, *fraction de rocher*, d'ἐριπ, radical d'ἐρείπ(ω), *abattre.*

Remarques. Dans στρω-μνή, *couverture*, de στρώ(ννυμι), *étendre*, et dans πλή-μνη, *trou où entre l'essieu*, de (?) πλή(θω), *être plein*, le suffixe est précédé d'un μ (comparez à ces substantifs μέρι-μνα, *souci*, qui paraît venir de μερί(ζω), *partager*). — Il est précédé d'une dentale dans ἔχι-δνα, *vipère femelle*, d'ἔχι(ς), *mâle de la vipère.*

II. Άνη, όνη se joignent à des thèmes verbaux, rarement à des thèmes nominaux, pour former des substantifs, qui expriment soit un instrument, soit le produit de l'action du verbe. Exemples : δρεπ-άνη, *faux*, de δρέπ(ω), *faucher;* στεφ-άνη, *enceinte;* de στέφ(ω), *ceindre;* ἀγχ-όνη, *lacet*, d'ἄγχ(ω), *étrangler;* ἀκ-όνη, *pierre à aiguiser*, d'ἀκ(ή), *pointe*, etc.

Remarquez encore le féminin de ἡγεμ-ών, *chef*, ἡγε-μόνη; et θεράπ-νη, pour θεράπαινα, *servante*, féminin de θεράπων, *serviteur* (voy. § 43).

III. Le suffixe νη est beaucoup plus rarement précédé d'un η, d'un ω ou d'un ι. Exemples : σελ-ήνη, *lune*, de σέλα(ς), *clarté*; ῥαστώνη, *facilité*, de ῥᾶστ(ος), superlatif de ῥᾴδιος, *facile*; ἡρωΐνη, *héroïne*, de ἥρω(ς), *héros*.

Remarquez les finales σίνη, τίνη, des substantifs ἀξίνη (ἀκ-σίνη, ἀγ-σίνη), *hache*, d'ἄγ(νυμι), *briser*; et δω-τίνη, *don*, de δο, radical de δίδωμι, *donner*.

Ἀγκοίνη, *bras*, est dérivé d'ἀγκών, *coude*; μελεδώνη, *soin*, de μελεδών, qui a le même sens. Par conséquent, dans ces deux mots, le suffixe n'est pas νη, mais η.

§ 124.

νής, νές.

Ce suffixe est une variété du suffixe νος. Il forme un petit nombre d'adjectifs. Exemples : σαφ-η-νής, *clair*, de σαφ(ής), *clair*; πρη-νής, dorien πρα-νής, *penché en avant*, qui paraît se rattacher à la préposition πρό, *en avant*; αἰ-α-νής, *éternel*, d'ἀεί, *toujours*, à moins qu'on ne considère cet adjectif comme formé d'αἰών, *temps*, *éternité*: dans ce cas, le ν n'appartiendrait pas au suffixe. — Ἀπηνής, *insensible*, est un mot de formation obscure.

§ 125.

νον, *gén.* νου; ανόν, *gén.* άνου.

I. Le suffixe ανον, joint à des thèmes verbaux, forme

des substantifs, qui sont pour la plupart des noms d'instruments. Exemples : γλύφ-ανον, *outil pour sculpter*, de γλύφ(ω), *sculpter ;* δρέπ-ανον, *faux*, de δρέπ(ω), *faucher.*

L'ε de la racine ou du radical se change ordinairement en ο. Exemples : ὄργ-ανον, *instrument*, d'ἐργ, radical d'ἔργ(ον) *ouvrage*, et de plusieurs temps d'ἔρδ(ω), *faire ;* ξό-ανον, *ouvrage sculpté*, de ξέ(ω), *gratter ;* πόπ-ανον, *sorte de gâteau*, de πέπ(τω), *cuire*, etc.

Remarquez le σ intercalé dans λείψανον (λείπ-σανον), *reste*, de λείπ(ω), *laisser*, et dans ὄψανον (ὄπ-σανον), *vue*, d'ὀπ, radical d'ὄσσομαι, *voir ;* le changement de κ en γ dans τήγ-ανον, *poêle à frire*, de τήκ(ω), *fondre.*

II. Le suffixe n'est point précédé d'α dans τέκ-νον, de τεκ(εῖν), *enfanter ;* δεῖπ-νον, *souper*, qui paraît avoir la même racine que δέπ(ας), *coupe*, etc.

Il est précédé d'un μ dans βέλε-μνον, *flèche*, de βέλος (gén. βέλε-ος), *trait*, et dans κρήδε-μνον, *bandelette*, de κρᾶς, *tête*, et δέ(ω), *lier.*

III. Un certain nombre de noms de plantes, qui sont presque tous d'origine obscure, se terminent en νον, ανον, ινον. Exemples : ὕδ-νον, *truffe ;* ὀρίγ-ανον, *origan ;* κύμ-ινον, *cumin*, etc.

§ 126.

νος, (η), ον. — νος, *gén.* νου (ανος, ινος, εινος, εννος, ηνος, ωνός).

I. Ce suffixe se combine avec des thèmes verbaux, pour former des adjectifs, qui ont, pour la plupart, un sens passif. Exemples : τερπ-νός, *agréable*, de τέρπ(ω), *réjouir ;* στυγ-νός, *odieux*, de στυγ, ra-

cine de στυγ-έω (aor. 2 ἔ-στυγ-ον), *haïr;* δει-νός, *redoutable*, de δεῖ(σαι), *craindre*.

Remarques. 1° Les labiales β et φ de σέβ(ομαι), *vénérer*, et d'ἐρέφ(ω), *couvrir*, se changent en la nasale des labiales, μ, dans σεμ-νός, *vénérable*, et ἐρεμ-νός, *obscur*. — Le β de στίλβ(ω), *luire*, se change en la forte π dans στιλπ-νός, *luisant*.

2° Κυδ-νός, *illustre*, ne paraît pas venir d'un radical verbal, mais de la racine de κῦδ(ος), *gloire*. — Παιδ-νός, *enfantin*, se rattache soit à παῖς (gén. παιδ-ός), *enfant*, soit à παίζ-ω, *jouer*.

3° Ce suffixe termine aussi quelques adjectifs et quelques substantifs de formation obscure, tels que γυμ-νός, *nu;* πρυμ-νός, *qui est à l'extrémité ;* καπ-νός[1], *fumée*, etc.

II. Dans un certain nombre d'adjectifs, le suffixe νος est précédé d'un α. Exemples : ἱκ-ανός, *suffisant*, de ἵκ(ω), *aller (atteindre à ;* cf. ἱκάνω); πιθ-ανός, *persuasif*, de πείθ(ω), aor. 2 πιθ(εῖν), *persuader*, etc.

Remarques. 1° Des verbes στέγ(ω), *couvrir*, et στυγ(εῖν), *haïr*, on dérive à la fois στεγ-νός et στεγ-ανός, *couvert ;* στυγ-νός et στυγ-ανός, *odieux*.

2° Dans ἀγα-νός, *agréable*, l'α paraît appartenir au thème verbal d'ἄγα(μαι), *admirer, être charmé*. — Dans ἄγ-ανος, *cassant*, d'ἄγ(νυμι), *briser*, il fait partie du suffixe.

3° L'adjectif démonstratif ἐκεῖ-νος, κεῖ-νος (éol. κῆ-νος, dor. τῆ-νος), *celui-là*, vient d'ἐκεῖ, *là*.

III. Le même suffixe, précédé d'α, forme un grand nombre de substantifs, qui sont presque tous d'ori-

1. Καπνος, *fumée*, a très-probablement la même origine que κάπ-τω, *souffler*.

gine obscure. Exemples : γέρ-ανος, *grue ;* βάλ-ανος, *gland.* — Dans θύ-σανος ; *frange*, le suffixe pourrait être σανος, car ce mot parait se rattacher à θύ(ω), *être agité.*

IV. Combiné avec des thèmes nominaux et précédé d'ι, le suffixe νος forme un grand nombre d'adjectifs, qui expriment la matière. Exemples : διφθέρ-ινος, *de cuir*, de διφθέρ(α), *cuir ;* κήρ-ινος, *de cire*, de κηρ(ός), *cire ;* κεράτ-ινος, *de corne*, de κέρας, *corne.*

Γλαύκ-ινος et ὄρφν-ινος sont des formes poétiques, synonymes de γλαυκ(ός), *bleu azuré*, et d'ὀρφν(ός), *gris foncé.* — Ἔνδ-ινος, *intérieur*, se dérive de l'adverbe ἔνδ(ον), *dedans ;* ἐκείν-ινος, *de celui-là*, d'ἐκεῖν(ος).

V. Ι͂νος (avec un accent circonflexe sur ι) forme l'adjectif ἀγχιστ-ῖνοι, *serrés les uns contre les autres*, d'ἄγχιστ(ος), *très-proche.*

VI. Ινός (avec l'accent sur la dernière) sert à former : 1° des adjectifs qui déterminent le temps. Exemples : ἑσπερ-ινός, *du soir*, de ἑσπέρ(α), *soir ;* θερ-ινός, *d'été*, de θέρ(ος), *été ;* χειμερ-ινός, *d'hiver*, de χείμε-ρ(ος), qui a le même sens ; χθεσ-ινός, *d'hier*, de χθές, *hier ;* περυσ-ινός, *de l'année dernière*, de πέρυσ(ι), *l'année dernière ;* τητ-ινός, *de cette année*, de τῆτ(ες), *cette année ;* 2° des adjectifs de signification diverse, tels que ἀνθ-ινός, *fait de fleurs*, d'ἄνθ(ος), *fleur ;* ἀληθ-ινός, synonyme d'ἀληθ(ής), *vrai ;* πυκ-ινός, *épais*, de l'adverbe πύκ(α), *dru, en grande quantité*, etc.

VII. Quand le radical du mot primitif se termine en ε, cet ε se contracte souvent en ει avec l'ι qui précède le suffixe. Exemples : ὀρεινός, *de montagne*, d'ὄρος, gén. ὄρε(ος), *montagne ;* αἰπεινός, *haut*, d'αἶπος, gén. αἴπε(ος), *hauteur.*

Se terminent encore en εινός, sans que le radical

d'où ils dérivent ait pour dernière lettre un ε, quelques adjectifs, tels que πόθ-εινός, *désirable*, de πόθ(ος), gén. -ου, *désir*; εὐδι-εινός, *serein*, d'εὐδί(α), *temps serein*; ἐρατ-εινός, synonyme d'ἐρατ(ός), *aimable*; πετ-εινός, *volatile*, de πέτ(ομαι), *voler*, etc.

VIII. Les poëtes remplacent quelquefois εινός par εννός. Exemples : ἀργ-εινός et ἀργ-εννός, synonymes d'ἀργ(ός), *blanc*; φα-εινός et φα-εννός, *brillant*, de φάος, gén. φάε-ος, *lumière*; ἐρεβ-εννός, *ténébreux*, d'ἔρεβος, gén. ἐρέβε-ος, *obscurité*.

IX. Dans un petit nombre d'adjectifs, νός est précédé d'un η, et dans quelques substantifs d'un ω, qui tantôt appartiennent au radical du mot primitif, et tantôt sont insérés entre le radical et le suffixe. Exemples :

1° Ἀκμη-νός, *mûr*, d'ἀκμή, *le plus haut point, maturité*; πετ-ηνός, *volatile*, de πέτ(ομαι), *voler*; ὑ-ηνός, *de porc*, de ὗ(ς), *porc*;

2° Υἱ-ωνός, *petit-fils*, vient de υἱ(ός), *fils*. Dans κοινων-ός, synonyme de κοινών, *compagnon*, et μελεδων-ός, *gardien*, de μελεδών, *soin*, le suffixe est plutôt ος que νός.

§ 127.

νος, *gén.* νεος (voy. § 129).

Ce suffixe est rare. Il forme les substantifs κτῆ-νος, *possession*, de κτά(ομαι), *posséder*; τέμε-νος, *terrain séparé*, de τεμεῖν (τεμέ-ειν), aor. 2 de τέμνω, *couper*, et probablement aussi δῶ-νος, *don*, qui paraît se rattacher à δο, radical de δίδωμι, *donner*.

οια, *gén.* οίας, voy. ια, § 84.

οιος, οια, οιον, voy. ιος, ια, ιον, § 94.

§ 128.

ον, *gén.* ου (voy. § 130).

I. Ce suffixe, qui n'est autre chose que le neutre du suffixe ος, de même qu'α, η, en est le féminin, sert à former : 1° le neutre des adjectifs en ος. Exemple : masculin ἀγαθ-ός, neutre ἀγαθ-όν, *bon;*

2° Des substantifs neutres, qui diffèrent, tantôt par la désinence seulement, tantôt par la désinence et par le sens, quelquefois aussi par l'accent, d'autres substantifs masculins (en ος) ou féminins (en α). Exemples : πλευρ-ά, πλευρ-όν, *côté;* γαισ-ός, γαῖσ-ον[1], *sorte de lance;* ἆθλ-ος, *combat*, ἆθλ-ον, *prix du combat*, etc.

On distingue parfois, au moyen de cette désinence ον, le nom du fruit du nom de l'arbre qui le porte. Exemples : ἄπι-ον, *poire*, ἄπι-ος, *poirier;* ἐρινε-όν, *figue sauvage*, ἐρινε-ός, *figuier sauvage;* κάρυ-ον, *noix*, καρύ-α, *noyer*. — Rapprochez encore ἔλαι-ον, *huile*, d'ἐλαί-α, *olivier, olive*, et d'ἔλαι-ος, *olivier sauvage*.

3° Prennent aussi la désinence ον, sans changer de sens, les substantifs δάκρυ-όν, synonyme de δάκρυ, *larme*, et βότρυ-ον, synonyme de βότρυ(ς), *grappe*.

De πέλεκ(υς), *hache*, on a formé πέλεκκον, *manche de hache*.

4° Quelques substantifs qui, comme mots simples, ont la désinence masculine ος ou appartiennent à la troisième déclinaison, prennent en composition la désinence ον. Exemples : δι-όβολ-ον, *pièce de deux*

1. Mot gaulois (*gæs-um*, dans César, *de B. G.*, III, 4). On trouve dans les dialectes celtiques *ceis*, *coir*. Comparez l'anc. h. allem. *kér*.

oboles, de δίς, *deux fois*, et ὀβολ-ός, *obole*; μετάφρεν-ον, *dos*, de μετά, *après*, et φρήν, *péricarde*, *cœur*.

Dans μέσαβον, nom de la *courroie qui attache le joug au timon*, formé de μέσ(ος), *qui est au milieu*, et de βοῦς, gén. βο-ός, *bœuf*, ον prend la place de l'ο final du radical de βο(ός).

Remarque. Quelques substantifs ont le singulier en ος et le pluriel soit en α seulement, soit à la fois en οι et en α. Exemples : φιμός, *bride*, pluriel φιμά; ἰ-ός, *trait*, pluriel ἰ-οί et ἰ-ά.

II. Le suffixe ον forme encore quelques substantifs primitifs, comme ἔργ-ον, *œuvre*, de la racine ἐργ, qui sert de radical à plusieurs temps d'ἔρδ-ω (fut. ἔρξω), *faire*, et un certain nombre de substantifs d'origine obscure ou étrangère, en particulier des noms de plantes, comme πράσ-ον, *poireau*, etc.

Rarement l'ε de la racine se change en ο, comme dans ὄψ-ον, *tout aliment cuit*, de ἔψ(ω), *cuire*.

§ 129.

ος, *gén.* εος. — ας, *gén.* εος.

Selon toute vraisemblance, le σ final de ος fait partie du suffixe, et n'est pas simplement une désinence de cas. Ce σ se retranche au génitif et aux autres cas (ἔπ-ε-ος est pour ἔπ-εσ-ος); mais, dans d'autres langues qui nous offrent le même suffixe, nous voyons le σ conservé à tous les cas, et, en grec même, nous le retrouvons dans un certain nombre de mots composés, par exemple, dans σακέσ-παλος, ὀρεσ-κῷος, τελεσ-φόρος, etc.

Le suffixe ος, gén. εος, figure comme dernier élément dans un certain nombre de suffixes composés;

sous la forme d'adjectif, son nominatif ordinaire est ης, ες, gén. εος (primitivement εσ-ος).

I. Le suffixe ος ne forme que des noms neutres: 1° des substantifs abstraits, tirés de racines ou de thèmes verbaux, comme γῆθ-ος, *joie*, de γηθ, radical de γηθ(έω), *se réjouir;* ἔχθ-ος, *inimitié*, d'ἔχθ(ω), *haïr;* ἄκ-ος, *remède*, d'ἀκ, racine d'ἀκ(έομαι), *guérir*, etc.;

2° Des substantifs qui expriment l'effet, le produit de l'action du verbe. Exemples: ἔπ-ος, *parole*, d'ἐπ, racine d'εἰπ(εῖν), *dire;* λάχ-ος, *sort*, *part*, de λαχ(εῖν), aor. 2 de λαγχάνω, *obtenir* (*par le sort*); κλέ-ος, *gloire*, de κλέ(ομαι), *être connu*, *fameux*, etc.;

3° Quelques noms abstraits, tirés d'adjectifs, comme κάλλ-ος, *beauté*, de καλ(ός), *beau*. Remarquez dans ce substantif le redoublement du λ. — Dans μέγ-ε-θος, *grandeur*, le suffixe est θος. Il se joint, au moyen de la voyelle de liaison ε, à μεγ, radical de μέγ(ας), *grand;*

4° Un certain nombre de mots d'origine obscure, comme ἄγγ-ος, *urne;* ἄγκ-ος, *fond*, etc.

Remarque. Dans les noms qui se terminent par le suffixe ος, la racine ou le thème ne subissent aucune altération.

II. Le suffixe ας (gén. εος), qui paraît être la forme primitive du suffixe ος, ne se trouve que dans les trois substantifs suivants: βρέτ-ας, *statue de bois;* κῶ-ας, *toison;* οὖδ-ας, *sol*. Ils sont tous trois d'origine obscure.

Κτέ-ρας, gén. κτέρ-εος, *possession*, de κτά(ομαι), ionien κτέ(ομαι), *posséder*, paraît être formé au moyen d'un suffixe ρας.

Remarque. Ces quatre substantifs en ας, les noms

neutres en ος et le mot ἄστυ, sont les seuls substantifs grecs qui forment leur génitif en εος.

§ 130.

ος, *gén.* ου. — ος, (η), ον.

Les suffixes ο(ς), α ou η, ο(ν), servent à former, soit seuls et par eux-mêmes, soit en se combinant avec d'autres lettres ou d'autres suffixes, tous les mots dérivés qui appartiennent à la déclinaison parisyllabique.

Le suffixe ος, gén. ου (dans lequel le ς est la désinence du nominatif, tandis que dans ος, εος, la sifflante fait partie, comme nous l'avons dit, du suffixe même), se joint, soit à des racines, soit à des mots déjà formés, pour en dériver :

I. Des noms d'agents. Exemples : ἀγ-ός, *conducteur*, d'ἄγ(ω), *conduire ;* ἀρχ-ός, *chef*, d'ἄρχ(ω), *commander ;* τροφ-ός, *nourricier*, de τρέφ(ω), *nourrir ;* ὀπαδ-ός, *compagnon*, d'ὀπάζ(ω), *donner pour compagnon*.

II. Des substantifs masculins qui expriment l'effet d'une action. Exemples ; φόβ-ος, *crainte*, de φέβ(ομαι), *craindre ;* λόγ-ος, *discours*, de λέγ(ω), *dire ;* ψόγ-ος, *blâme*, de ψέγ(ω), *blâmer ;* ἔλεγχ-ος, *preuve*, d'ἐλέγχ(ω), *convaincre ;* ὅμαδ-ος, *bruit d'une foule*, de ὁμάς (gén. ὁμάδ-ος), (*un*) *ensemble*.

III. Des substantifs féminins qui expriment, pour la plupart, une des idées suivantes : pays, terre, île, arbre, pierre, chemin. Exemples : τρίβ-ος, *chemin*, de τρίβ(ω), *fouler ;* φηγ-ός, *hêtre, chêne à glands comestibles*, de φαγ(εῖν), *manger*, etc.

IV. Des adjectifs d'état ou d'action. Exemples : στιλβ-ός, *brillant*, de στίλβ(ω), *briller ;* ἀρωγ-ός, *auxi-*

liaire, d'ἀρήγ(ω), *secourir;* κερα-ός, *cornu*, de κέρα(ς), *corne*.

V. Un grand nombre d'adjectifs qui ne sont usités que comme derniers termes de mots composés. Exemples : γαιή-οχ-ος, *qui tient* ou *qui embrasse la terre*, de γαῖα, *terre*, et ἐχ, racine du verbe ἔχ-ειν, *avoir;* ὀρεσσί-φοιτ-ος, *qui va sur les montagnes*, d'ὄρος, *montagne*, et φοιτ, racine de φοιτ-ά-ω, *aller souvent;* ὀρεσ-κῷ-ος, *qui habite la montagne*, d'ὄρος, *montagne*, et κεῖ(μαι), *être couché;* ἀν-έστι-ος, *sans foyer*, d'ἀν, privatif, et ἑστί(α), *foyer;* ἀ-θόρυβ-ος, *sans trouble*, de θόρυβ-ος, *trouble;* ἀν-όστε-ος, *sans os*, d'ὀστέ-ον, *os;* ἄ-κι-ος, *exempt de vermoulure*, de κί-ς, *ver;* ἔν-δᾳδ-ος, *où brillent des torches*, d'ἐν, *dans*, et δᾴς, *torche;* εὔ-γλαγ-ος, *qui a de bon lait*, d'εὖ, *bien*, et γλάγ-ος (gén. γλάγ-εος), *lait;* ἄ-σπερμ-ος, *qui n'a pas de semence*, de σπέρμα (gén. σπέρματος), *semence*.

Remarques. 1° L'ε de la racine ou du radical se change en ο dans les mots qui n'ont que deux syllabes. Exemples : λόγ-ος, *discours;* τροφ-ός, *nourricier*. — Στεγ, radical de στέγ(η), *toit*, conserve son ε : μονό-στεγ-ος, *qui n'a qu'un toit* (voy. § 41, II, Rem.).

Les mots qui ont plus de deux syllabes peuvent garder l'ε. Ainsi ἔλεγχ-ος, *preuve*, conserve l'ε d'ἐλέγχ(ω), *convaincre*, tandis qu'ἀμολγ-ός, *action de traire*, change en ο l'ε d'ἀμέλγ(ω), *traire*.

La diphthongue ει se change en οι ou en ω. Exemples : ἀμοιβ-ός, *mutuel*, d'ἀμείβ(ω), *changer;* ὀρεσ-κῷ-ος, *qui habite la montagne*, d'ὄρος, *montagne*, et κεῖ(μαι), *être couché*.

Remarquez encore l'ο de σό-ος, qui a le même sens que σά-ος, σῶς, σῶ-ος, *sain;* de φυσί-ζο-ος, synonyme de φυσί-ζω-ος, *qui donne* ou *entretient la vie*, composé

de φύ-ω, *faire naître*, et ζω-ή, *vie*; de δορυσ-σό-ος, *qui agite la lance*, de δόρυ, *lance*, et σεύ-ομαι, σοῦ-μαι, contr. de σό-ομαι, *agiter*.

2° L'η se change quelquefois en ω. Exemple: ἀρωγ-ός, *auxiliaire*, d'ἀρήγ-ω, *secourir* (voy. § 41, II, Rem. 2°).

Parmi les mots formés de verbes qui ont à certains temps un η, à d'autres un α, les uns ont l'η, les autres l'α. Exemples : πάγ-ος, *glace*, πηγ-ός, *solide*, de πήγ-νυμι, *condenser*, *consolider*.

L'α du radical κραγ (de κράζ-ω, *crier*) se change en αυ, dans κραυγ-ός, *crieur*.

3° Ἀγωγ-ός, *qui conduit*, d'ἄγ-ω, *conduire*; ἐδωδ-ός, *qui mange*, d'ἔδ-ω (parf. 2 ἔδηδ-α), *manger*, etc., ont le même redoublement qu'ἀγωγ-ή, *conduite*, ἐδωδ-ή, *aliment*, etc. (voy. § 41, II, Rem. 3°).

4° Les adjectifs composés en ος ont pour dernier terme, soit une racine qu'on ne trouve plus ailleurs dans la langue à un état aussi simple : ὀρεσσί-φοιτ-ος; soit un radical verbal : γαιή-οχ-ος; soit un radical de substantif : ἀν-έστι-ος.

Quand ce substantif appartient à la première ou à la seconde déclinaison, le suffixe d'adjectif ος prend la place des suffixes ou des lettres finales α, η, ος, ον.

Quand il appartient, ce qui est plus rare, à la troisième déclinaison, le suffixe ος se met ordinairement à la place de la désinence du génitif singulier, c'est-à-dire, s'ajoute au radical : ἄ-κι-ος, ἔν-δαδ-ος. Si le substantif est en ος (gén. ε-ος) ou en μα (gén. ματ-ος), le suffixe d'adjectif empiète sur le radical et se met à la place des lettres finales ος (εσ-) et ατ- : εὔ-γλαγ-ος, ἄ-σπερμ-ος.

§ 131.

πλάσιος, α, ον (poétique πλάδιος).

Ce suffixe composé, dont la première partie paraît avoir la même origine que -πλό-ος, -πλοῦς (δι-πλοῦς, *double*), forme des adjectifs de multiplication [1]. Exemples : δι-πλάσιος, *double*, de δίς, *deux fois*; τρι-πλάσιος, *triple*, de τρίς, *trois fois*, etc.

Le suffixe ionien φάσιος, qui peut se rattacher au radical de φη-μί, a la même valeur. Exemple : δι-φάσιος, *double*, etc.

§ 132.

πλόος, -οῦς, όη -ῆ, όον -οῦν.

Πλόος, et par contraction πλοῦς, joue le rôle de suffixe dans les adjectifs multiplicatifs ἁ-πλόος, *simple*, δι-πλόος, *double*, τρι-πλόος, *triple*, etc.

§ 133.

ρα, *gén.* ρας (voy. §§ 135, 136) [2].

Ce suffixe forme un petit nombre de substantifs

1. Comparez à -πλα-, -πλο-, le radical de πολύ, *beaucoup*, le sanscrit *prî*, « remplir, » (πί(μ)πλα(μαι), πλέ-ος, le latin *ple(nus)*, *(re)-ple(o)*, etc. En latin, nous trouvons concurremment *sim-plu-s*, *du-plu-s*, *du-plu-m*, et avec une gutturale *simplex*, *sim-plic-is*, *duplex*, *du-plic-is*. La même gutturale est dans les verbes *plic-o*, πλέκ-ω, qui expriment l'idée de *plier*, *tresser*, c'est-à-dire, de *multiplier*, *combiner*.

2. Les transpositions de voyelles sont très-ordinaires avec la liquide ρ. Aussi la voyons-nous tantôt commencer, tantôt terminer les suffixes, tantôt se placer au milieu, sans que leur valeur ni leur nature en soit essentiellement modifiée (voy. § 37, 8°).

de signification très-diverse. Exemples : ἕδ-ρα, *siége*, de ἑδ, racine de ἕζομαι, *s'asseoir ; χαράδ-ρα, crevasse*, où la gutturale de χαράσσω (f. χαράκ-σω), *creuser*, s'est changée en dentale; ψώ-ρα, *gale*, de ψά(ω), *gratter ;* μίτ-ρα, *bandeau*, de μίτ(ος), *fil; ἔχθ-ρα, haine*, d'ἔχθ(ω), *haïr;* πρώ-ρα, *proue* (partie antérieure du vaisseau), de πρό, *devant ;* αὔ-ρα, *souffle*, d'ἄ(ημι), *souffler*, etc.

§ 134.

ρης, ρες (voy. § 136).

Ce suffixe paraît être, quant au sens, une variété du suffixe ρος. Il forme quelques adjectifs tirés soit de racines, soit de mots déjà formés. Exemples : πλή-ρης, *plein*, de πλε ou πλα, racine de (πίμ)πλη-μι, *remplir ;* ὑδ-α-ρής, *aqueux*, de ὕδ(ωρ), *eau*, etc. (voy. § 79, III, 2°).

ριμος, ον, voy. σιμος, ον, § 139.

§ 135.

ρον, *gén.* ρου (voy. §§ 133, 136).

Ce suffixe ne forme qu'un petit nombre de substantifs de signification et d'origine très-diverses. Exemples : ἄλευ-ρον, *farine*, d'ἀλέ(ω), *moudre ;* δῶρ-ον, *don*, de δο, radical de (δί)δω-μι, *donner ;* ξυ-ρόν, *rasoir*, de ξύ(ω), *racler ;* πτε-ρόν, *aile*, de πτέ(σθαι), *voler*, etc.

Remarques. 1° Dans λέπ-υρον, *enveloppe*, de λέπ(ω), *ôter de l'enveloppe*, et dans πίτ-υρον, *son*, qui paraît venir de πτί(σσω), *piler*, le suffixe est précédé d'un υ.

— Il est précédé d'un α dans βλέφ-αρον, *paupière*, de βλέπ(ω), *voir;* οἴν-αρον, *feuille de vigne*, d'οἶν(ος), *vin.*

Dans μέγα-ρον, *grande chambre*, de μέγα(ς), *grand*, l'α appartient à la partie radicale du mot.

2° D'ἦτορ, *cœur*, se dérive, par le changement d'ορ en ρον, le substantif ἦτ-ρον, *bas-ventre* (voy. § 37, 5°).

3° Ἔν-τερον, *intestin*, qui est formé de la préposition ἐν, *dans*, se termine par le suffixe de comparatif τερον.

§ 136.

ρος, α, ον (ερος, ηρος, αρος, υρος).

1. Ce suffixe, ajouté à une racine ou à des thèmes nominaux, forme des adjectifs, qui expriment, pour la plupart, *plénitude*, *abondance*, ou *penchant à quelque chose*. Exemples : κυδ-ρός, *plein de gloire*, de κῦδ(ος), *gloire;* σιωπη-ρός, *silencieux*, de σιωπή, *silence;* δαπανη-ρός, *dépensier*, de δαπάνη, *dépense;* ἰσχυ-ρός, *fort*, d'ἰσχύ(ς), *force;* λιγυ-ρός, *mélodieux*, de λιγύ(ς), *sonore*.

Quelquefois on insère entre ce suffixe et la racine ou le thème les voyelles de liaison ε, η, α, υ. Exemples : φθον-ε-ρός, *envieux*, de φθόν(ος), *envie;* οἰν-η-ρός, *relatif au vin, riche en vin*, d'οἶν(ος), *vin;* αἰσχυντ-η-ρός, *qui rend honteux*, d'αἰσχυντ(ός), *honteux;* μνι-α-ρός, *moussu*, de μνί(ον), *mousse;* μυσ-ε-ρός, μυσ-α-ρός, *dégoûtant*, de μῦσ(ος), *chose dégoûtante;* ἁλμ-υ-ρός, *salé*, de ἅλμ(η), *salure* (et probablement aussi ἄργ-υ-ρος, *argent*, d'ἀργ-ός, *blanc*).—Dans ces mots, les voyelles de liaison remplacent les suffixes ο(ς), ο(ν), η, de φθόνος, οἶνος, αἰσχυντός, μνίον, μῦσος, ἅλμη, ἀργός.

Quelques adjectifs formés au moyen du suffixe ρος ont un sens actif. Exemples : καματ-η-ρός, *qui cause*

de la peine, de κάματ(ος), *peine;* ὀχλ-η-ρός, *qui cause de l'ennui*, d'ὄχλ(ος), *ennui*.

II. Le même suffixe, précédé des voyelles de liaison ε, η, υ, s'ajoute aussi à des thèmes verbaux. Exemples : λακ-ε-ρός, *retentissant*, de λακ(εῖν), aoriste 2 de λάσκω, *retentir;* θαλ-ε-ρός, *qui fleurit*, de θάλ(λω), *fleurir;* ἐλεύθ-ε-ρος, *libre*, *qui peut aller où il veut*, d'ἐλευθ, qui sert de radical à plusieurs temps d'ἔρχομαι, *aller;* ξυ-η-ρός, *poli*, de ξύ(ω), *racler*, *polir;* γλαφ-υ-ρός, *creusé*, de γλάφ(ω), *creuser*.

Les verbes en άω, αίνω, gardent leur α devant le suffixe ρος. Exemples : χαλα-ρός, *relâché*, *mou*, de χαλά(ω), *lâcher;* μια-ρός, *souillé*, de μια(ίνω), *souiller*.

Cet α précède aussi le suffixe dans quelques adjectifs qui viennent de verbes en έω. Exemple : σοβ-α-ρός, *impétueux*, de σοβ(έω), *secouer*.

III. On trouve des adjectifs en ρος dérivés d'adverbes. Exemple : αἰψ-η-ρός, *prompt*, d'αἶψα, *promptement*.

IV. Les mots διάκτορος, *messager*, et ἀλάστορος, *maudit*, sont des formes poétiques, ainsi que leurs équivalents διάκτωρ et ἀλάστωρ.

§ 137.

σα, ση, *gén.* σης. — (ι)σσα, *gén.* (ί)σσης.

I. Ισσα forme le féminin des substantifs βασιλ(εύς), *roi*, fém. βασίλ-ισσα, *reine;* φύλαξ (φύλακ-ς), *gardien*, fém. φυλάκ-ισσα, *gardienne*.

Dans θῆσσα, féminin de θής (gén. θητ-ός), *mercenaire;* χερνῆσσα, féminin de χερνής (gén. χερνῆτ-ος), *artisan*, les deux σσ remplacent la dentale τ; dans πρόφρασσα, féminin de πρόφρων (gén. -φρονος), *bienveil-*

lant, la nasale ν; dans ἄνασσα, *princesse*, d'ἄναξ (gén. ἄνακτ-), *prince*, les consonnes κτ (comparez les verbes en σσω, dans lesquels les deux σ tiennent presque toujours la place d'une gutturale; voy. § 219).

II. Le suffixe (σ)σα forme encore βῆσσα, *vallon*, de βαί(νω), f. βή-σομαι, *marcher* (qu'on pourrait aussi dériver de βαθ-ύς, *profond*); νῆσσα, *canard*, de νέ(ω), *nager*; μέλισσα, *abeille*, de μέλι (gén. μέλιτ-ος), *miel*.

III. Le suffixe σα, ση, termine les substantifs δόξα (δόκ-σα), *opinion*, de δοκ(έω), *penser*; μύξα (μύκ-σα), *morve*, de μύσσ(ω), *moucher*; πεῖ-σα, *persuasion* de πείθ(ω), *persuader*; ἄ-ση, *dégoût*, d'ἄ(ω), *rassasier*; κόρ-ση, *poil*, de κείρ-ω, fut. κερ-ῶ, *tondre*, etc.

Comparez le féminin des participes en ων, ουσα, ον; είς, εῖσα, έν, etc.

§ 138.

σία, *gén.* σίας.

Ce suffixe forme des substantifs abstraits, dérivés, pour la plupart, de verbes, surtout de verbes en ζω. Ils se forment comme les substantifs en σις (voy. § 141). Exemple : θυ-σία, *sacrifice*, de θύ(ω), *sacrifier*.

Quelques noms ont les deux désinences σις et σία, d'autres n'ont que la désinence σις, d'autres enfin, surtout parmi les substantifs composés, n'ont que la désinence σία, comme, par exemple, δοκιμα-σία, *épreuve*, de δοκιμά(ζω), *éprouver*; ἀναισθη-σία, *insensibilité*, d'ἀν privatif, et αἰσθε, radical de plusieurs temps d'αἰσθάνομαι (f. αἰσθή-σομαι), *sentir*; εὐεξία (εὐεκ-σία), *bonne constitution*, d'εὖ, *bien*, et ἔχ(ω), *avoir*, *être*.

Les substantifs ἀθανασία, *immortalité*, ναυσία, *mal de mer*, ne se terminent pas par le suffixe σία, mais par le suffixe ία (voy. § 84, I, Rem. 5°).

§ 139.

σιμος, σιμον.

Ce suffixe forme un grand nombre d'adjectifs, qu'on peut tirer soit immédiatement de verbes, soit de substantifs verbaux en σις. Dans tous les cas, le radical verbal prend devant ce suffixe la même forme que devant le suffixe σις. Ces adjectifs marquent aptitude ou penchant à..., et ont une valeur tantôt active et tantôt passive. Exemples : αἱρέ-σιμος, *prenable*, de αἱρέ(ω), *prendre* (αἷρε-σις); δρά-σιμος, *actif*, de δρά(ω), *agir* (δρᾶ-σις); κρί-σιμος, *décisif*, de κρί(νω), *décider* (κρί-σις), etc.

Dans γνώ-ριμος, *connu*, *facile à connaître*, de γι-γνώ(σκω), *connaître* (γνῶ-σις), ριμος est pour σιμος (voy. § 52, Rem. 1°, et note). — Remarquez la formation de μόρ-σιμος, *fatal*, qui vient de μείρ-ομαι (aor. 2 ἔμ-μορ-ον), *avoir en partage*.

§ 140.

σιος, (α), ον (εσιος, ειςιος).

Devant ce suffixe, qui forme des adjectifs de signification diverse, le radical verbal prend ordinairement la même forme que devant la désinence du futur ou devant le suffixe σις. Exemples : ἀσπά-σιος, *qui plaît*, *satisfait*, d'ἀσπάζομαι (fut. ἀσπά-σομαι), *embrasser*; εὑρέ-σιος, *inventeur* (épithète de Jupiter), de εὑρε, radical de plusieurs temps de εὑρίσκω, *inventer* (εὕρε-σις, *invention*); ἐπ-όψιος (-όπ-σιος), *visible*, d'ἐπί, *sur*, et ὄσσομαι (fut. ὄψομαι, ὄπ-σομαι), *voir*, etc.

Remarques. 1° Ἑκού-σιος, *qui agit volontairement*,

γερού-σιος, *de vieillard*, sont formés de ἑκών (gén. ἑκ-όντ-ος, f. ἑκοῦσα), *qui agit de son plein gré*, et de γέρων (gén. γέροντ-ος), *vieillard* (οντ se change en ου devant le σ; comparez λέου-σι pour λέοντ-σι, datif pluriel de λέων, λέοντ-ος, *lion*).

2° Les mots σιτηρ-έσιος, *qui concerne le blé*, νυκτερ-ήσιος, νυκτερ-είσιος, *nocturne*, se rattachent à νύκτερ(ος), *nocturne*, σιτηρ(ός), *de blé*; ἡμερ-ήσιος, *diurne*, à ἡμέρ(α), *jour*. — Θεσπέ-σιος, *inspiré*, vient de θέσπις (gén. θέσπε-ως), *prophète*; ἀπειρ-έσιος, *infini*, d'ἄπειρ(ος), qui a le même sens.

§ 141.

σις, gén. σεως.

Ce suffixe, qui a beaucoup d'analogie avec le suffixe σία (voy. § 138), et dont la forme primitive est τις (voy. § 157), ne termine que des noms féminins. Ils reculent tous l'accent le plus loin qu'il est possible.

I. Le suffixe σις se joint à des thèmes verbaux, pour former des noms d'action d'un sens abstrait. Les substantifs ainsi formés viennent, les uns, et c'est le plus grand nombre, de verbes en ω pur; d'autres, de verbes dont le radical est terminé par une muette; un petit nombre, de verbes où la désinence est précédée d'une liquide ou d'un ζ. Exemples :

1° Verbes en ω pur : ἄσκη-σις, *exercice*, d'ἀσκέ(ω), *exercer*; ἑρμήνευ-σις, *interprétation*, de ἑρμηνεύ(ω), *interpréter*; γέννη-σις, *génération*, de γεννά(ω), *engendrer*; ἄρο-σις, *labourage*, d'ἀρό(ω), *labourer*; ἔλα-σις, *action de pousser*, d'ἐλα, radical de la plupart des temps d'ἐλαύνω (f. ἐλά-σω), *pousser*; εὗρε-σις, *invention*, de εὑρε, radical de l'aoriste premier passif de εὑρίσκω, *trouver* (εὑρέ-θην); δύ-σις, υ bref, *immersion* (*coucher*

d'un astre), de δύ(ω), *entrer* (aor. premier passif ἐδύ-θην, avec υ bref).

2° Verbes dont le radical est terminé par une muette : τρίψις (τρίβ-σις), *action de frotter*, de τρίβ(ω), *frotter;* λῆψις (λῆβ-σις), *action de prendre*, de ληβ, radical de plusieurs temps de λαμβάνω (ἐ-λήφ-θην), *prendre;* λεῖψις (λεῖπ-σις), *action de laisser*, de λείπ(ω), *laisser;* λέξις (λέγ-σις), *diction*, de λέγ(ω), *dire;* δεῖξις (δεῖκ-σις), *action de montrer*, de δείκ(νυμι), *montrer;* πρᾶξις (πρᾶγ-σις), *action*, de πραγ, radical de πράσσω, *faire;* ἔλευ-σις, ἤλυ-σις, *arrivée*, d'ἐλευθ et ἠλυθ, radicaux de divers temps d'ἔρχομαι, *aller*.

On voit par ces exemples que le substantif se termine en ψις, quand la dernière lettre du radical est une labiale; en ξις, quand c'est une gutturale; en σις, quand c'est une dentale.

3° Verbes dont le radical est terminé par une des liquides λ, ν, ρ : εἰσ-άγγελ-σις, *annonce*, d'εἰσ-αγγέλ(λω), *annoncer ;* ἄρ-σις, *action de lever*, d'ἀρ, radical d'αἴρ(ω), f. ἀρ(ῶ), *lever;* περίῤ-ῥαν-σις, *aspersion*, de περιῤῥαίν(ω), f. ῥαν(ῶ), *arroser*. Quelques substantifs en σις, tirés de verbes en αίνω, ont une double forme, l'une en ασις, et l'autre en ανσις. Exemples : ὑγίαν-σις, et ὑγία-σις, *guérison*, de ὑγιαί(νω), *être sain*, *bien portant*.

4° Verbes dont le radical est terminé par un ζ : τείχι-σις, *construction d'un mur*, de τειχί(ζω), *construire un mur*.

Remarque. Le thème verbal prend, en général, pour se combiner avec la désinence σις, la forme qu'il a à l'aoriste premier passif. Exemples : βλῆ-σις, *action de jeter*, de βάλλω (ἐ-βλῆ-θην), *jeter* (voy. plus haut εὕρε-σις et δύ-σις). De νέμ-ω (ἐ-νεμή-θην et ἐ-νεμέ-θην), *distribuer*, se tirent les deux substantifs νέμη-σις, *partage*, et νέμε-σις,

(*la*) *vengeance* (*la rétribution*) *divine*. Ἔλευ-σις, *arrivée*, et ἄν-οι-σις, *action de rapporter*, rappellent les futurs d'ἔρχομαι (ἐλεύσομαι), *aller*, et de φέρω (οἴ-σω), *porter*.

Λάχε-σις, *lot*, garde l'ε de l'infinitif aoriste 2, λαχεῖν (λαχέ-ειν).

II. Un très-petit nombre de substantifs en σις sont d'origine obscure. Exemples : ἄσις, *limon*; πόσις, *époux*[1]; κίβισις (qu'on donne pour un mot cyprien), *besace*, etc.

§ 142.

σιμος, (α), ον.

Le suffixe σιμος, qui se joint à des thèmes verbaux de la même manière que le suffixe σιμος (voy. § 139), sert à former quelques adjectifs, qui ont, pour la plupart, une signification passive. Exemples : σεβά-σιμος, *vénérable*, de σεβά(ζομαι), *vénérer*; ἐρά-σιμος, *aimable*, d'ἐρά(ω), *aimer*; πλή-σιμος, *qui remplit*, de πλή(θω), *être plein*, etc.

1. Dans πόσις, *époux*, *maître de la maison*, dont le féminin, selon toute apparence, est πότνια, qui probablement a signifié, dans le principe, *épouse*, *maîtresse de la maison*, σις est pour τις, ou plutôt pour της (§ 137, II), et la racine est πο. Comparez les mots sanscrits *pa-ti*, « époux », *pa-tnî*, « épouse », qui ont pour racine *pâ*, « garder, protéger ». La vraie forme de πόσις se retrouve, si je ne me trompe, dans δεσπότης, qui signifie *le maître* (par rapport à l'esclave), et dont le premier élément, δεσ, a probablement le même sens que le sanscrit *dâsa*, *esclave* (voy. aussi Pott, *Etym. F.*, I, p. 189). M. Benfey (*Gr. Wurzell.*, t. II, p. 210) rattachait autrefois δεσπότης à la racine sanscrite *ghas*, « manger », d'où vient le mot germanique *Gast*, « hôte ». Un grand nombre de formations qui se trouvent dans les langues slaves semblaient confirmer cette étymologie; mais depuis il a comparé, avec beaucoup plus de fondement, ce mot grec au mot védique *jâspati* (voy. l'Introd. qu'il a mise en tête des hymnes du *Sâma-Vêda*, p. XLIV).

§ 143.

σος, σσος, *gén.* σου, σσου. — σος, η, ον.

Ce suffixe, qui sert à former un certain nombre de substantifs et d'adjectifs, n'a pas une valeur bien déterminée. Exemples : νῆ-σος, *île*, de νέ(ω), *nager*, ou de νά(ω), *couler ;* πέτα-σος, *chapeau à larges bords*, de πετά(ννυμι), *étendre;* μέθυ-σος, *ivre*, de μεθύ(ω), *s'enivrer;* παλίν-ορ-σος, *qui se précipite en arrière*, de πάλιν, *en arrière*, et ὄρ(νυμι), *exciter ;* πυρ-σός, *torche*, de πῦρ, *feu;* φριξός (φρικ-σός), *hérissé*, de φρικ, radical de φρίσσω, *se hérisser;* λοξός (λογ-σός), *oblique*, de λέγ(ω), *coucher*; καμψός (καμπ-σός), *courbé*, de κάμπ(τω), *courber*[1]. Dans κομψός, *orné*, qui vient probablement de κομ(έω), *orner*, le π paraît avoir été inséré devant le suffixe, parce qu'en grec un μ ne peut pas être suivi d'un σ.

Quelques mots se terminent en σος et en σσος. Exemples : ῥυ-σός, et moins bien ῥυ-σσός, *contracté, ridé*, de ῥύ(ομαι), *tirer ;* τιθα-σός, τιθα-σσός, *apprivoisé*, de τιθή, τιτθή, *nourrice*.

Joignez à ces divers exemples les adjectifs de quantité : τό-σος, *si grand ;* ὅ-σος, πό-σος, ὁπό-σος, *combien grand*, qui viennent du radical de l'article, το-, de l'adjectif conjonctif ὅ(ς), etc.; δισσός, *double*, τρισσός, *triple* (chez les Ioniens διξός, τριξός), des adverbes δίς,

1. Nous ne citons pas pour exemples les mots (πυρσό)κορσος, *qui a les poils couleur de feu*, (ἄ)δοξος, *qui est sans gloire*, (ἄ)διψος, *qui n'a pas soif*, etc., parce qu'ils ne sont pas formés au moyen du suffixe σος, mais qu'ils se tirent des substantifs κόρση, *poil*, δόξα, *gloire*, δίψα, *soif*, dont ils remplacent la voyelle finale par le suffixe ος (voy. § 137).

deux fois, τρίς, *trois fois;* περι-σσός, *surabondant*, de περί, *autour*, *au-dessus;* et le substantif νεο-σσός, *petit d'un animal*, de νέο(ς), *nouveau.*

§ 144.

σύνη, *gén.* σύνης.

Ce suffixe forme un grand nombre de noms de qualités.

I. Ils sont, pour la plupart, dérivés d'adjectifs en ων, qui perdent leur ν final devant σύνη. Exemple : ἀγνωμο-σύνη, *imprudence*, d'ἀγνώμον-, radical d'ἀγνώμων, *imprudent.*

II. Ce suffixe se combine aussi quelquefois avec des radicaux d'adjectifs en ο(ς). Exemples : δικαιο-σύνη, *justice*, de δίκαιο(ς), *juste.* — Les substantifs en σύνη dérivés d'adjectifs en ο(ς) sont, pour la plupart, poétiques, ou employés par les écrivains des temps postérieurs.

III. Remarquez les formations irrégulières suivantes : δεσπο-σύνη, *autorité du maître*, de δεσπό(της), *maître* (voy. p. 243, note); κλεπτο-σύνη, *vol*, de κλέπ(της), *voleur;* θεμιστο-σύνη, synonyme poét. de θέμις (gén. θέμιστο-ς), *justice;* μαντο-σύνη, *art des devins*, de μάντ(ις), *devin;* τεχνο-σύνη, synonyme poét. de τέχν(η), *art;* παλαισμο-σύνη, synonyme poét. de πάλαισμ(α), *lutte.*

§ 145.

συνος, ον.

Ce suffixe, qui appartient surtout au dialecte ionien, forme des adjectifs, dérivés, pour la plupart, de mots en ων ou en ος. Exemples : μνημό-συνος, usité

seulement au neutre μνημό-συνον, *mémorial*, de μνήμων, gén. μνήμο-νος, *qui se souvient;* δουλό-συνος, *servile*, de δοῦλο-ς, *esclave* (voy. § 144).

Remarquez la formation des trois adjectifs suivants : μαντό-συνος, *prophétique*, de μάντ(ις), *devin;* δεσπό-συνος, *qui appartient au maître*, de δεσπότ(ης), *maître;* πί-συνος, *qui se fie à...*, de πιθ(εῖν), *persuader*. — Dans ces deux derniers mots, la dentale du radical disparaît devant le σ initial du suffixe.

§ 146.

τατος, η, ον.

Ce suffixe sert à former des superlatifs (voy. la Grammaire grecque de M. Burnouf, §§ 39 et 195).

§ 147.

τέος, α, ον.

Voyez, sur la formation et le sens des adjectifs verbaux en τέος, la Grammaire grecque de M. Burnouf, § 169.

Un autre suffixe τεος, différent et par le sens et par l'accentuation, termine l'adjectif νηγά-τεος, *nouvellement fait*, *neuf*, que plusieurs grammairiens dérivent de νέος, *nouveau*, et γέ-γα-α, parf. 2 de γίγνομαι, *naître*, *devenir*.

§ 148.

τερος, α, ον.

Ce suffixe sert à former : 1° des comparatifs (voy. la Grammaire grecque de M. Burnouf, §§ 39 et 195);

2° Les pronoms possessifs (voy. la Grammaire grecque de M. Burnouf, § 44).

Remarque. Voyez encore, au § 200 du supplément de la même grammaire, un certain nombre d'adjectifs en τερος qui servent de comparatifs à divers pronoms, etc.

§ 149.

τη, *gén.* της.

Ce suffixe se combine avec des thèmes verbaux, pour former des substantifs abstraits, comme γενε-τή, *naissance*, de γενε, radical de plusieurs temps de γίγνομαι (fut. γενή-σομαι), *naître*; ἀκ-τή, *rivage*, d'ἄγ(νυμι), *briser*; βιο-τή, *subsistance*, de βιό(ω), *vivre*; ἀϋ-τή, *cri*, d'ἀΰ(ω), *crier*; κρύπ-τη, *voûte souterraine*, de κρύπ(τω), *cacher*; ἐλάτ-η, *sapin*, d'ἐλαύνω, f. ἐλά(σω), *pousser*; τελε-τή et τελευ-τή, *fin*, de τελέ(ω), *finir*, etc. Remarquez dans ce dernier substantif le changement d'ε en ευ.

Quelques-uns de ces mots en τη sont proprement des féminins d'adjectifs en τός, dont il faut compléter le sens au moyen d'un substantif sous-entendu. Exemples : δε-τή (sous-entendu λαμπάς), *torche formée d'un faisceau de petits morceaux de bois*, féminin de δε-τός, *lié*, qui vient de δέ(ω), *lier*; γαμε-τή (sous-entendu γυνή), *épouse*, féminin de l'inusité γαμε-τός, de γαμέ(ω), *épouser*.

§ 150.

τηρ, *gén.* τηρος *et* τερος.

I. Ce suffixe se combine avec des thèmes verbaux, pour former des substantifs, qui sont, pour la plu-

part des noms d'agents ou d'instruments. Exemples : ἀγρευ-τήρ, *chasseur*, d'ἀγρεύ(ω), *chasser* ; ἀκε-σ-τήρ, *médecin*, d'ἀκέ(ομαι), *guérir* ; κρα-τήρ, *grande coupe où l'on mêlait le vin et l'eau*, de κερά(ννυμι), *mêler* ; ξυ-σ-τήρ, *grattoir*, de ξύ(ω), *gratter*, etc. — Remarquez encore le double sens, actif et passif, de χαρακ-τήρ, *burin avec lequel on grave* et *caractère gravé*, de χαράσσ-ω, *graver*.

II. Il se joint à des thèmes nominaux. Exemple : ἀγρο-τήρ, *campagnard*, d'ἀγρό(ς), *campagne*.

III. Il sert encore à former quelques noms de parenté, qui, pour la plupart, sont d'origine obscure. Exemples : πα-τήρ, *père* ; μή-τηρ, *mère* ; θυγά-τηρ [1], *fille*, etc.

Dans δα-ήρ, *beau-frère*, le suffixe paraît être ήρ.

Remarque. Beaucoup de substantifs ont, outre cette désinence τηρ, la désinence της, ou la désinence poétique τωρ (voy. §§ 154 et 167), qui ont la même valeur, et qui se combinent de la même manière avec les thèmes verbaux ou nominaux auxquels ils se joignent.

§ 151.

τήριον, *gén.* τηρίου.

Un grand nombre de mots en τήριον, employés substantivement, sont originairement des adjectifs neutres, dont le masculin est en τήριος (voy. § 152). Nous ne parlerons ici que de ceux dont le masculin

1. Πα-τήρ paraît venir de la racine *pâ* (cf. πέ-πα-μαι, et voy. p. 243, note); θυγά-τηρ, en allemand *Tochter*, est formé d'une racine qui ne s'est pas conservée en grec, mais qui se retrouve en sanscrit, sous la forme *duh*, et signifie *téter* et *traire*.

n'existe plus, ou n'a peut être jamais existé dans la langue, ou qui ont entièrement perdu leur sens d'adjectifs. Ils sont dérivés, pour la plupart, soit de substantifs terminés par les suffixes τηρ, της, dont le suffixe τήριον prend la place, soit immédiatement de verbes, et désignent, en général, le lieu, l'instrument d'une action (comparez les substantifs en εῖον, § 69). Exemples : δικασ-τήριον, *tribunal*, de δικασ-τής, *juge ;* κοιμη-τήριον, *dortoir*, *cimetière*, de κοιμά(ω), *endormir ;* βασανισ-τήριον, *instrument* ou *lieu de torture*, de βασανισ-τής, *celui qui met à la torture*.

§ 152.

τήριος, ον. — τήσιος, ον.

I. Le suffixe τήριος forme des adjectifs qui ont, en général, une signification active, et sont dérivés, pour la plupart, de substantifs en τηρ. Exemple : σω-τήριος, *qui sauve*, de σω-τήρ, *sauveur*.

Quelques-uns de ces adjectifs se tirent directement d'un verbe. Exemple : ἀναγκασ-τήριος, *qui contraint*, d'ἀναγκάζ(ω), *contraindre*.

II. Le suffixe τήσιος répond aux noms d'agents en της, de même que τήριος répond aux noms d'agents en τηρ. Ainsi les adjectifs ἀρο-τήριος, ἀρο-τήσιος, *du labour*, se tirent, l'un d'ἀρο-τήρ, l'autre d'ἀρό-της, *laboureur*. Les deux suffixes sont, en réalité, identiques.

§ 153.

της, τες (voy. § 79).

Ce suffixe ne se trouve que dans les adjectifs ἀ-ελπ-

-τής, synonyme d'ἄ-ελπ-τος, *inespéré*, d'ἀ privatif et ἔλπ(ομαι), *espérer*, et χαλκο-6α-τής, *qui a des fondements d'airain* (proprement : *qui marche sur l'airain*), de χαλκό(ς), *airain*, et βα(ίνω), *marcher*.

§ 154.

τῆς, *gén.* του (έτης, ίτης, άτης, ήτης, ώτης, ιώτης, στης).

I. Ce suffixe se combine avec des radicaux de verbes, surtout de verbes qui ont la désinence précédée d'une voyelle, d'une liquide ou d'un ζ; et ces radicaux prennent ordinairement devant ce suffixe la même forme que devant la désinence de l'aoriste premier passif. Les mots ainsi formés sont presque tous des noms d'agents. Il n'y en a qu'un petit nombre qui aient un sens absolu et renferment leur complément en eux-mêmes. Exemples : ἀθλη-τής, *combattant*, d'ἀθλέ(ω), *combattre*; εὑρε-τής, *inventeur*, de εὑρίσκω (εὑρέ-θην), *trouver*; ἀκουσ-τής, *auditeur*, d'ἀκούω (ἠκούσ-θην), *écouter*; ἀγωνισ-τής, *combattant*, d'ἀγωνίζ-(ομαι), *combattre*; κορυ-σ-τής, *guerrier armé d'un casque*, de κορύσσω (fut. κορύ-σω), *armer d'un casque*.

Remarques. 1° Quelques radicaux de verbes en ω pur prennent un σ devant της, bien qu'ils n'en aient pas devant la désinence de l'aoriste premier passif. Exemples : ὀρχη-σ-τής, *danseur*, d'ὀρχέ(ομαι), *danser*; ἀφρη-σ-τής, *qui fait jaillir de l'écume*, d'ἀφρέ(ω), *jeter de l'écume*; ἀλφη-σ-τής, *inventeur*, d'ἀλφαίνω (fut. ἀλφή-σω), *trouver*; δρά-σ-της, *serviteur*, de δρά(ω), *faire*; χηρω-σ-τής, *héritier collatéral*, de χηρό(ω), *rendre veuf*. — Remarquez l'insertion irrégulière d'un η et d'un σ dans ἑρπ-ησ-τής, *celui qui rampe*, dérivé de

ἕρπ(ω), *ramper*. — Ἐπη-τής, *affable*, parait être tiré d'εἰπεῖν (pour ἐπέ-ειν), *dire*. — Κεκράκ-της, *crieur*, vient du radical de κέκραγ(α), parfait 2 de κράζω, *crier*.

2° Le radical d'ἔχ(ω), *avoir*, n'a pas non plus devant της la forme qu'il prend devant la désinence de l'aor. 1[er] passif (ἐ-σχέ-θην). Exemple : εὐ-έκ-της, *qui se porte bien*.

3° Dans un certain nombre de mots, surtout de mots composés, le suffixe της est précédé d'un ε. Exemples : ναι-έ-της, *habitant*, de ναί(ω), *habiter* ; παν-δερκ-έ-της, *qui voit tout*, de πᾶν, *tout*, et δέρκ(ω), *voir* (le même verbe forme, sans insertion d'ε, μονο-δέρκ-της, *qui ne voit que d'un œil*), etc.

Δραπ-έ-της, *esclave fugitif*, est probablement pour δρακ-έ-της, et le π y remplace la gutturale de δι-δράσκ-ω, *fuir*[1].

4° Dans ἐθελοντής, *qui agit volontairement*, d'ἐθελοντ, radical du participe présent actif d'ἐθέλ(ω), *vouloir*, et dans ἐπ-ηλύτης, *étranger*, formé d'ἐλυθ, thème de plusieurs temps d'ἔρχομαι, le τ du suffixe se confond avec la dentale du radical.

5° Pour se rendre compte de la formation de quelques-uns de ces mots en της, il faut supposer des verbes qui n'existent pas dans la langue, ou plutôt qui n'existent que virtuellement et comme servant de transition entre des mots primitifs, et des mots dérivés qui ne peuvent pas se tirer immédiatement de ces primitifs. Ainsi dans αἰχμη-τής, *guerrier*, se

1. Les lettres formatives σκ se conservent, comme nous l'avons vu plus haut, dans βοσκή, qui vient de βόσκω, *faire paître*. Διδάσκω, *instruire*, garde la gutturale à ses divers temps et la transmet à ses dérivés.

trouve contenu le thème d'un verbe αἰχμάζ(ω), dans χαρανισ-τής, *qui ôte la vie, coupe la tête*, celui d'un verbe χαρανίζ(ω). Ces deux verbes n'existent pas, mais ils se formeraient régulièrement, le premier d'αἰχμή, *lance*, le second de κάρανον, *tête (vie)*.

II. Le suffixe της se combine aussi avec des thèmes nominaux, auxquels il se joint souvent au moyen de la voyelle de liaison ι (long). Exemples : ὁπλ-ί-της, *soldat pesamment armé*, de ὅπλ(ον), *arme; ὁδ-ί-της, voyageur*, de ὁδ(ός), *chemin*; πολί-της, *citoyen*, de πόλι(ς), *cité*.

Les mots ainsi formés déterminent l'état, la condition d'une personne ou d'une chose, et ils expriment tous un rapport plus ou moins général avec l'idée contenue dans le mot d'où ils sont dérivés.

Remarques. 1° Quelques mots de la première déclinaison gardent devant ce suffixe leur α ou leur η final. Exemples : πρωρά-της, *celui qui se tient à la proue*, de πρώρα, *proue; ὑπηνή-της, barbu*, de ὑπήνη, *barbe*.

Prennent aussi un α ou un η les mots suivants, qui appartiennent à la deuxième déclinaison : γενει-ά-της, *barbu*, de γένει(ον), *barbe; κογχυλι-ά-της, pierre incrustée de coquillages*, de κογχύλι(ον), *coquille; γυμν-ή-της, soldat armé à la légère*, de γυμν(ός), *nu; δειπν-ή-της, convive*, de δεῖπν(ον), *souper; κελευθ-ή-της, voyageur*, de κέλευθ(ος), *chemin; φηλ-ή-της, trompeur*, de φηλ(ός), qui a le même sens; ψιλ-ή-της, *soldat légèrement armé*, de ψιλ(ός), *nu*. — Joignez-y γοή-της, *enchanteur*, λιπερνή-της, *pauvre mendiant*, χερνή-της, *artisan*, qui viennent de noms en ης de la troisième déclinaison (λιπερνής, χερνής, § 80).

2° Dans quelques substantifs, surtout dans ceux qui viennent de primitifs ayant pour pénultième ou pour lettre finale un ι, le suffixe est précédé d'un ω.

Exemples : στρατι-ώ-της, *soldat*, de στρατι(ά), *armée ;* ἰδι-ώ-της, *simple particulier*, d'ἴδι(ος), *particulier ;* στασι-ώ-της, *séditieux*, de στάσι(ς), *sédition ;* γαλε-ώ-της, *espèce de lézard*, de γαλέ(η), *belette ;* δεσμ-ώ-της, *enchaîné*, de δεσμ(ός), *lien*.

Remarquez encore ἀγροι-ώ-της, *campagnard*, d'ἀγρό(ς), *champ*.

3° Ont le suffixe précédé de la diphthongue ει : ἀλεί-της, *qui s'égare*, d'ἀλεύ(ομαι), *détourner* (cf. ἀλέ-ομαι, *éviter*, *échapper*) ; βαλανεί-της, synonyme de βαλανεύ(ς), *baigneur ;* ἱερεί-της, synonyme de ἱερεύ(ς), *prêtre* (comparez les mots en -ρείτης, formés de ῥέ-ω, *couler*, comme εὐῤῥεί-της, *qui coule bien*).

4° Ἀργέ-σ-της, épithète du Notus, d'ἀργ(ός), *blanc* et *rapide*, insère un σ devant le suffixe. Dans χρεώσ-της, *débiteur*, de χρέως, pour χρέος, *dette ;* κεράσ-της, *cornu*, de κέρας, *corne ;* γενούσ-της, *qui est de la même race*, *ancêtre*, de γένος, *race*, le σ appartient au radical (voy. §§ 129 et 56).

5° Δημό-της, *plébéien*, οἰκέ-της, *domestique*, φυλέ-της, *qui est de la même tribu*, sont, de tous les mots en της formés de substantifs, les seuls qui aient une brève devant le suffixe. On peut y joindre δεσπό-της, *maître*, mot d'origine obscure (voy. p. 243, note).

6° Ναύ-της, *nautonnier*, βού-της, *bouvier*, πρεσβύ-της, *vieillard*, n'ont ni voyelle ni consonne de liaison.

Observations générales. I. Le féminin de ces noms en της est ordinairement en τις, gén. τιδος (voy. § 95).

II. On considère comme dérivés de verbes presque tous les mots en της qui ont l'accent sur la dernière, et comme dérivés de substantifs la plupart de ceux qui ont l'accent sur la pénultième.

C'est au moyen de l'accentuation qu'on distingue

πεδη-τής, *celui qui enchaîne*, formé de πεδά(ω), *enchaîner*, de πεδή-της, *enchaîné*, qui vient de πέδη, *lien*; κερα-σ-τής, *celui qui mêle*, formé de κερά(ννυμι), *mêler*, de κεράσ-της, *cornu*, qui vient de κέρας, *corne*, etc.

§ 155.

της, *gén.* τητος.

Les substantifs terminés par ce suffixe viennent, pour la plupart, d'adjectifs en ος et en υς, et sont des noms de qualités: Exemples : κουφό-της, *légèreté*, de κοῦφ(ος), *léger*; βραδυ-τής, *lenteur*, de βραδύ(ς), *lent*.

Un petit nombre viennent de substantifs. Exemples : βιό-της, *genre de vie*, de βίο(ς), *vie*; κυαθό-της[1], *état de coupe*, de κύαθο(ς), *coupe*; πινύ-της, *sagesse*, de πινύ(ω), *rendre sage*, *avertir*.

Remarquez l'ο inséré irrégulièrement dans le substantif ἀχαριό-της[2], *sottise*, d'ἄχαρι(ς), *non gracieux*.

τήσιος, ον, voy. τήριος, όν, § 152.

§ 156.

τιος, (α), ον (άτιος, ύτιος).

Ce suffixe, précédé d'un α, forme les adjectifs multiplicatifs, τρισσ-άτιος et τοσ-άτιος, synonymes, le premier de τρισσ(ός), *triple*, le second de τόσ(ος), *aussi grand*.

1. Κυαθό-της est un mot très-régulièrement formé par Platon. le sens propre de της est de marquer l'état, la notion abstraite de la chose indiquée par le primitif auquel il est joint. Comparez le latin *tas*, *tatis* et le suffixe védique *tâti*, et voy. E. Burnouf, *Comm. sur le Yaçna*, p. 163.

2. Ce mot ne se trouve que dans Polybe, XVIII, 38.

Précédé d'un υ, il termine l'adjectif νηπ-ύτιος, synonyme de νήπ(ιος), *puéril.*

§ 157.

τις, *gén.* τεως, τιος. — στις, *gén.* στεως, στιος

I. Le suffixe τις a la même valeur que le suffixe σις (voy. § 141), qui n'en est le plus souvent qu'une altération. Il ne s'est conservé sous la forme primitive que dans un petit nombre de mots. Exemples : φά-τις, *parole*, de φα, radical de φημί, *dire* ; ἄμ-πω-τις (pour ἀνά-πω-τις), *reflux*, *résorption*, de πο radical de plusieurs temps de πίνω, *boire* ; χῆ-τις, *manque*, qui vient probablement de la même racine que χά-(ζομαι), *céder* ; *se retirer* ; λῆ-σ-τις, *oubli*, de λήθ(ομαι), *oublier* ; πί-σ-τις, *foi*, de πιθ(έσθαι), *croire* ; πύ-σ-τις, *interrogation*, de πυθ(έσθαι), *interroger*.

Dans ces trois derniers substantifs, formés de thèmes verbaux terminés par des θ, le τ du suffixe τις est précédé d'un σ, qui rappelle celui qui s'insère devant les désinences du futur, de l'aoriste et du parfait passif, dans les verbes dont le radical a pour dernière lettre une dentale.

Dans βού-βρω-σ-τις, *faim dévorante*, de βου, particule augmentative, et βρο, radical de βι-βρώ(σκω), *manger*, l'insertion du σ est irrégulière ; de même que dans φύ-σ-τις, poétique, pour φύ-σις, *descendance*.

II. Le suffixe τις des substantifs μάν-τις, *devin*, de μαίν(ομαι), f. μαν-οῦμαι, *être inspiré* ; κνῆ-σ-τις, *grattoir*, de κνά(ω), *gratter* ; et πρί-σ-τις, *scie*, de πρί(ω), *scier* (aor. 1[er] passif ἐ-πρί-σ-θην), remplace le suffixe της (voy. § 154, et p. 243, note sur πόσις).

§ 158.

τον, *gén.* του.

La plupart des noms en τον sont des neutres d'adjectifs verbaux en τος. Ainsi ἑρπ-ε-τόν, *reptile*, est proprement le neutre de ἑρπε-τός, *rampant*. Quelques-uns de ces mots sont devenus de véritables substantifs, parce qu'on ne trouve plus dans la langue de masculin qui y corresponde. Exemples : δακ-ε-τόν, *tout animal qui mord*, de δάκ(νω), aor. 2 δακεῖν, *mordre*; πρόβα-τον, *brebis* (proprement : *bête qu'on fait marcher devant soi*), de προ-βα(ίνω), *marcher devant*.

Remarquez l'ε qui précède le suffixe dans ἑρπ-ε-τόν et dans δακ-ε-τόν.

§ 159.

τός, τή, τόν. — τος, *gén.* του (ετος, ατος, οτος).

1. Ce suffixe, dans lequel, comme dans le suffixe τέος, la dentale τ est ordinairement la caractéristique du passif[1], sert principalement à former des adjectifs verbaux, dont les uns répondent aux participes latins en *tus*, les autres, par leur sens, aux adjectifs en *bilis*. Exemples : λυ-τός, *délié*, de λύ(ω), *délier*; ποιη-τός, *fait*, de ποιέ(ω), *faire*; θαυμα-σ-τός, *admirable*, de θαυμά(ζω), *admirer*; ὁρα-τός, *visible*, de ὁρά(ω), *voir*.

1. La dentale θ est de même la caractéristique du passif dans les désinences θήσομαι et θην du futur et de l'aoriste passifs, et le *t* joue le même rôle dans les participes sanscrits en *ta* (fém. *tâ*), *çru-ta*, « entendu », de *çru*, « entendre », dans les latins en *tus* (*ama-tus*), et dans les participes allemands en *et* (*gelieb-et*, aimé).

Ces adjectifs verbaux se combinent très-souvent avec l'ἀ privatif et avec δυς et εὖ. Ceux qui sont précédés d'ἀ privatif ont, pour la plupart, le sens passif des participes latins en *tus;* ceux qui sont précédés de δυς ou d'εὖ expriment plus ordinairement une possibilité, comme les adjectifs latins en *bilis.* On trouve aussi, surtout chez les poëtes, quelques adjectifs en τος qui ont la signification active. Exemples : ἀν-αγώνι-σ-τος, *qui ne lutte pas;* ἀν-ήκου-σ-τος, *qui n'écoute, qui n'obéit pas*[1].

Le radical verbal prend, devant le suffixe τός, la même forme que devant la désinence du participe de l'aor. 1er passif. Exemples : λυ-τός, λυ-θείς, θαυμασ-τός, θαυμασ-θείς, etc. (voy. la Grammaire grecque de M. Burnouf, § 169).

Quelques-uns de ces adjectifs verbaux ont pour primitifs des verbes qui n'existent pas dans la langue. Ainsi dans φολιδω-τός, *couvert d'écailles,* nous trouvons le radical d'un verbe inusité, φολιδό-ω, qui signifierait *couvrir d'écailles,* et qui se tirerait régulièrement du substantif φολίς, φολίδ(ος), *écaille.*

Ἑφ-θός, *cuit,* qui a la même racine que ἕψω, *cuire,* prend irrégulièrement un θ au lieu d'un τ.

II. Le suffixe τός, τος, sert encore à former, en s'ajoutant à des thèmes verbaux, des substantifs qui ont, pour la plupart, un sens abstrait. Exemples : ἄρο-τος, *le labourage,* d'ἀρό(ω), *labourer;* κωκυ-τός, *le gémissement,* de κωκύ(ω), *gémir* (comparez le suff. τη, § 149).

1. En sanscrit, les participes en *ta* des verbes neutres ont également le sens actif, comme les participes latins en *tus* des verbes déponents; ex. : *bhīta,* « craignant », de la racine *bhī,* « avoir peur »; *çak-ta,* « pouvant », de *çak,* « pouvoir ».

Quelquefois on insère un ε, un α ou un σ entre le thème verbal et le suffixe. Exemples : νιφ-ε-τός, *neige*, de νίφ(ω), *neiger ;* ὑ-ε-τός, *pluie*, de ὕ(ω), *pleuvoir ;* θάν-α-τος, *mort*, de θαν(εῖν), *mourir ;* δείπνη-σ-τος, δόρπη-σ-τος, *le temps du dîner*, *du souper*, de δειπνέ(ω), *dîner*, δορπέ(ω), *souper*.

Quelques substantifs en τος ont des significations diverses, qui se distinguent au moyen de l'accent. Exemples : ἀμη-τός, *la moisson ;* ἄμη-τος, *le temps de la moisson ;* d' ἀμά(ω), *moissonner*.

Il y a aussi des substantifs en ε-τός, α-τος, qui se tirent d'autres substantifs. Exemples : ὀχ-ε-τός, *canal*, d'ὄχ(ος), *tout ce qui contient ;* πυρ-ε-τός, *fièvre*, de πῦρ, *feu ;* ὄρχ-α-τος, *jardin*, d'ὄρχ(ος), qui a le même sens, etc.

III. Les suffixes τος, στος, se combinent avec les noms de nombre cardinaux, pour former les noms de nombre ordinaux. Exemples : τρί-τος, *troisième*, τέταρ-τος, *quatrième*, etc. Nous ne parlons pas de πρῶτος, pour πρό-τατος, *premier*, ni de δεύ-τατος, *dernier*, parce que ces deux mots ne se terminent pas par le suffixe τος, mais par le suffixe du superlatif τατος.

A partir d'εἰκοστός, *vingtième*, la finale est στος et non pas τος. De la même manière se terminent l'adjectif interrogatif πό-στος, *quantième ?* et πολλο-στός, proprement *multième*, c'est-à-dire, *un d'entre plusieurs*.

IV. Enfin le suffixe τος termine encore le démonstratif αὐ-τός, qui, combiné avec d'autres mots, nous donne les adjectifs pronominaux composés οὗτος, τοιοῦτος, τοσοῦτος.

Remarque. Dans tous ces mots terminés en τος,

c'est le radical de l'article (το-) qui paraît jouer le rôle de suffixe.

§ 160.

τρα, *gén.* τρας. — θρα, *gén.* θρας.

I. Ces suffixes (voy. § 164, II) se combinent avec des thèmes verbaux, pour former des substantifs, qui expriment soit l'instrument avec lequel une action se fait, soit le lieu où elle se fait. Exemples : ἀκέ-σ-τρα, *aiguille pour raccommoder*, d'ἀκέ(ομαι), *raccommoder*; ὀρχή-σ-τρα, *orchestre*, *lieu où l'on danse*, d'ὀρχέ(ομαι), f. ὀρχή-σομαι, *danser*; μάκ-τρα, *pétrin*, de μάσσω, f. μάξω (μάκ-σω), *pétrir*; πί-σ-τρα et ποτί-σ-τρα, *abreuvoir*, de πι(εῖν), *boire*, et ποτί(ζω), *abreuver*; βά-θρα, *escalier*, de βα(ίνω), *marcher*.

Remarques. 1° Quand le thème verbal se termine par une voyelle, on insère souvent un σ devant le suffixe.

2° Pour former δακτυλή-θρα, *gant*, etc., on peut supposer un verbe δακτυλέ(ω), qui se tirerait régulièrement de δάκτυλος, *doigt*, mais qui n'existe pas dans la langue.

3° Dans διφ-θέρα, *peau apprêtée*, qui paraît venir de δέφ(ω), *corroyer*, θέρα tient probablement la place de θρα ou τρα.

II. Le suffixe τρα se met aussi quelquefois à la place du suffixe τηρ, pour former des dérivés, comme γάσ-τρα, *ventre d'un vase*, de γασ-τήρ, *ventre*; μή-τρα, *matrice*, de μή-τηρ, *mère*; πά-τρα, *patrie*, de πα-τήρ, *père*.

On forme de même αἴθ-ρα, *ciel serein*, d'αἰθ-ήρ, *air*. Dans ce dernier mot, le θ appartient à la racine (αἴθ-ω), et non au suffixe (voy. § 133).

Remarquez encore ὀβριμοπάτ-ρη, *née d'un père fort, puissant*, adjectif qui n'a pas de masculin et qui se forme d'ὄβριμο(ς), *fort*, et πα-τήρ, *père* (voy. § 37, 5°).

§ 161.

τρια, *gén.* τρίας.

Le suffixe τρια sert à former le féminin des noms en τηρ, plus rarement des noms en της. Exemples : μορφώ-τρια, *celle qui modèle*, de μορφω-τήρ, *celui qui modèle ;* ποιή-τρια, *femme poëte*, de ποιη-τής, *poëte*.

Remarquez le mot poétique εὐπατέρεια, *née d'un père puissant*, qui sert de féminin à εὐπάτωρ, d'εὖ, *bien*, et πατήρ, *père*.

§ 162.

τριος, τρία, τριον.

Ce suffixe composé ne forme que l'adjectif ἀλλό-τριος, *étranger*, d'ἄλλο(ς), *autre*.

§ 163.

τρίς, *gén.* τρίδος.

Ce suffixe forme quelques noms d'agents du genre féminin. Exemple : ἀλε-τρίς, *meunière*, d'ἀλέ(ω), *moudre*.

Il est précédé d'un σ dans le substantif ἐφ-ε-σ-τρίς, *casaque, habit de dessus*, composé de la préposition ἐπί, *sur*, et du radical de ἕ(ννυμι), *vêtir*.

§ 164.

τρον, *gén.* τρου. — θρον, *gén.* θρου (ετρον, εθρον, ηθρον).

I. Ce suffixe a ordinairement le même sens que le suffixe τήριον, qui n'en est qu'un allongement, et se joint, comme lui, à des thèmes verbaux, beaucoup plus rarement à des thèmes nominaux, pour former des noms d'instruments et de moyens d'action. Exemples : ἄρο-τρον, *charrue*, d'ἀρό(ω), *labourer;* δίδακ-τρον, *honoraires d'un instituteur* (ce qu'on lui donne pour qu'il enseigne, pour le faire enseigner), de διδακ, radical de la plupart des temps de διδάσκ(ω), *enseigner ;* νίπ-τρον, *eau pour se laver*, de νίπ(τω), *laver ;* βάκ-τρον, *bâton*, de βακ, radical de βάζ(ω), *marcher* (on dit dans le même sens βακ-τήριον et βακ-τηρία).

II. Une autre forme du même suffixe est θρον. La dentale s'aspire par suite de l'influence du ρ qu'elle précède (voy. § 160). Exemples : ἄρ-θρον, *jointure*, d'ἀρ, racine d'ἀραρίσκω, *adapter;* βά-θρον, *degré*, de βα(ίνω), *marcher;* κλεῖ-θρον, *serrure*, de κλεί(ω), *fermer*.

III. Dans quelques mots, le suffixe est précédé d'un ε ou d'un η. Exemples : θύρ-ετρον, synonyme poét. de θύρα, *porte;* ῥέ-εθρον, *courant d'eau*, de ῥέ(ω), *couler ;* στέργ-ηθρον, *moyen de se faire aimer*, de στέργ(ω), *aimer*.

Βλη, un des radicaux de βάλλω (parf. βέ-βλη-κα), *jeter*, prend, pour former ἀμφί-βλη-σ-τρον, *filet*, un σ, dont il n'est suivi ni dans la conjugaison, ni dans le substantif βλῆ-τρον, *clou* ou *lien* (*de fer*).

Remarquez encore la formation des substantifs κάνα-θρον, *natte pour couvrir un chariot*, κάνα-σ-τρον,

corbeille de jonc, qui viennent de κάνη(ς), *natte de jonc;* et celle de μέλα-θρον, *chambre*, *maison*, qui paraît se rattacher à μέλα(ς), *noir*, comme le latin *atrium* à *ater*.

§ 165.

τρος, *gén.* τρου.

Ce suffixe, qu'il faut comparer au suffixe neutre d'instrument τρον, sert à former les deux noms d'agents : δαι-τρός, *celui qui découpe*, de δαί(ω, *partager*, et ἰα-τρός, *médecin*, d'ἰά(ομαι), *guérir*.

§ 166.

τύς, *gén.* τύος (ητύς, *gén.* ητύος).

Ce suffixe appartient surtout au dialecte ionien.

I. Il se combine avec des thèmes verbaux, pour former des noms d'action qui ont un sens abstrait. Exemples : γελα-σ-τύς, (*le*) *rire*, de γελά(ω), *rire ;* βοη-τύς, *action de crier*, de βοά(ω), *crier ;* ἀκοντι-σ-τύς, *action de lancer le javelot*, d'ἀκοντί(ζω), *lancer le javelot*, etc.

On voit par ces exemples que le thème verbal prend devant ce suffixe la même forme que devant les désinences du futur, de l'aoriste et du parfait passif.

Remarquez l'η inséré entre le suffixe et le radical dans les substantifs ϐαλλ-η-τύς, *action de jeter*, de βάλλ(ω), *jeter ;* ἐδ-η-τύς, *aliment*, d'ἔδ(ω), *manger ;* ἐπ-η-τύς, *affabilité*, *éloquence*, d'ἐπ, radical primitif d'εἰπ(εῖν), *dire*.

II. Ce suffixe forme encore les substantifs numé-

raux τριτύς et τριττύς, *le nombre trois*; τετρακτύς, *le nombre quatre*; ἑκατοστύς, *le nombre cent*; χιλιοστύς, *le nombre mille*; μυριοστύς, *le nombre dix mille.*

τώ, *gén.* τόος, voy. ώ, *gén.* όος, § 181.

§ 167.

τωρ, *gén.* τορος.

Ce suffixe est un équivalent poétique des suffixes τηρ et της (voy. §§ 150 et 154). Quelques substantifs ont à la fois les trois désinences τωρ, τηρ et της, d'autres ont deux de ces formes, d'autres n'en ont qu'une. Exemples : δώ-της, δω-τήρ, δώ-τωρ, *donateur*, de δο, radical de δίδωμι, *donner*; ἰα-τήρ, ἰά-τωρ, *médecin*, d'ἰά(ομαι), *guérir*; ἄκ-τωρ, *conducteur*, d'ἄγ(ω), *conduire*[1]; εὑρή-τωρ, *inventeur*, de εὑρεῖν (εὑρέ-ειν), *inventer*, etc.

υ, *gén.* ατος, voy. ας, *gén.* ατος, § 56.

υ, *gén.* εος, voy. υς, *gén.* εως, § 173.

υ, *gén.* υος, voy. υς, *gén.* υος, § 176.

§ 168.

ύα, *gén.* ύας.

Cette désinence paraît être un suffixe dans les mots suivants, qui sont, pour la plupart, d'origine obscure, et qui désignent des arbres ou des fruits : οἰσ-ύα,

1. La racine αγ se combine aussi avec le suffixe τηρ dans le mot composé ἐπ-ακ-τήρ, *chasseur*.

espèce de saule, d'οἶσ(ος), *sorte d'osier;* καρ-ύα, *noyer;* ὀξ-ύα, *hêtre;* σικ-ύα, *espèce de melon* (voy. § 171).

ύδιον, *gén.* υδίου, voy. φιον, § 177.

§ 169.

υια, *gén.* υιας.

Ce suffixe forme le féminin des participes en ώς.

En outre, il termine quelques noms féminins, dont plusieurs sont d'origine obscure. Exemples : αἴθ-υια, *plongeon;* ἀγ-υιά, *rue*, ὀργ-υιά, *brasse*. Les deux derniers paraissent venir, l'un d'ἄγ(ω), *conduire*, et l'autre d'ὀρέγ(ω), *étendre*, etc.

§ 170.

ύλλιον, *gén.* υλλίου.

Ce suffixe composé forme quelques diminutifs. Exemples : εἰδ-ύλλιον, *idylle* (*petit tableau*), d'εἶδ(ος), *image;* ξεν-ύλλιον, *hôte de peu d'importance*, de ξέν-(ος), *hôte*. Rapprochez de ce suffixe le suffixe (ύ)λος (§ 116, 4°).

§ 171.

υον, *gén.* ύου.

Ainsi se terminent quelques mots de plantes ou de fruits, d'origine obscure (voy. §§ 128 et 168). Exemples : κρόμ-υον, *oignon;* κάρ-υον, *noix*, etc.

Dans δίκ-τυον, *filet*, qui vient probablement de δικ(εῖν), *jeter*, le suffixe paraît être τυον.

§ 172.

ύς, εῖα, ύ.

Ce suffixe forme un certain nombre d'adjectifs, dont la plupart sont d'origine obscure. Exemples : ἡδύς, *agréable*, de ἁδ(εῖν), *plaire*; λιγ-ύς, *aigu*, *sonore*, de λιγ, radical de λίζ(ω), f. λίξω, *rendre un son aigu*, etc.

Les adjectifs ainsi formés répondent presque tous à des substantifs de qualité en ος, et marquent la possession de la qualité exprimée par ces substantifs. Exemples : βαθ-ύς, *profond*, βάθ-ος, *profondeur*; βαρ-ύς, *lourd*, βάρ-ος, *poids*, etc.

§ 173.

-υς, *gén.* εως. — υ, *gén.* εος (et εως).

Ces suffixes ne terminent que les substantifs πέλεκυς, *hache*, πρέσβυς, *vieillard*, et le pluriel d'ἔγχελυς, *anguille* (au gén. sing. ἐγχέλυος); ἄστυ (gén. αστεος et ἄστεως), *ville*, et πῶϋ, *troupeau* (comparez πᾶμα, πέ-πα-μαι, et le latin *pa-sc-o*). Ils sont tous d'origine obscure.

§ 174.

ύς, *gén.* ύδος.

Ce suffixe remplace le suffixe ίς, ίδος, dans κροκ-ύς, ύδος, *fil*, de κρόκ(η), *fil qu'on passe dans la chaîne*. — Χλαμύς, ύδος, est d'origine obscure.

Dans ἔπ-ηλυς, gén. ἐπ-ήλυδ-ος, *étranger*, d'ἐπ-ήλυθ(ον), aoriste 2 d'ἐπ-έρχομαι, la dentale appartient au radical, et non à un suffixe.

§ 175.

υς, *gén.* υθος.

Ainsi se termine le seul substantif κόρυς, κόρυθος, *casque*. Il est d'origine obscure.

§ 176.

υς, *gén.* υος. — υ, *gén.* υος.

Ces suffixes terminent un petit nombre de substantifs, qui sont presque tous de formation obscure. Exemples : πληθ-ύς, *grande quantité*, de πλήθ(ω), *être plein*[1]; δάκρ-υ, *larme*, etc[2].

Le suffixe υς, gén. υος, sert encore à former les adjectifs masculins κρατ-ύς, *fort*, de κράτ-ος, *force;* νέκ-υς, synonyme de νεκ(ρός), *mort*[3].

Ainsi se terminent aussi quelques adjectifs composés, dont le dernier terme vient d'un substantif en υς ou en υ (gén. υος). Exemple : ἄ-δακρ-υς, *sans larmes*, d'ἀ privatif et δάκρυ, *larme*.

φάσιος, (η), ον, voy. πλάσιος, § 131.

1. Voy. plus haut, p. 235, note 1.

2. Le mot sanscrit *açru*, qui a le même sens, a perdu le *d* (voy. les Notions comparatives, p. 290). En latin, nous trouvons un *l* au lieu d'un *d* : *laçru-ma* (comparez, comme on l'a fait souvent, *levir* à δαήρ, δαFήρ, sanscrit *dévri* ; *Ulysses*, à Ὀδυσσεύς ; *olere* et *odor*).

3. Νεκ-υς, νεκ-ρός, ont la même racine que le latin *nex*, *nec-is*, et le sanscrit *naç*, périr.

§ 177.

φιον, *gén.* φίου (άφιον, ήφιον, ύφιον).

Ces trois suffixes, ou plutôt ces trois formes d'un même suffixe, servent à former un petit nombre de diminutifs. Exemples : ξυλ-άφιον, ξυλ-ήφιον, ξυλ-ύφιον, *petit morceau de bois*, de ξύλ(ον), *bois ; ζω-ύφιον, animalcule*, de ζῶ(ον), *animal.*

Ὕδιον est peut-être aussi un suffixe de diminutif dans κισσ-ύδιον, *coupe de bois de lierre*, de κισσ(ός), *lierre.*

§ 178.

φος, *gén.* φου (ιφος, υφος).

Le suffixe φος est très-rare, et presque tous les mots qu'il forme sont d'origine obscure. Exemples : κνά-φος, *chardon* (avec lequel les foulons *grattent* le drap), de κνά(ω), *gratter ; ψῆ-φος, petite pierre*, de ψά(ω), *racler, mettre en morceaux ;* ἔλα-φος, *cerf*, d'ἐλά(ω), *exciter, mettre en mouvement.*

Dans le substantif σκάρ-ι-φος, *poinçon dont on se servait pour dessiner*, et dans l'adjectif στέρ-ι-φος, *solide*, le suffixe est précédé d'un ι; car ces mots paraissent venir, le premier de σκαίρ(ω), *sauter, s'agiter ;* le second de στερ(εός), *ferme, solide.* Dans ἄργ-υ-φος, *blanc*, qui vient évidemment d'ἀργ(ός), *blanc*, la voyelle de liaison serait υ, à moins que nous n'admettions qu'ἄργυ-φος est composé d'ἀργ(ός), *blanc*, et de ὑφ(άω), *faire un tissu*, et qu'il signifie proprement *tissu en blanc* (voy. § 73, III).

§ 179.

χιμος, ον.

Ce suffixe ne forme que les deux adjectifs μελάγ-χιμος, synonyme poét. de μέλας (gén. μέλαν-ος), *noir*, et δύσ-χιμος, *pénible*, *effrayant*, de δυς, *difficilement*.

§ 180.

χρός, ά, όν.

Ce suffixe ne se trouve que dans les deux adjectifs μελι-χρός, *doux*, de μέλι, *miel*, et πενι-χρός, *pauvre*, de πέν(ομαι), *être pauvre*. Dans πενιχρός, l'ι paraît être une voyelle de liaison.

Dans μυσαχρός, et par syncope μυσχρός, *abominable*, de μυσάττομαι (fut. μυσάξομαι), *exécrer*, on peut considérer le χ comme appartenant au thème verbal.

§ 181.

ώ, *gén.* όος (voy. § 188).

Ce suffixe forme les substantifs abstraits : πειθ-ώ, *persuasion*, de πείθ(ω), *persuader ;* φειδ-ώ, *économie*, de φείδ(ομαι), *épargner ;* χρε-ώ, *besoin*, de χρή, *il faut ;* μελλ-ώ, *retard*, de μέλλ(ομαι), *tarder ;* δοκ-ώ, *opinion*, de δοκ, radical de quelques temps de δοκ(έω), *penser ;* ἠχ-ώ, *écho*, d'ἦχ(ος), *son ;* et peut-être ἀηδ-ώ (gén. ἀηδ-οῦς, dans Sophocle, *Aj.*, 628), *rossignol*, d'ἀείδ(ω), *chanter ;* et κερ-δώ, *renard*, de κέρδ(ος), *ruse*.

Remarquez encore le sens de ce suffixe dans καμιν-ώ (*vieille femme*) *qui garde le coin du feu*, de κά-

μιν(ος), *fourneau, cheminée ;* et dans θηλ-ώ, *nourrice*, de θηλ(ή), *mamelle*.

Dans ἀπ-εσ-τώ, *absence*, d'ἄπ-ειμι (ἄπ-εσ-μι), *être absent*, le suffixe n'est pas ω, mais τω.

ώδης, -ες, voy. ης, ες, § 79.

ων, ον, *suff. de comparatifs*, voy. ίων, ιον, § 106, et p. 162, note 3.

§ 182,

ων, ον. — ων, *gén.* ωνος, ονος (ιων, εων, αων, ηων, των).

Ce suffixe forme des mots d'origine et de significa-tion très-diverses :

1° Des adjectifs : αἴθ-ων, -ον, *brûlant*, d'αἴθ(ω), *brû-ler ;* πί-ων, -ον, *gras*, qui a la même racine que πῖ(αρ), *graisse ;*

2° Des substantifs, comme κλύδ-ων, *flot*, de κλυδ, radical de κλύζω, *arroser ;* τρίϐ-ων, *manteau usé*, de τρίϐ(ω), *user en frottant;* γάστρ-ων, *qui a un gros ventre*, de γαστήρ, *ventre;* εἰκ-ών, *image*, d'εἰκ, radical d'ἔ-οικ-α, *ressembler ;* κύφ-ων, *tout instrument courbé*, de κύπ(τω), *se pencher ;* ὀλολυγ-ών, *cri de la grenouille*, d'ὀλολυγ, radical d'ὀλολύζω, *hurler ;* κοιν-ών, *compa-gnon*, de κοιν(ός), *commun ;* τρήρ-ων, *colombe timide*, de τρηρ(ός), *peureux*.

3° Dans un petit nombre de mots, le suffixe est pré-cédé d'un ε, d'un ι, d'un α, ou d'un η. Exemples : κυλλο-ποδ-ί-ων, *qui a les pieds cagneux*, de κυλλό(ς), *courbé*, et ποδ, radical de ποῦς (gén. ποδ-ός), *pied ;* λυμ-ε-ών, *destructeur*, de λύμ(η), *dommage ;* ὀπ-ά-ων, *compagnon*, d'ὀπά(ζομαι), *prendre pour compagnon*, ou de ἕπ(ομαι), *suivre ;* ξυν-ή-ων, *compagnon*, de ξυν(ός), *commun*.

4° Dans τέκ-των, *charpentier*, *ouvrier*, qui parait

avoir la même racine que τεύχω, *fabriquer*, le suffixe est probablement των.

5° Les désinences ίων, εών remplacent la désinence latine *io*, dans quelques mots empruntés au latin : κεντυ-ρίων, *centurio*, *centurion ;* ὀπτ-ίων, *optio*, *lieutenant ;* λεγ-εών, *legio*, *légion*.

6° Ιών sert à former les noms de mois de l'année athénienne. Exemples : Ἐλαφηβολ-ιών, *neuvième mois de l'année*, d'Ἐλαφηβόλια, *fête en l'honneur de Diane*. Dans Ποσειδ-εών, nom du *sixième mois de l'année*, formé de Ποσειδ(ῶν), *Neptune*, εών remplace ιών.

7° Enfin ίων forme des noms patronymiques. Exemples : Κρον-ίων, *fils de Saturne*, de Κρόν(ος), *Saturne ;* Πηλε-ίων, *fils de Pélée*, de Πηλε(ύς), *Pélée*.

§ 183.

ων, *gén.* οντος.

Ce suffixe forme quelques substantifs, qui, pour la plupart, étaient primitivement des participes. Exemples : ἄρχ-ων, *archonte*, d'ἄρχ(ω), *commander ;* ἄκ-ων, *javelot ;* θεράπ-ων, *serviteur ;* où nous trouvons les mêmes racines que dans ἀκ(ή), *pointe*, θεραπ(εύω), *servir ;* ἑκ-ών, *qui agit librement*, etc.

Remarquez la double désinence d'ὀδούς, gén. ὀδόντος, *dent*, qui fait chez les Ioniens ὀδών, ὀδόντος.

§ 184.

ών, *gén.* ῶνος. — εών, εῶνος.

Ces suffixes se combinent avec des thèmes nominaux et forment des substantifs qui désignent des

lieux, et surtout des lieux où certaines personnes, certains animaux, certaines choses se trouvent en grand nombre. Exemples : θυρ-ών, *place devant la porte*, de θύρ(α), *porte ;* ἀνδρ-ών, *appartement des hommes*, d'ἀνδρ, radical d'ἀνήρ, gén. ἀνδρ-ός, *homme ;* γυναικ-ών, *appartement des femmes*, de γυναικ, radical de γυνή, gén. γυναικ-ός, *femme ;* περιστερ-ών, περιστερ-εών, *pigeonnier*, de περιστερ(ά), *pigeon ;* ἀμπελ-ών, ἀμπελε-ών, *vignoble*, d'ἄμπελ(ος), *vigne*.

§ 185.

ῷος, *gén.* ῴου.

Le suffixe ῷος n'est autre chose que le suffixe οιος, légèrement modifié (voy. § 94). Il s'ajoute à des thèmes nominaux, pour former des adjectifs qui marquent relation, rapport à quelque chose. Exemples : ἀνδρ-ῷος, *viril*, d'ἀνδρ, radical d'ἀνήρ, *homme ;* πατρ-ῷος, *paternel*, de πατήρ, gén. πατρ(ός), *père ;* μητρ-ῷος, *maternel*, de μήτηρ, gén. μητρ(ός), *mère ;* κερδ-ῷος, *qui procure du gain*, de κέρδ(ος), *gain*.

Dans κολῳ-ός, *vacarme*, de κολοι-ός, *geai (choucas) ;* ἑῷ-ος, *matinal*, de ἕω-ς, *aurore ;* (ὀρεσ)κῷ-ος, *qui habite la montagne*, d'ὄρος, *montagne*, et κεῖ(μαι), *être couché*, l'ω ne fait pas partie du suffixe, mais du radical.

Remarquez dans (ὀρεσ)κῷος le changement de la diphthongue ει en ῳ.

§ 186.

ωρ, *gén.* ορος.

C'est la désinence que prennent les adjectifs com-

posés dont le dernier terme est dérivé d'un mot en ηρ ou en ορ. Le changement d'η en ω est un fait analogue au changement d'ε en ο. Exemples : κακο-μήτ-ωρ, *qui a une mauvaise mère*, de κακό(ς), *mauvais*, et μήτηρ, *mère ; πολυ-άν-ωρ*, *qui a beaucoup d'hommes, très-peuplé*, de πολύ(ς), *beaucoup*, et ἀνήρ, *homme ;* χρυσ-άωρ, *qui a un glaive d'or*, de χρυσό(ς), *or*, et ἄορ, *glaive ;* μεγαλ-ήτωρ, *magnanime*, de μέγας, μεγάλ(ου), *grand*, et ἦτορ, *cœur* (voy. § 37, 5°).

Remarquez encore χαλκεο-μίτ-ωρ, *qui a un ceinturon d'airain*, de χάλκεο(ς), *d'airain*, et μίτρ(α), *ceinturon*.

Comparez à ces adjectifs les composés dont le dernier terme est dérivé de φρήν, *cœur*, et qui changent aussi leur η en ω (voy. § 17, Rem. IV). Exemple : εὔ-φρων, *bienveillant*.

§ 187.

ωρ, *gén.* ορος, ωρος (?).

Ce suffixe forme un très-petit nombre de substantifs. Exemples : ἔλδ-ωρ, *désir*, d'ἔλδ(ομαι), *désirer ;* ἕλ-ωρ, *proie*, de ἑλ(εῖν), aor. 2 de αἱρέω, *enlever ;* ποιμάν-ωρ, *pasteur*, de ποιμαίν(ω), *faire paître*.

C'est peut-être encore à l'aide de ce suffixe que sont formés les deux substantifs d'origine obscure, κέλωρ, *fils*, *et* πέλωρ, *monstre*. Ce dernier est probablement dérivé de πέλ(ω), *être*. On a pu dire *être* pour *être extraordinaire*, comme nous disons quelquefois *événement* pour *événement extraordinaire*.

Les mots ὕδωρ, gén. ὕδατος, et σκώρ, gén. σκατός, ne sont pas terminés par ce suffixe (voy. § 51, V, et p. 91, note).

ωρή, *gén.* ωρῆς, voy. λη, § 109.

§ 188.

ως, *gén.* οος.

Il n'y a en grec que trois substantifs qui aient cette désinence. Elle ne paraît être un suffixe que dans αἰδ-ώς, *pudeur*, d'αἴδ(ομαι), *respecter*[1]. Dans χρώς, *peau*, ώς est probablement pour αος, où l'α appartient au radical (cf. χρά-ω, χραύ-ω, *effleurer*). Le substantif ἠώς, *aurore*, est d'origine obscure[2].

§ 189.

ως, *gén.* ω.

La désinence attique ως dans πλέ-ως, pour πλέ-ος, *plein*, et dans quelques autres mots, remplace le suffixe ος, ου. D'autres fois, c'est une contraction pour αο(ς). Exemples : ἄκερως, pour ἀ-κέραος, *sans cornes*, d'ἀ privatif et de κέρα(ς) *corne*; ἀγήρως, *ne vieillissant pas*, d'ἀ privatif et de γῆρα(ς) *vieillesse*.

Quelquefois cet ω, qui remplace αο, attire devant lui un ε; par exemple, dans λεώς pour λαός, *peuple*;

1. M. Bopp (*Gr. comp.* § 932) pense que le suffixe ως d'αἰδώς a la même origine que le suffixe ος, εός (voy. plus haut, § 129), et qu'il répond, comme ce dernier, au suffixe sanscrit *as*, servant à former des noms abstraits. Le génitif αἰδ-όος serait pour αἰδ-όσος.

2. On a rapproché la forme éolienne αὔως, du nom féminin sanscrit *ushas*, qui a le même sens (rac. *ush*, « brûler, briller »). Dans les Védas, on trouve l'accusatif sing. *ushasam* et *ushâsam*, le génitif pluriel *ushasâm* et *ushâsâm*. Cette déclinaison nous expliquerait l'*o* long (pour *â* long) du nom latin *aurora*, qui, en ajoutant un *a* au radical, serait passé de la déclinaison imparisyllabique dans la parisyllabique (voy. le *Glossaire du Sâma-Véda* de M. Benfey, et la *Gr. comp.* de M. Bopp, § 931, B.).

dans νεώς pour ναός, *temple;* dans εὔγεως, pour εὔγαιος (εὔγαος), *fertile*, de γαῖα, *terre*.

§ 190.

ως, *gén.* ωος.

Cette désinence n'est un suffixe de dérivation que dans les deux substantifs : μήτρ-ως, *frère de la mère*, et πάτρ-ως, *frère du père*.

Se terminent encore ainsi les substantifs ἥρως, ἥρω-ος, *héros*, θώς, θω-ός, *chacal*. Il y a des grammairiens qui donnent aussi à χρώς, *peau*, un génitif χρω-ός, mais son vrai thème déclinable est χρο- ou χρωτ- : il fait un génitif χρο-ός ou χρω-τός (voy. § 188 et 191).

§ 191.

ως, *gén.* ωτος.

I. Ce suffixe forme un petit nombre de substantifs qui se rattachent, pour la plupart, à des verbes en άω, et dans lesquels la désinence ως peut être considérée comme une contraction pour άος. Exemples : γέλ-ως, *rire*, de γελ-ά(ω), *rire;* ἔρ-ως, *amour*, d'ἐρ-ά(ω), *aimer*, etc.

Ces substantifs forment des adjectifs composés, sans changer de désinence. Exemple : πολύ-γελ-ως, *qui rit beaucoup*.

II. Ainsi se terminent encore les adjectifs verbaux suivants, qui ne sont usités qu'en composition : -γνώς, -βρώς, -πτώς, de γι-γνώ(σκω), *connaître*, βι-βρώ(σκω) *manger;* πί-πτ(ω), parf. πέ-πτω-κα, *tomber*. Dans ces trois mots, l'ο du thème verbal peut être considéré comme se contractant avec la voyelle du

suffixe ou comme allongé devant la formative τ. Comparez à ces adjectifs les adjectifs en ής, gén. ῆτος (§ 80, II). Voyez aussi § 192, I.

§ 192.

I.

On pourrait ajouter à cette liste certaines consonnes qui paraissent jouer, dans un petit nombre de mots, le rôle de lettres formatives. Voyez, par exemple (§ 15, Rem. V), φλέψ, gén. φλε-β-ός, *veine*, de φλέ(ω), *être plein*; ψίξ, gén. ψι-χ-ός, *miette*, de ψί(ω), *émietter*; et (§ 16, Rem. V) -στάς, gén. -στά-δ-ος, *qui se tient*, de στα, racine de ἵστημι, *placer*, στῆ-ναι, *stare*; κλά-δ-α, acc. de l'inusité κλάς, *branche*, de κλά(ω), *rompre*. Comparez encore φρήν, gén. φρε-ν-ός (§ 17, Rem. III).

Le τ est peut-être aussi une lettre formative[1], et non la consonne finale d'un suffixe, dans les adjectifs verbaux : -κμής, -βλής, -κράς, -γνώς, etc., qui font au génitif -κμῆτ-ος, -βλῆτ-ος, -κρᾶτ-ος, γνῶτ-ος, etc. (voy. §§ 80, II, et 191, II). Dans ce cas, il faudrait considérer les voyelles η, α, ω comme appartenant aux thèmes verbaux καμ, βαλ, κ(ε)ρα, γνο. Dans les deux premiers de ces adjectifs il y aurait eu métathèse, et dans tous allongement de la voyelle, pour compenser la légèreté de la désinence de dérivation (τ).

II.

Enfin, pour être complet, il faudrait encore parler de quelques autres suffixes, rares et exceptionnels,

1. Comparez les racines sanscrites qui prennent un *t* à la fin des composés et dont nous avons parlé plus haut, p. 103.

qui ne forment qu'un très-petit nombre de mots, dont quelques-uns même n'en terminent qu'un seul.

Exemples : ἀα (νηπι-άα, *enfantillage*); αλιά (φυτ-αλιά, *verger*); άν, gén. ἄνος (πέλεκ-άν, *pivert*, de πελεκά-ω, *hacher*; voy. § 72, Rem. 7°); ανέα (αἰγ-ανέα, *javelot pour la chasse aux chèvres*); βος (φλοῖ-σ-βος, *bruit des ondes*, de φλοί-ω, *regorger*, cf. φλέ-ω[1]); δις (σπά-διξ, *branche arrachée*, cf. σπά-ω); δον (ἔμβα-δον, *superficie*, cf. βαίνω); εθρον (πτολί-εθρον, *ville*; voy. § 164); ιξ (κώ-δ-ιξ, synonyme de κώδ-η, *tête*); κη (θή-κη, *coffre*, de τί-θη-μι, *poser*; voy. § 107); νία (δεκα-νία, *décurie*); οός (ὀλ-οός, *destructeur*); ρις (δῆ-ρις[2], *querelle*, du même radical que δά-ϊος, *ennemi*, δαίω, *diviser*; ἴδ-ρις, *savant*, cf. ἰ-δεῖν); τυρ, τυς (μάρ-τυρ, μάρ-τυς, *témoin*), etc., etc.

§ 192 *bis*.

NOTIONS COMPARATIVES.

Sur les suffixes des dérivés déclinables.

Dans la liste qui précède, nous avons rangé les suffixes des mots déclinables par ordre alphabétique, pour faciliter les recherches ; ici nous les classerons d'après la nature des lettres dont ils sont formés, ou du moins de leurs lettres dominantes. Ces lettres sont ou des voyelles ou des consonnes, ou des combinaisons de consonnes et de voyelles.

1. Dans κολοβός, *mutilé*, le β paraît tenir la place de l'υ de κολού-ω, *mutiler*.

2. Il est bien possible que dans δῆρις le suffixe soit ις, et que ce nom ait la même racine que δέρ-ω, *écorcher*, qui, au figuré, signifie *tancer*, *piquer par de dures vérités*.

I. FORMATIONS AU MOYEN DE VOYELLES.

En sanscrit, les trois voyelles simples *a*, *i*, *u*, servent à faire des dérivés, mais c'est la voyelle *a* qui joue le plus fréquemment le rôle de suffixe ou lettre formative, tant dans les noms que dans les verbes.

Les grammairiens indiens divisent rigoureusement tous les suffixes en primaires et secondaires; mais, dans les notions qui vont suivre, et qui seront nécessairement très-sommaires, nous ne tiendrons pas compte de cette division, et nous confondrons souvent, quand la forme sera la même, des suffixes qui sont à leurs yeux, et pour de fort bonnes raisons, très-différents les uns des autres.

1° *Suffixe sanscrit* a [1]. L'*a* bref sert pour le masculin et pour le neutre, qui font au nominatif *as* et *am;* au féminin, il se change en *â* ou en *î*, et à ce cas les noms féminins, formés au moyen de ce suffixe, ne prennent pas la désinence *s*, mais se terminent par le suffixe, sans aucune addition, de même que les féminins grecs de la première déclinaison.

Le suffixe *a* forme : 1° des noms abstraits d'action ou d'état qui se rapprochent de la signification de l'infinitif. Exemples : *hâs-a*, « (le) rire », de *has*, « rire »; *jay-a*, « victoire », de *ji*, « vaincre »; *tyâg-a*, « abandon », de *tyaj*, « abandonner »; *tar-a*, « passage », de *trî*, « passer, traverser » (ces noms abstraits prennent soit le guna, soit le vriddhi; ils sont en général du masculin)[2];

1. Voy. la *Gr. comp.* de M. Bopp, § 912 et suiv.

2. M. Bopp dit qu'il n'en connaît qu'un seul qui soit du neutre : *bhay-am*, « crainte », de *bhî*, « craindre ».

2° Des adjectifs, qui peuvent souvent se traduire par le participe présent; quelques-uns sont devenus des substantifs, des noms d'agents, mais un bien plus grand nombre s'emploient comme derniers termes de composés.

Les radicaux terminés par un *â* long, remplacent cette voyelle finale par l'*a* suffixe. Ainsi : *nrî-p-a*, « roi », proprement « protecteur des hommes » (cf. ποιμὴν λαῶν), de *nrî* (d'où *nar-a*), « homme », et *pâ*, « protéger » ; *krĭta-jn-a*, « reconnaissant », littéralement « connaissant ce qui a été fait, *factum sciens* », de *krĭta*, « fait », et *jnâ*, « connaître », etc.

Quelques-uns de ces adjectifs et de ces noms abstraits s'emploient comme noms d'agents : ainsi *tar-a*, que nous avons vu plus haut dans le sens abstrait de « passage »[1], désigne aussi « celui qui » ou « ce qui passe » ; *plav-a* veut dire « vaisseau », proprement « qui nage, nageant », de *plu*, « nager, naviguer ». Le suffixe *a* forme aussi quelques noms à sens passif : par exemple, le nom très-usité *jan-a*, « homme », de *jan*, « engendrer ».

En grec, c'est le suffixe ο(ς), gén. ου, qui répond le plus exactement au suffixe sanscrit *a* (voy. § 130). Il a les mêmes emplois, et forme un bon nombre de mots tout semblables aux mots sanscrits (comparez πλό-ο-ς, pour πλό(F)-ο-ς, et *plav-a-s;* à la fin des composés -δαμ-ο-ς et -*dam-a-s*, « qui dompte », etc.).

En latin, le suffixe *u(s)* de la deuxième déclinaison est l'équivalent du sanscrit *a(s)*, du grec ο(ς), et je n'ai pas besoin de dire ici quel grand rôle il joue dans

1. Il peut garder ce sens abstrait à la fin d'un composé. Ainsi, dans *Yâjnavalkya* (I, 139), *nadî-tara* signifie « le passage d'un fleuve »

la formation des mots. Que l'on compare aux exemples grecs et sanscrits que nous venons de donner, les mots latins, inusités à part, *-volus*, *-dicus*, *-ficus;* les apocopes *-fer*, *-ger* (pour *-fer-us*, *-ger-us*), etc.; les noms d'agents *coqu-u-s* (proprement « celui qui cuit »), *son-u-s*, « son » (proprement « le retentissant »), *merg-u-s*, « plongeon », *proc-u-s*, « prétendant, celui qui demande en mariage » (même racine que *prec-or*, *prec-e*). Comme noms abstraits, le latin ne forme guère, au moyen de ce suffixe, que *lud-us*, et peut-être *joc-us* (voy. Bopp, *Gr. comp.*, § 857[1]).

Les langues germaniques nous offrent aussi des formations semblables : ainsi, *a*) des noms, comme *vég-a* (nomin. *vég-s*, de *vig-an*, « agiter », allem. mod. *bewegen*), signifiant, dans Ulfilas, « agitation » et « vague », c'est-à-dire, s'employant comme nom abstrait et comme nom d'agent[2]; *b*) des adjectifs, comme *laus-a* (*laus*), « vide », aujourd'hui *los*, de la racine *lus*, qui forme le verbe *lius-an*, « perdre », verbe qui n'est usité qu'en composition ; et *c*), à la fin des composés, des mots de genre divers, comme, par exemple, *faur-hah-a* (neutre, nomin. *faur-hah*), aujourd'hui *Vorhang*, « rideau »[3], etc. Dans l'allemand actuel, il ne

1. Voyez au même paragraphe les remarques comparatives de M. Bopp sur *venum*, *veno*, qui sont des restes d'un ancien nom verbal abstrait, dont nous parlerons plus loin.

2. Ulfilas traduit par *vég-s*, dans saint Matthieu, σεισμός et κῦμα ; dans saint Marc, κῦμα ; dans saint Luc, κλύδων. — De la même racine vient *vig-a* (nomin. *vig-s*), « chemin », aujourd'hui *Weg*. On peut donner à ce dernier nom un sens, soit actif, soit passif, « celui qui nous fait mouvoir, avancer », ou « celui sur lequel on se meut ».

3. Ce mot traduit καταπέτασμα, dans saint Matthieu et saint Marc.

reste plus guère de trace de ce suffixe *a*. Ainsi *staig-ô*, « sentier », est devenu « Steig »; *vig-a*, « Weg », *chemin*. Quelques féminins ont gardé un *e* mi-muet, comme « Grube », *fosse*, qui répond au gothique *grôb-ô*.

Les noms abstraits gothiques, formés au moyen de ce suffixe, sont, pour la plupart, du genre neutre. J'ai dit qu'en sanscrit l'*a* bref servait à la fois pour le masculin et pour le neutre; il n'est pas besoin de faire observer qu'il en est de même de l'ο grec et de l'*u* latin, qui, avec la désinence du nomin. sing. neutre, forment des noms en ο(ν) et en *u*(*m*)[1].

2° *Suffixe sanscrit* â[2]. De ce que ce suffixe est, comme nous l'avons dit, le féminin du masculin et neutre *a*, il ne faut pas conclure que les noms féminins aient nécessairement des masculins et des neutres correspondants en *a-s* et en *a-m*. On peut bien souvent considérer le masculin comme existant virtuellement, mais il n'est pas toujours usité dans la langue.

Le suffixe *â* sert à former des noms abstraits, comme

1. M. Bopp, dans les paragraphes que nous avons cités, fait au sujet du suffixe *a*, si commun en sanscrit, et dont les équivalents tiennent une si grande place dans les idiomes indo-européens, beaucoup d'observations fort intéressantes. Voyez en particulier ce qu'il dit de son rôle comme suffixe secondaire, de la formation de noms collectifs, d'adjectifs exprimant des relations diverses et particulièrement la matière dont une chose est faite, de noms de fruits du genre neutre, tirés de noms d'arbres, et qui sont, comme il le remarque ingénieusement, des espèces de patronymiques entre les noms de choses. De ces noms de fruits, corrélatifs à des noms d'arbres, il rapproche les formations grecques, ἄπιον et ἄπιος, κάρυον, et καρύα, dont nous avons parlé au § 128, I, 2°, les latines *pomum* et *pomus*, *pirum* et *pirus*, etc.

2. Voy. la *Gr. comparative* de M. Bopp, § 921.

kship-á, « jet, action de jeter », de la racine *kship*, « jeter » (masc. correspondant *kship-a*, « jet » ou « qui jette »); *chid-á*, « fente », de *chid*, « fendre » (sans masc. correspondant en *a*, mais on dit *chid*, sans suffixe, dans les deux sens analogues à ceux de *kship-a*). Rien n'est plus facile, comme l'on sait, que le passage du sens abstrait au sens concret ; ainsi *guh-á*, de *guh*, « couvrir, cacher », prend la signification de « cachette», de « caverne » (voy. § 149); *jar-á*, de *jrî*, « s'affaiblir, se consumer », celui de « vieillesse ». Quelquefois la racine, devant ce suffixe, reçoit le guna : ainsi *lékh-á*, « trait, ligne, écriture », de *likh*, « écrire ».

Comme suffixe de formation secondaire, *á* s'adapte fréquemment aux formes désidératives (voy. § 217). Exemple : *pi-pá-s-á*, « envie de boire, soif », de *pá*, « boire » (désidératif *pi-pá-s-ati*, « il veut boire »). Comparez les suffixes grecs α, η, § 41[1].

En latin, le suffixe *á* ne garde pas, comme ordinairement en grec, sa quantité primitive (l'*á* s'abrége); mais il forme également des noms d'action ou d'objets agissants : par exemple, *cur-a* (d'où vient *curare*), « soin, action de soigner[2] »; *fug-a*, « action de fuir,

1. Nous avons dit au § 95 que dans le suffixe grec ις, ι(δ), qui sert à former des patronymiques féminins, comme Πριαμ-ίς, Πριαμ-ίδ-ος, le δ pouvait être considéré comme inorganique. Il s'ensuivrait que cette formative grecque ιδ serait le substitut du suffixe sanscrit *î*, que nous avons mentionné comme la seconde forme féminine du suffixe sanscrit *a*. Nous avons aussi fait une remarque semblable au sujet de -ας, -αδ(ος), qui, en ne tenant pas compte du δ, serait, de son côté, un équivalent du suffixe sanscrit *á*.

2. M. Bopp (*Gr. comp.*, § 921) dérive, avec une très-grande vraisemblance, le radical *cur* (de *cura*) de la racine sanscrite *kri*, « faire » (*kar-ómi*, je fais ; *kur-mas*, nous faisons). Cette même racine se retrouve, d'un autre côté, dans le verbe latin *cre-are*.

fuite », de la racine de *fug-ere*, « fuir »; *trah-a*, « herse, traîneau », de *trahere*, « traîner »; *und-a*, « onde », qui a le même radical que l'adjectif *ud-us* (remarquez le *n* inséré dans la racine, et voy. § 214, I, Rem.).

Ce suffixe a passé aussi, avec une signification analogue, dans les langues germaniques. En gothique, il forme des thèmes féminins en *ô*[1]. Exemples : *gib-ô*, « don, action de donner » (de la même racine que *gib-an*, « donner »); *bid-ô*, « prière, objet de la prière » (même racine que *bid-jan*, *bid-an*, « prier »); *dail-ô*, « participation » (comparez *dail-i*, « part », p. 283).

Dans l'ancien haut-allemand, dans Otfrid, par exemple, nous trouvons encore les formes *geb-a* (ailleurs *gib-a*), *dail-a* (dans le sens de « partage »), *bid-a*; mais plus tard la finale s'efface en un *e* mi-muet : *Gab-e*, « don », *Bitt-e*, « prière ».

3° *Suffixe sanscrit* i[2]. Le suffixe *i* (nomin. masc. et fém. *i-s*, neutre *i*) forme en sanscrit des noms abstraits du genre féminin. Exemples : *krish-i*, « labourage », de la racine *krish*, « labourer »; *sac-i*, « amitié », de la racine *sac*, « suivre »; *lip-i-s*, « écriture », de *lip*, « oindre »;

Des noms d'agents ou d'instruments. Exemples : *vas-i*, « habit », de *vas*, « vêtir, revêtir »; *pac-i*, « feu », de *pac*, « cuire » (ces noms d'agents prennent sou-

1. MM. de Gabelentz et Loebe, dans leur Grammaire de la langue gothique, considèrent *a* comme la voyelle finale du thème (*Grundform*). M. Bopp pense que la forme des thèmes est plutôt *gib-ô*, *dail-ô*, etc., et la voyelle *ô* figure en effet, dans la déclinaison, à tous les cas du pluriel et au génitif singulier. Dans la langue gothique, dit-il ailleurs (§ 914, note), aucun thème féminin ne se termine en *a*.

2. Voy. Bopp, *Gr. comp.*, § 922.

vent un redoublement. Exemples : *ja-ghn-i*, sorte d'arme meurtrière, de *han*, « tuer »; *ca-kr-i*, « celui qui fait », de *kri*, « faire »);

Quelques adjectifs, comme *bodh-i*, « qui sait, instruit », de *budh*, « savoir ». — La racine à laquelle ce suffixe s'adjoint le plus habituellement[1], est *dhâ*, « poser, tenir » : il se met à la place de l'*â* long radical. Exemple : *san-dh-i*, « union, paix », de *sam*, « avec », et *dhâ*, « poser ».

Le suffixe *i* forme également en latin des substantifs et des adjectifs. Exemples : *sit-i-s*, soif; *ap-i-s*, abeille; *can-i-s*, chien; *com-i-s*, affable, *jug-i-s*, perpétuel.

Les thèmes latins *cæd-i*, *lab-i*, *nub-i* (nomin. *cædes*, *labes*, *nubes*), etc., paraissent aussi être formés au moyen du suffixe *i*; cependant il est probable que, dans l'origine, ils appartenaient plutôt à la même classe que les noms sanscrits en *as* (voy. ος, εος, § 129, et, plus bas, p. 312 et suiv.), et que c'est par une confusion assez fréquente dans les langues à flexion qu'ils ont adopté la déclinaison des noms en *is*.

Le gothique nous offre aussi quelques mots formés au moyen du suffixe *i* : *nav-i* (nomin. sing. *naus*), « mort », que M. Bopp ramène à la racine sanscrite *naç*, en supposant que *nav-i* est pour *nahv-i*, avec un *v* euphonique; *slah-i*, « coup »; *dail-i*, « part »; *qvên-i*, « femme ». L'allemand d'aujourd'hui n'a pas gardé de trace de ce suffixe : *slah-i* est devenu *Schlag*; *dail-i*, *Theil*, de même qu'en anglais *qvên-i* est à présent *queen*. Au reste, dans le gothique même, le suffixe disparaît au nominatif, qui est *slah-s*, *naù-s*, etc.

1. Voy. Bopp, *Kritische Gr. der Sanskrita-Sprache*, § 575

Pour le grec, voyez, dans la liste alphabétique, ις, ιος, εως, § 98.

Nous ne parlons pas d'un autre suffixe *i*, servant en sanscrit à la dérivation secondaire, et qui forme, par exemple, des patronymiques, et quelques adjectifs.

4° *Suffixe sanscrit* u[1] (nomin. m. et f. *u-s*, n. *u*). Il sert à former des adjectifs et des noms d'agents, comme *svâd-u*, « doux, de bon goût » (cf. ἡδ-ύ-ς), de *svad*, « avoir bon goût »; *âç-u* (ὠκ-ύ-ς), « rapide », de *aç*[2], « pénétrer, parvenir, atteindre, etc. »; *kâr-u*, « artiste », de *krï*, « faire ».

Les adjectifs ἡδ-ύ-ς, ὠκ-ύ-ς, qui ont à la fois la même racine et le même suffixe que les mots sanscrits dont nous les avons rapprochés, nous montrent qu'ici les deux langues procèdent absolument de la même façon.

En latin, M. Bopp retrouve le suffixe *u* sanscrit dans les adjectifs en *vi(s)* : ils ont ajouté à la formative sanscrite et grecque (*u*, υ) le suffixe *i*, devant lequel l'*u* s'est changé en la semi-consonne *v*. Comparez *gra-v-i(s)*, « lourd », au sanscrit *gur-u* (forme primitive *gar-u*, d'où vient *gar-îyas*, *gar-ishtha*, etc.); *le-v-i(s)*, pour *leg-u-i(s)*, « léger », au sanscrit *lagh-u* (grec ἐ-λαχ-ύ-ς), etc.

En gothique, nous trouvons *thaurs-u-s*, « sec[3] »,

1. Voy. Bopp, *Gr. comp.*, § 923.

2. Ce mot, que nous avons aussi en latin dans le comparatif *oc-ior*, ne s'emploie, selon la remarque de M. Bopp, que comme adverbe, dans le sanscrit classique; mais on le trouve comme adjectif dans la langue des Védas (voy. le *Glossaire du Sâma-Véda* de M. Benfey, p. 22). C'est de la même racine *aç* que vient le substantif *aç-va*, « cheval », littéralement « le coureur, le rapide. »

3. De la même racine que le verbe *(ga)thairs-an*, « se sécher ».

l'indéclinable *fil-u* (πολ-ύ), « beaucoup ». L'allemand moderne n'a pas gardé de trace, au moins de trace bien marquée, de ce suffixe; on dit aujourd'hui *viel*, *dürr(e)*.

Le suffixe *u* forme aussi, en sanscrit, quelques substantifs de signification diverse, mais qui peuvent, en général, se ramener à un sens verbal, soit actif, soit passif, et sont originairement de même nature que les adjectifs et les noms d'agents que nous avons cités plus haut. Exemples : *paç-u* (masc. et neutre dans les Védas), « animal domestique, bête de trait », de la racine *paç*, « lier »; *man-u*, dans le double sens de « Manu », nom propre, désignant le représentant de l'humanité, et « d'homme », de la racine *man*, « penser », proprement « le pensant ». Comparez les mots grecs δόρ-υ (sanscrit *dâr-u*), « bois », πῆχ-υ(ς), « coudée » (sanscrit *bâh-u*, « bras »), etc. En latin, nous trouvons dans Plaute la forme indéclinable *pec-u*, que je n'ai pas besoin de rapprocher du sanscrit *paç-u* (au pluriel *pec-u-a*, *pec-u-um*, dans Caton et Lucrèce); *curr-u(s)*, qui a la même racine que le verbe *curr-o*; en gothique *gréd-u* « faim » (cf. rac. sanscr. *grid*, « désirer »); *lith-u*, « membre », de la même racine que le verbe *leith-an*, « se mouvoir, aller[1] ».

Enfin le suffixe *u* s'adjoint très-fréquemment, en

Voyez ce que nous avons dit plus haut, p. 126, note, du verbe grec τέρσ-ομαι. En gothique même, le verbe dérivé *thaurs-j-an* signifie « avoir soif », et Ulfilas l'emploie impersonnellement, pour traduire le grec διψῆν (S. Jean, VI, 33) : *thaursith mik* (διψῶ), dans l'allemand moderne, *mich durstet*, tournure analogue à la locution latine *me pudet*.

1. Ce verbe n'est employé dans Ulfilas qu'avec des préfixes : *bi-leith-an*, *ga-leith-an*, etc. (prétér. sg. *laith*, pl. *lith-un*).

sanscrit, aux formes désidératives, sans leur ôter leur valeur verbale. Elles peuvent, quoique changées en adjectifs, gouverner encore l'accusatif. Exemples : *ci-kîr-sh-u*, « désireux d'agir, de faire », du désidératif de *kri*, « faire »; *di-drik-sh-u*, « désireux de voir », du désidératif de *driç*, « voir ». Un grand nombre de formations de ce genre se trouvent dans les Védas.

II. FORMATIONS AU MOYEN DE CONSONNES.

Nous ne nous étendrons pas ici sur les mots formés à l'aide de consonnes non accompagnées de voyelles. Voyez ce que nous avons dit plus haut (§ 19 *bis*, p. 103 et 106) de l'addition d'un *t* à la fin des racines sanscrites terminées par une voyelle brève, et des racines latines *i* et *sta*. Joignez à ces formes latines les mots *dens*, *den-t-is*, *mens*, *men-t-is*, tirés de deux racines que nous trouvons dans d'autres langues, l'une avec la signification de « mordre », et l'autre avec celle de « penser[1] »; des formations comme *ars*, *ar-t-is*, *sors*, *sor-t is*[2], etc. — Pour ce qui concerne les dérivations grecques, voy. § 191, II, et § 192, I.

Dans l'allemand moderne, il y a un assez grand nombre de mots qui se terminent par la dentale *t* non suivie d'une voyelle. Exemples : *Saf-t*, « suc »; *Haf-t*,

1. En sanscrit, *man* signifie « penser »; et *danç*, *dans*, « mordre »; dans *dat-vat*, qui, d'après le scholiaste, signifie « dentatus » (*Rigvéda*, I, 24, 10), nous avons une racine sans nasale et sans *s*.

2. Rapprochez *ar*(*s*) de la racine, si riche en dérivés dans la langue grecque, ἀρ (ἀραρίσκω, *adapter*, *ajuster*), et *sor*(*s*) du sanscrit *sri*, *sar*, « aller », d'où vient, en sanscrit même, *sri ti*, « chemin, voie », *sar-a*, « mouvement », etc. Voy. Pott, *Etym. Forsch.*, t. I, p. 31.

« garde », *custodia*; *-kun-f-t*, « venue », dans *An-kunf-t*, *Zu-kunf-t*, *Ab-kunf-t*; *Durs-t*, « soif »; (*Ver-*)*lus-t*, « perte »; *Gun-s-t*, « faveur »; (*Ver-*)*dach-t*, « soupçon »; *Ach-t*, « soin, attention »; *Wach-t*, « garde », etc., etc. De ces mots, la plupart se ramènent aisément à leur racine, sans qu'on ait besoin de recourir à d'autres idiomes que l'allemand : ainsi *-kun-f-t*, de *kommen*, « venir »; *Gun-s-t*, de *gönnen*, « accorder, voir avec plaisir que quelque chose arrive à quelqu'un »; *Haf-t*, de *haben*, « avoir ». D'autres se tirent de racines que l'allemand d'aujourd'hui a perdues. La consonne qui précède le *t* est ordinairement radicale; cependant, comme cette dentale aime, en allemand, à se combiner avec *f*, *s*, *h* (*ch*), assez souvent aussi ces consonnes précédentes ont été attirées par elle et forment des dérivations inorganiques[1]. Parmi les mots ainsi formés, il en est qui répondent, dans les phases antérieures de la langue, à des thèmes terminés par des voyelles. Ainsi *Ach-t* a remplacé l'ancien haut-allemand *ah-ta*, le moyen haut-allemand *ah-te*[2], etc.

Pour les consonnes formatives qui changent des thèmes et surtout des racines en mots, sans le secours des voyelles, nous nous bornerons à ces for-

1. Un fait remarquable, c'est que, dans ces alliances finales de consonnes (*ft*, *st*, *ht*, *cht*), la dentale ne s'est pas conformée à la loi ordinaire de permutation, qui veut qu'en passant du gothique dans le haut-allemand, elle se change en *z*. C'est d'après cette règle générale que le gothique *vaur-t-s*, « racine », par exemple, devient en ancien haut-allemand *wur-za* (*Wurzel*); que *svar-t-s*, « noir », se change en *suar-z* (*schwarz*), etc.

2. Voyez, sur toute la dérivation germanique, le t. II de la Grammaire allemande de M. J. Grimm.

mations où figure la dentale *t*. Nous ne pouvons, dans ces notions comparatives, que mettre sur la voie, en choisissant pour exemples les faits les plus intéressants.

III. SUFFIXES FORMÉS DE VOYELLES ET DE CONSONNES.

Ici encore nous ne pourrons qu'effleurer notre sujet; mais nous n'aurons pas besoin d'insister beaucoup pour montrer aux personnes les moins familiarisées avec ces sortes de comparaisons, combien est étroite, dans les procédés de dérivation dont nous nous occupons ici, l'affinité des idiomes. Ce n'est pas seulement dans les grandes lois, mais souvent jusque dans les plus petites habitudes, que l'on retrouve les traits de famille et les marques certaines de la communauté d'origine.

Dans les suffixes formés de voyelles et de consonnes combinées, le mot déclinable, quand c'est la consonne qui est finale, appartient à la déclinaison que les grammaires grecque et latine appellent imparisyllabique et ordinairement; quand c'est la voyelle, à la déclinaison parisyllabique. Les consonnes formatives qui terminent le plus volontiers le thème déclinable, sont les dentales, les gutturales, les liquides *r* et *n*. Dans les langues dont nous parlons, les labiales jouent plus rarement le rôle de consonnes de dérivation [1].

1. Nous avons déjà parlé ailleurs (p. 159, note 1) d'une théorie qui classe les muettes selon leur poids et le degré de force de l'articulation. Dans cette échelle, les gutturales tiennent le premier rang, les labiales le second, les dentales le troisième. Il est remarquable, et du reste assez naturel, que ce soient les consonnes les plus fortes et les plus faibles qui dominent dans la dérivation, et que

Quand la consonne est suivie d'une ou de plusieurs voyelles, il y a ordinairement une combinaison de plusieurs suffixes, ou au moins d'une consonne avec l'un des suffixes dont nous avons parlé en premier lieu, *a*, *i*, *u*; c'est pour préciser et déterminer davantage le sens du dérivé, que la consonne vient se préposer, soit seule, soit précédée d'une autre voyelle, à l'un des suffixes primitifs.

1° *Semi-voyelles*, r, l. On peut regarder les suffixes où figure *l*, comme originairement identiques à ceux qui ont pour lettre dominante *r*. Nous l'avons déjà dit plusieurs fois, rien n'est plus commun que la permutation de ces deux liquides. Elles forment un grand nombre de suffixes, d'un aspect très-varié, à cause de la diversité des voyelles dont la liquide est précédée ou suivie. Un autre principe de variété dans la forme des suffixes où entre le *r*, c'est la facilité avec laquelle cette semi-voyelle se déplace pour être, tour à tour, initiale ou finale (le *n* a quelque ressemblance avec le *r*, à cet égard : γαστήρ, γάστρα, ποιμήν, ποίμνη, etc.; voyez plus haut, § 37, 5°). Enfin les deux liquides *l* et *r* se combinent très-aisément avec d'autres consonnes formatives, pour faire des suffixes composés (ἄλ-ι-μος, ἄλ-μ-ιος, τ-ἄλ-μ-ιος, τ-ωρ, τ-ρον, τ-ήρ-ιος, etc.).

Les suffixes où ces liquides ne sont accompagnées que de voyelles servent à la formation, soit primaire, soit secondaire; ils s'adjoignent à des racines ou à des radicaux, pour former des noms ou des adjectifs, surtout des adjectifs : un certain nombre des noms où

les moyennes, qui caractériseraient d'une manière indécise, en soient, dans certains idiomes, à peu près exclues.

ils figurent ne sont que des adjectifs employés substantivement. Ainsi, en sanscrit, *dîp-ra*, « brillant », de *dîp*, « brûler, briller »; *bhad-ra*, « salutaire, heureux », qui primitivement paraît signifier aussi *beau*, *brillant* (on le dérive de *bhand*, qu'on traduit par « être heureux », et qui n'est qu'une forme allongée de la racine *bhâ*, « briller[1] »); *cand-ra*, « lune », proprement « la jaune, la blonde, la brillante », de *cand*[2], « briller ».

A la suite du *r*, la voyelle finale la plus ordinaire en sanscrit est *a* (répondant, comme nous l'avons dit, à l'o et à l'*u* des suffixes nominaux grecs et latins); cependant, au lieu de *ra*, on trouve aussi *ri* et *ru*, mais seulement dans un petit nombre de mots sanscrits, dont plusieurs sont de formation obscure, comme *jiv-ri*, « temps », de *jiv*, « charmer » et « accroître », qui est peut-être une forme primitive de *jîv*, « vivre »; *aç-ru*, « larme », qui, comme nous l'avons dit, est probablement pour *daç-ru* (comparez le grec δάκ-ρυ)[3].

Le *l* figure à la place du *r* dans des formations comme *çuk-la*, « blanc » (et dans les Védas *çuk-ra*, « brillant[4] »), de *çuc*, « briller »; *an-i-la*, « vent », pro-

1. Voy. le *Glossaire du Sâma-Véda* de M. Benfey, p. 137.

2. Au neutre, *candram* signifie « le jaune ». M. Benfey (*Gl. du S.-V.*, p. 66) rapproche avec raison de la rac. *cand* le grec ξανθ(ός).

3. On a proposé de dériver ces mots de *daç*, *danç* (δάκ-ν-ω), « mordre ». Ce serait une idée analogue à celle qu'exprime l'épithète *salsæ* (*lacrymæ*), « la larme salée, mordante ». Comparez le gothique *tag-r-s*, qui signifie également « larme ». En sanscrit, il y a aussi une forme synonyme en *ra*, *aç-ra*. Les grammaires indiennes donnent d'*aç-ru*, d'après le dictionnaire sanscrit de M. Wilson, une étymologie qui prête au mot une signification bien stoïque. Ils dérivent ce nom d'*a* privatif, et de *çri*, dans le sens d' « aider, servir »; de manière qu'il voudrait dire « l'inutile ».

4. Voy. le *Gloss. du Sâma-Véda* de M. Benfey, p. 183.

prement « le soufflant », d'*an*, « souffler ». Les voyelles qui précèdent la liquide paraissent être, tantôt, comme dans ce dernier nom, des voyelles de liaison, tantôt des lettres formatives appartenant à un thème nominal ou verbal, par exemple, dans les dérivés secondaires *açma-ra*, « pierreux », d'*açman*, « pierre »; *madhu-ra*, « doux », de *madhu*, « miel » (cf. μέθυ).

Le latin nous offre des formations semblables, où les liquides se montrent placées et accompagnées à peu près de la même façon, et qui appartiennent aussi à diverses catégories de mots et à diverses déclinaisons; par exemple, des adjectifs, comme *ca-ru(s)*, « cher[1] »; *pū-rus*, « pur » (en sanscrit *pū* signifie « purifier »); *pig-e-r*, *integ-e-r*, avec la chute de la fin du suffixe, au nominatif, et une voyelle de liaison; des substantifs, comme *sel-la*[2], « siége », avec une assimilation du *d* radical à la consonne du suffixe (comparez ἕδ-ρα); *cand-e-la*, « flambeau », qui a conservé l'*e* du thème verbal de *cand-e-o*, « briller »; *flag-rum*, « fouet » (comparez πλαγ, πληγ, radicaux de πλήσσω, *frapper*); *scalp-rum*, « tranchet, serpe, etc. », de *scalp-o*, « gratter »; plusieurs autres, d'origine obscure ou douteuse, comme *stilla*, « goutte », *pre-lum*, « pressoir, » qui paraît avoir la même racine que *prem-o*, etc., etc. Ajoutez à cela les nombreux adjectifs, de formation secondaire, où figure l'une ou l'autre de nos deux semi-voyelles, et qui se terminent en *alis*, *ilis*, *ulus*, *aris*, *arius*, etc., etc.

1. M. Bopp (*Gr. comp.*, § 938) rapproche la racine de *ca-rus* du sanscrit *kam*, « aimer ».

2. Scaurus (*de Orthogr.*, p. 2252) cite la forme archaïque *sed-da*, où l'assimilation se serait faite en sens inverse.

Les idiomes germaniques sont aussi très-riches en dérivés où dominent les liquides *l* ou *r*. Dans l'allemand moderne, rien de plus fréquent que les mots terminés en *er* et en *el*. Ce son très-effacé et à demi-muet représente les finales beaucoup plus variées des âges antérieurs de la langue, *al*, *il*, *ul*, *ar*, *ir*, *ur*[1], etc. Les substantifs *Vog-el*, « oiseau », *Kess-el*, « chaudron », *Apf-el*, « pomme », sont, dans l'ancien haut-allemand, *vok-al* et *fogal*, *chezz-il*, *aph-ul* et *apf-ol*. Dans Ulfilas, c'est *fug-l-s* qui répond au premier de ces deux noms, *kat-il-s*, au second; les formatives *ul* sont presque étrangères au gothique. Pour la liquide *r*, rapprochez des noms allemands, tous terminés aujourd'hui en *er*, tels que *Ack-er*, « champ », *Fing-er*, « doigt », les formes anciennes *ach-ar* et *ank-ar*, *vink-ar* et *fing-ar*, que nous trouvons dans l'ancien haut-allemand, et auxquelles correspondent, dans Ulfilas, *ak-r-s* et *figg-r-s*[2].

Parmi les suffixes composés allemands, il en est un, terminé par la liquide *l*, qui figure dans un certain nombre de mots, sous les formes *sal*, *sel* : par exemple, dans *Schick-sal*, « sort, destin », dans *Ueberbleib-sel*, « reste », etc. M. Grimm considère

1. Voy. J. Grimm., *D. Gramm.*, t. II, p. 98-144.

2. Comparez à *fug-l-s*, *Vogel*, qui s'est conservé en anglais dans *fowl*, le latin *volare* ; à *katils*, *Kessel*, le grec κοτύλη, le latin *catillus* ; à *akrs*, *achar*, *Acker*, ἀγρός et *ager*. La forme ancien haut-allemand *vinkar* se rapproche beaucoup du verbe *wink-en*, « faire signe ». Nous choisissons parfois à dessein pour exemples des termes d'origine obscure ou difficiles à analyser. La difficulté même de l'analyse devient une preuve de l'antiquité du suffixe. Les plus communs et les plus anciens se trouvent souvent dans des mots dont la formation remonte très-haut et dont les racines sont perdues ou difficiles à reconnaître.

ces finales comme la réunion des deux suffixes *is* et *al*, et l'ancien haut-allemand nous offre encore, en effet, dans la déclinaison forte, pour le masculin et pour le neutre *-is-al*, et pour le féminin *-is-ala*. Plus tard, par une de ces confusions qui sont si fréquentes dans les langues, on s'est habitué à traiter ces finales *sal* et *sel*, dans la dérivation, comme un élément unique, comme un mot tiré de la racine *silan*, *sal*, qui signifie *tenir*, *posséder*, *jouir*[1].

Pour le grec, voyez, dans la liste alphabétique, les §§ 109, 115, 116, 133, 135, 136, et tous les suffixes, simples et composés, où figurent les liquides λ et ρ.

Le rôle des liquides *l* et *r* dans la dérivation pourrait donner lieu à beaucoup d'autres remarques fort intéressantes. Nous parlerons plus loin (p. 309 et 310) de leur emploi dans les diminutifs.

2° *Gutturales*. La gutturale forte *k* sert à former en sanscrit un très-grand nombre de dérivés. Il est rare qu'elle s'attache immédiatement à la racine; elle est ordinairement précédée d'une voyelle de liaison ou d'une voyelle qui appartient au thème du mot avec lequel elle se combine. Exemples : *çush-ka*, « sec » (en latin *siccus*); *ul-kâ*, « incendie, feu[2] ». Dans ces deux mots, le *k* n'est point précédé d'une

1. Voy. J. Grimm, *D. Gr.*, t. II, p. 54 et 105.

2. Comparez *Vulc-anus*. Les grammairiens indiens dérivent ce nom d'une racine *ul*, « brûler » ; mais c'est là sans doute une de ces racines étymologiques qu'ils ont inventées tout exprès pour la dérivation. Voy. Westergaard, *Rad. sanscrit.*, p. 334. Nous ferons plutôt venir ce substantif, avec M. Benfey (*Gr. sanscr.*, p. 160), de la racine *jval*, « brûler » ; *va* se change souvent en *u* (*vac*, « dire », participe *uk-ta*), et il y a de nombreux exemples de la chute de la consonne initiale.

voyelle; mais les mots ainsi formés peuvent être considérés comme des exceptions; la consonne a presque toujours devant elle un *a*, un *i* ou un *u*, brefs ou longs, que les grammairiens indiens considèrent, en général, comme faisant partie du suffixe (voy. dans la liste alphabétique des suffixes des mots déclinables, au § 107, les diverses formes que donnent au suffixe grec κός les voyelles qui le précèdent, et joignez-y les suffixes de déclinaison imparisyllabique où la gutturale est finale : ακ, nomin. αξ; ιγγ, nomin. ιγξ, etc.).

Exemples où le suffixe *ka* est précédé d'une voyelle[1] : *raj-aka*, « teinturier », de *rañj*, *raj*, « teindre, colorer[2] »; *nây-aka*, « conducteur », de *nî*[3],

1. Comme les règles de dérivation sont à peu près les mêmes qu'en grec pour ces formatives où dominent les gutturales, et comme leur influence sur la signification des mots qu'elles servent à caractériser, comme suffixes, soit primaires, soit secondaires, est presque identique dans les deux idiomes, nous pourrons nous contenter de donner un petit nombre d'exemples. Notre seul but, dans ces notions comparatives, étant de montrer la ressemblance frappante et des ressources et des habitudes des quatre langues que nous comparons entre elles, nous pouvons, à mesure que nous avançons, devenir de plus en plus sobre : la preuve est faite, si je ne me trompe, au moins quant à la dérivation, et il ne nous reste qu'à la confirmer de plus en plus.

2 *Aka* se remplace au fém. par *ikâ*, excepté dans quelques cas spéciaux, et, en particulier, lorsqu'il s'agit de désigner la femme de celui qui est signifié par le nom en *aka;* car alors le féminin, par une de ces délicatesses de nuances si fréquentes en sanscrit, est *akî* et non *ikâ*. Ex. : *raj-aka*, « teinturier »; *raj-ikâ*, « teinturière »; *raj-akî*, « femme d'un teinturier ».

3. Les voyelles finales prennent le vriddhi devant le suffixe *aka;* le vriddhi d'*i* bref et long est, comme nous l'avons dit, la diphthongue *âi*, dont l'*i* devant une voyelle se change en *y*.

« conduire » ; *jálp-aka* et *jalp-úka*, « bavard », de *jalp*, « bavarder »; *kray-ika*, « marchand » et « acheteur », de *krí*, « acheter » (avec le préfixe *vi*, « vendre »); *músh-ika*, « souris », littéral. « voleur », de *músh*, *mush*, « voler » (cf. p. 106, note 1); *an-tka*, « armée » et « bataille », probablement d'*an*, « vivre, respirer, avoir de l'ardeur »; *stháy-úka*, « stable », de *sthá*, « être debout, *stare* »; *yáyaj-úka*, « qui offre de fréquents sacrifices », de *yaj*, « sacrifier »; *jágar-úka*, « vigilant », de *jagrí*, « veiller » (cf. ἐγρηγορεῖν), racine redoublée, qui vient d'un primitif *grí*, et fait à la 3[e] pers. sing. du présent *jag-ar-ti*[1].

En latin nous trouvons les mêmes voyelles qu'en sanscrit devant la gutturale, et, comme elle est, tantôt finale, tantôt suivie d'une voyelle, elle forme des thèmes qui appartiennent à la déclinaison, soit imparisyllabique, soit parisyllabique (des thèmes d'adjectifs aussi bien que de noms). Exemples : *fer-ax*, *fer-ac-is*, « fertile », de *fer-o*, « porter, produire »; *loqu-ax*, *-ac-is*, « bavard », de *loqu-i*, « parler »; *bib-ax*, *-ac-is*, « qui aime à boire », de *bib-o*, « boire » (ces deux derniers, et plusieurs autres adjectifs de la même forme ont le sens fréquentatif; le suffixe αξ, ακ-ος est moins commun en grec, mais il donne à quelques adjectifs une signification analogue : comparez λάλ-αξ, -α-κος, de λαλ-έω, à *loqu-ax*). Les

1. On voit, par ces deux derniers exemples, que le suffixe *ú-ka* forme des adjectifs fréquentatifs, avec un redoublement, que la racine a déjà dans la conjugaison ou que la dérivation lui donne. Nous avons vu plus haut (p. 286) que le suffixe *u* formait des adjectifs désidératifs, que leur sens rend très-propres à figurer comme thèmes devant le suffixe *ka* dans ces dérivés fréquentatifs.

adjectifs en *ac-u-s* sont plus rares : de *mer-us*, « pur », se tire *mer-ac-u-s*, qui a (sans doute avec plus de force) le même sens ; *op-ac-u-s*, qui paraît avoir la même racine que le verbe *op-er-io*, « couvrir[1] ».

Auprès des adjectifs en *ax*, *āc-is* et en *āc-us*, nous trouvons une forme voisine, en *ox*, *ōc-is* (l'*o* long, dans l'alphabet latin, est un des substituts de l'*â* long sanscrit). Exemples : *fer-ox*, gén. *fer-oc-is*, de *fer-us ; vel-ox*, gén. *vel-oc-is* (probablement pour *vol-ox*, même racine que *vol-are*[2]).

Rapprochez des adjectifs sanscrits en *ika*, des mots comme *med-ic-u-s*, *vom-ic-u-s*, *pert-ic-a* (de *part-io*); *vert-ex*, gén. *vert-ic-is*, et les formations secondaires, telles que *bell-ic-u-s*, *host-ic-u-s*, etc.; de ceux en *îka*, *am-īc-u-s*, *pud-īc-u-s*, *ant-īc-u-s*, « antérieur », de *ante* (*ant-iqu-u-s* n'est qu'une orthographe différente); *post-īc-u-s*, « postérieur », de *post; lor-īc-a*, « cuirasse » (proprement « garnie de courroies »), de *lorum*, « courroie[3] », et, dans la déclinaison imparisyllabique, *rad-ix*, gén. *rad-īc-is*.

Aux adjectifs sanscrits en *ūka* répondent des formations comme *cad-ūc-u-s*, de *cad-o*, *mand-ūc-u-s*, « mangeur[4] », de *mando*, « mâcher », etc.

La formative gutturale aime à se combiner en latin avec les liquides et les dentales, dans la dérivation. Exemples : *fe-l-ix*, gén. *fe-l-ic-is*, « heureux, fé-

1. Voy. Düntzer, *lat. Wortbild.*, p. 36.
2. Voy. Bopp, *Gr. compar.*, § 949.
3. Voy. Düntzer, *ibid.*, p. 39.
4. On appelait *manducus* un mannequin pourvu de grandes mâchoires et armé de dents énormes, qu'on promenait dans certains jeux publics. — Le neutre *manducum* se trouve dans Varron avec un sens passif, comme synonyme d'*obsonium*.

cond », même racine que *fe-cundus*, où nous avons aussi la combinaison de plusieurs formatives ; *fame-l-ic-us*, « affamé, famélique », de *fame-s*, « faim » ; *rus-t-ic-us*, *fan-a-t-ic-us*, etc.

La gutturale douce latine *g*, qui dérive à elle seule un petit nombre de mots, comme *stra-g-es* (cf. *ster-n-o*, *stra-vi*) ; se combine volontiers avec le suffixe *in*, pour former des substantifs, comme *or-ig-o*, gén. *or-ig-in-is* ; *prur-ig-o*, gén. *prur-ig-in-is* ; *cori-ag-o*, gén. *cori-ag-in-is*, « maladie de la peau », de *corium*, « cuir, peau » ; *alb-ug-o*, gén. *alb-ug-in-is*[1], « taie blanche », de *alb-us*, « blanc », etc.

Les gutturales nous offrent aussi, dans la langue gothique, quelques formations intéressantes ; par exemple : *stain-ah(s)*, « pierreux », aujourd'hui *stein-ig*, de *stain(s)*, « pierre » ; *mod-ag(s)*, « irrité », aujourd'hui *muth-ig*, de *mod(s)*, aujourd'hui *Muth*, « colère » ; *maht-eig(s)*, « puissant », aujourd'hui *mächtig*, de *maht(s)*, « puissance », qui vient lui-même du verbe *mag-an*, « pouvoir » ; *gab-ig(s)* ; *gab-eig(s)*, « riche », de *gab(ei)*, « richesse », qui vient de *gib-an* (prétér. *gaf*), « donner », etc.

Dans l'ancien haut-allemand, nous trouvons encore la gutturale précédée de voyelles diverses : *pluot-ac*, « sanglant », aujourd'hui *blut-ig* ; *durst-ac* et *durst-eg*, « altéré », aujourd'hui *durst-ig* ; *muoz-ic*, « oisif », aujourd'hui *müssig*, etc. On voit, par la manière dont nous avons traduit en allemand actuel ces adjectifs à chutes diverses, que la langue a ramené ces suffixes, que variait le changement des voyelles, à la finale unique *ig*. En moyen haut-alle-

1. Voy. Düntzer, *lat. Wortb.*, p. 125 et suiv.

mand, on ne trouve déjà plus nulle part la terminaison *ac*, *ag*, mais l'usage flotte encore entre les formes *ec* et *ic*.

3° *Nasales* m, n, *et dentale* t. Nous réunissons ces trois formatives, parce qu'elles sont toutes trois placées comme sur les limites de la conjugaison et de la déclinaison, qu'elles figurent dans les participes, et que, dans les adjectifs et les noms qu'elles servent à former, elles conservent très-souvent quelque chose de leur signification verbale. Voici d'abord le rôle que jouent ces formatives dans les participes et dans d'autres annexes de la conjugaison.

Le *t*, et les dentales en général, forment, dans les diverses langues dont nous nous occupons, des participes passifs ou au moins des adjectifs qui s'en rapprochent beaucoup par leur sens : sanscrit, *ta*(*s*); grec, τό(ς); latin, *tu*(*s*); gothique (2ᵉ conjug.), *i-th*(*s*) et *i d*(*a*), *i-d*(*o*), allemand moderne (*e*)*t*

Le *n*, soit seul, soit combiné avec une dentale ou avec le *m*, entre, d'une part, dans la formation des participes présents actifs : sanscrit, aux cas forts (voy. plus haut, p. 68, note 1), *ant;* grec et latin, à tous les cas, οντ, *ant ;* gothique, *and*(*s*), allemand moderne, *end;* d'autre part, dans la formation d'un certain nombre de participes passés passifs, qui ont, en sanscrit, *na* au lieu de *ta*, et de participes présents moyens, qui, dans une partie de la conjugaison sanscrite, ont pour suffixe *mân*(*a*), dans les autres classes *ân*(*a*); en grec, μενος; en gothique, dans la conjugaison forte, le participe passé finit en *an*(*s*), *an*(*a*), et dans l'allemand d'aujourd'hui, également dans les verbes forts, en *en*. En latin, la conjugaison passive et déponente a perdu cette forme de participe; ce-

pendant on en retrouve quelques traces, d'abord dans les 2[es] pers. du pluriel en *mini* (*ama-min-i*, pour *ama-min-i estis*, « vous êtes aimés »); puis dans d'anciens participes employés substantivement : *al-umnus*, pour *alu-men-us*, du verbe *al-ere*, « nourrir »; *vert-umnus*, pour *vertu-men-us*, de *vert-ere*, « tourner ». Un autre participe latin, qui marque obligation, et qu'on a nommé improprement participe futur passif, se forme aussi au moyen d'une combinaison de *n* avec *d*, *ama-nd-us*, *mon-e-nd-us*, etc.

La nasale *n* forme à elle seule l'infinitif germanique : (*a*)*n*, quelquefois (*o*)*n* en gothique, *en* dans l'allemand d'aujourd'hui. Puis, le *t* seul, à son tour, devient, en latin, la caractéristique d'un nom abstrait, qui n'est autre chose qu'un infinitif décliné, et que les grammairiens nomment le supin : il n'est usité que dans deux de ses formes, l'accusatif *tum*, et l'ablatif, qui joue en même temps le rôle de datif et d'instrumental[1], *tu*. Le sanscrit nous offre une forme toute semblable au supin latin, un infinitif *tu-m*, et son instrumental *twâ* (où nous retrouvons le thème *tu* avec la désinence de cas *â*[2], devant laquelle l'*u* se change en *v*).

Outre cela, il y a en sanscrit un participe futur

1. Le sanscrit a, comme l'on sait, outre les cas latins, un instrumental et un locatif. Leur nom indique leur emploi : le premier marque l'instrument et répond, par conséquent, à divers emplois de l'ablatif latin et du datif grec; l'autre marque le lieu et prend souvent aussi le sens de cas absolu.

2. Dans les Védas, nous trouvons plusieurs autres formes de cet infinitif : d'abord, *tu*, sans la désinence *m*; puis le datif masc. *tav-ê*, le datif fém. *tav-âi*, le génitif et l'ablatif (deux formes identiques) *tôs*. Parmi les autres désinences archaïques de l'infinitif sanscrit, il y en a deux qui nous servent à expliquer certaines

actif terminé (quant au thème) en *syat*, *syant*, composé de *sya* qui caractérise le futur, et de *at*, *ant*, désinence du partic. prés. (cf. σ-ων, σ-οντ-ος); un participe futur moyen en *syamâna* (cf. σ-όμενος); un participe présent passif en *yat*, *yant* (*ya* est la caractéristique du passif), un autre en *yamâna*; un partic. parf. de la voix active en *vas*, un de la voix moy. en

formes latines : l'une, qui est en *am**, est identique à la terminaison du nom verbal des locutions *ven-um ire*, « être vendu », *ven-um dare*, « vendre » (comparez *ven-ui habere*, *ven-o positus*); l'autre, en *sé*, nous montre l'origine de l'infinitif ordinaire des Latins *es-se*, *i-re*, *ama-re* (changement de *s* en *r* entre deux voyelles). Voyez la *Gr. sanscrite* de M. Benfey, § 919. — La forme *sé* ($é = a + i$) se rapproche encore plus peut-être de l'inf. aor. 1 actif des Grecs : σαι. — Quant à l'infinitif grec, moyen et passif, en (ε)σθαι, nous en trouvons aussi le type originel dans un autre suffixe d'infinitif védique *-adhyâi* ($dh = θ$, et les dentales en grec attirent souvent devant elles un σ). — Je n'ai pas parlé de l'infin. grec actif ειν : cette désinence est, comme l'on sait, pour (έ)μεν, (έ)μεναι, où nous retrouvons le participe, avec la désinence du datif αι. — Voici, dans une des règles de Pânini, l'énumération d'un certain nombre de ces anciennes désinences de l'infinitif : *tumarthé* (dans le sens de *tum*, « on emploie ») : *sé*, *sén*, *asé*, *asén*, *ksé*, *hasén*, *adhyâi*, *adhyâin*, *kadhyâi*, *kadhyâin*, *çadhyâi*, *çadhyâin*, *tavâi*, *tavéñ*, *tavénah* (III, 4, 9). Cette énumération se réduit, quant au nombre et à la forme des suffixes, à *sé*, *asé*, *ahyâi*, *tavâi* et *tavé*. Les *n*, *ñ*, qui terminent plusieurs mots, les *k* et les *ç* qui en commencent plusieurs, sont des lettres, appelées muettes ou serviles, qui distinguent les emplois divers des suffixes et la manière dont ils s'attachent aux thèmes verbaux. Cet exemple confirme ce que nous avons déjà dit plus haut (§ 19 *bis*) de l'ingénieuse et laconique méthode des grammairiens indiens; quand on a une fois la clef des lettres serviles, elles indiquent, avec une merveilleuse brièveté, les règles de la dérivation.

* Sur l'emploi de cette forme *am*, aux époques relativement les plus modernes de la langue, voy. Bopp, *Krit. Gramm.*, § 570.

ána, toutes deux avec redoublement (*tu-tud-vas*, *tu-tud-ána*, de *tud*, « frapper, tourmenter »; comparez à la forme *vas*, le grec ώς, ότος : dans *vas*, le *s* fait partie du suffixe, dans ότ-ος, le τ est pour σ). Cette énumération, bien qu'elle ne soit pas complète (nous n'avons pas parlé des formes composées *tavat*, *navat*, ni des suffixes du partic. fut. passif *tavya*, *anîya*, *ya*, qui sont des équivalents du partic. latin en *dus*), peut donner une idée de la richesse infinie des dérivations sanscrites, et c'est parce que ces annexes de la conjugaison sont une des parties de la langue où la variété de ses ressources se montre le mieux, que nous avons insisté, comme nous venons de le faire, pour bien mettre en lumière, dans ces études comparatives, la fécondité créatrice de l'idiome. Les autres langues indo-européennes que nous lui comparons ici, lui sont bien inférieures à cet égard.

Les consonnes qui servent à la formation des participes, nous les retrouvons dans un grand nombre de suffixes, soit simples, soit composés, qui le plus souvent s'adaptent à des thèmes verbaux et leur donnent une valeur, ou de noms, ou d'adjectifs, un sens tantôt actif, tantôt passif, sens d'action ou d'agent, d'objet souffrant l'action ou de qualité agissante. Je n'ai pas besoin de citer ici des exemples : la plupart des suffixes dont je parle sont parmi les plus communs et les plus usités.

Voyez en grec, outre τός et τέος, les formes της, gén. του; τις, gén. τεως, τιος; τύς, gén. τύος, etc.; les suffixes μος, μον, gén. μου; (ι)μος, (ι)μον, gén. (ί)μου; μη, gén. μης; να, νη, gén. νης; νος, νον, gén. νου (souvent précédés des voyelles α, ι, ει, η, ω); ας, gén. αντος; ας, gén. ανος; ην, gén. ενος, ηνος; ης, gén. ητος; ων,

gén. ωνος, ονος, etc. ; puis les suffixes composés μα, gén. μα-τ-ος; μην, gén. μη-νο-ς; μων, gén. μο-νο-ς; μο-νή, gén. μο-νῆς; les noms en μίς ou μίν, gén. μῖνος, etc., etc.

Le sanscrit nous offre, à côté du suffixe *ta* (masc. et neutre), *tâ* (fém.), qui, lorsqu'il s'adjoint à un thème de verbe neutre, ne lui donne pas le sens passif, mais le sens actif (*sup-ta-s*, « dormant », *çak-ta-s*, « pouvant »); les formatives *ti* (nom abstrait : *çak-ti*, « pouvoir »; nom d'agent : *jnâ-ti*, « parent; allié », proprement « qui connaît »); *tu*, *(a)tu*, *(a)thu* (*yâ-tu*, « voyageur », de *yâ*, « aller »); *an* (aux cas forts *ân* : *snêh-an*, « ami », de *snih*, « aimer »); *in*; *ana* (*çay-ana*, « lit », de *çî*, « être couché, dormir »; *vad-ana*, « bouche », de *vad*, « parler »); *ma* (*bhâ-ma*, « lumière », de *bhâ*, « briller »); *man* (*jan-man*, « naissance », de *jan*, « engendrer »), etc.

En latin, cette famille est aussi très-riche. Comparez aux formes grecques et sanscrites, que nous venons d'indiquer, les mots en *tu-s* (comme *mæs-tu-s*, *cau-tu-s*; et avec un tout autre sens, les noms *cul-tu-s*, *ges-tu-s* : devant *t*, le *r* s'est changé en *s*); en *ti-s* (*for-ti-s*, *vec-ti-s*, *pes-ti-s*); en *(a)tu-s*; *as*, gén. *at-is*; *tas*, gén. *tat-is* (voy. § 155); *itas*, *itat-is*; en *etu-m*; en *is*, gén. *it-is*; *os*, *ot-is*; *ut-us* (*cornutus*, *cinctutus*, *versutus*); les suffixes composés en *tivus* (comparez le sanscrit *tavya*), et en *tic-us*; en *n-a*, *n-us*, *n-um* (*pug-na*, *pug-nus*, *som-nus*, pour *sop-nus*; *pœ-na*, cf. sanscr. *pû*, « purifier », *reg-num*, *pa-nis*, même racine que *pa-sco*, *pa-vi*); en *an-us*; en *en*, gén. *in-is*; *o* (pour *on*), gén. *on-is*, etc.; en *ma* (*fa-ma*, *flam-ma*, qui paraît venir par assimilation, de la même racine que *flag-r-are*); en *m-us*, gén. *mi* (*an-i-mus*, de la racine *an*, souffler; *al-mus*,

d'*al-ere*); les suffixes composés en *men*, gén. *min-is*, (ĭ)*men*, (ū)*men*, (ā)*men*, (ī)*men* (*reg-ĭ-men*, *teg-ū-men*, *sol-ā-men*, *mol-ī-men*); en *mo*, gén. *mon-is*; en *ment-um*; en *mon-i-a*, *mon-i-um* (*queri-monia*, *testi-monium*), etc., etc.

En gothique, les formatives verbales dont nous parlons ici, surtout la lettre *n*, jouent aussi un très-grand rôle dans la dérivation des mots déclinables[1]. Le *n* figure dans le suffixe de tous les noms de la déclinaison faible; ils perdent la nasale au nominatif singulier. Exemples : *spill-an*, masc., nomin. *spill-a*, « prédicateur, publicateur », de *spill*, qui traduit dans Ulfilas le grec μῦθος (ancien haut-allemand, *spel*; comparez l'anglais *gospel*, pour *good spel*, « l'évangile, la bonne annonce »); *nam-o*, neutre, nomin. *nam-an*, « nom » (au plur., par syncope, *nam-na*); *gab-ein*, fém., nomin. *gab-ei*, « richesse », de *gib(an)*, prétér. *gaf*, « donner »; *af-gud-ein*, fém., nomin. *-gud-ei*, « impiété », de *guth*, « Dieu »; *mal-on*, fém., nomin. *mal-o*, « teigne », littér. « ver qui moud », de *mal(an)*, « moudre »; *aig-in*, neutre, « propriété », d'*aig(an)*, « avoir, posséder » (cf. ἔχ-ω, et l'allemand moderne *eig-en*, « propre »); *gair-un(i)*, neutre, « passion », de *gair(an)*, « désirer » (aujourd'hui *be-gehr-en*, cf. *Gier*); *lib-ain(s)*, fém., « vie », de *lib(an)*, « vivre », etc. On voit que la nasale prend devant elle des voyelles très-

1. Voyez la Grammaire de la langue gothique de MM. de Gabelentz et Loebe (§ 145, p. 114). « *N* ist ein zur Bildung der Wörter, » disent les deux savants auteurs, « namentlich auch der Substantiva, ganz besonders häufig verwendetes Element. *Es scheint hier ziemlich dieselbe Bedeutung zu haben, wie in der Bildung des Infin. und des Partic. præt. der starken Verba.* »

diverses; quelquefois aussi elle s'attache immédiatement au radical : ainsi *liug-n*, « mensonge », même racine que *liug(an)*, « mentir »; *sok-n(s)*, « recherche », ζήτησις, même racine que *sak(an)*, « contester[1] ».

Le *n* forme aussi des adjectifs : comme *gair-n(s)*, « désireux » (mot qui ne se trouve, chez Ulfilas, que dans des composés qui traduisent les mots grecs ayant pour premier terme φιλο-); et particulièrement des qualificatifs en *ein*, qui marquent la matière dont une chose est faite : *gulth-ein(s)*, « d'or », χρύσεος, de *gulth*, « or »; *stain-ein(s)*, « de pierre », λίθινος, de *stain(s)*, « pierre », etc.

Le *m* ne figure seul que dans le substantif *bár-m(s)*, « sein », de *bair(an)*, « porter » et « enfanter » (de la même racine vient avec *n*, au lieu de *m*, *bar-n*, « progéniture[2] »); mais la réunion des deux nasales *m*, *n*, forme un certain nombre de suffixes composés, qui terminent, par exemple, les substantifs *mal-man*, masc., nomin. *mal-ma*, « sable », de *mal(an)*, « moudre »; *ald-omon*, neutre, nomin. *ald-omo*, « vieillesse », de *alth(an)*[3], « vieillir »; *lauh-muni*, *lauh-moni*, fém., « éclair », ἀστραπή et φλόξ, de la racine *liuh*[4], « briller » (cf. *luc ere*, allem. mod. *leuchten*), etc.

L'ancien haut-allemand a conservé des thèmes de

1. C'est de cette racine que vient le verbe *sok-jan*, aujourd'hui *such-en*, « chercher », et l'allemand moderne *Sache*, « chose », proprement, comme notre mot français, « cause, procès ».

2. L'allitération *barna bairan* traduit τεκνογονεῖν (*S. Paul à Timothée*, I, 5, 14).

3. Dans le composé *us-alth-an*, qui a le même sens avec plus de force.

4. Cette racine se trouve dans *liuh-ath*, « lumière », aujourd'hui *Licht*.

noms et d'adjectifs en *am*, *um*, *an*, *on*, *in* (goth. *ein*), etc. L'allemand moderne, selon sa constante habitude pour les finales, a changé presque partout en *e* mi-muet la voyelle qui accompagne la nasale[1], ou l'a supprimée entièrement, ou, dans les suffixes composés, a retranché l'une des nasales. Ainsi l'on dit aujourd'hui *Blu-me*, « fleur », et le thème gothique était *blô-man* (masc.), le thème ancien haut-allemand *blo-mon*; on dit *Ath-em*, « souffle », pour l'ancien haut-allemand *ât-um*; *De-gen*, « épée, brave », pour *dek-an*, *deg-an*, « homme de cœur »; *Stimme*, « voix », pour *sti-mna*, *stimma*; *Ebene*, « plaine », pour *epani*, etc. Puis, la dérivation ayant été ainsi méconnue, le suffixe, dans un certain nombre de mots, a été pris pour une flexion, pour une désinence de cas ou de nombre : ainsi, dans le nom, *der Bot-e*, « le messager », qui n'est ainsi terminé en *e* qu'au nominatif et qui y ajoute un *n* à tous les autres cas du singulier et du pluriel, ce *n* qui appartenait au thème dans l'ancien haut-allemand, *bot-on* (nomin. *bot-o*[2]), a été considéré comme la terminaison uniforme des cas, tandis qu'en réalité le nom est devenu indécli-

1. Il y a quelques exceptions curieuses, qui ne s'expliquent guère que par la bizarrerie de l'usage. Ainsi l'*a* s'est conservé dans *Bros-am*, « miette » (ancien haut-allemand *pros-amo*; dans Otfrid, *bros-mo*), peut-être par une confusion avec le suffixe *sam* (voy. p. 109). Comparez les finales anglaises en *om* : *be-som*, « balai », *bloom* et *blossom*, « fleur », etc. (anglo-saxon *blôsma* et *blôstma*). Voy. J. Grimm, *D. Gramm*, t. II, p. 147, 148.

2. M. Bopp dérive ingénieusement ce substantif, qui signifie proprement « celui qui annonce, qui fait savoir », du causatif de la racine *budh*, « savoir ». Ce causatif existe en sanscrit : *bôdh-aya-ti*, « il fait savoir ».

nable. Le petit nombre de pluriels que l'anglais a conservés, comme *ox-en*, « bœufs », *children*, « enfants », ne sont de même, si l'on remonte à l'origine, que des thèmes sans désinences, terminés par des suffixes, et non par des flexions[1].

Il nous resterait à parler des dentales dans les dialectes germaniques. Nous avons déjà vu quel était leur rôle dans les annexes de la conjugaison; nous ajouterons une seule remarque, qui aidera à retrouver les dérivés dont les formatives appartiennent à cette classe. Le *z* qui termine un grand nombre de mots dans le haut-allemand, équivaut, dans les autres idiomes ou dialectes, à une dentale pure, généralement à un *t* : *Sal-z*, « sel », répond au gothique *sal-t*; *schwar-z*, « noir », à *svar-t(s)*; *Hol-z*, « bois », à l'anglo-saxon *hol-t*, « forêt »; *Mil-z*, « rate », à l'ancien scandinave *mil-ti*; *kur-z*, « court », au latin *cur-tus*, « écourté »; *Her-z*, « cœur », au gothique *hair-to* (comparez le grec καρ-δ-ία, le latin *cor*, *cord-i-s*, l'anglo-saxon *heor-te*, l'ancien scandinave *hiar-ta*; l'ancien et le moyen haut-allemand nous offrent également le *z* : *her-za*, *her-ze*).

4° *Combinaisons de la dentale* t *avec la liquide* r. Ces combinaisons sont fréquentes et diverses, et forment un grand nombre de suffixes (voyez, dans la liste alphabétique, τηρ, τωρ, τρα, τρον, etc.). Nous ne les énumérerons pas ici. Nous voulons seulement montrer qu'elles se rattachent aussi d'une certaine manière à la conjugaison, et qu'il y a beaucoup d'analogie entre leur sens verbal et leur sens nominal. Il y a en sanscrit deux formes de futur, dont l'une, la moins usitée des deux, se compose d'une sorte de

1. Voy. Bopp, *Gr. comp.*, § 925.

participe, dont le thème est *tri*, *tar*, *târ*, et du présent du verbe *asmi*. Aux troisièmes personnes des trois nombres de l'actif comme du moyen, ce participe s'emploie seul et sans l'auxiliaire (comme la deuxième personne du pluriel du passif latin, dont nous avons parlé plus haut, *-mini*): *dâ-tâ* signifie « il donnera »; *dâ-târâu*, « ils donneront » (au duel); *dâ-târas*, « ils donneront » (au pluriel). Comparez à cet adjectif verbal le participe du futur latin en *turus*, qui, lorsqu'il est employé seul et avec ellipse de l'auxiliaire, joue absolument le même rôle[1].

Les deux principaux suffixes où figurent, comme dans ces participes, le *t* et le *r*, ont une signification qui se rapproche de la leur, et attachent aussi à l'idée contenue dans le thème une idée d'avenir. L'un est le suffixe *tri*, *tar*, en sanscrit; *tor*, en latin; τωρ, τηρ, της, του (avec chute du ρ), en grec : il forme des noms d'auteurs, c'est-à-dire, des noms qui désignent ceux qui auront, qui ont eu, la capacité, le moyen de faire, qui « feront être, qui créeront telle ou telle chose ». La capacité, le moyen, l'agent, sont antérieurs au résultat, à l'action accomplie, comme la cause à l'effet. L'autre est le suffixe sanscrit *tra*, fémin. *trâ*, en latin *trum*, en grec τρον, θρον, τρα, θρα : il forme des noms d'instruments, d'auteurs inanimés, c'est-à-dire, des noms qui ont une valeur analogue à celle des précédents[2]. Comparez, pour le premier suffixe, le san-

1. M. Bopp est le premier qui ait appelé l'attention sur cette forme du futur sanscrit (voy. *Conjugationssystem*, p. 26 et suiv.). On trouvera dans sa *Grammaire comparative* des détails fort intéressants sur les suffixes qui, par leur forme, se rapprochent de ces participes du futur sanscrits et latins.

2. Dans les Védas, ces formations en *tri*, *târ*, ne servent pas

scrit *dâ-tri*, *dâ-târ*, nomin. *dâ-tâ*, au grec δο-τήρ, δό-της, δω-τήρ, δώ-της, au latin *da-tor*, mots qui signifient tous « donneur », et sont tous formés de la même racine et de la même finale; et pour le second suffixe, les formations identiques, quant au procédé de dérivation, *vak-tra(m)*, « bouche », proprement « parleur », de *vac*, « parler »; ἄρο-τρο(ν), *ara-tru(m)*, « charrue », d'ἀρό(ω), *ara(re)*.

Les langues germaniques sont moins riches en formations de ce genre; cependant elles nous offrent quelques dérivés remarquables[1], où l'on reconnaît ces suffixes : par exemple, le gothique *maur-thr* (thème *maur-thra*), « meurtre » (comparez la racine sanscrite *mri*, *mar*, « mourir », le latin *mor-ior*); l'ancien haut-allemand *hlah-tar*, « le rire », qui s'est conservé dans l'allemand moderne *Ge-läch-ter*, et dans l'anglais *laugh-ter*, qui ont le même sens, etc.

Les noms de parenté, tels que le sanscrit *pitri*, *pitar* (affaiblissement de *patar*), πατήρ, lat. *pater*, allem. *Vater* (goth. *fadar*, ancien haut-allemand *fatar*), ont aussi le suffixe des noms d'auteurs et d'agents.

seulement pour le futur, mais aussi pour le présent, et en effet il n'y a rien dans les lettres dont elles se composent (si ce n'est peut-être l'affinité du *r* et du *s*) qui semble les devoir consacrer spécialement à marquer l'avenir; mais il est assez naturel que l'idée de futur, plus ou moins inhérente aux noms où elles figurent, les ait fait adopter peu à peu pour marquer le futur dans la conjugaison. Au reste, parmi les noms, il en est peu qui tiennent autant que ceux-là de la nature des participes et laissent davantage au thème verbal toute l'énergie de sa signification. Dans les Vedas ils gouvernent l'accusatif, tant dans le sens du présent que dans celui du futur (voy. Bopp, *Gr. comp.*, § 814).

1. Voy. Bopp, *Gr. comp.*, § 817, et J. Grimm, *D. Gramm.*, t. II, p. 123 et suiv.

L'étymologie de ces mots est fort intéressante, mais demanderait de trop longs développements [1].

5° *Diminutifs* [2]. Le sanscrit n'a point de suffixes de diminutifs, et dans la plupart des idiomes où se rencontrent les formatives qui ont ce sens, elles avaient dans le principe une valeur différente. M. Düntzer suppose que les langues ont employé à cet usage des suffixes qui avaient avec le temps perdu leur signification première. Ce sont surtout les consonnes les plus douces, les plus coulantes, qui jouent ce rôle de lettres diminutives : l'*i* devant des voyelles (ιον, ίδιον), etc.; les liquides *l*, *r*, *n*, quelquefois la

1. Voy. Bopp, *Gr. compar.*, § 812. L'auteur fait remarquer que le mot qui désigne « la sœur », a perdu son *t* en sanscrit, et en latin, *svas-ri*, *svas-âr* (pour *svast-âr*), *sor-or*, pour *sos-tor*, tandis que les langues germaniques et slaves ont gardé la dentale : goth. *svis-tar*, allemand moderne *Schwes-ter*, ancien slavon *ses-tra*. D'après l'étymologie que propose M. Bopp, le mot signifierait « la femme sienne, la parente par excellence », de *sva*, « suus, sien », et d'un mot voisin de *strî*, « femme » (ce serait donc un mot composé, et il faudrait diviser *sva-sri*, *sva-stri*, et non *svas-ri*). — Le *Prâcrit* (voy. l'Introduction, p. 27), tire de ces noms sanscrits en *ri*, *ar*, *âr*, des nominatifs en *u*, ou, par l'addition du suffixe *a* au thème des cas obliques, en *ara*, *âra* : *brâtri*, « frère », devient *bhâdu* ou *bhâdara* ; *bhârtri*, « époux », *bhattu* ou *bhattâra* (voy. les *Institutiones linguæ pracriticæ* de M. Lassen, p. 291). Nous regrettons de ne pas pouvoir joindre à ces notions comparatives un grand nombre d'exemples de ces sortes de dégénérescences qui transforment les idiomes et créent peu à peu des langues nouvelles : les divers dialectes nés du sanscrit, comme aussi les langues néo-latines, nous fourniraient de curieux sujets d'étude et de comparaison. Voyez, outre l'ouvrage que nous venons de citer de M. Lassen, la Grammaire des langues romanes de M. Diez, et pour notre langue en particulier, l'*Histoire de la formation de la langue française* de M. Ampère.

2. Voy. Düntzer, *lat. Wortb.*, p. 53 et suiv.

sifflante (*ulus*, ἄριον, ἄσιον, en allemand *el*, *lein*, en italien, *ullo, ello, ina, rello*, etc.); les dentales, surtout redoublées (ital. *etto*, français *et, ette*, etc.). Les gutturales cependant entrent aussi dans ces formations, mais souvent avec un son adouci par l'aspiration ou par une prononciation qui les rapproche du son des palatales sanscrites ou par la combinaison avec une liquide (allemand moderne *chen*; italien *iccio*, latin *culus, culum*, etc.).

La langue latine est très-riche en diminutifs. Ce sont surtout des suffixes composés qui servent à les former, et devant ces suffixes le thème se conserve ordinairement bien entier, ce qui fait paraître les formatives plus longues encore : ainsi *dulci-culus, mediocri-culus, corpus-culum, grandius-culus, quæstiun-cula, homun-culus*. Dans *corpus-culum*, le thème a conservé son *s*, qui, aux cas obliques, se change en *r* (voyez ce que nous disons un peu plus bas, p. 312, du suffixe sanscrit *as*, grec ος, εος, latin *us, oris, eris*, etc.); dans *grandius-culus*, le *s* n'est pas la désinence du nominatif neutre, mais la dernière lettre du suffixe primitif de comparatif (sanscrit *tyas*); dans *quæstiun-cula*, nous avons le thème *quæstion-*; dans *homun-culus*, le thème *homon-*, qui s'est adouci en *homin-* dans la déclinaison (l'*o* ne s'est conservé qu'au nominatif).

6° *Remarques diverses*. **Nous terminons ces notions comparatives, sur les suffixes des mots déclinables, par un petit nombre d'observations très-sommaires sur diverses formes intéressantes qui n'ont pas trouvé place dans les pages qui précèdent, et dont nous ne pouvons nous occuper en détail.**

a) **Le suffixe sanscrit** *va*, **fém.** *vâ*, **forme un pe-**

tit nombre de noms : entre autres, le mot *aç-va*, « cheval », proprement « le rapide, le coureur[1] »; puis, des adjectifs de formation primaire, comme *pak-va*, « cuit », de *pac*, « cuire »; ou de formation secondaire, comme *kêça-va*, « chevelu », de *kêça*, « chevelure », etc., etc. Cette formative a passé en latin, où elle est tantôt *vu-s*, tantôt *uu-s* : *al-vu-s*, de la racine d'*al*(*ere*), « nourrir », *noc-i-vu-s*, *cad-i-vu-s*, *contig-uu-s*, *perspic-uu-s*, etc. M. Bopp suppose que la finale εύ-ς (γραφ-εύς, δρομεύς) pourrait bien, dans la langue grecque, qui n'a point de ν, être l'équivalent du suffixe sanscrit *va;* il se serait fait une transposition, υ (pour ν) se serait placé après la voyelle.

Il croit reconnaître aussi, et ce rapprochement est très-vraisemblable, le suffixe possessif sanscrit *vat* (qui fait aux cas forts *vant*, comme *at* et *mat* font *ant*, *mant*) dans le grec εις, εντ-ος (pour Fεις, Fεντ-ος), par exemple, dans δακρυ-ό-εις, δακρυ-ό-εντος.

b) Nous avons vu le σ remplacer le τ dans le suffixe σις, qui paraît être bien souvent pour τις; le ρ, dans τηϛ pour τηρ; d'autres fois, il cède la place au *r* (par exemple, surtout en latin, entre deux voyelles et à la fin des mots[2]); il se glisse, en grec, devant la dentale, devant le μ (χρι-σ-τός, χρί-σ-μα); en sanscrit, de-

1. Voyez plus haut p. 284, note 2. On a souvent énuméré les divers mots qui, dans les langues de la famille, nous offrent la même racine et le même sens que le sanscrit *aç-va*. En zend *aç-pa*, en grec ἵπ-πος pour ἴκκος, ἴκFος, en latin *equus* (*ec-vus*), en lithuanien *az-wa*, en ancien saxon *ehu*, dans le composé *ehu-scalc*, « servus equarius ». Voy. Bopp, *Cr. comp.*, § 943.

2. Voyez ce que dit M. J. Grimm (t. II, p. 263) de la substitution de *r* à *s* dans les langues germaniques.

vant le *k* après certaines prépositions; en latin, après *ab* et *ob*, devant *c*, *q*, *p*; enfin, c'est une consonne de nature parfois très-souple et très-mobile et sujette à beaucoup d'altérations et de caprices euphoniques. De même qu'elle s'insère aisément devant certaines lettres, de même elle disparaît quelquefois entièrement (voy. cependant p. 118, note 1). Sa suppression, comme nous l'avons dit au § 129, a défiguré un suffixe grec fort usité, ος, εος, qui est pour ος, εσος: le ς final du nominatif paraît n'être plus qu'une désinence de cas, tandis qu'il fait réellement partie du suffixe. En parlant de l'infinitif sanscrit (p. 299, note 2), nous avons cité la forme *-asé*, qui est proprement le datif d'un suffixe *as*. Ce suffixe forme, en sanscrit, un certain nombre de noms neutres[1] dont la signification abstraite se rapproche beaucoup de celle de l'infinitif, par exemple, *téj-as*, « éclat », de *tij*, « aiguiser »; puis, son sens s'est étendu et on l'a employé pour dériver des substantifs de sens et de genre divers, et des adjectifs. Le grec nous présente des formations de même nature : d'abord, comme

1. Ces noms abstraits en *as* sont donc à proprement parler, et dans l'origine, en sanscrit, de véritables infinitifs déclinés. Ce rôle nominal, l'infinitif le joue dans toutes les langues; en grec, l'article lui rendait ce rôle facile; dans le latin, il finit, quoique l'idiome n'eût pas ce moyen commode de marquer les cas et de suppléer aux désinences, par avoir absolument le même emploi. Saint Augustin dit, par exemple : « *Videre* enim Verbi si videas, forte *in eo* quod vides *videre* Verbi, ipsum Verbum videbis, ut non aliud sit Verbum, aliud *videre* Verbi. » (*Serm. ad popul.*, CXXII, 13). Et un peu plus haut : « *Videre* meum quid est? » L'infinitif est bien là un véritable nom indéclinable : il se trouve à trois cas divers, au nominatif, à l'accusatif et à l'ablatif, il est déterminé par des adjectifs qui s'accordent avec lui, il gouverne des génitifs.

nous l'avons dit, dans les noms en ος ε(σ)ος; puis, dans les adjectifs en ης, ε(σ)ος qui dérivent de ces noms. En latin, on retrouve aussi ce suffixe : d'une part, dans des noms neutres en *us*, *e-r-is; us*, *o-r-is; ur*, *o-r-is; ur*, *u-r-is;* et d'autre part, dans les masculins en *os* ou *or*, *o-r-is* (le grec a supprimé le *s*, le latin, selon sa coutume, l'a changé en *r* entre les deux voyelles).

De cette finale *as*, ος (parfois aussi ας, εος, en grec), s'est formé par l'addition d'une nasale le suffixe composé *nas*, en grec νος (δά-νος, κτῆ-νος), en latin *nus* (*pig-nus*, *faci-nus*).

M. Bopp reconnaît les formatives *as*, ος, *us* dans un certain nombre de dérivés germaniques et croit aussi les retrouver dans le suffixe composé gothique *assus*, qui forme des noms d'action ou d'état, comme *leikin-assus*, « guérison, θεραπεία », de *leikin(on)*, « guérir », dérivé du substantif *leikeis*, « médecin » (comparez l'anglais *leech*); *skalkin-assus*, « servitude », de *skalki(non)*, « servir, δουλεύειν », de *skalk(s)*, « serviteur, esclave » (comparez l'allem. mod. *Schalk*, « coquin », primitivement « valet »), etc. La plupart des noms ainsi formés étant tirés de verbes en *in(on)*, les dialectes postérieurs au gothique, par une de ces confusions dont nous avons déjà vu des exemples, ont fini par considérer le *n* comme appartenant, non au radical, mais à la dérivation. Dans l'ancien haut-allemand, le suffixe était déjà *nissa*, *nissi*, *nussi*, *nessi*, *nissi*, et aujourd'hui c'est la finale si commune *niss*[1].

1. Voyez, dans la *Gr. comp.* (§§ 931 à 936), les détails intéressants que donne M. Bopp sur ce suffixe gothique *assus* (qui est probablement pour *as-tus*), et en général sur le suffixe *as* et toutes ses variétés. Voyez aussi la Grammaire allemande de M. J. Grimm, t. II, p. 321 et suiv., et la Gramm. gothique de MM. de Gabelentz

c) Nous n'avons trouvé jusqu'ici les labiales[1], d'une manière bien certaine, dans aucun suffixe, et nous avons même dit que leur rôle était beaucoup moindre dans la dérivation que celui des autres consonnes. Cependant le latin fait exception, et nous y voyons la labiale douce *b* figurer dans un grand nombre de dérivés, surtout dans des suffixes composés, c'est-à-dire, où elle se combine avec des consonnes appartenant à d'autres ordres. Telles sont les formatives *bilis*, *bulum*, *ber*, *bra*, *brum*, *bris*, *bre*[2], etc., et les adjectifs verbaux en *bundus*, comme *conciona-bundus*, *gaude-bundus* ou *gaudi-bundus*, *lascivi bundus*[3] (Plaute).

et Loebe, § 148, fin. On pourrait croire, au premier aspect, que nos substantifs français en *esse* ont de l'affinité avec les formations germaniques en *assus*, (*n*)*issi*, (*n*)*essi*, (*n*)*isse*; mais quand on compare les finales françaises à l'espagnol *eza*, à l'italien *ezza*, on voit, comme le dit M. Grimm (*ibid.*, p. 329, 4), que la vraie source de ces terminaisons neo-latines est le latin *-tia*.

1. L'alphabet sanscrit classe le *v* parmi les semi-voyelles.

2. Comparez à ces suffixes latins formés de *b*, *l*, *b*, *r*, le suffixe sanscrit *vara*, qui sert à dériver des adjectifs et des noms d'agents : on connaît l'affinité de *b* et de *v*, de *l* et de *r*.

3. M. Bopp voit dans ces finales *bundus* la racine du verbe substantif *bhû*, *fu*, par laquelle il explique aussi les terminaisons de l'imparfait et du futur *bam*, *bo*. Voy. *Gr. comp.*, § 809, et *Conjugationssystem*, p. 96. On sait que le verbe substantif, comme exposant de rapports, participe de la nature des racines pronominales, et est très-propre au rôle d'auxiliaire, soit comme mot à part, soit comme partie formative d'un autre mot (voyez ce que nous avons dit plus haut, p. 306 et suiv., de l'une des formes du futur sanscrit). Notre second auxiliaire français, le verbe *avoir*, s'est attaché de même au radical, ou plutôt, primitivement, à l'infinitif, pour former notre futur *j'aimer-ai*, *je finir-ai*. Cette manière de composer le futur est la traduction littérale de la

Dans les langues germaniques, M. Grimm (t. II, page 183 et suiv.) reconnaît d'anciennes dérivations faites au moyen des labiales, par exemple, les noms gothiques en *ubni*, *ufni* (nous trouverons aussi plus loin des adverbes en *ba*); mais, dès l'époque gothique, cet ordre de consonnes cesse de prendre une part bien active à la formation des mots.

Ce que nous avons dit de l'importance relative des consonnes, dans la dérivation, demeure donc vrai. Les formatives les plus usitées sont les voyelles; ensuite viennent les liquides, dans lesquelles nous comprenons aussi les nasales; puis, parmi les muettes, les dentales et les gutturales, et en dernier lieu les labiales.

§ 193.

B. *VERBES* (2e *et* 3e *classes*).

I.

1° Nous avons vu que de la plupart des racines pouvaient se former à la fois des noms et des verbes. Les suffixes ont aussi, pour la plupart, une double valeur. Ils peuvent s'adjoindre, soit des désinences verbales, soit des désinences nominales, et former, par conséquent, soit des noms, soit des verbes. Le suffixe α, par exemple, sert à former, d'une part, des noms en α de la première déclinaison, d'autre part des verbes en ά-ω; le suffixe ο, des noms en ο-ς et en

tournure latine que je trouve dans la phrase suivante de S. Augustin (*Serm. ad populum*, CVIII, 7) : « Qui premit civem suum, quomodo *habet suscipere* peregrinum »? « Celui qui opprime son concitoyen, comment accueillera (accueillir a)-t-il l'étranger? »

ο-ν de la deuxième déclinaison, et des verbes en όω; le suffixe ευ, des noms en εύ-ς de la troisième déclinaison, et des verbes en εύ-ω, etc.

2° La plupart des verbes sont formés au moyen de l'insertion d'une seule lettre entre la racine ou le thème et la désinence.

Ce sont surtout les voyelles, les liquides, la sifflante σ, et la double ζ, qui jouent le rôle de suffixes ou lettres formatives (voy. § 35).

Les verbes de la deuxième classe, comme nous l'avons déjà dit, se tirent directement de racines; ceux de la troisième classe viennent de mots déjà formés, et principalement de mots déclinables. Les verbes qui ont pour primitifs des mots déclinables s'appellent verbes nominaux.

Parmi les verbes nominaux, les uns ne prennent pas de nouveau suffixe, et combinent immédiatement la désinence verbale avec le thème du mot dont ils sont dérivés: βασιλεύ-ς, βασιλεύ-ω (voy. § 200); les autres, insèrent un nouveau suffixe entre la désinence verbale et le thème du mot qui leur sert de primitif: παῖς, gén. παιδ-ός, παιδ-εύ-ω.

3° Les principaux suffixes qui servent à former des verbes de la 2e classe, c'est-à-dire, des verbes qui se tirent directement de racines, sont λ, ν (αν, αιν, ειν, ιν, υν), τ; et pour les verbes en μι: α, ε, ο, υ, να, νυ[1].

Les principaux suffixes qui servent à former des

1. La voyelle initiale de la désinence des verbes en ω paraît être elle-même, en général, une lettre formative, plutôt qu'une partie de la terminaison. Voyez, à ce sujet, la fin de la note 3 de la p. 124, et au § 224 *bis* les Notions comparatives qui suivront la liste alphabétique des verbes dérivés en ω.

verbes de la 3e classe, et surtout des verbes nominaux, sont α, ια, ε, ο, ευ, αιν, υν, ζ, σσ, σκ, σει.

§ 194.

II.

Il y a des suffixes qui ne servent à former que le présent et l'imparfait (voy. ce que nous avons dit plus haut, § 28 *bis*, p. 129 et suiv., des temps spéciaux et des temps généraux). D'autres, et surtout les voyelles qui forment des verbes nominaux, se conservent à tous les temps[1]; mais ordinairement ces voyelles s'allongent devant les désinences verbales qui commencent par une consonne : φιλέ-ω, φιλ-ή-σω (voy. § 24).

Quelques verbes ont, aux temps dont la désinence commence par une consonne, un autre suffixe qu'au présent et à l'imparfait : ἀλ-ίσκ-ομαι, ἀλ-ώ-σομαι, etc.

Il y a aussi des verbes qui tirent un ou plusieurs de leurs temps directement de la racine, tandis que les autres temps sont dérivés de mots déclinables : γαμ-έ-ω, de γάμ-ος; aor. 1 ἔ-γημ-α, de la racine γαμ- (voy. § 28, IV).

§ 195.

III.

La plupart des verbes où la désinence est précédée d'un suffixe, et surtout les verbes nominaux, conservent intact et sans altération le thème ou la racine qui précède le suffixe.

1. Comparez ce que nous avons dit au § 28 *bis*, p. 136, de la 10e classe des verbes sanscrits, qui garde *ay* à tous les temps.

1° On peut considérer comme des exceptions les altérations que quelques verbes font subir à la voyelle, par exemple, le changement d'ο en ω dans νωμ-ά-ω, etc.; le changement d'ε en ι dans πιτ-νέ-ω, etc.; d'α en η, dans ἡγ-έ-ομαι, etc.

Nous ne parlons pas des modifications que subit la voyelle de la racine dans quelques verbes en σσ-ω, par exemple dans ῥήσσ-ω, aor. 2 ἐρ-ῥάγ-ην, etc. Dans la plupart des verbes ainsi formés, les consonnes σσ ne sont pas uniquement des lettres formatives, mais, en outre, une altération de la gutturale qui termine la racine.

2° Un certain nombre de verbes, et surtout de verbes en νω, insèrent une nasale devant la dernière consonne de leur racine. Exemples : λαμϐ-άν-ω, aor. 2 ἔ-λαϐ-ον; ἰνδ-άλλο-μαι (comparez ἰδ-εῖν). Voy. §§ 214, I, et 209.

Quelques autres insèrent un σ : Exemples : μί-σ-γω, pour μίγ-νυ-μι; λά-σ-κω, aor. 2 λακ-εῖν, etc.

3° Il y a aussi un petit nombre de verbes qui, à quelques-uns de leurs temps, surtout au présent et à l'imparfait, prennent un redoublement (voy. § 38, 4°, et p. 133). Ce redoublement se compose le plus souvent de la première consonne de la racine et d'un ι. Exemples : βι-ϐά-ζω, γι-γνώ-σκ-ω, δι-δρά-σκ-ω, πί-πτ-ω (pour πι-πέτ-ω), etc. — Δι-δάσκ-ω conserve son redoublement à tous les temps. — Quelques verbes remplacent l'ι du redoublement par ε ou par ει : βε-ϐρώ-θ-ω, τε-τρα(ί-ν-ω), δε-δί-ττ-ομαι, δει-δί-σσ-ομαι, δε-δί-σκ-ομαι, δει-δί-σκ-ομαι. — Remarquez encore les redoublements de quelques verbes qui commencent par des voyelles : ἀρ-αρ-ίσκ-ω, ἀτι-τάλ-λ-ω (voy. les Notions comparatives).

§ 196.

IV.

Il y a peu de suffixes qui donnent aux verbes qu'ils servent à former une signification particulière, bien déterminée et bien constante, comme σει, par exemple, qui marque toujours *désir*; ια, *désir*, *disposition à*.

La plupart des autres suffixes donnent simplement aux racines ou aux thèmes qu'ils allongent une valeur verbale. Les verbes qu'ils forment sont tantôt transitifs, tantôt intransitifs; expriment tantôt un état, tantôt une action, etc. Le suffixe ε, par exemple, combiné avec des thèmes nominaux, forme des verbes transitifs et d'action, qui ont leur complément hors d'eux, comme ἀριθμ-έ-ω, *compter quelque chose*; des verbes intransitifs et d'état qui ont leur complément en eux-mêmes, comme ἀλγ-έ-ω, *éprouver de la douleur*, etc.

Cependant remarquez les modifications diverses que le changement de suffixe peut apporter à la signification verbale d'un thème ou d'une racine. Exemples : ἀνδρ-ίζ-ω, ἀνδρ-ό-ω, *rendre homme*; ἀνδρ-εύ-ομαι, *devenir homme*; ἀνδρ-ει-ό-ω, *rendre mâle, viril*; πολεμ-έ-ω, πολεμ-ίζ-ω, *être en guerre, faire la guerre*; πολεμ-ό-ω, *rendre ennemi, exciter à la guerre*; πολεμ-η-σεί-ω, *avoir envie de faire la guerre*.

§ 197.

I. VERBES EN μι.

Il n'y a qu'un très-petit nombre de verbes en μι dans lesquels les voyelles α, ε, ο, υ, surtout les trois

premières, jouent le rôle de suffixes ou lettres formatives, c'est-à-dire, où elles n'appartiennent pas à la racine; et ces verbes sont, pour la plupart, défectueux.

A.

(ημι, αμαι.)

ἄγ-α-μαι, admirer;
ἄ-η-μι, souffler;
γηρ-ᾶ-ναι, vieillir;
δέ-α-το (*de l'inusité* δέ-α-μαι), il parut;
ἔρ-α-μαι, aimer;
κέρ-α-μαι, mêler;
κρέμ-α-μαι, être suspendu;
ὀνίν-η-μι, aider, etc.

E.

(ημι, εμαι.)

ἐν-δί-η-μι, poursuivre;
δί-ε-μαι, (être poursuivi), fuir.

O.

(ωμι, ομαι.)

ἁλ-ῶ-ναι, être pris;
βι-ῶ-ναι, vivre;
ὄν-ο-μαι, blâmer;

Y.

(υμι, υμαι.)

ἄν-υ-μαι, être accompli;
ἀγρ-υ-μένη [1], prise (*de l'inusité* ἄγρ-υ-μι *pour* ἀγρ-εύ-ω, prendre);
λάζ-υ-μαι, prendre.

Remarques. 1° Il est possible, mais peu probable, que, dans deux ou trois de ces verbes, la voyelle qui précède la désinence appartienne à la racine. Elle est évidemment lettre formative dans ἄγ-α-μαι, verbe nominal, formé du substantif ἄγ-η, *admiration*, où l'η est un suffixe; dans ἄ-η-μι (comparez l'imparfait ἄ-ον); dans γηρ-ᾶ-ναι (comparez γῆρ-ας et γέρ-ων, γέρ-οντος); dans ἔρ-α-μαι (comparez ἔρ-ος, *amour*); dans δί-ε-μαι (comparez δί-ομαι); dans ἄν-υ-μαι (comparez ἄν-ω), etc.

2° Aucun de ces verbes n'a de redoublement, à l'exception d'ὀν-ίν-ημι, qui insère, entre la racine et

1. *Anthol. P.*, VII, 702.

la lettre formative η, une espèce de redoublement attique.

3° La racine des verbes en μι qui ont une voyelle formative devant leur désinence, ne subit aucune altération.

Γηρᾶναι, qui sert d'aoriste 2 à γηράσκω, *vieillir*, a, de même que ce verbe et que le substantif γῆρας, *vieillesse*, un η au lieu d'un ε.

4° Les Éoliens et les Doriens terminent encore en μι des verbes, qui, dans la langue commune, finissent en έω et en άω. Exemples : φιλέω, φίλημι, *aimer;* νικάω, νίκημι, *vaincre*.

5° Pour la formation des verbes ὄλλυμι, αἴνυμι, γάνυμαι, καίνυμαι, κίνυμαι, voy. § 199.

§ 198.

να (νημι, ναμαι).

Ce suffixe forme une dizaine de verbes en μι :

δάμ-νη-μι, dompter ;
κίδ-να-μαι, } être dispersé ;
σκίδ-να-μαι, }
κίρ-νη-μι, mêler ;
πίλ-να-μαι, s'approcher ;
πίτ-νη-μι, étendre ;
πέρ-νη-μι, vendre ;
κρήμ-νη-μι, suspendre.

Ces verbes n'ont le suffixe να qu'au présent et à l'imparfait. Les deux suivants le gardent à tous leurs temps :

μάρ-να-μαι, combattre ;
δύ-να-μαι, pouvoir.

Remarques. 1° Ces deux derniers verbes sont d'origine obscure[1]. Les autres sont des formes rares, em-

1. Μάρ-να-μαι est probablement pour μάρδ-να-μαι. Comparez la racine sanscrite *mrd* (*mard*), « broyer, briser », qui, avec

ployées quelquefois, en poésie, à la place des verbes δαμάω, σκεδάννυμαι, κεράννυμι, πελάζω, πετάννυμι, πιπράσκω, κρεμάννυμι.

2° Tous ces verbes, à l'exception de δύ-να-μαι, sont formés de racines terminées par des consonnes.

3° Ceux qui ont pour voyelle radicale un ε le changent en ι, peut-être pour compenser l'absence de redoublement. Exceptions : πέρ-νη-μι, κρήμ-νη-μι.

§ 199.

νυ (νυμι, νυμαι).

Ce suffixe forme environ quarante verbes en μι, qui viennent, pour la plupart, de racines terminées par une gutturale, ou par une liquide, ou par une voyelle :

I.

ἄγ-νυ-μι, briser ;
ζεύγ-νυ-μι, joindre ;
μίγ-νυ-μι, méler ;
οἴγ-νυ-μι, ouvrir ;
πήγ-νυ-μι, ficher ;
πλήγ-νυ-μι, frapper ;
ῥήγ-νυ-μι, rompre ;

φράγ-νυ-μι, clore ;
εἵργ-νυ-μι, enfermer ;
μόργ-νυ-μι, δμόργ-νυ-μι, essuyer ;
δείκ-νυ-μι, montrer ;
ἄχ-νυ-μαι, s'affliger.

le préfixe *abhi*, signifie « attaquer, ravager », et, avec *sam*, prend le sens de « combattre », dans *sam mard-a*, « bataille » (voy. Benfey, *Gr. Wurzell.*, I, p. 510). *Mrïd* appartient précisément à la 9ᵉ classe, et insère, comme notre verbe grec, la syllabe *na* entre la racine et la désinence : *mrïd-nâ-ti* (parf. *ma-mard-a*). Quant à « δύ-να-μαι », pouvoir, sa racine δυ se trouve dans δύ-ω, δύ-ν-ω, *entrer*, *pénétrer* (*malgré les obstacles*) : πύλας καὶ τείχεα δύω (subj.). Homère, *Il.*, XXII, 99.

II.

ἄρ-νυ-μαι, prendre;
θόρ-νυ-μι, sauter;
ὄρ-νυ-μι, exciter;
στόρ-νυ-μι, étendre à terre;
ὄλ λυ-μι, pour ὄλ-νυ-μι, détruire;
ὄμ-νυ-μι, jurer.

III.

καί-νυ-μαι (κε-κά-σθαι), vaincre;
κί-νυ-μαι (κίω), se mouvoir;
δαί-νυ-μι (δαίω), donner un repas;
τί-νυ-μαι (τίω), se venger, punir;
γά-νυ-μαι (γαίω), se réjouir;
τά-νυ-μαι (τέ-τα-κα), être tendu;
αἴ-νυ-μαι (pour ἄρ-νυ-μαι), prendre;
εἴ-νυ-μι (ion. pour ἕννυμι), vêtir.

Les verbes dont la racine se termine par un ε non modifié ou par un ο changé en ω, et ceux qui insèrent entre la racine et le suffixe la voyelle formative α ou ε, redoublent le ν du suffixe :

ἕ-ννυ-μι, vêtir;
ζέ-ννυ-μι, bouillir;
σβέ-ννυ-μι, éteindre;
ζώ-ννυ-μι, ceindre;
ῥώ-ννυ-μι, fortifier;
στρώ-ννυ-μι, étendre à terre;
χρώ-ννυ-μι, colorer;
χώ-ννυ-μι, faire une levée de terre;
κερ-ά-ννυ-μι, mêler;
κρεμ-ά-ννυ-μι, suspendre;
πετ-ά-ννυ-μι, étendre;
σκεδ-ά-ννυ-μι, disperser;
κορ-έ-ννυ-μι, rassasier;
στορ-έ-ννυ-μι, étendre à terre;
κτί-ννυ μι, tuer[1].

Remarques. 1° Quelques-unes des racines d'où ces verbes sont tirés forment en même temps d'autres

1. Ce dernier verbe est le seul qui redouble le ν après un ι. Quelques grammairiens prétendent qu'il faut écrire τί-ννυ-μαι, au lieu de τί-νυ-μαι, chez les poëtes épiques.

verbes plus usités. Exemples : πλήσσω, φράσσω, εἴργω, αἴρω, κτείνω, etc.

2° Le suffixe νυ ne caractérise que le présent et l'imparfait. Les désinences des autres temps se joignent immédiatement, soit à la racine, soit au radical qui précède ce suffixe. Exemples : πλήξω (πλήγ-σω), κρεμά-σω, κορέ-σω, etc. — Γάνυμαι garde le suffixe et fait au futur γανύσομαι ; ὄμνυμι fait ὀμόσω (d'un radical ὀμο).

3° L'α de la racine tantôt se conserve et tantôt se change en η ou en αι : φράγ-νυ-μι, πλήγ-νυ-μι, καί-νυ-μαι (comparez κε-κά-σθαι) ; l'ο final s'allonge : ζώ-ννυ-μι ; l'ε se change en ει dans la forme ionique εἴ-νυ-μι ; l'υ en ευ, dans ζεύγ-νυ-μι ; l'ι en ει, dans δείκ-νυ-μι.

4° Entre tous les verbes où νυ (et non pas ννυ) est précédé d'une voyelle, γά-νυ-μαι et τά-νυ-μαι sont les seuls qui aient une voyelle brève. L'ι de τί-νυ-μαι est long chez les poëtes épiques et bref chez les Attiques.

5° A l'exception de δείκ-νυμι, ἄχ-νυμαι, ὄλ-λυμι, ὄμ-νυμι, πετ-άννυμι, σκεδ-άννυμι, tous les verbes en νυμι, νυμαι, même ceux qui insèrent une voyelle formative entre leur racine et le suffixe, sont formés de racines terminées par la gutturale γ, ou par la liquide ρ, ou par une voyelle.

6° Nous avons rapproché de καίνυμαι, etc. (voy. plus haut, III), une forme verbale où la racine se joint immédiatement à une désinence de conjugaison, afin de constater que dans ce verbe, comme dans les autres, le ν appartient bien réellement au suffixe, et non pas à la racine.

§ 200.

II. VERBES EN ω.

Verbes en ω qui ne prennent pas de suffixe verbal.

Un certain nombre de verbes dérivés ne prennent pas de suffixe, et se forment en ajoutant simplement la désinence verbale au radical du mot d'où ils sont tirés. Exemples : δηρί-ομαι, *combattre*, de δῆρι-ς, *combat;* μηνί-ω, *être irrité*, de μῆνι-ς, *colère;* ἰσχύ-ω, *être fort*, d'ἰσχύ-ς, *force;* δακρύ-ω, *pleurer*, de δάκρυ, *larme;* βασιλεύ-ω, *être roi*, de βασιλεύ-ς, *roi;* μαρτύρ-ομαι, *témoigner*, de μάρτυρ, *témoin*.

Quelques-uns des verbes ainsi formés altèrent la voyelle du radical d'où ils sont tirés. Exemples : τεκμαίρ-ομαι, *poser comme borne* ou *limite*, de τέκμαρ, *limite*, *borne*, etc.

On peut joindre à ces verbes ceux des verbes en άω qui sont formés de substantifs de la première déclinaison, comme διψά-ω, *avoir soif*, de δίψα, *soif;* ceux des verbes en έω qui viennent de primitifs dont le radical se termine en ε, comme ἀλγέ-ω, *éprouver de la douleur*, d'ἄλγος, gén. ἄλγε-ος[1], *douleur;* ceux des verbes en όω qui ont pour primitifs des mots de la deuxième déclinaison, comme χρυσό-ω, *dorer*, de χρυσ-ός, *or*.

Dans quelques verbes en ζω et en σσω, les consou-

1. Dans ἄλγος, le ς, comme nous l'avons dit au § 129 (voyez aussi p. 312 et suiv.), appartient au suffixe, et le thème des cas obliques devrait être ἀλγεσ-; mais la sifflante est tombée, et, dans l'état où nous trouvons la langue, le radical décliné est bien ἀλγε-, c'est-à-dire, terminé par un ε.

nes ζ, σσ, ne sont pas non plus, à proprement parler et uniquement, des lettres formatives, mais en partie une altération de la dentale ou de la gutturale du primitif d'où le verbe est tiré (voy. §§ 195, 1°, et 204, 219).

§ 201.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES SUFFIXES QUI SERVENT A FORMER LES VERBES EN ώ.

άζω, voy. ζω, § 204.

άθω, voy. θω, § 205.

αίνω, voy. νω, § 214.

αίρω, voy. ρω, § 216.

αίω, voy. ίω, § 207.

άλλω, voy. λω, § 209.

ανάω, voy. νάω, § 211.

άνω, voy. νω, § 214.

άσκω, voy. σκω, § 218.

ά-ω, ά-ομαι (voy. ιάω, § 206, et νάω, ανάω, § 211).

I. 1° La plupart des verbes en άω se forment de substantifs de la première déclinaison, dont le radical se conserve entier et sans altération devant les désinences verbales. Seulement les noms en η changent leur η en α. Exemples : διψά-ω, *avoir soif*, de δίψα, *soif*; αἰτιά-ομαι, *accuser*, d'αἰτία, *cause*, *accusation*; τιμά-ω, *honorer*, de τιμή, *honneur*.

Les verbes ainsi formés ne prennent pas, comme l'on voit, de suffixe verbal, mais gardent simplement le suffixe nominal.

2° Il y a aussi un certain nombre de verbes en άω tirés de substantifs de la deuxième déclinaison. L'ο final de ces substantifs est remplacé par la formative verbale α. Exemples : οἰστρ-ά-ω, *aiguillonner*, d'οἶστρ(ος), *aiguillon*; ἡλι-ά-ω, *briller comme le soleil*, de ἥλι(ος), *soleil*; ἀριστ-ά-ω, *dîner*, d'ἄριστ(ον), *dîner*.

3° Moins nombreux sont ceux qui ont pour primitifs des noms de la troisième déclinaison. Exemples : κυν-ά-ω, *faire le cynique*, de κύων, gén. κυν-ός, *chien*; δηρι-ά-ομαι, *se disputer*, de δῆρι(ς), *querelle*; γαν-ά-ω, *briller*, de γάνος, gén. γάνε-ος, *éclat*, etc.

Pour tirer un verbe en άω d'un nom de la troisième déclinaison, on ajoute ordinairement la formative α au thème nominal; plus rarement on la met à la place de la dernière voyelle de ce thème.

4° Les adjectifs forment aussi des verbes de ce genre. Exemples : κωφ-ά-ω, *rendre sourd*, de κωφ(ός), *sourd*; ἐσχατ-ά-ω, *être le dernier*, d'ἔσχατ(ος), *le dernier*; κατ-ηπι-ά-ω, *calmer*, d'ἤπι(ος), *doux*, etc.

5° Cinq ou six verbes en άω sont dérivés d'adverbes. Exemples : διχά-ω, *partager en deux*, de δίχα, *en deux*; ἀντά-ω, *rencontrer*, d'ἄντα, *contre*, *en présence*, etc.

6° Il y a aussi quelques verbes en άω qui paraissent, au premier aspect, avoir pour primitifs d'autres verbes. Exemples : φυρ-ά-ω, synonyme de φύρ-ω, *pétrir*.

Quand le verbe d'où ils sont formés a pour voyelle radicale un ε, cet ε se change en ω. Exemples : τρωχ-ά-ω, synonyme de τρέχ-ω, *courir*; τρωπ-άω, synonyme de τρέπ-ω, *tourner*, etc.

Mais il est plus naturel de dériver τρωχ-άω, τρωπ-άω, etc., de τροχή, τροπή, etc., et de rattacher φυρ-άω, et les autres verbes du même genre, à des noms

aujourd'hui inusités et qui peut-être même n'ont jamais été employés, mais qui cependant existent virtuellement et sont implicitement contenus dans ces verbes nominaux.

7° Enfin un certain nombre de verbes en άω sont d'origine obscure. Exemples : μειδά-ω[1], *sourire ;* οὐτ-ά-ω[2], *blesser*, etc.

8° Il ne faut pas considérer -ετά(ω) comme un suffixe dans λαμπετ-ά-ω, *briller ;* εὐχετ-ά-ομαι, *prier ;* ναιετ-ά-ω, *habiter*. Ces verbes sont dérivés de λαμπέτ(ης), *brillant*, εὐχέτ(ης), *suppliant*, ναιέτ(ης), *habitant*. — Il est possible que la dentale qui précède l'α de τηλεθάω (pour θηλετάω?), *être florissant*, appartienne aussi au thème de quelque ancien adjectif verbal inusité, qui se tirerait régulièrement de θάλλω, τέ-θηλ-α, *fleurir* (θαλέτης).

Remarquez encore la formation d'ἐρωτάω, qui a évidemment la même racine qu'ἔρ-ομαι, *interroger*.

II. Voici quelques autres dérivations exceptionnelles : λιχμάω, de λείχω, *lécher ;* εἰλυφάω, *rouler en tourbillon ;* εἰλυσπάομαι, *se mouvoir en contractant son corps*[3], d'εἰλύω, *tourner*, *rouler*. Ces verbes sont probablement dérivés de substantifs inusités.

III. Il y a peu de verbes en άω qui soient dé-

1. Comparez la racine sanscrite *smi*, « sourire », *smayaté*, « il sourit » ; avec le préfixe *vi*, elle signifie « admirer ».

2. Dans οὐτάω nous retrouvons la racine sanscrite *buṭ*, *vu(ṇ)ṭ*, « tuer » et « périr » (*bôṭayati*, *bôṭati*, *vuṇṭayati*). C'est de la même racine que vient l'allemand *wund*, « blessé », *Wunde*, « blessure », *(ver-)wund-en*, « blesser ».

3. On serait tenté de considérer εἰλυσπάομαι comme un verbe irrégulièrement composé du radical d'εἰλύ(ω), *rouler*, et du verbe σπάω, *contracter*.

rivés de substantifs ou d'adjectifs composés. Exemples : φρεναπατά-ω, *séduire (l'esprit)*, de φρεναπάτης, *séducteur* ; παλιντροπά-ομαι, *se retourner en arrière*, de παλιντροπής, *qui se retourne en arrière*, etc.

Une fois formés, les verbes en άω ne peuvent se combiner qu'avec des prépositions. Le verbe homérique ἀκρο-κελαιν-ιάω, *devenir noir à la surface*, et le participe παμφανόων, παμφανόωσα, qui, selon les grammairiens, serait pour παμφανάων, παμφανάουσα, *tout brillant*, font seuls exception à cette règle[1]. Encore est-il probable qu'on a dit autrefois ἀκροκέλαινος et παμφανής, et qu'ainsi ces verbes dérivent de thèmes déclinables, au moins de thèmes régulièrement supposés, qui ont servi de transition.

ἐθω, voy. θω, § 205.

εἰνω, voy. νω, § 214.

είρω, voy. ρω, § 216.

ειω, voy. ίω, § 207.

έσκω, voy. σκω, § 218.

§ 202.

εύ-ω, εύο-μαι.

I. Ce suffixe forme un grand nombre de verbes, qui sont dérivés, pour la plupart, de substantifs ou

1. Au reste παμφανόων n'est une exception que d'après l'analyse qu'en donnent les grammairiens. Dans cet adjectif verbal ou participe, non plus que dans παμφαίνω auquel il se rattache, la première syllabe n'est pas le radical de πᾶς, πᾶν, *tout*, mais plutôt un redoublement de la racine (voy. p. 374), le μ a été attiré par la labiale.

d'adjectifs de la deuxième déclinaison. Exemples : ἰατρ-εύ-ω, *être médecin*, d'ἰατρ(ός), *médecin*; ἀρεσκ-εύ-ομαι, *chercher à plaire*, d'ἄρεσκ(ος), *qui cherche à plaire*.

Moins nombreux sont ceux qui ont pour primitifs des mots de la première ou de la troisième déclinaisons. Exemples : ἰδιωτ-εύ-ω, *être simple particulier*, d'ἰδιώτ(ης), *simple particulier*; παιδ-εύ-ω, *instruire* (*un enfant*), de παῖς, gén. παιδ(ός), *enfant*; ἀληθ-εύ-ω, *être véridique*, d'ἀληθ(ής), gén. ἀληθ(έος), *vrai*, *véridique*.

Remarques. On voit, par les exemples qui précèdent, que les mots déclinables dont le thème se termine par une voyelle, c'est-à-dire, tous ceux qui appartiennent aux deux premières déclinaisons, et quelques mots de la troisième, perdent cette voyelle devant le suffixe verbal ευ.

Le verbe ξενιτεύω, *accueillir un étranger*, vient probablement de quelque mot déclinable inusité; il est formé de la même façon que τραπεζιτ-εύ-ω, *être banquier* (de τραπεζίτ-ης, *banquier*).

Voyez aussi ce que nous avons dit au § 200 sur les verbes dérivés de thèmes nominaux en ευ, comme βασιλεύ-ω, *être roi*, de βασιλεύ(ς), *roi*; βραβεύ-ω, *être arbitre*, de βραβεύ(ς), *arbitre*.

II. Un certain nombre de verbes ont la double forme εύω et έω. Exemples : διν-έ-ω, δινεύ-ω, *faire tourner en rond*; ἀγρ-έ-ω, ἀγρ-εύ-ω, *prendre* (*à la chasse*); προτερ-έ-ω, προτερ-εύ-ω, *précéder*, etc.

§ 203.

ἐ-ω, ἐ-ομαι (νέω, στρέω).

I. Beaucoup de verbes en έω se forment de substantifs de la deuxième déclinaison[1]. Exemples : αἰν-έ-ω, *louer*, d'αἶν(ος), *éloge*; ἀριθμ-έ-ω, *compter*, d'ἀριθμ(ός), *nombre*.

Moins nombreux sont ceux qui ont pour primitifs des substantifs de la première ou de la troisième déclinaison. Exemples : ἀπειλ-έ-ω, *menacer*, d'ἀπειλ(ή), *menace*; μαρτύρ-έ-ω, *être témoin*, de μάρτυρ, gén. μάρτυρ-ος, *témoin*; ἀλγ-έ-ω, *éprouver de la douleur*, d'ἄλγος, gén. ἄλγε-ος, *douleur*.

On voit par ces exemples que, dans les verbes tirés de substantifs de la première et de la seconde déclinaison, la formative verbale ε prend la place des lettres finales ο(ς), ο(ν), α, η; que, dans ceux qui ont pour primitifs des noms de la troisième déclinaison, ε tantôt s'ajoute au thème nominal, tantôt se met à la place de l'ε qui termine ce thème.

II. La classe la plus nombreuse de verbes en έω est celle des verbes qui ont pour primitifs des adjectifs composés, en ος, ης, ων, surtout en ος. Exemples : ἀναισχυντ-έ-ω, *être impudent*, d'ἀναίσχυντ(ος), *impudent*; ἀδικ-έ-ω, *être injuste*, d'ἄδικ(ος), *injuste*; ἀκρατ-έ-ω, *être sans force*, d'ἀκρατής, gén. ἀκρατέ-(ος), *qui est sans force*; ὁμογνωμον-έ-ω, *être du même avis*, de ὁμογνώμων, gén. ὁμογνώμον(ος), *qui est du même avis*.

1. Il y a une grande affinité, en grec, entre ο et ε : ce sont les deux substituts ordinaires du sanscrit *a*. Voyez le Tableau de concordance, § 39.

Ceux qui viennent de noms composés en ης de la première déclinaison sont beaucoup plus rares. Exemple : εὐεργετ-έ-ω, *être bienfaiteur*, d'εὐεργέτης, gén. εὐεργέτου, *bienfaiteur*.

Un certain nombre de verbes en έω ont pour primitifs des adjectifs composés qu'on ne trouve pas dans la langue, mais qui existent virtuellement et dont la formation serait très-régulière. Exemples : ἀλλοτριολογ-έ-ω, *parler de choses étrangères (au sujet)*, de l'inusité ἀλλοτριολόγ(ος), *qui parle de choses étrangères ;* φυγοδικ-έ-ω, *éviter de comparaître en justice*, de l'inusité φυγό-δικ(ος), *qui évite de comparaître en justice*, etc.

III. Un très-petit nombre de verbes en έω paraissent venir d'autres verbes, non contractes. Exemples : μυ-έ-ω, *initier aux mystères*, de μύ-ω, *se fermer, se taire ;* ἡγ-έ-ομαι, *servir de guide*, d'ἄγ-ω, *conduire*, ou d'ἀγός, *guide* (remarquez le changement d'α en η).

Mais il ne faut pas considérer comme dérivés d'autres verbes des mots tels que ῥιπτ-έ-ω, *jeter*, ξυρ-έ-ομαι, *raser*, etc. Ce sont des verbes nominaux, qui viennent de ῥιπτός, *jeté*, ξυρόν, *rasoir*, et non de ῥίπτω, ξύρομαι, etc.

Quelques verbes n'ont la formative ε, ou l'η qui la remplace, qu'à un certain nombre de leurs temps (voy. § 28, IV). Exemples : δοκ-έ-ω, *sembler*, fut. δόξω ; γαμ-έ-ω, *se marier*, de γάμος, *mariage*, aor. ἔ-γη-μα ; βούλ-ομαι, *vouloir*, fut. βουλ-ή-σομαι (de βουλ-ή, *volonté*?) ; μανθ-άνω, *apprendre*, aor. 2 μαθ-εῖν, futur μαθ-ή-σομαι, etc. — Souvent, dans ces sortes de verbes, on peut considérer, comme servant de primitif aux temps qui ont la formative ε (η), l'infinitif aoriste 2 (μαθεῖν pour μαθέ-ειν, ἁμαρτεῖν pour ἁμαρτέ-ειν, etc.).

IV. Les Ioniens terminent en έω plusieurs verbes qui, dans la langue commune, finissent en άω.

V. Enfin un petit nombre de verbes en έω sont d'origine obscure. Exemples : ποι-έ-ω, *faire ;* κομ-έ-ω, *soigner ;* ζητ-έ-ω, *chercher*[1], etc. — Encore trouve-t-on employés en composition les primitifs de quelques-uns de ces verbes : -ποιός, -κομος, etc.

VII. Remarquez aussi les verbes βω-στρέ-ω, *appeler à grands cris*, de βοά(ω), *crier ;* καλ-ιστρέ-ω, synonyme épique de καλ(έω), *appeler*, ἐλα-στρέ-ω, synonyme d'ἐλα(ύνω), *pousser*. Ce sont probablement des verbes nominaux. Le dernier, du moins, se rattache à ἔλαστρ(ον), *instrument pour pousser.*

VIII. Ἀλινδέω, κυλινδέω (καλινδέω), *rouler*, paraissent avoir pour primitifs ἀλίνδω, κυλίνδω. (voy. § 221).

§ 204.

ζ-ω, ζ-ομαι (άζω, ίζω). Voy., au § 224 *bis*, les Notions comparatives.

Le plus grand nombre des verbes en ζ-ω sont dérivés de substantifs. Le ζ est tantôt une altération d'une dentale ou d'une gutturale qui appartient au thème nominal, tantôt une lettre formative intercalée (voy. p. 163, note 1). Quelquefois même on insère entre la désinence verbale et le radical du mot d'où le verbe est tiré, non pas simplement ζ, mais αζ, εζ.

I. Les verbes en άζ-ω viennent, pour la plupart, soit de substantifs de la première déclinaison, soit de noms neutres de la troisième, en μα, soit

1. On a rapproché ζητέω de la racine sanscrite *yâc*, « chercher » ; ποιέω, de *pû*, « être puissant » (voy. le *Gloss. du Sâma-Véda*, p. 223) ; κομέω, *soigner*, *soutenir*, de *ksham*, « supporter ».

de mots déclinables dont la dernière voyelle est précédée d'un ι, soit enfin d'adjectifs verbaux en τός. Exemples : ἀγορ-άζ-ω, *acheter*, d'ἀγορά, *marché ;* ἀγυρτά-ζ-ω, *quêter*, d'ἀγύρτης (gén. ἀγύρτου), *quêteur ;* θαυμά-ζ-ω, *admirer*, de θαῦμα (gén. θαύματ-ος), *admiration ;* ἀλλοτρι-ά-ζω, *être malintentionné*, d'ἀλλότρι-ος, *étranger, malintentionné ;* ὑγι-άζ-ω, *être en bonne santé*, de ὑγι-ής, *sain ;* ὀνοτ-άζ-ω, *blâmer*, d'ὀνοτ-ός, *blâmé*, etc.

On peut regarder comme des exceptions les verbes en άζω qui ont des primitifs d'une autre espèce que ceux dont nous venons de parler. Exemple : ἰσ-άζ-ω, *égaliser*, d'ἴσ-ος, *égal*, etc.

II. Des autres mots déclinables, ainsi que de quelques adjectifs verbaux en τός (voy. plus haut, I), se tirent des verbes en ίζ-ω, dont un grand nombre sont causatifs. Exemples : ἀνδρ-ίζ-ω, *rendre homme*, d'ἀνήρ (gén. ἀνδρ-ός), *homme ;* ἀθανατί-ζ-ω, *rendre immortel*, d'ἀθάνατ-ος, *immortel ;* μακαρ-ίζ-ω, *estimer heureux*, de μάκαρ, *heureux ;* τειχ-ίζ-ω, *bâtir un mur*, de τεῖχος (gén. τείχ-εος), *mur ;* ὠστ-ίζ-ω, *pousser*, d'ὠστ-ός, *poussé*, etc.

Remarquez encore les verbes en ίζ-ω formés de noms propres d'hommes ou de noms de peuples, et qui marquent adoption de la langue, des mœurs, des sentiments, etc., d'un homme ou d'un peuple. Exemples : ἑλλην-ίζ-ω, *parler grec*, de Ἕλλην, *Grec ;* φιλιππ-ίζ-ω, *être du parti de Philippe*, de Φίλιππ-ος, *Philippe*, etc.

III. Un certain nombre de verbes en ζω ont pour primitifs des adverbes et des interjections. Exemples : θαμ-ίζ-ω, *être fréquent*, de θαμά, *fréquemment ;* αἰ-άζ-ω, *gémir*, d'αἶ, *ah! hélas!* ἀλαλά-ζ-ω, *pousser le cri de guerre*, d'ἀλαλά, *cri de guerre*, etc.

Χι-άζ-ω, *marquer d'un* χ, vient du nom de lettre

χῖ[1], et σκορακ-ίζ-ω, *envoyer aux corbeaux*, de la locution ἐς κόρακας, *aux corbeaux!* (*au diable!*)

IV. Quelques verbes en ζω servent de fréquentatifs à d'autres verbes. Exemples : ῥίπτ-ω, *jeter*; ῥιπτ-άζ-ω, *jeter çà et là*, *jeter souvent*, de ῥιπτ-ός, *jeté*; αἰτ-έω, *demander*, αἰτ-ίζ-ω, *demander souvent*, *mendier*, etc.

Mais il y en a peu qui paraissent dériver directement d'autres verbes. Exemples : ἀλυσκ-άζ-ω, *chercher à éviter*, d'ἀλύσκ-ω, *éviter*; δρασκ-άζω, *s'enfuir*, de (δι-)δράσ-κω, *fuir*.

V. Il y a des verbes qui, sans changer de sens, se terminent tantôt en άω et tantôt en άζω, tantôt en ύω et tantôt en ύζω. Exemples : ἀγαπάω, ἀγαπάζω[2], *aimer*; βλύω, βλύζω, *sourdre*, etc.

VI. Dans εἰλυ-φάζ-ω, *rouler en tourbillon*, ἠγη-λάζ-ω, *mener* (cf. ἀγέλη, *troupeau*), qui semblent se rattacher aux verbes εἰλύ-ω, *rouler*, ἡγέ-ομαι, *conduire*, les syllabes formatives paraissent être φαζ, λαζ, à moins que ces deux verbes, ce qui est plus vraisemblable, n'aient pour primitifs quelques anciens mots déclinables inusités. — Ἐντροπαλίζομαι, *se retourner de temps en temps pour regarder derrière soi*, semble être formé, par métathèse, de παλιντροπάομαι, qui a le même sens. Quant à σφαδάζω, *s'agiter convulsivement*, il a de l'affinité avec σπά-ω (d'où σπα-σ-μός, *convulsion*), qui prend un δ dans plusieurs de ses dérivés (voy. § 16).

1. Il y a un autre verbe χιάζω, d'un sens tout différent : il dérive de l'adjectif Χῖος, α, ον, qui veut dire *de Chio* (le nom de l'île est Χίος), et il signifie « faire comme l'homme de Chio, imiter le musicien de Chio ».

2. Homère préfère ἀγαπάζω ; il n'a employé la forme ἀγαπάω que deux fois (*Odyss.*, XXI, 289, et XXIII, 214).

Il ne faut pas regarder comme des suffixes verbaux les lettres σκαζ, σταζ, στιζ, ταζ, τιζ. Les verbes en σκάζ-ω viennent des verbes en σκω (voy. plus haut, IV); les verbes en στάζ-ω, στίζ-ω, τάζ-ω, τί-ζω, d'adjectifs verbaux en στός, τός (νευστ-άζ-ω, νευστ-ός, ὠστ-ίζ-ω, ὠστ-ός; ὀνοτ-άζ-ω, ὀνοτ-ός; λακτ-ίζω, de l'inusité λακτ-ός, comparez λακτικός).

§ 205.

θ-ω, θ-ομαι (άθω, έθω, ύθω).

Le θ, soit seul, soit précédé d'un α, d'un ε, ou d'un υ, joue, dans une trentaine de verbes, le rôle de lettre formative. Ces verbes sont, pour la plupart, poétiques et usités seulement au présent et à l'imparfait. Exemples : βαρύ-θ-ω, *être chargé*, de βαρύ-ς, *lourd;* σχέ-θ-ω, *avoir*, de σχε, radical de σχεῖν; ἀμυν-άθ-ω, synonyme d'ἀμύν-ω, *repousser;* φλεγ-έθ-ω, synonyme de φλέγ-ω, *brûler*, etc. — Φθιν-ύθ-ω, synonyme de φθίν-ω, *consumer*, est le seul verbe qui insère un υ entre le thème du primitif et la formative θ.

Quelques verbes changent en η devant le θ leur ε ou leur α final. Exemples : ἀλή-θ-ω, synonyme d'ἀλέ-ω, *moudre;* κνή-θ-ω, pour κνά-ω, *gratter*, etc. — Βε-βρώ-θ-ω, *manger*, change de même en ω l'ο de βρο, racine de βρῶναι, et de plus prend un redoublement. — Βιβά-σθ-ων[1], *marchant*, est probablement pour βιβάζων. Dans ce cas, les consonnes σθ sembleraient être une décomposition du ζ.

1. Μακρὰ βιβάσθων. Hom., *Il.*, XIII, 809.

§ 206.

ιά-ω, ι-άομαι (voy. § 201).

1° Les verbes terminés en ιάω, ιάομαι, c'est-à-dire, qui insèrent les voyelles ια entre le radical d'où ils sont formés et la désinence verbale, ont, pour la plupart, un sens désidératif. Exemples : στρατηγ-ιά-ω, *avoir envie d'être général*, de στρατηγ(ός), *général* ; θανατ-ιά-ω, *avoir envie de mourir*, de θάνατ(ος), *mort* ; κουρ-ιά-ω, *avoir besoin d'être rasés, coupés* (en parlant *de longs cheveux*), de κουρ(ά), *action de raser* ou *de tondre*, etc.

2° Quelques-uns de ces verbes, sans perdre entièrement la signification désidérative, la modifient cependant d'une manière plus ou moins sensible, et expriment un penchant, une disposition à quelque chose, un état de maladie, etc. Exemples : ἰλιγγ-ιά-ω, *avoir des vertiges*, d'ἴλιγγ(ος), *vertige* ; φυλλ-ιά-ω, *devenir feuille* (*pousser des feuilles, sans donner de fruits*), de φύλλ(ον), *feuille* ; κελαιν-ιά-ω, *tirer sur le noir*, de κελαιν(ός), *noir*, etc.

3° Un petit nombre de verbes ont la double forme άω et ιάω. Exemples : θανατ-ά-ω et θανατ-ιά-ω, μειδ-ά-ω et μειδ-ιά-ω. — La formative α a aussi une valeur désidérative dans λογ-ά-ω, *avoir envie de parler*, *aimer à parler*.

4° Quelques verbes désidératifs ont devant le suffixe ια un τ ou un σ. Mais ces consonnes appartiennent presque toujours au thème nominal d'où le verbe est tiré. Exemples : ναυσ-ιά-ω, ναυτ-ιά-ω, *avoir envie de vomir*, de ναυσία, ναυτία, *envie de vomir* (*nausée*); μαθητ-ιά-ω, *avoir envie d'être instruit*, de μαθητ(ός),

instruit, μαθητ(ής), *disciple;* κνησ-ιά-ω, *avoir envie de se gratter*, de κνῆσι(ς), *action de gratter;* πνευστ-ιά-ω, *souffler souvent*, de πνεύστ(ης), *asthmatique*, etc.

ίζω, voy. ζω, § 204.

ίνω, voy. νω, § 214.

ίσκω, voy. σκω, § 218.

§ 207.

ί-ω, ί-ομαι (αίω, είω).

La voyelle ι sert à allonger un petit nombre de verbes. Exemples : ἐσθ-ί-ω, qui a le même sens que la forme poét. ἔσθ-ω, *manger;* θυ-ί-ω, pour θύ-ω, *être saisi d'une fureur divine;* κερα-ί-ω, épique, ainsi que κερά-ω, pour κερά-ννυ-μι, *mêler;* μαχε-ί-ομαι[1], pour μαχέ-ομαι, synonyme poétique de μάχ-ομαι, *combattre*, etc. Voy. aussi § 200.

Ἰ-δί-ω, *suer*, vient d'ἶδος, gén. ἴδε-ος, *sueur;* παλα-ί-ω, *lutter*, de πάλη, *lutte*.

La diphthongue ει marque le futur dans βείομαι, *je vivrai*[2], et le désir dans κείω[3], *j'ai envie de me coucher*. Comparez les futurs en έω (par exemple, ceux des verbes en λω, μω, νω, ρω), et les désidératifs en σείω, § 217.

1. Le participe μαχειόμενος est dans Homère, *Odyss.* XVII, 471.

2. On trouve aussi βέομαι, dans le même sens (voy. § 25, page 120).

3. La forme désidérative κείω se trouve dans Homère, mais au participe seulement. βῆ δ' ἴμεναι κείων, *Odyss.* XIV, 232. Il emploie κέω dans le même sens (voy. *Odyss.* VII, 342).

§ 208.

κ-ω, κ-ομαι.

Le κ, seul et non précédé d'un σ, n'est lettre formative que dans un très-petit nombre de verbes. Exemples : ὀλέ-κ-ω, synonyme d'ὄλλυμι (fut. ὀλέ-σω), *détruire*; ἱλή-κ-ω, pour ἱλά-ομαι, ἱλά-σκ-ω, *être propice*; ἐρύ-κ-ω, *retenir*, d'ἐρύ-ω, *tirer*.

Il serait possible que le κ n'appartînt pas non plus à la racine dans ἵκω, *venir* (comparez ἰ, radical d'εἶμι, *aller*), ni dans διώκω, *poursuivre* (comparez δί-ομαι, *faire fuir*).

§ 209.

λ-ω, λ-ομαι.

La plupart des verbes dont le radical se termine par un λ redoublent ce λ devant les désinences du présent et de l'imparfait. Ils correspondent, pour la plupart, à des substantifs ou à des adjectifs en λος. Exemple : ἀγγέλ-λω, fut. ἀγγελ-ῶ, *annoncer*; ἄγγελ-ος, *messager*.

Quelques-uns de ces verbes en λλω sont évidemment dérivés de mots déclinables. Exemple : ναυτίλλομαι, *naviguer*, de ναυτίλος, *navigateur*, etc.

Dans βδ-ύλλ-ω, qui paraît venir de βδέ-ω, les lettres formatives seraient υλλ; dans ἰνδ-άλλ-ομαι, *paraître*, qui a pour primitif ἰδ(εῖν), *voir*, et peut-être encore dans quelques autres verbes (comme ψάλλω, qui paraît se rattacher à ψάω), le suffixe est (α)λλ. Remarquez l'insertion d'une nasale dans la racine d'ἰνδ-άλλ-ομαι (voy. § 214, 1, Rem., et les Notions comparatives, p. 378).

§ 210.

μ-ω, μ-ομαι.

La liquide μ paraît être une lettre formative dans τρέ-μ-ω, synonyme de τρέ-ω, *trembler*, et dans θέρ-μ-ομαι, *devenir chaud*, de θέρ-ω, *chauffer* (d'où θερμός, *chaud*).

§ 211.

νά-ω, νά-ομαι (ανά-ω, ανά-ομαι, voy. § 201).

Le suffixe να, ανα, forme les cinq verbes ὀριγ-νά-ομαι, synonyme d'ὀρέγ(ομαι), *tendre* (*les mains*, etc.); κυκα-νά-ω, synonyme de κυκά(ω), *mêler ;* ἰσχ-ανά-ω, *arrêter*, d'ἴσχ(ω), *retenir ;* ἐρυκ-ανά-ω, synonyme d'ἐρύκ(ω), *empêcher ;* δεικ-ανά-ω, *montrer*, de δείκ(νυμι), *montrer*.

Κιρ-νά-ω, κρημ-νά-ω, πιλ-νά-ω, περ-νά-ω, sont pour κίρνημι, κρήμνημι, etc. (voy. § 198).

§ 212.

νέ-ω, νέ-ομαι (voy. § 203).

Il ne faut pas ranger parmi les verbes nominaux les verbes qui insèrent entre la désinence et la racine le suffixe νε. Exemples : ἱκ-νέ-ομαι, aor. 2 ἱκ-όμην, *venir ;* βυ-νέ-ω, synonyme de βύ-ω, *boucher ;* κι-νέ-ω, *mouvoir*, de κί-ω, *aller ;* φθι-νέ-ω, *périr de consomption*, de φθί-ω, *consumer ;* πιτ-νέ-ω, de πετ, radical de πίπτω (πι-πέτ-ω), *tomber* (remarquez le changement d'ε en ι, et comparez πίτ-νη-μι, § 198); νη-νέ-ω, épique pour νέω, *amonceler*, etc.

§ 213.

νύ-ω, νύ-ομαι.

Ce suffixe sert à former le verbe τα-νύ-ω, synonyme poét. de τεί-νω, parf. τέ-τα-κα, *tendre*, *étendre*.

Quelques-uns des verbes en νυ-μι (voy. § 199) se terminent aussi quelquefois en νύ-ω. Exemples : ὀρ-νύ-ω, δεικ-νύ-ω, ζευγ-νύ-ω.

§ 214.

ν-ω, ν-ομαι (ίνω, άνω, αίνω, είνω, ύνω).

I. Un certain nombre de verbes allongent leur radical par l'insertion, entre la racine et la désinence, d'un ν, soit seul, soit précédé d'un ι, d'un α, ou des diphthongues αι, ει. Exemples :

1° ν-ω : τέμ-ν-ω, aor. 2 τεμ-εῖν, *couper ;* τί-ν-ω, *payer* de τί-ω, *estimer ;* δύ-ν-ω, synonyme de δύ-ω, *entrer ;*

2° ίν-ω : ὀρ-ίν-ω, synonyme d'ὄρ(νυμι), *faire lever ;*

3° άν-ω : ἁμαρτ-άν-ω, aor. 2 ἁμαρτ-εῖν, *errer ;* βλαστ-άν-ω, aor. 2 βλαστ-εῖν, *germer ;* ἀλφ-άν-ω, aor. 2 ἀλφ-εῖν, *produire, trouver ;*

4° αίν-ω : ξαίνω, de ξέ-ω, *gratter ;* βαίν-ω, fut. βή-σομαι, *marcher ;*

5° είν-ω : ἀλε-είν-ω, d'ἀλέ-ομαι, *éviter ;* τείνω (parf. τέ-τα-κα), *tendre, étendre.*

Remarques. La plupart des verbes ainsi formés ne gardent le suffixe qu'au présent et à l'imparfait, et tirent leurs autres temps, soit directement de la racine, dont quelques-uns allongent la voyelle, soit du thème de l'infinitif aoriste 2 : λαμβ-άν-ω, ἔ-λαβ-ον,

λήψομαι; ἁμαρτ-άνω, ἁμαρτεῖν (ἁμαρτέ-ειν), ἁμαρτή-σω, etc. Cependant ὀρίνω fait au futur ὀρινῶ; ξαίνω, ξανῶ; τείνω, τενῶ, etc.

Dans un certain nombre de verbes de deux syllabes, les diphthongues ει, αι, remplacent la voyelle finale de la racine : ξέ-ω, ξαί-ν-ω, etc.

Beaucoup de verbes en άν-ω insèrent une nasale dans leur racine, aux temps où ils ont le suffixe[1]. Exemples : λαβ-εῖν, λαμβ-άν-ω, *prendre*; λαχ-εῖν, λαγχ-άν-ω, *obtenir par le sort*; ἁδ-εῖν, ἁνδ-άν-ω, *plaire*, etc. — La nasale, comme on le voit par ces exemples, est toujours de même nature que la consonne dont elle est suivie (μ devant une labiale, γ devant une gutturale, ν devant une dentale).

Remarquez le changement d'α en αυ, dans ἐλαύ-ν-ω, fut. ἐλά-σω, *chasser*.

II. Un grand nombre de verbes en αίν-ω, ύν-ω, ont pour primitifs des mots déclinables.

La plupart des verbes en αίν-ω viennent d'adjectifs en ος, ης, ων, et de substantifs en μα (ματος). — La plupart des verbes en ύν-ω viennent d'adjectifs en ύς, et d'adjectifs en ος qui font le comparatif en ίων. Exemples :

1° αίνω : ἀγρι-αίν-ω, *rendre sauvage*, d'ἄγρι-ος, *sauvage*; ἀσελγ-αίν-ω, *être licencieux*, d'ἀσελγ-ής, *licencieux*; πεπ-αίν-ω, *mûrir*, de πέπ-ων, *mûr*; δειμ-αίν-ω, *craindre*, de δεῖμα, *crainte*, etc.;

2° ύνω : ἀμβλ-ύν-ω, *émousser*; d'ἀμβλ-ύς, *émoussé*; αἰσχ-ύν-ω, *enlaidir*, d'αἰσχρός (comp. αἰσχ-ίων); *laid*; καλλ-ύν-ω, *embellir*, de καλός (comp. καλλ-ίων), *beau*, etc.

1. Chez les Ioniens, λαμβ-άν-ω garde sa nasale à quelques-uns des temps qui n'ont pas le suffixe : λάμψομαι, λαμφθῆναι.

Quelquefois c'est l'euphonie seule qui paraît décider si le ν doit être précédé de la diphthongue αι ou de la voyelle υ. Ainsi plusieurs verbes se terminent en αίνω, parce qu'ils ont un υ dans leur racine; d'autres se terminent en ύνω, parce qu'ils ont pour voyelle radicale un α. Exemples : γλυκ-αίν-ω, *édulcorer*, de γλυκ-ύς, *doux; ἁβρ-ύν-ω, donner un air efféminé*, de ἁβρ-ός, *efféminé;* ἀμαθ-ύν-ω, *pulvériser*, d'ἄμαθ-ος, *poussière*, etc.

ούω, voy. ύω, § 221.

§ 215.

ό-ω, ό-ομαι.

1° La plupart des verbes en ό-ω ont pour primitifs des mots déclinables, surtout des adjectifs, de la seconde déclinaison. Exemples : ἀλλοτρι-ό-ω, *rendre étranger, aliéner*, d'ἀλλότρι-ος, *étranger;* στεφαν-ό-ω, *couronner*, de στέφαν-ος, *couronne;* χρυσ-ό-ω, *dorer*, de χρυσ-ός, *or*, etc.

2° Beaucoup plus rares sont ceux qui viennent de substantifs ou d'adjectifs de la première ou de la troisième déclinaison. Exemples : ἀνδρ-ό-ω, *rendre homme*, d'ἀνήρ, gén. ἀνδρ-ός, *homme;* ζημι-ό-ω, *causer du dommage*, de ζημί-α, *dommage*, etc.

Quand le primitif est un nom de la première déclinaison, όω remplace la voyelle finale α, η. Quand c'est un nom de la troisième, όω prend ordinairement la place de la désinence du génitif (ος). Cependant quelquefois aussi la formative verbale remplace, soit un suffixe, soit une partie d'un suffixe. Exemples : ἀσθεν-ό-ω, *affaiblir*, d'ἀσθεν-ής, *faible :* πληρ-ό-ω *remplir*, de πλήρ-ης, *plein*, etc.

Remarque. La plupart des verbes en ό-ω sont transitifs et expriment l'action de produire la chose signifiée par le radical : ζημι-ό-ω, *causer du dommage ;* où de changer un objet en cette chose : ἀνδρ-ό-ω, *rendre homme ;* ou de munir un objet de cette chose : στεφαν-ό-ω, *couronner.*

§ 216.

ρ-ω, ρ-ομαι (αίρω, είρω).

La liquide ρ parait ne jouer le rôle de lettre formative que dans un très-petit nombre de verbes. Elle est ordinairement précédée des diphthongues ει. αι (voy. p. 364). Exemples : ψαί-ρ-ω, *effleurer*, de ψά-ω, *racler ;* ἐχθ-αίρ-ω, *haïr*, d'ἔχθ-ος, *haine ;* οἰκτ-είρ-ω, *avoir compassion*, d'οἶκτ-ος, *compassion*, etc.

Il est très-probable que le ρ de quelques-uns de ces verbes appartient au thème nominal d'où ils sont tirés, et qu'il faut dériver οἰκτείρω et ἐχθαίρω, non d'οἶκτος et d'ἔχθος, mais d'οἰκτρός et d'ἔχθρα.

§ 217.

σεί-ω.

Un certain nombre de verbes insèrent la diphthongue ει entre le σ et l'ω dont se compose la désinence du futur, et forment ainsi des verbes désidératifs, c'est-à-dire des verbes qui expriment le désir ou l'envie de faire l'action marquée par le verbe primitif. Ces verbes gardent la figurative du futur, parce que le désir implique l'idée d'avenir (voy. les Notions comparatives, p. 371 et 379).

Ἀπ-αλλαξείω (ἀπαλλαγ-σεί-ω), *désirer d'être délivré*, d'ἀπαλλάττω, fut. ἀπαλλάξω, *délivrer* ;

Συμ-βα-σεί-ω (pour συμ-βη-σεί-ω), *avoir envie de faire un accord*, de συμβαίνω, fut. συμ-βή-σομαι, *se réunir* ;

Γελα-σεί-ω, *avoir envie de rire*, de γελάω, fut. γελά-σω, *rire* ;

Γραψείω (γραπ-σεί-ω), *avoir envie d'écrire*, de γράφω, fut. γράψω, *écrire* ;

Δρα-σεί-ω, *désirer d'agir*, de δρά-ω, fut. δρά-σω, *agir* ;

Παρα-δω-σεί-ω, *être porté à livrer*, de παρα-δίδωμι, fut. παραδώ-σω, *livrer* ;

Ἐλα-σεί-ω, *aimer à aller à cheval*, d'ἐλαύνω, fut. ἐλά-σω, (*pousser en avant*) *aller à cheval* ;

Ἐργα-σεί-ω, *désirer faire*, d'ἐργάζομαι, fut. ἐργά-σομαι, *faire* ;

Κλαυ-σεί-ω, *avoir envie de pleurer*, de κλαίω, fut. κλαύ-σομαι, *pleurer* ;

Κνη-σεί-ω, *avoir envie de se gratter*, de κνάω, fut. κνή-σω, *gratter* ;

Ναυμαχη-σεί-ω, *avoir envie de combattre sur mer*, de ναυμαχέω, fut. ναυμαχή-σω, *combattre sur mer* ;

Ὀψείω (ὀπ-σεί-ω), *avoir envie de voir*, d'ὄσσομαι, fut. ὄψομαι, *voir* ;

Πολεμη-σεί-ω, *avoir envie de faire la guerre*, de πολεμέω, fut. πολεμή-σω, *faire la guerre* ;

Κατα-σκευα-σεί-ω, *avoir envie d'apprêter*, de κατασκευάζω, fut. κατασκευά-σω, *apprêter* ;

Τυραννη-σεί-ω, *aspirer à la tyrannie*, de τυραννέω, fut. τυραννή-σω, *être tyran* ;

Ὠνη-σεί-ω, *avoir envie d'acheter*, d'ὠνέομαι, fut. ὠνή-σομαι, *acheter*.

Voy. § 206, les désidératifs en ιάω, et § 207, le désidératif κείω. — Comparez aussi les verbes qui

ont un seul σ devant la désinence, § 28, I, et les désidératifs latins en *-urio* (*esurio*, etc.), qui gardent les lettres formatives du participe du futur actif (en *-urus*).

§ 218.

σκ-ω, σκ-ομαι (ίσκω, άσκω, ήσκω, ώσκω, ύσκω, έσκω).

Presque tous les verbes qui ont devant la désinence les lettres formatives σκ sont dérivés de verbes en ω pur. Plusieurs allongent la voyelle finale du thème d'où ils sont formés; d'autres la remplacent par ι; un certain nombre prennent un redoublement.

La plupart de ces verbes ne sont usités, ou du moins ne conservent les lettres formatives σκ, qu'au présent et à l'imparfait. Quelques-uns se rapprochent, pour la signification, des verbes inchoatifs latins, en (*e*)*sco*[1]; d'autres ont un sens causatif.

Exemples : ἡβά-σκ-ω, *entrer dans l'âge de puberté*, de ἡβά-ω, *être dans l'âge de puberté*; μεθύ-σκ-ω, *enivrer*, de μεθύ-ω, *être ivre* ; μι-μνή-σκω, *rappeler*, de μνά-ομαι, *se souvenir* ; γι-γνώ-σκ-ω, *connaître*, de la racine γνο; στερ-ίσκ-ω, synonyme de στερέ-ω, *priver*, etc.

Remarques. 1° Les deux verbes ἀρ-αρ-ίσκ-ω, *adap-*

1. « Sunt derivativorum diversæ species, ut *inchoativa*, quæ initium actus vel passionis significat, ut *caleo*, *calesco* ; *horreo*, *horresco* ; *tabeo*, *tabesco* : quæ plerumque a neutris, absolutam vel intrinsecus natam significantibus passionem..., derivantur, ut *rubeo*, *rubesco* ; *ardeo*, *ardesco*, etc.... Ideo autem diximus plerumque, quia inveniuntur etiam ex aliis verbis, ut *cupio*, *cupisco*. » Priscian., *Inst. gramm.*, VIII, 14 (ed. Krehl).

ter (f. ἀρ-ῶ), ἀρ-έσκ-ω (f. ἀρ-έ-σω), *plaire*, viennent de la racine ἀρ, l'une des plus fécondes qu'il y ait en grec, et insèrent, l'un un ι, l'autre un ε, entre cette racine et les lettres formatives. — Κυ-ΐσκ-ω (de κύ-ω), et χρη-ΐσκ-ομαι (allongement ion. de χρά-ομαι), prennent aussi un ι, bien qu'ils viennent de radicaux terminés par des voyelles.

2° Dans δειδίσκομαι (de δείκ-νυμι), *accueillir*, *montrer*; τιτύσκομαι (de τετυκ-εῖν, aor. 2 épique de τεύχ-ω), *apprêter*; ainsi que dans λάσκω (aor. 2 λακ-εῖν), *retentir*, le κ appartient à la racine, et le σ seul est intercalé (comparez le substantif λέσχη, *entretien*, de λέγω, *dire*; δίσκος, *disque*, de δικ-εῖν, *jeter*).

3° Δι-δά-σκ-ω, *enseigner*, quoiqu'il soit formé de la racine δα, contenue dans les aor. 2 act. et pass δέ-δα-ε et δα-ῆναι, conserve la gutturale à tous ses temps (fut. διδάξω, etc.).

4° Remarquez les métathèses suivantes : θρώ-σκ-ω (aor. 2 θορ-εῖν, voy. § 199, II), *sauter*; θνή-σκ-ω (aor. 2 θαν-εῖν), *mourir*[1]. Il y a dans βι-βρώ-σκ-ω (βέ-βρω-κα; βε-βρώ-σομαι), *manger*, un déplacement semblable à celui de θρώ-σκ-ω (θορ-εῖν), car ce verbe nous offre, sous la forme βρο, la racine que nous trouvons, sous la forme βορ, dans βορά, *nourriture* (voyez § 37, 5°).

5° L'α de la racine se change en αυ, ω, dans les

1. Le radical θρο, θορ (θόρ-νυμι, *sauter*, θοῦρ-ος, *impétueux*) a beaucoup d'affinité avec la racine sanscrite *tvar*, « se hâter », *properare*, qui, dans des dérivés, prend les formes *tur*, *tûr*. — Θαν, racine de θνήσκω, θαν-εῖν, est identique au sanscrit *dhan*, qui est la forme ancienne de *han*, « tuer », et qui se trouve dans *ni-dhan-a*, « mort », ainsi que dans *dhan-us*, « arc », proprement « meurtrier ».

formes φαύ-σκ-ω, φώ-σκ-ω, *luire*, citées par les grammairiens[1], et dans πι-φαύ-σκ-ω, *indiquer*.

6° Dans πά-σχ-ω, aor. 2 ἔ-παθ-ον, *être affecté*, le θ est tombé devant la sifflante, et l'aspiration a été reportée sur le κ du suffixe σκ.

§ 219.

σσ-ω (attique ττ-ω), σσ-ομαι (ττ-όμαι).

I. Dans la plupart des verbes en σσω (attique ττω), les deux σ ne sont pas des lettres formatives, mais plutôt une altération d'une gutturale[2] qui termine le thème verbal, altération qui n'a lieu qu'au présent et à l'imparfait. Exemple : μαλάσσω, imparf. ἐμάλασσον, fut. μαλάξω (μαλάκ-σω), *amollir*.

A beaucoup de ces verbes en σσω correspondent des mots déclinables en κ-ος, χ-ος, ξ (γ-ς, κ-ς, χ-ς); mais parfois il est difficile de décider si c'est le verbe qui vient du nom, ou le nom du verbe; cependant il est probable que le plus souvent les verbes ainsi

1. Les composés δια-φώ-σκ-ω, δια-φαύ-σκ-ω, se lisent dans de bons manuscrits d'Hérodote (III, 86, IX, 45), et le radical de φαύ-σκ-ω se trouve dans φαῦ-σις, *éclat*. — En sanscrit, *bhâ* veut dire « briller », ainsi que les deux racines *bhâs* et *bhas*. Cette dernière, qui est védique et a divers autres sens, est de la 3ᵉ classe et prend un redoublement : *ba-bhas-ti* (cf. πι-φαύσ-κ-ω).

2. Cette gutturale, selon toute apparence, était primitivement suivie d'un *i* (représentant la formative *ya* du sanscrit). Cet ι s'est changé en σ, et il s'est fait de plus une assimilation rétrograde : la gutturale s'est également changée en σ. C'est une permutation semblable à celle que nous avons remarquée dans les verbes en ζω (voy. § 204 et p. 163, note 1). Les deux σ remplacent de même une gutturale, suivie d'un ι, dans les comparatifs ἐλάσσ-ων, d'ἐλαχύς, *petit*; μάσσων, de μακ-ρός, *long*, etc.

formés sont des verbes nominaux (voy. les Notions comparatives, § 224 *bis*).

II. 1° Sont certainement dérivés de mots déclinables les verbes : αἱμά-σσ-ω, *ensanglanter*, de αἷμα, gén. αἵματ-ος, *sang*; κορύ-σσ-ω, *armer (d'un casque)*, de κόρυς, gén. κόρυθ-ος, *casque*; ἀγνώ-σσ-ω, *ignorer*, d'ἀγνώς, ἀγνῶτ-ος, *ignoré*; πυρέ-σσ-ω, *avoir la fièvre*, de πυρετ-ός, *fièvre*; λιμώ-ττ-ω, *être affamé*, de λιμό-ς, *faim*; λοιμώ-ττ-ω, *avoir la peste*, de λοιμό-ς, *peste*; ὀνειρώ-ττ-ω, *rêver*, d'ὄνειρο-ς, *rêve*; ὑγρώ-σσ-ω, *être humide*, de ὑγρό-ς, *humide*; ἀφά-σσ-ω, *manier*, de ἀφή, *action de toucher*. — Ἀγρώ-σσ-ω, *prendre*, vient probablement d'ἄγρα, *chasse*, et ἱμά-σσ-ω, *fouetter*, de ἱμάς, gén. ἱμάντος, *fouet*. — Ἀμβλυώσσ-ω, *avoir la vue faible*, a sans doute pour primitif ἀμβλυωπό-ς, *qui a la vue faible*. Les deux σ y remplacent le π. Le thème verbal ὀπ subit la même altération au présent ὄσσ-ομαι (fut. ὄπ-σομαι).

2° Un moins grand nombre de verbes en σσω paraissent dérivés d'autres verbes, et l'on peut même, pour quelques-uns de ceux qui semblent ainsi formés, supposer quelque mot déclinable intermédiaire, dont l'usage se serait perdu : ἐγρή-σσ-ω, pour ἐγρηγορέ-ω[1], *veiller*; ὑπνώ-σσ-ω, pour ὑπνό-ω, *sommeiller*; ἀλύ-σσ-ω, pour ἀλύ-ω, *être hors de soi*; κινύ-σσ-ομαι, *chanceler*, de κινέ-ω, ou plutôt de κίνυ-μαι, *(se) mouvoir*; νί-σσ-ομαι, pour νέ-ομαι, fut. νείσομαι, *aller*; δει-δί-σσ-ομαι, *effrayer*, de δέ-δι-α, *craindre*. — Φριμ-άσσ-ομαι, *frémir de joie*, *hennir*, etc., se rattache peut-être à βρέμ-ω (compar. le latin *fremo*), et φρυ-άσσ-ομαι, qui a presque le même sens, à βρύ-ω, βρυάζω[2].

1. Ἐγρη-γορ-έω a, de plus qu'ἐγρή-σσω, une sorte de redoublement intérieur (voy. p. 373 et 374).

2. Plusieurs des verbes en σσω qui paraissent tirés d'autres

REMARQUES. Dans quelques-uns des verbes en σσω, dérivés de mots déclinables, les deux σ ont pris la place de la dentale qui terminait le thème nominal (αἱμά-σσ-ω, αἵματ-ος ; ἀγνώ-σσ-ω, ἀγνῶτ-ος). — Ἀηθέσ-σ-ω (synonyme d'ἀηθ-έ-ω), *n'être pas accoutumé*, a conservé le ς final de l'adjectif ἀήθης (gén. ἀήθε-ος, pour ἀήθεσ-ος, *inaccoutumé;* voy. §§ 79 et 129). — Dans d'autres verbes nominaux, aussi bien que dans ceux qui ont pour primitifs des verbes, les deux σ sont de véritables lettres formatives, insérées entre le thème du primitif et la désinence verbale (λιμώ-ττ-ω, λιμ-ός ; κινύ-σσ-ω, κίνυ-μαι). — Plusieurs de ces verbes ne sont usités qu'au présent et à l'imparfait. Ceux qui ont d'autres temps y remplacent, pour la plupart, les deux σ ou les deux τ par une gutturale (αἱμάξω, δειδίξομαι, etc.).

Les verbes où les deux σ sont précédés d'un ο le changent en ω (λιμώ-ττ-ω); ἐγρή-σσ-ω allonge de même l'ε final du thème d'ἐγρήγορέ-ω.

III. Les deux σ paraissent jouer aussi le rôle de lettres formatives dans six ou sept verbes primitifs, tels que πλά-σσ-ω, fut. πλά-σω, *façonner*, etc.

Βρά-σσ-ω, *agiter, soulever*, et βρά-ζω, *bouillir*, font tous deux au futur βρά-σω ; le premier paraît être la forme causale du second

σ-ω (ξω, ψω), voy. § 28, 1 (p. 125, note 1).

verbes sont probablement des formes intensives ou des formes causales Δει-δί-σσ-ομαι, *effrayer (vouloir faire peur)*, pourrait être un désidératif de la forme causale (voy. les Notions comparatives, § 224 *bis*). La langue a évidemment consacré à des usages très-divers les formatives (σ)σ(ω) et ζ(ω), dont elle ne connaissait plus bien l'origine ni la véritable nature.

§ 220.

τ-ω, τ-ομαι.

La dentale τ[1] sert à allonger au présent et à l'imparfait :

1° Un grand nombre de verbes qui ont pour dernière consonne radicale une des labiales β, π, φ; exemples : κρύπ-τ-ω, aor. 2 ἐ-κρύβ-ην, *cacher;* κόπ-τ-ω, aor. 2 ἐ-κόπ-ην, *couper;* ῥίπ-τ-ω, aor. 2 ἐῤ-ῥίφ-ην, *jeter* (dans πίπτω, pour πι-πέτ-ω, *tomber*, le τ appartient à la racine et n'est pas une lettre formative);

2° Le verbe τίκτ-ω[2], aor. 2 ἔ-τεκ-ον, *enfanter;*

3° Chez les Attiques, les deux verbes ἀνύ-τ-ω, pour ἀνύ-ω, *achever;* ἀρύ-τ-ω, pour ἀρύ-ω, *puiser.*

ττ-ω, voy. σσ-ω, § 219.

§ 221.

ύ-ω, ύ-ομαι (αύω, ούω).

La voyelle υ[3] ne joue le rôle de lettre formative que dans un très-petit nombre de verbes. Exemples : ἀν-ύ-ω, synonyme d'ἄνω, *achever;* ἀλ-ύ-ω, *errer*, com-

1. La dentale ne joue pas en sanscrit le rôle de formative verbale; en grec, elle aime à suivre la labiale π. Comparez πτόλις, πόλις; πτόλεμος, πόλεμος.

2. Il est probable que τίκτω est pour τι-τέκ-ω, comme πίπτω est pour πι-πέτ-ω. Dans ce cas, le τ appartiendrait à la racine et aurait été placé, par métathèse, après le κ, parce que τίτκω eût été trop dur.

3. Voy. dans les Notions comparatives, p. 366, ce qui concerne la 8e classe des verbes sanscrits.

parez ἄλ-η, *erreur*; ἐντ-ύ-ω, *préparer*, comparez ἔντ-εα, *armes*, *instruments*; ἀρτ-ύ-ω, *arranger*, de l'adjectif verbal inusité ἀρτ(ός), qui se tirerait régulièrement du radical ἀρ (ἀρ-αρ-ίσκω, *ajuster*), etc.

Remarques. 1° Nous ne parlerons pas ici des altérations que subissent les verbes ἀκού-ω (ἀκ-ήκο-α), *entendre*; λού-ω (λό-ε), *laver*; χραύ-ω (ἔ-χρα-ον), *effleurer*; ψαύω, *toucher*, de ψά-ω, *gratter*, etc. Dans ces verbes l'υ n'est pas un suffixe; il sert à transformer le son et ne peut pas être considéré comme une voyelle formative, non plus que l'υ du futur de χέ-ω (χεύ-σω), ou de καίω (καύσω)[1]. Voy. § 26.

2° Dans ὀρ-ού-ω, *s'élancer*, qui a la même racine qu'ὄρ-νυμι, *exciter*, le suffixe paraît être ου.

§ 222.

χ-ω, χ-ομαι.

L'aspirée χ joue le rôle de lettre formative dans τρύ-χ-ω, fut. τρύ-ξω, *user en frottant*; σμή-χ-ω, synonyme de σμά-ω, *frotter*; νή-χ-ω, synonyme de νέ-ω, *nager*; ψή-χ-ω, synonyme de ψά-ω, *racler*; ψώ-χ-ω, *broyer*, qui paraît avoir la même racine; στενά-χ-ω, synonyme de στενά-ζω, *gémir*.

§ 223.

ώ-ω.

L'ω remplace la formative ο dans le verbe homérique ὑπν-ώ-ω, pour ὑπν-ό-ω, *dormir*.

1. Ce sont des altérations analogues au guna et au vriddhi sanscrits.

Dans les cinq ou six autres verbes épiques qui se terminent en ώω, l'ω n'est pas une lettre formative, mais une altération de la voyelle du radical. Exemples : πλώ-ω, pour πλέ-ω, *naviguer ;* ζώ-ω, pour ζά-ω, *vivre*, etc.

§ 224.

On pourrait ajouter à cette liste quelques consonnes qui ne jouent que très-rarement le rôle de lettres formatives, par exemple, le γ de τμή-γ-ω, *couper*, dérivé de τμα, radical du parfait de τέμ-νω (τέ-τμη-κα); le δ du verbe ἀ-μέρ-δ-ω, *priver* (*quelqu'un*) *de sa part* (comparez μέρ-ος, *part*); de δεί-δ-ω, *craindre* (comparez δέ-ος, *crainte*, δέ-δι-α, *craindre*); et peut-être aussi de σπεύ-δ-ω, *accélérer, poursuivre* (comparez σπέσθαι, *suivre*); les lettres νδ qui servent à former les verbes ἀλί-νδ-ω, κυλί-νδ-ω, synonymes d'ἀλί-ω (?), κυλί-ω, etc.

§ 224 *bis*.

NOTIONS COMPARATIVES.

Sur les verbes qui insèrent des lettres formatives ou des suffixes entre la racine, ou le thème du mot d'où ils viennent, et la désinence.

I. REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

Bien que nous nous servions du même mot pour désigner les formatives nominales et verbales, il y a entre elles, non quant au procédé de la dérivation (elles sont identiques à cet égard), mais quant à leur rôle et à leur valeur, une assez notable différence. Les premières, les formatives nominales, n'ont

pas pour objet de coopérer à la flexion, et ne caractérisent les cas que lorsqu'il se fait quelqu'une de ces confusions comme nous en avons remarqué dans l'allemand moderne[1]. Les secondes, au contraire, les formatives verbales, sont, dans un très-grand nombre de verbes, des auxiliaires de la conjugaison, et servent souvent à marquer le temps et parfois le mode.

Nous avons parlé plus haut (§ 28 *bis*) des temps généraux et des temps spéciaux de la conjugaison sanscrite, et nous avons montré que cette division, quoique moins régulière et moins constante en latin, et surtout en grec, s'étendait cependant aussi, plus ou moins, à ces deux langues. De ce fait, que les suffixes ne s'ajoutent à la racine ou au thème d'où le verbe est tiré que dans certaines parties et à certaines formes de sa conjugaison, il résulte qu'il devient un signe de flexion, un moyen de reconnaître ces formes et de les distinguer des autres.

Les verbes ayant à exprimer un plus grand nombre de rapports que les noms, à savoir : le rapport de

1. Il faut convenir que cette confusion a lieu presque inévitablement dans la plupart des langues, dans toutes peut-être, pour les suffixes terminés par des voyelles. Dans les noms en *a* de la première déclinaison grecque et latine, par exemple, la désinence étant tombée à certains cas pour ne laisser que le suffixe, et à d'autres s'étant unie indissolublement à lui, il est devenu presque impossible de distinguer, dans la plupart des flexions du nom, la terminaison et la formative; les finales α, ας, ᾳ, *a*, *æ*, *æ*, etc. sont devenues, pour la grammaire usuelle, de véritables cas; mais cela n'infirme point ce que nous disons : l'objet essentiel et primitif du suffixe déclinable est de donner à une racine ou à un thème une valeur de nom ou d'adjectif, et non de signifier les rapports que marque la flexion.

voix, de mode, de temps, de personne et de nombre, on a adopté, pour simplifier la conjugaison, des moyens génériques, dont la combinaison rend, avec autant d'aisance que de clarté, ces relations complexes, dont la désinence, le plus souvent par elle seule, quelquefois secondée par un redoublement, ou un augment, ou une altération du radical, doit être l'exposant.

Quand nous disons λυ-θησόμεθα, *nous serons déliés*, la première syllabe de la désinence θη donne au verbe le sens passif; le σ qui suit marque qu'il est au futur, le μ que c'est une première personne, et la lettre finale α que c'est la première personne du pluriel. La combinaison de toutes ces caractéristiques est nécessaire pour donner à cette forme sa valeur propre et individuelle ; θη s'applique aussi bien à l'aoriste qu'au futur, σο à diverses personnes du futur des trois voix, μεθ au duel comme au pluriel. Cet exemple montre clairement ce que j'entends ici par moyens ou signes génériques.

Les caractères des classes sont, d'après ce que nous venons de dire, des caractères génériques : ils divisent la conjugaison en deux séries, et leur présence ou leur absence marque à quelle série le verbe appartient.

Dans le présent δείκ-νυ-μι, νυ m'apprend que la forme que j'ai sous les yeux est à l'un des modes du présent ou à l'imparfait.

Dans la conjugaison du verbe latin *mon-e-re*, « avertir », la présence de l'*e*, caractéristique de la classe, nous indique que la forme verbale *mon e-o*, par exemple, ou *mon-e-bam*, *mon-e-bo*, etc., est de la première série, c'est-à-dire de l'un des temps qui pré-

sentent l'action comme non accomplie, non achevée; son absence, dans *mon-ui*, par exemple, ou *mon-ueram*, *mon-uero*, qu'elle est de la seconde, c'est-à-dire de la série des temps qui marquent que l'action est accomplie, achevée[1].

1. On voit, par cet exemple, emprunté à la langue latine, que la division en séries n'est point arbitraire, et qu'elle est fondée sur la différence bien réelle des parties de la durée. La première série latine renferme six temps : le présent de l'indicatif et celui du subjonctif, les imparfaits de ces deux modes, le futur et l'impératif. La seconde, qui a aussi sa lettre figurative ou caractéristique, mais une figurative commune aux quatre conjugaisons, contient le parfait de l'indicatif et du subjonctif, le plus-que-parfait des deux modes, et le futur passé. Les noms et adjectifs verbaux que l'on considère comme des annexes de la conjugaison se règlent en partie sur cette division : l'infinitif présent a la formative de la première série, ainsi que le participe présent et les gérondifs; l'infinitif parfait prend celle de la seconde (le participe présent a de même en sanscrit les caractères des temps spéciaux). Quant au supin et aux formes qui en dérivent, ils composent comme une série à part, car ils ajoutent, soit au thème de la première série, soit à la racine, une nouvelle formative : *lec-t-um*, *ama-t-um*. La conjugaison latine a ainsi trois radicaux : ceux de la 1re et de la 2e séries, et celui du supin ou, si l'on veut, du participe passé et de ses dérivés : *ama-bam*, *amav-i*, *amat-us*. La figurative de la 2e série est le plus souvent *u*, qui, entre deux voyelles, se change en *v* : *mon-u-i*, *audi-v-i*. — Le grec, sans parler des temps qu'on appelle *seconds* (futur, aoriste, parfait seconds), a une triple série très-régulière aussi : la 1re se compose du présent, à tous ses modes, et de l'imparfait, et prend des caractéristiques qui répondent souvent, comme nous le verrons, aux formatives des temps spéciaux en sanscrit; la 2e, qui renferme le futur et l'aoriste, se forme un nouveau thème par l'insertion d'un σ; la 3e, où est le parfait et le plus-que-parfait, prend pour figurative à l'actif un κ ou une aspiration de la dernière consonne du radical ou de la racine. Nous verrons plus loin qu'il arrive souvent, surtout en grec et

Seulement, il faut remarquer que ces figuratives des premières séries de temps varient avec les classes (φιλ-έ-ω, τιμ-ά-ω, δηλ-ό-ω, *am-a-s*, *mon-e-s*, *aud-i-s*), et qu'elles se distinguent des lettres caractéristiques des autres séries, en ce qu'elles ne sont pas constantes et ne s'étendent pas à toutes les conjugaisons, comme font, par exemple, le σ et le κ, qui marquent partout, en grec, la série du futur et celle du parfait; et l'*u* ou *v* latin, qui, presque partout, distingue la série des temps accomplis.

II. DIVISION DES VERBES EN DIVERSES CLASSES, D'APRÈS LE MODE DE FORMATION OU DE DÉRIVATION DES TEMPS SPÉCIAUX.

Nous avons dit que les racines sanscrites se divisaient, quant aux temps spéciaux, en dix classes. A la fin du premier chapitre, où il est traité des mots primitifs, c'est-à-dire des racines qui, pour devenir parties du discours, ne prennent pas de suffixes, nous avons parlé de deux de ces classes: de la seconde et de la troisième, qui, toutes deux, renferment des verbes de formation primaire (voy. p. 130 et suiv.). Il nous reste à parler des huit autres, et

en latin, que le thème de la 1re série passe tout entier dans les autres, qui conservent sa formative et y ajoutent la leur : *ama-bam*, *ama-v-i*, αἰνέ-ω, αἰνέ-σ-ω, et en allongeant la voyelle finale de ce premier thème, αἰνή-σ-ω. Voy., pour tout ce qui concerne la conjugaison latine, l'excellente grammaire latine de M. Burnouf, dont les judicieuses et solides théories peuvent si aisément, je le sais par expérience, être mises à la portée des plus jeunes esprits. La simplicité est sans doute une belle chose, mais il ne faut pas l'acheter aux dépens du vrai. Ici, d'ailleurs, la simplicité et la vérité peuvent se concilier parfaitement.

à rapprocher de chacune d'elles les dérivations, identiques ou analogues, que nous offrent le grec, le latin et l'allemand.

1° *Verbes qui prennent en sanscrit la formative* a (*1*re *et 6*e *classes*).

a) La 1re classe, qui renferme à peu près la moitié des verbes de la langue, insère un *a* devant la flexion des temps spéciaux, et augmente par le guna la voyelle radicale, quand cette voyelle est susceptible de cet accroissement. Exemples : *cit*, « observer, connaître »; *cét-a-ti*, « il connaît »; *pac*, « cuire »; *pac-a-ti*, « il cuit » (ou au moyen *pac-a-té*)[1]. La 6e classe, qui ne renferme qu'environ cent trente verbes, prend de même un *a*, mais ne modifie pas la voyelle de la racine. Exemples : *tud*, « frapper, » *tud-a-ti*, *tud-a-té*. Elle ne contient que cent trente verbes, parce qu'on fait rentrer dans la première presque tous ceux qui ont pour voyelle radicale *a*, et qui ne peuvent pas, par conséquent, prendre le guna.

L'*a* inséré entre la racine et la désinence, dans ces deux classes, se supprime devant les terminaisons qui commencent par une voyelle, et se change en *â* devant toutes celles qui ont pour premières lettres *m* ou *v*[2]. Ainsi l'on dit, aux premières personnes des

1. L'*é* est, comme nous l'avons dit (p. 23, note), le guna d'*i*; l'*a* n'est pas susceptible de guna, mais seulement de vrïddhi.

2. Au moyen, il se contracte irrégulièrement en *é* avec l'*a* initial de la désinence de la 2e et de la 3e pers. du duel, et il subit, plus régulièrement, la même contraction avec l'*i* de la 1re pers. du sing. du prétérit augmenté uniforme.

trois nombres du présent de la voix active, sing. *tud-á-mi*, plur. *tud á-mas*, duel *tud á vas* (et non *tud-a-mi*, *tud-a-mas*, *tud-a-vas*), parce que la désinence commence par *m* et par *v*; et à la première personne du prés. moy., *tud-é* (pour *tud-a-é*, qui régulièrement devrait se contracter en *tud-ái*). Ces règles s'étendent à toutes les formatives de classes qui se terminent en *a*, c'est-à-dire à la 4ᵉ et à la 10ᵉ, dont nous parlerons tout à l'heure, en même temps qu'à la 1ʳᵉ et à la 6ᵉ.

b) M. Bopp[1] considère avec raison la voyelle initiale de ce qu'on appelle la terminaison dans les verbes grecs en ω non contractes, comme le substitut de cet *a* sanscrit de la 1ʳᵉ et de la 6ᵉ classes. La comparaison avec les verbes en μι nous montre que la désinence verbale commence proprement par des consonnes (τί-θε-μεν, ἵ-στα-μεν, δί-δο-μεν) : il est donc très-naturel de considérer ces voyelles qui s'insèrent à la suite de la racine comme ayant été, dans le principe, des suffixes marquant la classe. Nous avons vu (§ 39, p. 157) que l'ε grec, et après lui l'ο, étaient les représentants les plus ordinaires de l'*a* sanscrit; aussi sont-ce là les deux voyelles qui le remplacent dans la classe des verbes grecs en ω, classe qui, comme la première en sanscrit, est de beaucoup la plus nombreuse. Nous pouvons encore remarquer une autre ressemblance : celle des altérations de la voyelle formative, qui sont déterminées, en grec comme en sanscrit, par la nature de la consonne qui suit : l'ε se change en ο devant les nasales. Exemples : ἔ-λεγ-ο-ν, ἔ-λεγ-ε-ς, ἔ-λεγ-ε, ἐ-λέγ-ο-μεν, ἐ-λέγ-ε-τε, ἔ-λεγ-ο-ν, ἐ-λέγ-ε-

1. Voy. la *Gr. comp.* de M. Bopp, § 109 *a*), 1.

-τον, ἐ-λεγ-έ-την[1] : partout la brève ε, excepté devant les nasales ν et μ.

c) En latin, c'est la troisième conjugaison qui répond aux classes dont nous parlons; l'*a* sanscrit, et c'est une permutation ordinaire dans le passage des formes grammaticales du sanscrit au latin, s'y affaiblit généralement en *i* : *leg-i-s*, *leg-i-t*, *leg-i-mus*, *leg-i-tis*. A la troisième personne du pluriel, la voyelle insérée se change en *u* devant la nasale, *leg-u-nt* : ce qui nous offre une analogie assez remarquable avec le grec (ἔ-λεγ-ο-ν).

d) Dans les langues germaniques, c'est dans les verbes forts que nous retrouvons le caractère des deux classes qui nous occupent en ce moment et que nous venons de reconnaître en grec et en latin. En gothique, nous rencontrons, à certaines personnes, l'*a* sanscrit pur; à d'autres, nous le voyons, comme en latin, s'affaiblir en *i*. Ainsi le verbe fort gothique *nim-an*, « prendre », que nous avons déjà cité ailleurs[2], fait au présent de l'indicatif, au singulier, *nim-a*, *nim-i-s*, *nim-i-th;* au pluriel, *nim-a-m*, *nim-i-th*, *nim-a-nd;* au duel, *nim-ó-s*, « nous prenons », *nim-a-ts*, « vous prenez ».

Il résulte de ce que nous venons de dire du latin

1. J'ai choisi à dessein pour exemple l'imparfait, parce que la terminaison s'y sépare plus nettement partout de la voyelle insérée; à la 3e personne (ἔ-λεγ-ε) la terminaison manque, comme dans les verbes forts allemands.

2. C'est au chapitre des mots primitifs que nous avons cité ce même verbe *nim-an*, au prétérit *nam*, *nam-t*, *nam*, et à ce temps il a en effet, dans l'état où la langue nous l'offre, toute l'apparence d'un verbe primitif. La seule addition à la racine, au nombre singulier, est le *t* de la 2e personne.

et du gothique, que le caractère de la 1re et de la 6e classes, cet *a* antique de la dérivation sanscrite, a laissé des traces, jusqu'à nos jours, dans la conjugaison; car les *e* mi-muets ou muets qui forment ou commencent la désinence, soit dans l'allemand d'aujourd'hui, soit dans notre propre langue, ne sont autre chose que les restes, de plus en plus effacés, de cette voyelle insérée entre la racine et la terminaison verbale : *ich nehm-e*, «je prends», *wir nehm-e-n*, «nous prenons»; *j'aim-e*, *tu aim-e-s*, *il aim-e*.

e) Nous avons dit que les verbes de la 1re classe sanscrite prenaient en outre régulièrement le guna. Parmi les verbes grecs qui, par leur formation, correspondent à cette classe, il y en a qui subissent une altération analogue :

R. φυγ (aor. 2, ἔ-φυγ-ον), présent φεύγ-ω, imparf. ἔ-φευγ-ον;
R. λιπ (aor. 2 ἔ-λιπ-ον), prés. λείπ-ω, imparf. ἔ-λειπ-ον.

M. Bopp[1] reconnaît aussi le guna dans une partie des verbes gothiques, et, même à présent dans l'allemand moderne, il y en a un certain nombre qui, par l'*Ablaut*, ne modifiant pas seulement la qualité, mais encore la quantité du son, reproduisent ou imitent cette même modification.

2° *Verbes qui prennent en sanscrit la formative* ya (*4e classe*).

a) Cette formative, qui est en même temps, dans les temps spéciaux, la figurative du passif, se trouve

1. Voy. *Gramm. comp.*, §§ 27, et 109 *a*), 1.

dans cent trente verbes environ, qui, pour la plupart, sont neutres. Exemples : *nah*, « attacher, revêtir », *nah-ya-ti* (cf. lat. *nec-t-ere*) ; *naç*, « périr », *naç-ya-ti* (cf. lat. *nec-a-re*).

b) Dans Ulfilas, nous retrouvons des verbes de formation analogue. Ce sont ceux qui, suivant le 6e type de la conjugaison forte, appartiennent, par leur présent et les parties de la conjugaison qui sont de la même série que le présent, à la conjugaison faible et insèrent *ja*[1]. Exemples : *skath-j-an* (aujourd'hui *schaden*), « nuire », prés. *skath-ja*, partic. actif *skath-jands*, prétérit *skoth*, partic. passif *skath-ans* ; *hlah-j-an*, « rire » (aujourd'hui *lachen*, cf. γελά-ω), prés. *hlah-ja*, prétér. *hloh*.

Parmi les verbes de la conjugaison faible gothique, qui forme son passé en ajoutant au thème verbal le prétérit du verbe fort *did-an*, « faire, agir », dont la terminaison *te* de l'imparfait allemand actuel est un reste, le plus grand nombre se terminent à l'infinitif, au présent, au participe actif, de la même manière que ceux dont nous venons de parler, mais l'*i* intercalé subit, dans sa rencontre avec les désinences, des altérations diverses, et ne se conserve pas aussi intact que dans les verbes de conjugaison mêlée comme *skath-jan*.

Nous avons d'abord parlé du gothique, parce que nulle part la figurative ne se rapproche davantage, pour cette classe de verbes, de la forme sanscrite.

c) En latin, ce sont les verbes en *io* de la troisième

1. Voy. la Gramm. gothique de MM. de Gabelentz et Loebe, § 123, et la *Gramm. compar.* de M. Bopp, § 109, *a*), 2.

conjugaison, comme *cap-i-o*, *cup-i-o*[1], qui nous représentent la 4e classe.

d) En grec, c'est d'abord dans les verbes en ζω et en σσω qu'il faut chercher ceux qui y correspondent. Nous avons déjà dit ailleurs qu'il était probable que le ζ, qui est un des substituts de la semi-consonne sanscrite *y*[2], n'avait pris la place, soit d'une dentale, soit d'une gutturale, que dans le cas où ces lettres se trouvaient originairement suivies d'un *i*, qui, d'après les lois de l'euphonie sanscrite, se serait changé en semi-consonne (*y*, *j*) devant une voyelle. Ainsi φράζω serait originairement pour φραδ-ί-ω, φραδ-*j*-ω. D'autres fois, la dentale ou la gutturale finale du thème, au lieu de disparaître entièrement, s'est changée en σ, et, par une assimilation rétrograde, le *j* consonne, équivalant à la figurative *y*, est devenu également un σ. Ainsi λίσ-σο-μαι serait pour λισ-*j*-ο-μαι, λιτ-*j*-ομαι; φρίσσω, pour φρισ-*j*-ω, φρικ-*j*-ω[3]. Enfin nous avons vu l'ι quitter la place qu'il doit occuper comme suffixe, pour se transporter dans le thème, par exemple, dans ἀμείνων pour ἀμενίων, μείζων pour μεγίων, etc.[4]

1. Il y a un rapport frappant entre le sanscrit *kup-yâ-mi*, « je suis irrité », et le latin *cupere*, *cup-i-o*, « désirer ». Malgré la différence de signification, c'est évidemment la même racine. Rien de plus ordinaire que ces sortes de changements de sens, dans les mots qui expriment des passions, des mouvements de l'âme.

2. Voy (p. 158) le tableau de concordance, et comparez ζευκ-τός au sanscrit *yuk-tas*, qui a le même sens, ζεά à *yâvas* (nous avons déjà fait ce dernier rapprochement, p. 195, note 1).

3. La comparaison des formes γλύσσων pour γλυκ-ί-ων, ἧσσων pour ἡκ-ί-ων, etc., rend ces permutations et ces assimilations très-vraisemblables.

4. Voy. p. 162, note 3.

La même chose a dû arriver dans les verbes, et il est très-probable que χαίρ-ω entre autres, est pour une forme primitive χαρ-ί-ω, χαρ-j-ω, qui se rapproche beaucoup de la racine sanscrite *hrish* (*harsh*), qui signifie également « se réjouir[1] ».

3° *Verbes qui insèrent une nasale dans leur racine (7e classe).*

a) Cette nasale, conformément aux principes de l'euphonie, se règle, en sanscrit comme en grec, sur la nature de la consonne qui la suit. Des racines λαϐ, τυχ, ἁδ, on forme, comme nous l'avons vu (§ 214, I, Rem.), λαμϐ, τυγχ, ἁνδ; et de même, en sanscrit, de *yuj*, « joindre », on tire le thème verbal *yuñj*, avec la nasale des palatales, qui, devant la gutturale, produite par la rencontre de la muette *j* avec la désinence *té*, se change en nasale gutturale, *yungk-té*[2]; devant le *d* de la racine *bhid*, « fendre », c'est la nasale dentale qui entre dans le thème : *bhind-é*. Cette classe, qui, du reste, n'est pas bien riche en sanscrit (elle ne renferme guère que vingt-quatre verbes), attache les désinences immédiatement au thème ; seulement, devant les désinences faibles, la nasale s'adjoint un *a*, et devient *na* : *yu-na-j-mi*, « je joins », *bhi-na-d-mi*, « je fends ».

b) En grec, les verbes comme λαμϐ-άν-ω, μανθ-άν-ω,

1. Voy., sur toute cette classe de verbes, la solide et lumineuse discussion de M. Bopp, dans son *Système d'accentuation*, § 54, et note 22.

2. Dans cette transcription, *ng* représente une seule lettre, la nasale des gutturales.

ne se contentent pas de l'insertion de la nasale dans la racine ; ils la répètent en dehors, entre le thème et les désinences : c'est comme un équivalent du développement *na*, que nous venons de remarquer en sanscrit ; ou plutôt il semble qu'ils aient ajouté au caractère de la 7[e] classe celui de la 9[e], dont nous parlerons bientôt. Une autre différence du sanscrit et du grec, c'est qu'en grec, outre la nasale intercalée, ces sortes de verbes ont les voyelles ο, ε, insérées devant la désinence, comme ceux de la 1[re] et de la 6[e].

c) En latin, la nasale s'introduit de la même manière dans la racine : *fi-n-d-o* (parf. *fid-i*, *fis-sum*, par assimilation), *frango* (*freg-i*, *frac-tum*). Dans un certain nombre de verbes, elle se conserve même aux formes de la deuxième série : *fingo*, *finxi* (*finc-si*), *fictum*. Nous avons vu de même en grec, chez les Ioniens, les formes λάμψομαι, λαμφθῆναι (de λαμβάνω).

d) Dans l'allemand moderne, nous trouvons encore aujourd'hui des formes qui paraissent suivre les règles de formation de cette 7[e] classe. Ainsi *bri-n-gen*, « apporter », présent *ich bri-n-ge*, participe passif *ge-brach-t*, prétérit *ich brach-te* ; *de-n-ken*, « penser », *ge-dach-t*, *ich dach-te*. Dans l'ancien haut-allemand, *bring-an* tantôt garde et tantôt perd la nasale, au prétérit et au participe passif[1]. Dans Ulfilas, l'infinitif est *bri-g g-an* (le *g* sert en gothique, comme en grec, de nasale gutturale), et le prétérit *brah-ta*. *De-n-ken* (gothique *tha-g-k-jan*, ancien haut-alle-

1. Otfrid dit au prétérit *er bra-n-g*, *sie bru-n-gun*, et ailleurs *er brah-ta*. Au participe passif, on trouve *pru-n-gan* et *brah-t*.

mand *da-n-k-jan*) perd son *n* dans ces deux anciens idiomes, comme dans l'allemand d'aujourd'hui, au prétérit *thah-ta*, *dah-ta*. Le participe passif gothique est *thah-t(s)*[1].

4° *Verbes qui insèrent* u *ou* nu *entre le thème et la désinence* (5ᵉ *et* 8ᵉ *classes*).

Ces deux classes, dont la première insère *nu*, la seconde *u*, ne comptent guère à elles deux, en sanscrit, que quarante verbes. L'*u* se change en *ó*, par le guna, devant les désinences légères. Exemples : Rac. *ci*, « amasser », *ci-nó-mi*, « j'amasse », *ci-nu-mas*, « nous amassons ». Nous n'avons pas besoin de dire que c'est parmi les verbes en υμι, νυμι (voy. §§ 197 et 199), qu'il faut chercher les verbes qui répondent à cette classe sanscrite. Voy. aussi, aux §§ 213 et 221, un petit nombre de verbes grecs qui ajoutent à ces suffixes des désinences commençant par une voyelle, c'est-à-dire, par la formative de la 1ʳᵉ classe.

Il est remarquable qu'à la première personne du singulier, c'est-à-dire à la forme où la racine sanscrite prend le guna (ainsi de *tan*, « étendre », on forme la 1ʳᵉ pers. s. *tan-ó-mi*), les verbes grecs en υμι, la forme identique τάν-υ-μι, par exemple, allon-

1. Je ne parle pas des deux verbes irréguliers *stehen* et *gehen*, dont la forme ancienne est en goth. *standan* et *gaggan*, en anc. haut-allem. *gangan* et *gân*, *stân*. C'est la forme *iddja* qui sert de prétérit à *gaggan* dans Ulfilas (cependant *gaggida* se trouve dans S. Luc). Quant à *standan*, il fait au prétérit *stoth*. Les anomalies de ces deux verbes nous entraîneraient trop loin. Voy. ce que dit M. Bopp, dans sa *Gr. comp.*, p. 122, du changement de la racine sanscrite *stâ* en cette forme germanique *stand*.

gent leur υ, tandis qu'ils ont la brève, comme les verbes sanscrits, à la première personne du pluriel : *tan-u-mas*, τάν-υ-μες, τάν-υ-μεν[1].

5° *Verbes qui insèrent* nâ *devant la désinence* (9ᵉ *classe*).

Devant les désinences pesantes, l'*â* long s'affaiblit en *î* long. Exemples : Rac. *sku*, « couvrir », *sku-nâ-mi*, « je couvre », *sku-nî-mas*, « nous couvrons ». Il suffit de jeter les yeux sur une grammaire sanscrite, pour être frappé tout d'abord de la ressemblance de cette classe de la conjugaison sanscrite, qui contient environ cinquante-deux racines, avec les verbes grecs en νη-μι et en νω (voy. §§ 198 et 214). Ces derniers, les verbes en νω, et c'est une addition que nous avons déjà remarquée souvent, prennent en outre les voyelles qui remplacent la formative *a* sanscrite de la 1ʳᵉ classe.

Il serait possible que, parmi les verbes grecs en άν-ω (§ 214), il y en eût aussi qui se rapportassent à cette division : c'est la même formative dans un ordre inverse ; il peut se faire d'ailleurs que le suffixe complet ait été primitivement, même en sanscrit, *ana*. Comparez les verbes grecs en ανά-ω, § 211.

M. Bopp rapproche, avec raison, des verbes de la 9ᵉ classe les verbes latins qui prennent, aux temps

1. Voy. la *Gr. compar.* de M. Bopp, § 109, *a*), 4. Le savant grammairien rapproche des verbes de cette classe quelques verbes gothiques dont le thème se termine par un *v*, qui pourrait bien être un vestige de la formative *u*. De ce nombre seraient, par exemple, *sigg-v-an*, « chanter », prétér. *sagg-v*; *saiwan*, « voir », prétér. *saw*.

de la première série, la formative *ni* (et devant *r*, *ne*)[1]: *cer-ne-re* (*cre-vi*), *ster-ne-re* (*stra-vi*), *sper-ne-re* (*spre-vi*), *li-ne-re* (*li-vi* et *le-vi*), *si-ne-re* (*si-vi*), *cer-ni-mus*, *ster-ni-mus*[2], etc.

Nous avons déjà parlé plus haut (à la fin du § 28 *bis*, p. 139) des verbes gothiques qui se forment par l'insertion d'un *n*. Ce sont des thèmes de dérivation secondaire ; ils se tirent d'autres verbes, de conjugaison, soit forte, soit faible. Comme le *n* y est suivi des voyelles que nous avons considérées comme les substituts de la formative *u* de la 1re classe sanscrite, ils ressemblent, quant aux lettres intercalées, aux verbes grecs τέμ-ν-ω, δάκ-ν-ω, aux latins *ster-n-o*, *sper-n-o* ; mais, en réalité, ils viennent de participes passifs et sont des verbes nominaux. Exemples : Infinitif (*and-*)*bund-na-n*, « être délié », λύεσθαι, de *bind-an*, « lier ».

6° *Verbes qui insèrent* aya[3] *devant la désinence* (10e *classe*).

Les verbes de cette classe ont cela de particulier, comme nous l'avons déjà dit, qu'ils gardent *ay*, c'est-à-dire leur formative, moins l'*a* qui leur est commun avec ceux de la première, dans les temps

1. Bopp, *Gramm. compar.*, § 496.

2. *Ster-ni-mus*, comme le fait remarquer M. Bopp, est en quelque sorte identique avec le sanscrit *strî-nî-mas*, bien qu'il ne faille pas regarder ici l'*i* latin comme remplaçant l'*î* long sanscrit. La racine *strî*, *strî*, est à la fois de la 5e et de la 9e classes.

3. La vraie formative est *i*, plus l'*a* de la 1re classe et devant cet *a*, et devant les voyelles de liaison, l'*i* par le guna se transforme en *ay*.

généraux. En grec, c'est parmi les verbes en άω, έω, όω, et parmi ceux en ζω (ἅζω, ἵζω), et en σσω[1], qui se tirent de racines et non de thèmes nominaux, que se trouvent les verbes qui rentrent dans cette catégorie ; en latin, parmi ceux en *e-o* (*mon-e-o*, *mon-ē-re*), *a-o* (contracté en *o*, *am-o*, *am-ā-re*), *et i-o* (*aud-i-o*, *aud-ī-re*). Ce sont les verbes en *io*, *ī-re*, qui semblent avoir conservé le plus fidèlement, en latin, ce type de conjugaison : ils gardent, après leur formative *i* (qui représente la semi-voyelle sanscrite *y*), les voyelles de la 1re classe, autres qu'*i*: le concours de deux *i* produit une contraction. En grec, tous les verbes contractes conservent aussi les deux voyelles ou des traces manifestes de leur fusion. Remarquez que, dans les deux langues classiques, ces voyelles formatives ne sont pas restreintes non plus aux temps spéciaux, mais s'étendent à toute la conjugaison (τιμ-ή-σω, *am-a-vi*) : les verbes latins en *eo*, et quelques verbes grecs que nous avons déjà cités, font seuls exception : *mon-e-o*, *mon-ui*[2]; δοκ-έ-ω, δόξω (δόκ-σω), etc.

En gothique, la plupart des verbes de la conjugaison faible ont la figurative *j*. Exemples : *lag-ja-n*, « placer », présent de l'indicatif *lag-ja*, *lag-ji-s*, *lag-ji-th*, etc. A certaines formes de la conjugaison, et le nombre de ces formes varie, selon la nature des verbes, le *j* se remplace par un *i*, qui, avec un *i* suivant, se contracte en *ei* : aux trois personnes

1. Voy. ce que nous avons dit plus haut, p. 363, 364, de l'origine du ζ et du double σ dans la dérivation grecque.

2. Les verbes comme *fle-o*, *fle-vi*, etc., ne font pas exception à cette règle : l'*e* n'y est point un suffixe, mais appartient à la racine.

lag-ja, *lag-ji-s*, *lag-ji-th*, que nous venons de citer, répondent, par exemple, dans le verbe *sok-ja-n*, « chercher », les formes *sok-ja*, *sok-ei-s*, *sok-ei-th*[1].

III. FORMES VERBALES DIVERSES, DÉRIVÉES SOIT DE RACINES, SOIT DE THÈMES VERBAUX, SOIT DE THÈMES NOMINAUX.

SANSCRIT.

1° *Formes verbales dérivées de racines ou de thèmes verbaux.*

a). FORME INTENSIVE.

La forme intensive est caractérisée par un redoublement, et en outre, au moins le plus ordinairement, dans le sanscrit classique, ces sortes de dérivés se conjuguent avec le suffixe *ya*, qui est la figurative du passif : ce sont des espèces de déponents. Les verbes ainsi formés expriment ou la répétition fréquente de l'action signifiée par la racine, ou force et vivacité dans l'accomplissement de cette action. Exemple : *pac*, « cuire », *pá-pac-ya-té*, « il cuit souvent ». Quelques formes intensives ajoutent au sens radical une idée de blâme, de mépris.

b). FORME CAUSATIVE OU CAUSALE.

La forme causative ou causale a la même caracté-

1. M. Bopp (voy. § 109 *a*), 6, de la *Gr. compar.*), considère aussi, avec assez de vraisemblance, les deux autres types de la conjugaison faible gothique : *hab-ai*, *hab-ai-s*, *hab-aith* (« j'ai », *habeo*, *ich habe*), et *spill-ô*, *spill-ô-s*, *spill-ô-th*, « j'annonce, je publie », comme des représentants, différemment modifiés, du même type verbal.

ristique que la 10[e] classe, c'est-à-dire le suffixe *aya*[1], aux temps généraux *ay*. On peut de tout thème verbal dériver un verbe causatif. Cette forme, qu'on peut aussi nommer factitive, exprime que le sujet ne fait pas immédiatement l'action marquée par le verbe, mais qu'il la fait faire, ordonne qu'on la fasse, ou l'occasionne. Exemple : *pac*, « cuire », *pâc-aya-ti*, « il fait cuire ».

Un certain nombre de racines, en particulier celles qui se terminent en *â*, insèrent la labiale forte *p* devant le suffixe de la forme causative. Exemple ; *dâ*, « donner », *dâ-p-aya-ti*, « il fait donner ».

c). FORME DÉSIDÉRATIVE.

Les désidératifs se tirent de thèmes verbaux, au moyen : 1° d'un redoublement, comme les verbes intensifs dont nous venons de parler un peu plus haut; 2° de l'addition du suffixe *s*, qui s'attache au thème, soit immédiatement, soit à l'aide des voyelles de liaison *i*, *î* (dans ce dernier cas la sifflante dentale *s*, en vertu des règles de l'euphonie, se change en *sh*). Exemple ; *pac*, « cuire », *pi-pak-sh-ati* (le *s* se change aussi en *sh* après le *k*). Tous les thèmes verbaux, à l'exception de ceux des désidératifs proprement dits[2], peuvent former des désidératifs. Le dé-

1. Voy. p. 368, note 3.

2. Ainsi des thèmes qui ne sont pas eux-mêmes des désidératifs, mais des dérivés de désidératifs, peuvent, à leur tour, former de nouveaux désidératifs. M. Benfey, dans sa Grammaire sanscrite (§ 183), cite un exemple curieux d'une formation de ce genre, qui montre que l'échelle de la dérivation peut avoir bien des degrés. De la racine *bhû*, « être » (φύ-ω, *fu-i*), se tire le

sidératif exprime, comme le dit son nom, qu'un sujet veut faire l'action exprimée par le radical, ou, pour certaines actions, qu'il est à craindre qu'il ne la fasse.

2° *Formes verbales dénominatives, c'est-à-dire verbes dérivés de thèmes nominaux.*

a. Le thème nominal peut passer, sans suffixe ni lettres formatives, à l'état de thème verbal, et s'adjoindre, au lieu des désinences de la déclinaison, celles de la conjugaison. Ainsi du nom propre *krishṇa* on tirera le verbe *krishṇámi*, « je fais comme Krichna », *krishṇati*, « il fait comme Krichna ».

b. Le radical déclinable peut se changer en radical de verbe, par l'addition d'*aya* (*i* + l'*a* de la 1re classe, voy. p. 368 note 3), ou de *ya*, *sya*, *asya*, *kámya*. Exemples : *krishṇa*, « noir », *krishṇáyate*, « il rend noir, il noircit »; *çatru*, « ennemi », *çatrú-ya-ti*, « il est ennemi[1] ».

Les dénominatifs formés par les suffixes *sya*, *asya* et *kámya*, expriment le désir, et sont des verbes nominaux désidératifs; c'est aussi un des sens du suffixe *ya*. La formative *kámya* est déjà elle-même un dénominatif formé de *káma*, « désir » : on peut donc

thème de l'intensif *bó-bhú-y(a)*; de cet intensif peut se former le désidératif *bó-bhú-y-i-sh*; de ce désidératif intensif on dériverait le causatif *bó-bhú-y-i-sh-ay*; et de ce causatif un désidératif nouveau, *bó-bhú-y-i-sh-ay-i-sh*. Il y aurait, comme l'on voit, cinq degrés de dérivation successive, cinq significations entées, en quelque sorte, les unes sur les autres.

1. Les thèmes nominaux monosyllabiques terminés en *a* ou en *á* insèrent la labiale forte *p* devant le suffixe *ay(a)*, comme les formes causatives dont nous avons parlé plus haut, p. 371.

considérer les thèmes de verbes nominaux où elle figure comme tirés de noms composés. Exemple : *raṇa-kâm-ya-ti*, « il désire de combattre », de *raṇa kâma*, « désir de combat ».

GREC, LATIN ET ALLEMAND.

Verbes intensifs, causatifs, désidératifs et nominaux[1].

Nous pourrions ici accumuler les comparaisons et noter beaucoup de ressemblances intéressantes; mais nous nous bornerons à un petit nombre de rapprochements, qui achèveront de mettre dans tout son jour la conformité des procédés de dérivation, dans les idiomes dont nous parlons. Seulement, nous trouverons, comme toujours, une régularité moins constante, et les catégories de dérivés moins nettement déterminées et moins distinctes les unes des autres, dans les trois langues européennes, que dans le sanscrit.

a). FORME INTENSIVE.

Ce qui rend surtout curieuse la comparaison des intensifs sanscrits avec les intensifs grecs, dont quelques-uns ont une signification plus ou moins affaiblie et effacée, c'est que nous trouvons, dans les formes sanscrites, le type des diverses espèces de redoublements, soit réguliers, soit irréguliers, de la langue grecque : 1° des redoublements avec guna, comme ceux qui se rencontrent en grec dans les for-

1. Voy. sur tous ces verbes dérivés secondaires les §§ 740 à 747 de la *Grammaire comparative* de M. Bopp, qui sont, à mon gré, une des parties les plus intéressantes de ce livre si remarquable.

mes παι-πάλλω, intensif de πάλλω, *agiter*, μαι-μάσσω, *se précipiter*, *être avide*, verbes où l'α radical s'est changé en αι; 2° celui des redoublements attiques, propres aux racines qui commencent par une voyelle, et que nous présentent, sous des formes diverses, les verbes ἐλ-ελίζω, *faire tournoyer*, ὀν-ίνημι, *être utile*, ἀτ-ιτάλλω, intensif d'ἀτάλλω, *bondir*, etc.; 3° le type des redoublements terminés par une nasale, comme celui que nous avons, en grec, dans παμ-φαίνω, *resplendir*; en gothique, dans *gag-gan* (*gan-gan*), « aller[1] ». Ce dernier genre de redoublement est particulièrement usité, en sanscrit, pour les racines qui, commençant par une consonne, se terminent par une voyelle et ont *a* pour voyelle radicale; mais l'insertion de la nasale dans le redoublement a lieu quelquefois aussi pour des verbes dont la racine se termine par *l* ou par *r*: il en est de même en grec dans πίμ-πλημι, *remplir*, πίμ-πρημι, *brûler*, γαγ-γαλίζω, *chatouiller*, etc. On a comparé à ces sortes de dérivés les verbes latins *tin-tinnire*, *tin-tinnare*, formes anciennes, synonymes de *tinnire*, « tinter », et *gin-grio*[2], « jargonner » (cf. γιγ-γραίνω, *crier comme les oies*), etc.

Aux intensifs latins qui précèdent on peut ajouter quelques-uns de ceux que nous avons cités au § 28 *bis* (p. 135), comme *mur-murare*, *su-surrare* (qui

1. Sur les diverses espèces de redoublements en sanscrit, voy. la Grammaire de M. Benfey, §§ 167 et suiv. Ce savant ouvrage est partout d'une admirable richesse, et renferme sur les dérivations verbales dont nous parlons ici, et en général sur toutes les formes grammaticales de la langue, des renseignements à la fois très-détaillés et très-précis.

2. Voy. Pott, *Etym. F.*, II, p. 78.

est peut-être pour *sur-surraré*[1]), etc. Mais la langue latine s'est formé une autre espèce d'intensifs : ce sont des verbes de dérivation secondaire, tirés pour la plupart du participe passé ou du supin, soit par l'addition de la formative *a*, soit au moyen du suffixe *it*, et qu'on a appelés fréquentatifs[2]. Exemples : *dictare, dictitare*, « dire souvent »; *cursare, cursitare*, « courir çà et là »; *scriptito*, « j'écris souvent » (de *scriptus, scriptum*); *lectito*; « je lis souvent » (de *lectus, lectum*), etc. Ceux de ces verbes qui insèrent *it* se forment ainsi une espèce de redoublement intérieur imitatif, propre a exprimer la répétition ou l'intensité de l'action. Les intensifs sont des espèces de superlatifs verbaux, et la répétition des mots ou des syllabes a toujours été un des moyens les plus naturels et les plus ordinaires d'élever l'idée à un degré supérieur de signification.

En allemand, la dentale parait servir aussi à dériver quelques fréquentatifs. M. Grimm[3] rapproche les formes de l'ancien haut-allemand *hugazan, chrochazan*, des verbes latins correspondants *cogitare, cro-*

1. Comparez le sanscrit *svri*, *svar*, « résonner ».

2. Cette dénomination, comme le fait remarquer M. Düntzer, p. 138, est loin de convenir à tous ces verbes; mais ils ont, en général, un sens intensif, et quand ils ne marquent pas répétition de l'action, ils en fortifient et en précisent l'idée. Quelques-uns, comme *dormito, noscito, sci-scitor* (remarquez le redoublement) avaient une valeur désidérative. Voy. sur la formation de ces verbes en *tare*, *itare*, et en général sur les diverses espèces de verbes dérivés latins, le ch 14 du l. VIII de Priscien, que nous avons déjà cité.

3. *Deutsche Grammatik*, t. II, p. 223. — Voy. *ibid.*, p. 217 et suiv., la liste de ces intensifs que l'ancien haut-allemand forme au moyen de la dentale.

citure. Dans ces mots, le *z* répond à un *t* gothique[1], à la formative que nous trouvons, par exemple, dans l'intensif *lauh-at-jan*, qui traduit ἀστράπτειν, et vient de *liuh-an* (cf. *liuh-ath*, « lumière »); dans *svog-at-jan*, « soupirer », στενάζειν[2], de (*ga*)*svog-jan*, qu'on peut regarder, pour le sens, comme l'équivalent du grec στένω.

Dans l'allemand d'aujourd'hui, le *z* figure encore devant la désinence de l'infinitif dans un certain nombre de verbes dérivés, comme *kräch-z-en*, « crocitare, croasser »; *jauch-z-en*, « jubilare », etc. Le langage populaire est bien plus riche que la langue écrite en verbes ainsi terminés; le dialecte autrichien a conservé la finale *-azen*, le bavarois *-ezen* (*dog-azen*, « motitare », *naff-ezen*, *nach-zen*, *nat-zen*[3], « dormitare »).

b). FORME CAUSATIVE.

Les langues que nous comparons au sanscrit renferment un grand nombre de verbes causatifs. Nous avons déjà dit où il fallait chercher les verbes de la 10e classe : les caractéristiques des formes causales étant les mêmes, c'est dans les mêmes types de conjugaison qu'elles doivent se trouver; et, parmi

1. Voy. plus haut, p. 306.

2. Parmi les verbes en ζω, il y en a aussi un certain nombre (voy. § 204, IV) qui ont le sens intensif ou fréquentatif. Rapprochez, par exemple, l'un de l'autre les deux verbes que nous venons de citer, στέν-ω et στεν-άζω, et comparez le dérivé ῥιπτ-άζω au primitif ῥίπτ-ω, « jeter ». La formative ζ a, dans la dérivation grecque, des emplois très-divers.

3. Voy. Grimm, *ibid.*, p. 219, et Schmeller, *Bayer. Wörterb.*, II, p. 731.

les verbes latins en *āre*, *ēre*, *īre*, les verbes grecs en έω, άω, όω, (άζω), les verbes gothiques faibles, il y en a un certain nombre qui, en effet, par leur signification, appartiennent évidemment à cette catégorie.

Ainsi, en latin, *sed-a-re*, *lav-a-re*, auprès duquel nous trouvons la forme plus légère, moins dérivée, *lav-e-re*; *nec-a-re* (sanscr. *naç-yati*, « il périt »; *nâç-ayati* « il fait périr », qui n'est pas non plus sans affinité avec *noc-e-o*, *noc-e-re*); *terr-e-re* (cf. sanscr. *trâs-ayati*, « il fait trembler) »; *sopire*[1], etc.

En grec, les thèmes καλε, de καλέ-ω, βαλε, de βαλεῖν (βαλέ-ειν βέβληκα, pour βε-βάλ-ηκα), quand on les rapproche des radicaux βελ, κελ, que nous trouvons ailleurs dans la langue, et bien d'autres mots que nous pourrions citer, ont également l'apparence de formes causales. Ἀ-κρο-ά-ομαι, *entendre* (*se faire auditeur*), ressemble bien aussi à une sorte de causatif de la racine *çru*[2] (le causatif sanscrit est *çrâv-ayati*). On serait tenté enfin, si le sens des mots se prêtait davantage à cette conjecture, de voir des dérivations de la même espèce dans τρωπ-ά-ω, νωμ-ά-ω, τρωχ-ά-ω, στρωφ-ά-ω, comparés à τρέπ-ω, νέμ-ω, τρέχ-ω, στρέφ-ω.

Nous avons vu que certains causatifs sanscrits in-

1. Voy. Bopp, *Gr. comp.*, §§ 745 et 746.

2. Dès 1835, dans un article inséré au *Journal de l'instruction publique*, j'avais fait remarquer l'affinité de la racine du verbe grec ἀ-κρο-άομαι avec la racine sanscrite *çru*, « entendre ». Je ne connaissais pas alors le rapprochement que M. Pott avait fait des deux racines (*Etym. Forsch.*, I, p. 138). La modification de sens qui paraîtrait, au premier abord, s'opposer à la dérivation causale, est au fond de peu d'importance. Quand une catégorie de dérivés a cessé d'avoir dans une langue une place bien nette et bien distincte, le sens s'altère aisément.

seraient devant la formative la consonne *p*. M. Bopp[1] retrouve, dans le verbe grec ἐρεί-π-ω, *abattre*, *jeter à terre*, la labiale qui a servi à former de la racine *ṛī*, *ar*, « aller »; le causatif *ar-p-aya-ti*; « il jette, il lance »; dans ἰά-π(τ)-ω, « lancer »; celle de *yâ-p-aya-ti*, qui a le même sens, et sert de forme causale à *yâ*, « aller[2] ». Dans *pâ-l-ayâmi*, causatif de *pâ*, « garder, protéger », la liquide *l* joue un rôle analogue à celui de la labiale. M. Bopp rapproche ingénieusement de cette formation les verbes grecs βάλλω[3], *jeter*, στέλλω (à certains temps σταλ-), *envoyer*; ἰάλλω, *lancer*, qui pourraient ainsi être considérés comme les causatifs des racines βα, στα, ἰα (sanscr. *yâ*, « aller », ἵη-μι?).

En gothique, parmi les verbes en *ja* que nous avons déjà mentionnés, se trouvent évidemment aussi des causatifs : par exemple, *lag-j-an*; « faire coucher, coucher, poser », un de ceux que nous avons cités, qui a pour primitif *lig-an*, prétér. *lag*, « être couché »; *sat-j-an*, « asseoir, faire asseoir », dérivé de *sit-an*, prétér. *sat*, « être assis ». Dans l'allemand d'aujourd'hui, nous avons encore les formes collatérales *legen*, *liegen*; *setzen*, *sitzen*, et le verbe *stellen* (anc. haut-allemand *stall-an*, *stell-an*), « placer, faire tenir debout », qui, comparé à *stehen*

1. Voy. *Gr. compar.*, § 748.

2. Comme les gutturales remplacent parfois les labiales, M. Pott (*Étym. F.*, I, p. 195) conjecture que *ja-ci-o* (qui, quant au sens, sert de forme causale à *jaceo*) pourrait bien venir de ce même causatif sanscrit, et *facio* (cf. *fui*, *fieri*), de *bhâv-ayâmi*, « faire être », forme causale de *bhû*, « être ».

3. Nous avons déjà parlé un peu plus haut, p. 377, de la forme βαλε- de ce même verbe.

(anc. haut-allemand *stân*), « stare », rappelle la forme de στέλλω.

c). FORME DÉSIDÉRATIVE.

On a depuis longtemps comparé aux désidératifs sanscrits, malgré la différence de sens, les verbes grecs redoublés γι-γνώ-σκ-ω[1], βι-βρώ-σκ-ω, δι-δά-σκ-ω, μι-μνή-σκ-ω, etc. (voy. plus haut § 218), ἀρ-αρ-ί-σκω, avec sa voyelle de liaison; les formes latines en *sco*, comme *(g)no-sc-o*, *re-min-i-sc-or*, etc.

Les autres désidératifs grecs terminés en σείω (§ 217), et parfois, avec les formatives α, ε(η), en α-σείω, η-σείω, se rattachent par leur forme aux verbes nominaux sanscrits en *sya*, *asya*, qui marquent aussi désir. En latin, ce sont surtout les verbes en *u-r-io* qui répondent à ce mode de dérivation; comparez aussi les verbes en *(e)sso*, *(i)sso*, et ceux en *sco*, *(a)sco*, *(e)sco*, *(i)sco*. Enfin les désidératifs en ιάω (§ 206) reproduisent les types *ya*, *ay(a)*, ou plutôt les formes causales de ces types[2]. Les formatives ζ(ω), σσ(ω), surtout dans les verbes dérivés de thèmes terminés par une dentale ou une gutturale, sont également, comme nous l'avons dit, des substituts de la syllabe sanscrite *ya*[3] (voy. plus haut, p. 363).

1. M. Bopp (§ 751) conjugue le présent, *ji-jnâ-s-âmi*, et l'imparfait, *a-ji-jnâ-s-am*, du désidératif de la rac. sanscr. *jnâ*, « connaître », en regard des formes correspondantes du grec γι-γνώ-σκω, et du présent du latin *(g)nosco*. Il rapproche aussi de μι-μνή-σκ-ω le désidératif, *mi-mnâ-s-âmi*, de *mnâ*, qui lui paraît avec raison n'être qu'une métathèse de *man*, « penser ».

2. Voy. Bopp, *Gr. comp.*, § 761.

3. M. Düntzer (*Lat. Wortb.*, p. 140) regarde encore comme des formes à la fois causales et dénominatives les verbes latins qui prennent la formative *g(a)*, comme *casti-ga-re*, *fumi-gâ-re*,

d). VERBES DÉNOMINATIFS OU NOMINAUX.

Les verbes nominaux, sans idée de désir, abondent dans les idiomes européens : ils y sont plus nombreux, plus usités qu'en sanscrit[1]. Il y en a qui se forment, comme en sanscrit, sans autre suffixe que la voyelle qui s'insère devant la désinence dans les verbes de la 1[re] et de la 6[e] classe. Tels sont, par exemple, les verbes grecs en ί-ω, ύ-ω, εύ-ω, dérivés de thèmes nominaux qui se terminent en ι, υ, ευ (voy. § 200, et de plus ce que nous avons dit, p. 112, du passage des noms à l'état de verbes, en anglais, sans autre addition que les désinences de conjugaison).

Les dénominatifs grecs en άω, έω, όω, άζω, ίζω, répondent à la forme en *ay(a)*; ils perdent en général devant les formatives la voyelle finale du thème nominal, et quelquefois leur suffixe entier. En latin, la 1[re], la 2[e] et la 4[e] conjugaisons, qui, comme nous l'avons dit, répondent à la 10[e] classe sanscrite, nous offrent des dérivés de même nature : le primitif déclinable perd habituellement, comme en grec, sa dernière voyelle.

La même suppression, et parfois une plus considérable, a lieu, en gothique, dans les verbes nominaux en *j-an* pour *aj-an*, *on*, *inon*.

remi-ga-re, etc., et il les compare, pour le sens, aux verbes allemands en *ern*, comme *rauchern*, « faire des fumigations », *rudern*, « ramer », *reinigen*, « purifier », *peinigen*, « tourmenter », en faisant remarquer toutefois que la formative *ig* n'appartenait pas originairement à ces derniers.

1. Voy., à ce sujet, la *Gr. comp.* de M. Bopp, § 772.

Exemples de verbes nominaux dans les trois langues.

a. Verbes nominaux grecs : ἡλι-άω, *briller comme le soleil*, de ἥλι(ος), *soleil* ; εὐεργετ-έω, *être bienfaiteur*, d'εὐεργέτ(ης), *bienfaiteur* ; χρυσ-όω, *dorer*, de χρυσ(ός), *or* ; μει-όω, *amoindrir*, de μεί(ων), gén. μεί(ονος), *moindre* ; ὑγι-άζω, *être en bonne santé*, de ὑγι(εσ-), thème primitif de ὑγι(ής), *sain* ; φιλιππ-ίζω, *être du parti de Philippe*, du nom propre Φίλιππ(ος) ; χι-άζω, *faire comme l'homme de Chio*, de Χῖ(ος), (*homme*) *de Chio* (voy. § 204, II). Comparez ces deux derniers verbes au dénominatif sanscrit *kṛishṇámi*, que nous avons cité plus haut (p. 372).

b. Verbes nominaux latins : *regn-are*, « régner », de *regn(um)* ; *alb-ere*, « blanchir », d'*alb(us)* ; *sit-ire*, « avoir soif », de *sit(is)*, etc.

c. Verbes nominaux gothiques : *tagr-jan*, « pleurer », de *tagr(s)*, thème *tagr(a)*, « pleur, larme » ; *ufarass-jan*, « surabonder », περισσεύειν, d'*ufarass(us)*, « surabondance », περισσεία, περίσσευμα ; *drauht-inon*, « servir comme soldat », de *(ga-)drauht(s)*, « soldat » (*drauhtin-assus*, « service militaire »), verbe primitif *driug-án*, « faire le service militaire », στρατεύειν.

Quelquefois, en grec, l'ι qui forme le dénominatif entre dans le thème (comparez ce que nous avons dit plus haut, p. 364, de la formation de χαίρω) : ποιμαίν-ω, *être berger*, de ποιμήν, ποιμέν(ος), *berger* ; καθαίρ-ω, *purifier*, de καθαρ(ός), *pur* (§§ 214 et 216).

Voy. aussi ce que nous avons dit (p. 368) des verbes gothiques en *n-an*, et (p. 375) des verbes latins en *t-are*, qui sont tirés, les uns et les autres, du participe passif.

§ 225.

C. *MOTS INDÉCLINABLES*, *PARTICULES*

(2ᵉ *et* 3ᵉ *classes*).

I.

La plupart des adverbes et autres particules indéclinables sont d'anciens cas de substantifs ou d'adjectifs. Parmi les mots auxquels ces cas appartenaient primitivement, il y en a beaucoup qui ne sont plus usités, ni comme substantifs, ni comme adjectifs, et qui ne s'emploient qu'adverbialement. Voilà pourquoi un certain nombre de désinences et de suffixes, au lieu d'être considérés, soit comme de simples désinences, soit comme des suffixes de substantifs ou d'adjectifs, combinés avec telle ou telle désinence de cas, ont été regardés comme des suffixes d'adverbes.

Probablement la langue grecque avait, dans le principe, plus de cas que nous ne lui en connaissons. Par exemple, il est à croire qu'il s'y trouvait, comme dans plusieurs autres langues de la même famille, un cas à part pour marquer l'instrument et, par extension, la manière; un autre cas, pour marquer le lieu: c'est-à-dire un instrumental, et un locatif[1].

On peut considérer comme d'anciens accusatifs les adverbes en ον, ην; un certain nombre de ceux qui se terminent en ς, ρ, ας, ες, ος, υς, υ; quelques-uns de ceux qui ont pour lettres finales ιν. Les adverbes en ου sont des génitifs. Quelques ad-

1. Voy. les Notions comparatives, § 276 *bis*.

verbes en ι sont probablement au datif, un plus grand nombre paraissent être au locatif. Plusieurs de ceux qui finissent en α, ceux qui se terminent en η (sans ι souscrit), (θ)εν, φι, φις, φιν, ω, ως, sont, comme l'ι du locatif, des vestiges d'anciens cas perdus.

§ 226.

II.

Les adverbes qui appartiennent à la seconde classe de dérivés se composent d'une racine, d'un suffixe, et, en général, d'une désinence de cas; ceux de la troisième ont aussi trois parties, un radical ou thème, un suffixe, et une désinence de cas.

Les deux principaux suffixes qui, combinés avec une désinence de cas, servent à former des adverbes, sont les suffixes d'adjectifs : δο(ς) et χο(ς).

Le θ, qui fait partie de la terminaison d'un grand nombre d'adverbes, peut être considéré, tantôt comme lettre formative, tantôt comme appartenant à une désinence de cas[1].

§ 227.

III.

En général, la voyelle de la racine ou du thème ne subit pas d'altération devant les suffixes ni devant les désinences qui servent à former les adverbes.

1. Au moins s'est-on habitué en grec, à cause des formes pronominales ἐμέ-θεν, σέ-θεν, ἕ-θεν, à regarder la formative θεν comme une désinence de génitif; mais nous verrons (§ 247) qu'elle représente plutôt un suffixe adverbial sanscrit.

Nous ne parlons pas de la manière de joindre aux désinences et aux suffixes les thèmes ou les racines d'où sont tirés les adverbes et les autres mots de ce genre, non plus que des voyelles et des consonnes de liaison, etc. Nous ne pourrions que répéter ici ce que nous avons déjà dit au sujet des suffixes qui servent à former les mots déclinables (voy. §§ 37 et 38).

§ 228.

IV.

Quelques adverbes et quelques conjonctions sont plutôt des mots composés que des mots dérivés, c'est-à-dire ont pour dernier élément, non pas un véritable suffixe, mais une particule qui s'emploie à part dans la langue. De ce nombre sont la plupart des mots terminés par -αν, -γε, -κε, etc. Mais, comme ces particules jouent, dans plusieurs des mots qu'elles servent à former, un rôle presque identique avec celui des suffixes, nous avons cru devoir leur donner place dans la liste qui va suivre, comme nous avons admis, parmi les suffixes des mots déclinables, les mots -πλοῦς, -ειδής, auxquels nous aurions pu en joindre encore quelques autres de même nature.

§ 229.

LISTE DES SUFFIXES ET DES DÉSINENCES QUI SERVENT A FORMER LES ADVERBES ET LES AUTRES PARTICULES INDÉCLINABLES[1].

α.

I. Dans la plupart des adverbes terminés en α, l'α n'était originairement rien autre chose que la désinence du nominatif, ou plutôt de l'accusatif pluriel neutre, qui, comme l'on sait, s'emploie adverbialement[2]. Ainsi ἀλλ-ά, *mais*, n'était d'abord, comme nous l'avons déjà dit (§ 31), qu'un cas d'ἄλλ(ος), *autre*.

Mais les adjectifs auxquels ces adverbes appartiennent ne sont pas tous usités. Ainsi l'on ne dit pas κρύφ-ος, η, ον; ἄντ-ος, η, ον, qui seraient les nominatifs singuliers de κρύφ-α, *furtivement;* ἄντ-α, *en face.*

D'autres adverbes en α peuvent se rattacher à des adjectifs, encore usités, dont le pluriel neutre adverbial se distingue du pluriel neutre employé adjectivement, par une légère modification de la désinence. Par exemple, à ταχύς, *prompt*, qui fait au pluriel neutre ταχέα, se rattache l'adverbe τάχα, *promptement;* à κρατύς, *fort*, l'adverbe κάρτα (pour κράτα), *très, fort;* à σαφής, *clair*, σάφα, *clairement.*

II. Se terminent encore en α : 1° les noms de nombre ἑπτά, *sept*, et ἐννέα, *neuf*, où l'on peut aussi

1. Cherchez par la dernière ou par les dernières lettres les suffixes et désinences qui ne se trouvent pas en toutes lettres dans cette liste.

2. Dans quelques adverbes terminés en α, cette voyelle pourrait être aussi un affaiblissement de l'*â* long de l'instrumental, Voy. les Notions comparatives, § 276 *bis*.

considérer l'α comme étant primitivement le signe du pluriel neutre;

2° Les prépositions διά, κατά, μετά, παρά, dans lesquelles α est probablement pour αι (voy. § 249, III).

III. Προῖκ-α, *gratuitement*, est proprement l'accusatif singulier de προίξ, gén. προικ-ός, *don*.

Dans ἵνα, *afin que*, et μέσφα, *jusqu'à*, *dans l'intervalle*, il faut peut-être considérer comme suffixes les lettres να et φα[1].

L'adverbe ὑπόδρα, *en regardant en dessous*, ne se termine en α que par suite d'une apocope. La forme entière est ὑπο-δράξ, qui se tire de ὑπο-δρακ(εῖν), *regarder en dessous*.

§ 230.

(ά)κις[2], (ά)κι.

Ce suffixe, dans lequel α paraît être souvent une voyelle de liaison, se combine avec des noms de nombre et des pronoms ou des adjectifs de quantité, pour former des adverbes qui répondent à la question : *combien de fois?* Exemples : δυ-άκις, δισσ-άκις, *deux fois*; ἑξ-άκις, *six fois*; ἑπτά-κις et ἑβδομ-άκις, *sept*

1. Ἵνα pourrait se dériver de l'adjectif conjonctif (comparez l'instrumental sanscrit *yéna*, « par quoi » (*é-na* est la désinence de l'instrumental masculin et neutre des thèmes en *a*); μέσφα, qui a le même radical que l'adjectif μέσος, *qui est au milieu*, est sans doute un ancien datif ou ablatif pluriel : μέσ-φα pour μέσο-φα(ς). Voy. § 276 *bis*, et Benfey, *Gr. Wurzell.*, II, p. 30.

2. M. Bopp (*Grammaire comp.*, § 324) rapproche cette finale κις du suffixe adverbial sanscrit *ças*, qui s'ajoute aussi à des noms de nombre, dans le sens distributif et successif (voy. plus bas, § 276 *bis*. MM. Pott et Benfey la considèrent comme un datif ou un locatif pluriel : άκις pour άκοις).

fois; ἐννεά-κις; et ἐννά-κις, *neuf fois*; ἑπτακαιδεκά-κις, *dix-sept fois*[1]; τριακοντά-κις, *trente fois*; ἑκατον-τ-άκις, *cent fois* (remarquez le τ inséré, ou plutôt conservé, devant le suffixe, à l'imitation des noms de nombre terminés en κοντα); διακοσι-άκις, *deux cents fois*; μυρι-άκις, *dix mille fois*; ὀλιγ-άκις, *rarement*; πλεον-άκις, *plus souvent*; ἰσ-άκις, *autant de fois*; ἑκαστ-άκις, *chaque fois*; ἀπειρ-άκις, *un nombre infini de fois*, d'ἄπειρ(ος), *infini*; ἀρτι-άκις, *un nombre de fois pair*, d'ἄρτι(ος), *pair*; τουτ-άκις, *cette fois*, *alors*, de οὗτ(ος), n. τοῦτ(ο), *ce*, etc.

Remarque. En poésie, l'on trouve quelques-uns de ces adverbes employés sans leur ς final : διασάκι pour δισσάκις; τουτάκι pour τουτάκις.

§ 231.

αν.

La particule potentielle ἄν[2] termine quelques conjonctions composées, auxquelles elle donne un sens de possibilité, une valeur conditionnelle. Exemples : ὅταν, ὁπόταν, *lorsque*, de ὅτε, ὁπότε; ἐπάν, ἐπειδάν, *après que*, d'ἐπεί, ἐπειδή, etc.

§ 232.

ας.

Ainsi se terminent quelques adverbes qui sont probablement d'anciens substantifs ou adjectifs, em-

1. La forme *çatat*, pour *çata*, « cent », se trouve dans les Vedas.

2. Voy., sur la nature et la valeur de cette particule, Pott, *Etym. F.*, t. II, p. 136.

ployés, soit au nominatif ou plutôt à l'accusatif singulier neutre, soit à l'accusatif pluriel[1]. Exemples :

Ἑκάς, *loin ;* πέλας, *proche ;* ἐντυπάς, *de manière à laisser voir la forme du corps*, d'ἐν, *dans*, et τύπ(τω), *frapper (empreindre)*, d'où τύπος, *type ;* ἀτρέμ-ας, et devant une consonne ἀτρέμ-α, *sans trembler*, d'ἀ privatif et τρέμ(ω), *trembler ;* ἠρέμ-ας et ἠρέμ-α, *tranquillement* (comparez ἠρεμί, ἠρεμεί, qui ont le même sens), etc.

Dans ἀνδρα-κάς, synonyme de κατ' ἄνδρα, *par homme*, on a supposé que κάς était pour κατά[2].

§ 233.

γέ.

La particule enclitique γέ[3] se joint à quelques mots

1. Ce sont les seules suppositions que permette l'état actuel de la déclinaison grecque. En sanscrit, *as* est la désinence que prennent à l'ablatif et au génitif (comparez la terminaison grecque -ος), entre autres thèmes, ceux qui se terminent par une consonne. Il serait donc possible que parmi les adverbes en ας il s'en trouvât qui eussent gardé d'anciennes traces de la forme primitive de ces deux cas, dont l'un n'existe plus en grec. — Dans ἑκατη-βόλος, *qui lance au loin*, nous avons sans doute la forme plus entière de ἑκάς ; ἑκατη- pourrait être pour ἑκα-τας, où nous trouverions l'ancien suffixe sanscrit *tas*, marquant point de départ (voy. § 237).

2. Il est bien plus vraisemblable que c'est le suffixe sanscrit *ças*, auquel cette finale répond exactement, pour le sens comme pour la forme.

3. La particule védique *gha*, dans le sanscrit classique *ha*, a une valeur analogue à celle de l'enclitique γέ (dor. et éol. γά). Elle aime, comme en grec, à s'attacher aux pronoms, et M. Bopp s'en sert pour expliquer les gutturales qui terminent certaines

dont elle relève la signification : ὅ-γε, *celui-ci ;* εἴ-γε, *si du moins ;* εὖ-γε, *oui bien, courage !*

§ 234.

δα (ηδά, ίνδα).

Cette finale paraît être l'accusatif pluriel neutre d'un suffixe inusité, δος[1], dont nous trouvons l'accusatif singulier neutre dans le suffixe δόν, l'accusatif singulier féminin dans le suffixe δην, et une autre forme encore, probablement le locatif (voy. § 276 *bis*), dans les suffixes δί, δεί, δίς.

I. Elle se combine, pour former des adverbes de manière : 1° avec des thèmes verbaux. Exemples : κρύβ-δα, *en cachette*, de κρυβ, racine de κρύπ(τω), *cacher*, aor. 2 ἐ-κρύβ-ην; φύγ-δα, *en fuite*, de φυγ, racine de φεύγ(ω), *fuir*, aor. 2 ἔ-φυγ-ον; ἀποστα-δά, *de loin*, de στα, racine de ἵστημι, *placer ;* ῥοιζη-δά, *avec un bruit aigu*, de ῥοιζέ(ω), *faire un bruit aigu*, etc. ;

2° Avec des radicaux de substantifs de la première déclinaison, qui conservent leur η devant le suffixe. Exemple : ἀγελη-δά, *en troupeau*, d'ἀγέλη, *troupeau.*

II. ίνδα[2] termine quelques adverbes qui sont dérivés, pour la plupart, de verbes en ίζω, et qui expriment divers jeux. Exemple : ψηλαφ-ίνδα (παίζειν), *jouer*

formes des pronoms germaniques : *mi-k* (*mi-ch*), *thu-k* (*di-ch*), *si-k* (*si-ch*), etc. Voy. *Gr. comp.*, p. 1138, note **.

1. Comparez la finale sanscrite *dâ*, qui paraît être un ancien instrumental d'un suffixe *da*, dans *ta-dâ*, « alors », *ka-dâ*, « quand ? », *ya-dâ*, « quand », et les suffixes démonstratifs *tya* et *dya*.

2. Cette finale ίνδα est bien appropriée à exprimer la manière, l'espèce. Comparez εἶδος, *espèce* (*species*), d'ἰδεῖν, *voir*, et l'adjectif, devenu suffixe, -ειδής, -ιδής.

à colin-maillard, de ψηλαφίζω), *toucher du bout des doigts, chercher à saisir*, etc. Pour le ν inséré devant le δ, comparez ἰνδάλλομαι (§ 209), ἀλίνδω, κυλίνδω (§ 224, fin).

§ 235.

δε.

I. La syllabe enclitique δε[1] se joint, comme particule indicative ou démonstrative, à des pronoms et à des adverbes de lieu et de temps : ὅ-δε, *celui-ci;* τοιός-δε, *tel, de cette espèce-ci;* ἐνθά-δε, *ici;* τηνικά-δε, *à cette heure-ci;* ὧ-δε (pour ὡς-δε), *ici, ainsi*, etc.

II. Elle s'ajoute, en conservant toujours sa valeur indicative, à des substantifs à l'accusatif, dont elle fait des espèces d'adverbes qui répondent à la question *où? vers quel lieu?* Exemples : κλισίην-δε, *vers la tente;* ποταμόν-δε, *vers le fleuve;* ἅλα-δε, *vers la mer;* τέλοσ-δε, *vers la fin;* πόλιν-δε, *vers la ville*, etc.

Dans les exemples que nous venons de citer, le substantif est à l'accusatif singulier. La particule δε se joint aussi à quelques accusatifs pluriels de la première déclinaison, dont le ς final se confond avec le δ initial de δε, pour former un ζ[2]. Exemples : Ἀθήναζε (pour Ἀθήνασδε), *vers Athènes;* Θήβαζε, *vers Thèbes;* θύραζε, *vers la porte, dehors*, de θύρα, *porte;*

1. Elle appartient évidemment au même radical que le suffixe δος (voy. § 234). On trouve ce thème dans Homère, avec des désinences de la 3e déclinaison : τοῖς-δεσι, -δεσσι, -δεσσιν, et M. Ahrens (*Dial. æol.*, p. 126) cite τῶν-δεων.

2. Il est encore plus probable que ζε se joint, non à l'accusatif, mais au thème Ἀθηνα-, Θηβα-, et que le ζ est le substitut de la dentale et de la semi-voyelle du suffixe *dya* (comparez plus bas, Rem. 4°, μέταζε, et voy. p. 163, note 1).

ἔραζε, χαμᾶζε, *vers la terre*, d'ἔρα, *terre*, et du radical de χαμαί, *à terre*.

Remarques. 1° Le suffixe σε (voy. § 262) paraît n'être qu'une altération de l'enclitique δε.

2° Les adverbes οἴκα-δε, synonyme d'οἶκόν-δε, *vers la maison*, et φύγα-δε, *en fuite*, pourraient être formés de substantifs inusités, οἴξ (gén. οἰκ-ός), *maison*; φύξ (gén. φυγ-ός), *fuite*, qui feraient à l'accusatif οἶκα et φύγα.

3° Ὀρθιά-δε, *par un chemin escarpé*, est formé de l'accusatif pluriel neutre d'ὄρθιος, *élevé*, *escarpé*. On dit aussi dans le même sens ὀρθιάζε.

4° Μέταζε, *ensuite, vers la suite*, qui vient de μετά, *après*, est formé à l'imitation des adverbes en ζε. Ce mot ne se trouve que dans Hésiode (*Op.*, 394).

5° Remarquez la répétition de δε dans la locution homérique ὅν-δε δόμον-δε [1], *vers sa maison*.

6° Dans ἠδέ, *et*, qui s'oppose à ἠμέν, ainsi que dans μηδέ et οὐδέ, *ni*, δέ n'est pas un suffixe ni une enclitique, mais a la valeur de la conjonction δέ, qui sert à mettre en regard deux mots ou deux propositions.

δεί, voy. δί, § 238.

§ 236.

δή.

Ainsi se termine l'adverbe δηλα-δή, *évidemment*, *sans doute*, qui est plutôt un mot composé de δῆλος, *évident*, et de δή, *certes*, qu'un mot dérivé.

1. Pour mieux marquer l'accord, l'adjectif possessif prend à la fois et la même désinence et le même suffixe démonstratif que le nom.

§ 237.

δην (ἄδην, ἴνδην).

Ce suffixe, qui est l'accusatif singulier féminin du suffixe inusité δος (voy. § 234), se combine, pour former des adverbes de manière :

I. Avec des thèmes verbaux, qui ont souvent devant ce suffixe la même forme que devant la désinence de l'aoriste premier passif. Exemples : ἄγ-δην, *en conduisant*, *en entraînant*, d'ἄγ(ω), *conduire ;* γράϐ-δην, *en effleurant la surface*, de γράφ(ω), *tracer, effleurer ;* βά-δην, *pas à pas*, de βα, racine de βαίνω, *marcher ;* ἐκ-τά-δην, *en étendant*, d'ἐκ-τείνω (aor. 1[er] pass. ἐ-τά-θην), *étendre ;* ἄ-δην, *abondamment*, *à satiété*, d'ἅ(σαι), *rassasier ;* ἄρ-δην, *en haut*, d'ἀρ, racine d'αἴρ(ω), *lever ;*

II. Avec quelques thèmes nominaux de la première déclinaison, qui, pour la plupart, changent en α leur η final. Exemples : ὑπερ-ϐολά-δην, *avec excès*, de ὑπερ-βολή, *excès* (on dit aussi, dans le même sens, ὑπερ-ϐλή-δην, de βάλλω, aor. 1[er] pass. ἐ-ϐλή-θην); σπορά-δην, *çà et là*, de σπείρω, *semer*, *disperser* (d'où vient σπορά, *semence*). — Ἀμοιβή, *alternative*, garde son η dans ἀμοιβή-δην, *alternativement*.

Remarques. 1° Le thème verbal, comme nous l'avons dit plus haut, prend ordinairement devant δην la même forme que devant la désinence de l'aoriste 1[er] passif, à cette seule différence près que le σ, qui souvent précède θην, ne se conserve pas devant le suffixe. Exemples : ἐμ-πλή-δην, *pleinement*, d'ἐμπίπλημι (ἐ-πλή-σ-θην), *remplir ;* μονά-δην, *isolément*, de μονά-ζω, *vivre seul*. — Exception : de βυ, radical de βύ(ω), *bour-*

rer, se forme βύζην (sans doute pour βύσ-δην), *d'une manière serrée*.

Le radical de σταλάζω (fut. σταλάξω), *distiller*, perd sa gutturale dans περι-σταλά-δην, *en tombant tout autour goutte à goutte*.

2° Φαν, radical de plusieurs temps de φαίν(ω), *faire paraître*, perd son ν dans ἀμφά-δην (pour ἀνα-φά-δην), *ouvertement; δια-φά-δην, nettement*. D'ἐκ-φαίν(ω) se forme à la fois ἐκ-φά-δην et ἐκ-φάν-δην, *clairement*.

3° Des deux verbes φύρ(ω) et φυρά(ω), *brouiller*, se tirent les deux adverbes φύρ-δην et φυρά-δην, *confusément*. De μίγ(νυμι), *mélanger*, l'on dérive à la fois μίγ-δην et μιγ-ά-δην, *pêle-mêle*.

4° Se terminent en ίνδην les trois adverbes πλουτ-ίνδην, *par rang de fortune*, de πλουτίζω, *être riche ; ἀριστ-ίνδην* et κρατιστ-ίνδην, *par rang de noblesse ou de vertu*, d'ἄριστ(ος), κράτιστ(ος), *le meilleur*. Comparez, quant à la formation, les adverbes en ίνδα, § 234, II.

§ 238.

δί, δεί.

Ce suffixe (voy. § 234) ne termine que l'adverbe παν-συ-δί, παν-συ-δεί (et par assimilation πασ-συ-δί, πασ-συ-δεί), *de toute sa force, en masse*, composé de πᾶν, *tout*, et de συ, radical de plusieurs temps de σεύ-ω (ἔσ-συ-μαι), *mettre en mouvement*.

§ 239.

δίη, δίην.

Ce sont d'anciens cas du suffixe διος (voy. § 65)[1]. Ils ne terminent que trois ou quatre mots. Exemples: παν-συ-δίη, *en masse*, mot formé des mêmes éléments que πανσυδί (§ 238); ἀμ-φα-δίη, ἀμ-φα-δίην (voy. § 237, Rem. 2°), *ouvertement*, d'ἀνα-φα(ίνω); προ-φθα-δίην, *en prenant les devants*, de προ-φθά(νω).

§ 240.

δις (υδις, αδις, ηδίς).

Ce suffixe (voy. § 234), précédé tantôt d'υ et tantôt d'α, forme les adverbes ἄλλ-υδις, *ailleurs*, d'ἄλλ(ος), *autre*; ἄμ-υδις, *en même temps*, de ἅμα, *ensemble*; χαμά-δις, synonyme de χαμᾶζε, *à terre*; ἀναβολα-δίς, *en jetant en haut*, *par secousses*, d'ἀναβολή, *action de jeter en haut*, etc.; ἀμοιβα-δίς et ἀμοιβη-δίς, *alternativement*, d'ἀμοιβή, *échange* (voy. § 237, II).

§ 241.

δόν.

Le suffixe δόν est proprement l'accusatif singulier neutre du suffixe inusité δος (voy. § 234). Il se combine, pour former des adverbes de manière :

1. Ce suffixe reproduit exactement le suffixe sanscrit *dya*, dont nous avons parlé plus haut (p. 389, note 1). Comparez l'adverbe homérique (*Od.*, VIII, 449) αὐτό-διον, *sur-le-champ*.

I. **Avec des radicaux de noms et d'adjectifs. Exemples :** ἀγελη-δόν, *par troupeaux*, d'ἀγέλη, *troupeau ;* ἐθελοντη-δόν, *volontairement*, d'ἐθελοντή(ς), *volontaire ;* οἰ-α-δόν, *seulement*, d'οἶ(ος), *seul ;* ἱππ-η-δόν, *à la manière des chevaux*, de ἵππ(ος), *cheval ;* κυν-η-δόν, *à la manière des chiens*, de κύων (gén. κυν-ός), *chien ;* ἐθν-η-δόν, *par nations*, d'ἔθνος (gén. ἔθν-ε-ος), *nation ;* βοτρυ-δόν, *par grappes*, de βότρυ(ς), *grappe ;*

II. Avec des thèmes verbaux qui prennent, en général, devant ce suffixe, la même forme que devant la désinence de l'aor. 1[er] pass. (voy. § 237). Exemples : ῥυ-δόν, *avec affluence*, de ῥυ, radical de plusieurs temps de ῥέ(ω), *couler*, fut. et aor. pass. ῥυ-ή-σομαι, ἐῤ-ῥύ-ην ; σχε-δόν, *près*, de σχε, radical de plusieurs temps d'ἔχω (ἐ-σχέ-θην), *avoir*, *tenir ;*

III. Avec la préposition ἐν, *dans :* ἔν-δον, *dedans*.

Remarques. 1° Dans les adverbes en δόν, formés de mots déclinables, le suffixe est presque toujours précédé d'un η, plus rarement d'un α.

2° Les thèmes verbaux ne conservent pas devant le suffixe δόν le σ dont ils font parfois précéder la désinence de l'aoriste 1[er] passif. Exemples : ὀκλα-δόν, *en s'agenouillant ;* νοσφι-δόν, *à la dérobée*, des verbes ὀκλάζω, *s'agenouiller ;* νοσφίζω (ἐ-νοσφί-σ-θην), *dérober.*

Le radical de σταλάζω (fut. σταλάξω), *distiller*, perd sa gutturale dans περι-σταλα-δόν, *en tombant tout autour goutte à goutte* (voy. § 237, Remarque 1°).

3° Les thèmes verbaux terminés par un ν, tantôt conservent et tantôt perdent cette nasale devant le suffixe (voy. 237, Rem. 2°). Exemples : χαν-δόν, *bouche béante*, de χαν, radical de χαίνω, *être béant ;* ἀμ-φα-δόν et ἀνα-φαν-δόν, *ouvertement*, de φαν, radical de φαίνω, *faire paraître ;* παρα-φθα-δόν, *en devançant*, de

παρα-φθάν-ω, *devancer*, qui ne garde le ν qu'au présent et à l'imparfait (fut. φθά-σω).

4° Remarquez la formation de συν-ωχα-δόν, qui est poétique, pour συνοχη-δόν, *en resserrant étroitement*, et vient de συνοχή, *cohérence* (συν-έχ-ω, *tenir ensemble*).

§ 242.

ες.

Ainsi se terminent les adverbes ἐχθές, χθές, *hier*, dont l'origine est obscure; σῆτες, τῆτες, *cette année*, du radical de l'article[1] et d'ἔτος, *année* (dont le thème est ἔτες; voy. § 129). Διαμπερές, *entièrement*, est le neutre de l'adjectif διαμπερής, *qui perce d'outre en outre*, *continuel* (comparez διαπείρω, *pousser à travers*).

§ 243.

η.

I. Ainsi se terminent un certain nombre d'adverbes qui répondent à la question *par où? par quel moyen? de quelle manière?* Exemples : πῆ, *par où? de quelle manière?* ἄλλ-η ou ἄλλ-ῃ, *par une autre voie*, *autrement*; πεζ-ῇ, *à pied*, *par terre*; κρυφ-ῆ, *furtivement*; πάντ-η, ἁπάντ-η, *de toute façon*, etc.

Dans πῆ, ἄλλη, πεζῇ, l'η final, quand on compare ces formes aux noms de la 1re déclinaison, paraît être la désinence du datif singulier féminin du pronom inusité πός et des adjectifs ἄλλ(ος), *autre*, πεζ(ός), *piéton*[2].

1. Le τ de l'article se change de même en σ dans σήμερον, *aujourd'hui*.

2. Mais, comme on ne peut pas s'expliquer de même la for-

II. L'η n'est probablement qu'un allongement poétique dans les conjonctions ἐπειή, pour ἐπεί, *après que*; ὁτιή, pour ὅτι, *parce que*. Dans τίη pour τί, interrogatif, il donne plus de force à l'interrogation.

§ 244.

ης.

Les locutions adverbiales ἐξίσης, *également*, ἐπικοινῆς, *en commun*, peuvent s'écrire aussi en deux mots, dont le dernier est un génitif singulier féminin : ἐξ ἴσης, ἐπὶ κοινῆς (sous-entendu μοίρας, ou quelque autre mot de ce genre).

Ἐπιπολῆς, *à la surface* (on dit quelquefois ἐξ ἐπιπολῆς); ἑξῆς, *de suite* (qui se rattache à ἔχω, fut. ἕξω, *avoir, tenir*); αἴφνης, ἐξαίφνης (poét. ἐξαπίνης[1], de la préposition ἀπό?), *sur-le-champ*, sont aussi des génitifs de substantifs ou d'adjectifs dont le nominatif est inusité.

mation de πάντ-η, ἁπάντ-η, *de toute façon*, ni peut-être de κρυφ-ῆ, *furtivement*, ὁμαρτ-ῆ, *ensemble*, qui se rattachent à πᾶς, *tout*, κρύπ(τω), *cacher*, ὁμαρτ(έω), *être ensemble*, ne vaudrait-il pas mieux supprimer l'ι souscrit, dans tous les adverbes terminés en η, et considérer cet η, qui est devenu un véritable suffixe, comme un vestige d'un ancien cas, d'un instrumental, par exemple, qui ne se serait conservé que dans ces formes adverbiales? Nous verrons plus bas (§ 276 *bis*) que la désinence de l'instrumental sanscrit était *â*, et nous avons vu au tableau de concordance, § 39, que l'η était le substitut le plus ordinaire de cette voyelle longue de l'alphabet sanscrit. Après cela, rien n'empêche de regarder les uns comme des datifs, les autres comme d'anciens restes de l'instrumental, les deux cas pouvant s'employer adverbialement.

1. La forme ἐξαπίνης se trouve aussi dans la prose attique. Voy. Thucydide, I, 50.

Il suit de là que, dans les adverbes et les locutions adverbiales, η-ς n'est pas un suffixe adverbial, mais un suffixe de mot déclinable, avec une désinence de cas.

§ 245.

θα.

Ce suffixe[1] forme un petit nombre d'adverbes de signification et d'origine diverses. Exemples : ἔν-θα, *ici;* de la préposition ἐν, *dans;* δη-θά, synonyme de δήν, *longtemps;* ὕπαι-θα, *en se baissant*, de ὑπαί, pour ὑπό, *sous;* μίνυ-ν-θα, *peu;* de μινύς, *petit;* ἦλι-θα, *suffisamment*, de ἅλι(ς), *assez*.

Remarquez : 1° le ν inséré devant le suffixe dans μίνυ-ν-θα, *peu*, de μινύ(ς), *petit;* 2° la formation d'ἐνταῦθα, *ici même*, qui paraît être composé d'ἔνθα et d'αὐτός. On a sans doute transposé l'aspiration, et dit ἐνταῦθα pour ἐνθαῦτα (forme conservée dans le dialecte ionien), afin que le mot se terminât par le suffixe.

§ 246.

θε (comparez θα, § 245).

Ce suffixe se joint à la conjonction εἰ, *si*, pour former εἴ-θε, *oh! si, plaise au ciel que !*

Dans les autres mots terminés par cette syllabe, θε est poétique pour θεν (voy. § 247).

1. Il répond au suffixe sanscrit *dha*, dont nous avons un ancien instrumental dans les adverbes en *dhá*, et qui se présente sous des formes diverses dans d'autres adverbes et dans des particules. Comparez aussi le suffixe *thá* (voy. Benfey, *Gr. Wurzell.*, II, p. 268, suiv.).

§ 247.

θεν, θε.

La syllabe θεν est devenue en grec une désinence équivalente à celle du génitif, comme le prouvent les formes pronominales ἐμέ-θεν, pour ἐμοῦ ; σέ-θεν, pour σοῦ ; ἕ-θεν, pour οὗ[1]. Elle se joint à des radicaux de pronoms, d'adjectifs, de substantifs et de particules, pour former des adverbes de lieu, qui marquent ordinairement le point de départ, de sortie, et répondent, pour la plupart, à la question *d'où? de quel lieu?* Exemples :

1° Pronoms : ὅ-θεν, *d'où*, du relatif ὅ(ς), *qui ;* πό-θεν, *d'où ?* du pronom inusité πό(ς) ;

2° Adjectifs : μεσό-θεν, *du milieu*, de μέσο(ς), *qui est au milieu ;* αἰνό-θεν (αἰνῶς), *de mal* (*en pis*), d'αἰνό(ς), *horrible, malheureux ;*

3° Substantifs : ἀρχῆ-θεν, *dès le principe*, d'ἀρχή, *principe ;* θύρα-θεν, *du dehors, dehors, à la porte*, de θύρα, *porte ;* ἀγκά-θεν, *sur le bras, dans les bras* (même radic. que celui de l'adv. ἀγκάς, qui est à peu près synonyme) ; ἁλ-ό-θεν, *de la mer*, de ἅλ(ς), *mer ;* Σικυών-ο-θεν, *de Sicyone*, de Σικυών, *Sycione ;* ἕω-θεν, *dès l'aurore*, de ἕω(ς), *aurore ;* ἀπο-κρῆ-θεν, *du sommet*, de κρα(τ), radical du génitif κρατός, *de la tête ;*

1. Voy. p. 383, note 1.—La forme primitive de ce suffixe θεν, θε, était probablement θες, répondant au sanscrit *dhas*, comme la forme primitive de la désinence de la 1re pers. du plur. était -μες (aujourd'hui -μεν, τύπτο-μες, τύπτο-μεν), répondant au sanscrit *-mas*. En sanscrit, *as* est, comme nous l'avons dit, la terminaison du génitif et de l'ablatif : la plupart des adverbes en θεν marquent le point de pépart, ce qui est la fonction propre de l'ablatif. Voy. les Notions comparatives, § 276 *bis*.

4° Particules : ἔν-θεν, *de là (-dedans)*, d'ἐν, *dans;* ὕπερ-θεν, *de dessus*, de ὑπέρ, *sur;* ἀπόπρο-θεν, *de loin*, d'ἀπο-πρό, *loin;* πρόσ-θεν, *devant, avant*, de πρός, πρό; ἐκεῖ-θεν, *de là*, d'ἐκεῖ, *là;* ἐγγύ-θεν, *de près*, d'ἐγγύ(ς), *près;* ἄνω-θεν, *d'en haut*, d'ἄνω, *en haut;* πέρα-θεν, *de delà*, de πέρα, *au delà;* πάροι-θεν, *par-devant*, de πάρο(ς), *devant;* δῆ-θεν, *sans doute*, de δή, *donc*, etc.

Remarques. 1° Dans les adverbes dérivés de noms de la première déclinaison, θεν est ordinairement précédé d'η, rarement d'α. — Dans ceux qui viennent de mots déclinables de la deuxième ou de la troisième déclinaison, θεν est presque toujours précédé d'ο.

2° Les adverbes dans lesquels θεν est précédé du suffixe de comparatif τερο changent en ω l'ο final de ce suffixe, afin qu'il n'y ait pas trop de brèves de suite. Exemples : ἑτέρω-θεν, *de l'autre côté*, de ἕτερο(ς), *autre;* ἑκατέρω-θεν, *de chacun des deux côtés*, de ἑκάτερο(ς), *l'un et l'autre*, etc. (voy. §§ 248, 262). Au lieu de ἑκατέρω-θεν, on dit aussi ἑκάτερ-θεν.

3° Les adverbes ἀγχό-θεν, *de près;* διχό-θεν, *de deux côtés;* ἔκτο-θεν, *au dehors* (on dit aussi ἔκτοσθεν); ἔνδο-θεν, *du dedans;* ὑψό-θεν, *d'en haut;* τηλό-θεν, *de loin*, sont formés d'adjectifs inusités, et se rattachent aux adverbes ἄγχι, *auprès;* δίχα, *en deux;* ἐκτό(ς), *dehors;* ἔνδο(ν), *dedans;* ὑψοῦ, *en haut;* τῆλε, *loin* (voy. §§ 248, 258, 262).

4° Dans ἀλλαχό-θεν, *d'ailleurs;* ἑκασταχό-θεν, *de chaque côté;* μοναχό-θεν, *d'un seul côté;* ὀλιγαχό-θεν, *de peu de côtés;* πανταχό-θεν, ἀπανταχό-θεν, *de tous côtés;* πλεισταχό-θεν, *du plus grand nombre d'endroits;* πλεοναχό-θεν, *d'un plus grand nombre d'endroits;* πολλαχό-θεν, *de beaucoup d'endroits*, θεν est précédé du suffixe (α)χο, dont nous trouvons le génitif dans ἀλλα-

-χοῦ, etc. (voy. p. 410, note 1). — On dit aussi ἄλλο-θεν, ἑκάστο-θεν, μονό-θεν, πάντο-θεν (voy. §§ 248, 258, 262).

5° On retranche quelquefois, surtout en poésie, le ν final de quelques-uns de ces adverbes. On dit, par exemple, ὕπερθε et ὕπερθεν, πάντοθε et πάντοθεν, etc.

§ 248.

θι.

Cette syllabe, qui est évidemment un autre cas, soit le datif, soit le locatif, du suffixe que nous avons déjà vu sous la forme θα et θεν, se combine avec des radicaux de pronoms, de substantifs, d'adjectifs et de particules, pour former des adverbes qui répondent à la question *où? dans quel lieu* (sans mouvement)? Exemples : ὅ-θι, *où*, de ὅ(ς), *qui;* τό-θι, *là*, du radical de l'article, το-; πό-θι, poét. pour ποῦ, *où?* αὐτό-θι, et, par syncope, αὖ-θι, *là-même*, d'αὐτό(ς), *même;* οὐρανό-θι, *dans le ciel*, d'οὐρανό(ς), *ciel;* μεσό-θι, *au milieu*, de μέσο(ς), *qui est au milieu;* ἐκεῖ-θι, *là-même*, d'ἐκεῖ, *là;* ἐγγύ-θι, *près*, d'ἐγγύ(ς), *auprès;* κηρ-ό-θι, *dans le cœur*, de κῆρ, gén. κῆρ-ος, *cœur* (remarquez l'ο inséré, dans ce dernier adverbe, entre le thème du substantif et le suffixe); ἀπόπρο-θι, synonyme d'ἀπο-πρό, *loin*, etc.

Remarques. 1° Les adverbes dans lesquels θι est précédé du suffixe de comparatif τερο, changent en ω l'ο final de ce suffixe, afin qu'il n'y ait pas trop de brèves de suite. Exemples : ἑτέρω-θι, *dans un autre endroit*, de ἕτερο(ς), *autre;* ἀμφοτέρω-θι, *dans les deux endroits*, d'ἀμφότερο(ς), *l'un et l'autre*, etc. (voy. §§ 247, 262).

2° Les adverbes τηλό-θι, *loin;* ἔκτο-θι, *dehors;* ἔνδο-θι, *dedans;* ἀγχό-θι, *près;* ὑψό-θι, *en haut*, sont formés d'adjectifs inusités, et se rattachent aux adverbes τῆλε, *loin;* ἐκτό(ς), *dehors;* ἔνδο(ν), *dedans;* ἄγχι, *auprès;* ὑψοῦ, *en haut* (voy. §§ 247, 262).

3° Dans ἀλλαχό-θι, *ailleurs;* ἑκασταχό-θι, *dans chaque endroit;* ἐνιαχό-θι, *dans quelques endroits;* πανταχό-θι, ἁπανταχό-θι, *dans tous les endroits;* πολλαχό-θι, *dans beaucoup d'endroits*, θι est précédé du suffixe χο, dont nous trouvons le génitif dans ἀλλα-χοῦ, etc. (voy. p. 410, note 1). — On dit aussi ἄλλο-θι, πάντο-θι (voy. §§ 247, 262).

4° Ces adverbes en (ο)θι sont, en général, poétiques. En prose, on les remplace ordinairement par des adverbes en ου (voy. § 258).

§ 249.

ι (ει, οι, αι).

1. Le suffixe ι, qui paraît être originairement une désinence de cas (tantôt du datif et tantôt d'un ancien locatif; voy. § 225), se combine principalement avec des noms et des adjectifs, surtout avec des adjectifs composés, en ος et en ης, pour former des adverbes qui expriment le lieu, le temps, la manière. Exemples : ἑκοντ-ί, *volontiers*, de ἑκών, gén. ἑκόντ-ος *qui agit volontairement;* ἀσπουδ-ί, *sans soin*, d'ἄσπουδ(ος), *négligent;* ἀωρ-ί, *à contre-temps*, d'ἀ privatif et ὥρ(α), *heure*, *saison;* ὕψ-ι, synonyme de ὑψ(οῦ), *en haut*, πρω-ΐ, *le matin*, de πρό, *avant*, etc.

C'est probablement le même suffixe, ou plutôt la même désinence de cas, qui forme les prépositions

περί, *autour;* ἐνί, *dans;* ἐπί, *sur*, qui avaient primitivement et ont encore souvent un sens adverbial.

II. Les substantifs et les adjectifs de la troisième déclinaison dont le radical se termine en ε, forment des adverbes en εί, parce que leur ε final se contracte avec le suffixe ί. Exemples : παμπληθεί, *en masse*, de παμπληθής (gén. παμπληθέ-ος), *réuni en masse;* αὐτολεξεί, *mot pour mot*, d'αὐτό(ς), *même*, et λέξις (gén. λέξε-ως), *mot* (voy. §§ 79 et 129).

L'ε de la finale ει n'appartient pas toujours au thème, mais il est quelquefois une imitation des formes que nous venons de voir. Exemple : ἀθε-εί, *sans les dieux*, d'ἀ privatif et θε(ός), *dieu.*

Quelques adverbes ont la double désinence εί et ί. Ainsi l'on dit : πανδημί et πανδημεί, *avec tout le peuple;* πανοικί et πανοικεί, *avec toute la maison;* πανθοινεί et πανθοιν-ί, *dans un grand repas* (πανθοινέω, *donner un grand repas*), etc.

Rapprochez de ces mots en ει les adverbes ἐκεῖ, *là*, ἀεί, *toujours*, et la conjonction ἐπεί, *après que*, qu'on peut dériver de la préposition ἐπί, qui marque addition.

III. Quelques radicaux d'adjectifs, de substantifs, et surtout de pronoms, qui appartiennent à la deuxième déclinaison, gardent leur ο devant l'ι et forment des adverbes en οι, qui ont tous un sens locatif, et répondent, pour la plupart, à la question *où? vers quel lieu?* Exemples : μέσοι, *au milieu*, de μέσο(ς), *qui est au milieu;* πεδοῖ, *à terre*, de πέδο(ν), *sol;* ἁρμοῖ, *à l'instant même*, de ἁρμό(ς), *ensemble* (*simultanéité*); ποῖ, *où?* du pronom inusité πός; μηδαμοῖ, *nulle part*, de μηδαμός, *nul*, etc. — L'enclitique τοί, *en effet*, se tire de la même manière du radical

de l'article (το-). — Ἐνταυθοῖ[1] se rattache à l'adverbe ἐνταῦθα, *ici* (voy. § 245, Rem.).

Χαμαί, *à terre*, πάλαι, *autrefois*, sont formés de thèmes qui appartiennent à la première déclinaison (voy. χαμᾶζε, § 235, II), et qui conservent leur α devant le suffixe.

On peut s'expliquer de la même manière l'origine des prépositions, primitivement adverbiales, διαί, παραί, καταί, ὑπαί, ἀπαί, formes anciennes et poétiques, synonymes de διά, παρά, κατά, ὑπό, ἀπό[2].

IV. Les Attiques ajoutent à certains pronoms, adjectifs, et adverbes indicatifs, un ί, qui, de même que la désinence dont nous venons de parler, a toujours un sens locatif et démonstratif, et répond aux particules françaises, *ci*, *là*. Exemples : ὁδ-ί pour ὅδε (§ 235), *celui-ci*; οὑτωσ-ί, *de cette manière-ci*; δευρ-ί (voy. § 256), *ici*, etc.

V. Les conjonctions οἱονανεί, οἱονεί, *comme si*, *comme*, ne se terminent pas par le suffixe ou la désinence de cas ι, mais par la conjonction εἰ, *si*. Ce sont des mots composés, et non des mots dérivés.

§ 250.

ις (ρις).

Ce suffixe[3] termine un petit nombre d'adverbes,

1. Ἐνταυθοῖ nous offre encore une autre forme du suffixe que nous avons trouvé dans les finales θα, θεν, θι.

2. L'o final des prépositions ὑπό, ἀπό peut faire supposer qu'on a dit autrefois ὑπαί et ὑποί, ἀπαί et ἀποί. Comparez ἐνταῦθα et ἐνταυθοῖ ; παραί, πάροι-θε.

3. La plupart de ces finales ις sont probablement d'anciens datifs, pour οις, αις : μόγις, μόλις, pour μόγοις, μόλοις, etc.

de signification diverse, et dont plusieurs sont d'origine obscure. Exemples : ἄλις, *assez*, *en grand nombre*, qui a la même racine que l'adjectif ionien ἀλής, *serré*, *nombreux*; χωρ-ίς, *à l'écart*, *séparément* (c'est-à-dire, *à sa place*), de χῶρ(ος), *place*; μόγ-ις, μόλ-ις, *avec peine*, de μόγ(ος), μόλ(ος), *peine*; αὖθ-ις, ionien αὖτ-ις, *de nouveau*, d'αὖτ(ε), *derechef*, *or*, etc.

Δίς, *deux fois*, et τρίς, *trois fois*, ont les mêmes racines que δύω, *deux*, et τρεῖς, τρία, *trois*.

Dans λέχ-ρις, *obliquement*, de λέγ(ομαι), *se coucher*, ἄχρις et μέχρις (ou ἄχρι et μέχρι), *jusqu'à*, le suffixe paraît être ρις. Ἄχ-ρις se rattache peut-être au radical d'ἄγ(ω), et μέχρις à μέσ(ος) ou μετά (comparez μέσ-φα, § 229, III).

§ 251.

κα[1], ίκα (νίκα).

Se terminent : 1° en κα : l'adverbe πρό-κα, *à l'improviste*, de πρό, *devant*, *en avant*; ἕνε-κα, *à cause de*, mot d'origine obscure;

2° en ίκα : αὐτ-ίκα, *à l'instant même*, d'αὐτ(ός), *même*;

3° en νίκα : ἡ-νίκα, *quand*, de ὅς, ἥ, ὅ; τη-νίκα, *alors*, de ὁ, ἡ, τό; πη-νίκα, *quand?* ὁπη-νίκα, *quand*, des pronoms (inusités au nominatif) πός, πή, πό, ou πόν, et ὅπος, ὅπη, ὅπο ou ὅπον. — Le ν pourrait aussi appartenir au thème; les Doriens disent τῆν-ος pour κεῖν-ος, ἐκεῖνος.

1. Cette finale κα pourrait bien être identique à l'enclitique sanscrite *ca* (*tcha*), qui a le sens du latin *que* et du grec τέ, et s'ajoute parfois aux mots pour leur donner un sens indéfini. Remarquez que les Doriens remplacent par κα la particule τέ, dans ὅ-κα pour ὅ-τε, πό-κα pour πό-τε, ἄλλο-κα pour ἄλλο-τε, etc. (voy. Benfey, *Gr. Wurzell.*, II, p. 148).

§ 252.

κε[1].

Cette particule enclitique, qui s'emploie comme synonyme de l'adverbe potentiel ἄν, termine les deux conjonctions εἰσόκε (εἰς ὅ κε), *jusqu'à ce que*, et ἐπεί-κε, qui a le même sens qu'ἐπάν, ἐπειδάν, *après que*.

κις, voy. (ά)κις, § 230.

§ 253.

κοντα[2].

Ce suffixe, que nous ne plaçons ici que parce qu'il termine des mots indéclinables, se combine avec les noms de nombre qui expriment les unités, pour former les noms des dixaines, de 30 à 90. Les deux premiers, τρι-άκοντα, *trente*, et τεσσαρ-άκοντα, *quarante*, ont un α devant κοντα; tous les autres, un η : πεντ-ήκοντα, *cinquante*, etc.

§ 254.

λε.

Cette syllabe paraît être un suffixe (comparez λος,

1. Ce que nous avons dit (p. 405, note 1) du sens indéfini de l'enclitique *ca*, peut expliquer aussi la signification et l'emploi de la particule grecque κέ Comparez, pour la forme du mot (κέ, κέν), l'ancien neutre *kam* du thème sanscrit interrogatif *ka* (voy. Benfey, *Glossaire du Sâma-Veda*, p. 45).

2. Κοντα est évidemment une abréviation de la forme *daçan*, *daçat*, *daçant*, « dix ». En sanscrit même, cette abréviation a lieu, dans *triñ-çat*, « trente », *catvârim-çat*, « quarante », *pañcâ-çat*, « cinquante ». Remarquez l'*â* long de *pañcâ-çat*, équivalent à l'η de πεντή-κοντα.

§ 116), dans l'adverbe τῆλε, *loin*, qui est peut-être pour τῆλει, ancienne forme de locatif, et qui pourrait venir du radical de l'article ὁ, ἡ, τό, employé dans un sens démonstratif. Nous disons de même, en français, dans le sens de *loin* : *là*, *là-bas*, etc. Le même radical se retrouve dans les formes τηλοῦ, τηλόθεν, τηλόθι, τῆλυ.

§ 255.

ν (αν, ην, ον, ιν, εν, ων).

I. Les adverbes terminés en αν, ην, ον, sont proprement des accusatifs, appartenant à des adjectifs ou à des substantifs dont plusieurs ne sont plus usités qu'à ce cas. Exemples : ἀκμήν, *en un clin d'œil*, d'ἀκμή, *pointe*, *instant ;* μάτην, *en vain*, de μάτη, *peine perdue ;* ἐθελοντήν, *volontairement*, d'ἐθελοντής, *volontaire ;* μακράν, *loin*, de μακρός, ά, όν, *long ;* ἐλεόν, *d'une manière pitoyable*, d'ἔλεος, *pitié ;* ἄγαν, *trop* (*mirum in modum*), comparez ἄγη, *admiration ;* ἐπίκλην, *quant au surnom*, de l'inusité ἐπίκλη, *surnom ;* πρῴην, *avant-hier*, de πρώϊος, *qui vient de bonne heure ;* σήμερον, τήμερον, *aujourd'hui*, composé de l'article et de ἡμέρα, *jour ;* λίαν, *beaucoup ;* πέραν, *au delà ;* πλήν, *excepté*, etc.

II. Les adverbes ἀνόπιν et κατόπιν, *par derrière*, sont probablement aussi des accusatifs dérivés de la même racine que ἕπ(ομαι), *suivre*, ὄπισθεν, *derrière*.

La particule πρίν, *avant*, et πάλι, πάλιν, *de nouveau* (comparez πάλαι, *autrefois*), pourraient bien être d'anciens locatifs suivis d'un ν euphonique[1].

1. En sanscrit même, le locatif est terminé par un ν dans les pronoms et adjectifs pronominaux de la 3ᵉ personne : *asmin*, *tasmin*, *yasmin*, etc.

III. L'averbe ἐμ-ποδών, *devant les pieds*, *de manière à faire obstacle*, est composé de la préposition ἐν, *dans*; et du génitif pluriel de ποῦς, *pied*. C'est une locution qu'on peut s'expliquer par l'ellipse d'un substantif, tel qu'ἴχνει, *trace;* ὁδῷ, *voie*, etc.

IV. Ἕνεκεν a le même sens que ἕνεκα, *à cause de*. Les Ioniens disent εἶτεν, pour εἶτα, *ensuite*. Comparez à ces particules les monosyllabes κέν, μέν, et voy. le suffixe θεν, § 247.

V. Νῦν, *maintenant*, est d'origine obscure[1]. On a supposé qu'οὖν, *donc*, était pour ἐόν, forme ionienne du nominatif et de l'accusatif neutre du participe présent d'εἰμί, *être*, et signifiait proprement (*cela*) *étant*.

§ 256.

ο.

Ainsi se terminent les prépositions ἀπό, *de;* ὑπό, *sous;* πρό, *devant*, qui sont probablement pour ἀποί, ὑποί, περοί ou παροί (comparez παρά et πέρα, et voyez § 249, III).

Δεῦ-ρο, (*viens*) *ici*, pourrait être une seconde personne d'impératif moyen, où le ρ tiendrait la place du σ. Comparez δεῦ-τε, qui signifie *venez ici*.

1. Comparez à νῦν le sanscrit *nûnam*, qui signifie à la fois *assurément* et *maintenant*, et à νύ, νύν, les particules d'interpellation et d'affirmation *nu*, *nû* (voy. le *Glossaire du Sâma-Véda* de M. Benfey, p. 114).

§ 257.

ος (τος, μος).

Les adverbes ἔναγχ-ος, *tout à l'heure*, d'ἐν, *dans*, et ἄγχ(ι), *près*; πάρ-ος, *avant*, de παρά, *au delà*, sont terminés par le suffixe ou plutôt la désinence de cas ος; les adverbes de lieu ἐκ-τός, *dehors*, d'ἐκ, *hors de*; ἐν-τός, *dedans*, d'ἐν, *dans*, par le suffixe τός[1]. Les conjonctions épiques ἦ-μός, *quand*, τῆ-μος, *alors*, paraissent dériver des radicaux de l'adjectif conjonctif et de l'article, et avoir pour suffixe μος[2].

§ 258.

ου.

Cette diphthongue, qui est la désinence du génitif de la deuxième déclinaison, termine quelques adverbes de lieu, qui répondent à la question *où? dans quel lieu* (sans mouvement)? Exemples : ποῦ, *où?* du pronom πός, inusité au nominatif; οὗ, *où*, du relatif ὅς, *qui*; αὐτοῦ, *là-même*, d'αὐτός, *lui-même*; ὁμοῦ, *dans le même lieu*, de ὁμός, *le même*.

Remarques. 1° Les adverbes ἀγχοῦ, *près*, τηλοῦ,

1. Comparez à la finale ος la désinence de l'ablatif sanscrit *as*, et à τος le suffixe sanscrit *tas*, qui a aussi la forme de l'ablatif et marque le point de départ.

2. Les thèmes pronominaux sanscrits *a*, *ta*, *ya*, etc., insèrent, à plusieurs de leurs cas, *sma* : datif, *asmâi*, *tasmâi*, *yasmâi*; ablatif, *asmât*, etc.; locatif, *asmin*, etc. Le μ des conjonctions ἦμος et τῆμος rappelle ces anciennes formes pronominales. Comparez aussi le radical *amu* dans la déclinaison du pronom *adas*.

loin, ὕψου, *en haut*, sont tirés d'adjectifs inusités au nominatif, et se rattachent aux adverbes de même signification, ἄγχι, τῆλε, ὕψι (voy. §§ 249 et 254).

2° Un certain nombre d'adverbes en (α)χοῦ doivent être considérés comme les génitifs d'adjectifs de quantité en (α)χος[1], qui sont tous inusités au nominatif, à l'exception de μοναχός, ή, όν, *seul*. Exemples : ἀλλ-αχοῦ, *ailleurs*, d'ἄλλ(ος), *autre*; μυρι-αχοῦ, *en une infinité d'endroits*, de μυρί(οι), *innombrables*; δι-χοῦ, *en deux*, διττ-αχοῦ, *en deux endroits*, de δίς, *deux fois*, διττ(ός), δισσ(ός), *double*, etc.

3° Προτοῦ, *avant ce temps*, προὔργου, *utilement*, sont deux locutions adverbiales composées. De ces deux mots le premier est pour πρὸ τοῦ, le second pour πρὸ ἔργου.

4° Ἄνευ[2], *à part*, *sans*, pourrait être aussi un génitif singulier (comparez le génitif singulier ἐμεῦ, pour ἐμοῦ, *de moi*, etc.).

§ 259.

πλῆ (voy. § 243).

Ce suffixe, qui est le datif du suffixe πλόος, πλοῦς (voy. § 132), forme les adverbes de multiplication :

1. Le suffixe χο(ς) est très-probablement une autre forme du suffixe adverbial sanscrit *dha* (voy. § 245), qui, en sanscrit même, s'est changé en *ha*. Nous avons déjà vu que le *h* sanscrit se transformait aisément en une gutturale, en passant dans un autre idiome.

2. Les Béotiens et les Mégariens disaient ἄνις pour ἄνευ. Ἄνευ est probablement une abréviation d'ἄνευ-θε, ἄνευ-θεν, pour ἀνέο-θεν, ἀνοῦ-θεν. Ces mots ont le même radical que le sanscrit *anya*, « autre », qui, en s'adjoignant le suffixe *tra*, forme également une particule signifiant « sans, excepté » (*anya-tra*).

διπλῆ, *deux fois autant*, τρι-πλῆ, *trois fois autant*, τετρα-πλῆ, *quatre fois autant*.

§ 260.

ρ (αρ, ωρ, ερ).

Νύκτ-ωρ[1], *nuitamment*, de νύ-ξ (νυκτ-ός), *nuit*; ἴκ-ταρ, *approximativement*, *près*, de ἴκ(ω), *venir*; εἶθαρ, *aussitôt*, d'ἰθύς, *droit*; et ἄφαρ, *aussitôt*, *ensuite*, qui semble se rattacher à ἅπ(τω), *toucher*, ou plutôt à la préposition ἀπ(ό), *de*, peuvent être d'anciens accusatifs, employés adverbialement, ou d'autres cas dont la voyelle finale (ι peut-être) serait tombée.

Ἀτ-άρ (épique αὐτάρ), *mais*, semble avoir le même radical que le pronom αὐτός, ou peut-être que le latin *at*. Γάρ, *car*, est composé de γὲ-ἄρ ou ἄρα.

Les seuls mots grecs terminés en ερ sont l'enclitique περ, ὑπέρ, *sur*, ἄτερ, *sans*. Il est probable qu'ils ne se terminent ainsi que par suite d'une apocope, et que la forme primitive de περ était περί[2]; celle de ὑπέρ, ὑπερί.

1. Dans νύκτωρ, comme dans ἴκταρ, le τ pourrait appartenir au suffixe; le τ du radical se serait confondu avec celui de la formative. Il y a en sanscrit des finales adverbiales toutes semblables, *prâ-tar*, « le matin » (*vas-tar* a le même sens dans les Védas), *sanu-tar*, « secrètement ». Ces suffixes paraissent avoir une valeur de comparatifs (voy. § 276 *bis*).

2. Les divers sens de la préposition περί rendent assez bien compte de la valeur qu'ajoute ordinairement l'enclitique περ aux mots qu'elle accompagne.

§ 261.

ς[1] (ξ, ψ, αξ).

I. La sifflante ς se joint à quelques thèmes verbaux terminés par des gutturales, pour former des adverbes. Exemples : ἀλλάξ (ἀλλάγ-ς ἀλλάκ-ς), *alternativement*, d'ἀλλαγ, radical d'ἀλλάσσ(ω), *changer ; ἐπι-τάξ*, *en ordre*, de ταγ, radical de τάσσ(ω), *ranger ; ἀνα-μίξ*, *pêle-mêle*, de μίγ(νυμι), *mélanger* ; πλίξ, *en faisant le tour*, de πλίσσω, fut. πλίξομαι, *écarter les jambes en marchant* ; πύξ, *avec le poing*, dérivé d'une racine qui n'a pas formé de verbe primitif, mais qui se retrouve dans πύκ(της), *athlète au pugilat*, etc. ; ὀ-δάξ, *en mordant*, de δάκ(νω), *mordre*[2].

II. Quelques thèmes verbaux, terminés au présent et à l'imparfait par un ζ, le changent en gutturale devant le ς, lors même que ce ζ n'est pas de nature gutturale dans la conjugaison du verbe, et qu'il disparait aux autres temps. Exemples : ἀ-βρίξ, *sans dormir*, de βρίζω (fut. βρίσω et βρίξω), *dormir* ; ἐπι-βλύξ, *abondamment*, de βλύζω (fut. βλύ-σω), *sourdre, jaillir* ; κουρίξ, *par les cheveux*, de κουρίζω (fut. κουρί-σω), *tondre* ; λάξ, *à coups de pied*, de λάζ(ω), *donner des coups de pied* ; ὀκλάξ, *en s'agenouillant*, d'ὀκλάζω (fut. ὀκλά-σω), *s'agenouiller* ; μονάξ, *seulement*, de

1. La sifflante *s*, ς, est la lettre finale de la désinence du génitif (et de l'ablatif) au singulier, ainsi que du datif pluriel (*as*, ος, οις, αις). Ces adverbes terminés en ς ont probablement perdu les voyelles de la désinence, et nous offrent un dernier vestige de quelqu'un de ces cas.

2. Le thème verbal, dans cet adverbe, est précédé d'un ο, de même que le thème nominal dans ὀδούς, ὀδόντος, *dent*.

μονάζω (fut. μονά-σω), *être seul;* ἀ-πρίξ, *sans démordre*, de πρίζω, πρίω (fut. πρί-σω), *scier, mordre.*

III. A l'imitation des mots dont nous venons de parler, se sont formés les adverbes γνύξ, *à genoux*, de γόνυ, *genou*, et πέρι-ξ *à l'entour*, de περί, *autour*, dans lesquels ce n'est pas le ς, mais le ξ qui joue le rôle de suffixe.—Εὐρ-άξ, *de côté, en large*, d'εὐρ(ύς), *large*, a pour suffixe άξ (comparez plus haut μονάξ, ὀκλάξ).

Les adverbes ἅ-παξ, *une fois, tout d'une fois*, et διαμπάξ, *de part en part*, se rattachent probablement, le premier à παγ, racine de πήγ-νυμι (comparez l'allemand *fach*); le second à διά, *à travers*, ἀμφίς, *des deux côtés*, et peut-être ἄγ-ω, *conduire (pousser)*.

Remarquez encore l'adverbe προνύξ, *pendant toute la nuit*, formé de πρό, *en avant*, et de νύξ, νυκτ-ός, *nuit;* et la préposition ἐξ, qui s'emploie, au lieu d'ἐκ, devant les mots qui commencent par une voyelle.

IV. Il n'y a que deux adverbes où le ς soit précédé d'une labiale, c'est-à-dire, qui se terminent en ψ : ἄψ, *en arrière*, de la préposition ἀπ(ό), qui marque éloignement; et μάψ, *en vain, à l'étourdie*, qui a probablement la même racine que μαπ(εῖν), aor. 2 de μάρπτω, *prendre* (comparez aussi μά-την, μάτ-αιος).

§ 262.

σε (οσε, ωσε, χόσε).

Ce suffixe, qui paraît n'être qu'une altération de δε, ζε (voy. § 235), forme des adverbes de mouvement, qui répondent à la question *où? vers quel lieu? dans quelle direction?* Exemples: πό-σε, *où?* de πο, radical de ποῦ, πῶς, etc.; ἐκεῖ-σε, *là* (avec mouvement), d'ἐκεῖ, *là* (sans mouvement); αὐτό-σε, *là-même*, d'αὐ-

τό(ς), *même ;* ὁμό-σε, *vers le même lieu*, de ὁμό(ς), *pareil;* κυκλό-σε, *en cercle*, de κύκλο(ς), *cercle*, etc.

Remarques. 1° Les adverbes dans lesquels σε est précédé du suffixe de comparatif τερο, changent en ω l'o final de ce suffixe, afin qu'il n'y ait pas trop de brèves de suite. Exemples : ἑτέρω-σε, *d'un autre côté;* ποτέρω-σε, *du quel des deux côtés?* οὐδετέρω-σε, *ni de l'un ni de l'autre côté*, etc. (voy. §§ 247, 248).

2° Les adverbes τηλό-σε, *vers un but lointain*, ὑψό-σε, *vers le haut*, ἔκτο-σε, *vers le dehors*, ἀγχό-σε, *vers un but voisin*, sont formés d'adjectifs inusités, et se rattachent aux adverbes τῆλε, *loin ;* ὑψοῦ, *en haut ;* ἐκτός, *dehors ;* ἄγχι, *auprès* (voy. §§ 247, 248).

3° Dans ἀλλαχό-σε, *d'un autre côté*, ἑκασταχό-σε, *de chaque côté*, πανταχό-σε, ἁπανταχό-σε, *de tout côté*, πολλαχό-σε, *de beaucoup de côtés*, le suffixe σε est précédé du suffixe χο, dont nous trouvons le génitif dans ἀλλαχοῦ, ἑκασταχοῦ, etc. (voy. p. 410, note 1). — On dit aussi ἄλλο-σε, ἑκάστο-σε, πάντο-σε (voy. §§ 247, 248 et 258).

4° L'adverbe ὀψέ (ὀπ-σέ) *tard, vers le soir*, se termine peut-être aussi par le suffixe σε; ὀπ peut être considéré comme une altération de la racine ἐπ (ἕπ-ομαι, *suivre, venir après*[1]).

§ 263.

σι.

Ainsi se termine l'adverbe πέρυ-σι, *l'année dernière*, qui paraît avoir la même racine que πέρ(ας), *fin*, πέρα, *au delà*, πρό, *avant* (voy. § 256). Comparez aussi διαπρύσιον, *qui pénètre, qui s'étend fort avant.*

1. Comparez aussi le sanscrit *paçcât*, « après », de *paçca*, dérivé d'*apyañc* (voy. Benfey, *Glossaire du Sâma-Véda*, p. 122).

Dans εἴκοσι[1], *vingt*, le suffixe est κοσι, pour κοτι, et a la même valeur que κοντα dans τριά-κοντα, etc. (§ 253.)

§ 264.

τα[2].

Ce suffixe termine les adverbes δῆ-τα, *donc*, *certes*, de δή, *donc;* et εἶ-τα, *ensuite*, dont l'origine est obscure, et dont on a formé, par l'addition d'ἐπί, ἔπ-ειτα, qui a le même sens. Comparez le suffixe τε, § 265.

ταρ (τωρ), voy. ρ, § 260.

τάτω, voy. τέρω, § 267.

§ 265.

τε[3].

1. Le suffixe τε se combine avec des thèmes de pronoms et d'adjectifs, pour former des adverbes de temps, qui répondent à la question *quand?* Exemples : πο-τέ, *un jour* (πό-τε, *quand?*); ὅ-τε, *lorsque;* τό-τε, *alors;* πάντο-τε, ἑκάστο-τε, *chaque fois*, etc.

1. Εἴκοσι répond au sanscrit *viṁçati* (pour *dviṁçati*, *dvi-daçat-i*, « deux fois dix ».

2. Nous avons déjà parlé d'adverbes sanscrits qui ont également pour formative la dentale *t*, que nous trouvons en grec dans les finales τα, τε, τι (τει), τος. En sanscrit, *uta*, formé de la particule *u* et du suffixe *ta*, se trouve fréquemment dans les Védas avec le sens de *et*, τέ.

3. Voyez ce que nous avons dit plus haut, p. 405, note, de l'enclitique sanscrite *ca* (*tcha*), qui a en grec, quand elle joue le rôle de suffixe, les formes κα et τε.

On dit, par syncope, τίπ-τε, pour τί ποτε, *pourquoi donc?* ἔσ-τε, pour εἰς ὅτε, *jusqu'à ce que.*

II. Comme particule enclitique, τέ, *et*, qui répond au latin *que*, se joint à un petit nombre d'adverbes et de conjonctions : εἴ-τε, *soit que*, μή-τε, οὔ-τε, *ni ;* ὥσ-τε, *de sorte que*, et, dans le sens conjonctif, *comme ;* ἅ-τε, *vu que ;* αὖ-τε, *d'un autre côté*, *à son tour*.

Remarquez encore les formes épiques εὖ-τε, pour ὅτε, *lorsque*, et ἠΰ-τε, *comme*.

III. Dans δεῦτε, qui est le pluriel de δεῦρο (pour δεῦσο), (*viens*) *ici*, τε est une désinence verbale (voy. § 256).

τει, voy. τι, § 267.

§ 266.

τέρω, τάτω (voy. § 275).

Ainsi se terminent les comparatifs et les superlatifs d'un petit nombre d'adverbes de lieu, et en particulier de la plupart des adverbes en ω. D'ἄνω, *en haut*, on forme ἀνω-τέρω, ἀνω-τάτω ; d'ἀγχοῦ, *près*, ἀγχο-τέρω, ἀγχο-τάτω ; de ἑκάς, *loin*, ἑκασ-τέρω, ἑκασ-τάτω ; d'ἔνδο(ν), *dedans*, ἐνδο-τέρω, ἐνδο-τάτω ; de πέρα, *au delà*, περαι-τέρω ; de πρό, *en avant*, προ-τέρω ; de τηλοῦ, *loin*, τηλο-τέρω. — Ἀσσο-τέρω, est synonyme d'ἆσσον (pour ἄγχι-ον), *plus près*, qui se termine déjà par un autre suffixe de comparatif.

§ 267.

τι (στι, τει ; voy. § 264, note, et § 249).

Ce suffixe se combine avec des thèmes verbaux, d'après les mêmes règles que les suffixes της et τός

(voy. §§ 154 et 159), pour former des adverbes de manière, surtout des adverbes composés commençant par ἀ privatif. Les verbes qui, dans leur conjugaison, prennent un σ devant quelques-unes de leurs désinences, font, pour la plupart, précéder aussi d'un σ le suffixe τι. Exemples : ὀνομα-σ-τί, *nommément*, d'ὀνομάζ(ω), *nommer* ; ἀ-δακρυ-τί, *sans pleurer*, d'ἀ privatif et δακρύ(ω), *pleurer* ; ἀν-αιμακ-τί, *sans effusion de sang*, d'ἀ privatif et αἱμάσσ(ω), fut. αἱμάξω, *ensanglanter* ; ἀ-βοη-τί, *sans crier*, de βοά(ω), fut. βοή-σομαι, *crier*, etc.

Remarquez particulièrement un certain nombre d'adverbes en ιστί, αστί, formés de verbes en ίζω, άζω, et signifiant *à la manière*, ou *selon les coutumes*, ou *dans la langue*, *de tel ou tel être*, *de tel ou tel peuple*. Exemples : ἑλληνι-σ-τί, *à la manière des Grecs*, *en langue grecque*, de ἑλληνίζ(ω), *imiter le genre de vie*, *le langage des Grecs* ; κυνι-σ-τί, *à la manière des chiens*, de κυνίζ(ω), *faire le chien* ; θεα-σ-τί, *en langue des dieux*, de θεάζ(ω), *être dieu*, etc.

Remarques. 1° Dans un certain nombre d'adverbes en τί, le suffixe s'ajoute à des thèmes verbaux qui n'ont pas servi à former des verbes, c'est-à-dire qu'on ne trouve pas conjugués dans la langue grecque. Exemples : ἀν-αιμω-τί, *sans effusion de sang*, d'ἀ privatif et d'un thème verbal αἱμο, dont on aurait pu former le verbe αἱμόω ; δια-σ-τί, *dans la langue de Jupiter*, de l'inusité διάζ(ω), *imiter Jupiter* (voy. § 204, III) ; αὐτο-ποδη-τί, synonyme d'αὐτο-ποδ-ί, *de son pied*, *à pied*, formé d'αὐτό(ς) et du radical de ποῦς, ποδ-ός, etc.

2° Quelques-uns de ces adverbes se terminent à la fois en τί et en τεί (voy. § 249, II). Exemple : ἀ-κληρω-τί et ἀ-κληρω-τεί, *sans part*, d'ἀ privatif et de κληρό(ω), *tirer au sort*, etc.

3° Dans νεω-σ-τί, *nouvellement*, de νεό(ω), *renouveler;* μεγαλω-σ-τί, *dans un grand espace*, de l'inusité μεγαλό(ω), *agrandir;* κατάντηστι(ν), *en face*, de καταντάω, *se rencontrer*, le suffixe est précédé irrégulièrement d'un σ. — Ἀμυν-η-τί, *en se défendant*, est pour ἀμυν-τί, qui se tirerait régulièrement d'ἀμύν(ω), *défendre.* — Ἕκη-τι, *par la volonté de*, peut se dériver d'un aoriste 2, ἑκέ(ειν), dont nous avons le participe dans ἑκών, *qui agit librement.*— On dit à la fois ἐγερ-τί et ἐγρηγορ-τί, *en veillant*, d'ἐγείρ(ω), *éveiller*, qui fait au parfait second ἐγρήγορ(α)[1].

4° Dans ce suffixe la voyelle ι est probablement une ancienne désinence de datif ou de locatif (voy. §§ 225 et 249). Ce dernier cas peut servir à exprimer la manière, tout aussi bien que la préposition française *en*, qui marque aussi proprement le lieu.

τος, voy. ος, § 257.

τωρ, voy. ρ, § 260.

§ 268.

υ.

Ainsi se terminent quelques adverbes qui, pour la plupart, pourraient être considérés comme des accusatifs singuliers neutres d'adjectifs en υς. Exemples :

1. Les adverbes ἔ-τι, *encore, en outre* (*cela étant*), et ἄρτι, *à l'instant même*, sont formés probablement du même suffixe et des radicaux d'εἰμί, *être* (ἐ pour ἐσ), et d'ἀραρίσκω, *joindre* (ἀρ. — Quant à la préposition ἀν-τί, *en face de, au lieu de*, il est possible qu'elle se rattache à la préposition ἀν(ά), *sur.*

εὐθύ, *directement*, ἀντικρύ, *en face*, μεσηγύ, *au milieu*. On dit aussi εὐθύς, ἄντικρυς[1], μεσηγύς (voy. § 269).

Dans πάν-υ[2], πάγ-χυ, *entièrement*, μετα-ξύ de μετά, *parmi*, μέσ ος), *qui est au milieu, dans l'intervalle*, les formatives sont υ, χυ et ξύ.

Πρό-χνυ, *à genoux*, est sans doute une syncope pour πρό-γονυ.

§ 269.

υς.

Ainsi se terminent les adverbes εὐθύς, *directement*, ἐγγύς, *près*, ἄντικρυς (on dit aussi ἀντικρύ), *directement, en avant;* μεσηγύς (on dit aussi μεσηγύ), *au milieu*[3].

Dans μεσηγύς, dérivé de μέσος, *qui est au milieu*, ἐγγύς, qui paraît avoir pour primitif ἐν, *dans*[4], et ἄντικρυς, qui vient probablement d'ἀντί, *en face*, on serait tenté de prendre pour des suffixes les syllabes γύς et κρυς.

1. On a rapproché les finales κρύ, κρυς de κράς, κρατός, *tête*. Dans εὐ-θύ, comme dans εὐ-θύς (§ 269), nous retrouvons la formative θ (en sanscrit *dh*), que nous avons déjà vue dans les finales θα, θε, θεν, θι.

2. Πάν-υ est formé de παν, radical affaibli de παντ (πᾶς, παντ-ός); πάγ-χυ renferme le même thème et une forme de suffixe d'adverbe, χ(ο-ς), dont nous avons parlé plusieurs fois (voy. p. 410, note 1). Dans μεταξύ nous retrouvons la même formative gutturale, plus la désinence du locatif pluriel *su* (voy. p. 428, note).

3. La finale υς pourrait être une autre forme du suffixe ou plutôt de la désinence de cas que nous avons déjà reconnue dans -ας, -ος. Au sanscrit *tas* répond le latin *tus*.

4. La syllabe finale d'ἐγ-γύς et μεση-γύς pourrait avoir la même racine que γυῖον, *membre*. Voy. au § 268, note, une conjecture relative à ἄντικρυς, ἀντικρύ.

§ 270.

φι, φις.

Ce suffixe, qui paraît être une ancienne désinence de cas[1], termine les adverbes ἶ-φι, *fortement*, dérivé du monosyllabe ἴ(ς), *force;* λικρι-φίς, *obliquement*, qui a sans doute la même racine que λέχριος, *oblique;* νόσ-φι, *séparément*, mot d'origine obscure[2]; la préposition ἀμ-φί, *autour*, et l'adverbe ἀμ-φίς, *des deux côtés.*

§ 271.

φρα.

Ce suffixe ne termine que l'adverbe τό-φρα, *jusqu'alors*, et la conjonction ὄ-φρα, *jusqu'à ce que*, *afin que*, qui paraissent venir, le premier de l'article ὁ, ἡ, τό; le second, malgré la suppression de l'aspiration, de l'adjectif conjonctif ὅς, ἥ, ὅ.

§ 272.

χα, χθά.

Ces deux suffixes forment des adverbes numéraux, qui marquent division[3]. Exemples : δί-χα et δι-χθά, *en*

1. L'instrumental sanscrit se termine en *bhis*, l'ablatif et le datif en *bhyas*. Comparez la désinence latine *bus*, et *bis* (dans *nobis*, *vobis*). Voy. les Notions comparatives, p. 428, note, et sur la désinence poétique φι, φιν, la Grammaire de M. Burnouf, § 190.

2. Rapprochez νόσ-φι et νόσ-τος, *retour*, du radical de νέ-ομαι, νίσσ-ομαι, *aller*, *revenir*.

3. En sanscrit, le suffixe *dhi* a le même sens. Voy. les Notions comparatives, p. 129, et plus haut, p. 110, note 3.

deux, de δίς, *deux fois ;* τρί-χα et τρι-χθά, *en trois*, de τρεῖς, τρία, *trois*, ou de τρίς, *trois fois ;* ἕπτα-χα, *en sept*, de ἑπτά, *sept ;* πέντα-χα, *en cinq*, de πέντ(ε), *cinq*.

§ 273.

χῆ (comparez χα, § 272).

Le suffixe adverbial χῆ est évidemment le datif singulier féminin ou l'instrumental (voy. § 243) d'un suffixe χος, dont le nominatif, comme nous l'avons déjà dit, s'est conservé dans l'adjectif μον-α-χός, *seul*, et diverses autres formes dans les adverbes en χοῦ, χόθεν, χα, etc[1]. Ce suffixe, généralement précédé d'α, se combine avec des noms de nombre et des adjectifs de quantité, pour former des adverbes qui marquent division, lieu, manière. Exemples : ἑξ-α-χῆ, *six fois*, de ἕξ, *six ;* δισσ-α-χῆ, *en deux endroits*, de δισσ-ός, *double ;* παντ-α-χῆ, *de toute manière*, *partout*, de πᾶς (gén. παντ-ός), *tout ;* ἐνι-α-χῆ, *quelquefois*, *quelque part*, d'ἔνι(οι), *quelques-uns*, etc.

χθά, voy. χα, § 272.

§ 274.

χι[2].

Ainsi se terminent, chez les Attiques, οὐ-χί, syn-

1. Voy. p. 410, note 1.

2. C'est encore, avec une autre désinence, la formative χ. Voy. p. 410, note 1. — Il est possible que la finale χι n'ait pas, dans tous les mots où elle se trouve, la même origine. Après οὐ et ναί (οὐ-χί, ναι-χί), elle ressemble fort à une particule qui for-

onyme d'οὐ, *non, ne.... pas;* ναι-χί, pour ναί, *oui, assurément;* dans la langue épique ἤ-χι ou ᾗ-χι, pour ᾗ, *où, par où;* et, dans la langue commune, ἄγ-χι, *auprès*, qui est formé de la préposition ἀν(ά), *sur*, ou a peut-être la même racine qu'ἐγ-γύς, *près.*

§ 275.

ω (σω).

I. La voyelle ω, qui est sans doute ici pour ως (voy. § 276), s'ajoute à quelques prépositions, pour former des adverbes de lieu : ἄν-ω, *en haut*, d'ἀν(ά), *sur;* κάτ-ω, *en bas*, de κατ(ά), *de (haut en bas);* εἴσ-ω, *dedans*, d'εἰς, *dans.*

Dans ἔξω, *dehors*, d'ἐκ ou ἐξ, *hors de;* πρό-σω, πόρρω, *loin*, de πρό, *en avant;* ὀπί-σω, *derrière*, d'ἐπί, qui marque addition, le suffixe paraît être σω[1].

II. Se terminent encore en ω les adverbes ἄφν-ω, *subitement;* οὕτ-ω, qui remplace ordinairement, devant les mots qui commencent par une consonne, οὕτ-ως, *ainsi;* l'enclitique πώ, (*pas*) *encore*, et ἄνεω, *en silence*, qui paraît venir de l'adjectif inusité ἄνεως, *muet.*

III. Voyez les suffixes adverbiaux de comparatif et de superlatif τέρω, τάτω, § 266.

tifie le sens, et rappelle l'enclitique sanscrite *gha*, *ghâ*, *ha*, dont nous avons déjà rapproché le grec γέ.

1. N'était la différence de sens, on pourrait comparer à cette finale σω, dont la consonne finale est tombée, la formative sanscrite *sât*, dont nous parlerons dans les Notions comparatives, p. 430.

§ 276.

ως.

Ce suffixe, qui est probablement une ancienne désinence d'ablatif[1], se combine, pour former des adverbes de manière, avec les radicaux : 1° de quelques pronoms; 2° de la plupart des adjectifs; 3° d'un grand nombre de participes du parfait passif; 4° de quelques participes du présent actif, appartenant, pour la plupart, à des verbes employés impersonnellement; 5° d'un petit nombre de participes du parfait actif, et surtout du parfait second.

Exemples : 1° πώς, *de quelque manière; πῶς, comment?* du pronom πό-ς (inusité au nominatif); ὥς, *ainsi*, du pronom ὅ-ς, ὁ (dans le sens démonstratif); ὡς, *comme*, du relatif ὅ-ς, *qui; τώς, ainsi*, du radical de l'article το-; αὔτ-ως, οὕτ-ως, *ainsi, de cette manière*, des pronoms αὐτ-ός, οὗτ-ος, etc.;

2° Ἐλευθέρ-ως, *librement*, d'ἐλεύθερ(ος), *libre; σωφρόν-ως, prudemment*, de σώφρων, gén. σώφρον(ος), *prudent; χαριέντ-ως, gracieusement*, de χαρίεις, gén. χαρίεντ(ος), *gracieux; ἀληθ-ῶς, vraiment*, d'ἀληθής, gén. ἀληθ(έος),

1. Ce cas, qui n'existe plus en grec, se termine par une dentale en sanscrit, dans les noms masculins en *a* (*ât*, probablement pour *ât-as*, *atas*). L'ablatif, comme l'on sait, finit également par une dentale dans les plus anciens monuments de la langue latine (dans l'inscription de la colonne de Duilius, on lit *altod marid* pour *alto mari; navaled prædad* pour *navali præda*). Aucun mot grec ne pouvant se terminer par une dentale, il est possible qu'on ait remplacé le τ par un ς, comme l'on a fait dans πρός, qui est pour προτί (forme ancienne et épique).

ἀληθ(οῦς), *vrai ; ταχέ-ως, promptement*, de ταχύς, gén. ταχέ(ος), *prompt*, etc.;

3° Τεταγμέν-ως, *en ordre*, de τεταγμέν-ος (part. parf. pass. de τάσσω), *rangé; ἀνειμέν-ως, nonchalamment*, d'ἀνειμέν-ος (part. parf. pass. d'ἀνίημι), *relâché, nonchalant*, etc.;

4° Πρεπόντ-ως, *convenablement*, de πρέπων, gén. πρέποντ-ος (part. prés. act. de πρέπει), *convenable*; ὄντ-ως, *réellement*, d'ὤν, gén. ὄντ-ος (part. prés. d'εἰμί), *étant*, etc. (νουνεχόντ-ως, *sensément*, vient de νοῦν ἔχων, *ayant du sens*, qui n'est pas usité comme mot composé; on dit aussi dans le même sens νουνεχ-ῶς, de νουνεχ-ής, *sensé*);

5° Εἰδότ-ως, *sciemment*, d'εἰδώς, gén. εἰδότ-ος (part. d'οἶδα), *qui sait; δεδιότ-ως, d'une manière craintive*, de δεδιώς, gén. δεδιότ-ος (part. de δέδια), *qui craint*, etc.

Remarques. I. Dans les adverbes formés de mots déclinables de la deuxième déclinaison, le suffixe ως prend la place des lettres finales ο-ς: καλ-ό-ς, καλ-ῶς. — Dans ceux qui sont dérivés d'adjectifs ou de participes appartenant à la troisième déclinaison, ως se joint au radical, c'est-à-dire prend la place de la désinence du génitif singulier : σώφρον-ος, σωφρόν-ως; ταχέ-ος, ταχέ-ως; ὄντ-ος, ὄντ-ως. — Les adverbes en ως subissent la même contraction que le nominatif ou le génitif de l'adjectif d'où ils viennent : ἁπλοῦς, ἁπλῶς; ἀληθοῦς, ἀληθῶς.

II. Quelques adverbes en (α)χῶς[1] viennent d'adjectifs de quantité en (α)χός, inusités, pour la plupart, au nominatif, mais dont nous avons plusieurs cas dans les adverbes en χοῦ, χῇ, etc. Exemples : πολλα-

1. Voy. p. 410, note 1.

χῷς, *de beaucoup de manières*; διχῷς, διτταχῷς, *de deux manières*, etc.

§ 276 *bis*.

NOTIONS COMPARATIVES.

Sur les désinences et les suffixes des adverbes dérivés.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

Les adverbes dérivés sont, pour la plupart, comme nous l'avons dit, terminés par des désinences de cas; les suffixes qui servent à les former sont donc des suffixes de mots déclinables, identiques ou analogues à ceux dont nous nous sommes occupés plus haut, à la suite de notre première liste alphabétique. Cette conformité de nature et d'origine nous dispensera d'entrer ici dans des détails qui seraient, en partie, des répétitions. Nous avons fait, d'ailleurs, dans les notes mêmes qui accompagnent la liste alphabétique des formatives d'adverbes, de nombreux rapprochements entre le grec et le sanscrit : nous allons les compléter en peu de mots, en réunissant, pour qu'on puisse les embrasser d'un coup d'œil, les principales désinences et les principaux suffixes qui servent à former les adverbes en sanscrit, et en y joignant les formatives qui ont le plus de part à la dérivation de cette espèce de mots en latin et dans les langues germaniques.

Au sujet des désinences de cas adverbiales, il faut remarquer que, la langue ayant consacré les mots qu'elles terminent à un usage particulier, et les ayant considérés, à cause de leur fréquent retour sous une forme identique et avec un sens invariable, comme

des termes indéclinables, et créé, pour les y faire entrer, une nouvelle catégorie grammaticale, il a dû arriver souvent, ou que ces mots aient subi des altérations particulières, parce qu'on respectait moins une forme de cas dont on ne sentait plus la valeur, ou bien qu'ils aient conservé des désinences archaïques, qui s'étaient perdues ou modifiées peu à peu dans les autres mots, dans tous ceux qui remplissaient la fonction bien sentie et bien reconnue de noms et d'adjectifs[1]. De même que la désinence, la partie radicale du mot offre aussi, dans quelques-uns de ces termes devenus indéclinables, ou une forme plus ancienne ou des irrégularités qui ne se trouvent pas dans les autres dérivés de la même racine. Enfin, l'ignorance de la vraie nature et de la forme primitive de ces mots a pu tout naturellement donner lieu à des confusions, et il n'est pas étonnant qu'on ait regardé parfois comme des suffixes de simples terminaisons de cas.

I. SANSCRIT.

1° *Emploi adverbial des cas en sanscrit.*

Le cas qui s'emploie le plus souvent comme adverbe, sans dépendre comme régime direct, d'une manière bien apparente, d'aucun terme de la proposition, est l'accusatif. Comme sa vraie fonction est de marquer à quoi l'action aboutit, quel en est le but, on comprend qu'il se prête à jouer très-fréquemment le rôle de terme circonstanciel. Tous les accusatifs neutres peuvent se prendre adverbialement, soit à part,

1. Voy. la Grammaire sanscrite de M. Benfey, § 782.

soit en composition. L'instrumental, ou cas de l'instrument, du moyen, de la manière; l'ablatif, qui indique le point de départ; le locatif, qui fixe le lieu, peuvent naturellement remplir la même fonction. On trouve aussi dans ce sens, mais plus rarement, des datifs et des génitifs : au reste, ce dernier cas, dans la plupart des types de la déclinaison sanscrite, ne peut pas se distinguer de l'ablatif. La forme propre et véritable du nominatif ne peut guère servir, vu la nature de ce cas, de complément circonstanciel ou d'adverbe; cependant on cite quelques exemples de nominatifs adverbiaux, qu'on peut regarder comme des exceptions.

Nous n'indiquerons pas les altérations que les désinences de cas ont pu subir, en sanscrit, dans les termes qu'on s'est habitué à regarder comme indéclinables. On sait que le sanscrit a gardé une déclinaison plus complète que le grec, le latin et l'allemand, et il ne peut pas, par conséquent, nous offrir en aussi grand nombre ces irrégularités, ces archaïsmes qui, dans les autres idiomes, ne sont le plus souvent que des vestiges d'anciens cas, que la flexion ordinaire a perdus[1].

1. Voici un tableau des désinences principales et fondamentales de la déclinaison sanscrite, qui aidera à reconnaître ces vestiges d'anciens cas qui peuvent s'être conservés dans un certain nombre d'adverbes, etc., des trois autres langues :

SINGULIER.

Nominatif,	masculin : *s*.
	féminin : *s* ou pas de désinence.
	neutre : pas de désinence, ou *m*.
Vocatif,	le plus souvent, pas de désinence.

2° *Principaux suffixes adverbiaux de la langue sanscrite* (voy. en outre ceux qui sont cités dans les notes, de la p. 385 à la p. 424).

tas, dans le sens de l'ablatif, du point de départ (ce suffixe peut aussi suppléer quelques autres cas) ;

Accusatif,	masculin : } (*a*)*m*. féminin : } neutre : semblable au nominatif.
Instrumental :	*â* (thèmes masc. et neut. en *a* : *êna* ; thèmes fém. en *â* : *ayâ*).
Datif :	*ê*, *âi* (désinence primitive *abhi*).
Génitif : Ablatif :	} *as* ; thèmes masc. et neut. en *a* { génitif : (*a*)*sya*. ablatif : *ât* (*a* + *at*).
Locatif :	*i* ; thèmes fém. en *â* : *âyâm*.

DUEL.

Nominatif, Vocatif, Accusatif,	} masculin et féminin : *âu* ; neutre : *î*.
Instrumental : Datif : Ablatif :	} *bhyâm*.
Génitif : Locatif :	} *ôs*.

PLURIEL.

Nominatif, Vocatif,	} masculin et féminin : (*a*)*s*. neutre : *i* ; thèmes neutres en *a* : (*â*)*ni*.
Accusatif,	masculin et féminin : (*a*)*s* (masc. souvent *n*, avec finale du thème allongée). neutre : semblable au nominatif.
Instrumental :	*bhis* (thèmes masc. et neut. en *a* : *âis* pour *a-bhis*).
Datif : Ablatif :	} *bhyas*.
Génitif :	*âm*, *nâm*.
Locatif :	*su* (*shu*).

Nous avons omis dans ce tableau, parce que cette indication serait ici sans objet, un grand nombre de variétés de formes,

ças, surtout dans le sens distributif et successif, après des noms de nombre, et quelquefois après certains autres thèmes (*tas* et *ças* ont la désinence commune à l'ablatif et au génitif; voy. p. 386, note 2; p. 388, note 1, et p. 428);

thâ, dans le sens de l'instrumental, pour marquer la manière (*tham* a la même valeur, et signifie en outre le motif);

dâ, pour marquer le temps (à l'exception du temps d'aujourd'hui; la langue emploie aussi, dans le sens temporel, après certains thèmes pronominaux, les finales *dânim* et *rhi*);

dhâ (dans certaines formations *dhyam*, *édhâ*, *dham*), après des noms de nombre, pour marquer soit la manière, soit le partage (*thâ*, *dâ*, *dhâ* ont la désinence de l'instrumental; voy. p. 428, note);

(*a*)*stât*, dans le sens de l'ablatif, du locatif, et, ajoute-t-on, du nominatif, pour indiquer soit le lieu, soit le temps, après des thèmes qui marquent une direction (*astât* a la désinence de l'ablatif des thèmes en *a*; voy. p. 428, note);

tra, dans le sens du locatif;

tar (voy. § 260; les suffixes *tra* et *tar* paraissent avoir une valeur de comparatifs; voy. plus bas, p. 433);

vat, dans le sens de *comme*, marquant comparaison.

On peut ajouter à cette liste:

kritvas, qui joue le rôle de suffixe multiplicatif (exemple : *pañca-kritvas*, « cinq fois »);

ainsi que la plupart des altérations, régulières ou irrégulières, que subissent, en se combinant ensemble, soit les désinences, soit les voyelles finales des thèmes.

âm, qui sert de désinence aux finales de comparatif et de superlatif *tara*, *tama*, pour élever à l'un ou à l'autre de ces degrés des mots indéclinables ou des verbes employés à des modes personnels[1] ;

sât, dont le sens et l'emploi sont très-remarquables : ce suffixe peut se mettre après un thème nominal quelconque, devant les racines *krï*, « faire », *as*, « être », et *bhû*, « être, devenir », et, ainsi placé, il exprime, avec une étonnante concision, l'idée de remplir ou d'être rempli de l'objet que le thème nominal signifie, ou de changer ou d'être changé en cet objet, ou de rendre ou de devenir dépendant de cet objet. Exemples : *agnisâd bhavati*, « il devient (tout à fait) feu »[2].

II. LATIN.

1° *Emploi adverbial des cas en latin.*

Les adverbes latins nous offrent, les uns sous une forme régulière, d'autres avec des archaïsmes et

1. La glose de Pânini (V, 3, 56) cite des exemples curieux de verbes personnels élevés à un degré de comparaison, au moyen de ces finales en *âm* (*tarâm*, *tamâm*), qui s'ajoutent non pas au radical verbal, mais à la désinence de personne : *pacati-tamâm* (de *pac*, « cuire »), « il cuit beaucoup, excessivement » (*atiçayéna pacati*); *jalpati-tamâm* (de *jalp*, « causer »), « il cause beaucoup, excessivement », etc. C'est comme si l'on pouvait en grec ajouter le suffixe du superlatif τατον aux troisièmes personnes πέπτει, λαλεῖ, et dire : πεπτεί-τατον, *il cuit beaucoup*, λαλεί-τατον, *il cause beaucoup*.

2. *Agni* signifie « feu », et *bhû* (*bhavâmi*) « devenir ». — Voy. sur les divers suffixes d'adverbes la grammaire sanscrite de M. Benfey, §§ 572 à 580.

des altérations, de nombreuses désinences de cas. Il suffira d'indiquer rapidement ici :

Les accusatifs en *um* (*tum*, *quum*, *multum*, *utrum*, etc.); en *am* (*tam*, *quam*[1], *clam*, *trifariam*, etc.); en *im* (*viritim*, *olim*, *juxtim*, etc.); en *as* (*alias*, *foras*); en *ĕ* (*facile*, *difficile*, etc.);

Les datifs ou ablatifs en *o* (*primo*, *multo*, *crebro*, etc.); en *a* (*ea*, *qua*, *supra*, *recta*, etc.); en *i* et en *e* (*vesperi*, *vespere*, *peregri*, *peregre*, *brevi*, etc.[2]); en *u* (*noctu*, *diu*, *lucu*, d'un ancien nom *lucus*, synonyme de *lux*, *luc-is*);

Des génitifs en *us*, forme antique de ce cas dans *ej-us*, *cuj-us*, etc. (comme *rursus*, *prorsus*, etc.); en *is* (comme *magis*, *paulis*, dans *paulis-per*; *tantis*, dans *tantis-per*, etc.).

Nous n'avons pas parlé, dans cette énumération, des adverbes si nombreux en *ē* (comme *pulcrē*, *rectē*, etc.). M. Bopp, et après lui M. Düntzer, les considèrent comme un simple affaiblissement des adverbes en *o*, et par conséquent comme d'anciens ablatifs; d'autres grammairiens les regardent comme des accusatifs neutres, primitivement terminés en *ed* et qui auraient perdu le *d* final[3].

1. *Tum* et *tam* sont des accusatifs d'un ancien thème pronominal démonstratif (voy. plus bas, 2°, p. 432) dont nous trouvons la déclinaison complète dans les autres idiomes, tandis que le latin n'en a gardé que quelques formes; *quum* et *quam* sont des accusatifs du pronom conjonctif.

2. Voyez le rapprochement que fait M. Benfey entre les adverbes latins *prope*, *sæpe*, et les thèmes védiques *prapi*, *sapi* (*Gloss. du Sâma-Véda*, p. 132, article *prapi-tva*).

3. La dentale, qui était la finale primitive du nominatif et de l'accusatif neutre, s'est conservée dans les pronoms *id*, *illud*, *quod*, etc. Comparez les formes sanscrites *tat*, *yat*, etc., les

2° *Principaux suffixes adverbiaux de la langue latine.*

La plupart des suffixes d'adverbes, en latin, comme en sanscrit, sont formés des dentales, qui paraissent être les lettres démonstratives par excellence (voy. les thèmes du pronom sanscrit *ta-*, de l'article grec το-, du pronom et article gothique *tha-*, neutre *tha-ta*, du pronom composé latin *is-te*).

Dans *tus*, qui marque proprement et originairement le point de départ, et par extension la manière, nous retrouvons le suffixe sanscrit *tas*, avec sa désinence d'ablatif. Exemples : *in-tus*, *sub-tus*, *cœl-i-tus*, *fund-i-tus*, *human-i-tus*, *public-i-tus*, *gentil-i-tus*. Dans la plupart des dérivés, il s'attache, comme l'on voit, au thème du nom ou de l'adjectif d'où il est formé, au moyen de la voyelle *i*, qui est ou une voyelle de liaison, ou la voyelle finale du thème, ou un affaiblissement de cette voyelle finale[1].

formes védiques *kad*, *id*, etc., l'allemand *das*, ancien haut-allemand *daz* (où le *z* a pris la place du *t*; voy. p. 287, note 1), en gothique le *t* est suivi de la voyelle *a* : *sa*, *sô*, *thata* (ancienne langue du nord et ancien saxon *that*, anglo-saxon *thæt*, anglais *that*, suédois et danois *det*).

1. *Mordicitus*, dans Plaute (*Aul.*, II, 2, 57), est dérivé de l'adverbe *mordicus* ou plutôt d'un primitif inusité *mordex*, *mordic-is*, que nous offrent, précisément au même endroit, d'autres éditions, de façon que l'un des deux mots ne peut pas nous servir à former l'autre, puisque l'un exclut l'autre. Sidoine Apollinaire (*Ep.*, IV, 6) a fait très-irrégulièrement, d'après l'analogie de *radicitus*, *mordicitus*, un adverbe *cordicitus*, « du fond du cœur, au fond du cœur ». Il a pris pour une partie du suffixe la finale des radicaux, *ic*. Voy. Düntzer, *lat. Wortbild.*, p. 157.

Les suffixes *ti*, *tem*, *ta*, ne forment pas, comme le précédent, une classe entière de mots, mais ne paraissent que dans quelques adverbes isolés : *ut-i*, *i-tem*, *i-ta*, *aliu-ta*[1]. *I-ta* et *i-tem* ont pour radical le thème pronominal *i*; *u* est aussi le radical d'un ancien pronom. Ces trois suffixes se trouvent en sanscrit sous une forme identique ou très-voisine, *a-ti*, *i-ti*, *pra-ti* (προ-τί); *ka-tham* (interrogatif); *u-ta*; *ta-thâ*, *yath-â*, etc. (voy. plus haut, p. 429).

La finale *de* répond au sanscrit *das*, *dhas* (dans *adas*, *adhas*), au grec θεν (dans ἔν-θεν), et marque, comme ces deux formatives, le point de départ : *in-de*, *un-de* (pour *cunde*, du radical du pronom conjonctif, comparez *si-cunde*[2], « si.... de quelque part », *ali-cunde*, « de quelque endroit »). Pour la nasale insérée devant le *d*[3], comparez § 234.

Le démonstratif lui-même s'emploie adverbialement, comme nous l'avons vu plus haut, dans ses anciens accusatifs, *tum*, *tam*, et, comme suffixe, sous la forme *tim* (voy. p. 431).

Ter est un suffixe de comparatif (cf. le grec τωρ et le sanscrit *tar*, comparat. d'adj. *tara*, répondant au grec τερο-ς). Exemples : *præ-ter*, *sub-ter*, *in-ter*, *circi-ter*, *ali-ter*, *comi-ter*, *oci-ter* (remarquez que le suffixe *ter* tombe, pour former le comparatif : *ocius*. — Quand le suffixe s'attache à un thème terminé par

1. « *Aliuta* antiqui dicebant pro aliter... Hinc est illud in legibus Numæ Pompilii : SEI. QUIS. ALIUTA. FAXIT. IPSOS. IOVI. SACER. ESTO. » (Festus, p. 5.)

2. « *Sicunde* potes, erues qui decem legati Mummio fuerint. » (Cic., *Att.*, XIII, 30.)

3. M. Düntzer, *lat. Wortbild.*, p. 152, considère *in* dans *inde*, *un* dans *unde*, etc., comme d'anciennes formes d'accusatifs.

un *t*, l'adverbe n'a qu'un *t* : *abundan-ter* et non *abundant-ter*).

L'emploi d'un suffixe de comparatif n'a rien d'extraordinaire dans les adverbes de lieu : quand on veut désigner une place, c'est, en général, à l'exclusion de toute autre place : *ici* (et non ailleurs), *ici* (plutôt que partout ailleurs). Comparez les formations d'adjectifs *dex-ter(us)*, « qui est plus à droite, à droite et non à gauche » ; *sinister(us)*, *in-terior*, *exter-ior* (où nous avons deux suffixes de comparatif : le comparatif adverbial *ter*, et le comparatif déclinable *ior*).

Tra et *tro* sont deux autres formes de ce même suffixe de comparatif. Exemples : *ex-tra*, *con-tra*, *in-tro*, *ci-tro* (de *ci-s*).

Cus répond au suffixe sanscrit *ças*, dans *se-cus* (qui paraît être dérivé d'un radical pronominal, plutôt que du verbe *sequor* ; comparez le grec ἑκάς ; *intrin-se-cus*, *extrin-se-cus*), et peut-être aussi dans *mordicus* (bien qu'on puisse, dans ce dernier mot, regarder le *c* comme appartenant au radical de l'inusité *mordex*, *mordic-is* ; voy. p. 432, note 1).

Bi est une ancienne terminaison de locatif. Nous avons dit plus haut, p. 428, note, que la désinence propre de ce cas était en sanscrit même *(a)bhi* ; comparez la finale grecque φι. Exemples : *i-bi*, *u-bi* (pour *cu-bi*, du radical du pron. conjonctif ; cf. *si-cubi* [1], « si.... quelque part », *ali-cubi*, « en quelque lieu », et voy. plus haut, *si-cunde*).

1. *Sicubi* magna Jovis antiquo robore quercus
Ingentes tendat ramos.... (Virg., *Georg.*, III, 332.)

III. LANGUES GERMANIQUES.

1° *Emploi adverbial des cas.*

La langue gothique emploie plus rarement les cas sans prépositions et adverbialement, que le sanscrit, le grec et le latin. Cependant le génitif sert quelquefois, dans Ulfilas, à marquer le lieu où l'on va[1]; le datif remplace, comme en grec, l'instrumental, et indique le moyen, la manière; ce même cas et le génitif expriment le temps; l'accusatif, la durée; le génitif et l'accusatif, l'âge, etc. Les habitudes de syntaxe d'Ulfilas nous autorisent donc à considérer comme des cas un certain nombre de formes adverbiales en *e*, *u*, *a*, *is*, que nous trouvons dans la langue, comme *svare*, « en vain» (comparez *schwer*); *sunja*, « vraiment »; *raiht-is*, « car, à savoir, sans doute », de *raiht(s)*, « droit»; *fil-u*, « beaucoup, λίαν » (qui s'emploie aussi dans le sens d'adjectif, comme l'allemand *viel*). Parmi ces mots, il pourrait se faire qu'il y en eût qui eussent perdu leur désinence et nous offrissent simplement le radical.

1. De même qu'en grec, la préposition *in*, « dans », gouverne le datif en gothique, pour marquer le lieu où l'on est; l'accusatif, pour marquer le lieu où l'on entre. Une particularité assez remarquable, c'est que le verbe *qiman*, « venir », *kommen*, prend, comme un verbe de repos, *in* avec le datif. Voy. la Grammaire gothique de MM. de Gabelentz et Loebe, § 246.

2° *Principaux suffixes adverbiaux de la langue gothique.*

La langue gothique emploie également, pour former des adverbes, les dentales du thème pronominal démonstratif.

Ta et *a* indiquent le lieu où l'on est, où l'on fait quelque chose : *af-ta*, « par derrière »; *u-ta*, « au-dehors »; *faur-a*, « par devant»; *alj-a*, proprement « ailleurs »;

(*a*)*th* et *d* marquent le lieu où l'on va : *tha-d*, « là, vers ce lieu » (dans *tha-d-ei*, qui répond, par le sens, à l'allemand actuel *wohin*); *wa-th*, « où ? »; *alj-ath*, « ailleurs, vers un autre lieu ».

Nous trouvons aussi, dans les idiomes germaniques, des formatives qui ressemblent aux suffixes de comparatifs : *tra*, *dar*, (*a*)*r*, *dre*. Exemples : *af-tra*, « de nouveau »; *hin-dar*, « derrière, au delà »; *un-dar*, « sous » (ces deux derniers mots s'emploient comme prépositions);

ar marque le lieu où l'on est : *thar*, « là »; *war*, « où »; *jain-ar*, là », *illic*; *al-jar*, « ailleurs »;

dre, le lieu où l'on va : *wa-dre*, « vers quel lieu »; *jain-dre*, « vers ce lieu-là »; *hi-dre*, « vers ce lieu-ci ».

La liquide *r* entre également dans le suffixe *thró*, qui indique le lieu d'où l'on vient : *wa-thró*, « d'où »; *tha-thró*, « de là »; *alj-a-thró*, « d'ailleurs »; *all-a-thró*, « de tous côtés ».

(*a*)*na* indique aussi parfois le passage d'un lieu dans un autre, le plus ordinairement le lieu où l'on est. Exemples : *afta-na*, « de par derrière »; *uta-na*, « au dedans »; *sam-a-na*, « ensemble ».

Les adverbes de temps sont rares en gothique; cependant il y a quelques particules pronominales de ce sens, terminées en *(a)n* : *wa-n*, « quand »; *tha-n*, « alors »; *sum-a-n*, « un jour »; et quelques formations exceptionnelles, comme *un-te* « jusqu'à »; *smi-le*, « une fois »; *than-de*, « pendant (que) ».

Il n'est pas difficile de reconnaître dans ces adverbes de lieu et de temps un grand nombre de ceux de la langue moderne : *hinter*, *unter*, *after*, *dar*, *wor(um)*, *aussen*, *hinter*, *(zu)sammen*, *wann*, *dann*, etc.

La langue gothique a aussi deux suffixes propres aux adverbes de manière : ce sont les finales *ba* (*a-ba*, *i-ba*, *u-ba*) et *ó*, dont la première s'est entièrement perdue dans l'allemand d'aujourd'hui, dont la seconde se retrouve dans un très-petit nombre d'adverbes, affaiblie en *e* (*lan-ge*, « longtemps »; *fern* ou *fern-e*, « loin »; *gern* ou *gern-e*, « volontiers »). Exemples : *ubil-a-ba*, « mal », κακῶς, de l'adj. *ubil(s)*, « mauvais »; *raiht-a-ba*, « d'une manière droite », ὀρθῶς, de *raith-(s)*, « droit »; *arn-i-ba*, « sûrement », de l'inusité *arnei(s)*, « sûr »; *hard-u-ba*, « durement », de *hard-u(s)*, « dur »; *galeik-ó*, « également », ἴσα, de *ga-leik(s)*, « égal »; *thridj-ó*, « pour la troisième fois », de *thridj(a)*, « troisième », etc. Le suffixe *ba* pourrait bien être une ancienne désinence de cas (comparez les finales latines *bi*, *bis*, *bus*, où la labiale figure aussi comme signe de flexion, et voyez plus haut, p. 427, note 1, les désinences des cas sanscrits[1]). Quant aux adverbes terminés en *ó*, M. Bopp les considère, ainsi

1. Voy. aussi la Grammaire allemande de M. J. Grimm, t. III, p. 110.

que les adverbes en *thrô*, dont nous avons parlé plus haut, comme d'anciens ablatifs ; M. J. Grimm, comme des accusatifs[1].

1. Voy. la *Gr. comp.* de M. Bopp, § 989, 2, et la Grammaire allemande de M. J. Grimm, t. III, p. 101.

CHAPITRE III.

DE LA FORMATION DES MOTS COMPOSÉS.

§ 277.

Remarques générales sur la nature des mots composés.

1° Comme nous l'avons déjà dit dans les premières pages de ce Traité (§ 8), on appelle mots composés ceux qui sont formés de deux ou plusieurs mots combinés ensemble, et terminés par une seule désinence, qui appartient au mot tout entier et lui donne de l'unité. Exemple : ξανθό-θριξ, gén. ξανθό-τριχ-ος, *qui a les cheveux blonds*, de ξανθ(ός), *blond*, et θρίξ, *cheveu.*

2° Cette désinence est souvent précédée d'un suffixe[1], qui ordinairement appartient aussi, non pas seulement au dernier terme du composé, mais au mot tout entier. Exemple : ξανθο-κόμ-ης ou ξανθό-κομ-ος, *qui a une chevelure blonde*, de ξανθό(ς), *blond*, et κόμη, *chevelure.*

On ne trouve pas à part dans la langue les mots -κόμης, -κόμος. Les suffixes η(ς), ο(ς), qui ont pris la place du suffixe η de κόμ-η, appartiennent donc bien réellement au mot composé tout entier, auquel on

1. Nous ne parlerons pas ici des suffixes qui servent le plus ordinairement à former les mots composés. Nous avons dit, dans le chapitre précédent, quels étaient ces suffixes, et comment ils se combinaient avec les radicaux auxquels on les ajoute.

les joint après que la combinaison des deux éléments ξανθό(ς), *blond*, et κόμη, *chevelure*, a été faite; ils ont même ajouté à la signification de ces éléments une signification nouvelle, une idée de possession. Ξανθοκόμη, si la formation de ce mot était possible en grec, signifierait *chevelure blonde ;* ξανθοκόμης, signifie *qui a une chevelure blonde* (voy. § 295).

3° On voit que, dans les adjectifs ξανθοκόμης et ξανθοκόμος, il y a à la fois composition et dérivation. La dérivation n'est pas toujours caractérisée par l'adjonction d'un nouveau suffixe, mais quelquefois aussi par une altération que subit la voyelle finale dans le dernier terme du composé (§ 186). Exemples : δυσ-μήτηρ, *mauvaise mère*, δυσ-μήτωρ, *relatif à une mauvaise mère* ou *à une mère malheureuse*. Le premier de ces deux mots est seulement composé, le second est composé et dérivé, et l'altération de la dernière voyelle est un caractère, non pas de la composition, mais de la dérivation.

4° Beaucoup de mots composés sont dérivés quant au sens, et ne le sont pas quant à la forme. Le dernier terme y reste absolument tel qu'il est, employé comme mot simple : ἄ-χειρ, *qui n'a pas de mains* (on dit aussi ἄ-χειρ-ος; voy. plus haut ξανθό-θριξ).

5° Un grand nombre de composés grecs sont terminés par des mots qui ne se trouvent pas à part dans la langue, et ne sont usités qu'en composition (voy. plus haut, 2°). Tantôt ce sont des racines qui se rencontrent à la fin des composés sous leur forme la plus simple : παιδό-τριψ (παιδό-τριϐ-ς), gén. παιδό-τριϐ-ος (§ 15); tantôt des mots dérivés : βατο-δρόπος, *qui arrache les épines*, ἔπ-ακτος, *importé*, *amené du dehors*. Les derniers termes -τριψ (de la même racine

que τρίϐ-ω), -δρύπος (de δρέπ-ω, *cueillir*, *faucher*), -ακτος (d'ἄγ-ω, *conduire*), n'existent point à part.

6° La plupart des composés n'ont que deux termes. Ceux qui renferment trois ou même quatre mots n'ont cependant, en général, que deux termes principaux. Les autres mots, qui sont souvent des prépositions ou d'autres particules, expriment ordinairement des idées accessoires, qui servent à modifier ces éléments principaux; mais ils n'ont pas eux-mêmes, dans le mot composé, une valeur propre et indépendante. Exemples : παντο-μετάϐολος, *qui vend de tout*, de πᾶν, gén. παντ(ός), *tout*, et μετάϐολος, *trafiquant*; ἀντ-επείσοδος, *moyen d'attaquer à son tour*, d'ἀντί, *à son tour*, et ἐπείσοδος, *attaque*. Ces deux composés n'ont chacun, en réalité, que deux termes, dont le dernier, bien que formé de deux ou trois mots, n'exprime, de même que le premier, qu'une idée unique, que nous traduisons en français par un seul mot. Δυσ-αριστοτόκεια, *malheureuse mère d'un héros*, se divise aussi en deux termes : δυς, *malheureux*, et ἀριστοτόκεια, *mère d'un héros*.

On trouve dans les comiques un certain nombre de mots allongés à plaisir. Mais, quelle qu'en soit la longueur, on peut presque toujours leur appliquer ce que nous venons de dire : ils n'ont, en général, que deux termes principaux. Exemples : στρεψοδικο-πανουργία, *fraudes subtiles de la chicane*, de l'inusité στρεψό-δικος, qui signifierait *chicaneur* (comparez στρεψο-δικέω, *chicaner*), et de παν-ουργία, *fraude*; τορνευτολυρασπιδο-πηγός [1], *qui fait des lyres et des boucliers*

1. Ce mot renferme un composé de juxta-position (voy. § 296). Il n'y a guère que les composés de ce genre, c'est-à-dire ceux

tournés (*au tour*), et non, comme on le traduit ordinairement : *qui tourne des lyres et fait des boucliers* (voy. § 294).

7° Nous avons dit, dans le premier chapitre de ce traité (§ 2), que les racines exprimaient des idées abstraites, qu'elles n'avaient par elles-mêmes et sans désinences, ni une valeur verbale, ni une valeur nominale. Cette assertion se trouve confirmée par l'analyse de certains composés. Dans ἑρπ-άκανθα, par exemple, *épine rampante*, *plante épineuse qui rampe*, le premier terme, qui, sous cette forme, ne se trouve en grec qu'accompagné de désinences verbales, a une valeur d'adjectif; de même qu'ἐθελ dans ἐθέλ-εχθρος, *ennemi volontaire, malveillant sans motifs*.

Si les racines, par elles-mêmes, n'ont exclusivement ni la valeur verbale, ni la valeur nominale, elles ne doivent avoir, à plus forte raison, ni un sens actif, ni un sens passif. Aussi dans βου-πλήξ, *frappant les bœufs* (*aiguillon pour frapper les bœufs*), πλήγ signifie *qui frappe*, et dans ἀκανθο-πλήξ, *blessé par une épine*, il veut dire *qui est frappé*.

Les thèmes nominaux peuvent exprimer aussi dans les composés tous les nombres et tous les cas. Lorsque nous traduisons βου-πλήξ par *frappant les bœufs*, βου- représente un accusatif pluriel ; quand nous traduisons au contraire : ἀκανθο-πλήξ, *blessé par*

dont les divers termes, si l'on décomposait le mot, pour les détacher les uns des autres, seraient joints par la conjonction *et*, qui puissent avoir plus de deux termes principaux. Dans le mot latin *su-ove-taurilia* (où est contenu un composé de ce genre), se trouvent trois termes qui ont tous une égale importance : (*sacrifices*) *d'un porc, d'une brebis, d'un taureau*.

une épine, ἀκανθο- représente un datif singulier, ou un génitif du même nombre précédé d'une préposition.

Enfin les thèmes de substantifs peuvent jouer un rôle équivalent à celui des adjectifs. Exemple : μυρο-βόστρυχος, *aux tresses de cheveux parfumées*, de μύρον, *parfum*, et βόστρυχος, *tresse, boucle*.

8° Ne sont pas de véritables composés les groupes de mots grecs qu'on pourrait séparer et détacher les uns des autres, sans y rien changer, et sans ajouter de désinence aux termes qui précèdent le mot final. Tels sont, par exemple, les noms de nombre qui renferment la conjonction καί, comme ἑκκαίδεκα, *seize*; certaines locutions adverbiales, comme ἐξίσης, *également*, etc. On dit tout aussi bien ἐξ ἴσης, et la grammaire autoriserait à écrire, bien que l'usage s'y oppose, ἓκ καὶ δέκα, *six et dix* (voy. p. 477).

Dans les mots καλοκάγαθος, καλοκαγαθία, qui signifient littéralement *beau et bon*, *beauté et bonté*, la composition est imparfaite. Καλο n'a pas de désinence de cas, et cependant il est joint à ἀγαθός par la conjonction καί, qui proprement ne sert à unir les uns aux autres que des mots séparés.

§ 278.

Ce qu'il nous reste à dire des mots composés peut se diviser en deux parties. Nous nous occuperons d'abord de la forme de ces sortes de mots, et particulièrement de la manière de joindre entre eux les termes qui se combinent ensemble pour former des composés. Ensuite nous parlerons du sens des composés, et nous les classerons d'après leur sens.

I.

DE LA MANIÈRE DE JOINDRE ENTRE EUX LES DIVERS TERMES DES MOTS COMPOSÉS.

§ 279.

En général, dans les mots composés, le dernier terme a seul une désinence; ceux qui le précèdent sont des thèmes ou radicaux non infléchis.

Ces thèmes ou radicaux se joignent au mot qui les suit, tantôt immédiatement, tantôt au moyen d'une voyelle, ou d'une consonne, ou d'une syllabe de liaison.

§ 280.

Se joignent immédiatement au mot qui les suit, sans ajouter au radical aucune lettre de liaison :

1° Un grand nombre de mots invariables, et, en particulier, toutes les prépositions, et les particules inséparables : ἀρι, δυς, ἐρι, ζα, νη, etc. Ces mots ne sont soumis qu'aux modifications euphoniques déterminées par le concours des lettres entre elles : ἐπι-πρόσ-θεσις, *addition ;* ἀρι-πρεπής, *très-distingué ;* ἐλ-λιμενικός, pour ἐν-λιμενικός, *qui mouille dans un port ;* ἑκατόγ-χειρ, pour ἑκατόν-χειρ, *qui a cent mains*, etc.

2° La plupart des thèmes de la deuxième déclinaison : ἀδελφο-κτόνος, *meurtrier de son frère ;* χαλω-στρόφος, *cordier* (*celui qui tourne des cordes*); νοο-πλήξ, *qui trouble la raison ;* νου-θετέω, *mettre dans l'esprit*, etc. ;

3° Un certain nombre de radicaux de la première et de la troisième déclinaison : δικη-φόρος, *juge* (*celui qui porte la justice*), ἀγγελια-φόρος, *messager* (*celui*

qui porte des nouvelles); πυρ-φόρος, *qui porte du feu*; μελάμ-πους, *qui a les pieds noirs*; αἰπύ-κερως, *qui a les cornes élevées*; πολί-πορθος, *qui saccage les villes*; ναυ-μαχία, *combat sur mer*; βού-τιμος, *qui vaut un bœuf*;

4° Quelques thèmes verbaux : τλά-θυμος, *qui a le cœur courageux* (de τλα, radical de τλῆ-ναι, *endurer*, *oser*); βδελύκ-τροπος, *qui a des mœurs abominables* (de βδελυκ, radical de βδελύσσω, fut. βδελύξω, *inspirer de l'horreur*), etc.

On n'insère pas non plus de lettre de liaison, quand le second mot commence par une voyelle : ἀνδρ-είκελος, *semblable à un homme*; πειθ-αρχέω, *obéir aux magistrats*. Les radicaux terminés par une voyelle élident ordinairement cette voyelle devant celle du mot suivant : διφρ-ηλατέω, *conduire un char* (de δίφρο-ς, *char*), etc. — Exceptions : les radicaux terminés par un ο conservent ordinairement cette voyelle devant les mots qui, dans la vieille langue, étaient précédés d'un digamma, devant les dérivés d'ἔχ(ω), d'ἔργ(ον), et devant -ειδής; les radicaux qui ne sont pas terminés par un ο en prennent un devant ces mots. Cet ο se contracte ordinairement en ου avec l'ε d'ἔχ(ω) et d'ἔργ(ον), et en ω avec la diphthongue initiale d'-ειδής. Exemples : ἀπτοεπής, κακοῦργος (pour κακό-εργος); ἀσπιδοῦχος (pour ἀσπιδ-ό-εχος); σωματώδης (pour σωματ-ο-ειδής). La même contraction a lieu dans ξιφουλκός (pour ξιφ-ο-ελκός), etc.

L'ο de la préposition πρό se contracte aussi quelquefois en ου avec la voyelle initiale du mot qui la suit, quand cette voyelle est un ε.

Nous ne parlerons pas de quelques contractions exceptionnelles, comme celles d'οα en ω dans κυμα-

τωγή, qui est pour κυματ-ο-αγή, *rivage* (*où les flots se brisent*), etc.

Remarques. 1° Parmi les mots de la troisième déclinaison, ce sont surtout les adjectifs en ύ(ς); gén. έος, et les substantifs βοῦ(ς) et ναῦ(ς), qui se joignent au mot suivant sans voyelle de liaison; ils figurent dans les mots composés sous la forme que leur radical a au nominatif : ἡδυ-πότης, *convive aimable ;* βου-γενής, *né d'un bœuf* (les poëtes disent aussi βο-η-γενής : voy. § 283). Les noms en υς, gén. υος, prennent ordinairement la voyelle de liaison ο (voy. plus bas, § 282), et l'on peut regarder comme des exceptions poétiques les mots δρυ-τόμος, *qui coupe les chênes ;* δακρυ-χέων, *qui verse des larmes*, etc.

2° On peut encore considérer comme des thèmes non modifiés et non suivis d'une lettre de liaison quelques neutres en ος, εος, qui se terminent en εσ dans les mots composés; nous avons dit (§ 129) que c'était là très-probablement la forme primitive de leur radical. Exemples : σακέσ-παλος, *qui agite son bouclier ;* ἀνθεσ-φόρος, *qui porte des fleurs ;* ὀρεσ-κῷος, *qui habite la montagne*, etc.

Un petit nombre de substantifs neutres qui ont un τ devant les désinences de cas se joignent aussi immédiatement au mot qui les suit, et se contentent de changer le τ en σ ou plutôt de reprendre leur σ primitif (voy. § 56). Exemples : γερασ-φόρος, *qui remporte le prix ;* κερασ-βόλος, *qui frappe avec les cornes ;* φωσ-φόρος, *qui porte la lumière*, etc.

Parmi les noms de la troisième déclinaison dont le thème se termine par une consonne, il n'y a plus guère, après ceux dont nous venons de parler, que quelques mots en ν et en ρ qui se joignent immédia-

tement au mot qui les suit. Voy. plus haut, 3°, πυρ-φόρος, μελάμ-πους.

3° Nous avons vu dans le chapitre précédent que la plupart des adverbes étaient des cas de mots inusités. Aussi dans les composés sont-ils soumis, en général, aux mêmes règles que les mots déclinables; ils perdent comme eux toute désinence, et ne conservent que leur radical. Exemples : λαθρο-δήκτης, *qui mord en secret;* ἀδη-φάγος, *grand mangeur;* πυγ-μάχος, *qui combat à coups de poings.* Les radicaux des adverbes λάθρα, ἄδη-ν, πύξ, sont λαθρο, ἀδη, πυγ.

4° La liquide finale d'un thème s'assimile presque toujours à la liquide initiale du mot suivant[1]. Exemples : παλιλ-λογέω (pour παλιν-λογέω); παλιμ-μήκης (pour παλίν-μήκης); ἀγάῤ-ῥοος (pour ἀγάν-ροος). La même assimilation a lieu devant le σ : παλισ-συτέω (pour παλιν-συτέω). — Le ρ initial se redouble toujours après une voyelle brève, et quelquefois, chez les poëtes, après εὐ : χρυσόῤῥυτος (pour χρυσό-ρυτος). — Le σ se redouble de même dans un petit nombre de mots : λαβρόσσυτος (pour λαβρό-συτος).

Nous n'avons pas besoin de parler du changement régulier de la dentale ν en μ devant les labiales, en γ devant les gutturales.

1. La même assimilation a quelquefois lieu, en poésie, pour certaines consonnes muettes qui deviennent finales par suite d'une apocope : χαμμέ-νω (pour κατ-μένω, κατα-μένω), κάμμορος (pour κάτ-μορος, κατά-μορος; selon d'autres, pour κακόμορος). Voy. la Grammaire grecque de M. Burnouf, § 174, IV.

§ 281.

Lettres de liaison.

Les lettres de liaison sont ο, α, η, ι (ει, αι), ε, σι (σ, σε, σο).

La plupart des thèmes nominaux sont suivis d'ο.

La plupart des thèmes verbaux sont suivis de la syllabe σι.

Nous ne rangeons pas parmi les lettres de liaison les lettres ες, ας, qui terminent, dans quelques mots composés des noms neutres en ος, εος, ας, ατος. Ces lettres peuvent être considérées comme appartenant au radical (voy. § 280, Rem. 2°.)

§ 282.

1° ο.

La plupart des thèmes nominaux qui n'appartiennent pas à la deuxième déclinaison, c'est-à-dire qui ne se terminent pas en ο, insèrent un ο entre eux et le mot qui les suit. Cet ο remplace la voyelle finale des thèmes de la première déclinaison. Exemples : ἀερ-ο-βάτης, *qui marche dans l'air;* ἰχθυ-ο-πώλης, *vendeur de poissons;* αἱματ-ο-χαρής, *qui aime le sang;* βροντ-ο-ποιός, *qui produit le tonnerre;* ἀδ-ό-λεσχος, *babillard;* αἰτι-ο-λογία, *explication des causes.* La voyelle de liaison ο remplace l'η final des mots βροντή, ἄδη-ν (voy. § 280, Rem. 3°), et l'α final d'αἰτία.

Remarques. 1° L'ο prend aussi quelquefois la place des voyelles finales et même de certaines consonnes, dans des radicaux de la troisième déclinaison, par

exemple, dans la plupart des noms neutres en ος, εος, et des adjectifs en ης, ες, dans quelques substantifs neutres en μα, ματ-ος. Exemples : ἀνθ-ο-δίαιτος, *qui vit sur les fleurs ;* ἀληθό-μαντις, *prophète véridique ;* αἱμ-ο-βαφής (pour αἱματ-ο-βαφής), *teint de sang.*

2° La voyelle de liaison ο s'insère aussi après quelques thèmes verbaux[1] et quelques adverbes. Exemples : λειπ-ο-ναύτης, *qui déserte son vaisseau ;* λιπ-ό-φθογγος, *qui n'a pas de voix* (ces mots nous offrent deux radicaux divers du verbe λείπ-ω, aor. 2 ἔ-λιπ-ον); ἀψ-ό-ῤῥοος, *qui a un reflux* (de l'adverbe ἄψ, *en arrière*, et ῥέ-ω, *couler*). Voy. plus haut, ἀδ-ό-λεσχος.

§ 283.

2° α, η.

Après quelques radicaux de la deuxième et de la troisième déclinaisons, on insère, au lieu d'un ο, un η ou un α long, probablement pour éviter le concours d'un trop grand nombre de voyelles brèves. Exemples : βαλαν-η-φάγος, *qui mange des glands ;* ἀσπιδ-η-φόρος, *qui porte un bouclier ;* ἀταλ-ά-φρων, *qui a la simplicité d'un enfant ;* πολι-α-νόμος, *magistrat municipal d'une ville.* Les radicaux de ces mots composés sont βαλανο, ἀσπιδ, ἀταλο, πολι.

L'α bref sert quelquefois aussi de voyelle de liaison. Exemples : ποδ-α-νιπτήρ, *bassin pour laver les pieds ;* κυν-ά-μυια, *mouche qui attaque les chiens*[2].

1. Ou plutôt ces thèmes gardent leur formative verbale. Voy. ce que nous avons dit plus haut, p. 124, note 3, et p. 359, de la voyelle initiale de la désinence des verbes en ω.

2. En prose, on dit plus ordinairement κυνόμυια. Dans ποδα-

Remarques. C'est surtout chez les poëtes que les voyelles de liaison η, α, se rencontrent fréquemment.

Un certain nombre de mots neutres en ος, εος, s'adjoignent, dans les composés, à la place de leur suffixe, tantôt un η, tantôt un ο. Ainsi l'on dit ξιφ-η-φόρος, et ξιφ-ο-φόρος, *qui porte un glaive*, etc. — Remarquez la forme poétique βελε-η-φόρος (pour βελ-η-φόρος), *qui porte des flèches*.

L'α sert souvent de voyelle de liaison après les noms de nombre : ὀκτ-α-δάκτυλος, *qui a huit doigts;* ἑξ-ά-στυλος, *qui a six colonnes;* εἰκοσ-α-έτης, *qui dure vingt ans;* ἑβδομ-α-γενής, *né le septième jour*, etc.

§ 284.

3° ι (ει, αι, οι).

L'ι joue le rôle de voyelle de liaison après quelques radicaux de verbes et de mots déclinables, surtout après des noms qui appartiennent à la troisième déclinaison. Exemples : ἁμαρτ-ί-νοος, *qui a l'esprit égaré;* λαθ-ί-πονος, *qui oublie les fatigues;* ἀρχ-ί-μιμος, *premier mime* (d'ἄρχω, *primer*); αἰγ-ι-βάτης, *qui a des pieds de chèvre;* καλλ-ί-ζωνος, *qui a une belle ceinture;* ἀργ-ι-κέραυνος, *qui a la foudre étincelante;* μυστ-ι-πόλος [1], *qui célèbre les mystères*, etc.

Remarques. 1° Dans les composés dont le premier terme est le radical d'un nom neutre en ος, εος, et se

-νιπτήρ, on pourrait regarder le premier terme comme un accusatif régi par le radical verbal qui le suit (voy. § 287).

1. Quand le premier terme suivi d'un ι est un thème terminé par une voyelle, on peut regarder cet ι comme un affaiblissement de la voyelle finale.

termine en εσι, il ne faut considérer comme voyelle de liaison que l'ι (et non les lettres εσι; voy. § 280, Rem. 2°) : ἐγχεσ-ί-παλος, *qui brandit la lance ;* ὀρεσ-ί-κοιτος, *qui couche sur la montagne.* — Quelquefois les poëtes redoublent le σ : ὀρεσ-σι-νόμος, *qui vit sur les montagnes.*

2° Quelques thèmes nominaux gardent devant l'ι leur voyelle finale : ὀρει-βάτης, *qui parcourt les montagnes ;* ὁδοι-πόρος, *qui va sur les chemins, voyageur ;* μεσαι-πόλιος, *à moitié blanc.* — Quelquefois l'ε ou l'α qui précède l'ι n'appartient pas au thème : ἀνδρ-ει-φόντης, *homicide ;* ἰθ-αι-γενής, *légitime*, etc.

3° Il y a aussi quelques composés dans lesquels des adverbes sont joints au mot qui les suit au moyen d'un ι. Exemples : μαψ-ι-λόγος, *qui parle en vain* πυκ-ι-μηδής, *prudent* (de πύκ-α, *prudemment*) ; ὀψ-ί-γονος, *né tard.*

§ 285.

4° ε.

C'est surtout après des thèmes verbaux que s'insère la voyelle de liaison ε. Exemples : ἀγ-έ-στρατος, *qui conduit les armées ;* ἀκειρ-ε-κόμης, *aux cheveux non coupés ;* φερ-έ-πολις, *qui soutient l'état ;* δακ-έ-θυμος, *qui ronge le cœur ;* ἑλ-έ-νας, *qui fait périr les vaisseaux ;* φοβ-έ-στρατος, *qui épouvante les armées*, etc.

Remarques. 1° Dans quelques-uns de ces composés, on peut considérer l'ε comme appartenant au thème verbal[1] : par exemple, dans φοβέ-στρατος, qui a

1. Cette remarque peut même s'étendre à tous les verbes en ω, puisque la voyelle initiale de la terminaison est dans toute cette classe de verbes une lettre formative. Voy. p. 124, note 3.

pour premier thème le radical de φοβέ-ω, *épouvanter;* dans δακέ-θυμος, où δακε est le thème de δακεῖν (δακέ-ειν), aor. 2 de δάκ(νω), *mordre.*

2° Il est très-rare que des radicaux de noms ou d'adverbes soient suivis de la voyelle de liaison ε. Cependant on dit ἀγχ-έ-μαχος, *qui combat de près* (d'ἄγχι, *auprès*); λεχε-ποίη, *qui offre un lit de gazon* (de λέχος, *lit*). Λεχε est peut-être pour λεχεσ- (voy. § 280, Rem. 2°); dans ce cas, l'ε ne serait pas une voyelle de liaison.

§ 286.

3° σι (εσι, εσ, σ, σε, σο).

I. Comme nous l'avons dit plus haut, la plupart des thèmes verbaux[1] se joignent au mot qui les suit au moyen de la syllabe de liaison σι. Devant cette syllabe le thème verbal a souvent la même forme que devant la désinence du futur actif (σω). Exemples: παυ-σί-νοσος, *qui guérit les maladies;* μνη-σί-κακος, *qui se souvient du mal, vindicatif;* κρυψί-νοος, *qui cache sa pensée;* θελξί-φρων, *qui charme le cœur;* ἐγερ-σί-γελως, *qui excite le rire*, etc.

Remarques. 1° Quelques thèmes verbaux font précéder σι d'un ε, qui tantôt est une voyelle intercalée, et tantôt peut être considéré comme appartenant au thème de l'aoriste second. Exemples : πηγ-εσί-μαλλος, *qui a une toison épaisse;* εὑρε-σί-κακος, *inventeur* ou *auteur de maux*, etc.

1. Aux yeux de M. Bopp (voy. *Gr. comp.*, § 965), et les raisons qu'il donne sont assez solides, ces radicaux, qui paraissent appartenir à des verbes, sont plutôt des thèmes nominaux. Dans ce cas, les syllabes σι, σε, etc., ne seraient point des lettres intercalées, mais la partie finale du thème.

2° On trouve aussi en composition quelques thèmes nominaux suivis de σι. Exemples : ναυ-σι-πόρος, *qui fait un trajet en vaisseau (par mer)*. — Quelquefois le σ se redouble : πο-σσί-κροτος, *frappé avec les pieds ;* κηρ-εσσι-φόρητος, *amené par les Parques*. Voy. § 284, Rem. 1°, et § 287.

3° L'ι s'élide souvent devant les mots qui commencent par des voyelles. Exemples : δει-σ-ήνωρ, *qui redoute les hommes ;* ἐρυ-σ-άρματος, *qui traîne un char*. Cependant on dit ληξί-αρχος, *lexiarque*, etc.

Il ne se supprime presque jamais devant les consonnes : φερέσ-βιος, *qui donne la vie*.

II. Un petit nombre de thèmes verbaux remplacent σι, les uns par σο, les autres par σε. Exemples : δευ-σο-ποιός, *qui teint* (de δεύ-ω, *teindre*) ; μιξο-βάρβαρος, *à demi barbare* (de μίγ-νυμι, *mêler*) ; περ-σέ-πολις, *qui ravage les villes* (de πέρθ-ω, *ravager*) ; ἀκερ-σε-κόμης, *aux cheveux non coupés* (de κείρ-ω, *tondre*).

Le radical de στρέφ(ω), *tourner*, est suivi tantôt de σι, tantôt de σε, et tantôt de σο : στρεψί-μαλλος, *qui a la toison crépue ;* στρεψε-δινέω, *faire tournoyer ;* στρεψο-δικέω, *chicaner*.

Remarques. 1° Dans πολι-σσο-νόμος, *qui régit une cité*, le radical de πόλι(ς) est joint aussi au mot qui le suit, au moyen de la syllabe σο. Le σ est redoublé comme dans πο-σσί-κροτος.

2° Devant le substantif βροτός, *mortel*, on a quelquefois inséré, après la voyelle finale du premier terme, un μ attiré par le β [1]. Exemples : μιξό-μ-βροτος,

1. C'est au contraire un β qui a été attiré par la liquide μ dans le second terme du composé μεσ-ημβρία (pour μεσ-ημερία), *le milieu du jour* (comparez ἀνδρός, pour ἀνέρος). Théocrite (VII, 21) a dit μεσημέριος, dans le sens de μεσημβρινός.

à demi homme; et de même, πλειστό-μ-βροτος, *qui renferme beaucoup d'hommes*[1].

III. Un petit nombre de thèmes nominaux se joignent parfois au mot qui les suit au moyen d'un σ, qu'on pourrait regarder comme une désinence de cas (voy. § 287). Exemples : διόσ-δοτος, *donné par Jupiter*; θεόσ-δοτος, *donné par Dieu*; ἑωσ-φόρος, *qui apporte la lumière*; δικασ-πόλος, *qui rend la justice*; θεμισ-κρέων, *qui gouverne avec justice*; — Dans θέσ-φατος[2], *prononcé par les dieux*, une partie du radical a été supprimée devant le σ (voy. § 288).

§ 287.

Liaisons exceptionnelles.

Νουν-εχής, *qui a de la sagesse*, a pour premier terme l'accusatif de νοῦς (voy. § 274, 4°). Dans νεώσ-οικοι, *chantier maritime* (littéralement *maisons de vaisseau*), νεώς est le génitif de ναῦς.

1. Μιξόμβροτος est dans les *Suppliantes* d'Eschyle (569), et πλειστόμβροτος dans Pindare (*Olymp.*, VI, 116). Il y a aussi de bonnes éditions des *Choéphores* d'Eschyle qui ont au v. 362, πεισίμβροτος, pour πεισίβροτος, *qui persuade les hommes*.

2. Voy. ce que nous allons dire, au paragraphe suivant, au sujet des cas dans les mots composés. Ces compositions grecques comme θεόσ-δοτος θέσ-φατος (pour θεός-φατος), etc., pourraient aussi être considérées comme des formations analogues à celles que nous trouvons dans la langue zende, qui met ordinairement au nominatif singulier le premier terme du composé (voy. la *Gr. compar.* de M. Bopp, § 971). Dans διόσ-δοτος, διός paraît être au génitif, comme probablement aussi δίκας (pour δίκης) dans δικασ-πόλος. Quant à ἕως, dans ἑωσ-φόρος, son σ fait probablement partie du thème (voy. § 189, note 1).

On peut de même considérer comme des datifs singuliers, ou comme des locatifs, quelques-uns des thèmes nominaux qui sont suivis de la voyelle ι, par exemple : νυκτι-πόρος, ὀρει-βάτης, ὁδοι-πόρος ; comme des datifs pluriels, quelques mots en σι : ναυσι-πόρος, ναυ-σι-βάτης, χηρεσσι-φόρητος ; comme un génitif singulier, Διός, dans Διόσ-κοροι, Διόσ-κουροι ; comme un accusatif singulier, le premier terme de ποδα-νιπτήρ, et enfin comme un génitif singulier ou un accusatif pluriel δίκας, dans δικασ-πόλος.

§ 288.

Radicaux apocopés, etc.

Un certain nombre de radicaux terminés, pour la plupart, par la muette τ ou par la liquide ν, perdent, devant le mot qui les suit, leur dernière consonne, et quelquefois même la voyelle qui précède cette consonne. Nous avons déjà remarqué plus haut, § 282, Rem. 1°, que cette suppression avait lieu fréquemment pour les noms neutres en μα, ματος, et qu'ils remplaçaient ordinairement leur α par un ο. Exemples :

1° Radicaux terminés par un τ : αἱμ-ο-βαφής (pour αἱματ-ο-βαφής), *teint de sang ;* σπερμ-ο-λόγος (pour σπερ-ματ-ο-λόγος), *qui ramasse des grains ;* σωμ-ασκέω (pour σωμάτ-ασκέω[1]), *exercer le corps ;* ὀνομα-θέτης (pour ὀνο-ματ-ο-θέτης), *celui qui impose un nom ;* ἁμα-τροχίη (pour ἁρματ-ο-τροχία), *ornière ;* μελί-φθογγος (pour μελιτ-ό-φθογγος), *qui rend un son doux ;* θεμί-πλεκτος (pour

1. Σωμασκέω est dérivé d'un thème déclinable, virtuellement existant. On ne dit pas σωμασκής, mais σωμασκητής.

θεμιστ-ό-πλεκτος), *tissu régulièrement;* παν-δαισία[1] (pour παντ-ο-δαισία), *festin complet;* δελε-άρπαξ (pour δελεατ-άρπαξ), *qui happe l'appât;* λεό-παρδος (pour λεοντ-ό-παρδος), *léopard*, etc.

2° Radicaux terminés par un ν : ἀκμο-θέτης (pour ἀκμον-ο-θέτης), *billot de l'enclume ;* κρεισσό-τεκνος[2] (pour κρεισσον-ό-τεκνος), *que l'on préfère à ses enfants;* μειό-φρων (pour μειον-ό-φρων), *insensé;* μελ-ανθής (pour μελαν-ανθής), *qui a une fleur noire*, etc.

3° Radicaux terminés par des consonnes autres que ν et τ : γυναι-μανής (pour γυναικ-ο-μανής), *qui est fou des femmes;* γύν-ανδρος (pour γυναίκ-ανδρος), *homme efféminé;* ἐλελί-χθων (d'ἐλελίζω, f. ἐλελίξω), *qui secoue la terre*, etc.

4° Radicaux terminés par une voyelle : κραταί-πεδος (pour κραταιό-πεδος), *qui a un terrain solide;* ζω-γράφος (pour ζωο-γράφος), *peintre;* ἐναρ-φορος[3] (pour ἐναρο-φόρος), *qui remporte des dépouilles;* ῥᾴ-θυμος (pour ῥαϊό- ou ῥηϊό-θυμος), *d'un esprit facile, insouciant;* ζεί-δωρος (pour ζειά- ou ζει-ό-δωρος), *qui donne du blé, fertile*, etc.

Les prépositions παρά, ἀνά, κατά, perdent aussi quelquefois leur voyelle finale (voy. plus haut, p. 447, note 1, et la Grammaire grecque de M. Burnouf, § 174, IV).

5° Il y a des apocopes encore plus irrégulières.

1. Le radical παν, bien qu'il ait perdu la dernière consonne, est cependant suivi de la voyelle de liaison ο, dans πανοῦργος (pour παν-ό-ἐρ-γος), *capable de tout faire, scélérat.*

2. Le mot κρεισσότεκνος se trouve dans Eschyle (*Theb.*, 784), mais on le regarde comme douteux.

3. Epithète d'Arès ou Mars, dans Hésiode (*Scut.*, 192). D'autres lisent ἐναροφόρος. Voy. Buttmann, *Ausf. Gramm.*, § 120, Anmerk. 11.

-Ἥμισυς, par exemple, perd presque toujours sa dernière syllabe : ἡμί-πους, *demi-pied; κελαι-νεφής, qui a de noirs nuages*, est pour κελαινο-νεφής; μιαι-φονέω, *se souiller par un meurtre*, pour μιαινο-φονέω; ὠλέ-κρανον, *tête* ou *pointe du coude*, a pour premier terme ὠλένη, *coude*; βλασ-φημέω, *médire*, paraît être composé de βλάπτω et de φήμη (probablement pour βλαψιφημέω), etc. — Μέγας nous offre en composition, tantôt le radical du nominatif (μεγα), tantôt celui de la plupart des cas obliques (μεγαλο-) : ainsi l'on dit μεγα-σθενής et μεγαλο-σθενής, *qui a une grande force*, etc.

6° Nous ne parlerons pas des radicaux qui subissent, non pas une apocope, mais une espèce de mutilation intérieure, comme κέρ-τομος, qui paraît être pour κέαρ- ou κήρ-τομος; ἀλλ-ήλων, qui est composé d'ἄλλος répété, etc. C'est parfois l'euphonie qui détermine les suppressions et altérations de ce genre.

C'est aussi par euphonie que l'on a dit ἐκε-χειρία, *trêve*, pour ἐχε-χειρία. Le χ du radical d'ἔχ(ω) s'est changé en κ, afin qu'il n'y eût pas deux syllabes de suite commençant par des aspirées.

Remarquez encore l'influence qu'exercent quelquefois les voyelles aspirées et la liquide ρ (ῥ) sur les consonnes qui les précèdent, ou même sur celles qui les suivent : par exemple, dans φροῦδος, qui est pour πρό-οδος; dans τέθρ-ιππος, τεθρ-ήμερον, qui sont pour τετρά-ιππος, τετρα-ήμερον. Le π et le τ ont été changés en φ et en θ, par suite de l'influence des voyelles aspirées ὁ, ἱ, ἡ, et peut-être aussi par l'influence du ρ (comparez les suffixes τρα, θρα, τρον, θρον, §§ 160 et 164, et φροίμιον, qui est pour προ-οίμιον). C'est probablement à l'action de cette même liquide qu'est dû le φ de ὑπερ-

-φίαλος, *immodéré, violent,* qui paraît être pour ὑπερ-βίαλος (de βία, *force, violence*).

§ 289.

Allongement des voyelles initiales.

Lorsque, dans un mot composé, un terme non initial commence par une des voyelles α, ε, ο, cette voyelle s'allonge ordinairement : α, ε se changent en η; ο en ω. Exemples : ἀν-ήνεμος (pour ἀν-άνεμος), *sans vent, à l'abri du vent;* ἀνδρ-ηλάτης (pour ἀνδρ-ελάτης), *qui chasse les hommes (de leur patrie)*; ὑπ-ηρέτης (pour ὑπ-ερέτης), *rameur;* αἰγ-ώνυξ (pour αἰγ-όνυξ), *qui a des pieds (des sabots) de chèvre.*

Mais cette règle est loin d'être générale. Ainsi l'on dit αἰγ-ελάτης, *qui chasse les chèvres, chevrier;* ἀστεργ-άνωρ, *qui hait les hommes;* ἄν-οδος, *chemin montant,* etc.

L'allongement a pour objet de bien marquer où finit le premier mot, de relever le commencement du second, quelquefois aussi d'empêcher le concours d'un trop grand nombre de voyelles brèves.

§ 290.

De la forme des verbes composés.

Parmi les verbes composés, ceux qui ont pour premier terme une véritable préposition, un préfixe (εἰς, ἐπί, διά, etc.), sont ou primitifs ou dérivés, plus souvent primitifs : δια-τρέχω, δια-δρομέω, *courir à travers.*

Ceux qui ont pour premier terme un autre mot qu'une préposition, sont, à fort peu d'exceptions

près, des verbes nominaux, c'est-à-dire dérivés de mots déclinables. Ils se terminent, pour la plupart, en έω, ou en ίζω, plus rarement en άζω, αω, αίνω, εύω, όω. Exemples : ἀϐλεπτέω, *ne pas voir*, d'ἀ-ϐλεπτής, *qui ne voit pas*; αὐτοματίζω, *agir spontanément*, d'αὐτό-ματος, *qui agit spontanément*; οἰνοποτάζω, *boire du vin*, d'οἰνο-πότης, *buveur de vin*; κακοδαιμονάω, *être poussé par un mauvais génie*, de κακο-δαίμων, *qui a un mauvais génie*; δυσθυμαίνω, *perdre courage*, de δύσ-θυμος, *découragé*; αἰχμαλωτεύω, *faire prisonnier de guerre*, d'αἰχμ-άλωτος, *pris à la guerre*; ἀκυρόω, *annuler*, d'ἄ-κυρος, *annulé*.

Très-rares sont les verbes comme ἀηθέσσω, *n'être pas accoutumé*; ἀπινύσσω, *manquer de prudence*; et tout à fait exceptionnelles des formations, comme ἀ-τίω (poétique pour ἀτίζω, *mépriser*; ἀ-μείρω, *priver* (*de sa part*)[1].

En général, il faut considérer la composition comme ayant précédé la formation du verbe; et les verbes qu'on appelle composés ne sont pas, à proprement parler, des composés, je veux dire le produit d'une composition immédiate, mais des dérivés de mots composés (voy. § 297).

Quelquefois on ne trouve pas dans la langue les mots d'où sont tirés ces sortes de verbes; mais on peut en général leur supposer des primitifs dont la formation, bien qu'ils soient inusités, serait très-régulière. Nous avons eu souvent l'occasion de re-

1. En sanscrit, en latin et en allemand, la particule privative ne précède non plus que des verbes dérivés. Aussi M. Pott (*Etym. F.*, II, p. 127), considère-t-il l'ἀ d'ἀμείρω comme tenant la place d'ἀπό, et ἀτίω (Théognis, 621) comme équivalent peut-être à ἀπο-τιμάω, plutôt qu'à ἀτι-μάω.

marquer, dans le chapitre 2, que les mots qui servaient de transition pour former d'autres mots, n'existaient parfois que virtuellement.

II.

DU SENS DES MOTS COMPOSÉS.

§ 291.

Règle générale.

Dans la plupart des composés, le mot déterminant précède le mot déterminé. Exemples : κακο-δαίμων, *mauvais génie* ou *qui a un mauvais génie;* νυκτι-πόλος, *qui erre pendant la nuit.* Νυκτι- détermine le mot -πόλος, et lui sert de complément; κακο- détermine δαίμων et lui sert d'épithète.

Remarques. 1° Un certain nombre de composés grecs paraissent s'écarter de cette règle. Mais l'irrégularité n'est souvent qu'apparente, et tient à la manière dont nous les traduisons. Φιλάδελφος, par exemple, que nous rendons par *aimant son frère*, ou *aimé de son frère*, signifie *qui a son frère pour ami*, ou *qui a son frère chéri*. Ἀδελφός ne sert pas de régime à φίλος, mais φίλος au contraire sert d'épithète à ἀδελφός (voy. plus bas, § 295, ce que nous dirons des composés possessifs). Εὔ-βους, *riche en bœufs*, veut dire proprement *qui a des bœufs en bon état, en bon nombre;* ἀξι-αγάπητος, *digne d'amour*, se traduit plus exactement par *aimé* ou *aimable dignement*.

2° Κορυθ-αίολος, *dont le casque s'agite*, ne s'écarte pas plus de la règle qu'αἰολο-θώρηξ, *qui a une cuirasse flexible*. Si nous décomposions ces deux mots, l'analyse du premier serait κόρυθα αἰόλος (comparez πόδας

ὠκύς, ποδ-ώκης); l'analyse du second, αἰόλον θώρηκα ἔχων. Dans la première de ces deux locutions κόρυθα détermine αἰόλος, comme dans la seconde αἰόλον détermine θώρηκα.

3° Ἀνδρ-αγαθία signifie *qualité* ou *caractère d'homme de bien;* par conséquent, les éléments du mot ne sont pas construits d'une manière conforme à la règle. Mais l'anomalie de ce mot et de quelques autres qui lui ressemblent peut tenir à ce que ce substantif, par exemple, qui devrait être dérivé, comme nous le verrons plus bas, § 294, Rem. 2°, d'un adjectif signifiant *homme de bien*, a été formé directement, par la combinaison des deux éléments *homme* et *bonté*, et voulait dire pour ceux qui s'en sont servis d'abord plutôt *bonté* ou *vertu d'homme* que *caractère d'homme de bien*. Ce qui semble confirmer cette conjecture, c'est qu'en effet l'adjectif ἀνδρ-ἀγαθος, où l'anomalie serait bien plus choquante, et qui devrait servir de transition pour arriver à ἀνδραγαθία, n'est pas usité.

4° Nous avons montré plus haut (§ 277, 7°), par l'exemple de βου-πλήξ, qui signifie *frappant les bœufs* (*aiguillon pour frapper les bœufs*) et d'ἀκανθο-πλήξ, qui veut dire *blessé par une épine*, que les verbes avaient, en composition, tantôt le sens actif, et tantôt le sens passif. Ce principe nous servira à expliquer, d'une manière conforme à la règle, un grand nombre de composés commençant par un thème verbal. Exemples : ἀεξί-φυτος, *qui développe les plantes*, c'est-à-dire *qui a* ou *rend les plantes développées* (voyez les composés possessifs, § 295); μνησί-κακος, *rancunier*, c'est-à-dire *qui a le mal rappelé* ou *présent à la mémoire* (voy. p 452, note 1). — Enfin, dans beaucoup de mots de ce genre, le thème verbal

a probablement la même valeur que le radical de l'adjectif verbal dans κελευστ-άνωρ, *qui commande aux hommes*, c'est-à-dire *qui a les hommes commandés, soumis à ses ordres*.

5° Cependant on est forcé de convenir que cette règle, qui veut que le déterminant précède le déterminé, ne s'applique pas aux mots composés, dans la langue grecque, d'une manière aussi rigoureuse et aussi constante que dans d'autres langues, en sanscrit, par exemple, et en allemand. Ainsi il est difficile de ne pas admettre que la règle ait été violée dans des mots comme κρεισσό-τεκνος, *que l'on préfère à ses enfants, que l'on tient pour meilleur que ses enfants*[1]. — Il est possible aussi que, dans un certain nombre de ces composés qui commencent par un thème verbal (comme μνησί-κακος; voy. plus haut Rem. 4°), la langue n'eût plus parfaite conscience du rapport primitif des termes, et que l'on se fût habitué à considérer le second comme jouant plutôt le rôle de mot déterminant que de mot déterminé[2].

1. Il devrait signifier plutôt « ayant de meilleurs enfants ». Aussi cet adjectif est-il regardé, nous l'avons dit, comme douteux.

2. Ce qui semble prouver encore que cette loi ne s'appliquait pas toujours d'une manière rigoureuse et que l'ordre des éléments d'un mot composé était devenu assez arbitraire dans la langue grecque, c'est qu'on trouve souvent, pour exprimer la même idée, deux composés, formés des mêmes termes, construits en sens inverse. Exemples : οἰκο-φόρος et φερέ-οικος, *qui porte une maison*; χωρο-φιλέω et φιλο-χωρέω, *aimer un lieu, s'y plaire*, etc. Cependant n'oublions pas que si οἰκοφόρος et χωροφιλέω signifient *porteur de maison, être ami d'un lieu*, φερέοικος et φιλοχωρέω peuvent signifier *qui a la maison portée, qui a le lieu chéri*, et rentrer, par conséquent, aussi dans la règle générale (voy. plus haut, Rem. 1° et 4°).

Toutefois l'examen attentif de la plupart des composés grecs, et la comparaison du grec avec les autres langues de la même famille nous portent à croire que le principe que nous avons établi au commencement de ce paragraphe est beaucoup plus général qu'on ne le suppose ordinairement ; et il ne faut considérer comme de véritables exceptions que le petit nombre de composés dont l'explication, si l'on voulait les ramener à cette règle, serait impossible ou forcée[1].

1. Si les bornes de ce traité nous le permettaient, nous entrerions ici dans quelques détails sur l'emploi que les écrivains grecs, et particulièrement les poëtes, font des mots composés ; sur la précision expressive avec laquelle ils déterminent leur pensée en groupant autour de l'idée principale les diverses idées accessoires, tantôt avec la netteté la plus logique, tantôt avec l'audace la plus compréhensive et la plus capricieuse ; sur les pléonasmes, les ellipses, les inversions des rapports où sont entre eux les termes et les pensées ; enfin sur les diverses figures de langage au moyen desquelles les mots composés donnent au style de la richesse, de l'éclat, de la hardiesse, de l'harmonie. Pour ne parler que de l'inversion des rapports et des pléonasmes, Euripide a dit, par exemple (*Med.*, 1366), σοὶ νεοδμῆτες γάμοι, *ton nouveau mariage*, littéralement, *ton mariage nouvellement dompté, cet hymen nouvellement contracté, par lequel tu as dompté, soumis au joug (du mariage) une nouvelle épouse.* Dans Lucien nous lisons (*Halc.*, 8) : ἔρωτα φίλανδρον, *amour pour son époux*, littéralement *amour ami de l'époux, qui consiste à aimer son époux ;* dans Sophocle (*Ant.*, 101) : ἑπτάπυλον στόμα, et dans Euripide encore (*Supp.*, 401) : τὰς πύλας ἑπταστόμους, *les sept portes (de Thèbes)*, littéralement : *l'ouverture qui a six portes, qui consiste en six portes ; les portes qui forment six ouvertures*, etc., etc.

§ 202.

CLASSIFICATION DES MOTS COMPOSÉS.

Les mots composés déclinables, considérés quant à leur signification, ou, plus exactement, quant aux rapports qui unissent entre eux leurs divers éléments, peuvent se diviser en quatre classes :

1° *Composés déterminatifs;*

2° *Composés de régime* ou *de dépendance;*

3° *Composés de juxta-position;*

4° *Composés possessifs.*

Les composés des trois premières classes peuvent être des composés du premier degré et de formation immédiate, c'est-à-dire qu'il suffit souvent de prendre deux mots et de les combiner ensemble, pour avoir un composé déterminatif, ou un composé de régime, ou un composé de juxta-position : κακό-δαίμων, *mauvais génie;* ἀκανθο-πλήξ, *blessé par une épine*, etc.

Un composé possessif, au contraire, renferme toujours en lui-même un composé d'accord, ou un composé de régime, ou un composé de juxta-position. On peut donc considérer les composés possessifs comme des composés de seconde formation; le sens possessif s'ajoute à un composé déjà formé.

La plupart des adverbes, et les verbes qui n'ont pas pour premier terme une préposition, ne sont pas non plus des composés de formation immédiate. Ils dérivent, en général, d'un composé déclinable.

§ 293.

1° *Composés déterminatifs.*

Tous les composés sont plus ou moins déterminatifs, car il y a toujours un terme qui modifie, précise, complète, en un mot, détermine l'autre; mais on appelle composés déterminatifs par excellence ceux où deux termes sont entre eux dans le même rapport qu'un adjectif ou un substantif avec un adverbe, ou bien qu'un substantif avec son épithète ou avec un autre substantif auquel il est joint par apposition.

Exemples : ὑπέρ-σοφος, *supérieurement sage; ὀψ-ημέρα, le soir* (proprement *le jour tard*); εἴσ-οδος, *entrée* (proprement *chemin dans*); ἀ-δόξαστος, *non conjectural;* κακο-πάρθενος, *fille malheureuse;* ἀνδρό-παις, *adolescent qui est homme* (*qui montre*, par exemple, *le courage d'un homme*).

Remarques. 1° Il y a des composés déterminatifs de seconde formation, c'est-à-dire qui contiennent en eux-mêmes d'autres composés. Exemples :

Δυσ-αριστοτόκεια, *celle qui est malheureusement mère d'un héros.* Ἀριστο-τόκεια est un composé de dépendance (voy § 294), qui signifie *mère d'un héros;* l'addition de δυσ- en fait un composé déterminatif.

Ἀ-χρυσόπεπλος, *qui n'a pas un voile brodé d'or.* Χρυσό-πεπλος, *qui a un voile (brodé) d'or*, est un composé possessif; l'ἀ privatif en fait un composé déterminatif.

Enfin, εὐ-πρόσοιστος, *facilement transportable*, a pour second terme un mot qui est déjà par lui-même un déterminatif (προσ-οιστός, *qu'on peut porter vers*),

et qui se trouve déterminé de nouveau par l'addition d'εὐ-.

2° Il n'y a que les déterminatifs formés de plus de deux mots qui puissent renfermer en eux-mêmes d'autres composés. Nous verrons, dans les paragraphes suivants, que les composés possessifs et les composés de dépendance, lors même qu'ils ne sont formés que de deux mots, peuvent contenir d'autres composés.

3° Les déterminatifs contenus dans des composés possessifs et dans des composés de régime sont beaucoup plus nombreux que les déterminatifs indépendants et non subordonnés à une idée de possession ou de dépendance. Voy. les paragraphes suivants.

§ 294.

2° *Composés de régime ou de dépendance.*

On appelle composés de régime ou de dépendance ceux dont les deux termes dépendent l'un de l'autre, c'est-à-dire sont dans le même rapport qu'un régime avec le mot qui le gouverne.

Exemples : ἀνδρο-πρεπής, *qui convient à un homme ;* ἀνδρο-βρώς, *qui dévore les hommes ;* ἀνδρο-κάπηλος, *marchand d'hommes*, etc.

Remarques. 1° Le terme dépendant ou régi est relativement au mot qui le gouverne dans un rapport qu'on exprimerait par une désinence de cas (autre que le nominatif), si les mots étaient détachés. Exemples :

Génitif : ἀνδρ-άδελφος (ἀνδρὸς ἀδελφός), *frère du mari ;* ἀργυρ-ώνητος (ἀργύρου ὠνητός), *acheté à prix d'ar-*

gent; ἀνδρο-τυχής (ἀνδρὸς τυχοῦσα), *qui obtient un mari*, etc.

Datif (ablatif, instrumental, locatif) : ἀνδρ-είκελος (ἀνδρὶ εἴκελος), *semblable à un homme;* φρενό-ληπτος (φρενὶ ληπτός, *mente captus*), *insensé;* ἀκανθο-πλήξ (ἀκάνθῃ πληκτός, *blessé par une épine;* οὐρανο-φύτευτος (οὐρανῷ φυτευτός), *créé par le ciel;* ἁλι-νήκτης (ἁλὶ ou ἐν ἁλὶ νήκτης), *qui nage dans la mer;* νωτο-φόρος (νώτῳ φέρων), *qui porte sur le dos;* ἑβδομα-γενής (ἑβδόμῃ, sous-ent. ἡμέρᾳ, γεγονώς), *né le septième jour*[1], etc.

Accusatif: ἀνδρο-δόκος (ἄνδρας δεχόμενος), *qui accueille les hommes;* ἀγαλματο-ποιός (ἀγάλματα ποιῶν), *qui fait des statues;* ποδα-νιπτήρ (πόδας νίπτων), *bassin pour laver les pieds;* ποδ-ώκης (πόδας ὠκύς), *qui a les pieds agiles*, etc.

Souvent même le rapport ne pourrait être exprimé d'une manière bien précise que par un cas précédé d'une préposition : δειπνο-κλήτωρ (εἰς δεῖπνον καλῶν), *celui qui invite à souper;* ἀφρο-γενής (ἐξ ἀφροῦ γεγονώς), *né de l'écume;* βωμο-νίκης (περὶ βωμὸν νικῶν), *qui triomphe près de l'autel*, etc.

Parfois l'ellipse est beaucoup plus forte : μονο-μάχος, par exemple, signifie μόνος μόνῳ μαχόμενος, *qui combat seul contre un seul*, etc. (voy. plus haut ἑβδομα-γενής).

2° Un composé de dépendance peut contenir, soit un autre composé de dépendance, soit un composé déterminatif, soit un composé possessif, soit enfin un

1. Ἑβδομαγενής est une épithète d'Apollon qui se trouve dans Plutarque. Quelques critiques proposent de lire ἑβδομαγέτης, mot employé par Hérodote et par Eschyle, et qui désigne le même dieu, comme étant honoré par des sacrifices à Sparte, le septième jour de chaque mois. Le rapport de cas est le même dans ce second adjectif que dans le premier.

composé de juxtaposition, ou même plusieurs composés à la fois.

Exemples : ἀγορανομ-ία, *charge d'agoranome*; φιλοπλουτ-ία, *amour des richesses* (c'est-à-dire *qualité de celui qui a la richesse aimée*); τορνευτολυρασπιδο-πηγός[1], *qui fabrique des lyres et des boucliers tournés* (*au tour*).

Les deux premiers de ces substantifs renferment, l'un le composé de dépendance ἀγορα-νόμος, l'autre le composé possessif φιλό-πλουτος; ces deux composés sont subordonnés au suffixe ία, relativement auquel ils se trouvent dans un rapport de cas. Dans le troisième, -πηγός régit le composé déterminatif τορνευτο-λυράσπιδες, qui a lui-même pour second terme un composé de juxtaposition, λυρ-άσπιδες.

§ 293.

3° *Composés possessifs.*

Cette classe, qui est la plus nombreuse de toutes, renferme les adjectifs composés qui marquent possession des qualités ou des objets exprimés par les mots simples. Exemples : ξανθοκόμης, ξανθόθριξ, *qui a les cheveux blonds*; ἀελλοπόδης, ἀελλόπους, *qui a des pieds aussi rapides que la tempête*; ὕπαντρος, *qui a un antre ou des antres au-dessous de soi*[2], etc.

Remarques. 1° Les composés possessifs, comme nous l'avons déjà dit, sont tous des composés de se-

1. Mot forgé par Aristophane (*Av.*, 491).

2. Ὕπαντρος γῆ, dans Aristote (*Probl.*, 23, 5, 2), « terre qui a des cavernes au-dessous, sous laquelle il y a des cavernes. »

conde formation, c'est-à-dire qui renferment en eux-mêmes d'autres composés, subordonnés à l'idée de possession. Cette idée de possession est quelquefois marquée par l'addition d'un suffixe : dans ξανθοκόμ-ης, par exemple, et dans ἀελλοπόδ-ης. D'autres fois elle s'ajoute au mot, sans qu'il prenne aucun signe de dérivation, comme dans ξανθόθριξ, ἀελλόπους.

2° Dans les composés que nous venons de citer, le sens possessif est ajouté à des composés déterminatifs. Dans ἀνδρό-βουλος, *qui a la pensée* ou *la sagesse d'un homme*, c'est un composé de dépendance qui est subordonné à l'idée de possession. Νυχθήμερον, (*espace de temps*) *qui comprend un jour et une nuit*, renferme un composé de juxtaposition (voy. le paragraphe suivant).

§ 296.

4° *Composés de juxtaposition.*

On appelle composés de juxtaposition ceux dont les divers termes, s'ils étaient détachés, seraient joints les uns aux autres par la conjonction καί, *et*.

Ces composés sont très-rares en grec, et je doute même qu'on trouve ailleurs que dans les comiques des mots de ce genre qui soient vraiment indépendants et non contenus dans d'autres composés.

Aristophane a réuni deux noms propres dans chacun des noms suivants : Τισαμενο-φαινίππους, Γερητο-θεο-δώρους; mais c'est plutôt une plaisanterie qu'une formation régulière et conforme au génie de la langue.

Nous avons dit plus haut que l'on ne pouvait pas

considérer comme de véritables composés des mots comme ἑκκαίδεκα[1], ni même καλοκἀγαθός.

Mais on trouve, contenus dans d'autres mots composés, quelques composés de juxtaposition auxquels s'applique parfaitement la définition que nous avons donnée au commencement de ce paragraphe. Exemples : μυρο-πισσό-κηρος, (*onguent*) *qui renferme de l'huile aromatique, de la poix et de la cire*; τορνευτα-σπιδολυροπηγός (voy. § 294, Rem. 2°); νυχθήμερον (voy. § 295, Rem. 2°).

Remarque. Il y a un certain nombre de composés qu'au premier aspect on pourrait être tenté de prendre pour des composés de juxtaposition, mais qu'il suffit d'examiner plus attentivement, pour les ranger dans l'une des trois classes précédentes. Μελαμ-βαθής, qu'on traduit ordinairement par *noir et profond*, est un composé possessif, qui signifie *ayant une profondeur noire*; θρασύ-δειλος veut dire *audacieusement timide*, *lâche qui fait le brave*, c'est un composé déterminatif, tout aussi bien qu'ἀνδρο-γύνης, γύν-ανδρος, *hermaphrodite*, c'est-à-dire *homme qui est* (*en même temps*) *femme*, et non pas *homme et femme*. Κλαυσί-γελως, *rire mêlé de pleurs*, est ou un déterminatif, qui signifie *rire larmoyant* (*rire-larme*), ou un composé de dépendance, qui signifie *rire avec des pleurs*.

Cependant il y a quelques combinaisons de mots qu'on traduit ordinairement comme des termes réunis par καί, *et*. Exemples : λευκομέλας, « blanc et noir », πλουθυγίεια, « richesse et santé » ; mais, dans

1. Voy. ce que nous disons plus bas, aux Notions comparatives, p. 477, des noms de nombre ἕνδεκα, δώδεκα.

le premier de ces deux mots, λευκός pourrait bien servir à modifier μέλας, ce serait alors un composé déterminatif; et le second paraît être un composé de dépendance et signifier πλούτου ὑγίεια, *bon état de l'opulence*[1].

§ 297.

Des verbes composés.

Parmi les verbes composés, il n'y a guère que ceux qui ont pour premier terme une préposition qui puissent être des mots de première formation (voy. §§ 290 et 292).

Tous les autres verbes, à fort peu d'exceptions près, sont, comme nous l'avons déjà dit, dérivés de mots déclinables. La composition a précédé la formation du verbe, et le verbe est moins un composé verbal qu'un verbe nominal dérivé d'un composé.

On peut, au moyen d'une désinence verbale et d'une lettre formative, changer en verbes les diverses espèces de composés déclinables dont nous venons de parler dans les paragraphes précédents. Exemples :

1. Verbes qui ont pour primitifs des composés déterminatifs : πεζομαχ-έω, *combattre comme fantassin*, de πεζο-μάχος, *qui combat comme fantassin*; παλισσυτ-έω, *se retirer en arrière*, de παλίσ-συτος, *qui se retire en arrière*, etc.

2. Verbes qui ont pour primitifs des composés de

1. Aristophane a employé plusieurs fois ce mot (*Av.*, 731; *Vesp.*, 677; *Eq.*, 1091). Wieland l'a traduit par *Wohlseinsfülle*, et Voss par *Fulle des Reichthums*.

dépendance : βαλανηφαγ-έω, *manger des glands*, de βαλανη-φάγος, *qui mange des glands ;* δακτυλοδεικτ-έω, *montrer du doigt*, de δακτυλο-δείκτης, *qui montre du doigt ;* αἰχμαλωτ-εύω, αἰχμαλωτ-ίζω, *faire prisonnier*, d'αἰχμ-άλωτος, *pris à la guerre*, etc.

3. Verbes qui ont pour primitifs des composés possessifs : ἐλευθεροστομ-έω, *parler avec liberté*, d'ἐλευθερό-στομος, *qui parle avec liberté* (littér. *qui a la bouche libre*); ἀσθεν-όω, *affaiblir*, d'ἀ-σθενής, *faible* (littér. *qui n'a pas de force*); κακοδαιμον-άω, *avoir un mauvais génie, être poussé par un mauvais génie*, de κακο-δαίμων, *qui a un mauvais génie, malheureux*, etc.

Dans les verbes ainsi formés, la désinence verbale signifie *je suis*, plus rarement *je fais*, *je rends ;* et le composé déclinable joue le rôle d'attribut, rarement celui de régime direct : ἐλευθεροστομ-έω, *je suis ayant la bouche libre ;* αἰχμαλωτ-εύω, *je fais prisonnier de guerre.*

§ 298.

Des particules, et principalement des adverbes composés.

1. Dans l'état actuel de la langue, on peut aussi considérer la plupart des adverbes composés comme des mots de seconde formation. Ils viennent, soit de mots déclinables, soit de verbes composés. Exemples : ἀωρ-ί, *intempestivement*, du composé possessif ἄ-ωρος, *intempestif ;* νουνεχ-ῶς[1], *sensément*,

1. Il ne faut pas oublier toutefois que les finales ι, ως, etc., étaient, dans le principe, des désinences de la déclinaison, et non des suffixes de dérivation adverbiale, et que, par consé-

de νουν-εχής, *sensé* (*ayant du bon sens*); ὑπερ-βλήδην, *avec excès*, de ὑπερ-βάλλω; συνο-χηδόν, *en resserrant étroitement*, de συν-οχέω, etc.

Quelquefois le primitif de ces adverbes n'est pas usité. Ainsi l'on ne dit pas ὀνομακαλ-έω, et pourtant l'on a formé de ce verbe ὀνομα-κλήδην, *nominativement*.

II. Sont des mots de première formation, c'est-à-dire non dérivés : 1° les adverbes qui se composent de deux mots indéclinables, ou qui ont au moins pour terme final un mot qui, même isolé, serait indéclinable. Exemples : ἐπι-πρό, *à une grande distance*, ἐπί-προσθεν, *par-devant*, αὐτο-δάξ, *avec les dents même*, *en mordant*, etc.

2° Les conjonctions composées. Exemples : ἐπει-δή, ἐπειδάν (ἐπεὶ-δὲ-ἄν), *puisque*, *quand*; διό-τι, *parce que*; ὥσ-περ, *comme*; μέν-τοι, *cependant*; οὐ-δέ, μη-δέ, *ni*, etc.

§ 299.

NOTIONS COMPARATIVES.

Sur les mots composés.

Les grammairiens indiens ont divisé les composés en six classes. Nous en avons indiqué quatre (voy. § 292); les deux autres sont les composés collectifs et les composés indéclinables. Voici quelques exemples des diverses classes, en sanscrit, en latin et en allemand. Ils montreront que, pour la composition

quent, les mots ἀωρί, νουνεχῶς, si nous remontons à leur origine, sont plutôt des cas que des dérivés des adjectifs ἄωρος et νουνεχής.

des mots, il y a la même ressemblance entre les quatre idiomes que pour la dérivation[1].

I. COMPOSÉS DE JUXTAPOSITION, (*que la grammaire sanscrite nomme dvandvas*[2]; voy. § 296).

Il y en a de deux sortes : 1° ceux dont le dernier terme prend la désinence du duel ou du pluriel (du duel, quand il n'y a que deux termes combinés, qui, par leur sens, sont tous deux au singulier; du pluriel, quand il y a plus de deux termes, ou que l'un des deux termes, lorsqu'il n'y en a que deux, est au pluriel); 2° ceux dont le dernier terme prend la désinence du singulier neutre. Cette seconde forme est habituellement celle des combinaisons de noms abstraits, de certains noms d'animaux inférieurs, de noms des membres du corps, et des énumérations d'objets inanimés en général[3]. Exemples : *hariharâu*,

1. Nous rangeons ici les diverses classes de composés, comme fait aussi M. Bopp (*Gr. compar.*, § 972 et suiv.), dans l'ordre suivi par le grammairien indien Vôpadêva, que nous citons dans la note 3.

2. Voy. Pânini, II, 2, 29. Le mot *dvandva* est un redoublement, avec insertion d'une nasale, du thème *dva*, qui signifie « deux ».

3. Les grammairiens indiens distinguent très-bien, et par leur nature même, ces deux sortes de composés : *Itarêtarayôgê ca samâhârê ca cô dvidhâ*, « le dvandva est de deux espèces, (la 1re) dans le cas d'union mutuelle, (la 2e) dans le cas de collection ». Quand deux personnes, ou deux êtres de nature supérieure, sont réunis, il y a en effet relation mutuelle, et pour marquer que chaque partie compte et a son rôle, son importance dans le mot, la désinence du duel ou du pluriel constate la dualité, la triplicité. Dans une réunion de choses inanimées, au contraire, il ne s'agit que de marquer le tout, l'ensemble, et c'est ce

(au nomin. duel), « Hari et Hara », c'est-à-dire « Vishnu et Çiva »; *Brahmâcyutêçâḥ* (au nomin. plur.), « Brahmâ, Atchyuta et Iça », c'est-à-dire « Brahmâ » (et encore sous d'autres noms) « Vichnu et Çiva »; *anna-pânam*, « nourriture et boisson »; *ajâvi-kam*, « chèvres et brebis », de *aja*, « chèvre » (αἴξ, αἰγός), et *avi*, « brebis » (οἶς, *ovi-s*) : il y a dans ce dernier mot dérivation, en même temps que composition ; le suffixe *ka* rend plus abstraite encore l'idée du collectif.

On peut aussi réunir en un seul mot des adjectifs coordonnés. Exemple : *adharôttara*, « inférieur et supérieur », composé d'*adhara*, « inférieur », et *uttara* « supérieur ».

Nous avons vu (§ 296) quelques noms propres réunis plaisamment en dvandvas par Aristophane; mais il n'y a guère que le sanscrit, et peut-être jusqu'à un certain point le Zend[2], qui emploient régu-

que fait le genre abstrait, le neutre. Cette distinction montre combien la langue est logique, et l'on voit dans la règle de Vôpadêva (ch. VI, 4) que je viens de citer, avec quelle précision les grammairiens indiquent la vraie nature et la raison des choses. Il y a dans l'énoncé de cette règle un autre fait digne d'être relevé dans un Traité de la formation des mots. L'avant-dernier mot *cô* (changement euphonique pour *ca-s*) est le terme technique par lequel Vôpadêva désigne le dvandva ou composé de juxtaposition. Or ce mot n'est autre chose que l'enclitique *ca* (répondant au grec τέ, et au latin *que*), dont il fait un thème déclinable, en y joignant les terminaisons de cas. Il serait difficile de trouver un terme qui rendît mieux la nature du composé *dvandva*, dont les parties sont liées en effet par le rapport de coordination que marque la particule *ca*, en latin *que*, *et* : *cârthê* (pour *ca arthê*) *dvandvaḥ* (s. e. *samâsaḥ*), dit Pâṇini. II, 2, 29, « le composé *dvandva* est dans le sens d'*et* ».

2. Voy. Bopp, *Gr. compar.*, § 972.

lièrement ces composés copulatifs. Dans les autres langues, il y a quelques anciens vestiges de cette sorte de coordination; mais leur rareté et leur ancienneté même montrent que l'usage s'en était perdu. On a souvent cité comme exemple (voy. plus haut, p. 442, note) le composé latin *suovitaurilia* ou *suovetaurilia*, désignant « le sacrifice d'un porc, d'une brebis et d'un taureau ». Les trois noms dont ce mot est formé sont en effet entre eux dans un rapport de dvandva; seulement le suffixe de la fin en fait un terme de formation secondaire, dans le genre du composé sanscrit *ajâvi-kam*, que nous avons cité plus haut. *Sacro-sanctus*, qui signifie très-probablement *sacré et saint*, *consacré et pur*[1], paraît être un composé adjectif comme *adharôttara*, « inférieur et supérieur », et comme le grec λευκο-μέλας, *blanc et noir* (voy. § 296).

Les noms de nombre de onze à vingt sont aussi des composés de juxtaposition en latin de même qu'en sanscrit : *un-decim*, *duo-decim*, etc., sanscrit *êká-daçan*, *dvá-daçan*, etc. En allemand, les nombres *onze* et *douze* sont formés d'une manière particulière[2], mais les suivants sont également des

1. Voy. Düntzer, *lat. Wortbildung*, p. 185. L'auteur fait remarquer un autre genre de combinaison, qui tient le milieu entre la liaison par *et* et la composition, et qui consiste à placer deux ou plusieurs mots l'un à côté de l'autre, sans conjonction, mais en leur laissant à tous deux leur désinence; par exemple : *usus fructus*, *patres conscripti* (entendu dans le sens de Niebuhr). On pourrait considérer ces sortes de réunions de mots comme une transition entre l'époque où l'idiome usait régulièrement du dvandva, et celle où il y renonça, pour ainsi dire, complètement.

2. On ne dit pas *ein-zehn* pour « onze », ni *zwei-zehn* pour douze, mais *eilf* (goth. *ain-lif*), *zwölf* (goth. *twa-lif*), mots qui sont

dvandvas : *drei-zehn* (qui serait en gothique *thrija-taihun*), *vier-zehn* (goth. *fidvor-taihun*), etc. Le grec n'a gardé que les deux formes composées ἕν-δεκα, δώ-δεκα ; dans les nombres suivants, il intercale la conjonction καί (τρισ-καί-δεκα, etc.)[1] ; mais, pour faire passer de la valeur cardinale à la valeur ordinale, τρισ-καί-δεκα et τεσσαρεσ- ou τεσσαρακαί-δεκα, il les traite parfois comme de véritables composés : τρισκαιδέκα-τος, τεσσαρακαιδέκα-τος[2] ; et de même dans les dérivés et composés τεσσαρεσκαιδεκα-ταῖος, « au quatorzième jour » ; τεσσαρεσκαιδεκ-έτης, « âgé de quatorze ans ».

II. COMPOSÉS POSSESSIFS (voy. § 295).

Aux composés possessifs, comme nous l'avons dit au § 295, est toujours subordonné un composé d'une autre espèce : πολύ-χρυσ-ος, qui signifie *ayant beaucoup d'or*, renferme le composé déterminatif « beaucoup d'or, multum aurum » ; *magn-animus*, « ayant une grande âme », le déterminatif « grande âme » ; βου-κέφαλος, « ayant une tête de bœuf », est

formés des noms de nombre *ain*, *tva*, et de la racine de *leib-an*, « laisser », λείπ-ω, et qui signifient proprement *un de plus*, ou *de reste*, *deux de plus* (*que la dizaine*).

1. Matthiæ cite aussi la forme composée δεκα-τρεῖς, δεκα-τρία.

2. C'est une adjonction de suffixe qui a quelque analogie avec celle qui dérive, en latin, des mots *quarta decima*, « la quatorzième (légion) », l'adjectif *quartadecimani*, « les soldats de la quatorzième légion » (Tac., *Hist.*, II, 16), en laissant au premier terme sa désinence de nominatif singulier féminin. Au reste, Hérodote traite aussi l'adjectif cardinal grec comme un véritable composé, quand il dit (I, 86) : ἔτεα τεσσερεσ-καί-δεκα, « quatorze ans », en ne tenant nul compte du genre de τέσσερες.

comme enté sur le composé de dépendance « tête de bœuf ».

Le sanscrit, le grec et le latin sont très-riches en composés de ce genre. Le premier terme est tantôt un adjectif, tantôt un substantif.

a) Exemples sanscrits : *éka-varṇa*, « qui est de même caste », littér. « ayant une seule caste, une même caste »; *jita-çatru*, « victorieux », littér. « qui a ses ennemis vaincus »; *padma-gandha*, « qui a l'odeur du lotus »; *su-hrid*, « (qui a bon cœur) ami »; *dur-manas*, « qui a un mauvais esprit »; *a-bhaya*, « qui n'a pas de crainte »; *sa-kâma*, « (voti compos) qui a son désir accompli », littér. « qui a son vœu avec (lui), qui en possède l'objet ». Un grand nombre de composés possessifs sont ainsi formés au moyen des préfixes *su* (εὐ, « bien »), *dus* ou *dur* (δυς, « mal »), *a* ou *an* privatif; *sa* (qui répond au grec σύν, au latin *cum*, au gothique *ga*, « avec »).

Ces composés possessifs sont parfois des moyens d'expression très-concis. En voici un qui renferme un dvandva, qui est à son tour contenu dans un déterminatif, sans que le mot ait pris, pour marquer cette double subordination, aucun nouveau suffixe ni signe de dérivation : *nîca-kéçaçmaçrunakha*[1], « qui a les cheveux, la barbe et les ongles courts » (de *kéça*, « cheveux », *çmaçru*, « barbe », *nakha*, « ongle », *nîca*, « court »). Les trois noms réunis forment un de ces dvandvas neutres dont nous avons parlé; ce dvandva est déterminé par l'adjectif *nîca*; et au composé tout entier s'ajoute le sens de possession, qui le transforme en adjectif.

1. *Yâjnavalkya*, I, 131.

b) Exemples latins : *quadru-pes*, *pulcri-comus*, *ali-pes*, *miseri-cors*, *in-som-nis*, *con-cors*.

c) Exemples gothiques et allemands : *hrainja-hairts*, « qui a le cœur pur » ; *hauh-hairts*, « qui a le cœur haut » ; *ga-guds*, « qui a Dieu avec (lui), pieux », d'où l'adverbe *ga-gudaba* (voy. p. 437), « pieusement ». Dans l'allemand moderne, on a recours au suffixe *ig* pour former des adjectifs possessifs : au lieu du gothique *hauh-hairts*, on ne dit pas *hochherz*, mais *hochherz-ig*; « qui a les cheveux rouges » ne se traduit pas *roth-haar*, mais *roth-haar-ig*[1]; et, comme le fait remarquer M. Bopp[2], les possessifs formés sans suffixes de dérivation ne s'emploient que comme noms appellatifs ou comme termes d'injure : *Lang-ohr*, « longue-oreille » ; *Dick-kopf*, « grosse-tête » ; *Drei-fuss*, « trépied » ; *Schwarz-kopf*, « (homme ou animal) à tête noire (par exemple, linotte mélanocéphale) » ; *Roth-hals*, « animal qui a le cou rouge » ; *Roth-kehlchen*, « rouge-gorge ».

On voit, par la traduction française de *Roth-kehlchen* (« rouge-gorge »), que nous formons encore dans notre langue, sinon des composés, au moins des combinaisons de mots qui prennent de même le sens possessif. La circonlocution qui nous sert à rendre le participe passé actif n'est elle-même qu'une périphrase exprimant possession, comme au reste tous les temps formés au moyen d'*avoir*, et elle

1. Le sanscrit forme également des possessifs dérivés, au moyen des suffixes *ka*, *in* : *kâma-rûpa* et *kâmarûp-in* signifient l'un et l'autre « qui a une belle forme, une forme agréable ». Le second est formé du premier, pris dans le sens déterminatif ; le suffixe *in* s'est mis à la place de la voyelle finale *a* de *kâmarûpa*.

2. *Gr. comp.*, § 978.

traduit exactement les composés dont nous venons de parler. Ainsi l'exemple sanscrit *jîta-çatru*, que nous citons plus haut, est rendu fidèlement par *ayant vaincu ses ennemis*, qui équivaut à *ayant ses ennemis vaincus*, comme le prouvent les règles d'accord de notre participe passé ; *vigata-çrî-ka*, « qui a son bonheur parti, perdu », est de même presque littéralement reproduit par *ayant perdu son bonheur*[1].

1. *Yâjnavalkya*, I, 339. — Dans les périphrases françaises que nous venons de citer (*ayant vaincu*, *ayant perdu*), il y a un mot à part (*ayant*) pour rendre l'idée de possession. Dans *vigata-crî-ka*, composé de *vigata*, « parti », *crî*, « bonheur », et du suffixe *ka*, c'est le suffixe *ka* qui exprime cette idée. Dans *jîta-çatru*, de *jîta*, « vaincu », et *çatru*, « ennemi », l'union des deux termes, sans aucune addition, suffit pour attribuer la possession au substantif auquel l'épithète se rapporte. On peut suivre, dans la comparaison de ces trois manières de parler, les progrès successifs de l'analyse. Au reste, même sans être séparées et rendues par des mots à part, les idées exprimées par les suffixes jouent souvent dans les langues le rôle de termes détachés. Il y a des exemples curieux de l'influence d'accord et de régime que les suffixes peuvent exercer dans le discours. Quand saint Augustin dit, par exemple (*Serm. ad pop.*, CXXIX, 6) : « Quod "xi, non est de meo, sed de domini mei, » le génitif *domini mei* n'est pas régi par *de*, mais dépend du suffixe de *meo*, qui signifie *étant*, *ce qui est* : « ce que j'ai dit n'est pas *de ce qui est* de moi, à moi, mais *de ce qui est* à mon seigneur. » La tournure est identique dans la phrase suivante (*ibid.*, CXXVII, 9) : « Ergo quod est mortuus (Christus), de *nostro* mortuus est ; quod vivimus, *de ipsius* vivimus. » En grec, l'article neutre offre un moyen commode de détacher ces exposants de rapports, et de leur donner place bien clairement et bien distinctement dans la proposition.

III. COMPOSÉS DÉTERMINATIFS (voy. § 293).

Les composés déterminatifs se trouvent dans les quatre langues.

a) Exemples sanscrits : *mahâ-kula*[1], « grande famille », de *mahat*, « grand », qui en composition devient *mahâ*, et de *kula*, « famille »; *sat-suta*[2], « bon fils », de *sat* « bon », et *suta* « fils »; *ghana-çyâma*, « noir comme un nuage ».

b) Exemples latins. En latin, cette classe renferme, comme en sanscrit, des adjectifs et des substantifs. Ex. : *bene-volus*, *male-volus*, *bene-ficus*, *semi-ustus*, *alti-tonans*, etc. Les substantifs qui sont tirés de ces adjectifs (comme *beneficium*, *benevolentia*) ne sont pas des compositions directes, mais des dérivés; les vrais noms de cette catégorie sont des mots comme *decem-viri*, *semi-deus*, *pæn-insula*, *primordium* (pour *primum ordium*), etc. Un grand nombre de ces composés, soit adjectifs, soit substantifs, sont formés à l'aide de prépositions ou de préfixes : *in-felix*, *per-magnus*, *pro-nepos*, *prælongus*.

c) Exemples gothiques et allemands. Ces sortes de composés abondent aussi dans les langues germaniques. En gothique, par exemple : *jugga-lauths*, « jeune homme »; *lagga-modei*, « longanimité » (de *mods*, aujourd'hui *Muth*); *all-brunsts*, « holocauste », de *all*, « tout », et *brinnan*, « brûler ». En allemand moderne : *Vor-rede*, « préface »; *Voll-mond*, « pleine lune »; *Gross-that*, « haut fait »;

1. *Yâjnavalkya*, I, 54.
2. *Ibid*, I, 261.

Gross-vater, « grand-père », etc.; *hoch-deutsch*, « haut-allemand »; *Hoch-wild*, « gros gibier », etc.

Les poëtes font un fréquent usage de ces sortes de composés. Goethe a dit, par exemple, *über-glücklich*, « supérieurement heureux, plus qu'heureux », *Über-mensch*, « qui est au-dessus de l'homme » (compar. *surhumain*); *Wunder-mann*, « homme merveilleux »; et Schiller, *mit Wunder-armen*, « avec des bras merveilleux, tout-puissants », *schöngestalte* pour *-gestaltete Glieder*, « des membres bien formés ». On emploie très-souvent aussi, tant en poésie que dans le langage familier, les adjectifs à signification comparative, dans le genre du sanscrit *ghana-çyâma*, « noir comme un nuage », que nous avons cité plus haut. Exemples : *kohl-schwarz*, « noir comme du charbon »; *bild-schön*, « beau comme une image »; *schnee-weiss*, « blanc comme la neige »; *spiegel-hell*, « clair comme un miroir »[1].

1. Ces divers adjectifs, déterminés au moyen d'une comparaison, se trouvent, avec une infinité d'autres du même genre, dans les *Kinder-und Hausmärchen* des frères Grimm. Il y a plusieurs exemples du même genre, à la suite les uns des autres, dans les vers suivants de Schiller :

Deine Seele, gleich der *Spiegelwelle*,
Silberklar und *Sonnenhelle*,
Maiet noch den trüben Herbst um dich.

Mot à mot : « Ton âme, semblable à la vague-miroir, claire comme l'argent, brillante comme le soleil, change encore en mai (en printemps) le sombre automne autour de toi. » Rapprochez le verbe *maien*, dérivé de *Mai*, « (mois de) mai », des verbes anglais que nous avons cités à la fin du § 19 *bis*. On trouve dans le vieux français un dérivé formé, d'une manière analogue, du nom d'un autre mois. Le mois *d'août*, *l'oust*, *l'oût* désignait la

Un autre composé déterminatif allemand, qui est souvent d'un usage fort élégant en poésie, est celui qui se forme en ajoutant le suffixe du participe passé à un substantif : *breit-gestirn-te Schaaren*, a dit Schiller, dans son *Chant de la cloche*, en parlant des bœufs : « les troupeaux au large front ; » c'est une élégante traduction de l'εὐρυμέτωπος d'Homère (*Il.*, X, 292).

Remarque. Les verbes combinés avec des prépositions ou des préfixes sont aussi de véritables composés déterminatifs.

1° Exemples sanscrits : *pra-dâ*, « présenter, livrer » (*por-rigere*, *pro-dere*), de *dâ* (δί-δω-μι, *da-re*), « donner » ; *ava dhâ*, « déposer » (*deponere*) ; *antar-dhâ*, «(interposer) poser entre, cacher», de *dhâ* (τί-θη-μι) ; « poser ».

2° Exemples grecs et latins : ἀμφι-βαίνω, περι-βαίνω, *aller autour*, *environner*, circumire ; προ-βαίνω, *aller devant*, præ-ire ; *avancer*, progredi.

3° Exemples allemands : *aus-gehen*, « aller dehors, sortir » ; *ein-gehen*, « aller dedans, entrer ». Quelquefois, en allemand, le même verbe sert pour deux préfixes : *ein-und aus-gehen*, «(aller dedans et dehors) entrer et sortir».

IV. Composés de dépendance (voy. § 294).

La syntaxe intérieure, qui, comme nous l'avons dit plus d'une fois, consiste dans la formation et la composition des mots, a les mêmes procédés, les

moisson, et on en avait tiré le verbe *ouster*, « moissonner » : *Quand ils vendangent et oustent* (Miracles de Notre-Dame).

mêmes modes de combinaison que la syntaxe extérieure. Dans les composés de juxta-position et de détermination, les parties du composé sont coordonnées; dans les composés de dépendance, l'une est, par rapport à l'autre, dans une relation de régime; l'une est subordonnée à l'autre. Dans les composés possessifs, qui contiennent, en général, comme nous l'avons fait remarquer, un composé d'une autre classe, et quelquefois plusieurs, toute la combinaison de mots que l'idée possessive encadre en quelque sorte, est aussi, par rapport à elle, dans une relation de régime et de subordination.

Dans les composés de dépendance, le premier terme, qui est généralement sous sa forme de thème ou de radical, peut représenter des cas divers.

a) Exemples sanscrits : premier terme au génitif, *brahma-lôka*, «le monde de Brahma»; premier terme à l'ablatif, *çûdra-bhikshita*, «mendié d'un Çudra, qu'on a obtenu d'un Çudra en mendiant»; premier terme à l'instrumental, *çraddhâ-pûta*, «purifié par la foi»; premier terme à l'accusatif, *brahma-vit*, «qui connaît Brahma»; premier terme au datif, *pitrĭ-sadrĭça*, «semblable au père»; premier terme au locatif, *nâu-stha*, «se tenant dans le vaisseau»; *sûrya-marîci-stha*, «ce qui se tient ou se trouve dans les rayons du soleil». On voit par ce dernier exemple que le composé de dépendance peut se subordonner quelque autre réunion de mots; ici *sûrya-marîci* est déjà un composé de dépendance, qui signifie «rayon» ou «rayons du soleil» (voy. § 294, Rem. 2°).

b) Exemples latins : *auri-fur*, «voleur d'or»; *herbi-grad-us*, «qui marche dans l'herbe»; *cœli-cola*, «qui habite le ciel»; *muri-cida*, «qui tue un rat», etc.

Remarquez que *-cola*, *-cida*, et d'autres thèmes du même genre, qui figurent à la fin des composés, ont gardé l'*a* masculin de la déclinaison sanscrite.

c) Exemples gothiques et allemands. Gothique, *hunsla-staths*, « table de l'offrande », en allemand moderne *Opfer-tisch; Staua-stôls*, « siége de juge », en allemand moderne *Richter-stuhl; Figgra-gulth* (qui serait en allem. mod. *Finger-gold*), « or de doigt, bague », etc. Le rapport exprimé par le premier terme, dans les composés de dépendance des langues germaniques, est le plus ordinairement celui du génitif. Cependant, dans le composé gothique *gasti-gôds*, « hospitalier », littéralement « bon aux hôtes, pour les hôtes », *gasti* tient la place d'un datif[1]. Quand Herder appelle Cérès *die ähren-begränzte Göttin*, « la déesse couronnée d'épis », le thème du pluriel *ähren* est le complément du participe passif. Un rapport semblable unit les termes du composé *korn-beladen*, « chargé de grains », dans ces beaux vers de Schiller :

Schwer herein
Schwankt der Wagen,
Kornbeladen.

Les génitifs qui servent de complément au second terme, équivalent bien souvent à de vrais adjectifs; aussi le composé a-t-il parfois un second génitif pour régime : *des Lichtes Himmelsfackel* signifie, dans le même poëte, « le céleste flambeau de la lumière », littéralement, « le flambeau-du-ciel de la lumière ».

Il y a une espèce de composés allemands qui reproduisent en un seul mot une tournure fort remar-

1. Voyez Bopp, *Gr. compar.*, § 985.

quable, et très-fréquente, dans la prose comme dans la poésie, celle qui consiste à exprimer, par une sorte de complément direct, qui peut être un adjectif ou un nom, le résultat ou l'effet de l'action du verbe. Werner a dit par exemple, *mit roth-geschlafenen Wangen*, littéralement, « avec des joues dormies-rouges », c'est-à-dire, « avec des joues que le sommeil a rendues rouges, devenues rouges en dormant ». On pourrait ranger ces composés dans les déterminatifs; mais ils appartiennent plutôt encore aux composés de dépendance : *roth*, par son sens, est logiquement une sorte de régime direct de l'action exprimée par le verbe.

V ET VI.

Nous avons dit que les grammairiens indiens comptaient deux autres classes encore : les *composés collectifs*, ayant pour premier terme un adjectif numéral, qui détermine le second, et les *composés adverbiaux* ou *indéclinables*.

1° Exemples de composés collectifs : *pañcendriya(m)* (nomin. sing. neutre), « les cinq sens », de *pañca*, « cinq », et *indriya*, « sens »; *tri-râtra(m)*, « trois nuits ». En latin et en grec, ces composés sont, en général, des mots de formation secondaire, et prennent un suffixe de dérivation : τετρα-νυκτ-ία, «(suite de) quatre nuits »; τρι-νύκτ-ιον, *tri-noc-tium*, «(suite de) trois nuits »; *triennium*, «(durée) de trois ans ». Cependant le latin nous offre aussi quelques composés de ce genre formés sans suffixe : *bi-du-um*, *trivi-um*, etc.

2° Pour les composés adverbiaux, comparez aux mots sanscrits *praty-aham*, « journellement » (la pré-

position *prati* a souvent le sens distributif); *yathâ-pûrvam*, « comme précédemment, comme il a été dit plus haut »; les composés grecs ἀντίβιον; « à force ouverte »; ὑπέρμορον, « au delà du destin »; παραχρῆμα, « sur-le-champ », et les adverbes latins *ob-viam*, *ad-modum*, *af-fatim*, etc. M. Bopp rapproche de ces composés les combinaisons allemandes *zu-erst*, « d'abord »; *zu-letzt*, « à la fin »; *zu-vörderst*, « antérieurement[1] ».

1. *Gr. compar.*, § 988.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

TRAITÉ DE LA FORMATION DES MOTS

DANS LA LANGUE GRECQUE.

CHAPITRE I. — NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE II. — DE LA FORMATION OU DÉRIVATION DES MOTS SIMPLES.

A. MOTS DÉCLINABLES.

NOTIONS COMPARATIVES.

B. VERBES.

NOTIONS COMPARATIVES.

C. PARTICULES.

NOTIONS COMPARATIVES.

DEUXIÈME CLASSE :

ET TROISIÈME CLASSE :

A. MOTS DÉCLINABLES.

NOTIONS COMPARATIVES.

NOTIONS COMPARATIVES.

B. VERBES.

NOTIONS COMPARATIVES.

NOTIONS COMPARATIVES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE,
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation.
rue de Vaugirard, 9.



